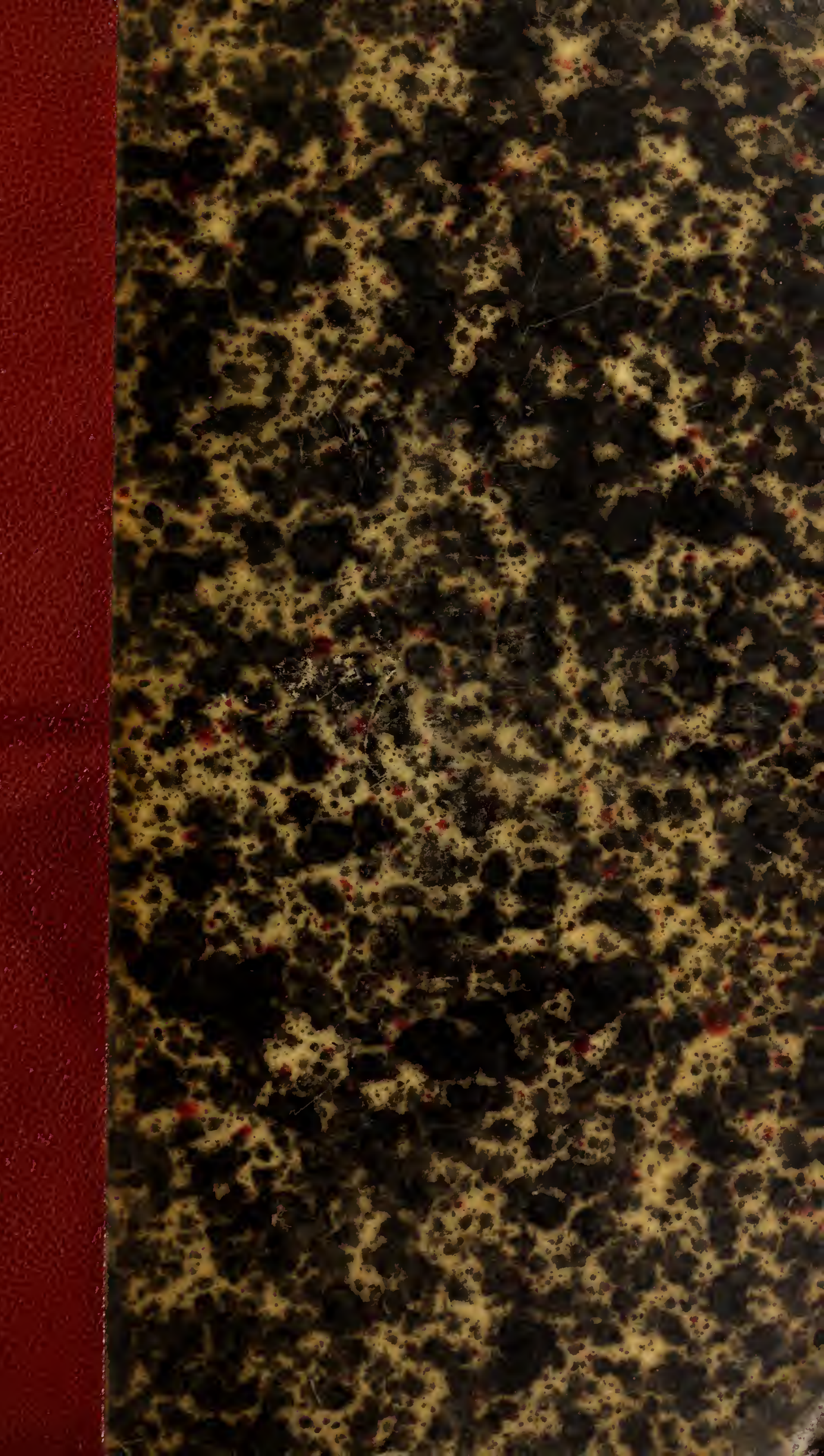
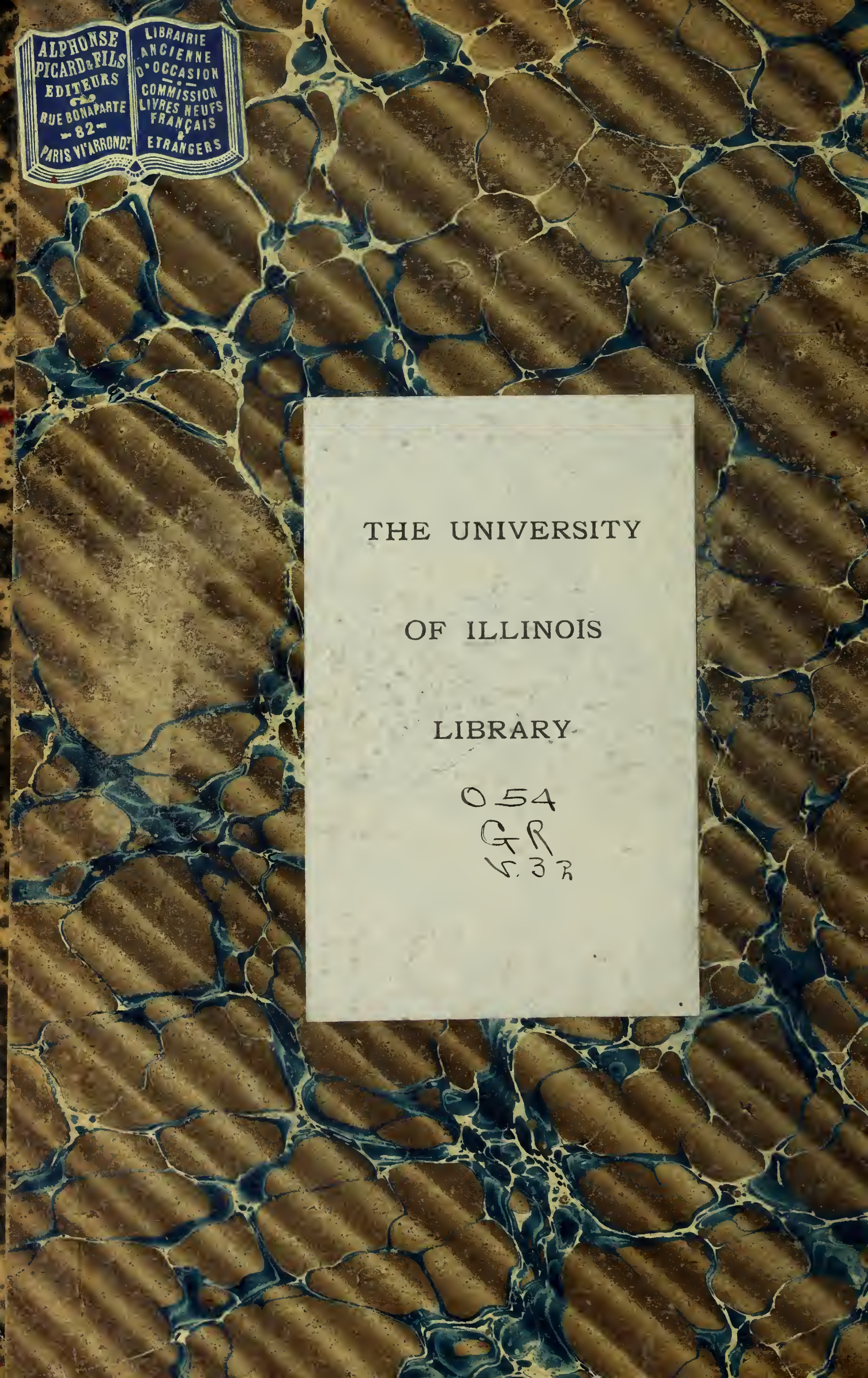
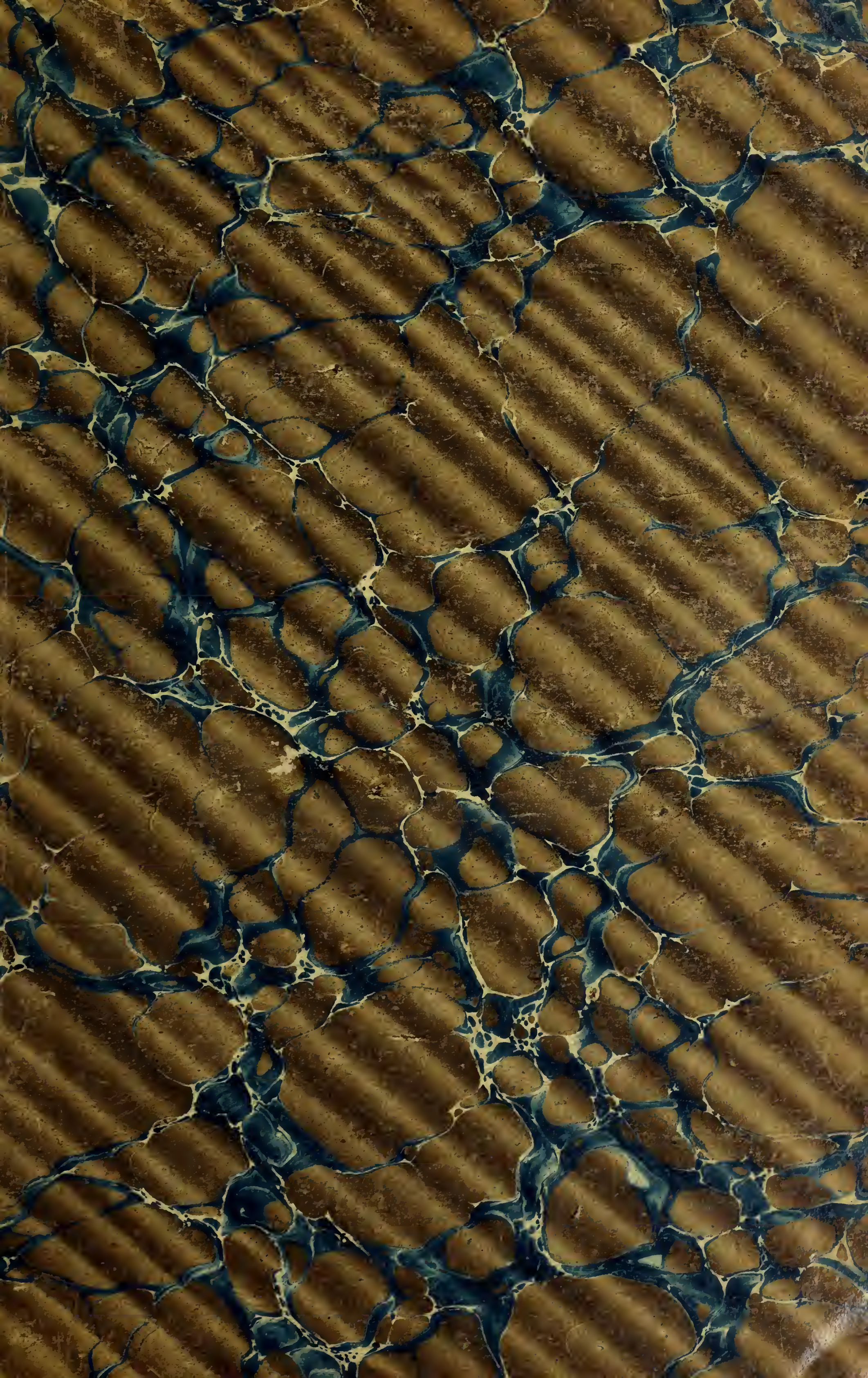



ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI ARROND
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS



La Grande
Revue



CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

La Grande Revue

HUITIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

PARIS (16e)
ADMINISTRATION : 15, rue Pierre-Charron
1904

Le Théâtre de Shakespeare en France.

(A propos des représentations du *Roi Lear* au Théâtre-Antoine.)

En France, Shakespeare est célèbre et peu connu. Nul n'ignore le nom du dramaturge et la signification générale de ses principaux personnages. Le moins lettré public sait qu'Othello symbolise la jalousie, Hamlet l'indécision, Shylock l'avarice féroce, Macbeth le crime, etc., sauf à quelques fervents n'en demandons pas davantage. Ces héros ne sont pour les Français que de gigantesques silhouettes. Non seulement des étrangers écrivirent presque tous les livres d'érudition shakespearienne — des Prussiens notamment, qui, malgré le casque à pointe, prétendaient reconnaître et étudier l'âme allemande en *Hamlet* — mais le bachelier courant n'écrirait pas cinq pages intéressantes ou même exactes sur Shakespeare, son œuvre, et les poètes du temps d'Élisabeth. Cette infériorité intellectuelle s'explique aisément. Notre éducation classique, en présentant Racine, Corneille, et les auteurs du xviie siècle, comme de pures divinités, prépare mal les esprits à comprendre une œuvre qui n'observe ni la loi des trois unités ni celle du langage noble. Le plus libéré du collège en conserve des habitudes intellectuelles que Shakespeare bouleverse. Le xviie siècle, le xviiie et le début du xixe ne voulurent pas admettre le grand poète anglais, ou ne l'admirent que ridiculement modifié... Nous ignorons les langues étrangères et Shakespeare est fort difficile à traduire. Imaginez qu'un

londonien veuille faire sentir Rabelais à ses compatriotes ! Les meilleures traductions françaises sont inexactes ou inexpressives ; du reste beaucoup de ceux qui en firent ne connaissaient pas l'anglais. Et nous ne nous soucions guère que par mode, par brusque et court engouement, des littératures et des langues étrangères.

La gloire de Shakespeare, en France, ne date même que de *soixante-seize ans*, des représentations données à Paris, en 1828, par des comédiens anglais, Macready, Kemble, Kean, Terry, Miss Smithson. Auparavant nous considérions son génie comme un brouillard illuminé ça et là d'éclairs ; peu des *leaders* intellectuels de notre pays en n'importe quelle époque le louangèrent sans d'énormes restrictions...

La première critique française du théâtre shakespearien date de 1684. Louis XIV en possédait une édition. Un bibliothécaire de Louis XIV y ajouta cette fiche *manuscrite* : « Ce poète anglais a l'imagination assez belle ; il pense naturellement, il s'exprime avec finesse ; mais ces qualités sont obscurcies par les ordures qu'il mêle à ses pièces. » On ignore hélas ! le nom du bibliothécaire clairvoyant et candide qui n'hésitait pas à reconnaître à l'auteur de *La Tempête* une imagination « assez belle ». Le premier jugement *imprimé* sur Shakespeare appartient au XVIIIe siècle. L'anglomanie d'alors révéla enfin le grand poète, mais d'une façon plus qu'approximative. A Londres du reste, à cette époque et jusqu'à bien plus tard, on ne le jouait qu' « *arrangé* » selon le goût du jour.

Il fallait pour comprendre Shakespeare que la France connût un peu l'anglais. Sous Louis XIV — et même plus tard — elle ne savait que l'italien et l'espagnol. Les diplomates mêmes l'ignoraient. Voltaire écrivait, en 1727 : « Un ambassadeur de France ne sait pour l'ordinaire pas un mot d'anglais. Il ne peut parler aux trois quarts de la nation que par interprète, *il ne peut voir les spectacles où les mœurs de la nation sont représentées.* » Cominges, notre représentant à Londres pendant de longues années, parlait ensuite de la *rue Rose street.*

Enfin l'auteur de Mérope accomplit à Londres un séjour fameux ; ses amis Pope et Bolingbroke lui montrant des représentations shakespeariennes, et dans les *lettres philo-*

sophiques il les vante avec enthousiasme à la France. Le poète Destouches fait le même voyage et en rapporte une impression pareille. Et aussi l'abbé Prévost qui connut le théâtre anglais d'une façon bien personnelle ; follement amoureux d'une belle actrice anglaise Miss Oldfield, il apprend pour elle la langue anglaise et peut admirer Shakespeare. Louis Riccoboni, un comédien italien, dans ses « Réflexions sur les différents théâtres de l'Europe » fait une apologie du fameux auteur anglais. La Place, en 1745, se risque à le traduire. Ducis, en 1769, donne d'Hamlet une version, et fera bientôt de même pour Othello et d'autres pièces.

Les deux pays s'étaient mis à se fréquenter. Leurs relations commerciales et diplomatiques grandissaient. Leurs théâtres échangeaient des spectateurs. Il devint, des deux côtés de la Manche, fort élégant d'être dans le ton du voisin.

Grâce à ces circonstances et à ces efforts, on connut Shakespeare à Paris. On le connut plus qu'on ne l'apprécia. La tragédie classique est toute en récits ; le plus intéressant de l'action a lieu loin du théâtre et un personnage, un Théramène quelconque, vient le raconter, Shakespeare ne dérobe rien aux yeux du spectateur ; tout, même les meurtres, se passe sur la scène et non derrière ; la France appelait cela un étalage ignoble. Et l'on jouait encore en costume moderne et sur une scène encombrée de spectateurs, c'est-à-dire qu'on récitait plutôt qu'on ne jouait. Un insuccès légendaire accueillit une tentative de Voltaire, il écœura le public en faisant mourir sa Mariamne en scène : il dut céder au dégoût unanime et bâtir vite un grand récit classique. Dorénavant l'héroïne rentra se faire tuer dans les coulisses et un confident vint raconter :

Aux larmes des Hébreux Mariamne sensible
Contemplait tout ce peuple en marchant au trépas.
Enfin vers l'échafaud on a conduit ses pas...

On juge de la résistance qu'un tel public pouvait offrir à *Hamlet, Lear, Othello* ! Tout dans Shakespeare choquait brutalement son esthétique. L'inobservance de la règle des trois unités, la vérité du langage, le réalisme direct de l'action !... On sait le mal que se donna le pauvre Ducis pour traduire Othello sans se servir de mot « mouchoir » et que l'on considérait comme insupportablement grossières ces paroles d'un soldat

dans Hamlet : « Je n'ai pas entendu une souris trotter. » Mais Garrick, qui modifiait en Angleterre les pièces de Shakespeare, supprimait les scènes brutales, et les faisait toutes finir bien, vint à Paris. Il y joua ou mima les scènes les plus conformes au goût classique français en les expurgeant encore. Le succès fut considérable. Le génial poète anglais jouit enfin, malgré les travestissements, d'une gloire — assez singulière !

Voltaire, à la fin de sa vie, vengea une blessure d'amour-propre — la préface d'une traduction fameuse dite « traduction » Le Tourneur ne mentionnait pas son nom — en attaquant rageusement Shakespeare. Dans une communication, lue à l'Académie par d'Alembert, le 25 août 1776, il l'appela « Gilles de la foire, en haillons », contredisant ainsi ses *Lettres*.

La Révolution, le premier Empire, laissèrent peu de place à toute littérature. A peine quelques ballets et opéras représentent-ils Shakespeare,

En 1822 des comédiens anglais tentèrent de donner une série de représentations. Pour des raisons, d'ailleurs indépendantes de la littérature, on les siffla et chassa. Mais en 1828 le théâtre anglais à l'Odéon et au théâtre Favard imposèrent vraiment, et définitivement, Shakespeare à la France. Leur vogue fut considérable et les répercussions immenses. Des traducteurs illustres se levèrent. Le Romantisme se réclama et s'inspira du maître. Delacroix peignit Hamlet, Roméo, Othello. Hugo écrivit son frissonnant volume *William Shakespeare*. Berlioz composa *Roméo et Juliette*. Et la série des adaptations et des traductions, plus ou moins heureuses, dura sans discontinuer jusqu'à nos jours.

Et pourtant les acteurs anglais n'avaient apporté à Paris que ce qu'ils jouaient à Londres, c'est-à-dire du Shakespeare « arrangé ». Dans le Roi Lear, par exemple, selon la volonté de toute une série d'adaptateurs — parmi lesquels, surtout, Coleman et Tate — un banal confident remplaçait le si pittoresque bouffon, Cornouailles ne mourait pas, Cordélia, loin d'être étranglée, aimait et épousait Edgar. Ces libertés prises avec le scénario font juger du respect avec lequel on traitait le texte. Le *Globe*, seul, protesta contre ce sans gêne dans un article du samedi 12 janvier 1828, intitulé « Du Roi Lear et de Nahum Tate, un des mutilateurs de Shakespeare ».

Si l'élite intellectuelle s'enthousiasma, si le succès pécuniaire fut énorme, l'opinion publique et la critique ne se livrèrent qu'à demi. On le sent bien dans ces extraits de compte rendus qui contiennent des renseignements intéressants sur les acteurs illustres Kean et Macready.

« Petit, d'une figure commune, cet acteur (Kean) n'a aucun des avantages physiques qui semblent indispensables à l'art qu'il exerce ; il est souvent lourd, monotone, criard, trivial, languissant, on dirait quelquefois que son rôle le fatigue et l'ennuie ; le sceptre de Richard semble lui peser ou bien dans Othello il a l'air de n'avoir que faire de l'amour de Desdemona ; mais la tragédie marche, les événements se pressent et l'acteur suit, *comme malgré lui,* cette progression ascendante. Il s'échauffe, il s'enflamme... C'est un homme passionné qui est le personnage même qu'il représente, qui se laisse aller au démon qui le tourmente et qui devient sublime de naturel et de persuasion... Il semble lutter avec Shakespeare de bizarrerie et de sublimité. »

(*Le Corsaire,* débuts de Kean, 13 mai 1826.)

« Cette disposition admirative de l'assemblée n'a pas été entièrement satisfaite. Soit fatigue du voyage, soit émotion, les forces de l'acteur n'ont pas toujours répondu à ses efforts... Sa voix manque de puissance et de netteté, surtout dans les moments où la passion anime son débit et le précipite... Le désappointement de la majeure partie de la salle a été extrême... Dans les grandes agitations du dernier acte il nous a paru au-dessous de sa renommée. »

(*Le Globe,* débuts de Kean, Avril 1828.)

« Les représentations de l'Odéon ne sont pas favorables au théâtre anglais. On ne veut pas aller chercher très loin des plaisirs qui ne sont pas très vifs et ressemblent beaucoup à une étude. »

(*Le Corsaire,* jeudi 24 janvier 1828.)

« De tous les ouvrages de Shakespeare, Macbeth est le plus profondément empreint de la force de son génie ; malheureusement aussi l'absurdité du genre y ressort avec une pompe sans pareille. Ce n'est point l'intérêt, c'est une profonde terreur que Shakespeare a voulu exciter... et que de

contrastes, que de puérilités, que de clinquant, que de choses grotesques ! Nos romantiques qui excusent tout appellent cela un sacrifice obligé aux erreurs et aux ténébreuses superstitions du temps... ces diverses fantasmagories refroidissent l'action et sous ce rapport, Voltaire, à qui elles donnaient des nausées, ne fut pas injuste en les livrant au ridicule de toutes les nations. »

(*Le Journal des Débats,* 13 avril 1828.)

« M. Terry s'est distingué dans le rôle de Shylock, du Marchand de Venise. Cette pièce, un des plus monstrueux ouvrages de Shakespeare, ne renferme de vraiment remarquable que le caractère froidement atroce du juif... Les spectateurs qui étaient en petit nombre se sont retirés assez mal satisfaits de l'ouvrage et de la manière dont il a été joué. »

(*Le Constitutionnel,* écho, 21 décembre 1827.)

« Etablissons d'abord un fait. La pièce dans son ensemble a prodigieusement ennuyé. Quoique réduite d'un bon quart elle a duré trois heures et demie. De beaux vers bien débités, un intérêt progressif et soutenu résisteraient avec peine à une aussi longue épreuve... Que ne nous donnait-on du Shakespeare tout pur. La pièce aurait duré trois quarts d'heure de plus, mais de quoi ne se dédommage-t-on pas avec du grotesque... Shakespeare a imaginé de doubler son principal personnage et de le mettre en présence d'un autre (Gloucester). Qui ne s'aperçoit pas de la gaucherie d'une action ainsi *géminée*... L'odieux du rôle de Gonerille et de Régane n'est relevé par aucun des traits qui, au théâtre, servent de passe-port au crime... le mécontentement que ces deux rôles a excité n'a pas été muet. »

(*Journal des Débats,* 9 janvier 1828, Lear.)

« Nous avons pleuré avec lui. Il nous a fait rire du rire féroce et convulsif de la haine, il nous a abattu sur nos stalles comme il était lui-même affaissé et abattu devant nos yeux... Maintenant il ne nous reste plus de voix ni plus de sensations pour les éloges et peut-être est-il plus glorieux pour l'acteur qui nous a tant émus de n'être pas loué, mais seulement d'avoir été senti par des spectateurs qui ne veulent pas dire leurs impressions de peur de les affaiblir. »

(*Le Corsaire,* 25 avril 1828, Macready dans Macbeth.)

« Aucun ouvrage de Shakespeare ne me paraît plus digne de la double réputation que son auteur s'est faite en deçà et au delà du détroit. Nulle part ailleurs il ne s'est élevé si haut, nulle autre part il n'est descendu aussi bas. La vision du poignard, le banquet, l'épreuve tentée par Malcolm sur la fidélité de Macdulph, quelques traits du personnage de lady Macbeth sont de grandes et originales conceptions. Les prophéties et les appréciations de ses sorcières, la marche de la forêt de Dunsinane, l'intervention d'Hécate et celle du médecin me paraissent le chef-d'œuvre du ridicule. »

(*Journal des Débats*, Macbeth.)

« Tout disparaît sous le jeu sentimental et larmoyant de Macready. Ne voir dans Hamlet qu'un fils pieux, un Oreste pleurard, une belle figure de catafalque, c'est tomber dans le système d'abstraction classique qui ne s'attache qu'à la peinture des sentiments et dédaigne tout ce qui a rapport au caractère et à l'esprit. Notre public est resté froid devant cette fausse conception. »

(Juillet, *Globe.*)

« La direction du théâtre anglais confiée à des mains habiles aura pour résultat de nous faire connaître une littérature bizarre et sublime tout à la fois... M. Kean a joué avec un talent aussi profond que varié, *Richard III, Othello, Shylock*, et enfin *Le roi Lear*. Son premier début n'avait pas, il faut l'avouer, conquis tous les suffrages... Le *Marchand de Venise* a fixé toutes les incertitudes ; dès lors, la prodigieuse réputation de ce grand comédien n'a plus été contestée ; la foule a assiégé les portes du *Théâtre Favart*, et la dernière représentation d'Othello a excité les transports universels. »

(Le Globe.)

« Kean a enfin produit l'effet qu'il désirait ; malade et affaibli par un crachement de sang, la force lui avait manqué dans *Richard III* et dans *Othello*. Dans le *Marchand de Venise* et surtout dans le *Roi Lear* il nous a montré l'idole de l'Angleterre... Il a justifié par la sombre et profonde énergie de son jeu les applaudissements unanimes qu'on lui a prodigués. »

(*Corsaire*, 27 mai 1828.)

« Le théâtre anglais dont quelques personnes regardaient la vogue comme un pur caprice de la mode, ou tout au plus comme un engouement de quelques mois, vient de reprendre ses représentations au milieu d'une affluence égale à celle de l'année dernière. Il est vrai que M. Macready, l'un des premiers talents de Londres, est venu protéger cette seconde série admirablement.

(*Globe,* 9 avril 1828, Macbeth avec Macready.)

Ces fragments donnent exactement la physionomie de la presse d'alors, qui, d'ailleurs, consacrait peu de place au théâtre. Ces représentations, si importantes, décisives, dans l'histoire du théâtre de Shakespeare en France se heurtèrent à une certaine résistance. Elles horripilaient la vieille critique et, même en l'intéressant, gênaient le public dans ses habitudes intellectuelles. *Le Corsaire, Le Globe* défendaient le Théâtre-Anglais. Le *Journal des Débats* l'attaquait avec une fureur sincère ; combattant le ministère de Villèle et l'entourage du roi il trouvait d'ailleurs dans la faveur témoignée par la cour au nouveau spectacle un motif de plus à sa campagne antishakespearienne. Le *Constitutionnel* et le *Figaro* se montraient plutôt favorables.

Les recettes considérables varièrent entre 3000 et 8500. Souvent la salle contint deux fois plus de foule que ses dimensions ne semblaient le permettre.

Macready et Kean remportèrent des succès, et des échecs. Terry, qui joua *Lear* le plus souvent, ne fut qu'estimé. Miss Smithson, premier rôle féminin, seule, triompha constamment, sauf dans *Macbeth,* qui lui valut encore des compliments pour son intelligente interprétation d'un rôle en dehors de sa nature. Chapman, Kemble, Benett, Burke, Chippendale, Miss Gushall ne passionnèrent, ni ne rebutèrent le public.

Kean débuta mal dans *Richard III.* Sa réputation de fastueux désordres, de séduction irrésistible, et cent légendes le faisaient impatiemment attendre. Accueilli par des bravos frénétiques il ne les mérita qu'à demi. Déjà âgé, affaibli par des hémoptysies, habitué à jouer surtout avec ses nerfs, d'inspiration, il parut surfait. Il ne fut lui-même que dans *Othello* et surtout dans *Lear*, où, grelottant sous une vieille pelisse d'hermine comme en porte le roi de cartes David,

injuriant l'orage, la terre, Dieu, et ses filles infâmes, il impressionna inoubliablement le public. Les *Débats* mêmes convinrent qu'il avait « su trouver quelques perles dans l'énorme fumier qu'est la pièce... Macready plus jeune, plus égal, mieux doué physiquement, l'emporta, malgré les efforts inouïs de Kean qui disait ensuite : « Ces représentations furent la tragédie de mon existence ». Ce duel artistique entre deux acteurs de génie offrit naturellement un intérêt extraordinaire. Tous deux jouèrent à la cour devant Charles X.

Il serait banal de rappeler les nombreuses pièces traduites depuis ou tirées de Shakespeare par Alfred de Vigny, Émile Montégut, Musset, Dumas père, François Hugo, Barbier, P. Meurice, Lermina, E. Deschamps, Jules Lacroix, Halévy, Ménard, Vacquerie, Harancourt, Bouchor, etc. La plupart sont mauvaises. Leurs auteurs ignoraient l'anglais et écrivaient d'après une autre traduction !

Or, pour simplement comprendre Shakespeare, et à plus forte raison pour le traduire, il faut lire à merveille l'anglais moderne et s'aider d'un glossaire spécial, il faut connaître son époque, ses prédécesseurs, ses contemporains, ses légendes, et, à fond, *toute son œuvre.* Le simple choix entre les divers textes proposés pour chaque pièce et sur l'exactitude desquels les critiques anglais et allemands ne s'accordent pas, implique de fortes études de linguistique anglaise. J'y insiste : presque tous les dramaturges que j'ai cités plus haut manquaient absolument de cette érudition indispensable ; leur œuvre ressemblait à la vraie comme un hottentot à un italien. Non seulement notre classicisme héréditaire et d'éducation nous gêne pour bien sentir ce théâtre qui contredit celui de Racine, mais nous ne possédons ni traditions scéniques, ni, comme tous les autres pays, de sociétés d'études shakespeariennes. Et les critiques français qui, tels MM. Mézières et Jusserand, s'occupèrent spécialement du grand poète sont très rares. L'un des meilleurs Lear qui furent jamais, Rossi, disait : « *Shakespeare est comme le boulet qui, lancé dans l'espace, décrit encore sa trajectoire. Il n'a pas touché le but. Il n'est pas encore assez compris.* »

D'ailleurs, à nul instant Shakespeare ne fut vraiment *connu* en France au sens plein du mot.

L'Allemagne au contraire l'analysa et commenta autant qu'Homère, sinon plus, et avec fanatisme. Son grand orgueil est d'être plus consciemment passionnée de Shakespeare que l'Angleterre. Elle ne se lassa jamais de l'approfondir. Lessing, Gœthe, Schlegel, Gervinus, Delins, Ulrici, F. Kreyssig, Vichoff, Tieck, Karl Elzer, Meyersheim, de Rümelin, et cent autres édifièrent des monuments de critique shakespearienne. Les États-Unis, l'Autriche, l'Italie, la Suisse même, l'étudient avec une piété semblable et presque égale.

Qui fondera chez nous une de ces « *Associations pour l'étude et la propagation de Shakespeare* » comme tous les pays civilisés en possédent ? Mme Jane Brown essaya, jadis, en la « Salle des psychologiques » ; mais sa tentative, mal conduite, n'obtint qu'un succès momentané. Les Shakespeariens français sont nombreux mais isolés. Chacun d'eux déplore que son érudition, péniblement acquise, ne puisse servir à faire connaître et comprendre par d'autres le dramaturge géant. Groupés, leur influence serait immédiatement considérable et des plus utiles à notre théâtre.

*
* *

Les preuves pratiques de notre ignorance de Shakespeare abondent. Une, entre autres : Nulle pièce shakespearienne n'obtint en France le succès d'Hamlet — même cette *Mégère apprivoisée,* d'une traduction infiniment plus heureuse. S'il est un personnage que nous croyons connaître, c'est bien Hamlet. Or, d'aucun autre nous ne nous faisons une idée aussi fausse ! D'ailleurs, tout en adressant à Mounet-Sully l'hommage mérité de bravos enthousiastes, quand le rideau s'abaisse, chacun sait bien n'avoir pas vu l'Hamlet de Shakespeare. Celui-ci offre une laideur blafarde, blonde et grasse ; son noir costume flotte, presque ecclésiastique ; il s'abrite dans son extravagance comme dans un refuge car il craint pour sa vie et comme derrière un masque pour mieux mener son œuvre. Philosophe, rêveur, du tempérament de ceux qui fuient le siècle au monastère, il se trouve contraint à l'action et l'y voilà, faute de goût et d'habitude, gauche, maladroit, irrésolu comme un timide, exa-

géré comme un timide qui se décide, et *souvent comique*. Il exige dans l'interprétation un intense réalisme. Celui de M. Mounet-Sully est brun, beau de visage, de voix, d'attitude ; son pourpoint noir bombe sur une poitrine de grand premier rôle : sa folie est sincère, pittoresque, « campée », Il semble « chez lui » quand il agit en prince vengeur de son père, et aristocratique *amateur* quand il philosophe. Il est d'un romantisme échevelé, tonitruant. Nous retrouvons en lui les nobles gestes, les intonations, le rythme verbal, auquel le grand acteur nous accoutuma en interprétant Victor Hugo. Cet autre Hamlet, merveilleux d'ailleurs, est *une création* de M. Mounet-Sully dans le sens inaccoutumé et très vaste du mot.

N'examinons point si celui de Shakespeare eût plu au public français. En tout cas il est devenu impossible. Qui donc oserait jouer, maintenant, un peu en « chevalier de la triste figure » un personnage auquel un prodigieux acteur prêta tant de noblesse, de beauté ? Qui donc oserait dire « simple » le monologue célèbre : Alas, *poor Yorick?...*

Crions avec les intransigeants fanatiques de M. Mounet-Sully que son Hamlet dépasse celui de Shakespeare ! N'empêche ! Nous n'avons pas vu celui-ci !

Et la belle création du doyen a tellement impressionné le public qu'en jouant *Hamlet* selon Shakespeare un acteur s'assurerait au moins à Paris un insuccès absolu ! Un jeune acteur du plus curieux talent, M. Séverin-Mars, ne s'y risque qu'en province.

Autre exemple, pris entre mille et non moins notable :

De tous les commentateurs français du grand dramaturge y compris des savants tels que MM. Mézières, Jusserand, Darmesteter, aucun, en appréciant *Cymbeline,* n'y mentionna même une scène qui compte parmi les plus effrayantes de Shakespeare. Imogène, vêtue en jeune garçon, erre par la campagne. Son beau-frère, amoureux d'elle, s'est revêtu des habits de Porthumus, son mari, dans un but facile à comprendre, et il la poursuit. Mais en un duel imprévu il est tué et son adversaire lui coupe la tête et la jette à l'eau. Or, Imogène, sous l'effet d'un narcotique, vient de tomber comme morte. Des gens réunissent son corps et le cadavre, les couvrent de branchages, de fleurs, et récitent

au-dessus un merveilleux chant funèbre. Ils s'en vont. Imogène se réveille à côté de ce sanglant, de cet horrible camarade de lit. Vous sentez « l'effet de terreur », déjà, de ce réveil! Et, méprise effroyable, elle croit dans ce cadavre sans tête et vêtu du costume de son mari, reconnaître celui-ci!!...

Jouée, cette scène, inonde le public de terreur. Ensuite on se la rappelle plus que toute autre de *Cymbeline*. Aucun texte français ne la cite!

Nos Shakespeariens ne connaissent pas Shakespeare « aux chandelles » ce qui est pourtant la seule façon de connaître un auteur dramatique. Ils fouillent Boccace et Hollinshed, pour remonter aux sources de la pièce, mais n'y signalent point ce passage si intense, si curieux! Il s'attire d'autant plus l'attention, que rien ne l'imposait à l'auteur et qu'il semble même un peu « plaqué ».

Les Allemands affirment, sans raison, que nous en sommes encore à l'opinion seconde de Voltaire sur Shakespeare. Mais ont-ils tort d'ajouter que d'ailleurs nous connaissons à peine le grand dramaturge?

Nous manquons surtout d'*indications scéniques*. Elles aideraient non seulement les acteurs français à jouer Shakespeare, mais les simples lecteurs à le comprendre. On lit *Othello, La Tempête, Le soir des Rois, Périclès, Antoine et Cléopâtre,* sans bien voir « ce que ça donne à la scène » pour parler l'argot des coulisses. On lit cet auteur dramatique comme un philosophe : sûre façon de l'ignorer, arriverait-on à le savoir par cœur. Corneille, Racine, se jugent mieux à la simple lecture; ces longs récits, ces dialogues simples, ces explications psychologiques faites par les personnages eux-mêmes, ne s'augmentent pas à la scène d'une vie considérable. La pièce lue donne une nette impression de la pièce jouée. Mais Shakespeare! Son texte seul n'indique rien. Si les « paroles » sont presque tout dans nos classiques, chez lui le « jeu » importe presque uniquement. En la lisant il est impossible d'imaginer, même approximativement, la physionomie d'une scène et un nombre *considérable* de phrases y demeurent incompréhensibles. Un exemple : dans la dernière scène de King Lear le malheureux vieillard espère encore que sa Cordélia n'est qu'évanouie :

LEAR.

« ... Lend me a looking glass
If that her breath will mist or stain the stone
Why then she lives.

KENT.

Is this the promised end?

EDGAR.

Or image of that horror?

ALBANY.

Fall and cease!

LEAR.

This feather stirs; she lives! If it be so
It is a chance which does redeem all sorrows
That ever I have feldt.

KENT (Kneeling).

O my good master.

LEAR.

Prithee, away.

EDGAR.

'Tis noble Kent your friend.

LEAR.

A plague upon you murderers traitors all?
I might have saved her; now shé's gone for ever ».

C'est-à-dire :

LEAR.

« Prête-moi un miroir, si son haleine le brouille ou le ternit c'est qu'elle vit encore.

KENT.

Est-ce donc la fin du monde!

EDGAR.

Ou son image horrible?

ALBANY.

Que tout s'arrête et s'écroule.

LEAR.

Cette plume remue, elle vit. Oh ! s'il en est ainsi c'est une félicité qui rachète tous mes malheurs.

KENT (s'agenouillant).

O mon bon maître.

LEAR.

Va-t-en, je t'en prie...

EDGAR.

C'est le noble Kent votre ami.

LEAR.

La peste sur vous tous, meurtriers, traîtres !... J'aurais pu la sauver et maintenant elle est partie pour toujours ! »

Quel lecteur comprendra le *this feather stirs* ; *she lives* ! — *Cette plume remue, elle vit* ?

Rien dans les vers qui précèdent ou suivent n'en indique le sens ! Sans doute pensera-t-il que voici encore une des obscurités nombreuses de Shakespeare !... Car il ignore la mimique qui accompagne *This feather stirs* et qui d'ailleurs varie selon les acteurs. Nulle note du traducteur — si prolixe quand il s'agit d'ennuyeuses dissertations sur les origines et la philosophie de la pièce — n'indique que Salvini, par exemple, arrachait une plume du chapeau de Kent, l'approchait des lèvres de Cordélia et s'illusionnait un instant parce qu'elle tremblait avec sa main !... que Booth, l'illustre tragédien américain, dépouillait sa pelisse royale d'une pincée d'hermine et quand elle s'éparpillait hors de ses doigts défaillants, croyait une dernière fois au souffle de Cordélia.

Ainsi la phrase obscure s'éclaire ! Shakespeare exige le jeu et la diction. Celle-ci sans celui-là apprend peu de l'œuvre.

Supposez qu'un grand acteur anglais, spécialiste de Shakespeare et parlant notre langue, tel que M. Berbohm Tree (si merveilleux cette *season* en Falstaff et en Caliban) vienne dans une suite de conférences, qui seraient pour lui une excellente spéculation, nous expliquer quelques pièces de Shakespeare, et cela en acteur, en metteur en scène, pratiquement, comme si nous devions les jouer le lende-

main. Alors, nous comprendrions le grand poète ? Tant que nos esthètes shakespeariens l'apprécieront selon la méthode employée pour Corneille et Racine, il nous échappera.

*
* *

« Le Roi Lear est une nuit d'orage. La scène s'ouvre sur un coucher de soleil sinistre où gronde déjà l'orage qui approche. Puis éclate une tempête furieuse de folie et de crime où apparaissent confusément les figures monstrueuses et surnaturelles de Régane et Goneril, Edmond et Cornouailles, et où nous entendons d'instant en instant les éclats de rire sarcastiques du Fou, les hurlements de folie de Lear, les gémissements de l'aveugle Gloucester ; tandis qu'au lointain brille dans un clair de lune, comme un ange de pureté et de dévouement, la figure divine de Cordélia. A la fin un grand coup de tonnerre qui laisse innocents et coupables écrasés également sous le coup aveugle de la fatalité ». (M. Darmesteter.)

Plus que toute autre pièce shakespearienne celle-ci se rattache à la dramaturgie sanglante de l'époque d'Élisabeth. Le meurtre était alors l'effet courant et notre plus violent théâtre actuel eût paru de la douceâtre berquinade aux publics de Marlowe, Greene et Ben Jonson. La fiction dramatique se proposait sans doute non de faire oublier l'existence réelle par un charmant illusionisme, mais de lui servir de « repoussoir », de la rendre supportable en montrant qu'elle pourrait être pire. Ainsi, King Lear devait consoler des plus affreux malheurs ! La vraie vie ne concentre jamais sur un seul être tant d'infortune.

Le roi Lear « ce Christ de la Paternité » selon l'expression de M. Max Sulzberger, partage son royaume entre ses deux filles indignes et flatteuses, Gonerille et Régane, à l'exclusion de la sincère et bonne Cordélia. Et le comte de Gloucester préfère au noble Edmond, son autre fils l'infâme Edgar. Une action double et parallèle conduit les deux pères aux malheurs surhumains que l'on sait. Et nulle littérature d'aucun pays, en aucun temps, ne nous offre rien de plus épique, que Lear abandonné sous l'orage, seul avec son bouffon et invectivant, immensément, la nature furieuse et ses

exécrables filles... que Gloucester, les orbites saignants, vides des yeux que le sauvage Cornouailles arracha, écrasa sous la semelle, — et en marche vers le sommet de la haute falaise « où il n'aura plus besoin de personne ».

L'histoire du roi Lear et de ses trois filles, extrêmement ancienne, galloise d'origine, apparaît d'abord l' « *Historia Britonum* », de Geoffroy de Monmouth où Holinshed la prit. Mais l'ingratitude filiale y est légère et l'aventure finit heureusement. Le mari de Cordélia châtie ses belles-sœurs et rétablit Lear sur le trône. Avant Shakespeare, un auteur inconnu en fit, sans la modifier, un drame : *La vraie chronique histoire du roi Lear et de ses trois filles, Gonorill, Ragan et Cordelia,* tout à fait digne de la foire. Une ballade populaire offre la même légende, mais sous une forme beaucoup plus violente ; les filles ne font pas que lésiner sur la nourriture du père, elles le chassent, et la désespérance du vieillard qui, contraint de mendier sur la grande route, maudit la nature en arrachant ses cheveux blancs, y est tragique.

Nous voici plus près de Shakespeare ; sans doute, cette ballade lui servit-elle plus que Monmouth et Holinshed. Quelle différence encore ! On peut même dire que le maître trouva dans les chroniques, dans cette ballade, et à d'autres sources trop longues à énumérer des indications plutôt que l'inspiration même générale. S'il n'avait pas conservé les noms des personnages on jugerait vagues les ressemblances.

Comme si l'aventure épouvantable de Lear ne suffisait point à susciter l'horreur, il y ajouta celle de Gloucester, père affreusement puni de sa crédulité. La légende traditionnelle lui fournit le canevas sur lequel il peignit cette seconde peinture tragique. L'*Arcadia* de Sir Philip Sidney mentionne « un bon fils calomnié traîtreusement par un frère bâtard, d'âme aussi noire que de naissance vicieuse et d'un père châtié de sa cécité morale par la perte de ses yeux de chair, réduit à chercher en tâtonnant sa vie sur les chemins jusqu'au jour où le bon fils vient guider ses pas, protéger son existence contre le besoin et le venger en se vengeant lui-même ». Mais de toute antiquité, cette histoire exista. Les premiers âges de chaque pays — même de l'Égypte — la possédaient ; si bien qu'un commentateur crut y voir la légende, modifiée, d'Abel et de Caïn.

Et Shakespeare la renouvelle. Il donne, par exemple, à Edgar, qui nous apparaît successivement en prince, en aliéné, en duelliste anonyme de champ clos, et en triomphateur, le caractère le plus varié et original. C'est le « beau rôle » de la pièce, facile d'effet et sympathique.

Le Bouffon appartient à l'auteur seul. Il sert à tirer l'amère philosophie de chaque événement, à mettre en valeur la sauvage grandeur de Lear et à faire sourire. Convenablement interprété, il devient un personnage de tout premier plan. Le grand dramaturge le copia, dit-on, du fou d'Élizabeth : Tarleton. Si l'on trouve invraisemblable cette fidélité héroïque d'un bouffon à son maître, les commentateurs — et notamment, M. Émile Montégut que nous allons citer — répondent : « L'histoire italienne, si tragique, est pleine des actes de vertu de ces bouffons à gages. Quand, par exemple, Alberto Scaliger fut jeté dans les Plombs de Venise, il lui resta, dans sa détresse, un ami : son bouffon Nicoletto demanda, en effet, à partager son sort, et il s'enferma dans son cachot. Le fou de Lear est donc un personnage historique. »

Les deux tragédies s'emmêlent étroitement. Les intérêts de Gloucester et du roi, d'Edmond et des princesses coupables sont communs. Le défaut d'*unité d'action* choquait moins les esprits classiques du XVIIIe siècle dans King Lear que dans les autres pièces de Shakespeare. D'ailleurs ce drame n'a subi, depuis sa première représentation, que le reproche d'être tragique à l'excès, d'épouvanter le spectateur.

A peine certains critiques, allemands surtout, jugèrent-ils invraisemblable la deuxième scène du premier acte où Lear partage son royaume entre ses filles flatteuses et méconnaît la loyale. « Qu'a-t-il besoin d'interroger ses enfants pour savoir leur caractère? » Sans doute avaient-ils vu le drame mal joué. A ce moment Lear est déjà atteint de folie commençante. Sa raison vacille. Il doit paraître un solennel « loufoque » ; ses paroles indiquent d'ailleurs, amplement, la faiblesse d'esprit... Certes, qui jouerait Lear d'abord en vieillard noble et raisonnable rendrait cette scène très conventionnelle.

L'horreur formidable de la pièce rebuta de célèbres shakespeariens anglais. Hazzlitt, par exemple, et Coleridge qui

déclarait nécessaire de supprimer l'arrachement des yeux de Gloucester.

L'horreur est plus morale encore que physique ; nul rayon de bonheur ne traverse le drame. Juliette, Roméo, Desdémone, ont leurs instants de félicité. Ici la fatalité s'acharne continuellement, et sur les mauvais comme sur les bons...

Charles Lamb, le fameux commentateur de Shakespeare appréciait ainsi *King Lear* : « Voir jouer le roi Lear — voir un vieillard chancelant, appuyé sur une canne, que ses filles jettent à la porte par une nuit pluvieuse, n'offre rien que de douloureux et dégoûtant. Nous voulons l'abriter, le secourir. C'est le seul effet que la représentation de Shakespeare n'ait jamais produit. Mais le Lear de Shakespeare ne peut pas être joué. La misérable machinerie, qu'imite l'orage dans lequel il va, n'est pas plus capable de représenter les horreurs des éléments réels que l'acteur ne peut représenter Lear. Il serait plus facile de personnifier sur la scène le Satan de Milton ou l'une des terribles figures de Michel-Ange. La grandeur de Lear est non corporelle mais intellectuelle ; les explosions de sa passion sont aussi terribles qu'un volcan : ce sont des tempêtes qui ouvrent et retournent jusqu'au fond cet océan qu'est son âme...

« A la scène nous ne voyons que des infirmités corporelles, de la faiblesse et de l'impuissante colère ; mais à la lecture nous ne voyons pas Lear, nous sommes Lear — nous sommes dans son esprit, une grandeur nous soutient qui déjoue la malice des orages et des filles ; en sa folie nous découvrons un puissant et irrégulier raisonnement, sans rapports avec la vie ordinaire, mais s'exerçant tandis que souffle la tempête, sur les corruptions et les abus de l'humanité. Que peuvent des regards et des inflexions pour cette sublime identification de son âge avec celui des *cieux mêmes* quand, les accusant d'aider à l'injustice de ses enfants, il leur rappelle « *qu'eux-mêmes sont vieux* ». Quel geste alors conviendra ? Qu'ont à faire avec ceci la voix ou l'œil ?... »

Ce passage est célèbre. Il constitua pour les acteurs anglais de ce siècle un excitant tenace. Leur vœu suprême fut de s'essayer dans ce rôle que le grand « critique » leur présentait comme au-dessus des forces humaines. Beaucoup y trouvèrent l'occasion d'une chute grotesque.

N'oublions pas que si Charles Lamb jugeait impossible et inutile la représentation de *King Lear,* il désapprouvait fort les « arrangements » de Nahum Tate : « Tate a mis ses crochets dans les narines de ce Leviathan, afin que Garrick et ses partisans, ces forains de la scène, puissent entraîner plus facilement la puissante bête !... »

* * *

Qu'elles réussissent ou échouent, les représentations de *King Lear* chez Antoine marqueront aux annales de l'art dramatique français. Pour la première fois une pièce de Shakespeare, la plus intense et sans doute la meilleure, sera jouée à Paris sans coupures et selon une traduction *presque exacte* — j'entends que le texte de MM. Loti et Vedel s'il ne nous offre pas toujours d'heureuses équivalences des véhémentes phrases de Shakespeare ne contient ni erreur ni modifications. Nul adoucissement n'intervient, comme trop souvent, en Angleterre ; les yeux de Gloucester Cornouailles les arrachera face au public malgré que Coleridge ait souvent blâmé la barbarie de cette scène. Tout l'effort intellectuel et matériel d'un célèbre théâtre donnera.

Voici bien une solennité littéraire !

M. Antoine n'ignore pas les risques de l'aventure où il engage sa réputation de manager et d'acteur.

Le manager — au moins ! — triomphera. Quelle que soit la pièce il en tire toujours le meilleur parti ; parfois il la sauve grâce à une mise en scène prodigieusement ingénieuse. Cette fois, il réunit toutes les forces de son adresse et de son expérience. On applaudira les nouveautés, notamment une utilisation fort curieure de l'avant-plan : peu à peu les acteurs descendent jusqu'à la rampe tandis qu'un rideau se referme lentement derrière eux sans que le public, pris par leur jeu, s'en aperçoive ou s'en soucie ; à l'abri de ce rideau qui tout à l'heure se rouvrira, les machinistes guidés par des signaux, non sonores comme d'ordinaire mais lumineux, préparent la scène suivante. La mise en scène, les costumes, et, en général toute la représentation, s'efforçent de n'appartenir à aucune époque. Il ne faudrait point, le raisonnement et l'expérience (Angleterre, États-Unis) l'indi-

quent, pousser trop loin cette théorie. A vouloir généraliser encore des caractères que leur vie et leur intensité rendent déjà si généraux on risque d'arriver à un résultat contraire en les rendant moins vivants, moins intenses. En dehors du temps il n'y a pas de réalité... Les décors ne sont point d'opéra, comme souvent à Londres ; au lieu, par exemple, d'un palais, M. Antoine nous offrira un coin de palais ; les dimensions de son théâtre et ses goûts personnels pour les « coins » pittoresquement arrangés devaient l'y inciter.

En soignant beaucoup et les décors et les costumes qui, ceux des femmes surtout, seront fort riches, M. Antoine prend parti, sans peut-être le savoir, dans une querelle littéraire célèbre. A la suite d'une série de représentations shakespeariennes données à Londres par Mme Langtry « *The Jersey lily* » et que caractérisait un grand luxe de mise en scène, Lord Lytton dans le « *Nineteenth Century* » critiqua violemment ce luxe. Il proclamait, notamment : « que la pièce seule importe et que le reste n'est que cuir et serge, que Shakespeare se souciait fort peu des costumes de ses acteurs, et que s'il avait pu voir son *Antoine et Cléopâtre* ainsi joué il se fût indigné ». Là-dessus grand tumulte, les uns prenant parti pour le critique notoire et le fils et petit-fils du grand écrivain qu'est Lord Lytton, les autres contre lui. Parmi ces derniers le plus remarquable fut M. Oscar Wilde — alors au faîte de la gloire. En un merveilleux « essay », intitulé : *La Vérité des Masques*, et que publia, je crois, la « *Fortnightly review* », il réfuta avec une logique puissante et une homicide ironie les dires du vieux raisonneur. Des séries d'exemples, de citations donnent à cette longue étude une armature de fer ; on a rarement commenté Shakespeare d'une façon aussi pratique et fascinante. Elle décida les managers hésitants et, depuis, quand l'un d'eux monte *Othello* ou *La Tempête* sans faste ce n'est point par conviction artistique. Si l'auteur du *Portrait de Dorian Gray* vivait encore M. Antoine l'inviterait avec fruit à assister aux répétitions ; seul peut-être, il eût eu la compétence et le tact nécessaire pour conseiller sans les troubler dans leur rude tâche l'acteur et le directeur. Tous ceux qui entendirent M. Oscar Wilde parler de Shakespeare en ont conservé une impression extraordinaire.

M. Signoret, gnome en bonnet d'âne — une oreille dressée, l'autre droite — un bilboquet antique à la main en guise de marotte, créera admirablement le rôle du fou. Dans la grande scène de la lande il a de brusques modifications de voix, de regard, d'attitude, qui font soudain vivre et vibrer un homme sous la casaque du bouffon. Et M. Antoine se félicitera d'avoir si bien guidé deux autres pensionnaires, MM. Vargas (Edmond) et Monnier (Gloucester). En Angleterre, j'ai toujours vu jouer Edmond en sombre troisième rôle et Gloucester en père noble. M. Vargas sera une sorte d'arriviste *jeune*, élégant, presque gai ; M. Monnier en bonne ganache fera d'abord rire. Ils gagneront d'être l'un plus odieux dès le début, l'autre plus émouvant à partir du troisième acte. Voici une façon légitime, excellente, de moderniser Shakespeare. Ainsi tenus, ces deux rôles influeront très heureusement sur le sort de la pièce.

La partition, d'abord demandée à M. Debussy, qui tardait trop, est de M. E. Missa.

Comme acteur M. Antoine risque beaucoup plus. Lear fut toujours joué très en ampleur par des gens qui, tels Kean, Macready, Terry, Booth, Salvini, Rossi, ressemblaient plus à Talma, à Frederick-Lemaître, à Mounet-Sully, à Taillade, qu'à M. Antoine !... Dans la *Terre* il donna, je ne l'ignore point, une grande envergure au père Fouan — surtout à partir de la cinq ou sixième représentation. Mais de Fouan à Lear la distance est considérable. Il y a des mérites qui s'excluent. On ne peut être à la fois De Max et Guitry, Irving et George Alexander. Si le répertoire shakespearien contient des rôles faits pour M. Antoine, ce n'est pas celui de Lear. Attendons-nous d'ailleurs à un effort artistique considérable et du plus haut intérêt. Qui aime le théâtre se passionnera au spectacle de cette lutte entre des moyens physiques trop courts et une tenace intelligence. N'empêche que les fervents d'Antoine tremblent et que ses ennemis se réjouissent... Le résultat, nous le souhaitons, déconcertera ceux-ci.

Cette grande tentative mérite que celui qui la conçut et en assuma tous les risques triomphe complètement.

J. Joseph-Renaud.

Lettre à M. Paul Bourget, éducateur.

Monsieur,

Vous venez d'écrire un bien beau livre.

J'entends, n'est-ce pas? qu'à côté de votre *Disciple* et d'*Un Crime d'Amour, Un Divorce* peut figurer comme l'un des plus parfaits romans de notre littérature.

La psychologie de vos héros y est creusée avec une force que votre génie n'avait point encore atteinte, peut-être. Vous avez fixé pour toujours devant nous quatre des types les plus caractéristiques de la mentalité présente, et de façon qu'ils se prolongent pour ainsi dire dans notre âme et l'absorbent, après avoir hanté la vôtre.

Voilà qui est déjà, monsieur, une belle gloire, et qui suffirait à vous rendre immortel, si vous ne l'étiez déjà.

Mais vous avez visé encore plus haut. Après avoir, pendant vingt ans, offert à vos contemporains l'ascension régulière d'un extrême talent, vous avez ressenti ce vertige qui pénètre les plus sages voyageurs et qui, après les plaines et les collines, leur fait souhaiter passionnément les cimes.

Alors, vous avez voulu connaître celles de notre temps. Après les sociologues, les statisticiens et les pédagogues, vous avez eu la frénésie subite de connaître tout de ce siècle qui est le vôtre. Et vous avez posé les problèmes les plus graves, sans frayeur. Et vous avez écrit *l'Étape,* et vous venez d'écrire *Un Divorce.*

Vous concevez combien, déjà, est oubliée l'œuvre littéraire. Vous concevez que je ne veuille plus, que je ne puisse

plus parler ni d'une habileté de trame, ni d'une harmonie de périodes, lorsque vous venez nous entretenir de la faillite de nos traditions et nous déclarer que c'est la faillite même de notre âme et la faillite de notre bonheur qui sont en jeu.

Vous prenez donc position, ou plutôt, vous confirmez une fois de plus votre position sur la cime hautaine du Traditionnalisme. Mais d'autres voix autrement autorisées que la mienne vous répondront, et je ne me serais certes point hasardé à le faire s'il n'y avait encore autre chose dans votre œuvre. J'aurais écouté avec respect et profit les enseignements puissants de l'âge mûr, si, entreprenant de découvrir le résultat vivant et comme les bourgeons humains de ces « dirigeans intellectuels de la Troisième République » qui vous déplaisent si fort, vous n'aviez stigmatisé en une vaste fresque ma génération elle-même, et expliqué à tous qu'à part une sorte de scrupule dans les choses de l'amour, elle ne vaut décidément rien.

*
* *

A coup certain, voilà, Monsieur, qui est parler net. Cela n'est point pour nous déplaire. Et nous savons maintenant où nous en sommes.

Il fallait votre courage pour nous le dire. Et il fallait votre clairvoyance pour nous donner le schéma exact de nous-mêmes. Ah ! vous ne dissimulez plus grand'chose des reproches dont ceux de votre race faisaient entendre le vague murmure autour de nos oreilles adolescentes. Nous étions des enfants, qu'elle nous pénétrait inconsciemment le cœur déjà, cette méfiance, cette pitié hargneuse, cette rancune anticipée de notre joie. Chaque pas dans la vie nous en faisait sentir davantage la sournoise, mais impitoyable morsure, et nous percevions trop de quel hostile dédain nous escortait votre sagesse, pour avoir quelque surprise de votre récent arrêt.

Laissons de côté les « arrivistes » qui sont le gros de la troupe. La troupe n'est le plus souvent que ce que la fait l'élite, et cette élite, quelle est-elle? Tout le monde l'a sans doute lu déjà, parce que la décadence actuelle s'accommode encore des chefs-d'œuvre, et que vous ne me contredirez point si je

dis que votre *Divorce* en est un. Or donc, tous sont avisés que nous constituons « un état-major inquiétant d'esprits mal équilibrés chez lesquels un sens critique, aiguisé jusqu'à la sécheresse, coexiste avec une candeur, naïve jusqu'à la badauderie ». Et aussi que « ces jeunes gens sont incertains et dogmatiques, nihilistes et sectaires, d'un irréalisme égal à leur instruction qui est grande, violemment destructeurs et non moins violemment millénaires ».

Ah ! monsieur, quel portrait cruel est le nôtre ! « Incertains et dogmatiques », « destructeurs » « millénaires », quel labyrinthe, quel chaos coupable sommes-nous donc pour que tant de contradiction soit en nous et que nous nous y complaisions ? Il est fâcheux que vous n'ayez point songé à préciser la nature de notre incertitude. On peut être incertain de tant de façons et sur tant de terrains. Voulez-vous dire que nous hésitons à adopter quelques-uns des points philosophiques et sociaux qui vous paraissaient, à vous, indiscutables ? Voulez-vous dire que notre raison, éduquée peu à peu par les résultats que la science ne cesse de nous donner — et avec quelle admirable progression ! — n'est plus totalement absorbée par ce Passé qui vous étreint ? Cette sorte d'incertitude, vous savez bien qu'elle se manifeste dans l'univers créé, durant la période de la germination des pousses, de la fermentation des sèves, du déplacement des forces cosmiques, et à la veille de toute transformation irrésistible ? Vous savez bien qu'on la trouve, si j'ose dire, à la racine des grands mouvements nationaux qui ont bouleversé notre histoire et celle du monde. Je vous assure que notre « irréalisme » n'innove rien. La Réforme est bien vieille déjà, que la « tradition française » rejetait et rejette encore, et qui a grandi cependant, et qui a conquis des âmes et des âmes, et qui a franchi les frontières de son sol aussi bien que la pure confession romaine, et qui crée des fois, des espérances et des charités aussi inébranlables que les nôtres.

L'homme qui s'apprête à réaliser une volonté et à dresser un effort contre un effort, conserve une seconde, si courte soit-elle, d'incertitude. Est-ce donc là un crime ? et même une diminution de ce *moi* que votre confrère en traditionnalisme, M. Maurice Barrès, nous a tant appris à aimer ? Eh bien oui, il y a des minutes où nous hésitons. Parce que

nous avons un cerveau avide de tout connaître, nous osons, avant d'admettre ce qui demeure votre richesse à vous, nous demander si c'est bien une richesse, en réalité, et si notre âme l'épouse sans souffrir. Je vous assure, monsieur que nous sommes d'ailleurs en très noble compagnie dans le Génie français. Car je suppose bien que Montaigne était français, et M. Rousseau aussi, et beaucoup d'autres que vous connaissez mieux que moi et qui, eux aussi, et avant nous, étaient des « incertains ».

Je crois que vous avez raison lorque vous nous accordez du sens critique, mais je crois que vous avez tort en lui reprochant sa « sécheresse ». Les gens très secs sont rarement des « irréels ». Ce sont plutôt des gens très pratiques qui prennent de la vie une notion exclusivement matérielle et adéquate seulement à sa durée terrestre. Si nous étions ceux-là, nous n'aurions cure, croyez-le, de toutes ces « nouveautés » qui ne rapportent rien, mais qui, en occupant les lobes de notre esprit et en augmentant le labeur de notre matière cérébrale, racourcissent notre vie plutôt qu'elles ne la prolongent.

*
* *

Vous ne nous pardonnez point, cela est clair, ce désir du mieux qui nous hante.

Vous mettez toute votre ironie de « conservateur » à jeter le ridicule sur cette ambition de « refaire » que votre découragement n'a point connue. Et vous blâmez des rêves qui ne sont pas exclusivement des rêves de ciel.

Ah ! pourquoi donc, Monsieur, nous donner cette tristesse d'un génie tel que le vôtre convulsé de la sorte dans la rancune ? Pourquoi ce rictus mauvais de l'âge mûr pour la jeunesse ? Les ombres de la nuit ne sont jamais si terribles que lorsqu'elles succèdent à la gloire d'un clair soleil. Pourquoi est-ce donc vous, l'éducateur de notre sensibilité, celui qui a enivré les premiers battements de notre cœur par des histoires d'amour incomparables et des luttes poignantes de destinées, pourquoi est-ce vous qui venez nous dire que nous aimons trop cette vie mystérieuse des âmes, nourricière de vos livres, et nous reprocher de la vouloir plus belle encore ?

Incertain... ne l'avez-vous pas été vous-même au travers de ces drames psychiques que vous exposiez chaque année à notre admiration? N'aviez-vous donc pas aperçu une seule fois la lueur nouvelle du siècle, avant d'en venir à ce dogmatisme intransigeant qui vous a classé, avec M. Huysmans et M. Coppée, parmi les « grands convertis » de ce temps? J'ai trop foi dans la sincérité de votre cœur pour ne point croire qu'il avouerait ses luttes, si on l'en pressait, et pour ne point croire aussi qu'il prenait le plus conscience de sa valeur, dans l'instant où il se débattait le plus parmi le doute.

L'*Étape,* vous l'avez franchie tout comme les autres, et nous ne comprenons pas pourquoi vous nous faites grief d'y réfléchir. Il n'y a de honte, au contraire, que pour celui qui s'est dérobé à la bataille, ou qui, en présence de l'ennemi, a baissé sa visière pour qu'on ne le reconnût pas. Et nous, nous découvrons notre visage, et nous découvrons l'anxiété de nos yeux sans fausse pudeur humaine, sans effroi, fidèles précisément à ce génie français qui veut voir clair toujours, et ne craint pas de dire qu'il cherche quand il cherche, et que ses angoisses lui sont aussi chères que la vie elle-même.

Mais vous avez maintenant trouvé le pôle définitif où le balancier de votre raison va osciller, avec une égoïste sérénité, durant les siècles des siècles, comme ces pendules que construisait la mathématique du père Euvrard, votre ami. Vous avez découvert la Terre Promise. Nous, nous la cherchons encore. Et c'est cela que vous ne nous pardonnez point.

Ne dites pas, du moins, que nous avons ignoré vos enseignements.

Les timides appels que votre génération nous a donnés, nous les avons entendus. Les voix classiques qui nous suppliaient de rester esclaves du passé et de résigner nos espoirs sous la menace des pires malheurs, elles sont venues jusques à nous avec une parfaite clarté.

Mais c'était des voix mortes.

C'était des voix dont le souffle semblait se survivre à lui-même et n'être qu'un écho vain de la tombe. C'était des voix qui ne paraissaient se maintenir que par cet élan posthume des grandes vies, et qui ne montaient dans notre atmo-

sphère de jeunesse que comme le prolongement épuisé d'une chose qui était finie. Alors que notre trouble s'agitait parmi des sons innombrables et que nous tendions l'oreille au moindre bruit joyeux de l'immense symphonie, votre chant à vous était comme un grondement de sépulcre...

*
* *

Est-ce de notre faute si nous avons discerné du premier coup que rien au monde ne vous rallierait à l'aube naissante, que vous étiez volontairement, et par cela irrévocablement, prisonniers de cette Tradition qui méconnaît l'œuvre du temps, que vous entendiez demeurer, de tout votre cœur et de toute votre âme, hostiles à une éventualité, bien plus, à une possibilité d'amélioration économique et sociale ? Est-ce de notre faute si vous avez refusé d'ouvrir les yeux à l'évidence de l'Évolution positive ? si vous avez cru découvrir dans l'histoire le renouvellement éternel des mêmes faits, et jamais l'orientation vers un *mieux* que le ciel, pensez-vous, a défendu à l'homme d'atteindre ?

Vos griefs, maintenant, s'éclaircissent.

Nous sommes des « dogmatiques » parce que notre spiritualisme conserve l'idée, et nous sommes des « incertains », parce qu'il rejette la formule. C'est bien cela, n'est-il pas vrai ? Nous prenons l'audace de séparer ce qui vous paraît, à vous, indissoluble. Nous coupons des branches que votre génération a jugé nécessaires à la vie de l'arbre — et que nous croyions à cet arbre, pourtant, ainsi mis au clair, et que nous dégagions de cette croyance un optimisme ignoré de vous, cela vous plonge dans l'étonnement, le dédain jaloux et la rancœur.

Vous nous prêtez ensuite — et avec quelle générosité évangélique — les « utopies les plus vieilles et les plus décidément condamnées par l'histoire ».

Il était fatal qu'après avoir posé des prémisses aussi gratuites que celles dont il vient d'être parlé, vous aboutissiez à une telle conclusion. Etant à la fois « éperdus de nouveautés » et « mal équilibrés », nous ne pouvions que verser dans la chimère. Que cette chimère soit la nôtre, c'est ce que nous verrons plus loin. Mais qu'elle nous soit particulière et

comme une création de notre déraison, vous savez trop l'histoire pour l'admettre. Fourrier, Saint-Simon, Proud'hon sont encore plus près de vous, monsieur, que de nous-mêmes. Leurs rêves ont éclos dans cette ambiance autocratique, précisément, que votre absolutisme déclare être celle de la France, et que notre *progressisme*, si j'ose dire, ne peut se résoudre à regretter. C'est bien dire, n'est-ce pas ? que l'utopie sociale est fort vieille déjà, et que des hommes furent en Icarie avant nous. Vous connaissez trop l'espèce humaine pour douter qu'elle s'y rendra encore et malgré qu'on lui démontre qu'il n'y en a point. Mais cela n'est que de la banale psychologie, et vous êtes maître en la matière. Passons.

Que la chimère, jadis caressée, revive et plus que jamais aujourd'hui, nul n'y contredira. Mais que « l'état-major » de ma génération l'adopte et l'inculque aux autres, c'est ce que je dispute formellement.

Je sais bien, à vrai dire, que sur ce terrain brûlant des revendications sociales, ceux de votre race se trouvent à tel point déconcertés qu'ils préfèrent volontiers, plutôt que de juger à part chaque école, faire un bloc du tout et condamner sans ambages. Le procédé, hélas ! est d'une simplicité qui s'accordait jadis assez avec le principe théocratique d'autorité, mais que notre âge de discussion réprouve. Et voilà pourquoi, il me serait parfaitement agréable de vous voir distinguer, entre votre thèse et l'Utopie, un idéal intermédiaire, qui, justement, est le nôtre.

Vous avouerai-je qu'ici mon incertitude augmente ? Je me demande s'il convient de parler Mutualisme, Solidarité, Coopératisme, à un homme qui s'en remet à l'omnipotent et à lui seul, du soin de guider le monde et de faire oublier aux êtres qu'ils ont quarante années à vivre sur une terre irréelle, qui ne sont qu'une préparation et comme un noviciat à la vie véritable ? J'ai peur d'accroître encore la pitié qui nous accable. Et cependant j'aurais voulu vous marquer que nous tenions ainsi compte de la nature des choses et de la nature de l'homme, telles qu'elles sont. J'aurais peut-être réussi à vous convaincre en outre que nous ne méconnaissons point, dans la mesure que vous semblez dire, les leçons du passé. Puisque la corporation a, voici déjà six siècles, reconnu, par son existence, que des

intérêts divers s'interposent entre le capital et le travail, et entre les travailleurs eux-mêmes. Cette *question sociale* que les vôtres veulent ignorer, elle est donc proclamée depuis bien longtemps, et par une suite de faits qui se succèdent méthodiquement à travers l'histoire. Et nous ne faisons qu'adapter aux nécessités présentes, et en la développant encore, une modalité économique que la sagesse des siècles a soupçonnée, sans pouvoir l'approfondir, faute de liberté.

*
* *

Je n'ai pu saisir au juste l'appréciation que vous portez sur notre « constant appel à la conscience ». Vous êtes seulement très affirmatif quand au caractère « exécrable » de la discipline kantienne. Sans nous dire en quoi la morale du penseur de Kœnigsberg vous paraît à ce point détestable, vous constatez que nous y trouvons prétexte pour tomber dans « l'idolâtrie béate de notre sens propre » — et que nous aboutissons finalement à un véritable « fanatisme anarchique ».

Voilà bien de grands mots, certes, et vous nous aviez habitués à plus de précison.

Je n'y démêle rien de clair, à part que nous sommes un peu sots de croire ainsi à la sûreté de notre conscience. C'est objecter qu'un instinct est en nous qui nous pousse à rentrer en nous-mêmes, et que nous écoutons. Mais alors pourquoi nous attribuer, quelques lignes plus bas, cette « haine secrète de l'instinct et de ses spontanéités », que vous jugez, à bon droit, coupable ? L'instinct de notre conscience, vous faites bien de dire qu'il nous est cher. Nous avons dans la sagacité et la puissance de notre raison une confiance que vous n'avez jamais eue. La Science n'a cessé de nous montrer, depuis que nous avons l'âge de la comprendre, jusques où peuvent aboutir les combinaisons du cerveau de l'homme dans le perfectionnement universel, et l'espoir qu'il fait naître d'un cycle meilleur encore.

Il est vrai que nous avons édifié un peu notre *moi* en divinité intime, et nous n'en rougissons point. Des maîtres de la pensée, et que vous admirez, au fond, autant que nous,

ont proclamé cette nécessité de remplacer certaines icones terrestres, exclusivement symboliques, par la *force intérieure* que le créateur de notre âme a mis en elle, et qui ne vous paraissait à vous qu'un maléfice de plus, destiné à entraver son salut et à lui préparer l'enfer. Notre moi, notre conscience, se peut-il que ce soit vous, M. Bourget, qui nous reprochiez de les trop chérir ? vous qui, dans la préface fameuse du *Disciple*, avez professé une identique méthode : « exalte et cultive en toi ces deux grandes vertus, ces deux énergies en dehors desquelles il n'y a que flétrissure présente et qu'agonie finale : l'Amour et la Volonté. ». L'amour et la volonté ! mais c'est toute la conscience, cela, c'est tout le tabernacle intime qui est notre plus sûre gloire devant l'éternité, et où nous faisons des génuflexions que votre dogmatisme condamne comme « idolâtres ». Il est vrai qu'il y a quinze ans déjà qu'a paru le *Disciple*, et que vous ne pensiez point alors, peut-être, franchir jamais... l'*Étape*...

Je veux bien accorder, d'ailleurs, que nous sommes plus « compliqués » que vous, et que nous déjouons la conception que vous vous étiez faite de l'idéal fils de votre esprit. Vous veniez à nous avec un apport brutal et impérieux. Nous en avons pris une petite part et rejeté l'autre. C'est cela que vous n'excusez point.

Nous sommes des idéalistes. Mais des idéalistes, si j'ose dire, scientifiques. Notre idéal se nourrit, à l'encontre du vôtre, de l'espérance qu'ont suscitée en nous les découvertes de l'entendement humain, et de la certitude qu'elles s'augmenteront encore. La plupart d'entre nous ne croient pas que tout soit terminé avec cette vie, parce qu'ils ont trop le culte de leur âme pour accepter son total anéantissement. Mais tous sont d'accord, du moins, pour penser que l'homme porte dans son esprit des richesses en quelque sorte illimitées, bien que vous n'ayez cessé et ne cessiez encore d'enseigner le contraire.

Et c'est même là une des choses que nous vous pardonnons le moins, monsieur, que *d'avoir ébranlé systématiquement dans nos âmes de vingt ans une confiance qui ne s'accordait plus avec vos déceptions*.

*
* *

Voilà surtout ce que j'ai voulu vous dire, parce que là est le secret de tout ce qui s'est passé depuis.

Voilà pourquoi j'ai voulu répondre à une peinture sociale qui dissimule, sous un grand talent verbal, l'âpre joie de stigmatiser devant tous une génération coupable de vouloir vivre, après une autre qui n'a su que gémir. Nous avons tous senti que cette page de votre livre était le verdict décisif de tous les vôtres, par quoi ils tentaient de clouer au pilori de la Tradition Française des âmes qui, ayant refusé de leur obéir, veulent adapter cette tradition à l'évolution biologique du siècle, — pour la sauver.

Et maintenant que les situations sont nettes et que vous nous avez dit tout ce que vous aviez à nous dire, de grâce, laissez notre jeunesse s'acquitter de la tâche qu'elle s'est fixée, sans la décourager plus longtemps de vos murmures.

Votre responsabilité est assez lourde, déjà, devant l'histoire, votre œuvre paralysante a été assez funeste, pour ne point nous permettre de réparer, dans quelque mesure, ce que nous croyons, de toutes nos forces, réparable.

Louis de Romeuf.



La place de l'homme dans l'univers.

Lorsque parut, il y a quelques mois, la communication du Dr Alfred Wallace qui réhabilitait en quelque sorte l'ancienne cosmogonie et rendait à l'homme sa place de roi dans l'univers, ce fut un grand scandale parmi le monde des astronomes. La personnalité de l'auteur méritait une réponse et elle vint de tous les côtés à la fois. « Vous n'êtes qu'un naturaliste, lui dit-on. Vous n'êtes ni astronome, ni physicien, ni même mathématicien. Par conséquent, vous n'avez point qualité pour discuter des choses qui sont de notre compétence. » D'autres, qui trouvaient étrange que ce naturaliste, ce vénérable émule de Darwin, tombât, sur ses vieux jours, à un spiritualisme échevelé, s'emportèrent. Et la *Fortnighthy Review,* et la *New York Independent* qui avaient publié l'article, faillirent disparaître sous le flot montant des correspondances intéressées. Cependant l'auteur ayant catalogué les réponses, s'essaya à réfuter quelques critiques et annonça l'apparition prochaine d'un ouvrage qui traiterait, avec tous les amples développements qu'elle comportait, cette fondamentale question. Alfred Russel Wallace a tenu parole et nous a donné sous ce même titre : *Man's Place in The Universe* un livre fort documenté dont nous croyons intéressant de faire connaître la méthode et les résultats.

L'histoire de l'astronomie pourrait se diviser en trois époques. La première va d'Anaximandre à Copernic, Ticho Brahé, Képler et Galilée. La terre occupait alors le centre du monde, et la croyance presque universelle était que cet univers n'existait que pour la terre et ses habitants.

La seconde période, celle de l'astronomie moderne, s'arrête à 1860, époque de la découverte de l'analyse spectrale. La terre a cessé d'être le centre du monde. On a reconnu qu'elle ne se distinguait des autres planètes par aucune supériorité de grandeur ou de position ; dès lors, pourquoi les autres planètes ne seraient-elles pas habitées ? Képler et Huygens croyaient aux habitants de la lune, et Newton, le grand Newton lui-même, professait que le soleil était sans doute habité.

Quand Fontenelle publia son livre : *Entretiens sur la Pluralité des Mondes,* qui multipliait le nombre des planètes habitées, ce fut un enthousiasme général. Bien que fondée sur de pures spéculations, cette théorie fut adoptée par des hommes éminents, tels que William Herschel, Isaac Taylor et Arago. Il faut arriver jusqu'en 1853 pour trouver un savant décidé à combattre les idées courantes sur la pluralité des mondes. Le Dr Whewell émettait cette proposition que l'*orbite de la terre est la zone tempérée du système solaire,* permettant seule ces variations modérées de froid et de chaleur, de sécheresse et d'humidité nécessaires à la vie animale. Mars, pourtant, lui semble habitable, bien que les conditions de température à sa surface ne puissent permettre que l'existence d'animaux de type inférieur, tels que les sauriens et iguanodons de l'oolithique, mais il ajoute que la préparation de l'homme sur notre terre ayant exigé des millions d'années, il est inutile de discuter de la présence d'êtres intelligents sur la planète Mars jusqu'à ce que nous ayons quelque meilleure preuve qu'elle abrite des êtres vivants.

La troisième époque de l'astronomie date de la découverte merveilleuse de Kirchoff et Bunsen. Par l'analyse spectrale, il a été possible de constituer une physique et une chimie des astres et des nébuleuses, et d'apprendre plus de choses sur la nature, la constitution et la température des étoiles que nous n'en pouvons connaître de la plupart des planètes de notre système. Elle a permis de constater l'existence de nombreuses étoiles invisibles et de déterminer leurs orbites, leur vitesse, et même, jusqu'à un certain point, leur masse. Elle a démontré, enfin, qu'il existe de véritables nébuleuses, constituant une partie essentielle d'un vaste univers stellaire. Si l'on ajoute à cette découverte l'emploi des remarquables

instruments qui servent à la photographie céleste, on concevra l'importance des résultats acquis au cours de cette troisième époque de l'astronomie, autrement dite *astronomie nouvelle* et que certains voudraient appeler *astrophysique*.

Après ce rapide coup d'œil jeté sur l'histoire de l'astronomie, nous pouvons aborder maintenant avec le D[r] Wallace, les conclusions de cette science sur la distribution des étoiles, leurs distances, l'unité et l'évolution du système solaire, qui, toutes, doivent servir de base aux théories de l'auteur.

Car, c'est là un point sur lequel M. Wallace insiste en plusieurs passages de son livre ; il n'a fait que réunir les faits et les phénomènes accumulés par les savants les plus éminents ; il a exposé les résultats auxquels ils ont été amenés ; il a servi de juge entre des opinions et des théories en désaccord, et, enfin, il a combiné les enseignements des diverses sciences en vue de la thèse qu'il prétend soutenir.

Quels sont donc les résultats acquis en astronomie sur la distribution des étoiles ?

D'abord, en ce qui concerne la Galaxie, il est généralement admis que sa forme est celle d'un vaste anneau irrégulier, de section approximativement circulaire. Les crevasses, les vides, les étroits chemins qu'elle présente, et par lesquels il nous semble possible de voir parfaitement au travers, jusqu'au fond noir de l'espace infini qui s'étend au delà, rendent probable cette hypothèse que l'épaisseur de l'anneau, dans ces directions, est plus grande que sa largeur apparente ; en d'autres termes, que nous voyons, non pas son bord le plus étroit, mais son côté le plus large.

Quant à la distribution même des étoiles, il est à remarquer qu'elles sont beaucoup plus nombreuses dans la Voie lactée ou ses abords, mais c'est là une observation qui n'est pas appréciable à l'œil nu. On estime à 1/7[e] de la sphère céleste (quelques astronomes l'évaluent à 1/10[e]) l'aire de la Galaxie. Si les étoiles d'une grandeur donnée se trouvaient distribuées uniformément, on devrait trouver dans ses limites 1/7[e] (ou 1/10[e]) du nombre total. Or, sur 32 étoiles au-dessus de la 2[e] grandeur, 12 sont sur la Voie lactée ; sur 99 étoiles au-dessus de la 3[e] grandeur, 33 sont sur la Voie lactée, c'est-à-dire 1/3 au lieu de 1/7[e] (ou 1/10[e]). Le profes-

seur Newcomb a résumé ces observations en disant que la densité stellaire s'accroît continuellement à partir de chaque pôle galactique jusqu'à la Galaxie elle-même. Ceci montre que l'univers ou, du moins, sa partie la plus dense, est réellement aplati entre les pôles galactiques, comme l'avaient supposé Herschel et Struve.

Les amas stellaires ou groupes d'étoiles sont également répandus, soit sur le cours de la Voie lactée, soit sur ses bords ; de telle sorte que, du nombre total des groupes stellaires, il n'y a pas 1/20e qui se trouve situé à grande distance de la Voie lactée.

Quant aux nébuleuses, c'est tout le contraire : elles semblent éviter la Galaxie ou ses bords, mais leurs relations de position (aussi bien que celles des amas stellaires) avec la Voie lactée, permettent de les comprendre comme des parties connexes d'un univers vaste et, jusqu'à un certain point, symétrique.

Les plus récents calculs sur les distances et les mouvements propres d'un nombre considérable d'étoiles, ainsi que du mouvement de notre soleil dans l'espace ont conduit au même résultat en ce qui concerne les étoiles ; c'est-à-dire que la plus grande partie des étoiles de toutes grandeurs répandues le long de la Voie lactée ou sur ses bords appartiennent réellement au même grand système. C'est là une conclusion d'une extrême importance, car elle nous enseigne que les soleils les plus énormes, tels que Rigel et Bételgeuse, de l'Orion ; Antarès du Scorpion, Alpha du Cygne et Canopus, sont très probablement aussi éloignés de nous que les innombrables et infimes étoiles qui donnent à la Galaxie son apparence laiteuse.

Les recherches sur la distribution des étoiles et surtout la connaissance que nous avons maintenant des nébuleuses, nous conduisent tout naturellement à concevoir l'unité de l'univers stellaire. Proctor et Herbert Spencer avaient, les premiers, conclu dans ce sens. Aujourd'hui, parmi les plus éminents des astronomes, il n'est pour ainsi dire personne qui n'ait accepté ce grand principe.

Les progrès de la nouvelle astronomie ont également conduit les savants à rejeter la théorie cosmogonique de Laplace. Déjà, notre astronome français Faye, dans son *Cours d'as-*

tronomie de l'École polytechnique (1881-1887), la déclarait en pleine contradiction avec les découvertes modernes. La *théorie météorique* de l'origine des étoiles et des nébuleuses est, à l'heure actuelle, la plus satisfaisante. Et, pour en finir avec ces conclusions préliminaires, il est bon d'insister sur la découverte spectroscopique récente relative aux systèmes binaires ou multiples et qui permet aux professeurs Newcomb et Cambell de déclarer probable « que, parmi les étoiles en général, *les étoiles simples sont l'exception plutôt que la règle.* »

*
* *

Les faits qui précèdent ne rencontrent guère d'opposition dans le monde savant, mais nous arrivons à des questions plus controversées auxquelles il n'est plus possible de donner d'aussi positives réponses.

Le nombre des étoiles est-il infini? se demande le Dr Wallace.

Ce n'est pas la première fois qu'on met en doute l'infini de l'univers astral. En 1848, Edgar A. Poe, dans son poème *Eurêka,* concluait à la limitation du nombre des étoiles. Mais il ne pouvait donner à cette proposition que la valeur d'une intuition métaphysique. On peut aujourd'hui soutenir par de meilleurs arguments la thèse qui fait du monde sidéral un système fini. « Si le nombre des étoiles était incommensurable, dit Miss Clerke, il en résulterait une somme illimitée de radiations, et toute obscurité serait bannie des cieux... A moins, toutefois, que la lumière ne s'affaiblisse en traversant l'espace, mais cet affaiblissement de la lumière n'est fondé que sur des analogies sans valeur. »

Le professeur Newcomb, de Washington, dans son volume récent *Les Étoiles* (1902) nous dit : « Cette collection d'étoiles que nous appelons l'univers est d'étendue limitée. Les plus petites étoiles qu'il nous soit possible de voir à l'aide des plus puissants télescopes ne sont pas, pour la plupart, plus éloignées que celles de la grandeur au-dessus, mais ce sont principalement des étoiles de luminosité moindre situées dans les mêmes régions. » Et il ajoute : « Si le système des étoiles s'étendait à l'infini, les cieux tout en-

tiers seraient emplis d'une éclatante lumière, éblouissante comme le soleil. »

Mais la lumière actuellement donnée par les étoiles n'est que la six millionnième partie (1/6 000 000ᵉ) de la lumière solaire. Si l'on admet l'infini stellaire, deux causes seules peuvent expliquer cette quasi-extinction de la lumière des étoiles : 1° La perte de la lumière dans son passage à travers l'éther; 2° L'arrêt de la lumière par des étoiles sombres ou des poussières météoriques diffuses. La première de ces causes est sans valeur, parce que les étoiles les plus brillantes ne sont généralement pas les plus rapprochées, ainsi qu'il est prouvé par le peu d'amplitude de leurs mouvements propres et l'absence de parallaxe mesurable. C'est ainsi que la parallaxe moyenne des 31 étoiles brillantes (depuis la grandeur 3, 5 jusqu'à Sirius) est de 0″11 ; tandis que celle des 41 étoiles au-dessous de la grandeur 3,5 jusque vers la grandeur 9,5 est de 0″21. Le professeur Lewis, de l'Observatoire de Greenwich, a montré que les étoiles de grandeur 2,70 à 8,40 ont en moyenne une parallaxe double de celle des étoiles plus brillantes. Une perte de lumière rendrait l'explication d'un tel phénomène impossible.

Quant à l'argument tiré de la présence des étoiles sombres, M. Monck y répond dans une lettre qu'il adresse à la revue anglaise *Knowledge* (mai 1903). « La plus haute estimation de la lumière totale de la pleine lune ne dépasse pas 1/300 000ᵉ de celle du soleil. Supposons les astres obscurs 150 000 fois aussi nombreux que les étoiles brillantes. Le ciel entier devrait être alors aussi brillant que la partie éclairée de la lune. Si les étoiles, supposées infinies, s'étendaient à l'infini dans des directions particulières, dans celle de la Galaxie, par exemple, nous devrions trouver dans la plus brillante portion de la Galaxie, une partie égale, en grandeur angulaire, à la lune et nous offrant la même quantité de lumière. Or, à l'endroit le plus brillant, la lumière offerte n'est pas la centième partie de celle de la pleine lune. »

Les partisans de l'infinité tirent argument de la qualité de nos télescopes et paraissent croire que tout perfectionnement de la vision télescopique accroîtra le nombre des étoiles. Or, le Pʳ Celoria, de Milan, à l'aide d'un télescope n'allant que jusqu'à la 11ᵉ grandeur, a pu compter près du pôle Nord de

la Galaxie le même nombre d'étoiles que Sir William Herschef avec son puissant instrument. Et il conclut, lui aussi, que l'absence d'étoiles faibles à cet endroit prouve, dans une direction, tout au moins, la limitation de l'univers sidéral.

John Herschel trouvait dans la Voie lactée des « espaces absolument sombres et vides d'étoiles, des fonds parfaitement noirs, ce qui serait impossible si d'innombrables multitudes d'étoiles, trop petites pour être individuellement discernables, existaient au delà. »

Les perfectionnements de la photographie n'ont rien ajouté aux résultats connus. « Il y a onze ans, écrit le Dr Roberts, des photographies de la grande nébuleuse d'Andromède furent prises avec le réflecteur de 20 pouces ($0^{m},508$) et une exposition de quatre heures. Quelques-unes des plaques montraient des étoiles de 17e et 18e grandeurs et une nébulosité à un égal degré de faiblesse. Les pellicules obtenues à cette époque étaient moins sensibles que celles qui ont été employées depuis cinq ans. Pourtant, aucune extension de la nébulosité, aucun accroissement du nombre des étoiles ne se remarque sur les plaques les plus récentes, bien que les images stellaires et la nébulosité aient une densité plus grande que sur les premières plaques. »

Il faut enfin considérer, en faveur de la théorie du Dr Wallace, un dernier argument. Jusqu'à la 6e grandeur, le nombre des étoiles augmente dans une proportion régulière. Le nombre des étoiles d'une grandeur donnée est d'environ 3 fois et demie celui de la grandeur précédente. Ainsi le nombre total des étoiles jusqu'à la 6e grandeur est estimé à 7 647. Au delà, les nombres deviennent si grands que la précision est difficile, pourtant, jusqu'à la 10e grandeur, la proportion persiste. Nous arrivons alors au chiffre de 2 311 000 étoiles.

Mais à partir de là, cette proportion change. En se maintenant jusqu'à la 17e grandeur, elle donnerait un total d'étoiles de 1 400 millions, tandis que les calculs faits par différents astronomes sur tous les coins du ciel permettent d'affirmer que ce total ne dépasse pas *cent millions*.

Une dernière preuve que le nombre des étoiles, de la 10e à la 17e grandeur, diminue rapidement est attestée par la photométrie. La lumière totale donnée par les étoiles, jusqu'à

la grandeur 9,5, est 1/18e de la pleine lune. En continuant suivant cette proportion jusqu'à la grandeur 17,5, nous trouverions que la lumière de toutes les étoiles combinées égalerait sept fois celle de la lune, alors que les mesures photométriques l'évaluent actuellement à 1/20e.

Allons-nous conclure, avec le Dr Wallace, qu'une connaissance complète de notre univers, de sa forme, de sa structure et de son étendue deviendra possible aux astronomes de l'avenir ?

*
* *

Nous entrons maintenant au cœur même du sujet. Le système sidéral, supposé *fini*, a un *plan* qui n'est autre que la Voie lactée. Le mot est de John Herschel et il semble bien qu'une étude plus approfondie de la région galactique doive nous convaincre que l'ensemble de l'univers stellaire : étoiles, groupes d'étoiles et nébuleuses, dépend, en quelque manière, de cet immense anneau.

Malgré ses irrégularités, les astronomes s'accordent généralement à reconnaître que la Voie lactée forme dans les cieux un *grand cercle*. Telle n'était point pourtant l'opinion de Struve. Mais le Pr Newcomb la combat, et aussi Miss Clerke, et également Sir Norman Lockyer qui conclut des récents travaux de Gould, dans la République Argentique, que la Voie lactée, en effet, est un grand cercle. Cette assertion n'implique point la nécessité d'un plan circulaire, et la Galaxie pourrait être de forme elliptique ou même angulaire, sans que nous en puissions exactement juger. Il importe ici de remarquer que si la Voie lactée, vue de la terre, divise la sphère céleste en deux parties égales (définition du grand cercle) le plan de ce cercle doit passer par la terre. Enfin, il peut être intéressant de relater que certains astronomes tendent de plus en plus à considérer l'univers entier des étoiles comme une sphère ou un sphéroïde ayant la Galaxie pour équateur. Cet équateur doit être très probablement circulaire *et en rotation* — bien que très lente — car rien autre qu'un mouvement giratoire n'a pu aboutir à la formation d'un tel anneau, ni le préserver après sa formation.

Si notre système appartient au plan galactique, quelle peut être sa place dans le plan ?

« Supposons, dit le Dr Wallace, que notre position soit très éloignée du centre ; par exemple, au quart du diamètre, en partant de l'une des extrémités, et aux trois quarts, de l'autre, les apparences seraient tout autres quelles ne sont et nous découvririons vite l'excentricité de notre situation. Même si nous étions placés au tiers du diamètre, à partir de l'une des extrémités, et aux deux tiers, de l'autre, nos différentes méthodes d'investigation auraient permis de contrôler le fait. Nous devons donc nous trouver entre le centre et un cercle ayant pour rayon le tiers de la distance qui nous sépare de la Voie lactée. Mais si nous occupons une place moyenne entre ces deux positions, nous ne serons qu'à 1/6 du rayon (ou 1/12 du diamètre) de la Voie lactée à partir de son centre ; et si nous appartenons à quelque groupe d'étoiles en rotation lente autour de ce centre, nous bénéficierons de tous les avantages pouvant provenir d'une position centrale dans le système sidéral tout entier. »

Insensiblement, on le voit, le Dr Wallace est parvenu aux propositions qui forment la base de son travail : 1° l'univers stellaire n'est pas infini ; 2° notre soleil est situé dans le plan central de la Galaxie ; 3° il est égalemenl situé près du centre de ce plan ; 4° nous sommes entourés d'un groupe d'étoiles d'étendue inconnue qui occupent une place peu éloignée du centre du plan galactique, et proche, en conséquence, du centre de notre univers sidéral.

Nous aurons à revenir sur les avantages pouvant résulter d'une position centrale. Quant à l'existence d'un groupe d'étoiles auquel appartiendrait notre soleil, elle semble attestée par les travaux de Gould, Kapteyn et Newcomb. Miss Clerke fait observer que l'existence actuelle d'un tel groupe est indiquée par le fait « qu'une énumération des étoiles dans l'ordre photométrique révèle un excès systématique d'étoiles au-dessus de la 4e grandeur, preuve d'une condensation actuelle dans le voisinage du soleil — et que la quantité moyenne d'espace cubique allouée à chaque étoile est plus petite dans une sphère le renfermant (d'un rayon de 140 années de vitesse de la lumière, par exemple) qu'au delà. »

La plupart des étoiles appartenant à ce groupe ont un spectre du type solaire indiquant qu'elles sont de la même

constitution chimique générale que notre soleil et sont également à la même période d'évolution.

*
* *

« Si le soleil occupe actuellement une position quasi-centrale dans le plan galactique » ont objecté quelques astronomes, « cela n'a aucune importance, et dans vingt ou cent millions d'années — étant donnée sa vitesse de translation — le soleil aura traversé l'univers d'un bout à l'autre. »

L'objection est forte et vaut qu'on s'y arrête, aussi le Dr Wallace a-t-il dû donner d'amples développements à son essai de réfutation.

« Il est admis par les mathématiciens, dit-il, que, dans un grand système de corps soumis à la loi de gravitation, il ne peut exister de mouvement en ligne droite de l'un de ces corps ; de même que l'action de la gravitation seule ne peut entraîner une masse quelconque hors du système. La tendance dernière doit être vers la concentration plutôt que vers la dispersion. »

Maintenant, du point de vue astronomique, quelle preuve avons-nous du mouvement *en ligne droite* de notre soleil ? Ce mouvement est une quantité purement relative, rapportée à des groupes spécifiés d'étoiles. Les résultats pour divers groupes peuvent différer largement et être tous corrects. Il importe de remarquer que nos connaissances sur la direction et la vitesse de translation de notre soleil ne sont point des faits astronomiques offrant la même certitude et le même degré de précision que la distance de la terre au soleil, par exemple. Et si le soleil n'est pas exactement au centre de gravité de l'univers, ne pourrions-nous supposer que sa direction, au lieu d'être en ligne droite, trace une orbite autour de ce centre ?

*
* *

Nous en avons fini avec la question de *position*. Reste celle de *l'habitabilité* des planètes dont la solution est subordonnée à la connaissance préalable des lois qui régissent la vie organique.

L'une des plus merveilleuses découvertes dues au spec-

troscope est celle de l'identité des éléments et des composés matériels de la terre et du soleil, des étoiles et des nébuleuses ; celle, également, de l'identité des lois physiques et chimiques qui déterminent les formes et les états présentés par la matière. Le Dr Wallace en tire cette conclusion que l'univers sidéral tout entier est fait en somme, des mêmes séries de substances élémentaires que celles qu'il nous est possible d'étudier sur notre terre, et dont est composé l'ensemble de la nature : animaux, végétaux et minéraux.

Si la matière est identique dans ses éléments, en est-il de même des lois qui la gouvernent ? La loi fondamentale de la gravitation, par exemple, s'étend-elle à tout l'univers physique ? Cela semble certain si l'on considère que les étoiles doubles se meuvent autour de leur centre commun de gravité en orbites elliptiques qui correspondent bien avec l'observation et le calcul. Il en est de même des lois de la lumière et de la chaleur, de l'électricité et du magnétisme.

Les éléments étant les mêmes ; les lois qui régissent, combinent et modifient ces éléments étant les mêmes ; *les êtres vivants organisés* — quelque place qu'ils puissent occuper dans l'univers — *doivent être fondamentalement les mêmes*. Les formes extérieures de la vie peuvent varier à l'infini, mais à travers cette variété de forme — du lichen à la rose, au palmier ou au chêne ; du mollusque, du ver ou du papillon à l'oiseau, à l'éléphant ou à l'homme — le biologiste reconnaît une unité fondamentale de substance et de structure.

L'auteur ne dit point que la vie organique ne pourrait pas exister dans des conditions différentes de celles que nous connaissons ou pouvons concevoir ; conditions qu'offriraient d'autres univers construits différemment du nôtre, faits d'autres substances et soumis à d'autres lois. Mais dans l'univers que nous connaissons, la vie n'est possible que sous les mêmes lois et conditions générales rencontrées ici.

Quelles sont donc ces conditions essentielles à l'existence et au développement continu de la vie végétale et animale ? Qu'est-ce, au préalable, qu'un organisme vivant ?

L'organisme vivant est un composé de formes très complexes — mais très instables — de matière ; incessamment changeant tout en restant le même ; ayant le pouvoir de s'accroître et de se reproduire. La base physique en est un

protoplasme composé essentiellement de quatre éléments communs : azote, hydrogène, oxygène et carbone, dont le plus important, selon le Pr Allen, est l'azote. Mais l'azote, sous certaines conditions de température et de pression, manifeste une tendance au changement qu'il importe de ne pas perdre de vue. La plupart des phénomènes biologiques s'opèrent entre 0° et 40°. Si la température, à la surface de la terre, s'élevait ou tombait de 22°,5, le cours de la vie serait tout entier modifié et peut-être gravement compromis.

L'étude des organismes vivants, tels qu'ils existent à la surface de notre terre a conduit au classement suivant des conditions physiques nécessaires à leur développement et à leur maintien :

1° *Variations légères de température.* — La complexité et l'instabilité extrêmes du protoplasme exigent une certaine uniformité de chaleur. Ainsi l'albumine, qui joue un rôle si important dans les phénomènes biologiques des plantes et des animaux, se coagule vers 71°. La germination des graines devient impossible à 2° ou 3° au-dessous de zéro. Et si les plus élevés des animaux, l'homme compris, peuvent s'adapter à des températures extrêmes, il n'en est pas de même des types inférieurs.

2° *Une quantité suffisante de chaleur et de lumière solaires.* — Les animaux terrestres n'auraient pu exister sans les plantes, car ils ne peuvent tirer le protoplasme de la matière inorganique. La plante seule arrache son carbone à la petite quantité d'acide carbonique contenue dans l'atmosphère, et construit ainsi ces merveilleux composés du carbone, qui sont la base même de la vie animale. Mais elle ne le peut que par l'intermédiaire de la lumière solaire et même, elle n'emploie qu'une partie spéciale de cette lumière.

3° *L'eau en abondance et distribuée universellement.* — L'eau constitue environ les trois quarts de notre globe. Aucun animal, aucune plante ne peut vivre sans eau. Il importe, en outre, qu'elle ait persisté pendant les âges géologiques au cours desquels s'est développée la vie.

4° *Une atmosphère de densité suffisante et composée des gaz essentiels à la vie végétale et animale,* tels que l'oxygène, l'acide carbonique, la vapeur d'eau, l'azote et l'ammoniaque.

5° *Des alternatives de jour et de nuit.* — L'importance de

cette condition semble probable, en raison du repos organique qu'elle permet. De plus, elle garantit des contrastes trop grands de température en rendant possible pendant la nuit l'abandon d'une partie de la chaleur emmagasinée durant le jour dans le sol, l'atmosphère et l'eau.

*
* *

L'habitabilité d'une planète dépend de sa distance au soleil. Les trop hautes et les trop basses températures sont également contraires à la vie. Or, à mi-chemin de notre distance au soleil, nous recevrions quatre fois autant de chaleur, et au double de cette distance, un quart seulement de la même chaleur. Aux deux tiers de la distance, la chaleur reçue serait plus que doublée et quand on considère l'extrême sensibilité du protoplasme et le fait de la coagulation de l'albumine, il paraît certain que nous sommes situés dans la zone tempérée du système solaire et que de grands changements dans notre position actuelle mettraient en péril le développement de la vie.

L'obliquité de l'écliptique joue également un rôle de premier ordre par suite de la variété des saisons qui résulte de cette circonstance insignifiante en apparence.

On sait l'importance de l'eau dans toutes les manifestations de la vie organique. Sur notre globe, elle occupe en surface deux fois et demie celle de la terre, mais la profondeur moyenne des océans dépasse de six fois la hauteur moyenne des terres. L'importance de l'eau n'est pas moindre comme régulatrice de température, car même si nous avions sur terre une quantité d'eau suffisante pour les besoins des plantes et des animaux, mais pas de grands océans, il est presque certain que la terre n'aurait pu produire et développer les formes biologiques diverses qu'elle possède actuellement. En outre, et indépendamment de ce rôle régulateur, les océans, par leur grande surface d'évaporation, sont une source de vapeurs productrices des pluies et des rivières. Il est probable que si les proportions actuelles dans la distribution des eaux et des terres étaient renversées, la plus grande partie de la terre serait inhabitable.

Mais si l'hypothèse du Pr Charles Darwin se trouvait véri-

fiée, l'existence de ces profonds bassins océaniques serait due à une cause unique et sans analogie dans tout le système solaire : la formation de la lune. Originairement, la terre et son satellite ne formaient qu'une masse, et, sous l'empire de la force centrifuge engendrée par la rotation rapide de la terre une portion s'en est détachée, qui devait constituer la lune. L'abîme du Pacifique n'aurait pas d'autre cause, non plus que la dépression de l'Atlantique qui est, en quelque sorte, un phénomène complémentaire.

L'étude de l'atmosphère rentre dans le cadre des conditions d'habitabilité d'une planète. Elle doit être d'une densité et d'un volume qui lui permettent de remplir à toutes les altitudes ses diverses fonctions. La quantité de matière gazeuse est déterminée par la masse et la température moyenne à la surface de la planète. Ses fonctions sont la production des vents, la distribution de l'humidité à l'aide des nuages. celle des poussières qui permettent la réflexion de la lumière et la production des nuages et enfin le dégagement d'une quantité d'électricité permettant la décomposition de la vapeur d'eau et la formation de composés chimiques végétaux indispensables à la vie animale.

*
* *

La densité de l'atmosphère d'une planète, si importante pour la production et le développement de la vie, dépend principalement de la masse de cette planète, et quand cette masse n'atteint pas au moins le quart de celle de la terre, la planète ne peut retenir à sa surface la vapeur d'eau, l'un des gaz les plus essentiels. Mais une masse à ce point réduite donnerait une atmosphère si rare qu'elle ne pourrait sans doute remplir les diverses conditions exigées par la biologie.

Cette question de masse conduit ici le Dr Wallace à déclarer les planètes Mercure et Mars tout à fait impropres à la vie, comme étant incapables de retenir la vapeur d'eau.

Et si l'on passe en revue les autres conditions vitales, telles que celles relatives à la température, nous trouvons que Mars ne contenant point d'eau (ses neiges polaires doivent être occasionnées par de l'acide carbonique ou quelque autre gaz lourd) n'est susceptible que de produire une vie végétale assez

rudimentaire et non les plus élevés des animaux. Car le manque de densité de son atmosphère rare, la rend incapable de retenir durant la nuit le peu de chaleur absorbée pendant le jour. Sa température à la surface doit donc être à peu près constamment très au-dessous du point de congélation de l'eau.

Dans Vénus, dont la rotation sur l'axe coïncide avec la révolution autour du soleil, nous trouvons sous le rapport de la température une face intensément froide et l'autre intensément chaude, dans des conditions qui ne permettent guère l'existence du protoplasme et conséquemment de quelque forme de vie animale.

Mercure présente la même particularité, avec cette circonstance aggravante qu'il est plus rapproché du soleil. Sa masse est très faible ; il n'a point d'eau, à peine une atmosphère et n'est apte à aucun point de vue à entretenir la vie.

De tels arguments contre l'habitabilité des planètes peuvent paraître faibles quand nous voyons sur notre terre se manifester la vie parmi les neiges arctiques aussi bien que sous l'équateur brûlant, dans l'air comme dans l'eau, sur les hautes montagnes comme dans les basses vallées. Mais cela ne prouve point que la vie aurait pu se développer dans un monde offrant partout quelqu'une de ces conditions extrêmes. Nos déserts ont des oasis, nos régions arctiques ont un été favorable à la végétation. Si la surface du sol était partout gelée, il n'y aurait ni végétation, ni vie animale.

De plus, il importe de remarquer que la seule espèce animale capable de supporter ces conditions climatériques si variées est précisément l'homme, et cela parce que son intelligence l'aide à dominer la nature.

Si nous passons aux grandes planètes, nous les trouvons de densité si faible qu'il est permis de supposer, dit le Dr Wallace, qu'elles sont presque entièrement gazeuses. C'est ainsi que Jupiter, malgré son énorme volume, n'offre pas même le quart de la densité terrestre, Saturne, le huitième, tandis qu'Uranus et Neptune ont une densité intermédiaire.

Ainsi, de tout le système solaire, c'est dans le groupe des quatre petites planètes que nous trouvons une densité proportionnée à la grosseur. La terre est la plus grande et la plus dense du groupe et elle est située à une distance du

soleil qui lui permet de conserver l'eau à l'état liquide sur presque toute sa surface. De plus, elle possède des caractéristiques qui lui assurent une température égale et la lui ont assurée pendant tout le cours des âges géologiques depuis l'apparition de la vie. Aucune autre planète ne possède *actuellement* ces caractéristiques, et il paraît certain qu'elles ne les ont jamais possédées dans le passé et qu'elles ne les posséderont jamais dans l'avenir.

Quant à l'argument de certains astronomes qui, tout en admettant que la plupart des planètes ne sont pas habitables, laissent entendre qu'elles ont pu l'être dans le passé ou qu'elles peuvent plus tard le devenir, il convient de remarquer qu'il ne repose sur aucune donnée sérieuse. Bien mieux, ils oublient la longue période d'âges qu'a nécessitée la vie pour son évolution jusqu'à l'homme ; ils oublient que notre soleil n'est pas éternel, que sa durée tout entière a été utilisée pour cette évolution biologique et qu'il ne lui reste plus assez de temps pour un enfantement aussi prodigieux. Les cinq ou six millions d'années qui sont, au dire des physiciens, tout l'avenir du soleil, sont un laps de temps insignifiant, comparé à son existence dans le passé.

*
* *

Parvenu à ce point de sa thèse, le Dr Wallace se résume en montrant que, selon toute évidence, la terre est la seule planète habitée de tout le système solaire. Déjà l'astronome Gore, dans son livre : *The Worlds of Space* avait suggéré l'idée que chacune des étoiles du type solaire ne pouvait guère offrir qu'*une* planète réalisant les conditions nécessaires à l'entretien de la vie. En supposant qu'il existe dix millions d'étoiles du type solaire et que, sur dix étoiles, il s'en trouve une possédant une planète à la distance convenable, l'univers contiendrait un million de mondes semblables au nôtre.

Mais l'auteur va procéder ici par élimination. La puissance calorique d'un soleil dépendant surtout de sa masse, tous les astres plus petits que le nôtre seront déclarés incapables de donner pendant tout le temps nécessaire la lumière et la chaleur requises pour le développement de la vie.

Tous les astres situés dans la Voie lactée seront rejetés

comme sujets à d'effrayantes collisions et ne pouvant offrir la stabilité nécessaire à l'existence planétaire.

Les systèmes planétaires possibles se réduisent ainsi aux étoiles situées dans le cercle de la Voie lactée et fort éloignées d'elle, c'est-à-dire au groupe d'étoiles dont fait partie notre soleil. Ce groupe solaire comprend quelques centaines ou quelques milliers d'étoiles, mais c'est là, déjà une élimination respectable, par comparaison avec l'ensemble sidéral.

Pourtant, dans ce groupe solaire si réduit, une sélection s'impose encore. Les plus brillantes étoiles sont, en général, beaucoup moins denses que notre soleil. Aussi ne peuvent-elles donner pendant une aussi longue période leur chaleur et leur lumière et comme cette période, dans le cas de notre soleil, a été tout juste suffisante, le nombre des étoiles de type solaire et de masse adéquate devient *très limité.*

Enfin, élimination dernière et presque absolue, les découvertes les plus récentes en astronomie permettent d'affirmer qu'il n'y a presque pas d'étoiles simples. Toutes constituent des systèmes binaires spectroscopiques, paires d'étoiles si rapprochées qu'elles paraissent une étoile simple dans les plus puissants télescopes. Mais ces systèmes tournoyants sont généralement classés comme inaptes à la vie planétaire et, d'élimination en élimination, notre soleil reste seul avec deux au trois autres, capable d'entretenir la vie sur une de ses planètes !

Mais que savons-nous de l'existence de ces deux ou trois autres ? S'ils existent, nous ignorons s'ils possèdent des planètes. Et s'ils possèdent des planètes, sont-elles à la distance voulue, ont-elles la masse nécessaire aux possibilités de vie ? Et s'il restait une douzaine de soleils réunissant toutes ces conditions, offriraient-ils *toutes les autres,* tout cet équilibre délicat de forces contraires que nous présente la terre ?

Reste l'importance attribuée par le Dr Wallace à notre position centrale. Selon lui, elle aurait permis le maintien de la chaleur solaire au cours des périodes géologiques par agrégation de matières diffuses venues des régions extérieures à la Galaxie et possédant en conséquence des vitesses si élevées qu'elles ont pu produire et maintenir tout ce temps le pouvoir calorique et lumineux de notre soleil.

*
* *

Tel est ce livre, à coup sûr d'une haute valeur scientifique et résumant une somme de connaissances considérable. Avant de montrer le caractère *extrême* de la thèse soutenue par le D[r] Wallace, il n'est pas inutile de la serrer d'un peu plus près et de condenser ici l'argumentation même de son auteur.

« 1° L'un des résultats les plus importants de l'astronomie moderne, dit-il, a été d'établir l'*unité* du vaste univers stellaire que nous voyons autour de nous. Ceci repose sur un nombre considérable d'observations qui démontrent la merveilleuse complexité dans le détail de l'arrangement et de la distribution des étoiles et des nébuleuses, combinée avec une non moins remarquable symétrie générale, indiquant partout un système unique inter-dépendant et non au contraire, une quantité de systèmes totalement distincts, à tel point séparés qu'ils n'auraient aucune relation physique, l'un avec l'autre, ainsi qu'on l'a cru autrefois.

« 2° Cette opinion est appuyée sur des évidences nombreuses et convergentes, tendant toutes à montrer que les étoiles ne sont pas en nombre infini, comme on l'a généralement cru autrefois, et cette opinion est maintenant défendue par quelques astronomes. Les calculs très remarquables de Lord Kelvin donnent un appui nouveau à cette thèse, puisqu'ils montrent que, si les étoiles s'étendaient beaucoup au-delà de celles que nous voyons ou dont la connaissance directe nous est permise, et sans grand changement dans la distance moyenne qui les sépare les unes des autres, la force de gravitation vers le centre aurait alors produit en moyenne des mouvements plus rapides que ceux généralement possédés par les étoiles.

« 3° Un remarquable accord existe parmi les meilleurs astronomes sur le fait de notre position presque centrale dans l'univers stellaire. Ils admettent tous que la Voie lactée est de forme presque circulaire. Ils admettent tous que notre soleil est situé presque exactement dans son plan médian. Ils admettent tous que notre soleil, bien que n'occupant pas le centre exact du cercle galaxique, n'en est cepen-

dant pas très loin. Ainsi la position presque centrale de notre soleil dans le grand système sidéral est presque universellement admise.

« Sur la question du groupe solaire, les opinions sont plus partagées, bien que tous s'accordent également à reconnaître qu'un tel groupe existe. Si nous adoptons l'idée générale de Lord Kelvin relative à une condensation graduelle d'une masse énorme et diffuse de matière vers son centre commun de gravité, ce centre serait approximativement le centre de ce groupe. Et comme la force de gravitation à ce centre et près de ce centre serait comparativement petite, les mouvements produits là seraient lents et les collisions, n'étant dues qu'à des mouvements différentiels, seraient, en l'occurrence, assez faibles. Ainsi s'expliquerait cette force de contrôle qui a pu retenir approximativement notre soleil dans la même orbite autour du centre de gravité de ce groupe central durant toute la période de son existence comme soleil et de notre existence comme planète ; et nous a sauvés ainsi de la possibilité — peut-être même de la certitude — de collisions désastreuses ou d'approches disloquantes auxquelles les soleils dans la Galaxie ou ses abords (et ailleurs dans une moindre mesure) sont exposés ou ont été exposés. Il paraît tout à fait probable que dans cette région de mouvements plus rapides et moins contrôlés et de masses plus denses de matière, aucune étoile ne peut rester dans une condition presque stable sous le rapport de la température pendant des périodes suffisamment longues pour permettre un système complet de développement biologique sur quelque planète qu'elle pourrait posséder.

« 4° Des preuves variées nous assurent de l'uniformité presque complète de la matière et des lois matérielles physiques et chimiques dans tout notre univers. Ce point est de la plus grande importance quand nous en arrivons à considérer les conditions requises pour le développement et le maintien de la vie, puisqu'il nous assure que des conditions très similaires, sinon identiques, doivent prévaloir partout où la vie organique est ou peut être développée.

« 5° Ceci nous conduit à la considération des caractéristiques essentielles de l'organisme vivant, constitué comme c'est le cas, par quelques-uns de ces éléments matériels les

plus abondants et les plus largement distribués, et toujours sujets aux lois générales de la matière. Les physiologistes les plus autorisés sont cités, relativement à la complexité extrême des composés chimiques qui constituent la base physique nécessaire à la manifestation vitale ; relativement aussi à leur grande instabilité ; leur mobilité merveilleuse combinée avec une forme et une structure permanentes ; et les pouvoirs tout à fait merveilleux qu'ils possèdent d'amener d'uniques transformations chimiques et de construire, à l'aide de simples éléments, les structures les plus compliquées.

« 6° Les conditions générales absolument essentielles à la vie ainsi manifestée sur notre planète sont : la lumière solaire et la chaleur ; l'eau distribuée universellement à la surface de la planète et dans l'atmosphère ; une atmosphère de densité suffisante, et composée de divers gaz qui, seuls, peuvent former le protoplasme ; quelques alternatives de lumière et d'ombre, etc.

« 7° Les conditions importantes et même indispensables pour la vie sont amenées sur terre par des accommodements nombreux et complexes qui servirent également à les maintenir presque invariés aux cours des vastes éons de temps occupés dans le développement de la vie. Les combinaisons de causes conduisant au résultat actuel sont si variées et en plusieurs cas dépendent de telles particularités exceptionnelles de constitution physique, qu'il semble improbable au plus haut degré qu'on puisse les retrouver *toutes* combinées, soit dans le système solaire, ou même dans l'univers sidéral. Ces conditions essentielles, dans des limites plus ou moins étroites, sont :

« La distance de la planète au soleil ;

« La masse de la planète ;

« L'obliquité de son écliptique ;

« La quantité d'eau comparée avec la terre ;

« La distribution d'eau et de terre à la surface ;

« La permanence de cette distribution, dépendant probablement de l'origine unique de notre lune ;

« Une atmosphère de densité suffisante, et de gaz composants appropriés ;

« Une quantité adéquate de poussières dans l'atmosphère ;

« L'électricité atmosphérique.

« Beaucoup de ces conditions agissent et réagissent l'une sur l'autre, et conduisent à des résultats d'une grande complexité.

« 8° Aucune autre planète de système solaire ne combine toutes les conditions complexes trouvées sur la terre, tandis que dans la plupart des cas, on y rencontre quelque défaut qui, seul, suffit à les écarter de la catégorie des planètes capables de produire et de maintenir la vie. Parmi celles-ci, la masse et le volume réduits de Mars, tels que cette planète ne peut retenir la vapeur d'eau ; et le fait que Vénus tourne sur son axe dans le temps de sa révolution autour du soleil. Aucun de ces faits n'était connu quand Proctor écrivait sur la question de l'habitabilité des planètes. Toutes les autres planètes sont maintenant abandonnées — et même par Proctor — comme susceptibles de porter la vie dans leur état présent ; mais il a allégué avec d'autres que, si elles ne sont point actuellement en état, quelques-unes d'entre elles peuvent avoir été le théâtre d'un développement biologique dans le passé, tandis que d'autres le seront dans l'avenir.

« Afin de montrer la futilité de cette hypothèse, il suffit d'aborder le problème de la durée du soleil comme source stable de chaleur. On en conclura que la période entière de la durée du soleil comme source de lumière et de chaleur a été nécessitée pour le développement de la vie sur la terre ; et que c'est seulement sur les planètes dont les phases de développement synchronisent avec celles de la terre que l'évolution de la vie est possible. Quant à celles dont l'évolution matérielle a été plus rapide ou plus lente, le temps a manqué ou manquera pour le développement de la vie.

« 9° Pour plusieurs raisons, une faible partie de l'ensemble des étoiles rend possible l'existence de planètes capables de maintenir la vie. Même dans cette faible partie, probablement réduite à quelques-uns des soleils composant le groupe solaire, une fraction importante semble devoir être écartée comme constituant des systèmes binaires et une autre grande partie comme étant en voie d'agrégation. Parmi celles qui restent (on ne peut dire s'il convient de les compter par dizaines ou par centaines) les chances contre la possibilité de rencontrer sur n'importe quelle planète de n'importe quel soleil une combinaison complexe de conditions semblables à

celles que nous trouvons sur la terre sont énormément grandes.

« 10° Quelques mesures récentes de radiations stellaires suggèrent qu'elles peuvent avoir des effets importants sur le développement de la vie végétale et animale ; enfin, les dernières recherches du grand mathématicien et physicien, Lord Kelvin, permettent de déduire l'avantage particulier de notre position centrale. »

* * *

Les conclusions mêmes du livre ne sauraient être passées sous silence. Elles sont de deux sortes :

Celles auxquelles ont été amenés les astronomes modernes, à savoir :

1° Bien que d'une extension énorme, l'univers stellaire forme un tout continu et fini, et cette extension est déterminable ;

2° Le système solaire se trouve situé dans le plan de la Voie lactée et à peu de distance du centre de ce plan. La terre est donc près du centre de l'univers stellaire ;

3° L'univers est partout constitué des mêmes éléments matériels et sujet aux mêmes lois physiques et chimiques.

Les conclusions personnelles du Dr Wallace et données comme ayant pour elles d'énormes probabilités sont au nombre de trois :

1° Nulle autre planète du système solaire (la terre exceptée) n'est habitée ou habitable ;

2° Il est infiniment probable que nul autre soleil ne possède de planètes habitées ;

3° La position quasi-centrale de notre soleil est probablement permanente et a été spécialement favorable — peut-être absolument essentielle — au développement de la vie sur la terre.

Malgré la prudence montrée par l'éminent naturaliste dans l'exposé de conclusions auxquelles il se contente d'accorder des probabilités énormes, il n'est pas possible de n'être point frappé par leur caractère systématique. L'auteur a poussé l'analogie jusqu'à ses plus extrêmes limites et a été ainsi conduit à des déductions d'une trop grande rigueur. De ce

que l'univers est partout constitué des mêmes éléments matériels et sujet aux mêmes lois physico-chimiques, faut-il conclure à l'absolu des conditions climatériques, par exemple, qui ont présidé à l'évolution biologique ? Mais certaines expériences de laboratoire, en favorisant la thèse de l'origine extra-terrestre de la vie, viennent saper quelques-unes des conclusions du Dr Wallace. A-t-on oublié les expériences de M. Allan Macfadyen sur les basses températures ? Exposées à la température de l'air liquide (— 190°) les bactéries phosphorescentes deviennent obscures et retrouvent leur luminosité après avoir été *dégelées*. Un résultat identique est obtenu à la température de l'hydrogène liquide (— 250°). Les mêmes organismes retrouvent leur vitalité après une immersion de six mois dans l'air liquide. Rien ne s'oppose maintenant à l'adoption de l'hypothèse de Helmholtz et Lord Kelvin, relative à l'origine cosmique de la vie, puisque les organismes résistent aux grands froids intersidéraux. Il est vrai que le Dr Wallace accorde à un petit nombre de planètes des possibilités de vie élémentaire. Mais la rigueur de ses déductions s'accorde mal avec l'incertitude de nos connaissances actuelles sur les conditions de vie à la surface des planètes de notre système, et il semble bien que la théorie relative à l'improbabilité de l'existence de planètes appartenant à quelque autre soleil manque de base scientifique sérieuse.

La part faite de quelques exagérations dues à la nécessité de défendre avant tout un système à l'aide de méthodes analogiques trop rigoureuses, il faut rendre au Dr Wallace cette justice qu'il a su dégager clairement des résultats scientifiques de premier ordre et unifier, malgré leurs contradictions apparentes, les théories les plus diverses. Son livre vient peut-être un peu tôt. Mais il est un résumé brillant de l'évolution organique et inorganique. Il n'y faut point voir une tentative de réhabilitation des vieilles erreurs géocentrique et anthropocentrique. Tout au plus lui accorderons-nous d'apporter une contribution sincère à quelque vague spiritualisme, sans rites et sans dogmes : la croyance à quelque Dessein infini parmi l'immensité des Choses.

Henri Chateau.

Les « Pacifistes » et la Guerre.

C'EST une fort intéressante polémique que celle engagée récemment entre MM. Novikoff et René Millet, dans la *Revue politique et parlementaire*.

Mais, après l'avoir suivie attentivement d'un bout à l'autre, il me paraît impossible de prendre parti pour aucun des deux adversaires : dont chacun a manifestement raison sur certains points, mais non moins évidemment tort sur certains autres.

C'est ce que je voudrais essayer d'établir dans ce qui va suivre : non pour le plaisir de critiquer des écrivains dont la valeur et la sincérité sont hors de discussion, mais pour mettre en lumière ce que je crois être la vérité.

C'est à très juste titre, je m'empresse de le reconnaître, que M. René Millet s'élève contre le système de la « Paix à tout prix ».

Et M. Novikoff aurait bien dû commencer par protester formellement contre toute assimilation des amis de la paix avec les partisans d'un pareil système.

Cela tout au moins eût peut-être empêché M. René Millet, de donner, des « pacifistes », une définition absolument inexacte ; de les présenter comme « prêts à tendre la joue, voire autre chose, ennemis des armements, épris d'une certaine faiblesse aimable et paisible qui n'inquiète pas les voisins ».

Nous verrons plus loin ce que sont en réalité, les « pacifistes », et ce qu'il en faut penser. Mais M. Novikoff a cer-

tainement contribué à les faire traiter de la sorte, par la maladresse qu'il a eue de mettre en opposition, pour ainsi dire, « la force » et « le bonheur » des nations. — Lesquelles devraient, selon lui, faire bon marché de la première, pour ne se préoccuper que du second.

Parler ainsi, c'est oublier que la première condition du bonheur est de pouvoir vivre à sa guise, — en toute liberté, par conséquent, et sans avoir à craindre d'être molesté ou gêné par son voisin : ce qui oblige à être au moins aussi « fort » que lui.

Et les armements de chaque pays n'ont pas d'autre cause, pas d'autre raison d'être.

C'est « la crainte d'être plus faible » que son voisin — ou que plusieurs de ses voisins unis ensemble — qui pousse chaque peuple à s'armer de son mieux. Outre « l'envie d'être plus fort » qui vient aussi à d'aucuns, désireux d'enlever à leur voisin, telle chose qu'il possède et dont la possession contribuerait, croient-ils, à leur propre bonheur.

De sorte que, finalement, c'est bien l'aspiration au « bonheur », c'est bien le désir d'être « heureux », qui conduit chacun à développer et augmenter ses « forces ».

Et l'on voit quelle erreur commet M. Novikoff en disant : « Il ne s'agit pas d'être fort ou faible..., il s'agit d'être heureux ». — Comme s'il n'y avait aucun rapport entre ces deux manières d'être !

Mais si M. Novikoff se trompe en ne voyant pas que la simple recherche du bonheur peut suffire à déchaîner la guerre, son contradicteur ne commet pas une erreur moindre en prétendant nous démontrer que « la paix absolue, langueur universelle des passions et des désirs belliqueux » n'est pas « désirable ».

Sous prétexte que : « le monde si, par impossible, il devenait entièrement pacifique, tomberait dans une désolante monotonie, dans une irrémédiable médiocrité » et deviendrait surtout parfaitement ennuyeux ».

La meilleure réfutation de ce qu'il vient de dire là, M. René Millet la donne lui-même dans la dernière phrase de son dernier article en écrivant très justement : « Pour dompter le sol rebelle, il faut des hercules... »

Car c'est assez dire que si jamais l'homme cesse de guerroyer contre ses semblables, il ne lui restera pas moins à soutenir contre « le sol rebelle », une lutte amplement suffisante pour occuper ses forces et pour le préserver, par là même, de tous les maux qu'entraîne, en effet, le désœuvrement.

Seulement cette lutte sera productive, tandis que la lutte militaire est purement destructive. Et l'on ne voit vraiment pas pourquoi la première serait nécessairement plus « ennuyeuse » que la seconde.

Au fond, d'ailleurs, la différence n'est peut-être pas aussi grande qu'on le pourrait croire, entre les idées professées par les « pacifistes » et celles que M. René Millet exprime lui-même.

Les pacifistes savent, en effet, fort bien, que : « Le monde a été, est et sera, pour longtemps encore, à l'état de guerre, puisqu'aussi bien entre nations, le jugement suprême est le sort des batailles ».

Mais ils savent aussi que : « Le progrès consiste à économiser les forces et à ne point se battre sans nécessité démontrée. »

Et ils savent enfin que : « comme dans les procès privés, il s'est formé une sorte de jurisprudence, qui dispense le plus souvent de recourir aux armes. »

Eh ! bien, c'est cette « jurisprudence », dont les pacifistes poursuivent la consolidation et l'extension au plus grand nombre de cas possible.

Et c'est la seule chose qu'ils attendent de « l'arbitrage », auquel ils n'attribuent pas d'autres « vertus secrètes », dans les rapports entre nations, que celles qu'il peut avoir dans les rapports entre particuliers.

Car, en définitive, c'est dans cette assimilation des nations aux particuliers, — pour le règlement de leurs différends, — qu'est toute la question.

Que cette assimilation ne soit pas complètement réalisable, personne ne saurait le contester. Mais le tout est de savoir si elle est désirable.

Le tout est de savoir, en un mot, si la guerre doit être considérée comme un mal, ou comme un bien ; comme un accident funeste qu'il faut se résigner simplement à voir survenir de temps à autre et dont on ne peut trop maudire

les résultats destructeurs ; ou bien, comme un facteur utile et même nécessaire pour entretenir, chez les humains, certaines qualités et facultés précieuses, dont, sans elle, ils ne tarderaient pas à être privés, — au grand dommage des nations que ces humains constituent.

Voilà, je le répète, toute la question.

Les « pacifistes » se prononcent nettement pour la première de ces deux alternatives. Et les « pacifiques » aussi, sans doute.

Quelle est donc, au juste, la différence entre ceux-ci et ceux-là ?

C'est que le « pacifique » aime la paix d'une façon passive en quelque sorte. Il ne la trouble pas, mais il ne fait rien pour empêcher qu'elle ne soit troublée.

Le « pacifiste », au contraire, est un homme essentiellement actif, un homme toujours prêt à l'action et dont tous les efforts ont pour but d'assurer le maintien de la paix, de faire en sorte qu'elle soit troublée le moins souvent possible, de la rétablir, enfin, quand elle a subi quelque trouble.

Son idéal serait qu'elle n'en éprouvât jamais. Il pense que les rapports entre individus civilisés devraient toujours avoir le même caractère : que ces rapports aient lieu « d'homme à homme », ou de « collectivité à collectivité ».

Et comme, dans le premier cas, le recours à l'emploi de la force et des armes est déclaré, par tous, condamnable et criminel au premier chef, le « pacifiste » ne peut admettre que l'emploi de cette même force et de ces mêmes armes, puisse être recommandé, dans le second cas, comme indispensable pour entretenir chez les peuples, toutes sortes de qualités précieuses, — voire pour leur éviter de « s'ennuyer » !

Qu'il soit autrement malaisé d'empêcher les peuples de recourir ainsi à l'emploi de la force, que d'en empêcher les individus, — c'est ce que les pacifistes ne sauraient contester et c'est ce qu'ils ne contestent généralement pas.

Aussi sur ce point, je n'hésite pas à me séparer absolument de M. Novikoff, qui propose, comme solution « facile », de faire, dans l'ordre international, ce qui se fait dans l'ordre civil, en disant : « Les honnêtes gens doivent s'associer contre le perturbateur. » Un tel système aboutirait

simplement à généraliser la guerre sous prétexte de l'empêcher d'éclater.

Donc il est très difficile, on ne doit pas se le dissimuler, d'arriver à faire régner, entre les « nations », la paix qu'on a déjà tant de mal à maintenir entre les « individus », membres de chacune d'elles.

Mais avant de se demander jusqu'à quel point et par quels moyens ce résultat peut être atteint, la première chose est évidemment de savoir s'il est, ou non, avantageux de l'atteindre.

Sur ce point, tout au moins, les « pacifistes » sont bien d'accord entre eux.

Mais ils ne le peuvent être avec M. René Millet, qui, finalement, en vient à manifester, sur cette question de la « guerre », des sentiments et des opinions empreints d'un mysticisme rappelant singulièrement celui de Joseph de Maistre, quoique entremêlés de certaines vues dont le caractère est tout différent.

Puisqu'il attribue, par exemple, les sentiments belliqueux des peuples, tantôt à l'influence mystérieuse d'un « génie invisible », tantôt tout simplement aux besoins de « maître Gaster », — c'est-à-dire à des besoins essentiellement matériels.

Tout en affirmant que « le destin » de ces peuples n'en est pas moins toujours « fixé par la Providence » ; qui, pour cela, ne s'en « rapporte point aux fleuves ni aux montagnes », mais « passe » simplement « la parole » tantôt « aux canons anglais », tantôt « aux mauvais tromblons des Espagnols ».

D'où logiquement il suivrait : que se révolter contre les arrêts ainsi prononcés par les canons, c'est se révolter contre la Providence ; que c'est la Providence qui, par exemple, a prononcé par la « bouche des canons allemands », l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne ; et que « cette religion suprême de la Patrie, qui unit les enfants d'une même nation » doit avoir — conformément aux ordres de la Providence, — transformé les Alsaciens-Lorrains en excellents Allemands.

Rien d'étonnant qu'après une série d'observations de ce

genre, M. René Millet, en arrive à cette conclusion finale : « Si la nature a fait germer sur ce globe si petit, des ambitions sans borne, c'est apparemment parce que le choc des ambitions est nécessaire à ses fins particulières. »

Nous sommes en plein, vous voyez, dans le ton de Joseph de Maistre : La « nature » n'étant substituée à la « divinité » que pour la forme, mais les « fins » de l'une n'étant pas moins « mystérieuses » que les « desseins » de l'autre.

Or ces « desseins », on sait que l'auteur des « *Soirées de Saint-Pétersbourg* » renonçait à les comprendre. Puisqu'il déclarait que : si la guerre est « divine », c'est parce que la « gloire mystérieuse qui l'environne » et « l'attrait qui nous y porte » sont également « inexplicables ».

Observation d'ailleurs radicalement fausse quant au fond, malgré ce que sa forme peut avoir de séduisant pour certains esprits.

Car, loin d'être inexplicable, la guerre, et surtout l'origine de la guerre, sont choses on ne peut plus faciles à expliquer ; à expliquer par les « besoins » de « maître Gaster » — comme dit M. Millet.

Les causes originaires de la guerre sont, en effet, absolument de même nature que celles qui poussent un individu à imposer, par la violence, sa volonté à un autre ou à s'emparer, de vive force, d'une chose que cet autre possède, si cette chose lui fait envie et s'il se croit plus fort que son possesseur.

Tendance qui n'a jamais été divinisée, que je sache ; mais qui n'en est pas moins des plus répandues.

A telles enseignes que, dans toutes les sociétés humaines, et sans préjudice des efforts d'ordre moral qu'on fait pour combattre la dite tendance, il a fallu créer, sous les noms de police, gendarmerie, justice, etc., toute une série d'institutions destinées à la réprimer.

Mais si ces institutions parviennent à peu près à donner le résultat qu'on attend d'elles, c'est parce qu'elles constituent une puissance sociale bien supérieure à celle de chacun des individus qu'il s'agit de maîtriser.

Et il n'a pas fallu moins que cela pour que la force physique, matérielle, brutale, cessât d'être normalement l'*ultima*

ratio des particuliers. comme elle est encore celle des collectivités appelées nations.

Il n'a pas moins fallu, pour que la guerre cessât d'être la base du droit privé, comme elle est encore la base du droit international.

Il n'a pas moins fallu pour nous amener à considérer les guerres « *intra*nationales » — ou guerres civiles — d'un tout autre œil que les guerres proprement dites, c'est-à-dire livrées entre deux nations différentes.

La distinction entre ces deux sortes de guerre est d'ailleurs devenue si complète que les guerres civiles sont considérées comme ne pouvant donner lieu qu'à des « combats sans gloire » — ainsi que le dit précisément M. Millet en parlant des combats de la guerre de Vendée. — Affaire d'appréciation très discutable d'ailleurs : car ce qui peut faire acquérir de la « gloire » aux combattants, c'est-à-dire le courage, le dévouement dont ils font preuve, etc. — sont choses parfaitement indépendantes de la cause pour laquelle ils se battent.

Il est à remarquer toutefois qu'en raison même de la formation des nations par agglomérations successives, telle guerre, dite civile aujourd'hui — parce qu' « *intra*nationale », — n'eût pas été qualifiée de même à une époque antérieure.

Ainsi, les guerres entre Bretons et Normands, ou Bourguignons et Champenois, étaient regardées il y a quelques siècles comme parfaitement « *inter*nationales ». Tandis qu'aujourd'hui nous n'y verrions plus que des guerres civiles entre « Français ».

Tout comme dans quelques siècles d'ici, peut-être, les guerres éventuelles entre ceux qui sont actuellement des Français, des Allemands, des Italiens, etc. — pourraient fort bien être considérées comme de véritables guerres civiles entre « Européens » !

Mais que les guerres soient « civiles » ou non — c'est-à-dire « intranationales » ou « internationales » — la cause en est toujours de même ordre, de même nature.

C'est toujours le désir, l'intention qu'a une collectivité, de prendre quelque chose à une autre — ou d'imposer à cette autre sa volonté — ou bien encore de lui faire accepter une

idée, une croyance ou une doctrine religieuse quelconque, — comme les guerres dites « de religion » nous en offrent tant d'exemples.

Rien donc, absolument rien de mystérieux ou de « divin » dans l'origine de la guerre !

Les causes en sont simples, manifestes — et elles subsisteront évidemment toujours.

Car toujours certains hommes auront besoin ou envie de ce que d'autres hommes possèdent — ou bien voudront leur imposer leur domination sous une forme quelconque.

« C'est donc alors, me direz-vous, la pérennité de la guerre : les causes subsistant, l'effet persistera...

— Pas nécessairement, vous répondrai-je. Car l'effet de ces causes, tout en subsistant comme elles, peut fort bien ne pas se manifester toujours sous la même forme.

Cet effet sera bien toujours une « lutte ». Puisque la lutte est le résultat de tout antagonisme entre besoins, désirs ou volontés qui se trouvent en opposition.

Mais « la lutte » n'est pas forcément « la guerre ».

La guerre n'est qu'*une des formes de la lutte* entre les hommes : comme je l'ai fait voir, dans une étude sur la « question du désarmement » qui remonte à plus de dix ans (1).

La guerre n'est même que la forme la plus primitive, la plus imparfaite de cette lutte. Voilà bien longtemps que, dans les nations civilisées tout au moins, elle n'est plus admise entre particuliers. L'on ne voit donc pas pourquoi elle devrait rester indéfiniment la forme normale de la lutte entre collectivités.

La guerre tend même déjà manifestement à devenir plus rare entre collectivités parvenues au même degré de civilisation. C'est surtout entre celles de civilisation très inégale ou très différente, qu'elle persistera sans doute le plus longtemps : ces différences mêmes de civilisation empêchant ou retardant la transformation de la guerre, c'est-à-dire de la « la lutte à main armée » en une autre sorte de « lutte ».

Mais cette transformation n'est, malgré tout, qu'une

---

(1) Parue dans la *Revue scientifique* (Revue Rose) nos des 7 et 14 juillet 1894, et signée des initiales G. L. M.

question de temps, comme l'uniformisation de la civilisation elle-même.

En attendant, il n'est pas permis d'accuser ceux qui souhaitent la disparition de la guerre, de souhaiter la cessation de toute « lutte » entre les hommes.

Il n'est donc pas permis de reprocher à l'état de choses, rêvé, visé par ces penseurs — c'est-à-dire à la paix — de comporter, comme on l'a dit trop souvent, l'absence de toute lutte, et par là même, d'être incompatible avec le progrès : lequel ne peut, en effet, résulter que d'une lutte continuelle.

M. René Millet le dit très justement lui-même, dans la dernière phrase, — déjà citée plus haut — de son second article : « Pour dompter ce sol rebelle, il fallait des hercules... »

« Dompter un sol rebelle » c'est lutter contre toutes les résistances opposées par ce sol, et par les éléments de toute espèce, à l'exploitation que l'homme en doit faire pour y trouver la satisfaction de ses besoins.

Et cette lutte n'est pas sans difficultés, puisqu'elle exige des « hercules » !

Le tout est de savoir si, comme l'ajoute M. Millet ; « pour former ces hercules il faut des combats » : — des combats du genre de ceux qui se livrent à la guerre.

Or, l'expérience est là pour répondre : Rien n'est moins propre à former les « hercules » dont on a besoin pour « dompter le sol rebelle », que les « combats » livrés à la guerre.

Rien n'est moins propre à former ces « hercules », que la vie menée, dans les intervalles de ces combats, par les hommes entretenus sous le nom de soldats dans chaque nation et instruits au métier des armes pour l'exercer quand l'occasion s'en présentera.

Cela tient à ce que les caractères de la guerre, c'est-à-dire de la lutte militaire, diffèrent profondément de ceux offerts par la lutte contre « le sol rebelle ».

Cette dernière est en effet silencieuse, obscure, continue, tandis que l'autre est bruyante, éclatante, intermittente.

L'une exige un effort, modéré peut-être, mais constant : l'autre un effort extrême, mais accidentel.

Aussi celle-ci est-elle une très mauvaise école, une très mauvaise préparation pour celle-là.

Les faits sont là, d'ailleurs, pour le prouver. Depuis longtemps il a été fait justice de la légende du « soldat-laboureur ». Et l'une des plus fâcheuses conséquences, justement reprochées au service militaire, c'est précisément de détourner les jeunes gens de la vie et des travaux agricoles.

Donc, en définitive, — et si grandes ou petites que puissent être les chances de voir jamais disparaître la guerre, — il est au moins une chose que nous pouvons affirmer d'ores et déjà sans la moindre hésitation : c'est que nous n'avons aucun motif de redouter cette disparition ; c'est ce que nous n'aurons jamais à la regretter si elle se réalise. Tandis que nous aurons, au contraire, de nombreuses raisons de nous en féliciter.

Il est, par conséquent, permis de souhaiter que la guerre disparaisse.

Mais on peut — et on doit — le souhaiter sans demander « la paix à tout prix », sans renoncer d'avance à la lutte — même militaire — et aux moyens de la soutenir s'il le faut.

De même que tout honnête homme peut et doit souhaiter de voir régner une sécurité complète dans la ville ou le pays qu'il habite, — afin de n'avoir pas besoin de se munir d'un revolver quand il parcourt les rues de l'une ou les campagnes de l'autre.

Mais ce souhait ne l'empêche pas de s'armer, tant que c'est nécessaire, et de faire bon usage de ses armes quand il y est obligé, pour repousser vigoureusement les agressions de ceux qui l'attaquent ; pour les châtier même, au besoin, de façon à leur ôter l'envie de recommencer.

Ainsi font les « pacifistes » — parmi lesquels il ne faut nullement s'étonner de rencontrer des militaires.

Le rôle de ceux-ci est précisément, en effet, d'assurer à leur pays les avantages de la paix : d'abord en imposant le respect à ceux qui seraient tentés de lui chercher querelle ; puis, en rétablissant la paix le plus promptement possible, si la maladresse ou la perfidie de quelque diplomate venait, malgré tout, à la troubler.

Je l'ai déjà dit ailleurs, mais je ne saurais trop le répéter :

Les guerres ne sont pas autre chose que des incendies, allumés, volontairement on non, par les diplomates, par ceux qu'on appelle les « hommes politiques », — incendies que les militaires sont chargés d'éteindre.

Mais ces militaires ne doivent pas plus souhaiter la fréquence ou la persistance de ces incendies belliqueux que les pompiers ne souhaitent celle des incendies igniformes.

Les uns et les autres doivent être les premiers à imaginer et à recommander les mesures de précaution susceptibles de préserver le pays des ruines qu'entraînent toujours les guerres, même les plus glorieuses, aussi bien que les incendies, même les plus habilement éteints.

Comme ils seraient les premiers à se réjouir de voir guerres et incendies devenir de plus en plus rares, jusqu'à finir par disparaître entièrement.

Lieutenant-Colonel Le Marchand.



Le Théâtre sous le Consulat.

LES ACTEURS TRAGIQUES

I

La Rive.

En 1800, au début du Consulat, La Rive abandonna le Théâtre-Français ; mais quoique absent de la scène, le souvenir de sa personne dura longtemps encore. On rappelait ses manières nobles, sa prestance héroïque et on les opposait aux acteurs qui avaient hérité de ses rôles, à Talma et à Lafon, comme à La Rive, jadis, on avait opposé les traditions laissées par Le Kain, comme à Le Kain celles de Grandval. Le Kain fit oublier son modèle et le surpassa. La Rive ne fit point oublier Le Kain (1).

---

(1) Mauduit de la Rive, né à La Rochelle d'une famille bourgeoise, 1744-1827.

= Du *Moniteur*, 13 vendémiaire an IX, sur Larive : « Parler du physique de cet acteur, de sa tête bien dessinée, de ses yeux brillants et expressifs, de son organe pur, sonore, mordant et flexible, c'est rappeler des dons naturels dont tout le monde a déjà vanté la réunion précieuse. Cette réunion a fait dire que, dans la tête de cet acteur distingué, l'on devait chercher la partie principale de son talent et la cause réelle de ses succès. Peut-être, en s'exprimant ainsi, ne voulait-on pas seulement parler de ses traits, mais laisser entendre que les mouvements vigoureux qui lui échappent, appartenaient plus à l'exaltation qu'à la sensibilité ; à l'emportement de l'imagination qu'à l'énergie de l'âme..... Il est incontestable que les absences de Larive, si elles ont nui à la Comédie française,

L'homme était, cependant, d'un extérieur beaucoup plus distingué que son prédécesseur, avec une taille imposante, un visage agréable, des yeux vifs, de belles dents, une voix souple, martelée dans les accents de passion. Seulement Le Kain possédait la qualité maîtresse à la scène, la sensibilité, et La Rive en était dépourvu. Il ne fit jamais verser une larme parce qu'il ne savait pas pleurer; et la douleur chez lui, l'atteinte de l'âme, se traduisaient en cris prolongés. Enthousiaste, véhément, glorieux, il se révélait grand artiste par toutes ces qualités de l'acteur tragique; jamais impressionnant, jamais touchant, dans les tendres soupirs, dans les modulations enchanteresses de l'amoureux. Il vibrait, il gesticulait outre mesure, donnant une grande ampleur à ses fanfaronnades épiques. Au total, héros de tragédie, incapable de varier son personnage.

Étant jeune, son inclination pour le théâtre le poussa hors de sa famille. Ses parents, — d'honorables bourgeois de La Rochelle, — le détournaient de cette carrière aventureuse. Il n'en tint compte. Revenu de Saint-Domingue, où on le fit séjourner durant deux ans, avec l'espoir de détruire ainsi ses premières résolutions, il s'engagea dans une troupe ambulante, et, à Lyon, il joua aux côtés de Le Kain. Confiant, alors, en son destin, et se croyant sûr d'un succès, il vint à Paris, et fit visite au célèbre comédien, sollicitant sa bienveillance et sa protection. Le grand artiste se faisait coiffer pendant la visite de La Rive. Il n'écouta que distraitement la supplique de son visiteur, et la tirade qu'il lui dé-

---

ont nui bien davantage encore à Larive. Jouant loin de Paris, entouré de comédiens médiocres, il a semblé y contracter l'habitude, assez naturelle à un comédien, qui sait avoir seul attiré le spectateur qui l'écoute; il s'isole, pour ainsi dire, donne tout à son rôle et pas assez à l'ensemble de la représentation..... A-t-il fini une tirade, dont souvent il sacrifie des parties intéressantes et des détails précieux, pour faire ressortir un passage, dont il connaît l'effet accoutumé? il semble n'être plus à son rôle; des mouvements de distraction lui échappent: l'interlocuteur lui a parlé longtemps sans qu'il ait paru l'écouter. Avant de répondre, il s'est longtemps promené, agité sur la scène sans la remplir..... Ce défaut est, sans doute, le plus essentiel de ceux qu'on peut reprocher à Larive, mais il est grave, car il conduit naturellement l'observateur à penser, qu'il n'y a pas d'émotion profonde, de sensibilité réelle, là où les mouvements les plus violents sont suivis d'un calme assez visible; l'emportement de la fureur, d'une immobilité à laquelle l'acteur est parvenu, sans gradation et presque sans contrainte. »

clamait. Il ne lui fut d'aucun secours. Déçu en ses espérances, et, malgré cela, persévérant en ses projets, le jeune enthousiaste repartit pour la province, et se dirigea sur Tours, à pied.

Lorsqu'il revint à Paris, M[lle] Clairon, qui le protégeait, le fit engager au Théâtre-Français, comme doublure de Le Kain. On était en 1775 ; il avait vingt-six ans. Trois ans après, Le Kain mourut (1), et La Rive prit possession de tous les rôles de son chef d'emploi, à l'exclusion de Molé et de Monvel, ses rivaux. Il fut Rodrigue, Achille, Tancrède, Zamore, Arsace ; il fut surtout Coriolan et Philoctète, les deux rôles que son caractère et ses talents développaient avec le plus d'éclat. S'il les recherchait, ceux-là, où les plus nobles pensées rendaient les périodes éloquentes et magnifiques, il les voulait pour les applaudissements dont ils étaient suivis, pour les acclamations soulevées, en exagérant ses gestes et les intonations de sa voix, sachant bien qu'il impressionnerait le parterre et le forcerait à admirer ce jeu tout démonstratif.

Enivré de ses succès, il se montra toujours exclusif envers ses camarades ; ombrageux pour sa renommée ; plein de lui-même, ne tolérant point la contradiction, ni un empêche-

---

(1) Extrait du *Moniteur*, 16 messidor an IX :

« Le Kain, simple artisan, n'ayant qu'une figure déplaisante et sale, une taille mal prise, un organe sourd, un tempérament faible, s'élance de l'atelier au théâtre, et sans autre guide que le génie, sans autre secours que l'art, se montre le plus grand acteur, le plus beau, le plus imposant, le plus intéressant des hommes. Je ne compte ni ses premiers essais, ni ses derniers efforts. Dans les uns, il doutait, tentait, se trompait souvent, et cela devait être ; dans les autres, ses forces ne secondaient plus ses intentions. Faute de moyens, il était souvent lent et déclamateur ; mais son bon temps est ce qu'on a vu de plus approchant de la perfection. Sans prévention pour ou contre, je dois pourtant avouer qu'il ne jouait pas également bien tous les auteurs. Il ne savait pas débiter Corneille. Les rôles de Racine étaient trop simples pour lui. Il ne jouait bien de l'un et de l'autre que quelques scènes qui permettaient à son âme de grands élans dont elle avait toujours besoin. Sa perfection n'était complète que dans les seules tragédies de Voltaire. Ainsi que l'auteur, il se montrait continuellement noble, vrai, sensible, profond, terrible ou sublime. Les talents de Le Kain étaient alors si grands qu'on ne s'apercevait plus des disgrâces de son physique..... Il avait fait d'excellentes études ; il savait plusieurs langues, lisait beaucoup et jugeait bien. Mais sans art, il n'eût jamais rien été. »

Tel est le jugement d'Hippolyte Clairon sur l'ancien compagnon de sa célébrité.

ment à ses projets. A l'époque où débuta Mlle Desgarcins, en 1788, Mlle Fleury était aussi au commencement de ses années de théâtre et La Rive la protégeait, manifestant une hostilité peu déguisée à sa rivale. Le parterre réagit contre cette injustice ; il siffla le protecteur, l'acteur tragique dans plusieurs de ses rôles. Lui, blessé de cette malfaisance à son égard, poussé par son orgueil, quitta la scène durant quelques années et se retira dans la maison qu'il avait fait construire au Gros-Caillou, attendant le retour de la faveur populaire (1). Au lieu d'une reprise de fortune, il lui échut, à cause de ses opinions royalistes, un emprisonnement décrété par le gouvernement de la Terreur. Lorsqu'il fut délivré, il rejoignit ses anciens camarades engagés au théâtre Picard et sa réapparition devant le public fut un triomphe pour lui. Ses représentations ne furent pourtant qu'intermittentes. Il arrivait, quand le public indifférent délaissait la tragédie. Le nom de La Rive le ramenait au spectacle. A la fin, il se retira tout à fait à Montlignon où il établit sa demeure. Et telle était son avidité de renommée, telle son ambition d'occuper le public de lui-même qu'il sollicita l'honneur d'être maire de sa commune ; et il l'obtint (2).

---

(1) Mme Vigié-Lebrun, qui déjeuna chez lui avec Mlle Clairon, affirme qu'il avait très bon ton et causait avec esprit. Après le déjeuner, La Rive promena l'éminente artiste dans son jardin, qui était grand, « sous ses berceaux, sous ses vignes grimpantes », à la manière antique, comme on en voit, aux environs de Naples, dit-elle.

(2) Le *Journal des Débats* (16 pluviôse an VIII) écrivait sur Préville, au sujet de La Rive qui persistait, malgré sa vieillesse, à vouloir paraître au théâtre :

« C'est une faute que de vouloir se survivre à soi-même. Après une longue absence, reparaître sur un théâtre où l'on brilla, jusqu'au déclin de l'âge, c'est s'exposer à n'y plus offrir que l'ombre fugitive et méconnaissable d'un talent qui n'est plus. L'exemple de Baron, et récemment celui de Mme Bellecourt attestent cette vérité à laquelle peut se lier le trait suivant que nous prenons dans la notice de Dazincourt sur Préville. Pendant la représentation du *Mercure galant*, le premier des rôles qu'il ait joués, le dernier dans lequel il ait reçu les hommages du public, le 23 pluviôse an III, lorsque la salle retentissait encore d'applaudissements, Préville dit dans la coulisse à son neveu : « Il est tard, nous voici dans la forêt, vois-tu comme elle est noire. Nous aurons de la peine à nous en tirer. » — « Eh ! non, mon oncle, lui répondit Champville, c'est une toile peinte qui vous trompe. Vous venez de jouer La Rissole ; vous traversez le théâtre pour aller vous habiller en procureur, en abbé. » Préville serrait la main de son neveu. — « Tu as raison ; ne me quitte pas. » Le génie qui présidait à ses heureuses conceptions lui prêta de nouvelles forces. Champville vit continuer cette dernière représentation avec inquiétude. Il entendit, avec grand plaisir,

En ses souvenirs, Arnault parle du vieux comédien et nous le fait connaître, en racontant sa visite, au sujet de *Marius à Minturnes,* la tragédie qu'il venait d'écrire et qu'il désirait lui soumettre. « Il habitait, alors, une maison fort élégante, écrit Arnault. J'allai l'y chercher. Il me reçut, avec beaucoup de dignité, dans une vaste pièce où son lit était dressé sous une tente et que décoraient les portraits de Gengis-Kan, de Bayard, de Tancrède, de Spartacus, et de je ne sais quels autres héros, qui tous se ressemblaient, car ils lui ressemblaient tous. Lui excepté, M. de La Rive n'était content de personne. Après m'avoir dit beaucoup de mal des auteurs, beaucoup de mal des acteurs, beaucoup de mal du public, et beaucoup de bien de lui, s'excusant sur la multiplicité de ses études, qui ne lui laissaient pas un moment à perdre, et après m'avoir fait cadeau d'un exemplaire, sur papier vélin et doré sur tranche, de *Pyrame* et *Thisbé*, mélodrame de sa façon, que M. Beaudran, de mélodieuse mémoire, avait mis en musique : — « Monsieur, me dit-il, allez, de ma part, « chez Mme Suin. C'est une femme d'expérience, elle vous « donnera d'excellents conseils. Vous pouvez vous en rap- « porter à elle. Allez ! ». Laissant à lui-même M. de La Rive, qui, plein de lui-même, était entouré de lui-même, j'allai chez Mme Suin..... Mme Suin n'était pas alors de la première jeunesse. Assez grande, un peu sèche, un peu raide, elle avait au théâtre toutes les qualités qui constituent les duègnes, emploi qui lui était dévolu dans la comédie, et autant de dignité qu'il en faut dans la tragédie, pour exceller dans les confidentes, emploi qu'elle tenait en chef. A la ville, elle joignait à ses habitudes quelque peu de pédanterie. » Et Arnault, chez Mme Suin, ne réussit pas davantage que chez M. de La Rive. La vieille personne le renvoya au souffleur du théâtre, un M. Delaporte. Celui-ci avait de l'expérience. Il fut de bon conseil pour Arnault.

« La Rive, ajoute le *sexagénaire,* en ses *souvenirs,* en imposait à la multitude par des gestes étudiés, par une déclamation redondante et retentissante, par des éclats de voix, par des mouvements de bras, par des attitudes qui étaient

---

son oncle lui dire à la fin de la pièce : « C'en est fini, mon ami, je ne jouerai plus la comédie. »

moins d'un comédien, que d'un *prédicateur* ou d'un *maître d'escrime*. Pas de profondeur, pas de simplicité, mais de l'apprêt, mais du brillant, mais ce qui éblouit les gens qui ne sentent, ni ne réfléchissent ; et c'est le grand nombre (1). »

II

Talma.

Talma naquit à Paris, en 1767, deux ans plutôt que Bonaparte.

Son père exerçant à Londres la profession de dentiste, il fut élevé chez les Jésuites qui l'avaient accepté en garde. De bonne heure, il démontra ses dispositions pour le théâtre, en apprenant les rôles des tragédies classiques qu'ensuite il récitait à ses professeurs. Sorti de son collège, il entra au Conservatoire et débuta au Théâtre-Français, à vingt ans. Sa complexion, alors un peu frêle, sa maigreur, sa voix pas assez mûre, l'éloignaient des grands rôles tragiques. Sa figure agréable, ses gestes étudiés, sa sensibilité extrême, semblaient plutôt le destiner aux personnages des jeunes amoureux. Les femmes disaient de lui : « Quel joli acteur ! » On sentait, néanmoins, en ce jeune débutant, une force tragique, prête à se manifester ; et ses camarades jaloux le confinèrent dans les rôles les plus modestes.

Talma résolut de briser ce cercle d'infériorité maintenu, avec intention, autour de lui. Tourmenté du désir de briller, s'appuyant sur ses premières études, il fréquenta les bibliothèques, les musées ; il médita devant les statues antiques, devant les médailles, devant l'image des héros grecs ou romains ; il lut Plutarque, Suétone, Tacite, afin de se bien pénétrer de l'esprit des rôles qu'il ambitionnait de jouer. Son heure arriverait, il n'en doutait pas. Il attendit. Déjà il était l'ami des artistes de cette époque ; tel le peintre David ; et plein des souvenirs de Rome, enthousiaste de la révolu-

(1) Mme Vigié-Lebrun disait aussi qu'il n'était jamais d'aplomb sur ses jambes ; ce qui faisait dire qu'il marchait *à côté de lui*.

tion que les chefs copiaient sur la grande république latine, il s'était allié aux Girondins dont il professait les doctrines. La liberté était devenue son idole. En son âme ardente, il lui avait élévé un autel, et c'est pourquoi il exécrait Marat (1).

Un jour que l'on jouait *Brutus,* il avait été chargé du rôle de Proculus. Depuis ses études et ses méditations sur le travestissement des acteurs, il s'était décidé à rétablir la vérité sur la scène, et descendant de sa loge, drapé en une toge romaine (2), il se mêla au groupe de ses camarades, qui ne manquèrent point de se moquer de lui. Eux, vêtus comme tous les tragédiens depuis un siècle, avec la haute perruque royale et le manteau court espagnol, l'accablèrent de leurs quolibets, et le jeune acteur, impressionné par ces railleries, commençait à perdre de son assurance et à être ébranlé en sa foi de réformateur, lorsque le moment d'entrer en scène le détacha du groupe moqueur et le força de paraître en public, dans son accoutrement. Il redoutait les critiques du parterre et les sifflets. Ce furent des applaudissements qui l'accueillirent, et, dès ce moment, vainqueur en sa témérité, il récupéra tous ses moyens d'action. Ce fut sa première victoire.

Il restait, cependant et toujours, parmi les autres, un tragédien de second ordre, destiné aux rôles effacés ou épisodiques, lorsqu'une lubie de Saint-Phal lui valut une création superbe, celle de Charles IX, dans la tragédie de Chénier. Saint-Phal, à qui l'auteur avait offert le rôle, préféra celui

---

(1) Marat ne l'aimait pas non plus, et il le dénonça à la Convention, affirmant que le salon du comédien, où se rencontraient un grand nombre d'hommes distingués, était un cénacle d'ennemis de la République.

(2) Grimod de la Reynière (*Revue des comédiens*) dit à ce propos :

« Brutus (Vanhove) lui demanda d'un ton gravement ironique dans quelle poche il comptait mettre son mouchoir ; un autre voulut connaître l'adresse du tailleur qui lui avait si bien pris la mesure : un jeune premier, enfin, le *Titus* de la tragédie, feignit de croire qu'ayant la fièvre, il se couvrait du drap de son lit. Tant de gentillesses répétées découragèrent un moment notre malheureux Proculus. Il se crut tellement ridicule que la frayeur s'empara de lui, et il allait remonter à sa loge, pour y revêtir, tant bien que mal, la cuirasse du magasin, lorsque sa réplique lui frappant l'oreille l'obligea d'entrer en scène. »

M[lle] Contat, au contraire, d'après Ch. Maurice (*Histoire anecdotique du théâtre*), laissa échapper une exclamation qui dut lui faire plaisir : « Tiens, dit-elle, Talma a l'air d'une statue. »

du roi de Navarre. Talma accepta, avec joie, celui du roi de France. Le personnage est complexe, d'un caractère émouvant et théâtral, et le jeune tragédien y remporta un succès qui le plaça en évidence (1), et tout de suite, au-dessus de ses camarades plus anciens que lui. Leur jalousie en fut accrue. Mais la célébrité de l'auteur et la renommée de l'acteur allèrent en augmentant à chaque représentation. Depuis ce jour, Talma garda au théâtre une autorité que les critiques les plus acerbes de Geoffroy ne purent entamer (2). Son talent était trop évident ; et malgré des défauts sans nombre, il avait des à-coup subits, des élans d'instinct, des mots retentissants, des gestes trouvés, ou des inflexions de voix, qui rachetaient tout le mauvais de son jeu d'acteur.

La division des acteurs, en deux théâtres, après la brouillerie qui amena leur séparation, servit grandement Talma. Lorsque, avec Grandmesnil, Dugazon, Mme Vestris et Mlle Desgarcins, il eut fondé « le théâtre français de la République » rue de la Loi. les principaux rôles tragiques lui furent toujours dévolus, et malgré sa jeunesse, à vingt-quatre ans, il fit preuve d'une intelligence supérieure, d'une ingéniosité, d'une perspicacité savantes, dans la création de chacun de ses personnages. Chénier lui confia sa nouvelle tragédie, Henri VIII. Talma, dans le rôle de ce roi fantasque, sensuel et perfide, se révéla comme un profond connaisseur de la nature humaine. Pas une nuance de ce caractère royal ne

---

(1) Au moment des débuts de Talma, Bachaumont écrivait dans ses Mémoires : « Il joint, aux dons naturels, une figure agréable, une voix sonore et sensible, une prononciation pure et distincte et fait sentir l'harmonie des vers. Son maintien est simple, ses mouvements sont naturels surtout. Il est toujours de bon goût, et n'a aucune manière. Il n'imite aucun acteur et joue d'après son sentiment et ses moyens. »

Le *Mercure* également fit son éloge, disant « qu'il était goûté des amateurs ».

(2) Fleury, le comédien, en ses *Mémoires* (t. IV, p. 73), explique ainsi le jeu de Talma, dans Charles IX : « Nous n'avions pas deviné la sublime expression de ses traits, sa pantomime éloquente, lorsque affaissé par les remords et cachant son visage des plis du vêtement royal, comme s'il avait roulé sa tête dans la poussière, il se relève tout à coup sous l'anathème et parcourant du regard celui qui le maudit, recule par convulsions successives, comme si, à chaque geste de l'homme de bien, ce roi sacrilège secouait les gouttes du sang de ses sujets, retombées sur lui. Nous ne savions pas que Talma irait jusqu'à cette manière grandiose de comprendre et de créer. »

lui échappa. Ainsi que dans Charles IX, il fut admirable. Dans le *Cid,* il produisit une sensation si grande, que Palissot le voulut louer publiquement ; et dans *Titus,* il surpassa tous ceux qui, avant lui, avaient tenu ce rôle. On le vit, ensuite, sous les traits du jeune Cléry, un des personnages de la mauvaise pièce de Fabre d'Églantine, l'*Intrigue épistolaire* ; sous les traits, aussi, de l'infâme *Jean sans Terre,* dans la tragédie de ce nom ; du conseiller Lasalle, dans le *Calas,* de Chénier ; d'*Othello,* dans la tragédie de Ducis ; de *Néron,* dans celle de Legouvé, *Épicharis* ; de Pharan, dans *Abufar* ; d'Égisthe, dans *Agamemnon.* Sa renommée s'établissait sur ces bases solides. Les critiques de théâtre, en ce temps-là, n'avaient, d'ailleurs, qu'une faible influence sur le public ; et le parterre s'était accoutumé aux grands gestes, aux cris, aux trépignements, à l'exaltation effrénée des acteurs. On cherchait, on voulait des émotions profondes. Aux jours sombres de la Terreur, et durant les années qui suivirent, la mimique excessive de Talma n'était donc pas discutée. Qu'il fit tressaillir ou frémir toute la salle, la foule se retirait satisfaite.

Célèbre, il inspira un grand amour à Julie Carreau, qu'il épousa et il vint habiter avec elle, dans le petit hôtel de la rue Chantereine, qu'elle possédait et qu'elle vendit plus tard à Joséphine de Beauharnais. Elle adorait son mari, le venait chercher presque chaque soir, à la fin du spectacle, et les deux époux rentraient chez eux, bras dessus, bras dessous, Talma le chef couvert d'un bonnet de coton qu'il tirait de sa poche et qu'il enfonçait profondément sur les oreilles, pour éviter un rhume, après une soirée de tragédie, pendant laquelle ses nerfs, agités par ses gestes passionnés, avaient mis tout son corps en moiteur (1).

Julie était une femme aimable, de grand sens, de haute raison, animée des plus nobles idées, discourant avec ses amis sur les problèmes de la politique contemporaine aussi bien qu'un philosophe ; l'esprit ouvert à toutes les transfor-

(1) « Talma, dit Louise Fusil, en ses Mémoires, eut deux enfants jumeaux de Julie que l'on nomma Charles IX et Henri VIII, puis ensuite un troisième. Son mariage fut décidé chez M[lle] Contat. Talma avait 28 ans ; elle en avait 37. »

mations que subissait le gouvernement ; tenace en ses opinions, les soutenant avec énergie, et quoique femme de parti, repoussant les intrigues ; l'âme assez grande, enfin, et assez généreuse pour donner son appui et ouvrir son amitié, même à ses adversaires (1). Avec elle, la causerie ne s'abaissait jamais aux détails vulgaires. Elle planait toujours sur les questions les plus émouvantes, et son instinct de la vérité faisait pencher invariablement la jeune femme du côté des choses justes. Aussi bien, les soupers, chez Julie, étaient le rendez-vous des hommes les plus remarquables de l'époque, surtout après son mariage avec Talma. Avant, néanmoins, on y rencontrait Ségur, Narbonne, Champfort, David (2), Garat, Millin, le poète Lebrun, Legouvé, Bitaubé, Joseph Chénier, Lemercier, Saint-Albin. Ce furent, ensuite, les hommes éminents de la politique, les grands du jour, et ceux du temps passé, les riches d'autrefois et ceux du temps présent. Son salon devint le refuge commun des gens d'esprit et des artistes, dont elle savait présider l'assemblée, sans froisser personne.

---

(1) « Sa femme, a dit Arnault (*Souvenirs*, t. II, p. 132), connue sous le nom de Julie, plus remarquable encore par le charme de son caractère que par celui de sa figure, alliait à un physique presque grêle, une âme des plus énergiques... Quelles soirées charmantes je passais dans cette douce société ! Les jours où Talma avait joué, il était rare que je ne me laissasse pas entraîner chez eux, avec deux ou trois de leurs amis. Une fois là, il n'y avait plus moyen de s'en éloigner. On se mettait à table et la conversation s'établissait pour finir quand il plaisait à Dieu. Talma cessait bientôt d'y prendre part, mais non pas d'y assister... Il entrait dans un sommeil bien réel que ne troublaient pas même les discussions les plus animées... C'est dans ces discussions que j'ai eu lieu de reconnaître tout ce qu'il y avait de finesse et de force, d'élévation et de générosité dans l'âme de sa femme. Elle discutait avec une égale lucidité les questions les plus ardues de la politique et de la philosophie, mais dans les formes convenables à son sexe, mais en se tenant également éloignée du pédantisme et de la frivolité, mais sans se faire homme, mais en unissant la puissance de la grâce à celle de l'esprit et de la raison et tenant la balance entre l'homme d'État, l'homme du monde et le philosophe, comme autrefois Aspasie, entre Alcibiade, Périclès et Socrate. »

(2) « C'est d'après les conseils de David, dit Louise Fusil, que Talma s'affranchit de l'usage ridicule de la poudre, des hanches, des chapeaux à plumes et de mille autres absurdités adoptées par ses prédécesseurs. Il fut secondé par les antiquaires et les savants. Il se créa une garde-robe remarquable par son exactitude. Ses cuirasses, ses casques, ses armes étaient du plus grand prix. La grande galerie de sa maison n'était meublée que de yatagans turcs, de flèches indiennes, de casques gaulois, de poignards grecs. Ces trophées d'armes étaient tous suspendus aux murailles. »

Talma, que plus d'une fatigue avait assailli depuis le matin, s'endormait souvent à table ; et, alors, il se réfugiait sous le manteau de la vaste cheminée de sa cuisine, où la vieille servante savait le dorloter, pendant que la conversation se poursuivait, fine et spirituelle, sous la présidence de sa femme. Gérard, le peintre, y écoutait la parole grave de Ducis, dont la belle tête de patriarche, aux cheveux blancs, imposait le respect à son entourage. Musson y mystifiait un nouvel arrivé de la province ; Mme Gay, ce « tourbillon d'esprit », comme l'a écrit Brifaut, étonnait, par la volubilité de sa parole, le bon Clavier, l'helléniste ; et encore Mme de Bawr, l'auteur de la jolie comédie, *La suite d'un bal masqué* ; et Souques, l'ancien secrétaire de Brissot de Warville, et Riouffe et Lenoir, et Allard, l'amant de Mlle Desgarcins. Le plus amusant des hommes, lorsqu'il voulait s'en donner la peine, était Talma lui-même, prenant un livre de parades et lisant, avec une mimique incomparable, des piécettes telles que *Léandre hongre* et *Gilles ravisseur*. Les auditeurs faisaient chorus à ces facéties curieuses ; de vieux amateurs de théâtre se roulaient sur le tapis, en une gaieté folle ; et les femmes sortaient en toute hâte du salon, pour ne point éclater dans leur corset. Dans sa loge, au théâtre, c'était le même empressement que dans le salon de sa femme, et avec plus de sans gêne. Les jeunes gens, qui y venaient, installaient une table de jeu, aussitôt très entourée, et lorsque Talma revenait de la scène, ils le considéraient comme un intrus dont ils tâchaient de se débarrasser. Lui, bienveillant et tolérant, s'abstenait de gronder, et sortait, fuyant le bruit des joueurs, pour repasser mentalement son rôle (1).

Quelquefois, au moment du souper, Talma se faisait attendre, et sa femme l'excusait de son mieux près de ses

---

(1) Ce qui me ravissait le plus, disait Bouilly, de Talma, dans cet artiste célèbre, c'était sa bonhomie, sa douce urbanité. Rien de plus curieux et de plus attachant que de retrouver, au foyer ou dans sa loge, ce fidèle interprète de nos premiers tragiques, le visage calme, le regard doux, le geste familier, communicatif et vous souriant comme un ami confiant et timide qui vous consulte. C'est alors qu'on pouvait dire avec Lucrèce :

Eripitur persona ; manet res,

et répéter la traduction qu'en a faite J.-B. Rousseau :

Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

invités. Elle était aveuglée par son amour pour le grand tragédien et ne pouvait croire qu'elle put être trompée, ou même oubliée. Elle expliquait à ses commensaux, comme à elle-même, le retard imprévu de son mari. Il était harassé, disait-elle, par ses longues études; il se promenait au grand air; il cherchait, en des courses fatigantes, l'apaisement de ses nerfs, surexcités par ses passions de théâtre. Elle ne discernait pas qu'une âme fougueuse, comme celle de son mari, pût s'éprendre d'une autre femme. Et, précisément, ces absences étaient causées par un amour que cet homme, si mobile, éprouvait pour une jolie petite personne, enlevée à Michot, son ami: amour excessif tout d'abord, comme il arrivait à Talma, mais amour éphémère, comme celui qui le posséda pour Mlle Desgarcins, sa gracieuse Desdemone, lorsqu'il jouait *Othello*. Dans la société de Julie, personne n'était dupe de ces retards ; elle seule, l'épouse indéfectible, persévérait dans ses illusions. Quand l'évidence ne put être niée, enfin, et, qu'entre eux, le divorce fut résolu, l'admirable femme se résigna, mais avec une blessure au cœur dont elle ne guérit jamais ; et Louise Fusil, son amie, rapporte, en ses Mémoires, la lettre qu'elle reçut d'elle, et que l'on ne peut lire sans émoi.

« Nous avons été, écrivait Julie, à la Municipalité, dans la même voiture ; nous avons causé, pendant tout le trajet, de choses indifférentes, comme des gens qui iraient à la campagne. Mon mari m'a donné la main pour descendre ; nous nous sommes assis l'un à côté de l'autre, et nous avons signé, comme si c'eût été un contrat ordinaire que nous eussions à passer. En nous quittant, il m'a accompagnée jusqu'à ma voiture. — J'espère, lui ai-je dit, que vous ne me priverez pas tout à fait de votre présence, cela serait trop cruel. Vous reviendrez me voir quelquefois, n'est-ce pas ? — Certainement, a-t-il répondu, d'un air embarrassé, toujours avec grand plaisir. — J'étais pâle et ma voix était émue, malgré tous les efforts que je faisais pour me contraindre. Enfin, je suis rentrée chez moi, et j'ai pu me livrer tout entière à ma douleur. Plains-moi, car je suis bien malheureuse (1). »

(1) Benjamin Constant, qui a écrit, comme on sait, une *lettre sur Julie*,

Celle, pour qui Talma abandonnait sa femme, celle qu'il adorait, était Mlle Vanhove, la fille de l'acteur du Théâtre-Français, veuve de son mari, M. Petit. De là, son nom Petit-Vanhove. Après le divorce de Talma, ils se marièrent. Lui en demeura très épris pendant plusieurs années, puis s'en détacha, comme de Julie, pour voler à de nouvelles amours, avec la petite Bourgoin, dont il admirait l'esprit, égal, disait-il, à celui de Sophie Arnould. Il lui proposa de l'épouser. Mais la jolie actrice, tout étourdie qu'elle fût, et quoique énamourée pour le célèbre acteur, fut gardée par sa coquetterie, contre la sottise de céder à ses sollicitations (1). « En ce moment, disait-elle à Talma, je suis pour tout le monde la petite Bourgoin, et si je cède à ton caprice et deviens ta femme, je ne serai plus appelée que la mère Bourgoin. » Et Talma, ainsi éconduit, ne rompit point sa deuxième union, quoiqu'il en trouvât le joug très dur à porter.

D'une taille au-dessus de la moyenne, il offrait un extérieur élégant et gracieux. Son masque césarien retenait l'attention. Son front était beau, ses yeux expressifs, au regard tendre, lorsqu'il le voulait ; le nez, la bouche, le menton, réguliers ; et dans ces traits, bien dessinés, s'apercevait une mobilité dont il usait pour exprimer toutes les passions, la colère jusqu'à la fureur, l'ironie jusqu'au mépris, la répulsion jusqu'à la haine. Son âme, en un mot, était faite pour les extrêmes, plutôt que pour les doux sentiments. Dans ses vêtements, drapés à l'antique, sur la scène, il savait relever

---

raconte ainsi sa mort : « La mort du dernier fils de Julie fut la cause de la sienne et le signal d'un dépérissement aussi manifeste que rapide. Frappée trois fois, en moins de trois ans, d'un malheur du même genre, elle ne put résister à ces secousses douloureuses et multipliées. Sa santé, souvent chancelante, avait paru lutter contre la nature, aussi longtemps que l'espérance l'avait soutenue ou que l'activité des soins qu'elle prodiguait à son fils mourant l'avait ranimée ; lorsqu'elle ne vit plus de bien à lui faire, ses forces l'abandonnèrent. Elle revint à Paris, malade, et le jour même de son arrivée, tous les médecins en désespérèrent. Sa maladie dura environ trois mois. »

(1) Mlle Raucourt fit tout son possible pour empêcher le second mariage de Talma avec Mlle Petit-Vanhove. Elle prévoyait, sans doute, que Talma ne serait pas plus fidèle que par le passé. Mais Mlle Petit était veuve et mère, maîtresse de ses actions, et les conseils d'une amie ne purent avoir assez d'influence, pour la faire renoncer à un projet, formé de longue date.

sa toge, avec une belle désinvolture, et, sur son bras gauche, étaler le *sinus* du citoyen romain, ce pli que les chevaliers arrangeaient avec élégance pour affirmer leur distinction au forum (1).

Au début de chacun de ses rôles, ses gestes étaient multipliés, souvent exagérés. On lui en faisait un reproche. Il s'en corrigea à la longue. Ce défaut dérivait d'une sorte d'appréhension, qui l'envahissait à son entrée en scène. Nerveux à l'excès, et de mémoire infidèle (2), il ne se sentait point rassuré dès le commencement ; et, souvent, en sa loge, seul avec son valet de chambre, il se jetait sur lui, l'apostrophait et le tarabustait, se montant et s'exaltant ainsi jusqu'au moment où il s'élançait excité, emporté, véhément, prêt à paraître devant le public. Et aussitôt, reprenant son assurance, il s'abandonnait à son instinct, n'empruntant rien aux traditions, marchant, courant, s'arrêtant, comme jadis, à coup sûr, dans les palais d'Athènes et de Rome, les Miltiade et les Spicion, voulant que son art reçût toute sa force de la nature, et non des conventions théâtrales. Car, on ne le vit, jamais, les pieds en dehors comme un maître de danse, comme tous les tragédiens de cette époque, s'avançant les reins cambrés et la tête en arrière. Il conservait à

(1) Grimod, en sa *Revue des comédiens*, ajoute au sujet des gestes de Talma :

« Il porte très souvent la main à son front, comme pour en écarter ses cheveux. Ce geste, qu'il arrondit avec beaucoup d'art, a de la légèreté et de la grâce, quelquefois même une sorte d'expression dramatique. Mais il en est comme du mot *cœur*, dans les tragédies de Racine. Ce terme quoique essentiellement bon y est trop fréquemment employé... On reproche aussi à Talma d'agiter et de déployer les bras avec un peu d'affectation, dans les intervalles muets du dialogue. On sent bien que son intention est, alors, d'occuper la scène, mais il lui suffit presque pour cela du *beau jeu de sa physionomie*. Les gestes que commande réellement la force de la situation, ne produisent pas tout leur effet, quand ils se trouvent confondus dans une trop vague gesticulation. C'est à cet égard, particulièrement, que l'auteur doit s'en tenir à l'indispensable. »

(2) « Sa mémoire inquiète, dit Charles Maurice, le forçait à repasser mentalement ses rôles, et même, dans les coulisses où l'on n'osait l'aborder, il se tenait pendant la représentation, une brochure à la main, qu'il approchait de son visage, autant que l'exigeait sa vue basse. Parfois de l'air distrait que lui donne son travail mnémotechnique, il vient près de quelqu'un, fixe sur lui ses yeux profonds, témoigne ouvertement, mais sans le savoir, qu'il pense à autre chose, et s'en va, d'un pas lent, attendre sa réplique, qu'il écoute avec une attention scrupuleuse. »

son maintien la pose qu'exigeait sa passion : affaissée dans la douleur, droite et agressive dans la fureur.

Sa voix n'était ni aiguë, ni stridente, comme celle que l'on appelle une *voix de tête* ; elle venait des profondeurs de sa poitrine, ample, grave, impressionnante, la véritable voix humaine, ainsi que l'avait écrit Rousseau. Seulement, la légèreté, la souplesse lui faisaient défaut, quand il devait émettre des accents de tendresse. L'habitude des éclats, en ses rôles tragiques, avait brisé, en lui, quelques cordes de cet instrument ; et, dès que, du ton le plus haut, il devait descendre et adoucir son verbe, il ne trouvait, en sa voix, qu'un son caverneux, un écho lugubre, dont la monotonie devenait fatigante. Les moyens lui manquaient de varier le retentissement de ses paroles. Elles étaient toujours, ou trop basses ou trop élevées. Il ne pouvait arrondir ses périodes, leur donner de la mollesse, une sonorité suave et agréable ; au rebours, il savait concentrer la force de son débit sur la phrase magistrale, sur le mot de valeur, atteignant ainsi jusqu'à la limite extrême du pathétique ; et il finissait par une explosion qui entraînait avec elle toutes les admirations.

Enfin, Geoffroy parut comme critique au *Journal des Débats*, et il entreprit de réformer les abus tolérés du public, dans le jeu des acteurs. Talma devait être sa première et sa principale victime. Durant tout le Consulat, le feuilletoniste ne cessa de protester contre l'enflure et l'outrance adoptées par l'éminent acteur. Il ne lui accordait son assentiment que dans les rôles où dominent les emportements et la fureur, les grandes passions de l'âme, les troubles de l'esprit. Alors, les cris, les gestes désordonnés, la mimique accentuée de Talma ne l'offusquaient point, car les situations étaient terribles ou déchirantes. Et il le loue dans Oreste, Hamlet, Manlius, Othello, Cinna, Œdipe, Ladislas, Macbeth, avec des réserves, toutefois. Par exemple, dans Achille... « Talma, dit-il, a toute l'énergie, toute la fougue et l'impétuosité nécessaire au rôle d'Achille. Mais il manque de noblesse et de grâce. Sa voix, qu'il affecte d'enfler pour la rendre terrible, devient dure, rustique et grossière. Sa déclamation n'a pas la rondeur, la variété et l'accent, convenables aux

belles tirades de Racine. Talma rendrait fort bien l'Achille d'Homère et d'Euripide, dont la nature est grande et belle, mais un peu rude et sauvage. L'Achille de Racine est un héros de la cour de Louis XIV, qui sait allier à un caractère de feu, à l'âme la plus altière et la plus intrépide, des manières galantes et des vertus sociales. Il doit y avoir de la dignité jusque dans ses emportements. »

Un autre passage de ses feuilletons résume bien les objections faites par le critique au talent du tragédien :

« Talma, disait Geoffroy, dans le personnage d'Œdipe, a des moments sublimes qui tiennent aux inspirations de la nature, plus qu'aux règles de l'art. Il est fâcheux qu'il ne connaisse pas ces règles, ou qu'il dédaigne de les pratiquer : elles sont faites pour guider le génie et non pour l'affaiblir. ..... Avant d'apprendre les éléments, il s'est jeté tout à coup, sans préparation et sans principes, dans les convulsions, les horreurs et tout ce qu'il y a de plus extraordinaire dans les situations tragiques : il n'a pas pris le temps de s'initier aux secrets du débit, à la science des détails ; il a tout sacrifié à quelques grands effets qui sortent des limites de l'art ; c'est un beau naturel qui a reçu une mauvaise éducation. »

Et ailleurs :

« Il ne s'attache pas assez à bien dire les vers : trop livré au grand tragique qui fait frémir, il dédaigne cet avantage d'un débit harmonieux et séduisant qui va au cœur, en flattant l'oreille. Il perd à cela plus qu'il ne pense, car on écoute plus longtemps qu'on ne frémit. Avec l'art de dire les vers, on est agréable à tous les instants : les convulsions tragiques ne durent que quelques minutes (1). »

---

(1) Le Dr Véron, en ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris,* fait aussi l'éloge de Talma. Il dit que, sur la scène, le grand tragédien montrait beaucoup de tolérance, d'attention et de soins pour ses camarades. Dans les dénouements tragiques, il ne donnait pas de coups de poing qui pût faire un noir à une héroïne. Il tuait proprement.

A son tour, Charles Maurice (p. 320) écrit que Talma était tourmenté par le désir d'arriver toujours au mieux, d'élargir les voies, d'aller au-delà par des moyens qu'il ne sait pas et dont il cherche la définition à grand renfort de phrases nébuleuses. Dans sa gêne, il a deux mots qu'il prodigue avec une comique singularité. Il m'en a régalé, ce soir, assis ensemble sur le canapé de Mlle Bourgoin, chez laquelle nous avions dîné. « Ainsi, me disait-il, je voudrais *comme ça quelque chose,* qui nous fit avancer *comme ça,* une forme plus *comme ça* variée, et

Ces critiques rendaient Talma fort malheureux. Il était orgueilleux et supportait impatiemment les discussions irritant son talent. Soutenu par les applaudissements du parterre, il se croyait intangible. Si bien, qu'en un jour de colère, au théâtre, dans les premiers temps de l'Empire, il se fit ouvrir la loge où se trouvait Geoffroy et se jeta sur lui pour une correction. Algarade qui donna lieu, dans les journaux du temps, à des commentaires passionnés. Geoffroy, cependant, eut le dernier mot.

Et plus encore lui étaient blessantes les comparaisons, sans cesse renouvelées, de ses effets avec ceux de Le Kain. Exalter Le Kain, à son sujet, lui semblait une offense directe ; et voulant y mettre fin, il demanda une entrevue à Geoffroy, chez Lainez, le chanteur de l'Opéra. Brifaut, en ses *Souvenirs*, a fait le récit de cette visite, et de la conversation tenue entre ces deux interlocuteurs célèbres..... « Et, disait Talma à Geoffroy, Le Kain était donc bien admirable ? — La perfection même, » répondit le feuilletoniste, et continuant sa réplique, Geoffroy détaillait son admiration pour le grand tragédien. « Tenez, par exemple, dans la tragédie de Tancrède, quand vous entrez en scène, que faites-vous ? Des contresens de toutes sortes. Vous entrez, comme entrerait un passant, un commis-voyageur, un herboriste, le premier venu. Vous donnez votre bouclier à droite, votre lance à gauche aux deux comparses, qui vous servent d'écuyers, puis vous avancez sur la rampe, disant de votre mieux :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

« Et vous êtes prodigieusement ébahi de l'indifférence du public, qui pourtant n'a pas tort. Vous seul méritez des reproches. Savez-vous pourquoi ? Le Kain va vous l'apprendre.

« Ah ! c'est lui qui se présentait avec grandeur, continuait Geoffroy, en s'animant. Tu Dieu ! Dès qu'il paraissait, toute la chevalerie entrait avec lui. On se sentait remué au seul

---

dont l'avantage serait de sortir *comme ça* d'une espèce d'ornière, enfin de nouvelles ressources qui féconderaient *comme ça* le terrain devenu stérile. » Et le damné *comme ça* revenait toujours sans que l'idée pût trouver son développement complet. »

aspect de ce guerrier, qui parcourait si vivement le théâtre, les yeux errant sur tous les monuments élevés autour de lui; tantôt s'arrêtant vers les trophées de ses anciens compagnons d'armes qui excitaient son attendrissement; tantôt, levant la main vers la demeure de celle qu'il aime, qu'il vient chercher, à travers mille dangers, et montrant à son écuyer cette maison où l'amour le rappelle. Plus loin, quel objet réveille son attention, son indignation ? L'enceinte du Sénat qui l'a proscrit. Ailleurs, il reconnaît l'église qui l'a voué au culte de Dieu, la place, témoin des acclamations d'un peuple, enivré de ses victoires. Tout lui offre un souvenir, un regret, une espérance. Une foule de passions se succèdent dans son sein, se peignent sur son front, étincellent dans ses regards; et lorsqu'il a bien répandu, dans les âmes, les diverses émotions dont la sienne vient de se remplir; lorsque l'étonnement, la curiosité, l'intérêt sont au comble, il laisse sortir de ses lèvres ce cri du citoyen, du soldat, de l'amant, du chrétien, ce cri qui retentit au fond de tous les cœurs, et auquel répondent toutes les mains. Voilà comme on magnétise son public, voilà le triomphe de l'art, voilà Le Kain. »

Malgré Geoffroy, Talma avait des admirateurs qui ne raisonnaient pas leur enthousiasme. Grimod s'exalte au souvenir des principaux rôles du grand acteur. Parlant de *Nicomède,* « l'un des rôles, d'après lui, les plus singuliers et les plus difficiles qui soient au théâtre », Grimod ajoute : « Sans gestes, sans cris, sans emportement, par l'unique ressource d'une diction pure et savamment nuancée, il attire et fixe sur lui, pendant toute la pièce, l'intérêt le plus extraordinaire et domine superbement la scène (1). » Et

(1) Bouilly, *Mes récapitulations*, t. III, p. 84. Au sujet de Talma jouant Oreste devant Kemble, le grand acteur anglais. « Talma voulut jouer devant lui Oreste, l'un de ses rôles préférés, et dans lequel il développait les nuances admirables de son talent et les sublimes élans de son âme. Je me souviens encore de l'effet terrible qu'il produisit sur Kemble, à côté de qui j'étais placé, lorsqu'à la dernière scène, croyant suivre Hermione qui l'appelle, il s'écrie :

> Eh bien! filles de l'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?
> Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

Les yeux effrayants de l'acteur, l'épouvantable décomposition de ses traits, ses

poursuivant : « Il fit alternativement frémir et pleurer, dans la tragédie de *Manlius* (1). Il apporte une énergie foudroyante à articuler ces paroles de Coriolan : « *Adieu, Rome, je* « *pars* ! » D'autres le comparent à Baron, à Brizard, à Dufresne. M[me] de Staël, enfin, joint son dithyrambe à toutes ces louanges. Elle analyse l'émotion ressentie à la vue du grand tragédien dans le rôle d'*Hamlet*; elle énonce avec quelle puissance il impressionne la foule par les vers traduisant cette exclamation de Shakespeare : *To be or not to be* (2), qui est l'énigme la plus désolante proposée à l'homme. Elle peint le silence écrasant, appesanti sur les spectateurs pendant la méditation de l'acteur, les poitrines haletantes, tous les yeux fixés sur Talma. Et de même l'effroi se propageant de place en place, quand tout le monde croit apercevoir le spectre du père d'Hamlet, dressé au fond du théâtre. Il n'y a rien, en ce petit espace ; mais par l'étrangeté de son regard et sa fixité, par sa physionomie changée tout à coup, Talma donne, à tous, la sensation qu'un fantôme est présent devant lui. Puis, lorsqu'il interroge sa mère, et que, lui montrant l'urne où sont déposées les cendres de son père, il veut lui faire jurer qu'elle n'eut aucune part au meurtre de son

---

cheveux se dressant sur son front, cette fatalité répandue dans tout son être et cet horrible tourment d'un cœur dévoré d'amour, de vengeance et de jalousie, tout se réunissait pour montrer Oreste tel que l'a peint Racine, et pour porter dans l'âme de tous les spectateurs ces impressions qui ne s'effacent qu'avec la vie... Aussi l'acteur anglais, appréciant plus que tout autre ces couleurs antiques, ces irrésistibles accents de l'âme, se leva tout à coup pâle de saisissement et s'écria avec le délire de l'enthousiasme : « C'est la nature même... jamais le prestige du talent ne fut porté à un plus haut degré. »

(1) *Manlius*, la meilleure tragédie de La Fosse, représentée en 1698.

(2) « Lorsque Hamlet arrive seul au troisième acte sur la scène et qu'il dit ces beaux vers français, le fameux *To be or not to be* :

> La mort, c'est le sommeil ; c'est un réveil peut-être !
> Peut-être ! ah ! c'est le mot qui glace et épouvante
> L'homme au bord du cercueil, par le doute arrêté.
> Devant ce vaste abîme, il se jette en arrière,
> Ressaisit l'existence, et s'attache à la terre !

« Talma ne faisait pas un geste ; quelquefois seulement il remuait la tête pour questionner la terre et le ciel sur ce que c'est que la mort. Immobile, la dignité de la méditation absorbait tout son être. L'on voyait un homme, au milieu de deux mille hommes en silence, interroger la pensée sur le sort des mortels. Dans peu d'années, tout ce qui était là n'existera plus, mais d'autres hommes assisteront à leur tour aux mêmes incertitudes, et se plongeront de même dans l'abîme, sans en connaître la profondeur. »

époux, la mère troublée avouant son crime, n'est-ce pas d'un tragique plein d'épouvante, ce geste d'Hamlet, le poignard à la main, le détournant du sein de sa mère et criant au fantôme à qui il a promis vengeance : « *Grâce, grâce, mon père* ! » Puis, jetant le poignard aux pieds de sa mère, en lui adressant ces vers, qui contiennent une incommensurable pitié :

> Votre crime est horrible, exécrable, odieux,
> Mais il n'est pas plus grand que la bonté des cieux (1) !

Comme beaucoup d'artistes, Talma s'attachait aux jouissances matérielles, autant qu'aux jouissances morales. Il aimait le luxe, les distractions variées. Il acheta une maison de campagne à Brunoy, qu'il fit entourer d'un jardin anglais, où on édifia des ruines antiques, des kiosques chinois, des ponts de bois vermoulus et couverts de mousse ; où on traça des allées sinueuses ; où on creusa de petits lacs : où le caprice du maître fit changer la destination de la demeure, tous les six mois. Mme Talma, — la seconde, — y recevait

(1) Chateaubriand a laissé dans ses Mémoires sur le grand tragédien une page qui mérite d'être citée. « Il ne fallait pas à Talma, dit-il, le monde intermédiaire : il ne savait pas le *gentilhomme*, il ne connaissait pas notre ancienne société ; il ne s'était pas assis à la table des châtelaines, dans la tour gothique au fond des bois ; il ignorait la flexibilité, la variété de ton, la galanterie, l'allure légère des mœurs, la naïveté, la tendresse, l'héroïsme d'honneur, les dévouements chrétiens de la chevalerie : il n'était pas Tancrède, Coucy, ou du moins il les transformait en héros d'un moyen âge de sa création : Othello était au fond de Vendôme.

« Qu'était-il donc Talma ? Lui, son siècle et le temps antique. Il avait les passions profondes et concentrées de l'amour et de la patrie ; elles sortaient de son sein par explosion. Il avait l'inspiration funeste, le dérangement du génie de la Révolution, à travers laquelle il avait passé. Les terribles spectacles, dont il fut environné, se répétaient dans son talent avec les accents lamentables et lointains des chœurs de Sophocle et d'Euripide. Sa grâce, qui n'était point la grâce convenue vous saisissait comme le malheur. La noire ambition, le remords, la jalousie, la mélancolie de l'âme, la douleur physique, la folie par les dieux et l'adversité, le deuil humain, voilà ce qu'il savait. Sa seule entrée en scène, le seul don de sa voix étaient puissamment tragiques. La souffrance et la pensée se mêlaient sur son front, respiraient dans son immobilité, ses poses, ses gestes, ses pas. *Grec*, il arrivait pantelant et funèbre des ruines d'Argos, immortel Oreste, tourmenté qu'il était depuis trois mille ans, par les Euménides ; *Français*, il venait des solitudes de Saint-Denis où les Parques de 1793 avaient coupé le fil de la vie tombale des rois. Tout entier triste, attendant quelque chose d'inconnu, mais d'arrêté dans l'injuste ciel, il marchait, forçat de la destinée, inexorablement enchaîné entre la fatalité et la terreur.

les amis de son mari, avec la courtoisie la plus aimable, point suffisante pourtant à compenser le désagrément des chenilles, de la poussière des allées, du manque absolu de confort. Une seule pièce y était belle, la bibliothèque, avec ses nombreux livres bien reliés. Pour cette maison de campagne, pour cette folie, Talma dérangea toute sa vie, se chargea de dettes qui l'épuisèrent et faillirent le rendre fou. Mme de Rémusat, dans une lettre à son mari, a raconté la visite qu'elle reçut, un matin, de Mme Talma venant implorer le secours de la grande dame, pour sauver l'infortuné tragédien.

« Tout à l'heure (écrit-elle en 1805), Mme Talma arriva en larmes, chez moi. Elle se jette à mes pieds, me dit qu'elle va perdre son mari, qu'il devient fou, et que c'est le chagrin qui lui tourne la tête ; que tous ses meubles sont saisis, et qu'enfin, il est sans ressources. Je la console de mon mieux. Je demande où est son mari. Elle me répond qu'il est dans un fiacre, craignant de se présenter. Je le fais venir comme vous croyez bien. Il arrive comme un vrai spectre tragique, pâle, maigre. En entrant chez moi, il s'évanouit, il pleure, il crie, il m'effraye véritablement. Il me montre une lettre qu'il vous a écrite. Vous verrez dans quel état il est, et ce que vous pouvez faire. En attendant votre réponse, je lui ai parlé doucement, et quand il a commencé à se remettre, je lui ai recommandé de résister à l'état où il est, pour n'y pas succomber. Je lui ai promis d'aller demander un secours au ministre de la police, si cela était possible. J'ai ajouté que je vous enverrais sa lettre ; et comme il m'a dit qu'il était obligé d'engager toutes ses recettes à venir, je lui ai demandé de me donner un compte bien exact, bien franc de ses dettes avec le nom des personnes à qui il devait et les engagements qu'il avait contractés... Talma m'a apporté l'état de ses dettes. Cet état me paraît terriblement fort. Les derniers articles de dépenses courantes ne l'occupent pas beaucoup. Il dit qu'il pense les payer. C'est le paiement de sa maison et des intérêts de ce qu'il doit qui le réduisent à cet état pitoyable (1). »

---

(1) Général Thiébault, *Mémoires*, t. III, p. 154.
A propos d'une visite chez Junot, il écrit sur Talma :
« J'étais à peine arrivé qu'on annonça Talma. Je vis un homme simple, mais

III

Saint-Phal, Saint-Prix, Monvel, Lafon.

Depuis vingt ans, à la naissance du Consulat, Saint-Phal appartenait au Théâtre-Français. Il avait débuté par les rôles tragiques, avait joué le Bramine, dans la *Veuve du Malabar*, Gaston de Foix, dans *Gaston et Bayard*, Hippolyte, dans *Phèdre*, Bajazet, d'autres encore, et il s'y était maintenu jusqu'à la retraite de Molé, qu'il voulut remplacer dans les grands rôles de la comédie. Laborieux et consciencieux, il affronta les rôles du *Misanthrope*, du *Bourru bienfaisant*, de l'*Optimiste*, du *Vieux célibataire*, et il s'y fit remarquer, mais il échoua dans les rôles de marquis. Il lui manquait la fatuité et la désinvolture élégante de Molé. Enfin, sa voix était presque toujours voilée, et il avait le défaut d'appuyer sur les *s* qu'il faisait sentir trop énergiquement. On se plaisait, d'ailleurs, à reconnaître ses grandes qualités de caractère : aimable, serviable avec ses camarades, honnête et loyal.

Rien n'aurait manqué à Saint-Prix, pour être un acteur célèbre, s'il eût eu moins d'indolence et plus de sensibilité. Il possédait un physique agréable, une taille avantageuse, un maintien excellent et, sur la scène et dans ses rôles,

---

confiant en ce qu'il valait, instruit et capable, sans jactance, restant à sa place, mais la rendant bonne, l'homme qui eût ennobli sa carrière, si elle eût été de nature à être ennoblie, du moins se mettant en première ligne des exceptions possibles. Du reste, et pour passer de l'homme à son talent, je dirai que faible, — tant qu'il voulut suivre les routes tracées par Le Kain, — Talma s'éleva seulement à mesure qu'il s'éloigna d'elles, tandis que Larive, par exemple, avait pu s'engager avec succès dans les voies déjà tracées. Larive rachetait par moins de rudesse que n'en avait son maître, par des manières plus nobles, ce qui lui manquait en génie ; ayant bien appris ce qu'on lui avait enseigné, il put l'enseigner aux autres, et notre scène tragique doit avoir encore des Larive. Mais Talma, né pour ainsi dire de lui-même, n'ayant marqué de vrai talent que du jour où il eut oublié ses maîtres, ne pouvait léguer à des successeurs son originalité, et la carrière que Le Kain ouvrit, Talma l'a fermée. Le génie ne fait pas d'élèves. »

beaucoup d'aplomb. Mais le défaut de sensibilité enlevait toute expression à sa physionomie, qui paraissait froide et dure. On disait de lui : « Toujours beau et toujours froid ; d'autres passent le but, lui ne l'atteint jamais. » Son grand triomphe reposait sur la manière de débiter des vers sentencieux qu'il savait séparer de l'ensemble et mettre en relief ; tel :

Toujours les scélérats ont recours au parjure.

Philoctète, Marius, Caïn, Thésée, Agamemnon, furent ses personnages de prédilection qu'il représentait avec honneur (1).

---

(1) Arnault, au sujet de sa pièce *Marius à Minturnes*, s'explique ainsi sur Saint-Phal, Saint-Prix, et celui que l'on appelait le père Vanhove :

« Saint-Phal m'avait concilié, dès le premier acte, la bienveillance du public dont il était fort aimé. Saint-Prix, dans le rôle du Cimbre, avait enlevé tous les suffrages. Vanhove, lui-même, aussi bien servi par son instinct qu'un autre l'eût été par son intelligence, s'était souvent fait applaudir dans le rôle de Marius. Les défauts de ce bonhomme me servirent autant que ses qualités. Son débit, parfois brutal, sa taille épaisse, ne faisaient pas disparate avec le portrait soit physique, soit moral, que Plutarque a tracé du vainqueur des Cimbres. Il n'avait pas d'abord compris tous les détails de son rôle. Par exemple, aux premières répétitions, quand il débitait ce vers :

Hors ma gloire et ma force, ici, tout m'abandonne,

il déployait, en les brandissant, deux bras musculeux, dont les poings fermés faisaient deux maillets. On eût dit Samson défiant les Philistins. »

Arnault lui explique alors que *force* dans ce vers veut dire *courage* et Vanhove rectifia son jeu en portant sur son cœur une des mains dont il avait menacé le ciel et « il rendit le passage avec autant de justesse que d'énergie ».

Au sujet du père Vanhove, Charles Maurice cite cette réflexion : « Quand on lui fit quitter la culotte de soie cramoisie du costume d'Agamemnon pour le costume historique, il disait : le beau progrès ! ils ne font pas seulement une poche sur le côté de la cuisse pour mettre la clef de sa loge. »

Sur Saint-Prix, dans la *Mort d'Abel*, Arnault écrivait :

« Le rôle de Caïn était joué admirablement par Saint-Prix. Sa voix grave et sombre, ses formes nerveuses et athlétiques répondaient parfaitement à l'idée que chacun se fait du premier laboureur et du premier meurtrier. Aussi était-il applaudi avec transport, dès qu'en entrant en scène, d'un ton profondément mélancolique, il récitait ce vers :

Travailler et haïr, voilà donc mon partage !

Il était fort applaudi encore, lorsque se laissant attendrir aux caresses d'Abel, il disait, avec une expression très vraie, cet autre vers :

Un frère est un ami donné par la nature.

Étienne et Martainville, dans leur histoire du théâtre français, parlent également de Saint-Prix, dans la tragédie de *Marius à Minturnes*.

« La scène du soldat cimbre avec Marius, disaient-ils, produisit le plus grand

Monvel était à la fin de sa carrière, pendant le Consulat ; et son âge de plus d'un demi-siècle, sa santé débile, sa complexion frêle et malingre, lui donnaient alors l'apparence d'un vieillard. Il était né à Lunéville, en 1745, d'un musicien de l'ordinaire du roi de Pologne. Son intelligence, très développée, le désigna aux faveurs du prince, qui se chargea de son éducation. Le goût de la scène s'empara de lui de bonne heure. Il ne débuta pourtant au Théâtre-Français qu'à l'âge de vingt-cinq ans, dans le rôle d'Égisthe. Après deux ans de stage, il fut admis parmi les pensionnaires de la troupe, pour jouer les seconds rôles tragiques, et tout de suite il se fit remarquer par son application à détailler ses rôles, à donner une valeur à chaque mot important, à pénétrer le caractère de son personnage, à mettre en relief toutes les saillies du dialogue. A côté de Le Kain, il tenait une place enviable ; à côté de La Rive, il brillait au premier rang. La Rive, néanmoins, conservait son prestige. A cette époque, on n'était point encore désabusé du fracas des débits sonores, des grands gestes et des rodomontades dans le jeu des acteurs. Et cet acteur, on le sait, suivait les traditions séculaires de la tragédie. Il l'emportait, d'ailleurs, sur Monvel par sa stature majestueuse, son grand air imposant ; mais il sentait bien que ce nouveau venu était un rival redoutable et que la comparaison, entre eux, serait à l'avantage du jeune débutant, plein de finesse, de sensibilité, de profondeur et d'un naturel impressionnant.

Monvel dut céder à ses jaloux. Une affaire de mœurs, dit-on, lui suscita des tracasseries parmi ses camarades. Il s'éloigna de Paris et partit pour Stockolm où il devint lecteur du roi. Il avait trente-six ans. Après cinq ans de séjour

---

effet. Saint-Prix, chargé de ce rôle, qui n'eût peut-être été qu'un accessoire pour un autre, y prit des attitudes antiques si belles, et y donna une expression si vraie, qu'il mit en action le beau tableau de Drouais, élève de David, qu'une mort prématurée enleva si jeune aux arts. »

De Ch. Maurice : « De très bonne heure, Saint-Prix reçut de secrets avis sur sa vocation. La personne des acteurs, notamment celle de Le Kain, lui était des plus sympathiques. Il allait guetter, au théâtre, l'entrée et la sortie de ce tragédien pour le suivre à la piste et poser exactement ses pieds sur la trace des siens. Il lui semblait, m'a-t-il dit plusieurs fois, recueillir des émotions d'un art qu'il cultiverait un jour. Le public a fait de cet enfantillage un acte de véritable prophétie. »

à l'étranger, en 1786, il revint à Paris et reprit sa place au Théâtre-Français. Il ne se bornait pas, au surplus, à son emploi de comédien. Avant son départ pour la Suède, il avait écrit plusieurs pièces qui avaient réussi : *Les trois fermiers, Alexis et Justine, Blaise et Babet,* dans laquelle Mme Dugazon, à l'Opéra-Comique, se fit un nom qui devait rester. A son retour, il donne l'*Amant bourru,* tiré d'un roman de Mme Riccoboni. Molé, brouillé avec lui, accepta quand même le principal rôle de cette pièce. Quelque temps après, Monvel lui succéda dans le même personnage et les deux acteurs, rapprochés par les nécessités de la scène, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se réconcilièrent.

La Rive avait dit de Monvel : « Voilà un petit homme qui tuera la tragédie », parce que Monvel avait supprimé le débordement des gestes, les cris, tout le clinquant de l'art du tragédien. De petite stature, avec un mince filet de voix, il ne pouvait chercher le succès que dans un débit mesuré, soutenu par l'expression de la physionomie, et des gestes calculés répondant à l'action du personnage. Ce fut ainsi qu'il se fit accepter et applaudir. A peine entendu, il était cependant toujours compris. L'âme suppléait en lui à la démonstration extérieure. Sa diction, même très basse, était si précise, si savante, qu'aucune parole, aucune nuance du rôle n'échappaient aux spectateurs. Le jeu de Monvel était le triomphe de l'étude et de l'application. On ne s'expliquait pas à soi-même l'influence de cet acteur si chétif. On subissait l'entraînement de sa mimique éloquente et non exagérée, on suivait ses gestes contenus et on en ressentait la puissance, autant que celle d'un acteur plus exubérant. On disait de La Rive : « C'est un corps sans âme ; » et de Monvel : « C'est une âme sans corps ; » et Champfort ajoutait avec esprit : « La Rive devrait bien avaler Monvel. »

La puissance scénique était d'autant moins accessible à Monvel, que beaucoup de dents lui manquaient et que l'exacte prononciation des mots lui était impossible. De plus, la salive débordante inondait ses lèvres, et il était forcé de passer à chaque instant sa main sur sa bouche pour la sécher. Ensuite sur un mouchoir, attaché et dissimulé sous son manteau d'acteur, il s'empressait d'essuyer ses doigts.

Il a laissé au théâtre des souvenirs innombrables. Que d'onction, de douceur, de charité évangélique, il montrait dans le rôle de *Fénelon,* de la tragédie de Chénier. A lui, à lui seul, est dû le long succès de la pièce qui eût peut-être échoué. Dans l'*Abbé de l'Épée,* de Bouilly, il sut composer, avec tant d'art, le personnage de l'abbé, qu'avec lui encore la pièce parut un chef-d'œuvre. Sur les spectateurs, il produisait une illusion irrésistible. Mme Vigée-Lebrun raconte qu'assistant à l'une des représentations, elle se leva pour saluer Monvel, venu à la rampe, aux applaudissements de l'assemblée enthousiaste. Elle s'imaginait voir l'abbé de l'Épée lui-même.

Que de talent, dès lors, ne lui fallut-il pas pour suppléer à tous les défauts de sa personne de comédien ! Il avait la taille courte, sans dignité, ni grâce, parce qu'il était petit. Sa démarche était précipitée, sa voix souvent rauque, lorsqu'il cherchait à l'enfler. Tout son extérieur, enfin, était contre lui, et malgré tout il s'imposa et triompha, Mlle Clairon, en ses mémoires, trace de lui ce portrait : « On annonce, écrit-elle, Achille, Horace, un héros quelconque qui vient de gagner une bataille, en combattant presque seul, contre des ennemis formidables ; ou bien, un prince si charmant que la plus grande princesse lui sacrifie sans regret et son trône et sa vie ; et l'on voit arriver un petit homme fluet, sans force et sans organe. Que devient alors l'illusion ? Je ne puis encore le concevoir ; mais j'ai vu cet acteur que je viens de peindre, avec l'audace de tout entreprendre et recevoir des applaudissements effrénés. » Et tel encore, dans le rôle d'Auguste, assis entre Cinna et Maxime, il n'était point déplacé comme empereur. On oubliait son apparence chétive, quand il exposait à ses amis les raisons qui le poussaient à abandonner le pouvoir, et on l'écoutait avec intérêt, et on ne s'apercevait point de l'insuffisance de sa personne, quand il délibérait avec lui-même et se demandait s'il ne valait pas mieux affronter volontairement la mort, que de la craindre à tout instant de la main des conspirateurs. C'était son âme, alors, qui s'extériorisait ; son âme qui rayonnait et enflammait son jeu ; son âme qui, dans son resplendissement, effaçait l'exiguïté du corps qui la contenait. Sensible, enthousiaste, ardent, doit-on s'étonner s'il prit part aux agi-

tations révolutionnaires de l'époque ? On le vit, en effet, à Saint-Roch, prononcer le discours en l'honneur de la déesse Raison. C'était théâtral, empreint de cabotinage ; il fut applaudi. Mais ce fut la seule fois qu'il donna dans ce travers.

Geoffroy a écrit sur Monvel :

« Comme acteur, Monvel laissera un long souvenir aux amateurs. Il avait une manière à lui, et cette manière était simple et naturelle. Il a possédé, au plus haut degré, la qualité peut-être la plus rare du vrai acteur, la véritable sensibilité, la véritable chaleur d'âme. C'est dans son âme qu'il puisait ses effets et la magie de son débit. Il n'avait point d'autre prestige qu'un sentiment vif et juste, qui prêtait à tout ce qu'il disait un charme particulier, qui gravait ses paroles dans l'esprit et dans le cœur de ceux qui l'écoutaient. »

Et ailleurs : « Lorsque la voix lui manquait, son âme en faisait les fonctions ; et c'est assurément un prodige de l'art de se faire écouter, avec plaisir, sur la scène, quand on peut à peine parler. »

Il prit sa retraite en 1804, laissant au théâtre sa fille, Mlle Mars, qui se faisait appeler Mars cadette (1).

---

(1) Charles Maurice a laissé sur lui des notes intéressantes : « La place de Monvel, dit-il, restera peut-être toujours vide au théâtre. Je l'ai vu jadis, dans l'*Abbé de l'Épée*, dont il jouait le rôle, avec un art au-dessus de toute comparaison. Dans cette pièce, au moment de son grand récit, quand il disait : « *Je serai peut-être un peu long* », j'ai entendu tout le parterre lui crier : « *Non, non, non.* » Quel éloge ! Je l'ai vu aussi bien longtemps après dans Auguste de *Cinna*, où malgré le dépérissement de ses moyens, il était d'une étonnante noblesse et d'une inconcevable persuasion. Ces ravages, accusés par une grande exiguïté physique et par l'absence de ses dents, lui rendaient nécessaires certaines précautions, sans lesquelles il n'aurait pu mener un rôle jusqu'à la fin... Jamais on ne dira, mieux que lui, la scène avec Cinna. Il tenait le conspirateur asservi, sous la fascination de son regard, sous l'autorité de son geste, et sans gêner sa défense, il conservait toute la supériorité d'où naît le grand intérêt de cet entretien. Il y prenait du temps d'une intelligence parfaite :

Tu veux m'assassiner, demain... au Capitole ;
De tous les conjurés te dirai-je les noms ?

et ces noms se présentaient à sa mémoire, de manière à donner une idée de l'importance de chaque personnage ; ce qui justifiait au mieux :

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Lafon était le fils d'un médecin d'une petite ville du Périgord. Né en 1775, il était destiné à être prêtre, si son amour de la déclamation n'eut décidé son père, non pas à faire de lui un comédien, mais à diriger les études de son fils vers la médecine. Il fut d'abord élève au collège de Bergerac, puis à Bordeaux où il acheva une tragédie : *La mort d'Hercule.* Cette inclination, vers toutes les choses du théâtre, finit par l'entraîner à la suite d'une troupe ambulante, au milieu de laquelle il joua, dans les grandes villes du Midi. A Draguignan, il connut Raynouard ; à Nice, un parent de Barras, qui l'adressa à l'omnipotent directeur ; et, à Paris, Barras l'envoya chez Dugazon. Il en devint l'élève. Par Dugazon il obtint la protection de Lucien Bonaparte, qui, après le 18 brumaire, ministre de l'intérieur, le fit débuter au Théâtre-Français dans le rôle d'Achille, d'*Iphigénie en Aulide.*

Désireux de réussir, il se montra docile aux conseils des critiques, s'efforça de corriger sa prononciation gasconne et y parvint, s'appliqua à condenser ses gestes, à rendre sa physionomie animée, expressive, à assouplir sa voix, confiant, pour le reste, en l'élégance de sa personne, en sa taille élancée et svelte. Par son application et ses efforts, il conquit, à la fin, les sympathies du public et avec Talma, se partagea les grands rôles tragiques. Vers 1806, il voulut jouer la comédie. Il n'y fut que passable, et ne persista point en ses desseins.

Son biographe, M. Rolle, a écrit à son sujet :

« Lafon fut un homme loyal, instruit, d'ailleurs, et cultivé, d'un commerce sûr, d'une humeur constamment bienveillante, d'une bonté qui allait jusqu'à la faiblesse et à laquelle les habitudes théâtrales, qu'il gardait dans la vie privée, n'ôtaient rien de sa douceur, y joignant au besoin un assaisonnement de vanité offensive et candide qui avait son intérêt et son charme. »

A la fin de sa vie, il s'était retiré à Bordeaux où il mourut en 1846.

LES ACTEURS COMIQUES

IV

Molé.

Molé, de son vrai nom, s'appelait Molet. Il était né à Antony, en 1734, et de bonne heure, à quatorze ans, il perdit son père, qui était graveur. Sa famille le plaça chez un notaire, mais sa vocation dramatique l'en fit sortir, et à vingt ans il débutait au Théâtre-Français, dans le rôle de Britannicus. On le refusa. Afin de se perfectionner, il s'engagea dans les troupes de province, pendant six ans. Rentré à Paris en 1760, il débuta une deuxième fois au Théâtre Français et n'y entra définitivement que l'année suivante, pour jouer les troisièmes rôles tragiques et comiques.

Cette situation inférieure dura peu de temps. Il montra, tout de suite, qu'il était né pour le théâtre ; que la nature, chez lui, ferait ce que l'étude seule accomplissait chez d'autres. Il possédait la sensibilité, la passion, et cette faculté innée de saisir les ridicules de l'humanité ; il possédait, enfin, pour toutes les choses de son art, le tact qui le retenait dans les bornes de la vérité. Nul mieux que lui ne sut phraser une période, mettre en évidence, sans exagération, les beaux côtés et la noblesse d'un caractère, ou bien le comique d'un défaut et le piquant d'un mot spirituel ; ce qui constitue les qualités d'un acteur comique, plutôt que d'un tragédien. Il était, de plus, coquet avec fatuité, aimant la toilette qu'il savait faire valoir. Les rôles de marquis et de petit maître convenaient donc à son tempérament, et il s'y montra supérieur. Il se fit remarquer dans le « marquis » du *dissipateur,* dans le *Galant coureur*, dans le *Cercle,* où en reproduisant les ridicules de la jeune noblesse, il sut si bien s'incarner en un « petit maître », que les comtes, vicomtes et marquis

à la mode voulurent le copier, affectant d'imiter ses gestes, ses impertinences et son persiflage.

Dès lors Molé devint célèbre et intéressa la cour et la ville à sa personne. En 1766, étant tombé malade et ne sortant plus de chez lui, ce fut un deuil pour la société mondaine et au parterre du théâtre. Avant le lever du rideau, il fallait donner de ses nouvelles au public. Le spectacle ensuite commençait. Lorsque, à sa convalescence, il lui fut permis de recevoir des visites, les beaux carosses des grandes dames stationnèrent à sa porte, lui apportant les vins exquis de la Grèce ou du Cap, afin de hâter sa guérison. Ce que voyant, Nicolet, le fondateur du théâtre de la « Gaieté », chercha un succès dans une parodie sur Molé, et il le mit en scène, avec sa robe de chambre et ses pantoufles. Boufflers, qui avait toujours une rime et de l'esprit à sa disposition, distribua ses petits vers, dans lesquels il raillait à la fois, Molé, Nicolet et son singe aussi célèbre que Molé.

L'animal un peu libertin
Tombe malade un beau matin
Voilà tout Paris dans la peine.
On crut voir la mort de Turenne !
Ce n'était pourtant que Molet,
Ou le singe de Nicolet.

Bellecourt étant mort, en 1778, Molé s'empara des rôles du grand comédien et se renferma aussitôt dans le domaine de la comédie. Il joua le *Misanthrope,* dans lequel il était excellent, apportant au personnage d'Alceste plus de passion que d'humeur, ainsi que cela doit être.

Bientôt Mlle Contat fut reçue au théâtre. Molé, veuf de Mlle d'Epinay, conçut pour elle un amour qui ne cessa qu'avec sa vie. Il recherchait les rôles où il devait jouer avec elle, afin de pouvoir lui adresser des paroles doucereuses, lui baiser les mains ; et, malgré sa vieillesse, il s'efforçait pour elle de paraître toujours vert, toujours ardent, toujours jeune ; si bien que la grande coquette disait à l'époque du Consulat : « Il a soixante-cinq ans, et je ne connais pas de jeune homme sachant, comme lui, se jeter aux pieds d'une femme, avec autant de grâce et de passion. » Une pièce, le *Confident par hasard,* présentait un vieil amoureux qui vou-

lait épouser une jeune fille ; et à ces deux vers dans la bouche du vieillard :

> Mon acte de naissance est vieux ; mais non pas moi,
> J'ai dans l'occasion le feu de la jeunesse.

le parterre trouvant une allusion à l'amour de Molé, éclatait en applaudissements.

Il fut de ceux qui ne suivirent pas Talma, rue de la Loi, restant avec le groupe des royalistes dans la vieille salle du faubourg Saint-Germain. Ses camarades furent emprisonnés pendant la Terreur, lui seul conserva sa liberté en s'engageant chez la Montansier, pour y représenter le « Marat » d'une pièce d'un jacobin. *Vieil écervelé*, dit de Molé, Arnault, en ses *Souvenirs*, rappelant que sous le Consulat, il voulait jouer le roi Henri de la *Partie de chasse*, de Collé, lui qui avait consenti à se grimer en Marat ; rappelant encore que ce « *faquin-là* », — c'était son mot, — recommandant un vieil acteur de province à Chaptal, le ministre de l'Intérieur, lui écrivait : « Mon cher confrère », parce qu'il était, lui Molé, de l'Institut, classe de la déclamation ; qu'enfin, il ajoutait « *Si vous ne pouvez faire, pour lui, ce que je vous demande, veuillez le recommander à notre confrère, le premier Consul.* » Arnault ajoute : « La lettre a passé par mes mains. »

On a comparé quelquefois Molé à Préville (1), qui jouait,

---

(1) La vie de Préville est curieuse (1721-1786), son enfance surtout. Il fut d'abord enfant de chœur. Se lassant de chanter à l'église, il mit le feu à la perruque du sacristain. Il reçut le fouet, et fut replacé comme enfant de chœur dans la même église. Résolu, enfin, de rompre avec cette vie, qui lui déplaisait, il vole un pain de quatre livres et s'enfuit de la maison paternelle. Il est rencontré par un maçon qui l'embauche pour porter « l'oiseau ».

La sœur du maçon coulait dans des moules en plâtre les portraits du P. Girard et de celui de La Cadière. Elle l'envoya sur les ponts pour les vendre. Mais reconnu par un de ses oncles, il est ramené à la maison de son père. Il l'abandonna de nouveau pour s'enrôler dans une troupe de mauvais comédiens qui parcouraient la province. Il jouait passablement les rôles qu'on lui confiait, et fut engagé par une troupe de comédiens plus relevés. Enfin, Armand, qui le connaissait, le fit débuter au théâtre français, et il y resta. Il jouait tour à tour *Crispin*, *Sosie*, *Figaro*, et l'on ne reconnaissait le même homme, tant les nuances de son comique étaient inépuisables. Fleury, en ses Mémoires, dit qu'après sa retraite, sa femme (Mme Drouin) et lui allèrent habiter, aux portes de Senlis,

d'une manière si parfaite, les valets de grande comédie. Molé avait peut-être plus d'art, a-t-on dit ; Préville était plus vrai. Le grand mérite de Molé dérivait de son intelligence, de son intuition exacte d'un caractère, de sa compréhension toujours élevée du vrai et du beau. Molé était un artiste, plein de chaleur, plein de passion, qui savait envelopper, d'une apparence aimable, les personnages les plus antipathiques. Il mettait de l'art en toutes ses créations, et cet art, il l'aimait par-dessus tout, lui sacrifiant son repos, ne se lassant jamais ; aux nouveaux rôles, qui lui étaient confiés, joignant ceux tombés dans l'oubli, imprimant, enfin, au théâtre, l'impulsion la plus louable. Ainsi, il donna une nouvelle vogue au *Méchant*, à la *Coquette corrigée*, au *Philosophe sans le savoir*, et dans les pièces de Colin d'Harleville, devenu son ami, on le vit créer l'*Inconstant*, le *Vieux célibataire* où il était admirable à côté de Mlle Contat. « Dans aucun rôle, écrivait Geoffroy, au sujet de cette pièce, il ne fait plus d'illusions, et ne se montre meilleur comédien. Quelle vérité dans sa manière de peindre l'abattement, l'ennui, la nullité d'un homme, que ses domestiques, de son vivant, ont enterré dans sa maison ! Quel art, dans ces passages soudains et fréquents de l'apathie à la colère, de la froideur à la sensibilité ! Quel naturel et quel comique dans cette gaieté d'un vieillard qui pense être amoureux et se croit rajeuni par quelques étincelles de désir ! Et quoique la noblesse ne soit pas le caractère distinctif de son talent, comme il sait *ennoblir la bêtise* ! »

Et, pourtant, on lui reprochait des négligences de prononciation : *Mame* pour *Madame* ; on lui reprochait de relever constamment ses culottes mal attachées. Fat quand même et plein de lui-même, négligent envers ses amis et égoïste. C'est à lui qu'arriva cette petite aventure qui provoqua les rires de son entourage, à son détriment. Il avait reçu, comme manuscrit d'un auteur, un rouleau de papier blanc très enveloppé.

---

une belle propriété, fruit de leurs économies. Là, honoré de la faveur particulière du prince de Condé qui aimait beaucoup la comédie et la jouait passablement pour une Altesse, Préville était admis à Chantilly et recherché par les familles nobles dont les châteaux étaiens nombreux dans les environs. Leur vie s'écoula ainsi heureuse et considérée.

Après six mois, il le rendit en y joignant ses compliments, ignorant que le manuscrit n'était qu'un papier immaculé.

Il mourut, en 1802, dans sa maison de campagne, à Antony et dans la gêne, causée par son incurie et son goût pour le faste ; mais il laissait la renommée d'un acteur célèbre. « Du seul Molé, écrivaient les *Débats*, on eût pu faire plusieurs comédiens. Jamais il ne fit tourner sa célébrité au profit de sa paresse. Cette politique, qui consiste à se faire désirer, n'était pas à son usage. Il était tourmenté du besoin de jouer. Le besoin de le voir n'était pas moins vif dans les spectateurs, et jamais le public ne punit par des froideurs son assiduité et son zèle... Toujours en guerre contre la vieillesse, il remporta de fréquents avantages sur cet ennemi domestique. Mais, au moment même où il s'applaudissait d'être encore jeune, la vieillesse a terminé le différend par une victoire décisive.

Fleury.

Dans la préface des Mémoires de Fleury on lit ce qui suit « La vie de Fleury est une des vies de comédiens les mieux remplies. Sa carrière touche à Mlle Dumesnil (1) et finit à

---

(1) Voici ce qu'a écrit sur elle Arnault en ses *Souvenirs* : « Elle était en tout l'opposé de Mlle Clairon, qui régna près d'elle, sans être pourtant son égale. Celle-ci (Clairon) pensait que pour se conserver les moyens de faire illusion à la scène, une actrice devait peu se montrer à la ville, et surtout ne s'y montrer que parée de toutes les ressources que peut fournir la toilette, Aussi, et dans la société, et même chez elle, s'enveloppant d'une majesté factice, ne jouait-elle qu'un personnage composé. Loin de recourir à ces artifices, abdiquant, après la représentation, toutes ses couronnes, Mlle Dumesnil était dans les habitudes de la vie ce que la nature l'avait faite. Hors du théâtre, sa toilette était des plus bourgeoises, et elle n'y changeait même rien pour venir aux répétitions d'apparat où Mlle Clairon ne se montrait que dans les négligés les plus élégants.

« Avant Mlle Dumesnil, une reine de théâtre, emprisonnée dans sa dignité, osait à peine marcher sur la scène. La tradition exigeait que dans toutes les circonstances, ses mouvements fussent mesurés et cadencés. Elle ne permettait pas même que pour voler au secours de son fils, n'eût-elle pas la couronne en tête, une mère ne rompît la mesure. Quelle fut la surprise du public, quand il vit Mérope bravant, ou plutôt oubliant cette ridicule étiquette, à l'aspect du glaive levé sur Egisthe, traverser la scène à pas précipités, se jeter sur lui entre lui et Poliphonte, entre lui et les soldats, l'œil en pleurs, la pâleur sur le front, le bras

Talma. Voltaire lui donne des leçons sur l'art théâtral. Picard le consulte sur l'art dramatique. Son existence d'homme du monde est aussi complète que son existence sur la scène française. Commencée à la cour de Stanislas, elle se continue à Versailles, cesse pendant la Terreur, qui le proscrit, pour recommencer sous le Directoire, l'Empire et la Restauration. Le premier encouragement lui est donné par un roi de Pologne, en 1757 et le dernier par un fils de France, en 1818. Le comte de Tressan fait sa chronique ; Voltaire lui prédit sa bonne fortune : Boufflers est son répétiteur ; Le Kain le conseille : Mme Campan le soutient ; la reine de France le protège ; Danton le persécute ; Barras le favorise, et Joséphine le patronnerait, comme Marie-Antoinette, si le Premier Consul n'eut ramené aux Tuileries l'étiquette du siècle de Louis XIV contre le laisser-aller du siècle de Louis XV. »

Fleury s'appelait Abraham-Joseph Bénard (1). Il était né à Chartres de parents comédiens, — comédiens de province, vaguant le plus souvent à travers la France. L'enfant fut donc peu surveillé, abandonné à ses fantaisies, polissonnant avec les camarades de son âge, un jouet en mains plus souvent qu'une grammaire où il n'apprit jamais l'orthographe et le sens réel des mots. Qu'importe ! Il tiendrait de famille la passion du théâtre. Devant lui, au repos ou à table, on ne parlait que de tragédies classiques ou de comédies nouvelles. Le jeune homme devait être comédien aussi, et il le fut. A vingt-trois ans, il obtint un début au Théâtre-Français, dans le rôle d'Egisthe. Il y fut mauvais et refusé.

Il persévéra dans sa profession, en province ; revint à Paris, quatre ans après, en 1778, se présenta une deuxième fois au Théâtre-Français où il joua le rôle du fougueux Dormilly dans les *Fausses infidélités,* et voici ce qui arriva. Fort maladroitement, il se jeta aux pieds de sa maîtresse, se laissa choir par terre, s'y étala. Bellecourt, sur la scène, lui tendit la main et le releva. Cette mésaventure, loin de le découra-

---

tendu vers le tyran et s'écriant, d'une voix sanglotante : « Arrête ; il est mon fils. » C'est dans l'ivresse d'une émotion qu'il n'avait pas connue jusqu'à ce jour alors, qu'il proclama Dumesnil, la première des tragédiennes. » (Mlle Dumesnil, 1713-1803.)

(1) Fleury, 1750-1822.

ger, accentua ses résolutions. Il se maintint au théâtre, et au départ de Monvel pour la Suède, il lui succéda dans tous les rôles qui formaient le lot du comédien parti.

Mais il avait toujours contre lui la comparaison de ses devanciers. Il désirait un rôle qu'il aurait pu créer, dans lequel il aurait été jugé d'après lui-même, et non d'après un autre. Il arriva que l'on remit à la scène l'*École des bourgeois,* de Dallonval, depuis longtemps abandonnée et on lui attribua dans la pièce le personnage du « marquis ». Le maréchal de Richelieu, dit-on, voulut bien lui servir de modèle et rappeler, devant lui, les jolies manières des roués de la Régence. Fleury, intelligent, sut reproduire d'une façon si exacte les gestes, le maintien, la désinvolture, la physionomie, le langage de ces libertins pomponnés et gracieux, que cette création nouvelle devint une révélation pour les comédiens, ses camarades, et pour le public, et que, depuis ce jour, la situation de Fleury, au théâtre, resta prépondérante.

Il remporta un autre succès. On jouait les *Deux Pages*, de Faure, traduit de Engel, un auteur allemand. Il fallait y représenter le grand Frédéric. Fleury, en se grimant, sut calquer, de si près, le roi de Prusse, que le prince Henri, frère du roi, qui se trouvait au théâtre, en fut profondément ému, et, le lendemain, lui envoya, en témoignage de satisfaction, une tabatière richement décorée et ornée sur le couvercle d'un portrait du roi. Fleury crut pouvoir réussir encore en reprenant la comédie de Collé, *La partie de chasse de Henri IV*. Erreur de sa part ; il y fut médiocre ; il y renonça.

On vit alors, presque toujours, l'un à côté de l'autre, Molé et Fleury, et chacun d'eux, par son mérite propre, s'attirer les applaudissements du parterre. Fleury, obstiné chercheur, combinait ses effets, étudiait et dépouillait son personnage, afin de le connaître jusqu'à son tréfonds. Son jeu compassé, machiné, méthodique, ne devait rien à l'imprévu, ni à l'inspiration fortuite. Son action, en chaque pièce, était tracée d'avance et soumise à la réflexion. Il se réservait donc les rôles dans lesquels il fallait montrer de la grâce, de la noblesse, de l'élégance, un ton de bonne compagnie, point trop de laisser-aller, et si le vice y était inscrit,

qu'il y fût dissimulé sous le vernis d'une parfaite éducation, car toutes ces qualités s'acquièrent par la pratique.

Pour toutes ces raisons, les caractères compliqués, avec leur astuce et leur perfidie, convenaient à son talent. Il était excellent dans le personnage de Dorante, du *Menteur* de Corneille, dans le *Tartufe* où personne ne l'égala jamais, dans le comte Almaviva du *Mariage de Figaro,* dans l'*Amant bourru,* dans le *Méchant.* Mais, il ne put remplacer Molé dans les rôles où le vice tenait à la passion du personnage. Son âme ne possédait point assez de chaleur. Il ne fit jamais oublier son camarade dans le *Misanthrope.* Il rappelait plutôt Bellecourt. « Molé était éblouissant, dit Geoffroy ; Fleury était satisfaisant. » On eût dit, de lui, un homme du monde sur les planches d'un théâtre ; un comédien devenu acteur par goût, et non point de nature. Dans le *Misanthrope,* toutefois, il devait, à l'expression de ses yeux, des effets qui lui attiraient toujours des applaudissements. Alceste doit exprimer son dédain pour le monde, son mépris pour les bassesses humaines. Ses paroles ne suffiraient point, si elles n'étaient soutenues par l'expression du regard. Et, disait de Fleury Charles Maurice, « à la lecture du sonnet, quand Philinte s'extasie sur ce petit morceau, ce sont les yeux de Fleury qui lui répondent, avec une admirable éloquence :

Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau !

« Et lorsque la bouche le prononce, cela forme une véritable redite que l'admiration fait délicieusement pardonner. »

Tout son physique, au début de sa carrière, était à son désavantage. Sa voix ne résonnait point avec douceur, ni mélodie. Il bégayait. Lorsqu'il marchait, il semblait osciller : deux vices très nuisibles à tous ses effets, dans les rôles où le débit devait être léger et très vif. Il avait ensuite gardé, de sa jeunesse vagabonde, certaines expressions dont il n'avait pu se défaire. Il prononçait *risque* pour *rixe* ; *feignant* pour *fainéant.* Et sa mémoire lui était quelquefois infidèle. Mais alors, il savait dissimuler son embarras, en tirant ses manchettes sur ses mains, en caressant le jabot de sa chemise, en ajustant à sa ceinture son épée, quand il en portait une ; en changeant de place son chapeau ; et le spectateur était dupe

de ce petit manège. Alexandre Duval, parlant de lui, disait : « Quand on réfléchit aux obstacles que Fleury avait à surmonter pour devenir un acteur excellent, on peut apprécier le travail auquel il a dû se livrer. La nature lui avait refusé jusqu'à la voix, et cependant cette voix, fausse et dure dans son origine, exprimait admirablement l'amour, le dépit, la colère. Mais, c'est surtout dans le dialogue comique qu'elle prenait une nuance qui peignait tout à la fois la légèreté d'un fat et l'ironie d'un impertinent. »

L'habitude de représenter, à la scène, les personnages de bonne compagnie, lui en avait donné le ton et les manières dans la vie privée. Son caractère s'était transformé. On l'accusait d'être hautain et méprisant. De même que Mlle Clairon, toujours environnée, sur les planches, de l'apparat d'une cour, parlait à sa femme de chambre comme au capitaine de ses gardes, de même Fleury, dans le cours ordinaire de la vie, affectait un air de grand seigneur, un orgueil de naissance, une suffisance encore exagérée par l'enflure qui suit partout le comédien. Nous appellerions aujourd'hui cette exagération du « cabotinage ». Brifaut a raconté une soirée, passée en compagnie de Fleury (1), chez un financier de l'époque, dans un salon de la Chaussée d'Antin. L'acteur, élégamment vêtu, se tenait debout près de la cheminée, non loin de la table de jeu où il déposait négligemment, en or, sa mise, à côté de celle des autres joueurs ; puis avec un détachement très étudié, il narrait à toutes les femmes présentes, aux vieilles douairières, aux jeunes caillettes. les souvenirs de sa vie aventureuse, les anecdotes de cour qu'il avait retenues... C'est le prince de Tingri, qui lui a confié ceci ; c'est la duchesse de La Vallière (qui vivait sous Louis XV et dont parle Mme du Deffand), qui lui a rapporté cela. Il a été témoin de tel fait chez le maréchal de Beauveau ; il dînait, lui, troisième, avec le duc de Choiseul, le jour de la disgrâce de ce haut personnage... et des anecdotes secrètes sur la cour et des histoires scandaleuses de grandes dames, en sait-il, en conte-t-il ? Il a tout vu, tout connu ; il était par-

(1) *Souvenirs d'un vieux parrain,*

tout. Ministres, cardinaux, généraux, ambassadeurs roulaient autour de sa personne. Tout l'ancien régime a posé pour lui... Puis, quand le merveilleux comédien a bien ébloui son monde, il ménage sa sortie, encore comme au théâtre, prend son chapeau, le glisse légèrement sous son bras, à la façon des talons rouges de Versailles, emporte ou laisse, avec l'air d'une noble insouciance, l'argent du jeu, suivant qu'il a gagné ou perdu, et se retire la tête haute, en faisant un fracas de grand seigneur, en dérangeant les fauteuils ou leurs occupants et en lançant à la porte une dernière saillie, qui se répète et devient proverbe, « du boulevard Poissonnière à la rue Taitbout ». Ce qui faisait dire au duc de Lauraguais : « Je n'ai pas connu à la cour un plus aimable diseur de riens. »

Au faubourg Saint-Germain, c'était une autre allure ; et c'est encore Brifaut qui raconte :

« Autres spectateurs, autre spectacle. Dans ces vastes appartements où rayonnent les monuments séculaires des vieilles grandeurs de la France, il arrive tout humble, tout incliné, saluant bien bas, se cache au dernier rang, derrière tous les fauteuils où il faut aller le déterrer, attend l'interrogation au lieu de la prévenir ; confus, en apparence, quand on lui adresse la parole, de l'honneur qu'il reçoit, mais pourtant toujours aux aguets pour saisir l'occasion de prouver que sa personne, discrète ou décente, ne dépare point un salon et que son esprit, fin et délicat, paye son contingent, aussi bien que pourraient le faire pour cette nature d'impôt, les plus riches contribuables de l'arrondissement. »

V

Dugazon, Dazincourt, Grandmesnil, Michot, Les deux Batiste, etc.

Dugazon, né à Versailles en 1741, s'appelait Gourgaud, et le général, aide de camp de l'empereur Napoléon, son compagnon à Sainte-Hélène, était de sa famille.

Sous le Consulat, Dugazon était le plus ancien sociétaire

du Théâtre-Français où il avait été reçu en 1772 ; il en était aussi l'un des membres influents, au même titre que Molé, Fleury, Talma. Acteur comique, le plus spirituel, le plus désopilant, le plus inattendu ; toujours en verve, d'une verve inépuisable jusqu'à la charge, jusqu'à la bouffonnerie ; pétillante, indisciplinable, éclatant par des mots d'une drôlerie souvent cruelle. Dugazon eût été un comédien supérieur, si cette débordante gaieté, cet amour du rire, ce désir invincible du grotesque, ne lui en eussent enlevé les plus précieuses qualités : l'autorité du débit, la vérité dans la traduction d'un caractère. Ce n'était plus le personnage de la pièce que l'on voyait en Dugazon, c'était Dugazon lui-même, s'amusant de son dialogue, s'amusant de son interlocuteur, s'amusant de son entourage. Il ne pouvait être pris au sérieux. Il lui a manqué le jugement qui rend les idées pondérées et fortes, qui donne au côté comique d'une situation une tournure point trop exagérée et ramène le ridicule à la satire permise. Dugazon, au contraire, lâchait la bride aux caprices de son esprit. Il ne savait pas s'arrêter.

C'est à ce défaut d'équilibre, qu'il faut attribuer, sans doute, sa conduite agressive pendant la Révolution. Il accepta tout de suite les doctrines les plus violentes, devint l'aide de camp de Santerre, et au retour du roi de Varennes, se tint, dit-on, à la portière du carrosse, le fusil sur l'épaule, mêlé à la foule vociférante du peuple. Est-ce lui, est-ce Talma, qui fut le promoteur de la scission funeste entre les sociétaires du Théâtre-Français ? Lui peut-être qui, durant les années de la Terreur, prostitua son talent aux rôles les plus odieux ! On le vit dans la pièce de Sylvain Maréchal, *le Jugement dernier des Rois,* figurer le Pape de la façon la plus scandaleuse ; on le vit encore dans la pièce dont il était l'auteur avec Riouffe, l'*Émigrante ou le Père Jacobin,* jouer le rôle du père, avec sa carte de jacobin piquée à sa boutonnière. Plus tard, après l'apaisement des passions politiques, après l'extinction de la Terreur, le public le punit de ces extravagances. On le força de chanter le *Réveil du Peuple* ; on lui appliqua les paroles du valet Dubois qu'il jouait dans les *Fausses confidences* : « Que viens-tu faire ici, lui criait-on ? Nous n'avons pas besoin de toi, ni de ta race de canaille ? » Il fut conspué.

Il était gros, court, et néanmoins agile et déluré, dans les rôles de Crispin ; dansait bien, maniait l'épée adroitement, restant toujours celui que la nature avait créé, sans jamais rien modifier de ses qualités, ni de ses défauts. Dès le premier jour de sa carrière, aussi habile, aussi original, aussi intéressant qu'à la fin, malgré sa voix souvent bredouilleuse et ses gestes frisant le ridicule. Le comique, en lui, tenait de son caractère ; il lui eût été impossible de ne pas l'être. Dans les rôles un peu bouffons, inimitable ; tel, dans le *Bourgeois gentilhomme*, le Mascarille, de *l'Étourdi*, le Scapin des *Fourberies,* le Sganarelle, du *Festin de Pierre*, le régent de rhétorique, des *Amis de Collège,* de Picard, l'oncle, des *Héritiers,* d'Alexandre Duval. Au rebours, mauvais dans *Turcaret,* dans les *Originaux* et beaucoup d'autres pièces. De sa propre autorité, il chargeait ses rôles de facéties souvent déplacées. Ainsi, le coup de pied que Mascarille envoyait au derrière de son maître ; ainsi, la substitution aux journaux, dans les tirades de *Figaro,* du personnage de Geoffroy, le critique redouté. Partout, on retrouvait Dugazon, remuant, agissant, riant, comme « frappé de l'étincelle électrique », a écrit de lui, en ses Mémoires, Louise Fusil ; et d'une habileté extraordinaire à se grimer, à changer sa physionomie, à s'incarner en une autre personne. Un jour que Dugazon, raconte-t-elle, causait avec le marquis d'Aigrefeuille, l'ami de Cambacérès, il eut la fantaisie de l'imiter pendant cet entretien, et, peu à peu, façonna ses traits, son attitude, ses gestes, sur ceux de son interlocuteur, les calquant si bien, qu'on eût pu prendre la copie pour le modèle. « Dans le valet du *Muet*, ajoute-t-elle, lorsqu'il vient raconter la conversation des deux pères, on croyait les voir et les entendre, tant il s'identifiait avec ces personnages. » Dans le monde, il ne retranchait rien de cette gaieté toujours en saillies, improvisant un couplet, chantant une ariette, débitant des sornettes avec esprit, soufflant l'ardeur, suscitant le rire, dans les salons les plus compassés et les plus froids.

Il avait été marié à Mlle Lefebvre, née à Berlin en 1755. Ils ne purent s'accorder et un divorce les sépara (1).

(1) Michaud, dans sa *biographie universelle,* donne ces notes sur elle : « Elle vint en France à huit ans, débuta avec sa sœur dans un pas de deux.

Mme Lefebvre ne changea point son nom de Dugazon, et à l'Opéra-Comique, elle le rendit célèbre. Professeur libre de déclamation, Dugazon eut un élève qui lui fit honneur, Lafon ; une autre qui échoua, Mlle Xavier, dont la chute fut retentissante.

Alexandre Duval, dans une des préfaces ajoutées à ses pièces, a laissé, sur lui, ce témoignage : « Je connais peu les détails de sa vie ; il était, pour moi, ce qu'il était pour tout le monde, malin et spirituel. Mais, ce que je sais d'une personne qu'il a sauvée d'une mort certaine, c'est qu'il avait un cœur excellent et que sa bienfaisance égalait, au moins, son aimable étourderie. Dugazon, comme tant d'autres artistes, approcha peut-être de trop près, cette fatale roue de la Terreur, qui entraînait tout dans son tourbillon. Mais je suis convaincu que l'homme, dont l'esprit était incapable de lier deux pensées sérieuses, n'a jamais pu avoir l'idée de contribuer à son mouvement. »

Il mourut à Orléans, dans l'enfance, en 1809.

Dazincourt.

Dazincourt, moins âgé que Dugazon, était né à Marseille, en 1747. Il s'appelait Jean-Baptiste Albouy, et son père, négociant, était riche. Sans doute, le jeune Albouy lui aurait

---

Remarquée par Grétry, qui lui donna un rôle, dans son opéra *Lucile*, puis remarquée par Favart, qui lui donna le rôle de Louise, dans le *Déserteur*, pendant une maladie de Mme Laruette. Elle brillait dans les soubrettes et les jeunes amoureuses. Personne n'a parlé le chant avec un accent plus vrai, une expression plus passionnée. Dans le rôle de Nina, elle était impressionnante. En 1787, Mme Vigée-Lebrun peignait Mme Dugazon, dans ce rôle, à l'instant où Nina dit ces paroles : « Paix ! il appelle ! » Sa taille épaississant, elle renonça aux amoureuses. Elle favorisa les débuts de Bouilly, comme auteur lyrique, en le présentant à Grétry, pour son opéra comique, *Pierre le Grand*. Elle devint sociétaire de l'Opéra-Comique en 1801. Dès l'enfance, elle fut atteinte d'hydropisie, qui nécessita fréquemment la ponction. Cette grave infirmité la força de quitter le théâtre, après trente-six ans de service. Depuis lors, elle vécut au milieu d'un cercle d'amis, composé en grande partie d'artistes, presque tous, ses anciens camarades. Sa conversation était spirituelle, de bon ton, et semée d'anecdotes piquantes, qu'elle racontait avec beaucoup de grâce. Sa figure conserva, jusqu'à la fin, tout son charme. L'expression d'expansive bonté en faisait le trait dominant. Isabey l'a très bien rendue, dans le portrait d'elle, exposé au salon de 1804. »

succédé, si le maréchal de Richelieu, en relations avec sa famille, ne l'eut attaché à sa personne, pour lui servir d'aide, au classement de papiers utiles à ses Mémoires. Durant ses loisirs, la vocation du jeune secrétaire se dessina, en jouant de petits rôles dans les comédies de salon. Il serait comédien !.. Bientôt, il put se faire engager au théâtre de Bruxelles, et il vint ensuite, à Paris, se présenter au Théâtre-Français, où il débuta dans le rôle de Crispin des *Folies Amoureuses*. En 1776, il fut accepté comme sociétaire ; il avait vingt-neuf ans.

Il montra, tout de suite, de la tenue, un ton de bonne compagnie. On reconnut qu'il était bien élevé. Son éducation première, ses relations avec la société reçue à la Cour, ses hautes protections, le désignèrent, en 1785, au choix de la reine, qui désirait jouer la comédie à Trianon. Elle le nomma son professeur de diction et de déclamation.

La nature de son talent le rendait propre aux rôles de valet. C'étaient ceux-là qu'il jouait de préférence, et Beaumarchais, qui l'avait remarqué, lui confia le rôle de *Figaro,* dans lequel, par son intelligence, Dazincourt fit de cet énigmatique personnage, — point valet tout à fait, ni même intendant, placé entre le salon et l'antichambre, — une création pleine de vigueur et de relief. Il y fut égalé plus tard, jamais surpassé. Du premier coup, il avait atteint la perfection. Il n'eut jamais de plus grand succès.

Ce rôle de Figaro devint sa pierre d'achoppement. Il ne sut point se transformer, varier son jeu pour monter plus haut, ou descendre plus bas ; car les critiques de cette époque disaient, en parlant de lui : « *Ce Crispin manqué !* » Molière était au-dessus de son action et de son pouvoir ; de même Regnard, dont il voulut représenter les « Crispin ». Il n'y apparaissait ni assez léger, ni assez étourdi, ni assez spirituel, ni assez vif. La pétulance de Dugazon lui manquait. Il ignorait l'art des petites grimaces, encore plus « les turlupinades d'un vil bouffon ». C'est Geoffroy qui écrit ces derniers mots. On devine qu'il a, devant l'esprit, cet autre « Crispin », qui s'appelait Dugazon. Il fallait à Dazincourt le répertoire de Dorat, de Destouches, de Marivaux, les rôles de vieux serviteurs, de vieil intendant, subalternes sérieux qui s'attachent à leurs maîtres, copient quelquefois leurs

vices, mais soutiennent leurs qualités. Le rôle du valet, dans la comédie de Corneille, le *Menteur,* lui procura un beau succès. Peu de dialogue ; un jeu se plaquant à toutes les situations dans lesquelles se débat son jeune maître, Dorante, et par, conséquent, une mimique expressive répondant aux inextricables pièges où se prend la faconde étourdie du *Menteur*.

La jolie petite actrice, qui s'appelait Volnais, fut son élève, car il donnait, comme Dugazon, des leçons de déclamation. Le ministre, — on ne sait pour quel motif, — fit remettre au professeur trois mille francs, eu égard aux soins apportés à l'éducation artistique de son élève. Elle-même en reçut autant pour récompenser sa docilité aux leçons du professeur.

Préville tenait Dazincourt en haute estime. Le grand acteur le surveillait de près. Il ne l'abandonna jamais. Cette tendre sollicitude donnait à croire qu'il était le père de son protégé. Il lui inspira son goût, ses principes, sa manière ; il ne put le pénétrer de son génie. « L'honnête homme, en Dazincourt, disait Geoffroy, est encore plus estimable que l'acteur, et il se fit encore plus d'honneur dans la société qu'au théâtre. Ami sûr et chaud, noble et franc dans ses procédés, humain, sensible et généreux, il ne se contenta pas de parler de bienfaisance au théâtre, il sut la mettre en pratique, et réaliser la morale de plusieurs de ses rôles... Accueilli dans les meilleures sociétés dont il faisait les délices par ses saillies plaisantes et les vivacités de son humeur provençale, il y porta toujours les grâces et les manières de la bonne compagnie (1). »

---

(1) Charles Maurice, en ses anecdotes de théâtre, écrit sur Dazincourt :

« Le temps qu'il met à son petit lever, les soins qu'il prend, sont vraiment choses curieuses. L'examen de ses bas qu'il déroule et dispose avec toutes les précautions qui en assurent la mise facile, occupent déjà de nombreuses minutes. Le reste subit la même attention, depuis les indispensables détails, jusqu'au jeu le plus obstiné de la brosse dans tous les sens. Il en porte même une sur lui, et s'en sert en vous parlant, dans quelque lieu que ce soit, sans penser qu'on puisse y prendre garde. Les odeurs tiennent aussi une large place dans cette première occupation de sa journée... Dans l'*Homme à bonnes fortunes,* lorsqu'il continue la tradition des valets imitant la toilette de leur maître et s'inonde d'eau de Cologne, jusque sous les bras, un rire éclate dans la salle et lui dit qu'il joue son rôle au naturel. »

Grandmesnil.

Grandmesnil n'était plus jeune au commencement du siècle; il avait soixante-trois ans (1737-1816) et lorsqu'il fut engagé au Théâtre-Français, il y avait quinze ans qu'il jouait, à Bordeaux, ce que l'on appelait alors les « rôles à manteau », c'est-à-dire les financiers et les valets de grande livrée. Tous les critiques de cette époque s'accordent à louer son intelligence, sa tenue, son honorabilité, sa manière d'interpréter les grands rôles de Molière, et surtout l'*Avare* dans lequel il excellait. Petit-fils du célèbre Duchemin, il semblait avoir hérité du talent de son aïeul ; il était entré au théâtre, par goût, poussé par tradition de famille. Il possédait la verve comique, le sourire expressif, toutes les qualités du grand comédien, résistant au papillotage du débit, que les jeunes acteurs prenaient, alors, pour le signe du talent. Brifaut, en deux lignes, trace exactement son portrait. « Il était, écrit-il, le plus farouche des censeurs de la rue de Richelieu ; le Caton du Sénat comique. »

Michot.

Michot (1) avait quarante ans, à l'époque du Consulat. Bonaparte, attiré sans doute par sa rondeur, son aplomb, son air franc et loyal, en avait fait le directeur de son théâtre de la Malmaison où jouaient, de temps à autre, ses familiers, et plusieurs des fonctionnaires de sa maison. Rieur et bon enfant, mais d'extérieur vulgaire, la taille massive et sans élégance, Michot était fait pour les personnages de paysan, d'artisan, de petits bourgeois. Il réussissait peu dans ceux des financiers. Néanmoins, son débit offrait beaucoup d'expression ; sa voix arrivait à exciter l'émotion par un accent attendri dans les situations pitoyables. Ceux qui rient de tout, comme Michot, savent aussi faire pleurer. Le chagrin

(1) Michot, 1759-1830.

autant que la joie sont, en eux, communicatifs. Il avait débuté au *Théâtre des Petits-Comédiens,* appelé jadis Beaujolais ; puis, en 1785, il était entré aux *Variétés*, enfin au *Théâtre-Français.* Lorsque, à la Révolution, il y eut scission, parmi les acteurs, Michot suivit Talma, Dugazon, Monvel, à la salle de la rue de la Loi.

Alexandre Duval parle de lui en termes bienveillants et déplore sa retraite, qui fut prématurée. « Michot dont j'ai si souvent employé les talents, a écrit l'auteur dramatique, acteur précieux et rare par la franchise de son jeu et le naturel de son dialogue, a trop tôt, pour les plaisirs du public, abandonné un théâtre où l'on ne goûtait pas moins sa manière que l'on n'honorait son caractère. Peut-être fatigué de sa carrière, a-t-il vu le théâtre tel que je le vois ! Il aura comparé sa société à toutes ces grandes sociétés humaines qui couvrent notre globe. Au théâtre, il se trouve aussi des empereurs et des esclaves ; des petits et des grands ; des gens d'esprit et des sots. Comme dans le monde, l'intérêt et l'orgueil y sont le mobile de toutes les actions ; presque autant que dans les cours, on se pousse, on se heurte, on intrigue, on se nuit, on se déteste. Comme partout, le faible est sacrifié au puissant, et la raison à la sottise. Heureux celui qui, comme Michot, peut sans perte et sans souci, se retirer de la bagarre, et se repliant sur soi-même, vivre heureux du fruit de ses travaux (1). »

---

(1) Kotzebue, dans ses *Souvenirs de Paris*, t. II, p. 286, a écrit sur Michot : « Si l'on est à table avec vingt hommes, on peut parier que dans ce nombre il n'y en a pas deux qui n'aient fait campagne, quand même on se trouverait avec des poètes, des artistes et des comédiens. Dans le temps de la Terreur, on était fort heureux de pouvoir quitter Paris pour aller à l'armée, car c'était là seulement qu'on était en liberté. On s'y trouve aussi à table, sans s'en douter, avec des hommes qui ont joué de grands rôles pendant la Révolution et qui n'en ont pas l'apparence, s'étant toujours conduits en gens d'honneur et de probité. Tel est, par exemple, Michot, acteur du Théâtre-Français, qui fit deux campagnes avec le général Montesquiou, qui fut blessé, et qui, envoyé à ce général comme commissaire du gouvernement, lui apporta l'ordre de s'emparer de la Savoie. Il se fit aimer des habitants de ce pays, parce qu'il était humain et qu'il ne souffrit pas qu'on se moquât des cérémonies de la religion, ou qu'on y mît le moindre empêchement. A son retour, il fut choisi pour député et nommé à d'autres emplois, qu'il eut la sagesse de refuser. Il eut bien raison. Car s'il avait accepté, il aurait certainement été guillotiné avec les Girondins dont il était l'ami. Il conserva sa place dans la garde nationale et fut souvent de service près de Louis XVI.

Quelques autres comédiens.

Après ceux-là, on peut citer quelques autres comédiens, non sans mérite : Batiste, aîné, bel homme, de taille élevée, que ses grands bras avaient fait surnommer le télégraphe ; d'abord livré à la tragédie, l'abandonnant pour la comédie, et revenant ensuite à la tragédie où il ne brilla jamais, si ce n'est dans le rôle du Cimbre de *Marius à Minturnes* ; finalement, suffisant dans l'un et l'autre genre, pas assez remarquable, pour devenir chef d'emploi ; travaillant trop, s'appesantissant à tous les mots, aux points, aux virgules, comme en une leçon apprise et récitée par un bon élève.

Ensuite, Batiste, cadet, obsédé du désir de surpasser Brunet, le désopilant acteur du théâtre Montansier ; tirant tous ses effets de son visage, d'une laideur assez prononcée pour en paraître ridicule, chauve et mal bâti, s'appliquant à la charge et à la bouffonnerie qu'il confondait avec le comique.

Et le « père » Vanhove, — comme il était appelé, — originaire de Lille, dont il garda, pendant toute sa vie, l'accent nasillard. Il avait succédé à Brizard, et remplaçait Monvel, lorsque Monvel était malade, et surtout il présidait avec un sérieux imperturbable, à la cérémonie qui termine le *Malade imaginaire*. Nul, mieux que lui, ne sut débiter le latin de cuisine, que Molière avait intercalé dans sa pièce, à l'exemple des bouffons italiens.

Non possum, docte confrère,
en moi satis admirari.

Et Naudet que l'on peut mettre, au même rang que Van-

Il adoucit la situation de ce malheureux monarque autant qu'il était en son pouvoir. Dans les moments où il n'était pas observé, il ôtait son chapeau et appelait le roi *Sire, votre Majesté*. Il lui procura sur sa demande Tacite et Gil-Blas. Le roi avait confiance en lui et lui demandait quelquefois ce qu'il pensait qu'on pourrait faire de lui. Michot le consolait alors, en lui disant qu'il croyait qu'on l'enverrait en Espagne où régnait son parent. Michot lui-même était persuadé qu'on n'en viendrait à aucune extrémité. Il dit souvent avec attendrissement : « Je suis sûr que dans l'endroit du testament de Louis XVI où il est question d'amis sensibles, il a pensé à moi. Ce brave homme doit être heureux du témoignage de sa conscience. »

hove, avec les mêmes emplois ; et Florence, chargé des rôles de confident aux tragédies, et de raisonneur aux comédies ; et La Rochelle, un acteur, fort distingué, s'il eût été moins paresseux. Molière avait, en lui, un interprète intelligent, délicat et spirituel, dans le notaire de l'*École des Femmes,* dans le *Vadius* des *Femmes savantes* (1).

Qui nommer encore? Michelot (2), Joanny, une copie de Talma ; Damas, une doublure de Saint-Phal ; Caumont, celle de Grandmesnil, et enfin Des Essarts. Fleury, en ses Mémoires, le juge ainsi : « Bon dans son intérieur, parfait devant le public, jamais cet acteur ne fut estimé ce qu'il valait, qu'à sa mort. Le cœur le plus noble battait dans cette vaste poitrine, et sous ce large front siégeait la plus belle intelligence. De la franchise, une gaieté communicative, une rudesse mêlée de bonhomie, tels étaient les caractères distinctifs du talent de Des Essarts... Peu taillé en meuble de boudoir, il avait trop de talent dans les ouvrages à fracas, pour n'être pas très mauvais dans les ouvrages musqués. Les rôles de Molière étaient ceux qui lui allaient le mieux. La physionomie des Orgons de cet auteur divin était la véritable physionomie de Des Essarts. Il naquit Orgon (3).

---

(1) Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. I, p. 273 :

« Naudet, tout homme de sens qu'il était, s'endetta, m'a-t-il dit, à se faire en velours et en brocard un équipement honnête pour l'emploi des tyrans. Vanhove, non moins magnifique, s'était ruiné pour figurer décemment dans l'emploi des rois. Il avait, il est vrai, dans son vestiaire, quelques pièces à plusieurs fins ; mais à l'en croire, elles lui avaient *coûté bon.* Certaines cuirasses, entre autres, dans laquelle il jouait indifféremment Mithridate, Agamemnon et le vieil Horace, cuirasse de velours vert à quatre poils, enrichie d'écailles d'or et d'un trophée composé de canons, de tambours, de fusils, groupés avec un goût exquis et dans laquelle il s'était ménagé deux poches, l'une pour son mouchoir, l'autre pour sa tabatière, cette cuirasse, dis-je, ne lui coûtait pas moins de cinquante-trois louis. »

(2) Michelot débuta à la fin du Consulat, dans les *Fausses Infidélités* et *Britannicus*. Il avait à peine dix-huit ans. Il était né, en 1785, d'une famille honorable que la Révolution avait ruinée. Grimod de la Reynière lui trouvait une taille trop exiguë, pour représenter les jeunes princes dans la tragédie. « S'autoriserait-il de Monvel, dit-il ? on répondrait qu'une âme, comme celle de Monvel, n'est pas le partage de beaucoup d'acteurs ; que si Monvel était d'une taille un peu grêle, comme Michelot, il n'avait pas, comme lui, une figure sans physionomie. Il lui faut dans la comédie des rôles d'amoureux comiques, avec plus de grâce et plus de légèreté. »

(3) Sa corpulence lui causait d'excessives transpirations et Fleury ajoute, en ses *Mémoires* (t. II, p. 324), sur son camarade :

Ce n'était point la nature prise sur le fait, c'était la nature même.

QUELQUES AUTEURS

Est-ce tout ; est-ce suffisant pour ce tableau des théâtres sous le Consulat? les mœurs des comédiens et leur talent dépeints, ne faut-il pas faire mieux connaître aussi quelques auteurs dont les noms, durant ces quatre années, remplirent les affiches collées aux murailles?

Les faiseurs de vaudevilles et de farces restaient des amuseurs, composant une œuvre à la hâte pour en recevoir le prix. Ceux-là sont de tous les temps ; ils ressemblaient à leurs devanciers ; et ceux qui les devaient suivre ne furent que leur copie. Ils voulaient faire rire et s'amuser eux-mêmes. Avaient-ils souci de l'art ; s'étaient-ils fixé un but?

« Dans le carnaval, jamais sa blanchisseuse ne portait en compte, comme pour tout le monde, 8, 10 chemises par semaine. Le livret était ainsi figuré :

Plus 50 livres de chemises fines ;

Plus 1 quintal et demi de chemises de nuit.

« Quand on l'entendait dire : il faut, qu'avant tout, un honnête homme s'occupe de la gloire de sa table ; une bonne cuisine est l'engrais d'une conscience pure, on pouvait s'attendre à quelques-uns de ses bons mots. Je ne sais si je suis bien exact, en faisant les citations suivantes : ... que le gigot soit attendu, comme un premier rendez-vous d'amour ; mortifié comme un menteur pris sur le fait ; doré comme une jeune allemande, et sanglant comme un caraïbe... Profitez de la condescendance de l'élégant rognon de veau, multipliez ses métamorphoses. Vous pouvez, sans l'offenser, le nommer le caméléon de la cuisine ; qu'il soit placé, comme exposition, dans les déjeuners de garçon, et comme péripétie aux dîners des philosophes... Faites de l'œuf l'aimable conciliateur, qui s'interpose entre toutes les parties, pour opérer les rapprochements difficiles... Le mouton est à l'agneau ce qu'est un oncle millionnaire à son neveu à la besace... L'épinard vaut peu par son essence, mais il est susceptible de recevoir toutes les impressions. C'est la cire vierge de la cuisine. »

Étienne et Martainville, dans leur histoire du théâtre français, donnent ces notes sur lui :

« Il avait été procureur à Langres, et il était généralement ami de ses camarades, quoiqu'il supportât quelquefois impatiemment leurs plaisanteries sur sa monstrueuse corpulence. Quand il jouait Orgon, il lui fallait une table spéciale. Son prodigieux appétit répondait à l'énormité de sa conformation. Des Essarts mangeait ordinairement ce qui aurait suffi au repas de quatre hommes. »

Leur plus grande ambition, — les chroniqueurs nous en avertissent, — était de passer gaiement leur vie. Ils se préoccupaient peu des vices du jour ; ils couraient après la vogue, afin d'avoir beaucoup d'argent. Leur nom ? On retrouve presque toujours les mêmes aux annonces des théâtres : de Ségur, Dupaty, Radet, Barré, Desfontaines, Chazet, Dieulafoi, Désaugiers, et le chevalier de Piis, et de moins connus qui ne faisaient que passer un jour (1). En tous ceux-là, il y avait de la gaieté, de l'esprit, de la verve. Ils excitaient le rire de leurs auditeurs. Ils inventaient des situations bouffonnes, grotesques, hilarantes. Ni poètes, ni philosophes, ni moralistes. Ce n'est pas en eux qu'il faudra chercher le caractère de l'époque. Ils ont la parole facile ; ils chantent les plaisirs de la table, les surprises agréables de l'amour. Avec eux, le temps passe aimable, léger, souriant. Et l'on sortait de leur spectacle avec l'humeur plus joyeuse. C'était tout ce qu'ils avaient voulu, et ce que l'on avait voulu soi-même.

Ils ne furent pas les seuls heureusement dont le théâtre fit connaître les noms. Il y en eut d'autres, avec une plus noble ambition, qui tâchèrent de s'inspirer de l'exemple des grands auteurs classiques, de continuer la chaîne qui, depuis Molière, était arrivée à Beaumarchais. Il y avait eu Lesage, Destouches, Marivaux, Piron, Gresset, puis Sedaine. Ne pourraient-ils pas être comme un de ceux-là, et laisser, après soi, une œuvre immortelle ? Ne citait-on pas toujours *Turcaret*, la *Métromanie*, le *Méchant* ? Et Andrieux composa les *Etourdis* ; Colin d'Harleville, l'*Inconstant* et l'*Optimiste* : défauts de caractère, point assez graves, pour imprimer un intérêt durable à une œuvre. Qu'est-ce que

---

(1) Radet possédait à Villemomble, dit Mme de Genlis (t. V, p. 340), une jolie maison dans laquelle il assemblait très bonne compagnie, choisie parmi des personnes aussi spirituelles qu'aimables. On rencontrait, là, Barré, Desfontaines, Maurice. Ce dernier, dit-elle, a, dans l'esprit, une grâce particulière qui n'a jamais de fadeur.

= Chazet est considéré comme l'auteur de la chanson : *Rendez-nous notre père de Gand*. Il fut bibliothécaire du roi ; démissionna en 1830, et pour vivre, devint directeur des bains de Tivoli. On lui attribue aussi la chanson : *Halte-là, la garde royale est là !*

l'étourderie dans la pièce d'Andrieux ? Qu'est-ce que l'inconstance et l'optimisme qui forment les sujets des deux comédies de Colin ? Peut-on comparer ces travers d'esprit, à l'avarice ou à l'hypocrisie, si maltraitées par Molière ; à la méchanceté même, décrite par Gresset ; à l'âpreté du manieur d'argent, flagellée par Lesage, en son *Turcaret* ? L'Étourdi, l'Inconstant, l'Optimiste ne nuisent à personne et n'entament point le bonheur de la société ; c'est à peine s'ils sont ridicules. Et quoique ce soit un défaut de tous les temps d'être étourdi, optimiste, inconstant, ce défaut n'a point assez d'action rayonnante, pour susciter un grand intérêt. Il n'engendre ni l'indignation, ni la colère, comme le vice d'Harpagon ou de Tartufe. On rit ; on s'étonne de l'incohérence de jugement du personnage et de sa conception singulière de la vie. On reconnaît l'effort, accompli par l'auteur, pour dépeindre un petit côté de la nature humaine. Mais l'œuvre est trop mince pour survivre à une curiosité passagère, et elle périra comme les vaudevilles d'un jour.

Le *Vieux célibataire* de Colin possède plus d'envergure. Offre-t-il plus d'intérêt ; donne-t-il une leçon aux spectateurs ? Rien de tout cela. Ce n'est encore qu'un tableau vulgaire de la vie, construit avec art, où l'homme apparaît avec toutes ses faiblesses, la femme avec toutes ses coquetteries, sans qu'on puisse en tirer aucune moralité. L'œuvre offrait surtout un admirable développement, pour mettre en relief le talent des comédiens, et elle en acquérait ainsi plus de beauté et plus de consistance. Elle se distinguait par beaucoup de talent, mais pas une étincelle de génie ne l'illuminait. Colin a trop vécu en lui-même. Il ne s'est pas assez répandu au dehors. Son œuvre ne représente que lui. Il a écrit l'*Optimiste,* parce qu'il a vu son père heureux, et qu'il l'est lui-même. Il est né en un milieu où régnait le bonheur, et il n'en fut jamais privé. Ne cherchons, en son œuvre, ni les mœurs du Directoire, ni celles du Consulat. Ses comédies se développent sagement avec lenteur, se terminent toujours d'une manière satisfaisante. Il ne s'y trouve rien d'amer, ni de cruel. Elles sont le reflet de son caractère. Colin fut un honnête homme, de mœurs douces. Il s'est considéré, et il s'est reproduit comme il se voyait, bon bour-

geois de la province, qui n'a d'autre ambition que de voir se renouveler les jours, pareils à ceux qu'il a déjà vécus.

Andrieux a fait précéder l'œuvre de Colin d'Harleville, son ami, d'une préface où il raconte quelques anecdotes charmantes qui furent communes à l'un et à l'autre ; puis, il nous décrit la demeure patrimoniale du poète, ses habitudes et ses mœurs. Et en lisant ces pages finement remplies, on s'explique, encore mieux, pourquoi les comédies de l'auteur furent toujours si sagement écrites, sans émouvantes péripéties.

Écoutons Andrieux.

Le jeune Colin avait achevé l'*Inconstant* et désirait présenter la pièce à Molé qu'il connaissait. Il habitait, alors, au quatrième étage d'une maison de la rue Saint-Benoît, non loin du quartier où résidait Molé. Le grand comédien devait venir souper chez lui, avec Andrieux, car on soupait encore, avant la Révolution. Après le repas, on lirait la comédie. Andrieux est très précis. La table était petite, écrit-il, mais proprette. Le linge fleurait l'odeur de la lessive de campagne ; la vaisselle n'était pas élégante, mais solide. Le menu se composait d'un poulet et d'un plat d'épinards, délices de Colin ; d'un entremets et d'un dessert. Molé, en entrant, fut charmé de ces dispositions d'intérieur. Il considérait, avec admiration, la vieille servante, empressée à ce service, et son esprit s'épanouissait au milieu de cet ordre, et de cette tranquille paix. Comme il louait son jeune ami de posséder cette bourgeoise aisance : « — Oh ! répondit Colin, c'est pour vous ce luxe de hasard. Quand nous soupons avec mon ami Andrieux, nous ne sommes pas aussi magnifiques. » Andrieux raconte ensuite l'attitude de Molé, pendant la lecture du manuscrit. Le comédien ne comprenait pas, tout de suite, les situations de chaque scène ; il se faisait répéter les tirades, il y réfléchissait et voulait que l'auteur lui en précisât ponctuellement le sens. L'œuvre, cependant, lui plut, et déposée au Théâtre-Français, elle y fut jouée.

Cette narration vaut comme témoignage sur la vie d'un homme de lettres de cette époque, sur celle d'un comédien, et non des moindres, qui acceptait une politesse bourgeoise d'un auteur inconnu. Beaucoup d'hommes de lettres vi-

vaient de cette manière, rappelant l'existence de Corneille et de Racine à leurs débuts, tout à leurs conceptions, n'escomptant point la gloire, avant qu'elle fût échue. Ces mœurs changèrent bien vite. Lorsque Alexandre Duval, en ses préfaces écrites pour chacune de ses pièces, parle de ses déjeuners dominicaux, avec ses amis, pendant le Consulat, ce n'était plus la même simplicité. Le luxe était devenu un besoin pour les écrivains. surtout lorsqu'ils fréquentèrent les grands fonctionnaires qui aimaient leur compagnie.

Andrieux ajoute à ce tableau la description d'un séjour fait à Monvésin, près de Maintenon, au domaine de Colin. La maison d'habitation était modeste, agréablement située dans une vallée qu'arrosait l'Eure s'écoulant doucement sous l'ombrage des grands arbres des jardins. Colin l'avait reçue en héritage de son père, très fier jadis de cette demeure qu'il avait fait construire, de ces jardins qu'il avait fait planter. Et le père s'y était complu autant que si c'eût été au château de Versailles, et le fils également. En ce séjour charmant, le poète satisfait de son bonheur, eût-il pu écrire des comédies d'une trop vive satire ? La vie lui souriait, et lui-même souriait à son œuvre, et lorsque, voulant enfin attaquer les vices de son temps, il écrivit les *Mœurs du jour,* ce ne furent que des critiques anodines, quelques remarques émoussées sur les toilettes des femmes.

Les femmes, veux-tu dire ? Ah ! s'il en est encore
Qui chérissent le goût, les mœurs et le bon-sens,
Que d'autres je retrouve, après cinq ou six ans,
Oui, que j'avais pu voir modestes, ingénues,
Qui, lestes maintenant, et presque demi-nues...

Acte 1er, scène VII.

Là, encore, c'est l'homme doux de la bourgeoisie qui parle, l'homme bienveillant, qui ne s'emporte point en colères terribles, qui constate un changement, sans trop s'en offusquer. Puisque la société est ainsi faite, il l'accepte comme elle est. On retrouve l'optimiste : car cette société, ces femmes coquettes, ne pourraient-elles pas être pires ? Voilà Colin, — non un censeur des vices de son temps, mais un auteur affable, vivant simplement, comme on vivait alors dans la bourgeoisie provinciale.

Andrieux aurait eu plus de malice, plus de causticité si la politique ne l'eût pas absorbé et détourné de ses travaux de poète comique. Ses comédies, qui ont suivi les *Étourdis,* n'ont pas été dignes de cette première œuvre, et Geoffroy, jugeant l'auteur, ne le classe qu'au troisième rang, parmi ceux de cette époque. Ses contes, ses épîtres en vers, œuvres d'un moraliste qui juge et critique, ont plus contribué à sa renommée que ses comédies. En ses préfaces, — il en avait fait pour les autres, il en fit aussi pour lui, — on discerne bien l'homme même. Il était né satirique. Avec des loisirs, il aurait conçu et produit des comédies de verve moqueuse. Il ne lui échappe pas que les auteurs, ses contemporains, depuis longtemps pusillanimes, émoussent tous les traits de leurs satires, avec une tendance à esquiver le mot propre. Il s'explique. Est-ce leur faute, dit-il, ou celle du public ? Et il accuse le public. A-t-on considéré, ajoute-t-il, une salle de théâtre à une première représentation ? Les auditeurs y semblent inquiets, n'osant se livrer aux applaudissements. Ils redoutent le mot cru, un trait de mœurs profond qui éclabousserait le décorum de la société. Molière risquait le mot et la satire de ses comédies allait jusqu'à la cruauté. Il s'attaquait à tous les vices où il les voyait, chez les grands seigneurs, comme dans la bourgeoisie. Il vengeait la vertu délaissée, et il trouvait, parmi ses approbateurs, le roi lui-même. La différence était grande sous le Consulat, puisque les pièces de l'ancien répertoire étaient corrigées, avant de paraître en scène. C'était donc la faute de Bonaparte, si l'hypocrisie recommençait dans le monde, et si les auteurs, pour être joués, se montraient si prudents et si bénins *(Préface de la suite du Menteur).*

Lorsque de Colin, on passe à Picard, on est ébloui de la verve, de l'esprit, de la pénétration de l'auteur. On s'est promené avec le premier, dans des allées droites, bordées de ramures alignées et bien émondées par le sécateur. Avec le second, la promenade est tout autre, découverte, variée, allant un peu au hasard en des allées sinueuses, mais toujours en plein soleil.

Picard s'attache aux passions du jour. Il les décrit, les censure et s'en amuse, et il en amuse ses auditeurs. Sous la

Révolution, lorsque la religion était proscrite, lorsque la vie cloîtrée était attaquée, il compose *Les Visitandines*. Ce ne fut peut-être pas très louable, mais il était jeune et voulait parvenir. De cette pièce, en effet, date sa renommée. Il vit, ensuite, sous le Directoire, les bassesses procurer les meilleures places, la corruption s'étaler avec cynisme, la vénalité surpasser le talent et il écrit *Médiocre* et *Rampant*. Le vertueux Laroche s'écrie :

Ainsi donc travaillez. A force de talents
Méritez des emplois, vous perdez votre temps.
D'en être digne ou non, bien fou qui s'embarrasse ;
Sachez flatter, ramper, vous aurez une place.
C'est le plus sûr moyen. Dorival l'a choisi ;
Et ne voyez-vous pas comme il a réussi !

Alors, sous le Consulat, lorsque les agioteurs, les tripoteurs d'affaires, sont déconsidérés, lorsque l'honnêteté essaie de refleurir, c'est eux qu'il fouette en sa comédie, *Duhautcours ou le contrat d'union*. Il marque d'infamie l'astuce de ces aigrefins qui, par leurs combinaisons scélérates, ruinent les honnêtes gens (1). Il fait, comme on l'a dit, le *journal du temps*.

C'est en son œuvre que se trouve l'image de l'époque. Il est né à Paris, spirituel, caustique, amusant. Non seulement les titres de ses comédies ne ressemblent pas à ceux de Colin, mais ses comédies elles-mêmes ont une autre allure, du mouvement, de la raillerie, et surtout du naturel. C'est par cette

---

(1) La pièce était écrite en 5 actes, en prose, avec Chéron. Picard dit, en sa préface : « Au moment où nous donnions la pièce (1801), quelques négociants de Paris affichaient le plus grand luxe. Ces négociants faisaient les grands seigneurs. Leurs maisons étaient le rendez-vous de nos généraux, de nos premiers magistrats. Seulement la société toujours très nombreuse était un peu mêlée, comme cela devait être, à la suite d'une révolution qui avait déplacé et confondu toutes les classes. Ces négociants, encouragés par le succès de quelques spéculations heureuses, croyaient pouvoir acquérir, en peu d'années, une fortune égale et même supérieure à celle que les négociants prudents et sensés obtenaient jadis par vingt ou trente années de travail. Ces dépenses et cette cupidité en conduisirent plusieurs à des faillites arrangées. C'est ce vice, c'est ce crime (car c'en est un) que nous entreprîmes d'attaquer dans cette comédie. Notre acte chéri, c'est le quatrième. Je crois pouvoir dire franchement, après plusieurs suffrages honorables, que notre assemblée de créanciers est comique, intéressante et quelquefois effrayante de vérité. »

qualité qu'il brille. Ses personnages, il les a vus vivre, il les a entendus parler; et tels il les reproduit. Quand il composa la *Petite Ville,* tous les provinciaux, venus à son théâtre, s'imaginaient que Picard connaissait leurs voisins et qu'un indiscret l'avait mis au courant de leurs petites passions. Il prend, d'ailleurs, son bien un peu partout, comme Molière, qu'il rappelle souvent. Une confidence, une lecture, lui fournissait la matière d'une comédie. Fait-il les *Trois Maris*? C'est l'idée d'un de ses amis qu'il a mise en scène : un mari trompé qui se fâche; un mari trompé qui s'accommode de l'être; un mari trompé qui l'ignore et se moque des deux autres. *Mr Musard,* il le doit à une conversation avec un passant. *S'amuser,* lui avait dit son interlocuteur, c'est un agrément enviable, mais *Muser,* quand on le peut, *Muser* à son aise, laisser vagabonder son esprit en même temps que ses jambes, c'est un plaisir charmant qu'aucun autre ne balance. De même de *M. Tatillon,* le bavard qui se mêle des affaires de tout le monde et les fait échouer par son indiscrétion, ou sa maladresse.

Aucun vice, aucun ridicule, ne lui échappent. Mais il s'interdit la politique, et pour cause. Le sujet était trop scabreux. Il avait l'exemple de Lemercier qui n'avait pu faire réussir *Pinto,* l'histoire d'une conjuration au Portugal; l'exemple de Dupaty, dans *Picaros* et *Diego,* pièce qui faillit envoyer l'auteur à Saint-Domingue; l'exemple d'Alexandre Duval, qui, à chacune de ses pièces rappelant un souvenir politique, fut obligé de la retirer de la scène, et même, après *Édouard en Écosse*, de s'exiler en Russie, pendant un an. La politique! On sait bien que Bonaparte se la réservait pour lui seul, et qu'il ne souffrait pas plus la critique d'un journal, ou celle d'un théâtre, que celle du Tribunat. Picard se le tenait pour dit.

Auteur d'abord, il fut ensuite acteur. Il jouait, lui-même, à son théâtre, les pièces qu'il avait composées. Il subissait donc deux fois la critique: la première, sur la pièce; la seconde, sur la manière dont elle était jouée. Geoffroy lui fut clément. Il fit souvent l'éloge de Picard. Le feuilletoniste des *Débats* appréciait l'auteur, sa bonne humeur, ses railleries légères, leur ton de bonne compagnie. Et il l'incitait à élever son idéal, à creuser davantage le caractère de ses per-

sonnages. Quant à son talent d'acteur, il l'estime beaucoup moins que son talent d'auteur.

Le mérite de Picard était d'avoir réuni une troupe qui le secondait avec dévouement. Chacun de ses pensionnaires était à sa place dans son rôle, parce que Picard l'avait écrit pour l'acteur même. Et les pièces n'avaient point de chute retentissante. Elles plaisaient toujours par quelque côté ; les acteurs, solides dans leur personnage, les défendaient contre un échec. Elles n'étaient, au surplus, qu'une reproduction de la vie. Les yeux fureteurs du poète, son esprit éveillé, lui fournissaient, sans cesse, des sujets de comédie, mieux que cela, des mannequins, dont il recouvrait l'ossature de toute la fantaisie de son imagination. Tel jour, dans la rue, il avait rencontré celui qu'il devait dresser en pied sur les planches de son théâtre ; tel autre, il avait recueilli la phrase qu'il enchâssait en vedette, dans la scène la plus réussie. La rue, l'atelier, le salon de son temps, apparaissaient ainsi dans toute leur vérité. Il inventait beaucoup ; il observait davantage ; il savait retenir et se rappeler ; et il renouvelait, chaque jour, ce que l'on avait vu faire à Shakespeare et à Molière, défendre soi-même son œuvre, devant le public. La foule les suit avec sympathie ceux-là, les courageux qui se jettent, tête baissée, dans l'action, comme Picard. Et pour résumer, en une phrase, toutes ses qualités, on peut dire après Villemain : « Il avait lu dans la vie humaine, plus que dans les livres. »

Alexandre Duval était né à Rennes, en 1767. Il fut longtemps l'ami de Picard, avec lequel il devait se brouiller un jour. Mais, au temps du Consulat, aucune querelle ne les avait séparés. L'un et l'autre rivalisaient d'ardeur, afin de plaire au public, et ils étaient devenus les deux plus grands fournisseurs des théâtres.

Duval n'avait pas plus d'esprit que son ami, ni la faculté d'observer plus aiguë. Il possédait une entente de la scène plus forte. Les situations de ses comédies ou de ses drames étaient mieux développées, ce qui en augmentait l'intérêt. Comme son ami, il puisait dans ses lectures, ou ses conversations, le sujet de ses œuvres. Lisant La Bruyère, ses yeux tombent sur cette pensée : « Combien de testateurs se repen-

tiraient de leur économie pendant leur vie, s'ils pouvaient voir, après leur mort, la figure de leurs héritiers? » De là était sortie une pièce en un acte, *Les Héritiers*. D'ailleurs, sa jeunesse aventureuse, sa vie de marin, de soldat, d'ingénieur, sa vie d'acteur même, pendant plusieurs années, lui avaient donné, plus qu'à Picard, l'expérience des hommes, mais aussi un caractère moins facile.

Les préfaces des deux auteurs, à chacune de leurs pièces, nous font sentir cette différence. Celles de Picard sont plus générales, s'appliquent davantage à la contexture et à l'esprit de l'œuvre ; celles de Duval sont plus personnelles, et révèlent une âme aigrie par les soucis de l'existence. Il se plaint un peu de tout le monde, des gens du pouvoir et surtout des écrivains, ses juges. Contre Geoffroy, il exhale l'aigreur de ses souvenirs. « Geoffroy était le fils d'un boulanger, écrit-il, et, cependant, on peut dire *proverbialement*, qu'il n'était pas *bon comme le pain*. Par ses grandes connaissances dans la littérature ancienne, et par son originalité malicieuse dans ses jugements, il fit sa fortune et celle du journal de l'empire dont il composait les articles « spectacles ». Il s'était rendu si terrible, pour les auteurs et les acteurs, que, semblable au Jupiter tonnant, il ne se laissait désarmer que par les plus prompts sacrifices. Aussi, portait-on, sur ses autels, des cachemires, des diamants, de la vaisselle d'or et d'argent ; ce qui donnait à sa maison, ou, si l'on aime mieux, au temple qu'il habitait, l'apparence d'une maison de prêt. Il m'a bien souvent atteint de ses foudres, mais, j'ai, au moins, cette consolation de n'avoir jamais voulu sacrifier à ce Dieu vénal. »

L'esprit indépendant, l'âme fière et haute, Duval souffrit, tout de suite, des audaces de son caractère altier. Sous la Révolution, à sa première pièce politique, *Les Chevaliers d'Aristophane*, dans laquelle il dépeignait le peuple berné par ses flatteurs, il subit les rigueurs de la censure. La pièce fut interdite. Plus tard, sous le Consulat, il découvre le sujet d'un drame poignant dans la vie du dernier Stuart. Ce drame est intitulé *Édouard en Écosse*. En l'écrivant, il n'a d'autre pensée que de faire œuvre d'artiste, œuvre généreuse en même temps, pleine de pitié pour un prince infortuné. Mais les royalistes s'emparent de la pièce, l'applaudissent à

outrance, et Bonaparte sortit furieux de la représentation. Dans la nuit même, le Premier consul mande Cambacérès sur qui tombe son mécontentement. Cambacérès, rentré chez lui, mande à son tour Chaptal et fait rejaillir sur le ministre la mauvaise humeur de son chef. Chaptal, moins effrayé, plus circonspect, s'empresse d'avertir Alexandre Duval, et lui conseille de s'éloigner de Paris. Duval aurait voulu prendre du repos. Après un mois de répétitions, il désirait quelque tranquillité. L'avis du ministre le pousse jusqu'au bureau des messageries. Il aperçoit celles de Rennes ; il y monte. En Bretagne, il n'est pas encore rassuré, et il part pour la Russie où il séjourne pendant un an.

Revenu à Paris, il reçoit du Premier consul une demande pour le théâtre de la Malmaison. L'auteur se met à la besogne, écrit une pièce, assiste aux répétitions avec Michot, qui dirigeait les comédiens, pris dans la famille Bonaparte. La pièce jouée, Michot est récompensé dignement, largement; Alexandre Duval, oublié, n'obtint pas un seul cadeau, encore moins une grâce. Il s'était mis en frais de voiture et de toilette, désagrément sans compensation. Car, il avait espéré que Bonaparte, satisfait, lèverait l'interdit appliqué à son drame. Espérances déçues. La pièce demeura proscrite.

A ce drame il tenait beaucoup. Ce fut le départ de sa réputation. Tous les royalistes lui avaient envoyé leurs cartes et leurs congratulations. La foule, le premier jour, émue par le spectacle, restait muette d'admiration et n'osait applaudir, dans la crainte de perdre quelques mots du dialogue, haletante, frissonnante, avide des paroles qui agitaient ses nerfs et faisaient tressaillir son cœur. Les applaudissements n'éclataient que dans les couloirs, la toile baissée, et duraient pendant les entr'actes jusqu'au lever du rideau, pour l'acte suivant. Et les beaux bénéfices que l'auteur attendait de son œuvre furent perdus (1).

---

(1) Muret : *Histoire par le théâtre*, p. 199 : « Du reste Duval n'avait pas de chance. Son drame *Guillaume le conquérant*, représenté le 16 décembre 1803, fut également interdit. Au 3e acte, les guerriers de Guillaume entonnent la chanson de Roland, ce vieil hymne de combat, qui, en effet, dans les champs d'Hastings,

Privé des fruits de son travail, on comprend la rancune d'Alexandre Duval contre les puissants du jour. Contre Geoffroy, ce fut de la haine, lorsque l'écrivain des *Débats* attaqua une autre pièce de l'auteur et provoqua ainsi une nouvelle interdiction. Le théâtre avait remis à la scène la *Jeunesse de Richelieu ou le Lovelace français*, dont Alexandre Duval était l'auteur plus encore que Monvel. Eh quoi ! Richelieu, s'écriait Geoffroy, un des plus grands seigneurs de l'aristocratie, le plus aimable des courtisans de Louis XV ! Est-il honnête d'outrager toute une caste décimée par la Révolution ! la famille de Richelieu n'est pas éteinte... Tolérera-t-on un pareil scandale ? Et Bonaparte céda aux insinuations de Geoffroy. La pièce, prohibée à Paris, le fut ensuite en province.

La malechance le poursuivait, et il s'éloigne du monde des salons, et sa rancune s'exalte contre Geoffroy et ses protecteurs. C'est ce que nous fait entendre Brifaut, racontant une lecture de Duval chez Mlle de Chastenay. L'écrivain adulé, choyé, applaudi par la société de la grande dame, revenait de sa mauvaise impression sur le monde des salons où il avait été reçu naguère. Il se montrait radieux de cet accueil poli et courtois. Il s'extasiait sur l'intelligence de ses auditeurs. Voilà ceux qu'il nous faut, disait-il, à nous, hommes de lettres : ils nous comprennent, ceux-là, ils entrent dans nos idées ; ils admettent nos conceptions. Quelle dissemblance, ajoutait-il, avec les « sots financiers » !

Au reste, plein d'aménité, de sensibilité, d'attention pour ses amis ; reconnaissant envers ceux qui l'avaient aidé, qui l'avaient servi ; faisant hommage de son admiration à Mlle Mars

---

servit à enflammer l'ardeur des Normands. Méhul avait composé l'air des nouvelles paroles dont voici le dernier couplet :

Mais j'entends le bruit de son cor,
Qui résonne au loin dans la plaine.
Eh ! quoi Roland combat encor !
Il combat ! O terreur soudaine,
J'ai vu tomber ce fier vainqueur ;
Le sang a baigné son armure,
Mais toujours fidèle à l'honneur,
Il dit, en montrant sa blessure :
Soldats français chantez Roland ;
Son destin est digne d'envie.
Heureux qui peut, en combattant,
Vaincre et mourir pour sa patrie !

« Or, il y eut des gens qui, dans la mort de Roland à Roncevaux, virent une menace, une funeste prophétie pour le Premier Consul, dans l'expédition d'Angleterre. Ces officieux coururent lui dénoncer ce couplet de mauvais augure. *Guillaume le conquérant* lui aussi fut défendu. »

dont il vantait « la grâce toujours nouvelle, l'accent pur et mélodieux » ; tâchant de laver Dugazon de la souillure révolutionnaire dont il était couvert ; affirmant « la douceur et la bonté de caractère » de Saint-Phal, sur qui, en son équité, il reportait une partie de la gloire acquise par son drame *Édouard en Écosse,* dans lequel Saint-Phal remplissait le rôle d'Édouard ; bienveillant même pour Mlle Contat, malgré ses démêlés avec elle, vantant et son esprit, et sa beauté, et son triomphe dans les rôles de coquette ; exaltant Michot, enfin, incomparable dans les *Héritiers*, « acteur précieux, disait-il, et rare par la franchise de son jeu et le naturel de son dialogue (1). »

Le visage plein de franchise, empreint de clarté avec son vaste front, ses yeux très ouverts, sa bouche pincée et spirituelle, il plaisait à tous ceux qui recherchaient sa société agréable. Ses souvenirs étaient si abondants ; sa vie avait été si variée ! Joint à quelques hommes de théâtre comme lui, Andrieux, Colin, Picard, ils avaient fondé un déjeuner dominical où ils admirent bientôt les écrivains poursuivant le même idéal ; de plus jeunes, de plus anciens, avec qui on travaillait au succès prochain, se conseillant, se critiquant même, afin de rendre leurs œuvres plus parfaites. Daru en fit partie dès la création, et dans plusieurs lettres que lui écrivit alors Mme Bourdic-Viot, on apprend toutes les nouvelles littéraires du temps. Ce fut sans prétention, au début. Le menu était composé avec une simplicité spartiate, du thé et du chocolat, afin de laisser aux plus pauvres le moyen de rendre la politesse. Mais bientôt, et Duval nous l'apprend en

(1) « On a souvent comparé, dit M. Viallard, le talent d'Alexandre Duval à celui de Picard, son contemporain. Chez tous deux, la facilité était la même et leur fécondité fut égale. Mais si Picard imprime avec plus de force à ses ouvrages dramatiques le cachet d'observation des mœurs locales, si les caractères tracés par lui ressemblent davantage à des portraits, si dans la comédie en vers son style eut plus de fermeté et de grâce poétique que celui de son rival, mérite dans lequel ils furent l'un et l'autre surpassés par Andrieux et Colin d'Harleville, Alexandre Duval l'emporta incontestablement sur eux et sur Picard par une réunion plus complète de toutes les parties de l'art, c'est-à-dire par l'invention, l'entente de la science, la vérité du dialogue, l'intérêt ou le comique des situations et surtout par la variété des effets. Aussi ses pièces se sont-elles maintenues sur la scène avec avantage longtemps après que celles de ses émules en ont disparu. » Didot, *Biographie générale.*

ses préfaces, les amis des amis gâtèrent cette affable intimité et corrompirent ces déjeuners. Le luxe de la table, la recherche des plats, la profusion des décors dénaturèrent ces réunions d'abord tout intimes. Les fonctionnaires puissants, heureux de ces relations avec les hommes de lettres, crurent nécessaire toute cette cérémonie, afin de masquer leur nullité littéraire ; si bien que les littérateurs, les plus dépourvus de fortune, obligés de se montrer aussi prodigues et aussi fastueux, abandonnèrent, à la fin, ces rendez-vous (1). « Malheur à l'indigent, écrit Duval, qui n'eut présenté que le dindon étique. Des traits malins auraient puni son air de bourgeoisie... Aux conversations instructives et littéraires avaient depuis longtemps succédé les bons mots, les quolibets, les grosses bêtises, si amusantes dans la bouche des gens d'esprit, et si, quelquefois encore, Andrieux, Picard, ou moi, nous nous avisions de réclamer un auditoire, nous ne trouvions souvent, au lieu de juges, qui, autrefois, avaient du plaisir à nous entendre, que de grands écoliers qui quittaient à regret leurs plaisirs, pour se ranger à l'ennui d'écouter. »

Ils copiaient, ces jeunes auteurs, ceux qui les avaient précédés, Cailhava, Laujon, Philippon de la Madeleine, Cailly, Vial père, réunis tous les dimanches chez Cailhava, pour y festiner aussi et causer, et chanter et rappeler leurs souvenirs. Comme on était au début de la Révolution, l'assemblée de ces anciens avait pris le nom de « club à quatorze chaises ».

---

(1) En novembre 1803, Andrieux à son tour écrivait à Daru :

« Nos déjeuners ont recommencé le dimanche 14 brumaire. La scène se passait chez Picard. Nous avons bu à la santé des absents. Il nous a été lu deux pièces en un acte : l'une d'Alexandre Duval, *Les Amours de Shakespeare*. Il y a, en effet, beaucoup d'amour, de jalousie, d'exaltation, de chaleur. Shakespeare est amoureux d'une comédienne. Quoique ce ne soit pas une bonne comédie, ni même une comédie, c'est un ouvrage agréable, et qui n'est pas sans intérêt. Il y a de l'originalité. Picard nous a lu *M. Musard ou comme le temps passe*. C'est une pièce sur un défaut assez commun, mais qui n'est pas le vôtre, celui de ne rien faire, de remettre toujours au lendemain, de perdre son temps en niaiseries. Cela lui a fourni des scènes et des idées fort gaies. Je dois lire, dimanche prochain, le *Mariage clandestin*, que j'ai remanié et mis en trois actes. Je n'en suis pas trop content et voudrais que vous fussiez ici pour m'en dire votre avis. Je me remets au *Trésor*, avec des idées beaucoup meilleures que celles dont j'avais fait usage, dans mon premier plan. »

et le plus jeune de ces aimables littérateurs avait soixante ans. Mais l'âge n'avait pas émoussé leurs feux, ni leur gaieté. Louise Fusil, l'actrice, bien jeune alors, voyait quelquefois Laujon à qui elle récitait quelques couplets de l'*Amoureux de quinze ans* dont il était l'auteur.

Qu'il est cruel de n'avoir que quinze ans !

disait-elle.

De n'avoir plus quinze ans !

s'écriait le vieux chansonnier (1).

Cailhava vivait encore sous le Consulat. Dans le monde des lettres et des théâtres, on n'avait pas oublié ses obsessions près des comédiens en renom, lorsqu'il avait commencé d'écrire On se racontait ses visites régulières chez Bellecour, le mardi. Il arrivait à heure fixe et un mendiant, posté sur une borne de la rue, était si habitué à cette apparition qu'il l'avait nommé M. *l'auteur mardi.* Dès qu'il apercevait de loin le passant, il s'empressait de tirer le cordon de la sonnette à la porte de Bellecour, afin d'obtenir une pièce de monnaie, qui composait, pour lui, le meilleur gain de la semaine.

En ce temps-là, c'était comme aujourd'hui ; les manuscrits des auteurs subissaient de longs stages chez des indifférents ou des négligents, avant d'obtenir l'accès d'un théâtre. Cailhava, le solliciteur forcené, détaille l'odyssée de l'un des siens, et le récit en est curieux. Le voici :

« La célèbre Mlle Clairon disait : « Quand un auteur a fini une pièce, il n'a fait que le plus facile. » Ah ! Mademoiselle Clairon, vous disiez vrai, mais très vrai. Après avoir perdu deux ans à solliciter, auprès des comédiens, la lecture de mon *Nouveau débarqué* ; après avoir inutilement lu ma pièce chez vingt saphos subalternes, excédé, rebuté de faire une cour à cent protecteurs sans crédit, j'abandonne l'ouvrage à un bénédictin qui connaissait une dame très en faveur. Cette

(1) Il était également l'auteur de ces jolies paroles :

Philis plus avare que tendre !

auxquelles Garat avait adapté un air si gracieux.

dame le recommande à un courtisan bel esprit : ce bel esprit le remet à un banquier ; ce banquier le fait circuler dans le boudoir de plusieurs filles ; ensuite, mon manuscrit, de cascade en cascade, tombe chez Armand, qui, trop paresseux, ou trop occupé de sa nombreuse famille pour daigner le lire, l'envoya chez un de ses camarades. Le lecteur, quelque mal intentionné qu'il soit, va trembler pour moi, en apprenant que ce camarade était un homme voué aux *insomnies* et aux *migraines*. Je vole chez lui, je ne le trouve point. Mais que le lecteur se rassure. Une grosse cuisinière est assise sous la porte cochère, dans son fauteuil à bras. Elle épluche nonchalamment des épinards ; elle me dit en ricanant : « N'êtes-vous pas un poète ? — Hélas ! oui. — Attendez ! » Là-dessus, elle fouille dans le tas d'herbes, en tire mon manuscrit et me le remet. Tout le monde se figure, sans doute, la mine d'un auteur, secouant, le long d'une rue, les épinards dont les feuillets de son manuscrit sont décorés. »

Mais l'histoire recommence. Sur son chemin, il rencontre de Belloy. Mis au courant de ces obstacles, le poète, plus connu et plus influent, se charge de faire agréer la pièce au Théâtre-Français. Il réussit.

« L'enthousiasme, reprend Cailhava, croissait à chaque répétition. J'étais un prodige, et mon ouvrage, un chef-d'œuvre. Les comédiens en pressaient eux-mêmes la représentation. Par malheur, un acteur essentiel gagnait alors de l'argent en province. On le pria fort indiscrètement de la part de MM. les gentilshommes de la Chambre, de vouloir bien se rendre à Paris. Il eut de l'humeur, promit, aux comédiens qu'il quittait, de les rejoindre bientôt ; arrive sans savoir un mot de son rôle ; joue le lendemain d'après le souffleur et savoure le plaisir de voir tomber une pièce qui l'avait empêché de *gagner de l'argent en province*. Ses camarades ont beau lui faire remarquer que ma comédie avait été applaudie jusque vers le milieu ; que le public avait été indisposé par la longueur excessive d'un entr'acte ; que novice dans l'art des représentations, je n'avais pas donné un seul billet ; que ma pièce avait, enfin, été entendue jusqu'au dernier vers ; que la plupart des drames, aujourd'hui l'ornement de leur répertoire, avaient éprouvé une chute plus marquée et s'étaient relevés. Le cruel fut inexorable. Il soutint que le

comte, le *marquis,* le *duc,* le *prince* un *tel* étaient montés dans sa loge, pour le féliciter d'être débarrassé d'un rôle détestable, et pour lui dire que les comédiens se déshonoreraient, en donnant de pareilles rapsodies, de pareilles platitudes, de pareilles..... Il me voit ; il vient à moi ; il me plaint, bourreau ! et prend la porte pour aller *gagner de l'argent en province* ! »

Et le chapitre, il me semble, peut finir sur ces propos.

Gilbert STENGER.



Le Mime Pamphalon[1].

XVIII

Je connaissais Magna depuis sa plus petite enfance. Je n'allais pas dans la maison de son père. En ma qualité d'histrion, je demeurais au jardin lorsqu'on m'appelait pour amuser la fillette. Les visiteurs étaient rares chez eux. Ptolomée le munificent se comportait avec hauteur à l'égard des gens qui menaient une vie dissipée. Aucunes réunions dans sa demeure qui réclamassent la présence d'un mime. Mais de savants théologiens s'y rassemblaient et y dissertaient sur des matières très hautes et sur le Saint-Esprit lui-même ! La femme de Ptolomée et la mère de la belle Magna, Albine, avait une valeur égale à celle de son mari. Les femmes luxueuses de Damas ne l'aimaient guère, mais toutes s'accordaient sur sa vertu. La fidélité d'Albine pouvait servir de leçon à toutes. La charmante Magna s'était modelée sur sa mère à laquelle, du reste, elle ressemblait par son admirable visage. Mais sa jennesse la rendait plus miséricordieuse.

Le beau jardin de son père aboutissait à un fossé profond au delà duquel s'étendait un grand champ. Il m'arrivait souvent de le traverser quand je me rendais à la maison de campagne de l'hétaire Azella. J'y allais toujours chargé de mon attirail d'histrion, et accompagné de ce même chien. Acra était jeune alors, et ne savait pas tout ce que doit savoir le chien d'un mime. Lorsque j'étais dans ce champ, je m'arrêtais à mi-chemin, juste en face du jardin de Ptolomée. Je

(1) Voir le nº du 15 septembre.

m'asseyais d'ordinaire sur le rebord du petit fossé dont je viens de parler ; je mangeais ma galette d'orge, et je faisais répéter à mon Acra, sur un grand espace, les leçons que je lui donnais chez moi, dans mon habitation restreinte. Un jour, au milieu de cette occupation, je vis la belle figure de Magna devenue grande.

Dissimulée sous le couvert des branches, elle regardait curieusement à travers la verdure, les joyeux tours que répétait mon Acra. Je m'en aperçus, et ne laissant pas remarquer à la jeune fille que je l'avais vue, je voulus lui procurer plus de plaisir que n'en pouvait donner Acra avec son instruction d'alors. Pour exciter le chien à l'agilité, je le cinglai, à plusieurs reprises, avec une courroie ; mais, au moment même où il poussait des gémissements, je m'aperçus que la verdure frémissait, et le beau visage de la jeune fille disparut... J'en fus si fort irrité que je frappai Acra deux fois encore, et comme il fit entendre un cri lamentable, ces paroles me parvinrent :

« Cruel ! pourquoi tourmentes-tu ce pauvre animal ? Pourquoi forces-tu ce chien à faire ce qui n'est pas dans sa nature ? »

Je me retournai, j'aperçus Magna sortie de son couvert forestier et penchée à mi-taille au-dessus d'une clôture basse envahie par les feuilles ; elle parlait avec un visage tout flambant de colère.

« Ne me blâme pas, jeune maîtresse, répondis-je, je ne suis pas un homme cruel ; mais le dressage de ce chien importe au métier qui nous nourrit tous deux.

— Ton métier est un métier abject, et il n'intéresse que les abjects désœuvrés, répartit-elle.

— O maîtresse, dis-je, chacun vit de la façon dont il peut se procurer sa subsistance ; c'est déjà beau de ne pas vivre aux dépens d'autrui, et de ne faire aucun tort au prochain.

— Il ne t'appartient pas de le prétendre. Tu pervertis ton prochain, déclara Magna, et dans ses yeux, je pus voir la même sévérité qui distinguait le regard de sa mère.

— Non, jeune maîtresse, répondis-je ; tu juges trop sévèrement et parles ainsi parce que tu as peu d'expérience. Je suis un homme du peuple, et il ne serait pas en mon pouvoir de débaucher des gens d'une classe supérieure à moi. »

Je faisais volte-face pour m'éloigner, lorsqu'elle m'arrêta d'un seul cri et poursuivit :

« Il ne t'appartient pas de raisonner sur les gens de la classe supérieure... tiens, voilà mieux... Attrape cette bourse ; je te la jette pour que tu donnes à discrétion de la pâture à ton malheureux chien. »

Elle me jeta un petit sac en soie qui n'arriva pas jusqu'à ma portée. Je m'allongeai pour l'atteindre, mais mon pied manqua, je tombai jusqu'au fond du ravin, et dans cette chute, je me blessai gravement.

XIX

Au milieu de mon malheur, j'avais une consolation : chaque jour, pendant les dix journées que je passai dans une petite excavation au fond de ce ravin, la noble Magna descendait près de moi.

Elle m'apportait une telle quantité de nourriture délicate qu'elle suffisait et au delà pour moi et pour Acra. Et Magna, elle-même, de ses mains de vierge, mouillait dans le ruisseau le mouchoir qu'elle appliquait sur mon épaule malade pour diminuer l'ardeur insupportable de ma blessure. Nous avions alors ensemble des conversations pleines de charme pour moi, et où je jouissais autant de la pureté de son cœur que de la clarté sereine de sa raison. Quelque chose me contrariait pourtant : elle condescendait trop peu aux faiblesses d'autrui, elle avait trop de confiance en elle-même.

« Pourquoi, disait-elle, tout le monde ne vit-il pas à l'exemple de ma mère et de mes amies Thaora, Photina et Sylvia dont l'existence est pure comme le cristal ? »

Et je voyais qu'elle les révérait et désirait les imiter en tout.

Malgré sa jeunesse, elle souhaitait m'amender et m'arracher à ma vie, et quand je ne me décidais pas à lui en faire la promesse, elle se fâchait !

« Ne sais-tu donc pas, lui disais-je, qu'il faut un vase pour l'honneur et qu'il en faut un autre pour l'opprobre ? Toi, vis pour l'honneur ; moi, je suis destiné à vivre pour l'opprobre. Et pas plus que la terre glaise, je ne dispute avec mon potier ! La vie m'a condamné à être mime, et je poursuis mon chemin comme un taureau à la corde. »

Magna ne comprenait point mes simples paroles ; elle rendait l'habitude responsable de tout.

« Un sage a dit, répondait-elle, que l'habitude vient en voyageur, s'installe en visiteur, et se transforme enfin en maître. Si l'on met du goudron dans un tonneau, il le rend impropre à toute autre substance que du goudron ! »

Il m'était facile de comprendre qu'elle s'impatientait ; à ses yeux, je n'étais qu'un tonneau à goudron ; et je me taisais, et je regrettais de ne pouvoir quitter mon fossé au plus vite.

Son opinion sur moi me devenait pénible ; et elle commença elle-même à s'inquiéter de quelle manière on pourrait me retirer de ce ravin, et me ramener chez moi.

La chose n'était point aisée : il m'était impossible de marcher seul. La jeune fille était trop faible pour m'aider et elle n'osait point avouer chez elle, à ses orgueilleux parents, qu'elle avait parlé à quelqu'un de ma condition abjecte.

L'homme saute souvent d'une faute à une autre faute ; il en fut ainsi pour la noble Magna en cette occasion. Dans le but de me soulager, moi, histrion vil, dont l'iniquité ne méritait en rien sa sollicitude, elle dut se confier à un jeune homme du nom de Magestrian.

Magestrian était un peintre qui décorait avec talent les murailles des maisons luxueuses.

Un jour, il se rendait, avec ses pinceaux chez l'hétaire Azella, celle-ci lui ayant commandé de représenter sur un pavillon neuf de son jardin, le festin des satyres et des nymphes. Tandis qu'il traversait le champ en question, tout près de l'endroit où je gisais dans le ravin, Acra le reconnut, et se mit à hurler lamentablement.

Magestrian s'arrêta, mais, supposant qu'il découvrirait peut-être au fond du ravin quelque homme assassiné, il voulut s'éloigner au plus vite. Il allait le faire sans doute, si Magna, qui observait la scène, ne l'eût arrêté.

Entraînée par sa compatissance pour moi, elle entr'ouvrit la verdure touffue du feuillage et s'écria :

« Passant, ne t'éloigne pas avant d'avoir porté secours à ton prochain. Là, au fond de ce fossé, quelqu'un gît qui s'est blessé en y tombant. Je ne puis l'aider à en sortir, mais toi, qui es un homme et vigoureux, tu dois venir à son aide. »

Magestrian descendit à l'instant dans le ravin, m'examina

et courut à la ville chercher des porteurs pour me ramener chez moi sans retard.

Tout ceci s'effectua promptement, et, Magestrian demeuré seul avec moi se mit à m'interroger.

« Comment étais-je tombé là dans ce ravin? Comment avais-je pu y vivre deux semaines sans nourriture? »

Nous nous connaissions depuis longtemps, le peintre et moi, et nous étions amis. Je ne voulus donc pas lui raconter des imaginations. Je lui avouai la vérité.

Et à peine lui avais-je exprimé de quelle manière Magna m'avait nourri, comment, de ses mains de vierge, elle mouillait un mouchoir dans l'eau et l'appliquait à mon épaule blessée, que le visage de Magestrian s'illumina, et qu'il s'écria avec transport :

« O que tu es heureux, Pamphalon ! Que j'envie ton sort ! J'aurais volontiers permis qu'on m'estropiât les pieds et les mains rien que pour voir près de moi cette belle jeune fille, cette généreuse Magna ! »

Je compris, de suite, que le cœur de l'artiste était vaincu par ce sentiment plein de violence qui se nomme l'amour, et je me hâtai de le ramener à la raison.

« Ton âme est puérile, lui dis-je, la fille de Ptolomée est belle, sans contredit, mais le premier des biens pour l'homme est la santé morale. D'ailleurs Ptolomée est si dur, et Albine, la mère de Magna, si altière, que si ton âme sentait la flamme de la beauté de cette jeune fille, rien de bon n'en pourrait résulter pour toi. »

Magestrian pâlit ; il répondit :

« Que pourrait-il en résulter, en effet? Il est assez pour moi qu'elle inspire mes œuvres. »

Et il continua de s'inspirer d'Elle !

XX

Le premier soir qui suivit mon retour à la santé, je vins chez Azella. Magestrian me mena voir les tableaux qu'il avait peints sur les murs du pavillon de l'hétaire.

Ce vaste monument était divisé en « heures » comme chacun des jours de l'homme en est lui-même formé, chaque pièce ayant pour destination d'apporter à son *heure* correspon-

dante les plaisirs que celle-ci comporte. Et le pavillon, en son entier, était dédié à Saturne dont l'image brillait dans la coupole. A cette coupole se reliaient deux ailes, et ces ailes se subdivisaient elles-mêmes. Il y avait les salles : de l'Aurore où l'on apercevait l'aube poindre, d'Apollon où l'on voyait le lever du soleil, des Muses où l'on pouvait s'occuper de science, des Nymphes où l'on se baignait, de Spondé(1) où l'on s'aspergeait d'eau, de Cypris où l'on se livrait aux plaisirs, de la Vérité où l'on priait !... Et voilà : juste ici, dans cette pièce écartée et assignée aux méditations solitaires, le délicat pinceau de l'artiste avait représenté une pieuse vision... C'était d'abord un festin avec des femmes parées et luxueuses que toutes j'aurais pu nommer par leurs noms car elles représentaient nos hétaires. Celles-ci étaient étendues, tout en fleurs, avec leurs hôtes à une table somptueuse. Le visage enfoui dans une corbeille de fleurs, un jeune homme dormait. On ne voyait rien de sa figure, mais, d'après sa tunique, je reconnus le peintre lui-même, Magestrian. Et, au-dessus, se déroulait une chasse : des lions, s'élançant dans le cirque sur une jeune fille... et elle, l'attitude ferme, murmurait des prières : c'était Magna !

Je frappai doucement Magestrian sur l'épaule et lui dit :

« C'est bien ! Tu l'as peinte avec une grande ressemblance ; mais pourquoi penses-tu qu'elle ne craigne pas les bêtes féroces ? Je connais cette famille : Ptolomée et Albine sont célèbres par leur noblesse et aussi par leur orgueil ; le destin les a épargnés, et jusqu'à ce jour leur fille n'a été atteinte par aucune épreuve...

— Et qu'en résulte-t-il ?

— Il en résulte que la belle Magna ne sait rien des malheurs de la vie. Je ne comprends donc pas pourquoi tu lui as prêté ce trait : courage et fermeté devant la fureur d'une bête sauvage ? Et si c'est une parabole de la vie que tu as voulu représenter, oh ! alors, la vie est bien plus redoutable que toutes les brutes ; elle peut épouvanter qui que ce soit !...

— Oui, mais pas Magna !

— Oh ! même Magna, je pense !... »

---

(1) Du grec σπονδή : libation, 7e heure du jour, celle qui était consacrée aux libations (N. T.).

Je parlais ainsi pour qu'il ne se laissât pas trop ensorceler par elle. Il m'interrompit et murmura :

« On m'a fait appeler pour un paravent destiné à sa chambre. Tandis que j'en traçais l'esquisse au fusain, j'ai causé avec elle. Elle s'est informée de tòi... »

Le peintre s'interrompit.

« Elle regrette que tu exerces ce métier de mime. Je lui ai répondu : Noble Magna, tout le monde n'a pas le bonheur de vivre de la vie de son choix. Le sort est insurmontable, et il peut obliger l'homme à s'abreuver à même la source la plus trouble au fond de laquelle il y a des sangsues et un aspic ! Elle a souri alors avec dédain...

— Elle a souri ? demandai-je... ; à cela, je reconnais bien la fille de Ptolomée et de la fière Albine ! Sais-tu ? Hé ! bien, il m'aurait plu davantage qu'elle gardât le silence, et mieux encore qu'elle soupirât avec compassion !

— Oui, prononça Magestrian, mais elle a dit aussi : « La mort vaut mieux que l'ignominie ! » et je crois qu'elle serait capable de choisir la mort.

— Tu juges bien à la légère, répondis-je ; « La mort vaut mieux que l'ignominie ? » Cela est indiscutable. Mais par exemple la mère qui a des enfants peut-elle le dire ?

— Pourquoi pas ? Rappelle-toi ce qu'a fait la mère des Macchabées ?

— Oui, on les a martyrisés ! Si l'on eût menacé leur mère de faire de ses fils des mimes comme moi, ou des laveurs de pieds dans une maison d'hétaires... hé ! bien quoi ? — Eût-elle été Magna elle-même — alors, Dieu sait ce qu'elle eût choisi pour leur délivrance de sa honte ou de sa mort ?

— Pourquoi parler ainsi ! s'exclama Magestrian en s'éloignant de moi. Ah ! qu'aucun mal n'effleure jamais sa vie !

— Certes, dis-je ; je me joins de tout mon cœur à ton souhait de bonheur absolu pour Magna ! »

Le lendemain même de cette conversation, Magestrian très affligé arriva chez moi avant la nuit :

« Connais-tu, Pamphalon, la plus triste des nouvelles ? Albine et Ptolomée marient leur fille.

— Et pourquoi trouves-tu que ce soit une triste nouvelle, répondis-je ; depuis quand l'union de deux cœurs est-elle devenue une tristesse et non une joie ?

— Elle est une tristesse lorsqu'on unit un cœur à un être sans cœur. »

J'interrompis le peintre :

« Magestrian, un sentiment trouble parle en toi ; on l'appelle la jalousie. Tu dois l'anéantir.

— Oh ! je l'ai détruit depuis longtemps, répondit l'artiste ; Magna ne pouvait être pour moi une fiancée, et je ne pouvais être un fiancé pour Elle. Mais, il est épouvantable que son futur mari soit ce nouveau venu à Damas, Ruffin de Byzance ! »

Or cet homme m'était si bien connu que je frissonnai, et que mes mains laissèrent tomber leur ouvrage.

XXI

Ruffin le Byzantin était de naissance illustre, très élégant de sa personne, mais si plein d'astuce, hypocrite si raffiné, qu'on le tenait passé maître en cet art à Byzance même. Aure le vaniteux de Corinthe, et tous ceux qui dépensaient leur argent et leurs forces aux festins d'Azella, à mon gré, valaient mieux que Ruffin. Il était arrivé à Damas avec un message d'introduction, et avait été accueilli à merveille par Ptolomée. Ruffin, en hypocrite qu'il était, passait ses journées à dormir chez lui, où il prétendait lire des ouvrages de théologie, et le soir, il se rendait encore hors de la ville pour de soi-disant colloques profitables. Car alors, vivait aux portes de Damas un vieil ermite qui, le jour, se tenait sur un rocher, et, la nuit venue, gémissait dans une tombe ouverte.

Ruffin se rendait près de lui au coucher du soleil pour prier à son ombre, mais de là, Eole aux larges ailes le transportait sans faute sous le toit d'Azella. Il est vrai que grâce à l'art de Magestrian sa figure se transformait. Nous le reconnaissions cependant. Mon ami Magestrian ne me cachait pas qu'il dessinait un autre masque sur la figure de Ruffin, et bien des fois nous avions ri de ce double visage byzantin. Azella l'hétaire ne l'ignorait pas non plus. Les hétaires, lorsqu'elles ont fermé leur porte aux visiteurs causent souvent avec nous, et rencontrant dans les gens simples que nous sommes le jugement et le cœur, goûtent en nous ce qu'elles trouvent rarement chez les gens riches et hauts placés.

Azella, il faut le dire, aimait mon peintre, et l'aimait sans

espoir, puisque Magestrian ne pensait qu'à Magna dont la pure image ne le quittait jamais. Le cœur intuitif d'Azella avait pénétré ce secret, et elle en usait avec Magestrian avec plus de tendresse encore, et plus de grâce.

A l'aube, quand nous restions Magestrian et moi, chez Azella, celle-ci après avoir reconduit ses hôtes, nous disait souvent sa façon de penser sur chacun, et elle ne nous cachait pas son mépris marqué pour Ruffin. Elle le traitait d'abject hypocrite, capable de tromper tout le monde et de commettre les plus viles bassesses ; et Azella jugeait avec un grand sens. Après les folles dépenses du corinthien Aure, elle nous dit :

« C'est un pauvre paon ; tous le plument, et quand lui et Ruffin de Byzance se trouvent ensemble, il serait bon de secouer le manteau de ce dernier !... »

Cela signifiait que Ruffin pouvait bien être un voleur !

Azella ne se trompait jamais, nous le savions, Magestrian et moi.

Mais Ptolomée et Albine voyaient le byzantin avec leurs yeux à eux : leur noble fille se montra soumise à la volonté paternelle, et son sort fut consommé. Magna devint donc la femme de Ruffin qui la prit, avec la riche dot que lui donne Ptolomée, et l'emmena à Byzance.

XXII

Le sort accabla bientôt Albine et Ptolomée. On apprit que l'hypocrite Ruffin n'était ni aussi riche, ni aussi illustre qu'il le faisait accroire à Damas.

Il était malhonnête surtout, et ses dettes étaient si importantes que la riche dot de Magna passa tout entière à payer les créanciers qui l'assiégeaient.

Magna devint pauvre, et des bruits coururent que son mari lui faisait un sort cruel.

Ruffin l'obligeait à quémander sans cesse de l'or et de l'argent à sa famille. Lorsqu'elle s'y refusait il la traitait avec rudesse. Quant à lui, il dépensait d'une façon honteuse tout ce que les parents de Magna lui envoyaient, sans souci de diminuer ses nouvelles dettes, et sans s'occuper des deux enfants qui lui étaient nés d'elle.

Comme un grand nombre d'habitants illustres de sa ville,

il possédait à Byzance un autre attachement, et pour lui plaire, il ruinait et ravalait sa femme.

Le fier Ptolomée s'en désola si fort qu'il tomba malade à plusieurs reprises, et mourut bientôt, laissant à sa veuve le plus minime avoir. Espérant la sauver, Albine porta tout ce qu'elle possédait à sa fille. Et cela fut englouti en cadeaux aux familiers de l'Eparque Valent, un avide libertin, lui aussi, et qui était en quête des moyens de posséder la belle Magna. Ruffin semblait consentir à ce marché. On prétendait même qu'il pesait sur sa femme afin qu'elle répondît aux recherches du haut dignitaire, la conjurant de les accepter pour le salut des siens. Car Valent menaçait en cas de résistance, de livrer Ruffin et sa famille au pouvoir de ses créanciers.

Albine ne supporta point cet état de choses ; elle passa bientôt dans l'Eternité. Magna demeura avec ses enfants au milieu de la plus navrante misère. Mais elle ne se rendit point aux avances luxurieuses de Valent, et l'Eparque irrité exécuta ses menaces. Les créanciers de Ruffin le jetèrent en prison et ils réduisirent la pauvre Magna et ses fils en esclavage. Pour rendre cette servitude plus dure encore, ils la séparèrent de ses enfants, et ces petits furent envoyés chez un eunuque qui habitait la campagne. Quant à elle, ils l'abandonnèrent au maître d'une maison de débauche qui s'engagea à leur payer trois pièces d'or chaque jour pour sa possession.

La pauvre Magna demandait en vain protection, se lamentait en vain. On lui répondait :

« Sur nous, sur tous, domine la loi, et notre loi protège les riches ! Si Ermii, l'un des anciens gouverneurs était encore là, lui, peut-être, homme juste et miséricordieux, se fût opposé à ces prises de corps. Mais, il s'est détraqué, il a quitté le monde pour ne penser qu'à son âme !...

— Vieillard cruel, que Dieu lui pardonne son égoïsme d'ermite, ajouta Pamphalon ! »

Le mime en prononçant ces paroles, s'aperçut que l'anachorète avait tressailli, et même, lui avait saisi la main. Il lui demanda :

« Est-ce que tu les plaindrais, toi, cette jeune femme et ces enfants persécutés ?

— Oui, je plains !... Je plains !... Je les plains ! et je me plains moi-même, répondit Ermii ; continue ton histoire !... »

XXIII

Le maître de la maison honteuse voulant éviter des bruits fâcheux dans la capitale, et pensant aussi gagner plus d'argent, ne garda pas Magna à Byzance, mais l'expédia à Damas, où on la connaissait comme la femme la plus noble et la moins accessible.

Magna, en sa qualité d'esclave, était étroitement surveillée et privée de tous les moyens de fuir. Elle n'aurait pu se donner la mort ; du reste, elle ne pensait pas au suicide ; elle était mère, et n'aspirait qu'à retrouver ses enfants, et à les délivrer de leur esclavage chez l'eunuque.

Sous escorte et en secret, elle fut donc conduite à Damas. Le lendemain de son arrivée, c'est-à-dire le jour même où je me cachais chez moi, couché sur mon or, il se répandit que l'homme qui trafiquait d'elle, la tenait à la disposition de tous au prix de cinq pièces d'or pour les vingt-quatre heures.

Chacun pouvait l'avoir qui paierait ces cinq pièces d'or...

XXIV

Le misérable qui prétendait retirer de l'argent du trafic de Magna avait bien l'intention d'en toucher sans retard et plus qu'il n'en demandait. Il envoya donc une proxénète aux riches particuliers de Damas pour les informer de la précieuse marchandise qu'il possédait.

Les débauchés affluèrent dans sa maison, et en cette journée, Magna se sauva à grand'peine par ses larmes.. Mais, vers le soir, son maître la menaça d'entrer en rapport avec celui qui possédait ses enfants pour les lui faire mutiler, et elle se résigna à obéir !.... Après quoi, ses forces l'ayant abandonnée, elle s'endormit d'un sommeil profond, et fit un songe : Quelqu'un entrait doucement chez elle et disait :

« Réjouis-toi, Magna, tu as acquis en ce jour, ce qui t'avait manqué toute ta vie ! Tu étais pure, mais, comme ta mère, tu t'enorgueillissais de ta pureté ! Tu condamnais les femmes déchues, sans rechercher de quelle façon elles

avaient été entraînées à tomber. C'était mal. Maintenant que te voilà prête à faillir, tu sais combien cela est affreux ; maintenant ta fierté, ennemie de Dieu, est anéantie, et maintenant, Dieu te conservera pure ! »

En ce moment même, un visiteur timide qui cachait son visage sous un modeste manteau, frappa à la maison où Magna était enfermée. Il en appela doucement le maître, et lui dit à voix basse : « Je me trouble aisément, mais je meurs de passion ; introduis-moi sur le champ auprès de Magna, et je te donne dix pièces d'or. »

Le trafiquant fut enchanté, mais avant de le mener chez Magna, il dit à l'inconnu :

« Je dois t'informer, Seigneur, que cette femme est d'illustre race, que, d'après les coutumes serviles, elle me coûte de l'argent, plus d'argent qu'elle ne m'en fait gagner, car elle sait apitoyer ceux que je lui amène. Si tu écoutes ses paroles cela ne me regarde plus, et j'entends recevoir l'argent qui m'est dû, car je suis pauvre, et je l'ai prise pour une forte somme.

— Ne t'inquiète pas, répondit l'homme en continuant de cacher sa figure ; tiens, prends tes dix pièces d'or, je ne suis pas comme les autres ; je sais ce que valent les larmes de femmes ! »

Le maître prit les dix pièces d'or et tira un cordon, ce cordon renversa une coupe de cuivre qui contenait une boule de même métal. La boule roula dans une gouttière en toile jusqu'à l'alcôve de Magna et, à grand bruit, tomba dans un bassin également en cuivre au chevet de son lit...

L'ayant ainsi avertie, il guida, sans tarder, le visiteur chez elle.

XXV

Celui-ci pénétra dans une pièce écartée et toute parfumée d'ambre et de pistique. A la lumière d'une lanterne de couleur, il y aperçut Magna étendue. Le coup frappé dans le bassin ne l'avait point éveillée. Juste à la même minute, elle voyait en rêve que sa force orgueilleuse avait fui, et qu'elle était sauvée pour avoir reconnu sa faiblesse.

Le trafiquant reprocha à Magna de n'avoir point ouï le

choc de la boule dans le bassin, et lui montrant l'inconnu, il lui dit avec grossièreté : « Ne fais pas semblant de n'avoir pas entendu qu'on t'a lâché la boule ; voici quelqu'un à qui j'ai cédé tous mes droits sur toi jusqu'au matin. Sois avisée et soumise. Si tu me causes encore une perte, je te fourre là où ne viendront près de toi que les plus rudes légionnaires dont tu n'auras à attendre aucune pitié. »

Après ces paroles, le traitant se saisit de la boule et sortit. Le visiteur ferma sur lui la porte, puis se retournant, dit à Magna avec douceur :

« Ne crains rien, malheureuse Magna, je suis venu pour te sauver ; et il enleva son manteau. »

Magna reconnut alors Magestrian et se prit à sangloter.

« Cesse de pleurer, belle Magna ; ce n'est pas le moment de laisser couler ses larmes et de se désespérer. Tranquillise-toi ; et crois que si le ciel t'a épargnée jusqu'à cette heure, maintenant ta délivrance est certaine ! »

« Mais consens à m'aider, afin que je puisse te faire sortir d'ici et te rendre à ton mari et à tes enfants.

— Si j'y consens, s'écria Magna. O généreux Magestrian !

— Hâte-toi d'agir selon mes paroles. Je vais me détourner, et nous allons changer de vêtements au plus vite ».

Et voilà que Magna revêtit le manteau, la tunique, tout le costume d'homme de l'artiste. Et celui-ci reprit :

« Ne t'attarde pas ; sauve-toi. Couvre ton visage de ce manteau, comme je l'ai fait en entrant, et quitte hardiment cette maison. Son maître méprisé te reconduira lui-même hors de sa porte maudite. »

Ainsi fit Magna ; elle s'échappa heureusement. Mais aussitôt sa sortie, elle commença à se lamenter :

« Où courir, où se cacher ; et que deviendrait le pauvre jeune homme lorsque demain, on découvrirait leur fraude ; Magestrian serait tourmenté pour dol à la loi des créances. Il ne possédait sûrement pas de quoi payer la dette qui avait entraîné Magna en servitude !... Alors, on le jettera en prison pour toujours, on le torturera, et elle-même, ne pourra pas davantage rejoindre ses enfants puisqu'elle n'a rien pour les racheter... »

Et à ce moment vint à cette jeune femme l'idée qui m'en-

leva la possibilité de redresser mes voies, et de mener à l'avenir une vie meilleure !...

XXVI

Lorsque Magna m'eut mis au fait de tous ses malheurs, et raconté le danger que Magestrian courait à cause d'elle, un gouffre se creusa devant moi. Je savais que Magestrian ne pouvait pas avoir en sa possession les dix litres d'or qu'il avait versés pour Magna. Et ce n'était pas, du reste, avec ce prix qu'on la libèrerait de son ignominie.

Mais où donc Magestrian avait-il pu se procurer cet argent? Il travaillait dans la maison d'Azella, et je savais bien qu'il y existait un coffret renfermant les richesses de cette femme, toujours follement éprise de lui ! Une terreur envahit mon âme... Je pensai : « Son amour pour la pauvre Magna l'aura conduit à la folie ! Ce coffret, il l'aura volé ! Le nom de Magestrian est déshonoré désormais : Magestrian est un voleur ! »

La pauvre Magna sans cesser de remplir la chambre de ses lamentations répéta les paroles avec lesquelles elle avait pénétré chez moi d'une manière si brusque :

« Pamphalon ! Je suis venue me vendre à toi ! Prends-moi dans ta maison comme esclave ; donne-moi les moyens de racheter mes enfants de leur captivité et de sauver Magestrian qui s'est perdu pour moi !... »

Tu as vécu ta vie dans le désert, ermite, et peut-être te sera incompréhensible l'immense pitié que je ressentis en écoutant ce que le désespoir disait par la bouche de cette femme, de cette femme que j'avais connue si pure et si fière de sa pureté ! Tu as dompté dès longtemps toutes les passions, elles ne sauraient t'ébranler... Mais moi, j'ai toujours été faible de cœur ! En face d'une telle misère accablant une créature humaine, j'ai tout donné, et l'esprit léger, une fois de plus j'ai oublié le salut de mon âme !

Je sanglotais ; et à travers mes sanglots, je prononçais :

« Tais-toi, malheureuse Magna ; je ne saurais plus supporter tes paroles.

« Je suis un homme de rien, un histrion ; je passe ma vie au milieu des courtisanes, des oisifs et des dissipateurs ; je suis

un tonneau à goudron, mais je n'achèterai pas ce que tu m'offres dans la folie de ton désespoir ! »

Magna souffrait si cruellement qu'elle ne comprit point.

« Tu me repousses ? s'écria-t-elle avec effroi. Oh ! malheureuse que je suis ! Où trouverai-je de l'or pour sauver mes enfants de la mutilation et de la servitude ? »

Elle se tordit les mains au-dessus de la tête et tomba à terre.

Alors une épouvante plus immense encore m'envahit. Je frissonnai en voyant que la mauvaise fortune l'avait à ce point abattue qu'elle cherchait, comme on cherche le bonheur, quelqu'un qui pût lui acheter ses caresses !

XXVII

Je me hâtai de la consoler.

« Non, m'écriai-je, cela n'est pas. Je ne te repousse point. Je suis ton ami. Je te le prouverai par mon désir de t'aider dans ta peine. Mais, ne parle pas davantage de ce qui t'a amenée... Défais, sans retard, ces nattes de cheveux qui te font ressembler à une courtisane. Avec de l'eau pure, enlève de tes épaules, le parfum de ce nard suave dont les oignirent ceux qui désiraient ta perdition ; et dis-moi ensuite à combien s'élève la dette de ton mari. »

Elle soupira, puis murmura tout bas :

« A dix mille litres d'or ! »

Je vis qu'on l'avait trompée. La somme que m'avait jetée Aure le dissipateur n'était rien pour éteindre cette dette et racheter ses enfants.

Magna se leva silencieuse, et ayant ramassé le manteau de Magestrian jeté à terre, elle voulut, de nouveau, en voiler sa tête.

Je devinai qu'elle allait s'éloigner avec un affreux dessein, et je m'écriai :

« Tu veux t'en aller, maîtresse Magna ?

— Oui, je vais retourner d'où je suis venue.

— Tu veux délivrer Magestrian ? »

Muette, elle inclina la tête en signe d'affirmation.

Je l'arrêtai de force.

« N'en fais rien, dis-je, ce serait inutile. Magestrian est si

noble, il t'est si profondément attaché, qu'il ne consentira pas à redevenir libre. Et par ton retour, tu augmenterais le désarroi de la situation. En tout, j'ai reçu deux cent trente litres d'Aure le corinthien ; si l'on se figure que je possède davantage, c'est une invention de la rumeur publique, ou bien Aure, l'orgueilleux, se sera lui-même vanté ! Mais enfin, ces deux cent trente litres, tu dois les considérer comme ton bien. Ne réplique pas, maîtresse Magna, ne réplique pas un mot ! Cet or est à toi ; seulement, il faut s'en procurer encore et beaucoup... Où prendre ce surplus ? Je l'ignore. Mais la nuit ne fait que commencer, Magestrian est en sûreté jusqu'au jour. Celui qui te vend est convaincu qu'en ce moment même vous vous unissez dans des étreintes. Reste chez moi, et ne t'inquiète en rien ; mon Acra ne laissera pénétrer personne en mon absence. Je vais à l'instant apprendre ton malheur à tes illustres compagnes : Thaora, Photina et à la vierge Sylva dont la piété est vantée dans tout Damas. Leurs serviteurs me connaissent ; si je leur fais quelques présents, ils me laisseront pénétrer chez leurs maîtresses. Elles sont riches et chastes, elles n'épargneront point l'or, et tes enfants seront rachetés. »

Mais Magna m'interrompit vivement :

« Pamphalon, ne dérange ni Thaora, ni Photina, ni la virginale Sylvia ; aucune d'elles ne fera rien à ta prière.

— Tu te trompes, repris-je ; Thaora, Sylvia et Photina sont de pieuses femmes qui poursuivent l'impudicité ; sur leurs instances, on a déjà renvoyé plusieurs hétaires de Damas.

— Cela ne signifie rien, répondit Magna, et elle me confia ceci : avant que la misère eut réduit sa famille à des extrémités si cruelles, elle s'était adressée avec supplications à ces illustres bourgeoises Damascènes. Mais, ses demandes étaient restées inexaucées.

— Et maintenant qu'aux embarras d'autrefois, se joint mon actuel opprobre, toute prière même leur paraîtrait outrageante, ajouta la jeune femme. J'ai été ce qu'elles sont, je sais qu'aucun salut pour une créature tombée ne peut venir d'elles.

— Eh ! bien, n'importe. Attends mon retour. Nous verrons ce que le ciel miséricordieux nous enverra, lui dis-je. »

Et ayant éteint ma lampe, je fermai la porte de ma maison où resta Magna sous la sauvegarde d'Acra. Quant à moi, je me mis à courir de toutes mes forces à travers les sombres voies de la ville. Mais, je ne suivis point le conseil de Magna, et, d'intelligence avec les serviteurs, je me fis introduire chez Thaora, Sylvia et Photina. Je rougis de me rappeler ce que j'ai entendu d'elles. Magna avait eu raison en tout ce qu'elle m'en avait dit. Mes paroles excitèrent une colère enflammée chez ces femmes. Deux d'entre elles me firent jeter à la porte, me donnant à entendre que je méritais quelques bons coups. Quant à la virginale Sylvia, elle me fit administrer une rouée devant ses yeux ; et ses domestiques me fustigèrent de si belle façon avec des verges de cuivre, que je sortis de chez elle le corps ensanglanté et la bouche sèche. Ainsi tourmenté par la soif, je m'encourus vers la cuisine de l'hétaire Azella demander une gorgée de vin et d'eau pour pouvoir aller plus loin!... Et où aller? je ne le savais pas moi-même. Mais, à peine étais-je là, sous une galerie couverte, que je fus rencontré par la suivante de l'hétaire, la blonde Ada. On eut dit qu'elle venait tout exprès au-devant de moi avec une amphore remplie d'un breuvage rafraîchissant. Je lui dis :

« Sois miséricordieuse, belle Ada, désaltère mes lèvres, je meurs de soif! » Elle sourit et en plaisantant :

« Ce n'est pas le moment de mourir, seigneur Pamphalon; tu n'es plus pauvre! Tu peux avoir des esclaves pour rafraîchir ton eau. »

Je lui répondis :

« Non, Ada; grâce à Dieu, je ne suis plus riche: me voilà redevenu gueux comme auparavant, et par-dessus le marché, je te l'avoue, je me trouve grièvement blessé! »

Elle pencha vers moi son vase, et j'aspirai avidement le breuvage. Pendant que je buvais, Ada se tenait inclinée sur moi. Elle remarqua du sang à mes épaules. Il filtrait par les blessures que m'avaient faites les baguettes d'airain sous le visage même de la vierge Sylvia.

Ada épouvantée s'écria :

« Oh! malheureux. Tu es tout en sang! Sûrement sont tombés sur toi des brigands nocturnes! Oh! malheureux! Mais quel bonheur que tu leur aies échappé en te réfugiant sous notre toit. Reste ici, et attends-moi une minute. Je vais

porter cette boisson rafraîchie à nos convives et je reviens à l'instant laver tes blessures.

— Bien ! dis-je, je t'attendrai. »

Elle ajouta :

« Ne veux-tu pas, peut-être, que je souffle un petit mot de ceci à Azella ! Elle a dans ce moment le gouverneur de Damas et ses amis ; il fera rechercher ceux qui t'ont navré !

— Non, répondis-je, c'est inutile. Apporte-moi seulement de l'eau et une tunique propre. »

Je comptais me rendre au logis de Kapiton ; je m'enrôlerais chez lui comme esclave pour toute ma vie, s'il me donnait comptant la somme nécessaire au rachat des enfants de Magna !

Ada revint bientôt et m'apporta ce qu'il me fallait. Elle me dit aussi avoir parlé de moi à sa maîtresse. Comme conséquence, à peine avait-elle achevé de laver mes plaies avec une éponge fraîche et de couvrir mes épaules d'une tunique, qu'Azella vêtue somptueusement, apparut dans la galerie où je gisais par terre adossé à un pilier.

XXVIII

Azella était couverte d'or et de perles précieuses dont l'une valait un prix énorme. Cette perle rare lui avait été donnée par un Égyptien fastueux.

Azella s'approcha de moi avec compassion et m'obligea à lui conter tout ce qu'il m'était advenu. Je fis très succinctement le récit de mon histoire et lorsque j'en arrivai aux malheurs de Magna, je remarquai que ses yeux devenaient très graves. Quant à Ada, elle regarda tout à coup dans l'espace lointain, et sur son visage coulèrent deux fils de larmes.

Je me dis alors que le moment était venu de leur révéler le secret de Magestrian, et à brûle-pourpoint :

« Azella, sont-ce là tous les bijoux que tu possèdes ?

— Non, pas tous ; mais qu'est-ce que cela te fait ?

— Cela me fait beaucoup, et je t'en conjure, dis-moi où tu les gardes et s'ils y sont au complet.

— Je les garde dans un coffret précieux, et tous sont à leur place.

— Ils y sont tous, oh! quel bonheur, m'écriai-je, malgré ma souffrance. Mais où donc alors Magestrian a-t-il pris ces dix litres d'or?...

— Magestrian?

— Oui. »

Et lorque j'eus narré ce qu'avait fait le peintre, Azella murmura :

« En voilà un qui aime d'un véritable amour! Mon Ada l'a vue sortant du logis de Kapiton!... Je comprends tout : il il s'est vendu à Kapiton comme esclave pour libérer Magna! »

Et Azella, sanglota doucement, tandis qu'elle enlevait ses anneaux d'or, ses colliers et sa grosse perle d'Égypte ; bientôt elle me dit :

« Prends tout, prends, et cours vite arracher à l'eunuque avant qu'ils soient mutilés les enfants de Magna. »

Et j'agis ainsi : tout l'argent que je tenais d'Aure le Corinthien, je l'ajoutai à celui de l'hétaire, et j'envoyai Magna racheter avec cet argent ses enfants et son mari.

Et tout s'accomplit au mieux ; mais, par contre, le relèvement de ma vie à moi, et avec lui l'espoir de mon salut, s'éparpillèrent à tous les vents pour toujours.

Voilà comment, je restai, et je reste mime ; comment je suis le créateur du rire, le débauché ; comment je saute, je musique, je joue du tambourin, je siffle, je frappe des pieds en cadence, et je remue la tête ; comment enfin, je suis le tonneau, le tonneau à goudron, le misérable récipient d'infamie que rien ne pourra nettoyer. Voilà toute mon histoire, ermite, voilà comment j'ai perdu le moyen d'améliorer ma vie, et enfreint la promesse faite à Dieu!

XXIX

Ermii se leva, étendit la main vers sa peau de chèvre et dit au mime :

« Tu m'as donné la paix!

— Tu plaisantes?

— Ta m'as donné la joie!

— De quelle façon?

— L'éternité ne sera pas vide!

— Sûrement!...

— Et pourquoi?

— Je ne sais pas?.....

— Parce que — y entreront par la voie de la charité beaucoup de ceux que le monde a tenus en mépris, et que moi, ermite orgueilleux, j'ai méconnus en m'admirant moi-même! Rentre chez toi, Pamphalon, et fais, ce que tu as toujours fait; moi, je vais reprendre ma route. »

Ils se saluèrent l'un et l'autre et se séparèrent.

En retrouvant son désert, Ermii s'étonna de voir dans la crevasse qu'il habitait un nid de corbeaux. Les gens du village lui dirent qu'ils avaient effarouché ces corbeaux, mais que ceux-ci ne voulaient pas abandonner cette roche.

« Il doit en être ainsi, répondit l'anachorète; ne les empêchez pas de construire leur nid; les oiseaux doivent vivre dans les rochers, et l'homme doit servir l'homme! Vous avez beaucoup de travail, je veux vous aider. Je suis faible mais j'agirai selon mes forces. Confiez-moi vos chèvres, je les conduirai, je les paîtrai et quand je rentrerai avec mon troupeau vous me donnerez du fromage et du pain. » Les habitants y consentirent; Ermii se mit à paître les chèvres, et, de sa propre initiative, à enseigner les enfants des villageois. Et le soir quand le village était endormi, il s'éloignait, s'asseyait sur une colline et tournait les yeux du côté de Damas, où il avait connu Pamphalon.

Le vieillard aimait maintenant à penser au bon Pamphalon, et toutes les fois qu'il se transportait à Damas en idée, il croyait voir le mime courant par les rues avec son Acra, le front ceint de son bandeau de cuivre. Et quelque chose d'étrange se passait avec ce diadème! De jour en jour, il devenait plus brillant; et enfin, une nuit, il se mit à luire d'une façon si intense que la force manqua à Ermii pour le regarder. Le vieil homme surpris, ferma ses yeux avec sa main, mais l'éclat de la lumière perçait tout, et à travers ses paupières baissées, il vit l'histrion, non seulement resplendir, mais s'élever dans les airs plus haut, et toujours de plus en plus haut! Il vole au-dessus de la terre, et prend son essor tout droit vers l'aurore de pourpre!.....

« Où vole-t'il? Il va se brûler, se réduire en cendres! » Ermii s'élance vers Pamphalon pour le retenir ou, du moins, pour ne pas séparer leurs destinées. Mais dans la brillante éclo-

sion du matin, un obstacle se dresse entre eux : c'est une palissade ou une grille dont les pieux ou les barreaux sont inégaux de grandeur. Ermii aperçoit encore autre chose : des schèmes étranges !... D'une extrémité à l'autre de l'horizon, en grands caractères hébraïques d'un noir de charbon ou de suie, un mot est tracé : *Orgueil.*

Là est ma limite, pense Ermii, et il s'arrête.

Mais Pamphalon prend son manteau de mime, le déploie, et d'un seul coup, dans toute l'immensité de l'espace, il balaye le mot.

Alors Ermii se sent au milieu d'une lumière indicible, et il plane dans les hauteurs, la main dans la main de Pamphalon..... et ils colloquent :

« Comment as-tu pu effacer le péché de ma vie ? demande à Pamphalon, Ermii dans son vol. »

Et Pamphalon lui répond :

« Je ne sais pas ; seulement, je t'ai vu dans la peine et j'ai voulu t'aider comme je le pouvais. J'ai toujours fait ainsi sur la terre, et je viens d'agir de la même façon en allant vers une autre demeure ! »

. . . .

Les paroles qui suivirent, l'écrivain de cette légende ne les entendit plus..... Un frais nuage étendit son voile ombreux sur les traces de Pamphalon et d'Ermii, et leurs âmes envolées se mêlèrent aux lueurs roses du levant....

Nicolas Leskoff.

(Traduit du russe par Mmes Claudius-Jacquet et de Schadourska.)



Au pays des Khalifes

Bassorah ! Le bateau entre lentement au port. Nous stoppons au milieu du Chat-El-Arab. Quelle étrange nature que ces palmeraies à perte de vue ; les troncs élancés des arbres montent haut dans le ciel, et ces larges feuilles s'entrelacent, forment une mer de verdure qui a ses remous, ses flux et ses tempêtes. Nous allons bientôt débarquer ; où irons-nous ? il n'y a pas d'hôtel à Bassorah ; force nous est de nous adresser à une personne amie qui vient nous chercher nous et nos bagages. Nous passons sans encombre par toutes les formalités d'un débarquement en Turquie ; nous avons nos papiers en règle, mais les routes s'ouvrent surtout librement devant la pièce blanche glissée dans la main des fonctionnaires ; aucune gêne de part et d'autre ; c'est un droit admis, un impôt variant suivant les occurrences, mais auquel nul ne saurait se soustraire.

Notre barque, longue, effilée, pareille à une gondole, avance rapidement au moyen de longues gaules que deux rameurs enfoncent alternativement dans l'eau. Nous quittons bientôt le Chat et nous nous engageons dans un de ces canaux étroits qui courent à travers les jardins et qui font de Bassorah la Venise de l'Irak. La matinée est douce, le ciel est bleu ; sur les deux rives un fouillis de végétation tropicale d'où se dégagent les senteurs enivrantes de cassis ; d'autres barques vont, viennent, légères, élégantes ; on écoute avec plaisir l'agréable clapotis de l'eau ; quelle joie de vivre ! mais on revient vite à la réalité ; les jardins sont finis et le canal suit à présent deux rangées de maisons vieilles, délabrées,

aux murs verdâtres, rouges par les eaux ; nous arrivons d'ailleurs à destination et nous allons à terre en sautant pardessus des barques échouées, des tonneaux d'eau, des tas de bois, de ballots de marchandises, risquant plus d'une fois de faire un plongeon dans la vase. Dans le golfe Persique, c'est l'heure de la marée descendante, et son effet se fait sentir jusqu'à l'intérieur des terres ; l'eau s'est retirée, le canal est presque à sec et Bassorah n'est plus qu'une Venise, d'eau stagnante, de verdure et de boue puante ; comme toutes les cités de l'Orient, tour à tour ville de rêve et de misère, ville de commerce cependant, toute grouillante, toute remuante, où la vie circule avec intensité.

La maison que nous occupons n'a aucun cachet particulier, un bâtiment quelconque où nous nous installons tant bien que mal, mais où nous trouvons des hôtes affables et complaisants. Allons voir la ville ; des rues larges, toutes pleines de soleil, où l'on cuit littéralement ; des ordures par tas, où les chiens se vautrent avec joie ; ici une belle construction, une demeure cossue avec de vastes balcons, là-bas des masures en torchis, des cabanes en nattes ; partout on abat, on construit, on aligne, on perce de nouvelles voies, on élargit les anciennes ; des femmes, des jeunes filles au teint bronzé, jambes nues, robe courte, dépassant à peine les genoux, travaillent avec les maçons, courant à droite, à gauche, portant avec aisance sur leur tête des petits paniers pleins de briques, de ciment ; et malgré ce rude métier, elles sont gracieuses dans leurs mouvements ces filles du désert ; elles viennent de bien loin demander à la ville le pain que leurs sables arides ne veulent pas produire et pendant ce temps, leurs frères, leurs maris, montés sur leurs coursiers rapides, vont piller quelque caravane ou venger par les armes un affront séculaire. C'est le pays des vendetta, des vengeances féroces.

Nous poursuivons notre route à travers les chantiers en pleine activité ; c'est une ville qui naît, qui grandit, une ville moderne, qui s'élève dans ce berceau antique. Bassorah existe depuis une haute antiquité, depuis que les alluvions des fleuves réunis ont rejeté au loin les rives de la mer ; mais aucun monument ne témoigne de son ancienneté ; aucun vestige des temps disparus. La végétation a aujourd'hui

tout envahi et à la place où s'élevaient autrefois les palais des rois comme les masures des esclaves se dressent les palmiers superbes et majestueux. Ce sont d'ailleurs les rois du présent ; ils donnent la vie au pays et suivant les saisons ils dispensent la joie ou les douleurs. La récolte est bonne cette année ; ce sont des rires et des chants. Août ! quelle chaleur terrible, mais les dattes ont mûri, les jardins se couvrent de troupes joyeuses d'hommes, de femmes et d'enfants ; on y dresse des tentes, des cabanes, et pendant des semaines toute l'existence de la population s'y concentrera ; c'est le temps de la cueillette des dattes. Des jeunes gens alertes grimpent au haut des arbres, avec l'agilité des chats ; un bout de corde passée autour de l'arbre, en forme de ceinture flottante, leur sert d'ascenseur. Ils posent les pieds contre le tronc, appuient les reins à la corde retenue aux aspérités des anciennes feuilles coupées, puis d'un mouvement sec, avec les mains restées libres, ils soulèvent la corde qui s'arrête à une autre aspérité ; ils montent de quelques pouces et recommencent le manège jusqu'à ce qu'ils arrivent au sommet et ainsi suspendus sur l'abîme, ils coupent les régimes qu'ils laissent tomber à terre. Les femmes, les enfants recueillent le précieux fruit et lentement, méthodiquement, en chantant, criant, jacassant, le rangent dans des boîtes qui seront expédiées en Europe et les dattes dorées pourront ainsi figurer sur les tables somptueuses.

Revenons en ville ; traversons le marché, les « souks » étroits, obscurs où dans des boutiques petites comme des niches de saints on trouve pêle-mêle mille objets disparates, des boîtes de conserves, des noix de coco immenses, des bananes, du savon, des pastèques ; plus loin, des objets manufacturés, des toiles, des étoffes, c'est le triomphe de la marchandise à bon marché, de la camelote « made in Germany only for export ». Nous quittons les bazars, nous prenons une guimbarde tirée par des chevaux étiques et côtoyant le canal principal de la ville, nous nous dirigeons vers l' « Achar », le quartier des étrangers ; depuis quelques années de vastes maisons s'y élèvent, presque toutes habitées par des Européens. On n'a pas ici les senteurs putrides de la ville, les fièvres y font moins de ravages et les soirs d'été on peut rapidement atteindre le Chat-El-Arab et respi-

rer l'air frais qui vous délasse des fatigues terribles de la journée. C'est un va-et-vient perpétuel ; des hommes affairés, des portefaix chargés de lourds ballots, des commis courent dans tous les sens ; ceux-ci vont voir les bateaux qui arrivent ou qui se préparent à partir, ceux-là se dirigent vers la douane, vers les comptoirs des grandes maisons de commerce. Il y a en ce moment quinze bateaux dans le port ; les uns chargés de dattes vont partir à la première marée de la pleine lune ; deux fois seulement par mois les bateaux peuvent traverser la barre du fleuve et ceux qui ont pu finir leur chargement auront quinze jours d'avance sur leurs concurrents ; ils vendront cher leur marchandise ; d'autres bateaux vont aux Indes chargés de céréales, de riz ; d'autres, enfin, prennent les peaux, la laine, le bois de réglisse, la gomme arabique, l'opium et les tapis de Perse qu'ils porteront dans différentes directions. C'est par Bassorah que s'écoulent toutes les productions de l'Irak et d'une partie de la Perse, c'est par ce même port qu'on importe tous les produits de la fabrication européenne. Quelle importance prendrait cet entrepôt de commerce si le climat n'y était pas si mauvais ; si la sécurité pouvait y être plus grande. N'est-ce pas hier encore que la ville a failli tomber au pouvoir d'un chef bedouin ? aujourd'hui encore on se bat à l'intérieur !

Les habitants de Bassorah — musulmans, juifs et chrétiens — semblent fort intelligents ; ils portent pour la plupart le costume indigène, une robe étroite, serrée à la taille par une ceinture et un manteau flottant ; ils sont actifs et laborieux et ont entre leurs mains une bonne partie du commerce de la région. Ils désirent s'instruire, apprendre quelque chose ; ils veulent pouvoir un jour se mesurer avec l'Européen instruit, ordonné, qui s'est plié de bonne heure à une règle. Ils veulent surtout devenir les égaux de ces étrangers arrogants qui méprisent l'autochtone. Les femmes restent enfermées dans leurs maisons et ne se présentent jamais devant les hommes. J'ai vu, cependant, quelques juives et chrétiennes, pâles, l'air vieillot, modestes, osant à peine nous regarder ; elles ont eu, pourtant, une hardiesse ; elles m'ont parlé de leurs filles qui n'apprennent rien, pas même les travaux de couture ; elles les voudraient sérieuses, instruites, s'entendant aux

travaux du ménage et, malheureusement, il n'y a pas d'école pour les filles à Bassorah.

Nous nous embarquons sur le Khalifat, bateau fluvial qui va nous mener à Bagdad. C'est un joli vapeur large, propre, très commode; tout l'arrière très bas, très peu au-dessus de l'eau est réservé aux passagers des cabines, tandis que le pont là-haut est bondé de monde. Tous les types, tous les costumes, toutes les misères s'y coudoient, se pressent dans une affreuse promiscuité. Ici on fait la cuisine sur un réchaud, là on dort, plus loin on fume en avalant force tasses de café; dans ce groupe-ci on chante, on raconte des histoires et toute cette foule bigarrée parlant différents idiomes, criant, gesticulant, poursuit en commun son existence simple et modeste. Le bateau, lui-même, est peu chargé, mais il traîne après lui une barge immense sur laquelle se trouvent les marchandises à destination de Bagdad et des autres ports riverains. Nous remontons lentement le courant. C'est le Chat-El-Arab; la large nappe d'eau s'avance majestueusement à notre rencontre, elle se brise contre le bateau dans un éparpillement de jets, de gouttelettes multicolores; sur les deux rives toujours de la verdure, toujours des palmiers. Le fleuve est sillonné d'une foule d'embarcations à voile, mouettes, élégantes et légères, qui descendent le courant toutes voiles déployées. Elles seront bientôt au port, tandis que les autres, par vent contraire, avancent lourdement à la cordelle; elles sont traînées par une douzaine d'hommes, souvent nus, portant quelquefois pour tout vêtement un simple turban sur la tête. Ils marchent d'un pas saccadé en chantant un refrain expressif; le torse plié en avant, les jarrets tendus, tous leurs muscles rebondis; ce sont des athlètes prêts pour la lutte, la terrible lutte pour la vie; aucune détresse sur leur visage hâlé par le soleil, aucune révolte, aucune impatience. Et dire qu'ils mettent parfois plus de deux mois pour atteindre Bagdad contre vents et tempêtes! et pour ce dur labeur ils reçoivent pour les repas de tous les jours un morceau de pain d'orge avec quelques dattes et à la fin du voyage un salaire d'une dizaine de francs. Nous parlons souvent de misère, de privations, de dures besognes, de quel nom devons-nous appeler cette horrible épreuve, cette exploitation inconsciente de l'humanité! Pauvres gens!

Mais ne philosophons pas tant dans ces pays, c'est trop triste. — Cette sensation oppressante éprouvée par notre petit groupe de voyageurs crée un lien entre nous ; on se rapproche, on se salue, on fait connaissance et bientôt des conversations amicales s'engagent. C'est une société quelque peu disparate que la nôtre ; nous sommes là une dizaine de personnes venues d'un peu partout et ayant roulé à travers tant de pays. C'est, d'abord, un diplomate européen qui a subi le siège de Pékin : il nous montre la balle boxer qu'il a reçue à la jambe le jour même de l'arrivée des forces alliées dans la capitale chinoise ; depuis, il a parcouru la Sibérie et la Perse et vient voir l'Irak. Cette jeune fille blonde, si simple, si gaie, a quitté les pays du Nord pour aller retrouver à Bagdad son fiancé, un aspirant diplomate ; encore une jeune fille aux traits énergiques, à la démarche décidée ; missionnaire laïque, elle va porter dans ces pays ignorants des paroles de paix ; elle va tâcher de transformer la condition de la femme et faire de ces fillettes des épouses intelligentes, aimantes et dévouées ; puis une jeune dame fort aimable et son mari homme très éclairé, directeur dans une grande administration européenne ; enfin, trois amours d'enfants qui vont, viennent, tournoient, babillent autour de nous. Nous parlons des pays que nous avons vus, des misères que nous avons constatées, de tant de souffrances que nous avons aperçues un peu partout et qui font de l'homme l'être le plus malheureux de la création. Et pendant que nous nous laissons aller à ces pensées moroses, la nature semble en fête, le soleil resplendit vers le couchant lançant ses rayons d'un feu rouge sur la pointe de Gourna où le Tigre et l'Euphrate viennent mêler leurs eaux et former le Chat-El-Arab. C'est un tableau de beauté et de grandeur, une apothéose où la lumière, l'eau et la verdure rivalisent dans un suprême effort. Nous ne parlons plus, nous regardons devant nous avec admiration, le cœur doucement émotionné ; le bateau tourne lentement à droite, le rideau baisse, la nuit arrive, le spectacle est fini. Gourna, la belle, Gourna, la paradisiaque, est loin derrière nous. Si nous avions eu le temps de nous y arrêter nous aurions pu visiter les jardins pleins de fleurs où la vie est douce par les chaudes journées de l'été ; n'est-ce pas là que la tradition place le paradis terrestre, le jardin d'Eden ?

Les habitants nous auraient montré avec fierté l'arbre du bien et du mal. La cloche du dîner sonne, on remise ses sensations; en voyage, les impressions doivent être fugitives. Nous sommes treize à table; quelqu'un en fait la remarque avec une pointe d'amertume, mais le dîner est fort gai, on mange bien, on bavarde longtemps, et c'est à une heure fort avancée qu'on va se reposer...

... La journée est douce, le vent frais qui souffle du Nord nous fouette agréablement la face; la nature a quelque peu changé; les palmiers se font rares; le fleuve est très étroit, les eaux en sont verdâtres; elles ont traversé sur leur passage les rizières qui s'étendent à perte de vue. La plaine est unie, pas un pli de terrain, partout des cultures abondantes; les cabanes des paysans sont nombreuses, larges, spacieuses, on les dirait propres à distance. Les fellahs, enveloppés dans leurs manteaux gris, viennent nous voir passer et nous souhaitent bon voyage. Rien de curieux devant nous; étendus sur nos chaises longues, nous nous laissons vivre; et notre esprit continue à rêver à ces régions primitives qui ont vu naître et s'organiser les plus anciennes sociétés. A peine arrivés nous sommes aussi saisis par la fièvre des antiquités; nous avons à Bassorah visité les marchands de bric-à-brac, examinant, fouillant les fonds de magasin, essayant de découvrir au milieu des manches de parapluies, des assiettes cassées, des tessons de bouteilles, un vestige du passé. Ne sommes-nous pas dans ces pays bibliques où tant de miracles eurent lieu? Comment ne pas être optimistes, crédules? Si nous nous aventurions un peu à l'intérieur dans la plaine entre les deux fleuves, nous aurions rencontré une suite de monticules de « tello », restes des grandes cités disparues d'où la pioche magique des savants fait sortir de terre les civilisations oubliées. C'est Tello, c'est Nipher, Bismaya-El-Mogaya. De cette plaine aujourd'hui désolée, le patriarche Abraham est parti pour la conquête morale du monde. Plus au Nord, c'est Babylone la grande, à l'Est, Suze, dont les montagnes s'estompent à l'horizon; à droite, à gauche d'autres cités moins anciennes, cités juives ou arabes qui jouèrent un rôle important au moyen âge; et justement nous arrivons à l'une d'elles, à Ezer, lieu de sépulture du prophète Eyra.

15 Octobre 1904. 11

Je vois sur le pont une famille juive qui se prépare à y descendre ; le père, la mère, un jeune homme de seize ans, une fillette de douze, le frère et la sœur sans doute ; ils ont l'air bien gênés pourtant. Lui devient tout rouge chaque fois qu'il la regarde et elle sous son voile épais ose à peine lever les yeux. Ce sont deux fiancés qui viennent se marier en pays saint, à l'ombre du tombeau du prophète. — Ezer date d'assez loin ; les auteurs du moyen âge en parlent dans leurs relations de voyage ; à cette époque, disait-on, une colonne de fumée et de feu désignait aux populations lointaines le séjour du bienheureux. Nous n'avons plus la foi pour être témoin du miracle, mais nos petits amoureux qui se préparent à débarquer espèrent, eux, voir cette colonne, C'est là-bas Ezer ; un bouquet de palmiers, un dôme étincelant au soleil, et à droite une construction pittoresque avec une longue rangée de fenêtres ; c'est d'un effet imposant au milieu de cette vaste plaine et l'on comprend que ce soit là un lieu d'adoration. Ah ! que le soleil de l'Irach est trompeur, comme il transforme tout, comme il poétise les moindres choses c'est bien de sa faute si tant de légendes se sont développées dans ce berceau de l'humanité, si tant de miracles ont vu le jour dans ces déserts ! Nous approchons du but et à mesure toutes nos illusions tombent ; les monuments sont de vieilles maisons en ruines ; le temple, une petite bâtisse carrée fort modeste, occupée dans le milieu par un catafalque recouvert d'une housse multicolore ; rien d'intéressant, je me hâte de rentrer à bord ; le bateau va partir.

Nous nous dirigeons sur Amara, la ville moderne. Nous y arrivons le soir. Le coup d'œil est vraiment joli ; le long du fleuve c'est une file de constructions toutes sur le même modèle, aux peintures vives et claires, élégantes et pimpantes ; un quai large, bien entretenu, une ligne de reverbères qui flamboient au soleil. La population affairée accourt au sifflet du bateau ; on charge, on décharge, on discute, on crie ; tout cela nous donne la sensation d'être dans un port européen. Amara n'a pas encore cinquante ans d'existence, un simple poste de gendarmerie autrefois, elle est aujourd'hui une place importante de commerce. De toutes les régions environnantes, sont apportées de grandes quantités de céréales, de riz, de la laine et le tout est expédié

par Bassorah en Europe et aux Indes. La plupart des villages autour de cette ville appartiennent à la liste civile, la sécurité y règne ; aussi une grande population s'y livre en liberté aux travaux de culture et d'élevage. Le bateau s'arrête quelques heures à Amara, j'en profite pour aller faire un tour en ville. Une fois le quai passé, derrière la façade brillante des maisons neuves nous nous trouvons dans ces ruelles étroites, malpropres, des petites villes d'Orient ; partout des décombres. Il y a quelques mois un incendie terrible a détruit la moitié de la ville, et aujourd'hui maçons et terrassiers se dépêchent de rebâtir, de boucher les ornières ; à la place des vieilles masures s'élèvent tous les jours de gentilles constructions. Dans cette ville habitent quelques familles sabéennes ; artisans habiles, ils travaillent avec beaucoup de goût les bijoux niellés si recherchés par les Arabes et les Indiens ; eux seuls connaissent le métier et ils en gardent jalousement le secret. Ces chrétiens primitifs forment une secte particulière ayant un culte particulier pour saint Jean-Baptiste ; ils tâchent avant tout de conserver la pureté du corps par des ablutions régulières dans les eaux courantes ; c'est pourquoi ils vivent toujours au bord des fleuves.

Il fait presque nuit lorsque nous quittons Amara ; nous continuons notre route sur Bagdad ; après dîner nous passons une bonne partie de la soirée sur le pont à respirer l'air frais. Les journées sont si chaudes à cette époque de l'année ; malgré le grand éventail suspendu au plafond toujours en mouvement on étouffe à certaines heures ; les vents du désert apportent avec eux des sables brûlants et tout le bateau devient une fournaise ardente. Le lendemain matin, la campagne semble bien pauvre ; plus de tapis de verdure, plus de riches moissons, la plaine sans bornes est parsemée de buissons ; presque pas d'habitants, quelques huttes misérables en toile grise, des paysans déguenillés, décharnés et de pauvres enfants tout nus qui poursuivent le bateau en demandant l'aumône ; nous leur lançons du pain, des oranges, des dattes ; ils sautent comme des singes pour les rattraper, ils se bousculent, ils roulent les uns sur les autres et plus d'un pique une tête dans l'eau. Ils se relèvent et reprennent leur course pendant des centaines et des centaines de mètres poursuivant leur prière sur le ton d'une mélopée..... Nous allons

bien lentement aujourd'hui ; le lit du fleuve et parsemés de bancs de sable, d'îlots que nous frôlons avec des craquements de tout le bateau ; capitaine et matelots veillent ; ceux-ci armés de longues perches qu'ils enfoncent méthodiquement dans le fleuve mesurent la profondeur de l'eau. Malgré ce soin nous échouons plus d'une fois ; nous arrivons à nous dégager facilement et poursuivons notre course en avant. Parfois à la descente du fleuve, le bateau échoué reste 24 heures de suite en détresse.

Nous avons traversé dans la nuit Kauth, bourgade sans importance ; nous avons en face de nous Ajizié, centre de production pour le bois de réglisse ; cette ville s'est rapidement développée en une dizaine d'années grâce à l'ouverture de quelques canaux d'irrigation ; des deux côtés du fleuve nous rencontrons les embouchures de canaux anciens tout à fait à sec aujourd'hui ; l'un deux, le Nahracoau arrosait toute la rive gauche sur un parcours de près de 400 kilomètres ; aussi c'était une contrée d'une extrême fertilité à présent absolument déserte et inhabitée ; une mission d'ingénieurs français a relevé il y a quelque temps le cours de ce canal, mais où trouver les millions nécessaires pour le mettre en état ; tant d'autres travaux plus urgents réclament l'attention des gouvernants ! les bords du fleuve eux-mêmes ont perdu les jardins qui les couvraient il n'y a pas un siècle et la population s'en est allée.

Le Tigre continue ses circuits essayant en vain de donner la vie à une plus grande étendue de pays. Le capitaine met sa barque à notre disposition ; nous irons à pied visiter les ruines de Ctésiphon et nous rejoindrons plus loin le bateau au sortir de la boucle. Nous sommes là, tous les Européens du bord, et avec les domestiques cela fait une bonne caravane. Le temps est chaud ; les dames sont en blouses claires avec des ombrelles de couleur ; elles marchent d'un bon pas à travers les ornières, les broussailles ; les rares fellahs qui passent s'arrêtent pour nous regarder l'air ébahi ; d'où pouvons-nous venir ? Ils ne cherchent point de réponse à leur question et haussant les épaules ils s'éloignent sans plus nous regarder. Nous approchons des fameuses ruines ; de loin c'est un monceau de pierres en désordre, mais bientôt nous en apercevons le détail. De cette ville si célèbre autrefois,

résidence d'été des rois parthes, il ne reste plus qu'un large mur en façade, un portique gigantesque s'ouvrant sur une salle immense ; on admire la hardiesse de l'architecte qui a osé placer à une hauteur vertigineuse une coupole si vaste. La construction est en briques et ciment ; de place en place on voit aux murs des trous où devaient probablement se trouver les boiseries ; on peut facilement imaginer la subdivision du bâtiment en étages ou du moins en galeries circulaires d'où l'on pouvait voir le spectacle de la salle centrale. Mais le temps qui n'épargne rien porte de rudes coups à ce monument, et dans très peu d'années ce dernier témoin du passé viendra s'abattre sur le sol et le sable recouvrira vite de son manteau ces lieux qui ont vu tant de splendeurs. Nous passons par une ouverture béante à l'arrière du bâtiment, c'est une masse informe et sans beauté ; les murs épais de plusieurs mètres ont été minés par les vents et les pluies et en se servant de certaines saillies comme gradins on peut grimper au haut du monument. J'ai essayé cette escalade assez pénible et j'ai été récompensé de ma peine par le spectacle qui se présente à nos yeux ; à nos pieds une ceinture de monticules, restes des murailles anciennes de la ville, plus loin le lit sinueux du fleuve qui brille comme un ruban d'argent, la vaste plaine avec quelques marabouts, quelques palmiers et de nouveaux monticules, d'autres cités anciennes, tout près de nous, vers le Nord, les ruines de Séleucie, la capitale du royaume de Syrie, fondée par un général d'Alexandre. C'est là le passé, cette existence de misères, d'injustices de guerres et de barbarie ; voici l'avenir, c'est un point noir au Sud qui avance péniblement en lançant vers le ciel des gerbes de fumée ; c'est la vie, c'est la paix, c'est la civilisation qui vient conquérir ces cités désertes et rappeler à la vie ces contrées endormies depuis des siècles ! — Je descends de mon observatoire et nous allons tous visiter le tombeau de Selman Pak, un des barbiers de Mahomet. Une vaste cour dallée, un jardinet vert tout au fond, à l'ombre de quelques palmiers, une construction modeste surmontée d'un dôme, c'est là que repose Selman Pak. Comme la porte est fermée nous tâchons d'apercevoir l'intérieur du monument par une lucarne étrangement décorée ; à chaque barreau sont noués une infinité de petits chiffons, de fils, de ficelles

multicolores ; les pèlerins qui visitent le saint laissent un signe de leur passage ; c'est un témoin qui rappelle au prophète les miracles qu'il doit accomplir en faveur de ses fidèles. — Nous allons maintenant nous reposer au bord du fleuve en attendant l'arrivée du bateau ; nous y apercevons encore quelques ruines ; elles communiquaient par un passage souterrain avec Ctésiphon et les rois pouvaient facilement venir se baigner dans les eaux du fleuve. — Le bateau nous a enfin rejoints, nous nous y embarquons et poursuivons la route sur Bagdad. Nous traversons bientôt le confluent de la Diala qui vient des montagnes de Perse traversant sur son parcours des vergers qui fournissent des fruits à tout le pays ; nous voilà bientôt dans les environs de Bagdad ; les palmiers montrent à nouveau leurs crinières vertes, des jardins nombreux réjouissent les regards et parmi les fleurs de gentilles villas d'été. Au fond, le tableau se dessine ; le spectacle grandit, c'est un panorama superbe, un fouillis de verdure, de dômes, de minarets qui se mirent dans les eaux du Tigre et là-bas loin, bien loin à l'horizon, après les jardins et les palmeraies d'un vert sombre, encore une ville, encore des maisons, des monuments, des dômes dorés qui brillent au soleil couchant comme des globes de feu. C'est un décor plein de beauté et de magnificence et nous nous répétons avec ravissement les vers du poète : « La voici cette ville fameuse, ce séjour de douceur, c'est la ville heureuse qui ne connaît point les rigueurs des frimas et des hivers, qui vit à l'ombre des rosiers, aux tiédeurs du printemps, au milieu de ses fleurs, de ses jardins, au bruit de ses eaux murmurantes. » — La nuit est venue subitement ; il n'y a pas de crépuscule dans ces pays plats et c'est au milieu de l'obscurité que nous faisons notre entrée dans Bagdad...

Nous sommes complètement reposés aujourd'hui ; nous avons presque oublié nos fatigues de voyage et nous allons voir la ville. C'est un dédale de petites rues étroites aux lignes courbes brisées présentant des renfoncements, des saillies ; les murs hauts et gris sont par endroits percés de fenêtres à treillage. A chaque instant il faut se garer dans quelque encoignure pour laisser passer les ânes qui vont par files, rapides au bruit assourdissant des sonnailles. Les uns portent des outres pleines d'eau qui vous éclaboussent en passant, d'au-

tres sont chargés de briques, de terre ; ceux-ci ont des caisses de pétrole, ceux-là des sacs de légumes tellement grands que la rue en est occupée dans toute sa largeur ; et les peaux et le fumier et les ballots de laine dégagent des odeurs qui vous suffoquent. On laisse passer un convoi, on marche dix mètres et l'on s'arrête pour faire place à un second, à un troisième et trébuchant dans les ornières, pataugeant dans la boue, nous arrivons aux marchés couverts, aux « souks ». Comme à Bassorah c'est un immense hangar d'une dizaine de mètres de largeur allant devant nous à perte de vue et à droite, à gauche, les mêmes petites rangées de niches basses toutes pleines de marchandises. Ici l'encombrement est encore plus grand, une foule grouillante aux habits multicolores va, vient, s'arrête et recommence à marcher et les groupes s'ouvrent, se referment faisant place aux ânes toujours plus nombreux, aux portefaix chargés de lourdes caisses de marchandises, de gros ballots posés simplement sur le dos et retenus avec la tête par une large bande de toile. Quelques-uns portent des madriers de sept et huit mètres de longueur et ils vont droit devant eux sans penser qu'ils peuvent ainsi assommer la foule. Malgré tout nous continuons notre course. Après avoir traversé le marché aux fruits où les oranges, les limons, les cédrats occupent une grande place, nous parcourons celui des épiciers, et le parfum des drogues mêlé à l'odeur de la foule vous prend à la gorge ; nous voici à présent dans le centre des affaires, les cafés sont nombreux dans ces parages. Une grande pièce basse pleine de fumée, ouverte sur la rue ; tout autour des divans en bois sur lesquels sont assis des groupes de personnes. On fume le narguilé, on prend le café, on cause, on crie ; toutes les nouvelles de la ville y sont racontées, commentées ; c'est là que se concluent les affaires les plus sérieuses, les marchés les plus importants ; le café à Bagdad, c'est une véritable bourse de commerce. Autour des cafés sont les haus, les dépôts des grands commerçants de la ville : une cour carrée entourée de pièces voûtées, c'est là qu'on garde l'énorme quantité de marchandises destinées à la consommation de la ville et des environs. A la porte de ces édifices des groupes pittoresques de portefaix. Ils sont assis contre le mur étendant jusqu'au milieu de la chaussée leurs

jambes nues plus haut que les genoux. Les brouettes, les charrettes sont choses inconnues à Bagdad : tout le transport se fait sur le dos des portefaix et des ânes et les uns et les autres occupent ici de la place. Poursuivons notre promenade à travers les bazars des marchands de soupe, des viandes grillées, à travers celui des forgerons ; les forges minuscules enfoncées dans le sol sont partout allumées ; elles lancent des éclats de fer rouge au bruit sonore des marteaux frappant l'enclume. Nous voici chez les chaudronniers ; les ouvriers travaillent au beau milieu de la chaussée, ils font un bruit assourdissant ; aussi nous pressons le pas ; nous tombons au milieu des cordonniers indigènes ; ils sont là autour des tables groupés en rangs serrés tirant, cousant, collant le cuir jaune, bientôt transformé en pantoufles à bouts recourbés, les « yemini », que chaussera toute l'aristocratie arabe : la marchandise emballée dans de grandes cages en bois de palmier sera expédiée dans tous les centres habités du désert arabique. Ici on vend les indiennes anglaises aux couleurs vives ; là les ceintures en fil d'argent fabriquées dans le pays ; plus loin se trouvent les tailleurs, tailleurs pour robes d'hommes, tailleurs pour manteaux, tailleurs essayant de pasticher les costumes européens. Partout une vie intense extraordinaire, les yeux hagards, l'esprit étourdi nous essayons de nous frayer un passage à travers cette foule si bruyante, de sortir de ce cauchemar. Cette demi-obscurité, cet air humide sentant l'enfermé nous étreint le cœur. Enfin nous apercevons au loin le soleil, la grande lumière, encore un effort et nous voilà sortis des « souks ». Une large rue bordée de deux côtés par de hauts murs ; à droite ce sont des mosquées aux dômes recouverts d'émaux verts et blancs d'une grande beauté, aux minarets arrondis d'un effet superbe ; à gauche la bâtisse a l'air d'une forteresse avec ses tourelles et ses bastions : c'est une caserne, l'aspect en est imposant ; plus loin, c'est le « sérail », le palais où sont réunies toutes les administrations du vilayet : les bureaux du gouverneur, les tribunaux, la direction des finances et de l'enseignement public... Encore des souks, encore une place occupée par le jardin municipal jamais ouvert au public de peur des déprédations, puis la porte d'Isnam Azan à l'extrémité de la ville. Nous nous reposons quelque temps dans un

café en plein air, on nous apporte du café noir terriblement amer dans une tasse massive ; nous avalons la liqueur sans broncher, le garçon nettoie la tasse avec un petit chiffon mouillé, la remplit à nouveau et la passe à notre voisin, et la même tasse nettoyée par le même système fera le tour du café !

Y.-D. Sémach.



Gaspard-l'imbécile.

NOUVELLE

I

Dans tous les villages, il se trouve un grand diable de garçon un peu bête, très ridicule, disgracié de sa personne, dont chacun abuse, dont toutes les filles se moquent, et qui ne tarde pas à devenir sous l'empire de cette incessante cruauté, presque complètement idiot.

Ce fut le cas de Gaspard Bonenfant qu'on avait surnommé tout naturellement « Gaspard-l'imbécile ». Gaspard était sonneur à l'église ; quand les cloches dormaient, chacun l'employait aux plus grossières besognes, et sous ce prétexte que, étant idiot, il devait se trouver toujours content, on le payait peu… ou point.

Il vivait avec une vieille mère avare qui lui arrachait les sous qu'il gagnait, et qui, en outre, du matin au soir, lui reprochait sa bêtise. Gaspard riochait ou chantonnait pour toute réponse. Un jour, il s'amusa à étrangler une belle poule blanche que sa mère « idolâtrait ». Il lui apporta son cadavre qu'il tenait par les pattes, glorieusement. La paysanne, hors d'elle, se mit à pousser des cris et cassa deux ou trois chaises sur le dos de son fils : « Idiot ! idiot ! cochon d'idiot ! » répétait-elle d'une voix étranglée. Et Gaspard, insensible aux coups, savourait d'un œil qui s'éclairait vaguement la colère de sa mère.

Victime des méchants, il aimait le mal. Trop faible pour

se venger des hommes sur les hommes, il s'en prenait aux bêtes innocentes. Il déchiquetait les petits oiseaux. Un de ses jeux favoris était, lorsqu'il voyait une belle cane se dandiner fièrement au milieu de ses canetons, de la prendre, de la ligoter solidement contre un piquet, puis d'étrangler un à un sous ses yeux tous ses enfants. Sans la protection du curé, qui appréciait Gaspard comme sonneur infatigable, les paysans l'auraient écharpé. Ceux-ci se contentaient de le battre, et de le battre d'autant plus fort que Gaspard ne paraissait jamais sentir les coups qu'on lui donnait. Un jour, comme il s'approchait sournoisement d'une petite chienne de chasse qui errait sur la route (projetant de la noyer dans la rivière), il s'aperçut qu'elle portait au cou une profonde blessure. Le sang avait caillé dans le poil jaune, fin comme de la soie, et il continuait de couler tout doucement, gagnant le ventre et les pattes. Gaspard fut saisi : « ohé ! p'tit chien, dit-il de son air bête, tu as reçu là un coup pas ordinaire ! Viens avec moi... n'aie pas peur, ça fera deux malheureux ensemble. »

La petite chienne leva sur Gaspard un œil craintif et doux.

« Allons, viens, » reprit-il, et comme elle n'avait pas de collier, il la saisit gentiment par une oreille, pour lui indiquer qu'elle devait suivre. Au bout d'un quart d'heure, la bête s'affaissa sur le chemin. Alors Gaspard la prit dans ses bras, l'installa contre sa poitrine et, quand il arriva, ses habits étaient pleins de sang, mais il lui était tombé dans le cœur quelque chose de très doux qui lui donna pour la première fois l'envie d'embrasser sa mère.

Celle-ci le repoussa, furieuse : « C'est encore un de tes coups, double crétin, idiot enragé ! finiras-tu d'assassiner une à une toutes les bêtes ?... Et pourquoi que tu l'as rapportée celle-là ? Te v'là propre ! c'est encore de la besogne pour moi, malheur ! »

Et une nouvelle chaise fut cassée ce jour-là sur le dos de Gaspard-l'imbécile.

Gaspard, après le discours et les coups, dit lentement :

« Je lui ai rien fait, elle saignait comme ça. Alors je l'ai emportée pour la guérir.

— Oui, oui, conte ton conte ! » dit la mère, et elle s'éloigna par pitié pour ses chaises.

Gaspard s'en fut à la fontaine et lava le cou de la petite chienne. Comme l'eau froide piquait sa blessure, elle haletait doucement, mais, bientôt soulagée, elle se mit à lécher la main qui prenait soin d'elle. Et Gaspard vibra tout entier au contact de cette langue râpeuse. C'était une caresse... la première qu'il recevait! Il plia les genoux devant l'animal, prit à deux mains sa tête et l'embrassa sur le museau plusieurs fois.

De ce jour, Gaspard aima toutes les bêtes. Mais il aimait surtout sa chère Diane qui marchait dans ses pas, ne le quittant ni jour ni nuit. Et il était fier de sa beauté, et fort de cet attachement de bête qui lui était comme une défense contre les hommes, le laissant passer la tête plus droite, le dos moins rond entre les groupes qui le raillaient.

Toutefois, les paysans n'avaient point oublié les méfaits de Gaspard l'imbécile et des projets de vengeance couvaient sourdement.

« Ah ! il aime les bêtes à présent ! disait-on ; faudrait voir un peu qué tête qu'y ferait si on l'y crevait sa chienne ? Faut l'y jouer le tour ?... oui, oui, faut l'y jouer le tour ! »

II

Un matin, Gaspard trouva morte sa chère petite Diane. Elle avait été empoisonnée. Il sortit sur la route et se mit à pousser des cris. Il pleurait comme un enfant perdu, et les gens le regardaient sans nul souci de son désespoir. Ceux qui avaient fait le coup le guettaient de loin et se tenaient les côtes de rire.

Sa mère lui dit : « Ça devait arriver et c'est justice. »

Mais Gaspard pleurait toujours.

Une fille vint à passer, une jolie blonde aux yeux de bluet, celle peut-être qui s'était montrée jusqu'alors le plus impitoyable à Gaspard-l'imbécile.

« Eh bien ! qu'est-ce que tu as ? lui dit-elle en le contournant comme une bête curieuse. »

Et elle ajouta, toute rose de malice : « On ne peut pas te dire : « as-tu perdu l'esprit ? » puisqu'aussi bien tu n'en as jamais eu ! »

Gaspard la regardait de son œil terne d'où les larmes tombaient, et il lui raconta sa peine en sanglotant.

Étiennette, c'était le nom de la jeune fille, changea de figure ; et Gaspard fut frappé de ce changement.

« Vous ne dites pas comme ma mère ? murmura-t-il.

— Et qu'est-ce qu'elle dit, ta mère ?

— Elle dit que c'est bien fait.

— Moi je dis, reprit Étiennette, que si tu as mérité la chose, tu en es à plaindre tout de même.

— Vous êtes une bonne fille ! Alors vous plaignez mon chagrin ?

— Oui, Gaspard, tu aimais tant ta petite chienne, et tu semblais être devenu moins hargneux et moins... bêta... depuis que tu l'avais. »

Gaspard ne parla plus. Les larmes l'étranglaient. Son regard sans rayon semblait dire : « Je suis si seul ! » Étiennette sonda la route : il ne venait personne. Sa vanité à l'abri, elle s'assit auprès de Gaspard sur un tronc d'arbre couché. Ils étaient là tous les deux sous le soleil. Lui, grand, maigre, jaune et triste à mourir ; elle, jolie, replète, joyeuse, attristée seulement pour une minute et par bonté d'âme.

« Elle ne se moque plus ! pensait Gaspard, et elle s'est assise à côté de moi ! »

Il tenait son mouchoir sur ses yeux, un ourlet de sang bordait ses paupières. Étiennette avec un peu d'effort lui toucha la main gentiment,

« Faut te consoler, dit-elle, un chien n'est toujours qu'un chien. »

Gaspard ouvrit les lèvres pour répondre quelque chose, mais l'idée échoua, et seul le regard morne, stupide, exprima l'immense détresse de l'être.

Et Étiennette comprit que pour Gaspard, ce chien, en effet, c'était *tout*.

Mais voici que la jeune fille, surveillant toujours le chemin, aperçut de très loin un homme qui venait. Alors elle se leva comme mue par un ressort.

« Vous vous en allez ?... dit Gaspard.

— Oui, oui, je suis pressée, on m'attend... », et elle se sauva n'ayant plus qu'une pensée en tête : ne pas être aperçue causant à Gaspard-l'imbécile.

III

Toutefois, dans le secret de son cœur, elle garda de la pitié pour lui. Elle ne s'en moquait plus que devant les autres, jamais devant elle-même. Et Gaspard, en son âme obscure, sentait une lueur, une tiédeur douce : C'était le souvenir de cette jeune fille qui, un jour, ne l'avait point raillé, avait eu même de la compassion pour son chagrin. Mais il se rendait bien compte qu'elle éprouvait une gêne à lui parler devant témoin, qu'elle l'évitait, qu'elle le fuyait, et il en était dévoré de rage et de douleur. — Quand il la rencontrait sur la route et que personne, absolument personne, ne pointait à l'horizon, Étiennette lui disait quelques mots et lui abandonnait une seconde le bout de ses doigts. C'était comme une aumône cachée qu'elle lui faisait. Elle s'éloignait contente d'elle-même, et le dimanche sur la pelouse, dansait plus joyeuse avec les beaux gars du village.

Gaspard était moins content... lui ! Il rôdait maintenant chaque fois autour du bal, et parmi toutes ces filles qui refusaient de lui parler, qui ricanaient et se poussaient du coude en l'apercevant, il en cherchait une, une seule : Étiennette, l'Étiennette aux cheveux blonds et aux yeux de bleuets « qui un jour ne s'était pas moqué de lui ». Il la cherchait, tête basse, les mains en avant, un petit rire peureux et terrible au bord des lèvres ; et un grognement sourd montait de sa poitrine quand il la voyait passer radieuse et tournoyante aux bras d'un homme.

Étiennette, bientôt, s'aperçut qu'il l'aimait. Alors, une épouvante se leva dans son âme. Elle n'osait plus aller seule, elle avait entendu dire que les idiots, quand ils sont amoureux, deviennent terribles. Toujours flanquée d'une ou plusieurs de ses compagnes qui lui faisaient un rempart de leurs corps, elle n'en devenait pas moins blanche comme cire, quand elle apercevait Gaspard ; et lui, devinant à travers l'opacité de son cerveau la répulsion dont il était l'objet, sentait, en son être saignant sous l'insulte, s'allumer toutes les flammes de l'enfer.

« Je l'aurai ! balbutiait-il, il faut que je l'aie ! »

Gaspard ne tenait plus sur ses jambes, un tremblement convulsif l'agitait tout entier. Il ne pouvait plus sonner les cloches. Le curé se fâcha et le congédia.

Maintenant Gaspard mendiait sur la route, et il ne mangeait pas tous les jours. Ses cheveux de filasse étaient, selon les caprices du ciel, tantôt gris de poussière, dressés comme du bois mort autour de sa face contractée, tantôt ruisselants de pluie, collés à ses joues creuses. Il se tenait toujours immobile, assis ou debout à la même place. Il fixait la terre pendant des heures. Parfois ses grandes mains jaunes s'avançaient brusquement dans le vide ; — les passants avaient peur et se croyaient déjà dévalisés..., — c'était Étiennette qu'il voulait !

Mais Étiennette n'était plus au pays. Sur le conseil du curé et de tous les gens raisonnables, ses parents l'avaient placée à trente lieues de là, chez des bourgeois qui prenaient soin d'elle et entouraient sa retraite de toutes les précautions voulues. Cependant, la jeune fille continuait à avoir peur ; chaque nuit, elle rêvait que Gaspard entrait dans sa chambre... Toute la maison était réveillée par ses cris de détresse. Sa santé s'altéra, elle tomba malade ; il fallut la ramener chez ses parents.

Une fièvre cérébrale se déclara : Étiennette mourut.

IV

Quand Gaspard apprit qu'elle était morte, il montra un grand contentement.

« Ah ! se disait-il, du moins, personne ne l'aura, ma petite Étiennette ! Mais, vrai, tu avais donc si peur que tu t'es sauvée là-bas ?... Ou bien, tes parents t'avaient volée au pauvre Gaspard... ils riaient de le voir crever de faim sur la route avec la soif de tes yeux, de tes lèvres, de ton cœur qui, un jour, ne s'était pas moqué de lui !... »

Sa joie semblait profonde et sincère.

« Tant mieux ! disait-il, à qui voulait l'entendre, tant mieux, elle est morte, ça c'est bien qu'elle soit morte ! »

On le traitait de monstre et de brute, et l'on passait.

« Ah ! se disait Gaspard, ils ne comprennent pas !... Pour

moi, c'est les vivantes qui sont des mortes. Qu'est-ce que ça me fait la vie... si je n'y peux toucher... Tu as eu si peur et tu t'es sauvée... à présent tu ne peux plus avoir peur!... Tu dors... Ton lit sera dans le cimetière (le cimetière où tout le monde peut venir)... j'irai te voir, Étiennette... j'irai, ma belle fleur de printemps, contempler les fleurs de ta tombe, j'en aurai le droit autant que ta mère!... Auras-tu peur, dis, dans ton cercueil?... Étiennette, Étiennette, les beaux gars ne t'auront point! tu es morte vierge! la mort a pris la défense du pauvre Gaspard. Personne, plus jamais, ne touchera ta main mignonne, tes cheveux dorés... Étiennette, je t'aurais bien aimée vivante... tu ne l'as pas voulu, et la mort t'a prise... A présent, morte, tu es à moi!... »

Gaspard se rendit au cimetière et regarda creuser le trou où, le lendemain, on descendrait le cercueil de la jeune fille. A un certain moment il sauta dedans et mordit la terre en poussant un gémissement qui ressemblait à un cri de joie. Puis il se dirigea vers le presbytère.

« Monsieur le Curé, dit-il, est-ce que votre nouveau sonneur sonne aussi bien que moi?

— Ma foi non! dit le curé; d'ailleurs, tu peux l'entendre! Sous sa main, mes cloches chevrotent comme des vieilles femmes.

— Reprenez-moi donc! dit Gaspard.

— Oui, mais, à la fin, tu sonnais toi-même fort mal, et c'est pour ça que je te congédiai.

— Reprenez-moi! répéta Gaspard joyeux, et pour le service d'Étiennette, je gage de vous faire entendre la plus belle sonnerie qui ait jamais résonné dans le clocher de votre église.

— Soit, dit le curé, tu sonneras demain. » Et à part lui: « Il n'est vraiment que les idiots pour se consoler du trépas de la femme aimée, rien qu'à sonner la cloche de son enterrement. »

Le soir, Gaspard alla se baigner dans la rivière; puis, rentré chez soi, il nettoya ses vêtements, brossa ses cheveux et dit à sa mère: « Je me prépare pour demain, M. le curé m'a pardonné, c'est moi qui sonnerai la messe d'Étiennette. »

Sa mère haussa les épaules, et s'étant jetée au lit, harassée comme à chaque fin du jour, par le travail des champs,

elle s'endormit sans se douter que Gaspard avait la fièvre, et que, dans le désert de l'âme, la passion affamée, rejetée de la vie, réfugiée dans la mort, pouvait devenir crime.

V

Il ne se coucha point. Il rôda toute la nuit autour de la maison d'Étiennette, autour de l'église, autour du cimetière. Il avait un riochement bizarre au bord des lèvres, puis, tout à coup, son grand corps maigre se tordait dans un sanglot. Il aurait voulu voir Étiennette sur son lit, toute belle et comme endormie dans sa robe blanche, mais il savait bien qu'on le chasserait sans pitié s'il frappait à la porte de cette maison en deuil. Qu'avait-il fait cependant? il avait aimé. La lune d'un bleu tendre éclairait les champs, il cueillit des bleuets et des coquelicots et les pressa sur sa poitrine.

« Étiennette, Étiennette, murmurait-il, ta maman te tient encore, ton papa, tes sœurs, tes amies sont agenouillés autour de ce grand silence que tu fais dans la chambre... ils te regardent et disent : elle ne respire plus !... ils se penchent et ils n'entendent plus rien... ils sondent ton regard et ils le voient plein de nuit... ils touchent ta main, elle est froide comme la pierre, ils te regrettent, vivante. Mais, morte... tu leur fais déjà peur un peu... Aucun d'eux ne veillerait seul auprès de ton cadavre... Moi, je t'aime morte, moi je voudrais te bercer sur mon cœur, moi je voudrais te tenir en mes bras... Je brûle, Étiennette ! et je réchaufferais ta mort dans mon étreinte autant que mon approche glaçait ta vie, hélas ! quand tu marchais blonde et vermeille parmi les fleurs ! Je t'aime.... et quand tu seras dans la tombe, je viendrai... et pendant que dormiront en leur lit tes père et mère, tes sœurs déjà consolés... moi, je n'accepterai pas que tu sois sous cette terre... je viendrai... j'ouvrirai tout doucement ton cercueil et je te prendrai dans mes mains d'amoureux, et ainsi j'aurai mon épousée... comme les autres !... »

Et Gaspard, le front en feu, marchait, discourait, dans une exaltation de délire. Quand l'aurore parut, il s'apaisa : une prudence lui venait. Il ne devait pas encourir le moindre reproche, susciter le moindre étonnement. Au coup de sept

heures il monta les marches de l'église que le bedeau venait d'ouvrir, et il commença à sonner la cloche. Il sonna d'abord avec une correction admirable ; la cloche se balançait triste et lente dans l'air frais du matin ; et lui, au bout de la corde, montait et descendait avec un halètement de bête qui court. Il sonna pendant une heure ; puis, peu à peu, il sembla s'agiter et s'emporter au bout de la corde, et dans les airs, la cloche se mit à sonner plus vite... Et voici que tout à coup une autre petite cloche, à son tour, se mit à tinter avec la grosse... C'était la cloche de Pâques... Gaspard sonnait maintenant la sonnerie de fête, la sonnerie des mariages...

Une rumeur monta, chacun accourait indigné. Le curé, après que l'on eut à grand'peine empoigné Gaspard qui se balançait comme un fou au bout de sa corde, le fit jeter à la porte de l'église.

« Il faut le coffrer ! » disaient les uns. « Bast ! il ne sait ce qu'il fait ! » disaient les autres. Et le curé lui-même prononça : « Laissez-le aller, ce pauvre idiot ! » Gaspard riait sournoisement. Il était très content de son acte. Il venait de rouler tout le monde... Il était pâle comme un cadavre et les yeux lui sortaient de la tête. Il s'éloigna, et la poitrine grondante, l'allure mystérieuse, il s'enfonça dans la forêt, tandis qu'au milieu d'une centaine de paysans et de paysannes en habits sombres, s'avançait porté par quatre jeunes filles vêtues de blanc, le blanc cercueil d'Étiennette.

VI

Étiennette fut mise dans la tombe. On dit les prières, on jeta l'eau bénite, quelques pelletées de terre, et on partit. Chacun reprit sa besogne où il l'avait interrompue. Le village continua son bruit doux de ruche en travail. Les grands chapeaux de paille se dispersèrent parmi les champs. Le curé fit la sieste et lut son bréviaire. Le fossoyeur, qui n'avait encore reçu aucun ordre pour l'arrangement de la tombe, la laissa en l'état où chacun l'avait laissée : la tranchée de terre non comblée, on voyait par place le bois luisant du cercueil neuf.

L'atmosphère de juin enveloppait toute chose doucement.

Quand vint le soir, tout près de cette tombe naissante, un rossignol se mit à chanter... et, glissant par la forêt déserte, entre les arbres frémissant jusqu'au faîte, de rumeurs amoureuses, au milieu des fleurs, des mousses parfumées, Gaspard marchait, Gaspard courait, Gaspard revenait chercher sa morte.

Il arriva devant le petit mur du cimetière et l'enjamba. Les tombes sentaient bon comme des bouquets de roses ; un commencement de lune les blanchissait vaguement sans les éclairer. Gaspard, l'une après l'autre, les explora toutes, et quand il eut constaté qu'il était bien seul avec les morts, — avec les morts discrets qui ne pourraient rien dire, — il respira d'aise, puis se dirigea vers une petite logette de pierre où le fossoyeur serrait ses outils. On voyait que Gaspard-l'imbécile avait tout combiné à l'avance, son œil était empli d'une volonté ferme.

Il prit une bêche pour unique instrument et s'approcha de la fosse fraîchement creusée ; elle n'était point profonde. Il sauta dedans et, avec le plat de son outil, décolla le cercueil de son orbite de terre. Puis il se glissa en dessous, et le soulevant sur ses épaules, le hissa sur le bord. D'une seconde poussée, il le mit dans l'allée. Gaspard sauta sur la terre ferme, et commença à déclouer tout doucement la bière.

Tandis qu'il introduisait dans la fente du couvercle la lame tranchante de sa bêche, il lui sembla que quelqu'un, par derrière, lui posait la main sur l'épaule. Il retint un cri d'épouvante, le cri de l'avare surpris en train de déterrer son or...

Puis il se rassura. Dans sa bêtise, il jugeait qu'il était bête d'avoir peur, que personne ne pouvait venir par la raison bien simple que les vivants redoutent les morts... et qu'ils aimeraient mieux cent fois mourir tout de suite au fond de leur lit, que s'aventurer après le soleil couché entre les parterres fleuris d'un cimetière.

Et il poursuivit son travail... et le cercueil d'Étiennette commença de s'entr'ouvrir par un bout... « Ah ! tu respires, maintenant, murmura-t-il. » Bientôt le couvercle tout entier céda : alors Gaspard le leva lentement et aperçut sa bien-aimée étendue dans l'attitude du sommeil de la jeunesse, ses deux tresses blondes ramenées sur sa poitrine et ses mains croi-

sées sur son cœur. Il se jeta à genoux, et longtemps, sans oser la toucher, sanglota. La lune voilée par instants de quelques nuages, par instants aussi posait comme une lampe d'or sur le beau visage d'Étiennette.

Gaspard rassembla ses forces, se mit debout, et penché au-dessus de la bière, glissa une main sous la tête de la jeune fille et l'autre sous les genoux. Sur ce brancard improvisé, elle apparut à la fois raidie et ravissante ; il la déposa avec des précautions infinies sur le gazon d'une tombe voisine. Puis il referma le cercueil et le repoussa dans le trou, en ayant bien soin de remettre les choses en l'état où il les avait trouvées.

La lune maintenant brillait de tout son éclat et des grappes d'étoiles pendaient dans la nuit bleue. Mais Gaspard n'avait pas peur de cette lumière. C'est qu'il se sentait brûlé d'un feu plus ardent. Il reprit dans ses bras sa morte adorée, traversa le cimetière, enjamba le petit mur et se mit à courir d'une haleine jusqu'au plus profond de la forêt.

Il avait préparé sa chambre nuptiale : un lit de feuillage parsemé de fleurs d'églantier, entre quatre superbes hêtres qui semblaient les quatre colonnes d'un lit royal. Il y déposa Étiennette. Les rayons du ciel perçant le haut feuillage semaient de diamants sa robe blanche.

« Que tu es belle ! Je t'aime ! » murmurait Gaspard qui s'était jeté près d'elle haletant et pâle (il semblait savourer et redouter son crime)... « Je t'aime !... Et toi ? On dirait que tu ne me hais plus? c'est parce que tu es morte. Si tu étais vivante, tu te sauverais... mais tu es morte... quelle joie ! Tu es à moi, continua-t-il (et son visage, subitement, devint effrayant et horrible), tu es à moi !... »

Il se rapprocha d'elle encore... décroisa les mains encore souples... et se les mit autour du cou.

« Il faut que tu m'aimes aussi », murmurait-il. Puis, avec un râle dans le gosier, il baisa les lèvres de marbre... les décolla pour voir les dents... Il souleva les paupières claquantes... Le regard glauque apparut...

« Regard éteint, cher regard endormi, cria Gaspard, tu ne te détournes pas !... ta fixité, ton néant m'appartiennent ! »

Il se dressa de toute sa hauteur et jeta dans les airs un rire strident et fou qui monta vers le ciel noir puis il retomba

sur le lit de feuillage semé de fleurs d'églantier — tandis qu'un vent s'élevait chargé d'orage.

VII

Gaspard erra toute la nuit sous la rafale, puis, de fatigue, il tomba au pied d'un arbre et s'endormit. Il se réveilla trempé et grelottant. Le ciel était matinal, clair et joyeux, la fauvette chantait ; tout disait amour et bonheur. Gaspard pleura. Il ne savait plus que faire de lui ?... Tout comme ceux qui sont intelligents, il éprouvait en même temps que l'effroi de son acte et la volonté de le cacher, le désir de s'en vanter joint au besoin de l'avouer. Il reprit le chemin du village ; il entra d'abord chez sa mère qui le reçut à coup de triques :

« D'où viens-tu encore, sale bête, criait-elle. »

Gaspard ricanait sans répondre.

« D'où viens-tu ?

— J'ai été dans la forêt avec ma bonne amie.

— Espèce d'idiot ! mauvais crétin, tu sais que si tu devenais fou tout à fait, je saurais bien te faire coffrer, moi, et que ça serait le plus beau jour de ma vie ! »

Gaspard jeta au bourreau de sa misère un regard de haine implacable, puis il sortit et se dirigea vers le cimetière. Il vit le vieux fossoyeur Mathieu qui travaillait à la tombe d'Étiennette. Il s'approcha derrière son dos et se mit à rire.

« Te v'là grand serin ! dit le bonhomme. T'as pas peur ? chacun te mangerait vif, sais-tu ? »

Gaspard n'entendait pas : il regardait la tombe d'Étiennette sur laquelle le vieux homme plantait des rosiers blancs.

« Père Mathieu, dit-il, tu travailles sur le vide...

— Que'que tu dis ? cor des bêtises, toujours !

— Je te dis que tu travailles sur rien du tout. L'Étiennette n'est pas dans la terre.

— Hein ! tu crois aux morts qui voyagent ?... tu crois à toutes les sornettes ! Moi, tout vieux que je suis, j'y crois point.

— C'est pas des sornettes... je vas tout te dire... Étiennette est dans la forêt.

— Laisse-moi tranquille, bougre d'âne ! j'aime pas la société des fous.

— Je te dis de m'écouter au contraire. Faut que je raconte ce que j'ai fait... ça m'a donné comme une frayeur... je tremble tout le temps... et cependant... c'est rien de mal... mais personne ne m'est camarade... Ah ! malheur de malheur ! tout le monde est après moi... si tu étais gentil, toi, père Mathieu, tu m'aiderais... écoute un peu : Cette nuit j'ai déterré l'Étiennette... je l'aimais trop ! il a fallu que je l'emporte... et puis j'ai eu peur... je l'ai laissée là-bas... et je me suis sauvé... si tu étais gentil, toi, tu viendrais dès qu'il fera noir... je te conduirais à l'endroit.., et tu la rapporterais pour la remettre dans la fosse et on ne saurait rien... j'ai peur qu'on me tue, père Mathieu... »

Le fossoyeur s'était dressé tout droit, la bouche ouverte, l'œil épouvanté.

« C'est pas du vrai ce que tu racontes, dis voir un peu, c'est pas du vrai ? »

Gaspard riochait sans répondre : il se sentait perdu ; il aurait bien voulu retirer ce qu'il avait dit.

« Veux-tu parler, bandit ! monstre ! as-tu fais ça ? criait Mathieu, as-tu fais ça, réponds ? ou je t'assomme avec ma bêche.

— Je ne sais pas... je ne sais plus... C'est peut-être que j'ai rêvé... faudrait ouvrir la bière pour voir... dit l'idiot qui pensait gagner du temps.

— Je te crois qu'on l'ouvrira. En tout cas nous allons bien voir si tu m'as menti. »

Gaspard dut le conduire dans la direction du corps d'Étiennette. Quand ils furent à cent mètres de l'endroit où la morte était étendue, Gaspard se mit à trembler de tous ses membres, et le père Mathieu alla seul la reconnaître.

Il vit bien qu'on ne l'avait pas trompé et il pensa que ce qu'il y avait de mieux à faire était de replacer Étiennette dans son lit de sapin. C'est ce qu'il fit tout en se demandant s'il était bien nécessaire de mettre la justice en cette affaire.

Quand il eut terminé, son parti était pris. Il avait songé qu'après tout si Gaspard avait embrassé Etiennette morte, il ne lui avait pas causé grand dommage, que peut-être même

elle avait pardonné puisqu'elle avait gardé son sourire, — et que dans tous les cas on n'était que deux à le savoir, puisqu'il était certain qu'Étiennette ne parlerait pas.

En sortant du cimetière, il retrouva Gaspard qui l'attendait.

« Imbécile ! fit-il,... imbécile ! qui s'amuse à déterrer les défuntes pour les embrasser, t'as pas peur !... vrai, t'as pas peur !...

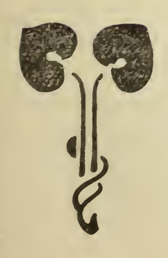
— Est-ce que tu vas me faire coffrer, » dit Gaspard.

Il regardait Mathieu en dessous et sa figure était blême. Mathieu allongea le pas sans répondre.

« Père Mathieu, reprit Gaspard, en se penchant à l'oreille du bonhomme, si c'était ton idée de me faire coffrer, il ne faudrait pas garder ce plaisir pour toi seul. Si tu veux, nous passerons d'abord chez maman et tu la chargeras d'aller me dénoncer aux gendarmes : ce sera le plus beau jour de sa vie.

— Allons, fit Mathieu qui ne put s'empêcher de rire, tu n'es pas si bête que je croyais. »

MAX-GÉRARD.



Revue Étrangère

La situation en Extrême-Orient est à peu près invariable. Port-Arthur résiste toujours et dans les plaines mandchoues les deux armées demeurent sur la défensive. Aucun combat, aucune action. De vagues rumeurs, des bruits incertains, des hypothèses hasardeuses, colportées ou risquées sur la foi de Chinois venus par jonques. Cette situation peut encore se prolonger quelque temps.

A Pétersbourg, la foi dans le succès final reste invincible. L'Empereur vient d'ordonner la formation d'une seconde armée, et en a confié le commandement au général Grippenberg, un des meilleurs officiers de l'école de Dragomiroff.

Les militaires élèvent des doutes sur la possibilité de fournir de vivres et de munitions à une armée de quatre à cinq cent mille hommes, éloignée de sa base d'opérations, et cela au moyen d'un chemin de fer à voie unique, laquelle est souvent coupée, étant donnée sa légèreté de construction.

Au cas où l'armée de Kouropatkine devrait évacuer Moukden, la question du ravitaillement deviendrait encore plus épineuse, car de grandes quantités de vivres ont été apportées dans cette ville par les Chinois, le long de la route impériale chinoise, et depuis Sin-Min-Ting. Ce service d'approvisionnements, si les Russes se retiraient, tomberait entre les mains des Japonais.

Quoi qu'il en soit, c'est autour de Liao-Yang que les armées japonaises se concentrent, à cette heure, pour marcher sur Moukden. C'est là que se jouera à nouveau le sort des armes russes. Quand? nul ne le sait encore.

Faut-il relever, une fois de plus, les bruits de médiation qui, à la faveur de cette accalmie, circulent un peu partout en Europe, et devons-nous contrister ces pacifistes obstinés qui, en leur âme généreuse, rêvent sans cesse d'une paix prochaine? Aussi bien les

belligérants eux-mêmes se sont chargés de faire connaître au monde, non pas une fois, mais en toute occasion, peut-on dire, leurs sentiments et leurs intentions : ni la Russie ni le Japon ne veulent envisager la fin des hostilités, trop incertaines encore pour pouvoir les départager, et pas plus à Tokio qu'à Pétersbourg ceux qui ont la responsabilité de la guerre ne veulent entendre parler d'une immixtion quelconque dans leur querelle. C'est là une affaire dont les puissances ont pu suivre le développement, mais qui pour l'instant ne regarde et ne saurait regarder qu'eux.

Il ne semble pas que l'Europe puisse, dans ces conditions, se risquer à proposer ses bons offices. Une parole de paix ne manquerait pas d'être considérée comme indiscrète, et, suivant le cas, comme offensante. Quant à imposer son offre par la force, nul, je veux croire, n'y pense.

Le débat devrait donc être clos. Mais les pacifistes ont la foi robuste. En dépit des difficultés d'exécution, ils n'en persistent pas moins dans leurs idées. Ils espèrent, contre toute évidence, que les chancelleries se décideront à agir.

Des quatre puissances que l'on a citées comme susceptibles de préparer tout au moins les voies à une intervention, deux, la France et l'Angleterre, sont les dernières qui y pourraient songer, leur alliance respective avec l'un des belligérants les exposant à être aussitôt récusées par l'autre pour cause de suspicion légitime. Restent les États-Unis et l'Allemagne. Or, à Washington, nul ne se soucie de prendre une pareille initiative, et le président Roosevelt est bien trop avisé pour aller compromettre ses chances de réélection dans une entreprise si grosse d'imprévus.

Et l'Allemagne ? direz-vous. Sans doute ce rôle d'arbitre a dû plus d'une fois tenter son empereur. Guillaume II n'en saurait imaginer de plus beau. Il est fait à sa taille. Mais, en admettant que ses conseils fussent écoutés à Pétersbourg — et c'est là une hypothèse que rien jusqu'ici n'autorise — êtes-vous sûrs qu'ils le seraient également à Tokio ? Voilà une démonstration qui, en tout cas, est encore à faire.

L'heure de la diplomatie ne paraît pas venue. Il est à craindre même qu'elle ne sonne de sitôt. La guerre va donc se poursuivre, sous l'œil attristé de l'Europe, aussi âpre, aussi violente, aussi héroïque qu'auparavant, jusqu'à ce que l'un des deux combattants soit mis dans un tel état d'infériorité, que la voix de la raison ait quelque chance d'être écoutée.

N'est-il pas, dès lors, quelque peu oiseux de bercer le public d'illusions que la volonté nettement exprimée des gouvernements russe et japonais rend manifestement vaines ?

Au point de vue intérieur, il semble que la Russie soit entrée dans une phase nouvelle. Depuis l'assassinat de M. de Ploewhe, une certaine indécision régnait. Le tsar allait-il poursuivre cette politique de compression à outrance inaugurée par l'ancien ministre ou écouterait-il les conseils de ceux que cette politique commençait à inquiéter? Quel serait le successeur choisi? Plusieurs noms étaient mis en avant. C'est, comme toujours, celui dont on parlait le moins, qui a été préféré. Le nouveau ministre est le gouverneur général de Wilna, le prince Sviatopolk-Mirsky.

Sa nomination, un peu imprévue, a d'abord paru surprendre. Bientôt après, elle a été approuvée par tous. Elle a mis fin à de longues incertitudes, à d'inquiétantes perplexités, et les dépêches venues de Pétersbourg notent qu'elle a produit dans tous les milieux un soulagement véritable. Il semble que dans les heures de trouble et d'angoisse que traverse l'Empire, l'âme du souverain et celle de son peuple soient unies et comme confondues dans une même pensée d'amour.

Nul ne s'est mépris sur la signification du choix de l'Empereur. Le nom du prince Mirsky est synonyme d'apaisement raisonné et de sage conciliation. C'est, en effet, la seule politique qui convienne à cette heure.

Le nouveau ministre de l'Intérieur est un homme encore jeune ; il n'a que quarante-huit ans. Fils d'un général qui s'illustra aussi bien sur les champs de bataille que dans de hautes fonctions administratives, issu d'une des plus grandes familles de l'aristocratie russe, le prince Sviatopolk-Mirsky, après avoir passé par l'École des pages, fut nommé lieutenant en 1874 et fit avec ce grade la campagne de Turquie, durant laquelle il fut attaché à la personne du général de Courcy, envoyé français à l'état-major russe. Mais il quittait peu après le service actif pour entrer dans la haute administration provinciale, où son intelligence supérieure, sa rare érudition, le soin qu'il prenait d'étudier les besoins et les intérêts de ses administrés le signalaient à l'attention du Tsar en même temps qu'ils lui gagnaient l'estime et l'affection de ses subordonnés.

Le Tsar, qui l'avait une première fois distingué en le désignant comme adjoint à M. Sipiaguine, ne le perdit pas de vue pendant les deux années qu'il vient de passer à Wilna comme gouverneur général. La Lithuanie, réunie à la Russie sous le règne de la grande Catherine, est, avec sa population bigarrée, d'une administration particulièrement délicate. Le tact avec lequel le prince Sviatopolk-Mirsky surmonta ces difficultés, la popularité unanime qu'il conquit rapidement et qui s'accentuait sans cesse ont déterminé le Tsar à faire appel à son patriotisme.

Le nouveau ministre de l'Intérieur n'a qu'un regret, c'est de n'avoir pu aller prendre un commandement sous les ordres du général Kouropatkine ; mais sa santé ne le lui a pas permis, et c'est, a-t-il dit en souriant, parce qu'il est asthmatique qu'il est devenu ministre. Il ne le sera effectivement du reste que dans quelques jours, car il va aller d'abord inaugurer, avec le grand-duc Michel Alexandrovitch, la statue de Catherine II à Wilna. C'est seulement à son retour qu'il prendra possession de son poste.

Au surplus, le prince Sviatopolk-Mirsky a fait à un de nos confrères des déclarations qui valent d'êtres retenues. Questionné sur le point de savoir si son entrée en fonctions serait marquée par de grands changements dans la politique intérieure de la Russie :

« Des changements, non ; mais je compte m'attacher à suivre le programme tracé dans le manifeste de S. M. Nicolas II en février 1903.

« M'appuyant sur les bases jetées par le souverain, je m'efforcerai d'inspirer mes actes d'un vrai et large libéralisme, autant, du moins, que ce libéralisme ne sera pas de nature à changer l'ordre des choses établi.

« Comme provincial, aimant la province, où j'ai accompli la plus grande partie de ma carrière, je suis partisan résolu de la décentralisation. J'estime que toutes les questions ne doivent pas trouver leur solution à Saint-Pétersbourg. En conséquence, je serai le reflet des intentions de l'Empereur en donnant à nos assemblées provinciales et communales, aux *zemstvos,* le plus de pouvoirs possible pour régler leurs affaires au gré des vœux populaires dans toutes les questions intéressant les écoles, les approvisionnements, les routes, les chemins de fer, etc.

« Nous donnerons aux *zemstvos* le plus de liberté que nous pourrons accorder à ces assemblées, qui offrent une certaine analogie avec vos Conseils généraux.

« Notre situation intérieure, sans être exceptionnellement grave, est embrouillée. Pourquoi le nier ? Par la bonne organisation des *zemstvos* rurales et communales, nous éviterons le parlementarisme, dont le régime tel qu'il est appliqué en France, par exemple, n'est pas fait pour nous encourager. Du reste, l'Angleterre seule me paraît s'accommoder avec avantage du régime parlementaire. »

La tâche certes sera longue et ardue. Le prince Mirsky sait toutes les difficultés qui l'attendent. Il ne s'en montre nullement effrayé. Il va s'appliquer à les résoudre sans relâche.

« Plus le poste est dangereux, plus il y a de plaisir à l'accepter et aussi plus de joie à diminuer, dans la mesure du possible, les causes de mécontentement qui engendrent ces crimes. Nous sommes

obligés de nous défendre contre les terroristes, mais j'incline personnellement à ne pas montrer une sévérité excessive vis-à-vis de la jeunesse, dont l'égarement est souvent suivi de repentir. Il faut montrer aux jeunes gens le chemin du bien et l'inanité de leurs tumultes frondeurs. Je suis ami des étudiants ; du reste, remarquez comme partout ils s'assagissent avec l'âge et deviennent d'excellents fonctionnaires.

« Il est impossible d'éviter le progrès. Si nous le combattons, il nous envahit tout de même. Combien n'est-il pas préférable de l'accueillir et de l'aider à se réaliser ? »

Ce sont là des déclarations pleinement rassurantes et qui réjouiront tous les vrais amis de la Russie.

*
* *

Surprise par l'hiver et menacée d'être emprisonnée par les glaces qui recouvrent déjà les hauteurs du Potala, l'expédition anglo-indienne du colonel Younghusband vient de quitter Lhassa, ses couvents, ses pagodes et ses roues à prières. Sans les sévérités du climat, la petite troupe eût, sans doute, bien volontiers prolongé son séjour dans cette cité mystérieuse où le bouddhisme avait jusqu'ici jalousement gardé quelques-uns des plus glorieux souvenirs de son antique gloire ; mais à s'attarder plus longtemps, elle risquait d'être condamnée à y passer l'hiver, et cette perspective n'était pas faite pour la séduire. Elle aura, certes, bien des obstacles à vaincre pour regagner, parmi les sentiers accrochés aux contreforts de l'Himalaya, dans une atmosphère raréfiée, au milieu des avalanches, les vallées plus calmes du Népaul et pour retrouver les nuits transparentes de l'Inde. Mais ces difficultés ne sont rien en comparaison de celles qu'elle dut surmonter avant d'arriver à la cité sainte. On peut s'imaginer les efforts qu'il lui fallut faire dans la traversée de tout un pays dont l'altitude moyenne y est supérieure à 5 000 mètres, où il y fait des froids de 40°, où l'on est sans cesse flagellé « par des vents véhéments et aigus », et où la solution du problème du ravitaillement, à lui seul, demandait une autorité peu commune chez les chefs et un dévouement à toute épreuve chez les hommes. Aussi a-t-on pu dire que les compagnons du colonel Younghusband avaient accompli là un tour de force auprès duquel les exploits fameux d'Annibal et de Bonaparte ne paraissent qu'un jeu d'enfant.

C'est lord Curzon, le fastueux vice-roi de l'Inde, qui organisa cette entreprise en novembre 1903, en recrutant dans la colonie quelques-uns de ses meilleurs et de ses plus vaillants Ghoorkas. Il

s'agissait alors de faire respecter par le Thibet certaine convention plus commerciale que politique intervenue, il y a quatorze ans, entre l'Angleterre et la Chine. On sait que l'Empire du Milieu est suzerain du Thibet et qu'il entretient à Lhassa un représentant ou amban sur le caractère et l'importance duquel les renseignements précis font défaut. Le point essentiel de la convention de 1890 était la création d'un marché commercial à Ya-Toung, du côté thibétain de la frontière, et où tous les sujets anglais eussent eu accès. Ce marché, dans la pensée du gouvernement britannique, devait, en réalité, servir à l'écoulement du thé indien, retenu jusqu'alors sur le seuil même du Thibet par l'élévation des droits protecteurs. Des entraves ayant été apportées par le Thibet à la mise en vigueur de cette clause, le vice-roi de l'Inde fut autorisé à en poursuivre l'exécution par la force.

Les déclarations que fit à cette époque le cabinet Balfour ne trompèrent personne. On savait que la raison de l'expédition était d'ordre avant tout politique. Et le traité que le colonel Younghusband vient d'imposer au gouvernement thibétain a, depuis, pleinement confirmé cette opinion.

Au demeurant, pour qui a observé, en ces dernières années, la politique offensive et mégalomane de lord Curzon, il n'y a là rien qui doive surprendre. Dès son arrivée à Calcutta, l'entreprenant vice-roi de l'Inde marqua nettement son orientation en dénonçant le péril russe. Il n'eut plus dès lors qu'une idée : combattre par tous les moyens les progrès de l'influence rivale en Asie. Et son action se fit tout d'abord sentir, non sans succès, du reste, — je dirai bientôt comment, — dans le golfe Persique et l'Afghanistan. C'est au tour du Thibet, maintenant. Ce qui n'empêche pas certains pacifistes de rêver encore d'un rapprochement anglo-russe !

Rappellerai-je l'œuvre de pénétration adroitement pratiquée par la Russie dans tout le monde mongol et les intelligences secrètes que le gouvernement de Pétersbourg avait su très habilement entretenir auprès du dalaï-lama ? Le Tsar exerçait discrètement une sorte de protectorat moral sur ce vaste empire. A ce protectorat, lord Curzon vient d'en substituer un autre, mais celui-là effectif et réel. Désormais, le Thibet ne pourra rien faire sans l'assentiment de l'Angleterre. Les États ermites n'ont décidément pas de chance en notre siècle. L'autre jour, c'était la Corée qui était absorbée par le Japon. Voici le Thibet qui subit un sort semblable.

L'Angleterre et le Japon suivent parallèlement une politique dont la Russie fait les frais. La coïncidence vaut d'être signalée.

Il semble que le représentant chinois à Lhassa ait joué dans

toute l'aventure thibétaine un rôle assez inattendu : celui d'allié de l'Angleterre. Il a même poussé la condescendance à l'égard de la puissance britannique jusqu'à destituer le dalaï-lama qui, fuyant l'approche des envahisseurs, s'était enseveli au fond d'un monastère de la Mongolie. Reste à savoir si le gouvernement chinois est de bonne foi quand il adopte une pareille attitude : reste à savoir surtout si le colonel Younghusband parti, les moines thibétains ne sortiront pas de leur torpeur, de leur effacement et ne se rallieront pas autour du lama patriote qui a préféré la ruine au déshonneur. Et je ne parle pas de l'effervescence qui déjà se manifeste dans les milieux bouddhiques, de ces appels à la guerre sainte dont on peut trouver un écho significatif dans certains organes de Saint-Pétersbourg et qui, s'ils se répétaient dans les vallées où vivent des populations fanatiques, contrarieraient plus d'une fois la marche de la colonne anglaise sur le chemin du retour. Le traité du 7 septembre marque une date dans l'histoire du Thibet. Il pourrait bien en marquer une aussi dans l'histoire de l'Inde.

* * *

Tandis que les journalistes italiens et les agences faisaient dîner, l'autre soir, M. Giolitti à Racconigi, le président du Conseil des ministres d'Italie était assis, à Hombourg, à la table du chancelier de l'Empire, le comte de Bülow. Ce petit coup de théâtre n'a pas laissé que d'exciter fortement les imaginations de l'autre côté des Alpes. On n'a pas tardé à se livrer à Rome et... ailleurs au petit jeu toujours très récréatif, mais aussi bien anodin, des suppositions aventureuses et des hypothèses paradoxales.

Comme bien on pense, les langues ont marché, les commentaires sont allés leur train, et les interprétations aussi, interprétations ingénieuses et plausibles, quelquefois singulières, et, dans tous les cas, très variées, souvent contraires, selon les intérêts, les passions, les désirs de chacun.

N'en déplaise à certains organes de Berlin et de Vienne dévoués à la Triplice, nul ne peut dire encore quelle est la raison de la visite inopinée que M. Giolitti vient de faire à M. de Bülow. Sans doute, rien n'empêche de penser que les deux hommes d'État aient éprouvé le besoin, après les secousses que vient de connaître l'Europe, d'échanger leurs impressions et leurs vues sur les événements de ces derniers temps, sur les traités de commerce austro-italiens, par exemple, ainsi que sur le conflit toujours latent des Balkans, et il n'est pas nécessaire d'être dans le secret des dieux pour admettre qu'ils aient pu envisager la longue durée de la

guerre russo-japonaise, si préjudiciable aux intérêts généraux, si pleine de périls et d'inquiétudes pour la paix du monde, et réfléchir ensemble aux moyens d'en préparer et, s'il se peut, d'en hâter la fin.

Mais quelle que soit la portée, la gravité même des événements du dehors, quelles que soient les justes alarmes qu'en ressente M. Giolitti, il est une chose qui à cette heure le préoccupe bien davantage encore : c'est la situation profondément troublée de la péninsule, et il est à supposer qu'il n'aura pu s'empêcher d'en toucher quelques mots à M. de Bülow, tout au moins à la fin du dîner.

Les dernières grèves — les plus violentes qu'ait encore connues l'Italie — ont, en effet, créé dans tout le royaume une perturbation profonde qui n'est pas sans menacer sérieusement l'équilibre parlementaire qu'à force de souplesse et d'habileté M. Giolitti était parvenu à établir à Montecitorio. Héritier de Zanardelli, son élève préféré et son ami, M. Giolitti avait continué un instant, non sans éclat, la politique de bascule que cet illustre homme d'État avait si heureusement pratiquée dans les dernières années de sa vie. Mais l'impatience de quelques-uns, les hésitations de quelques autres, certaines fautes de tactique aussi n'ont pas tardé à compromettre une entente dont les bases essentiellement fragiles étaient une merveille de stabilité. Sous la poussée de l'opinion, les partis avancés, lentement, se désagrègent, puis se détachent de ce bloc si savamment cimenté naguère par le maître et dont peut-être M. Giolitti n'a pas su assez complètement dissimuler les fissures. Je ne parle pas seulement du parti socialiste qui semble vouloir reprendre son indépendance et revenir à ses méthodes d'autrefois, mais encore des radicaux, dont le mécontentement, la mauvaise humeur risquent d'affaiblir, de disloquer la majorité qui avait jusqu'ici soutenu le cabinet. Peut-être les tendances qu'a paru montrer M. Giolitti de revenir à cette politique du transformisme si brillamment représentée jadis par M. Depretis ne sont-elles pas tout à fait étrangères au désenchantement qui se manifeste parmi certains éléments de gauche. Si ces éléments, dissociés, se décident à se joindre à la minorité conservatrice et viennent aujourd'hui renforcer les troupes fatiguées de MM. di Rudini et Sonnino dans leur lutte contre M. Giolitti, celui-ci, en dépit de son tour de main prestigieux et de sa science à tirer, et quelquefois à embrouiller à dessein, les fils de l'intrigue parlementaire, pourrait bien éprouver, à son tour, l'insuffisance des *combinazioni* auxquelles son esprit subtil trop volontiers se complaît. Il est vrai que le Parlement ne doit pas rentrer avant plusieurs semaines encore.

D'ici là, bien des colères se seront calmées, bien des rancunes se seront apaisées et M. Giolitti, expert consommé en l'art de négocier et d'arranger les choses, aura peut-être regagné le terrain perdu, à la confusion de ceux qui dans la coulisse préparent déjà sa succession.

Et le bruit fait autour d'un voyage mystérieux comme autour de sa propre personnalité n'est point fait pour nuire à son prestige, à son autorité et à son renom d'homme habile.

Ignotus.



Critique Dramatique

S'il faut en croire la très curieuse enquête ouverte cet été dans le « Figaro » par notre spirituel confrère Serge Basset, la saison dramatique qui commence sera abondante. Nos auteurs ont eu des vacances très laborieuses; ils nous ont promis sinon des chefs-d'œuvre — leur modestie bien connue ne leur permettait pas d'employer ce mot — mais des œuvres dont ils sont contents déjà. Drames, comédies, vaudevilles, nous aurons de tout en quantité et, paraît-il, en qualité. J'en ai fait le calcul et l'addition m'a fait sourire. Nous aurions en perspective quelque chose comme trois cents pièces à applaudir d'ici au printemps prochain !

Ce qui m'a surtout amusé dans l'enquête du « Figaro », c'est que parmi les auteurs qui ont répondu avec le plus de complaisance, ceux-là nous ont fait les plus belles promesses dont le nom est à peine connu. J'ai découvert ainsi des renommées inédites et des talents insoupçonnés. Leurs œuvres n'ont pas encore vu la rampe et probablement ne la verront pas demain ; elles sont tout au plus sur la planche où les directeurs, je le crains, n'iront pas les chercher.

Une autre question que posait l'enquête a excité beaucoup de verve et d'ironie. Très malicieusement M. Serge Basset demandait aux auteurs ce qu'ils pensent de Scribe. Là-dessus, avec un ensemble remarquable, nos dramaturges grands ou petits se sont emballés. Il est de mode en ce moment, depuis surtout que nos fournisseurs les plus en vogue l'imitent, de dénier tout mérite à l'auteur d'une *Chaîne*. Il est la tête de Turc préférée. Il représente aux yeux de nos intrépides et problématiques novateurs la tradition vermoulue, le pompiérisme niais, l'art vieillot et plein de ficelles.

Les moins irrévérencieux veulent bien accorder à Scribe quelque habileté scénique, une certaine entente des effets et des trucs dont ne peut se passer le théâtre, mais pour tous il est surtout l'ancêtre qu'il faut conspuer.

Et voilà pourquoi, depuis M. Victorien Sardou jusqu'à M. Capus, la plupart de nos auteurs dramatiques font songer à M. Scribe. Je me souviens même à ce sujet que dans une consultation magistrale parue ici il y a quelques mois, M. Antoine qui n'a ni la langue, ni la plume dans sa poche, traita de « sous-Scribe » quelques-unes de nos célébrités les plus patentées.

Dans ce mépris pour M. Scribe il y a vraiment de l'ingratitude. Il y aurait une piquante étude à faire sur la part qui revient à ce pauvre conspué dans les œuvres dramatiques que la critique confraternelle recommande et veut à tout prix faire applaudir.

*
* *

Sans se préoccuper des tapageuses promesses qui nous ont été faites, M. Porel, directeur du Vaudeville, s'est adressé simplement, pour commencer sa saison, à deux auteurs de tout repos; il a pensé que la collaboration à une même comédie de M. Alexandre Bisson et de M. Berr de Turique devait produire quelque chose d'intéressant et d'original. M. Porel ne s'est pas trompé. *Les trois Anabaptistes* sont un gros succès. De cette œuvre très parisienne et très vivante il semble résulter ceci : deux collaborateurs n'ont pas besoin pour réussir de se fondre en un harmonieux ensemble, de mêler étroitement leurs qualités et leurs défauts, mais bien au contraire il est parfois utile qu'ils gardent, bien distincte, leur propre personnalité.

On a reproché aux *Trois Anabaptistes* d'être tour à tour un vaudeville et une comédie. Et c'est précisément ce qui me plaît dans cette œuvre : l'apport des deux auteurs s'y trouve bien marqué. M. Alexandre Bisson a donné la note gaie, parfois caricaturale; chez ce fécond vaudevilliste l'esprit se traduit toujours par l'éclat de rire. M. Berr de Turique a mis, lui, son observation délicate et subtile : tout ce qui est d'analyse et de psychologie sentimentale porte sa signature. Sans lui la verve de M. Bisson eût peut-être dépassé la mesure, et sans cette verve la grâce et la finesse de M. Berr de Turique auraient sans doute paru menues; tandis que réunis sans se confondre, ces deux talents ont produit l'œuvre amusante que voici.

Les trois Anabaptistes sont trois camarades de jeunesse, trois aimables fêtards qui se retrouvent un jour à Paris après une assez

longue séparation. L'un, Ernest Radiguet, est entré dans la magistrature où, quand il ne court pas le guilledou, il exerce la fonction de substitut ; l'autre, Anatole Guillemart, est devenu un gros propriétaire ; le troisième, Gilbert Goudouin, appartient à la diplomatie en qualité d'attaché d'ambassade quelque part.

La femme de Radiguet, la jolie Suzanne, apprend un jour une chose qui lui paraît invraisemblable : elle découvre que son mari la trompe. D'autres qu'elle auraient tout de suite songé à une vengeance facile, mais Mme Radiguet n'a pas eu vainement pour mari un homme de loi. Elle tient à mettre le code de son côté. Elle divorcera donc, mais seulement le jour où elle aura trouvé un nouvel époux digne d'elle. Et c'est ici qu'apparaît le second anabaptiste : pour empêcher que sa femme qu'il aime toujours ne trouve trop de prétendants sur son chemin, Radiguet prie son camarade Anatole de jouer le rôle d'amoureux pour le bon motif. Mais Anatole joue ce rôle avec tant de conviction, qu'il finit par aimer très sérieusement Suzanne qui est toute prête à divorcer en sa faveur. La combinaison qu'il avait imaginée devient dangereuse pour Ernest ; ce n'est pas ainsi que les choses étaient convenues.

Tout serait donc irrémédiablement compromis sans l'intervention du troisième anabaptiste : en sa qualité de diplomate, Gilbert connaît l'art de gaffer. Ne s'avise-t-il pas de dire à Suzanne qu'Ernest, Anatole et lui sont de vieux condisciples habitués à faire la noce de compagnie ? Il n'en faut pas plus à la jolie Suzanne pour comprendre le stratagème de son époux dont l'infidélité, après tout, lui apparaît, un péché très véniel. Ernest Radiguet rentre donc en grâce auprès de sa femme et ses deux camarades retournent à leurs joyeuses habitudes de célibataires endurcis.

Voilà la pièce. Elle n'est ni très compliquée, ni puissamment originale, mais elle plaît par le mouvement endiablé qui l'anime, par l'esprit et l'observation dont elle est remplie.

* * *

Qui donc a dit que l'Odéon était un pays lointain et ignoré ? Je trouve plutôt que depuis quelque temps il est devenu un centre très cosmopolite. La Russie, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre s'y donnent rendez-vous ; la France seule y est rare. Après toutes sortes d'auteurs étrangers remarquablement présentés d'ailleurs par M. Ginisty, voici venir avec le *Grillon,* le romancier le plus populaire d'Outre-Manche, Dickens.

Dickens au théâtre ! l'expérience a déjà été faite et n'a jamais beaucoup réussi. C'est que le charmant écrivain anglais n'a pas

précisément les qualités qui conviennent à la scène : ses romans et ses nouvelles ont tous, en effet, un caractère d'intimité, de minutie, de subtilité dans l'analyse qui se noient dans un cadre trop vaste. Tout ce qu'il y a en lui de discret, de tendre et de fin s'évapore ; le charme du détail disparaît ; les situations seules restent, qui gardent un air vieillot.

C'est l'impression qui se dégage de la pièce — très habilement adaptée pourtant par M. de Francmesnil — que vient de nous donner l'Odéon. La fable en est enfantine et d'une sentimentalité banale. Cette bouillotte qui fait un duo dans la cheminée avec le grillon ; ce grillon qui représente l'âme et la conscience du foyer ; cette belle fille aveugle que l'amour paternel entretient dans une illusion pénible et dangereuse, puisqu'elle lui fait aimer un vieux et méchant laideron ; ce bon ménage mal assorti où le mari lourdaud pourrait être le père de sa jolie petite femme ; ce fils qu'on croyait mort et qui revient, toutes ces histoires, tous ces personnages rappellent un peu une collection de vieilles estampes. Dans le livre et sous la plume de Dickens cette grâce est délicieuse et ce parfum vieillot a quelque chose de pénétrant et de délicat. Au théâtre, ce n'est plus qu'un spectacle un peu fade qui ne peut secouer les nerfs du public.

Et c'est pourquoi, malgré tout le soin apporté dans la mise en scène, malgré tout le talent de Mlle Sylvie, malgré même la délicieuse et trop brève musique dont Massenet a enrichi la pièce, je ne crois pas que le *Grillon* chante longtemps dans la cheminée de l'Odéon.

Ch. Formentin.



Vie Parisienne

1er *octobre.* — Il faut avoir vu « cela », — la gare du Nord, ce 1er octobre, l'après-midi. L'Ouest, le P.-L.-M., l'Orléans, avec son hall du quai d'Orsay, vaste comme Saint-Pierre de Rome, sont des façons de Sahara ; ici, dès le haut de la rue Lafayette, — plus près, au bout de la rue de Dunkerque, on se demande quel événement a pu jeter ainsi, à la fois, sur la voie publique, vingt mille personnes et un millier de voitures, camions, charrettes à bras ? Pour n'être pas écrasé, il faut avoir l'aplomb d'un vieux Parisien, demeuré étonnamment alerte et doué d'une vue de lynx ; jurons, sonnailles de grelots, cliquetements de fouets, cornes de tramways, aboiements de chiens, piaillements d'enfants forment un hourvari extraordinaire. Pas d'agents : la police « le » sait peut-être, mais n'y pouvant rien, ne se montre guère. Et malgré son abstention, si ce n'est au contraire pour cette raison même, on ne remarque pas d'accident grave : cette coulée de foule se répand, dans un désordre parfait, vers l'intérieur de la ville. Elle sort, comme lave d'un volcan, en grondant, de la gare aux approches de laquelle on a l'impression de vivre, durant une demi-heure, — temps nécessaire au passage —, parmi des fous. Et ce ne sont, pourtant — car aucun fait important ne s'est produit ; aucun souverain ne fait une entrée solennelle — ce ne sont que des voyageurs qui reviennent des bains de mer. Ils se sont concertés ; ils se sont réunis par familles, le même jour, pour prendre les mêmes trains, afin, peut-être, de se donner du courage, — et, d'un autre côté, leurs familles ont également décidé de venir leur faire réception à la descente de wagon, — de telle sorte que les abords des voies sont encombrés par deux courants inverses, qui s'entre-choquent. Toutes les classes de la société sont représentées là ; il y a force Anglais (qui veulent partir), des pères, maris, neveux, filleuls ; des bonnes et des domestiques en livrée ; des pickpockets en quantité et des demoi-

selles qui exercent commerce, en se fiant d'avance, aux effets bien connus, paraît-il, de...

La trépidation monotone des trains.

Tout ce « populo », si mélangé, va, vient, vaque à ses petites affaires, fait des rencontres, assaille les employés, en quête de renseignements ; c'est une série de bousculades, de chocs, d'apostrophes plus ou moins polies, entrecoupées par la mélopée agressive des hommes d'équipe qui poussent des wagonnets de bagages ; ceux-ci sont, quelquefois, de nature bien invraisemblable. J'ai vu passer tout un chargement d'auges de maçons et de sacs de plâtre qu'on aurait pu faire circuler à un moment plus propice ; cette étrange marchandise plaquait sur tous les vêtements frôlés des taches blanches. Et chacun de protester ; « prenez garde », répondait simplement l'homme d'équipe, qui continuait sa route. « Il faut aller chercher la police » grognait un vieux monsieur ! Ah bien oui ! La police ! Comme je l'ai noté, déjà, elle n'est pas convoquée et il semble qu'effectivement on n'ait nul besoin d'elle, car l'aventure, au demeurant, se déroule « gentiment ». La compagnie du Nord compte à bon droit, sur la légendaire bonne humeur des Parisiens, qui reprend partout, bien vite, le dessus ; elle laisse la plus entière liberté de circuler... comme ils le peuvent, — à ces milliers et milliers de badauds, voyageurs pressés et parents tendres ; elle est bien inspirée, car tous se retrouvent ou retrouvent leur chemin... Quand un train siffle, tout ce monde se hausse sur la pointe du pied. — « Le voilà ». — Est-ce Lille ? Calais ? Un rapide ? Un train dédoublé ? On ne sait ! Les voilà ! Des gens lèvent leur parapluie, très haut, comme s'il suffisait à les faire reconnaître... Et on les reconnaît. Ils s'embrassent, — attifés bizarrement, les gosses encore jambes nues, ceux qui « ont été à la mer »... « Comme il a bruni. — Prenez garde. » — Un camion ! Un autre, cent autres ! Les tables des bagages sont recouvertes de tours Eiffel de malles, de baignoires d'enfants, de paniers, de fûts de vin vides... Et, pas un objet, à la longue, n'est en souffrance. C'est miracle. — Pour savoir ce que c'est qu'une foule parisienne, il est indispensable de voir « cela ».

Et maintenant nous voilà tous rentrés, n'est-ce pas ? Pendant onze mois, sauf, encore, au milieu de l'hiver, quand nous aurons la fièvre du soleil et que nous brâmerons vers Nice, — nous n'entendrons plus parler de départ, nous ne bourrerons plus de valises ; nous goûterons en paix les douceurs de notre home, qui est charmant, tout nouveau, en apparence, combien moelleux et intime, par comparaison avec les chambres d'hôtel en piche-pin poisseux,

qui nous ont tant et tant hébergés cet été. O Paris, Paris ! Hymne bien connu et si vrai !

Mais le calme absolu, le calme méditatif, n'est pas long pour nous ; les fenêtres donnant sur les boulevards aussi bien que celles prenant à peine le jour sur des ruelles, sont un appel à une constante curiosité. Les cris des camelots heurtent les vitres, et nous poussent dehors, aux théâtres, aux cafés-concerts. Je n'ai ici, rien à dire des premiers, apanage d'un collaborateur expérimenté, disert et verveux, mais les seconds m'appartiennent un peu ; leurs directeurs ont inondé les « échos » de détails sur les améliorations apportées à leurs établissements, énuméré les « clous » dont ils se sont assuré la propriété. Il y en a autant que de numéros. Aux murs de Paris s'étalent de truculentes affiches : un sergot qui rattache la jarretière d'une pécheresse très court vêtue ; un auto bouclant la boucle ; un vieux roquentin embrassant à pleine bouche une jeune personne au minois allumeur, sa voisine dans un compartiment de chemin de fer... Il y a de ce piment pour tous les goûts et pour tous les palais. Dans tel établissement, on voit un cow-boy se servant d'une corde comme la Loïe Fuller de ses jupes de gaze ; une Américaine qui, armée d'un Winchester, fait mouche à tout coup, renouvelant ainsi les prouesses d'Ira Paine et de Buffalo Bill ; une autre Américaine hurle en anglais, en montrant un fond de bouche bleu comme la gueule d'un chien *idem,* des chansons yankees auxquelles personne ne cherche à comprendre quoi que ce soit... Tout cela au fond, n'a rien d'extraordinaire, et il serait extravagant que de tels numéros remportassent autre chose qu'un succès de claque. Il est juste d'ajouter que les romains s'en donnent à cœur-joie. Les spectateurs, eux, demeurent indifférents à ce qui se passe en scène : c'est bien loin, et puis les joies de la salle sont plus à portée de la main : les promenoirs sont encombrés de jeunes — ou soi-disant telles — personnes pour lesquelles le demi-chômage de l'été a été dur ; aussi se rattrapent-elles de toutes manières et ce ne sont, dans les faits divers, que récits d'*entôlages,* ce genre de vol, si moderne, si bébête, semble-t-il et auquel les plus malins se laissent prendre. Il paraît que Marseille nous a expédié plusieurs équipes de ses *nervi,* conduisant des bandes d'entôleuses qui opèrent avec une ingéniosité spéciale ! Contrecoup, peut-être, de la grève si longue, qui vient de mettre à sec les poches, sur la Cannebière !

Voici, maintenant, une des historiettes sentimentales qui nous passionnent, le roman princier de Louise de Cobourg et du lieutenant Mattachich. C'est tout auprès des Tuileries : un salon banal,

quoique luxueux, trop luxueux, avec ses fauteuils de bois doré, le brocard cerise de leurs garnitures, les lourdes tentures qui masquent les portes et drapent les fenêtres d'un hôtel de premier ordre, un hôtel de souverain en « villégiature » à Paris. Une femme d'une suprême distinction, aux grands yeux bleus, d'un bleu qui voile une mélancolie, aux cheveux blanchis avant l'âge, attend : auprès d'elle son mari, en tenue sombre de voyage. Tous deux sont très émus, presque anxieux .. — une porte s'ouvre, roulant silencieusement sur ses gonds, et, avec une hâte fébrile, une autre femme, de haute taille, qui fut jolie elle aussi et dont la chevelure abondante a prématurément blanchi, se précipite dans les bras de l'autre qui attend... qui l'attend. Elles, ce sont les deux sœurs, filles de roi, du roi des Belges, les princesses Stéphanie et Louise. Toutes deux ont souffert cruellement. La princesse Stéphanie a trouvé dans un second mariage l'oubli; elle, comtesse Lonyay, s'efforce de ne plus penser à ce trône qu'un drame sombre lui a fait perdre en lui arrachant bien des illusions. L'autre qui avait cru trouver le bonheur dans son union avec le prince Philippe de Cobourg a été affreusement déçue. Se croyant libre d'agir comme la première femme venue, libre de disposer de son cœur, elle s'est abandonnée, un jour, et elle a pris pour confident de ses souffrances d'épouse maltraitée un gentilhomme, officier dans la cavalerie autrichienne, le comte Mattachich. Le mari apprend son infortune : à l'aide de manœuvres, sur lesquelles l'empereur d'Autriche est aujourd'hui, paraît-il, édifié, le prince Philippe de Cobourg fait arrêter, condamner, emprisonner son rival ; sa femme, il la fait, quoique saine d'esprit, interner dans une maison de folles. La malheureuse se débat : son père se désintéresse de son sort ; sa sœur, la comtesse Lonyay, est séparée d'elle par des dissentiments intimes. Son ami est sous les verrous. Va-t-elle donc mourir dans un cabanon, abandonnée de tous ? Non : car la peine du comte Mattachich arrive a son terme ; non, car il réussit, une fois libre, à faire évader la princesse ; non, car la princesse Stéphanie se réconcilie avec sa malheureuse sœur, s'intéresse à son sort et va obtenir de l'empereur François-Joseph, mieux éclairé, et la conservation de la liberté de la princesse Louise, et la revision — pour la réhabilitation — du procès du comte Mattachich. Puis ce sera pour l'un le châtiment, sans doute, pour les autres le bonheur retrouvé. Quelle belle ossature de drame ! On en pleure jusqu'au fond de nos faubourgs populaires, et le comte Mattachich, encore qu'il ait figure osseuse, assez ingrate, est célèbre autant que les héros des gros feuilletons en cours de publication, à un million d'exemplaires. N'en rions pas ; après tout, c'est une des gloires de l'âme fran-

çaise, cette sentimentalité qui rend notre hospitalité, aux étrangers, douce et sacrée.

A côté de cette tranche de drame royal, d'autres « affaires » qui, venant à un autre moment, vide d'émotion, eussent été suivies avec passion, sont délaissées. On ne s'emballe pas pour ou contre ce curieux problème : le marquis de Casa-Riera, octogénaire richissime, est-il ou non un imposteur qui, depuis 20 ans, s'étant emparé de faux papiers, vit parmi nous comme un grand d'Espagne authentique? On n'ose se prononcer, car la politique s'est mêlée à cette querelle d'héritage et des nationalistes tenant contre le marquis, la presse est divisée... Bloc contre Goupillon! A quoi bon discuter, dès lors?...

Ceci, toutefois, ne nous divise point : l'état extravagant de la voirie de notre ville. La nouvelle ligne du Métro devait être inaugurée le 1er octobre. Joie démesurée chez les gens qui, par besoin ou par distraction, feront en souterrain l'excursion de Courcelles à Ménilmontant. A cette nouvelle, les badauds se sont portés, plus nombreux que jamais et plus curieux que nature, vers les chantiers encore existants de la gare Saint-Lazare, de l'Opéra, de la Bourse, de la place de la République — pour ne parler que des plus importants. Et là, ils ont eu la surprise de découvrir que, depuis leur dernière visite, ces chantiers avaient fait des petits. Celui de l'Opéra, notamment, fut particulièrement prolifique, et sa descendance déborde sur les rues Auber et Scribe, si on peut dire que des « trous » débordent. Et quels trous! Pourquoi on les a creusés, on ne sait; on ignore aussi pourquoi on n'en a pas fini plus tôt avec les travaux en souterrain en ce point. Les commerçants et boutiquiers de l'endroit sont furieux et des journaux — telle la *Vie illustrée* — publient d'amusants voyages à travers ces chaos, où leurs reporters, armés de photo-jumelles, chaussés de bottes solides et porteurs de piolets, ont failli laisser leurs os dans maintes fondrières.

Quoi encore? — Voici l'annuelle *scie* des huîtres. L'an passé, elles furent déclarées dangereuses; cette fois elles entrent dans « la phase diplomatique ». Depuis quelques jours, déjà, il y avait entre les gouvernements de Paris et de Madrid des échanges fébriles de notes surettes. Le service sanitaire espagnol refusait impitoyablement l'accès de la péninsule ibérique aux bourriches de provenance française. Il réédifiait les Pyrénées dont Louis XIV disait qu'elles n'existaient plus. Renseignements pris, le service sanitaire espagnol, sans se soucier de la gravité d'un pareil geste alors que la question marocaine demanderait, pour être solutionnée, du calme et du sang-froid des deux parts, a exhumé un vieil ordre royal

interdisant la consommation, au delà des Pyrénées, et ce jusqu'au 15 octobre, des huîtres autres que celles qui, à bon droit, peuvent se dire espagnoles. On espère toutefois que, étant donné les sympathies bien connues de M. Delcassé pour l'Espagne et de S. M. Catholique pour notre pays, tout cela s'arrangera. Ce sera un heureux prélude à l'accord franco-espagnol au Maroc.

Enfin, je ne puis ne pas mentionner l'événement capital — à mes yeux — de ce début de saison hivernale : quand nous humions l'air des plages, nous apprîmes que les fiacres étaient ornés d'un appareil appelé bizarrement *taxamètre*. C'était un compteur ; personne n'avait songé à le baptiser ainsi, tout simplement. Un helléniste éminent, M. Théodore Reinach, s'en émut et déclara, qu'au moins devait-on ne pas commettre de barbarisme : il convient de dire *taximètre*. Chose rarissime, cet helléniste a été exaucé : maintenant, c'est *taximètre* qu'on imprime et qu'on prononce ! L'administration même a reconnu son erreur. Le Grec a remporté là la plus éclatante victoire des temps modernes, — juste à l'époque où les potaches, qui rentrent, ne l'apprendront plus guère !

Paul Bluysen.

P. S. — A part de ces gaîtés boulevardières, il me semble qu'il faut placer l'anniversaire d'Émile Zola, qui fut célébré au début du mois. Cérémonie qui a fait resurgir en chacun de nous tant et tant de souvenirs ! D'abord la stupéfaction que causa, dans tous les bureaux de rédaction, vers midi, cette rumeur de la mort du maître : « Asphyxie... Une cheminée non ramonée ? » On se regardait, avec ébahissement ; c'était trop « niais », en vérité, que le Destin prît cette forme de fait divers vis-à-vis de Zola ; celui-ci ne *pouvait* mourir ainsi ; il ne le *pouvait* pas : pourquoi ? Il n'y avait pas de réponse mais on avait, de son rang dans la France des lettres, une opinion trop haute pour qu'on admît qu'il fût frappé ainsi. Bientôt, on dut courber la tête, se résigner, mesurer avec la plume en main l'étendue du deuil qui atteignait de si nombreux admirateurs, de si nombreux fidèles compagnons de lutte. Puis ce furent les obsèques, simples mais rares par la qualité et la quantité des assistants, témoignant bien ainsi de ces doubles sentiments de regrets. Et, maintenant, c'est la commémoration de cet après-midi où le Paris intellectuel et populaire montra qu'il est toujours fier du courage des siens.

A Médan, dans la villa où Zola médita, se reposa, jeta sur le papier de si nettes « tranches de vie » ou de si éloquentes protesta-

tions pour le Droit, — puis au cimetière Montmartre où il dort un sommeil que rien ne troublera plus (comme ceux où il souffrit des angoisses que lui causait sa soif de Justice), — cette commémoration a été extrêmement touchante, surtout par la persistance du souvenir. Il ne manquait guère d'amis ou de frères d'armes du maître ; ils ont accompli ces pèlerinages avec une cordialité visible, une joie amère de se sentir encore les coudes, malgré que, depuis ce temps, quelques-uns aient pris, en politique, d'autres routes. Le nom de Zola est un mot de ralliement. Quant au peuple, j'entendais, au cimetière, un homme — un ouvrier endimanché, — donner son opinion : « C'était un bougre ». Et ce vigoureux éloge me rappelait l'émotion qui passa dans certains ateliers de typographie, en 1879, quand y arrivait la copie de *Nana*. Le succès de l'*Assommoir* avait été immense — et général ; le livre avait pénétré jusque dans les masses faubouriennes, où on le sentait vrai et utile. On y attendait avec impatience cette *Nana* et quand en arrivait la *copie*, couverte d'une grosse écriture ronde, sans ratures, c'était à qui « en aurait ». Et, d'une casse à l'autre, on s'interrogeait, on se mettait au courant de ce qui se passait, anxieusement. Dès ces jours-là, déjà, j'avais compris, à voir vibrer ainsi le peuple, quelles forces, très diverses, il y avait en cet homme, et les grands usages qu'il en pouvait faire, — qu'il en a faits.

P. B.



Revue des Livres.

Romans et nouvelles : *Minne,* par Willy (Ollendorf). — *La clémence du Cardinal,* par B.-H. Gausseron (tiré de l'anglais). — *La Sarabande,* par Marius-Ary Leblond (Fasquelle). — *Miss don Juan,* par Hugues Lefort (Lib. illustrée). — *C'est servi,* par Henri Lavedan. — *Une Caserne allemande,* par Arthur Novakowski (Lib. illustrée). — *Au Jardin des Vierges,* par Albéric Cahuet (Fasquelle).

Divers : *Le Japon inconnu,* trad. de Mme Léon Raynal (Dujarric). — *La Guerre Russo-Japonaise* (Léon Tolstoï). — *La Poussée* (Pierre Baudin).

Minne est peut-être une lointaine cousine de l'illustre « Claudine ». De Claudine elle tient la fantaisie et l'imprévu dans le discours et dans le geste. Là s'arrête la ressemblance. Minne vient d'avoir 15 ans : mais Minne est une enfant encore. Cependant, motivées par une éclosion tardive, d'étranges imaginations occupent, en le troublant, ce cerveau d'adolescente. Comme elle avait lu, dans un journal, les exploits d'une bande d'Apaches — et le portrait de leur chef qui était célébré tout le long des « fortifs » sous le sobriquet de « le Frisé », — Minne souhaita de devenir sa maîtresse et de régner sur la tribu. Et voici que Minne crut apercevoir « son ami ». Il répondait au signalement des journaux. Oui, c'était bien le Frisé — et à n'en pouvoir douter. Paresseusement étendu sur l'herbe courte des fortifs durant le jour, il invitait au repos ses membres las des prouesses nocturnes. Son œil oblique détachait aux passantes et aux maisons d'en face des regards de fauve aux aguets. Minne le contemplait de sa fenêtre du boulevard Berthier. Ah ! devenir l'amante de ce rôdeur terrible et doux, participer à l'aventure qu'il menait parmi tant de risques, tuer avec lui… Et

Minne dans le même moment s'étonnait qu'il ne l'eût point encore enlevée — et souhaitait qu'il s'y résolût, dût-il pour cela cambrioler l'hôtel où demeuraient les parents de Minne. Minne souffrait de ne pouvoir confier à quelqu'un son rêve grandiose. Elle n'en avait dit que la moitié à son cousin Antoine, collégien amoureux et gauche, — et conséquemment méprisable. Ah ! si Antoine avait voulu, encore qu'il ne fût point revêtu du prestige du Frisé, mais il était aussi par trop bête. Et Minne aima mieux lui dire qu'elle s'était donnée à l'Apache ; que, pendant la nuit, elle excellait à le rejoindre, qu'elle lui appartenait avec un orgueil joyeux, parmi le meurtre et l'orgie.

Un soir que le rôdeur rôdait, Minne descendit et chercha son « ami » sans le trouver. Des prostituées qui se flattaient de quelque indépendance l'insultèrent parce qu'elle leur demandait si elles avaient vu son chevalier. Un vieux, peu sûr de ses pas, qui implorait de l'aube matinale qu'elle lui rafraîchît les idées, voulut l'emmener. Ce qu'il réclamait, ce qu'il offrait, s'exprimait par des paroles et par des gestes, grâce à quoi Minne eut vite fait de prendre la fuite. Elle ne s'arrêta qu'au seuil de l'hôtel du boulevard Berthier où on la trouva évanouie. Sa maman et son oncle éprouvèrent une grande peur. On eut promptement constaté que la pauvre Minne pour les avoir affrontés n'avait pas subi tous les risques qu'on pouvait craindre. Mais nul n'ôtera de la tête d'un collégien amoureux que sa cousine avait été la maîtresse du chef d'une tribu d'Apaches, — parmi des péripéties à la fois terribles et joyeuses. Et pour cela, Minne lui inspira un sentiment où l'admiration s'ajoutait à l'horreur.

Sur cette donnée ingénieuse, et qui touchait à l'étude physio-psychologique, Willy a jeté les grâces fluides et troublantes, et les tendres ironies légères de l'écriture de ses « Claudines ». Car l'on sait très bien que l'écriture de Willy est double. Tantôt il semble porter un défi, jetant à pleines mains et avec une verve redoutable, truculences, allusions et calembourgs, — et tantôt, avec des phrases d'une pureté presque classique, et une virtuosité sans égale il sait, devant les moins louables aventures, désarmer nos scrupules. C'est ainsi que fut rendu vraisemblable la passion de Minne pour le Frisé. D'un doigt fiévreux jusqu'au bout j'ai tourné... l'Apache. Il ne m'eût pas autrement déplu sans doute que Minne rencontrât le bandit. Et je n'ai point pardonné à Antoine qu'il fût un sot.

*
* *

Notre très distingué confrère, M. Gausseron, a très élégamment

tiré du texte anglais un roman historique qui s'intitule *la Clémence du Cardinal.*

Un gentilhomme nommé de Birraux, tombé sous le coup de l'édit qui réprimait le duel — afin de racheter sa vie, accepte de Richelieu la mission d'arrêter près de Tarbes, puis de conduire à Paris sous bonne escorte, M. de Cocheforet qui conspirait contre le grand Cardinal. Cette mission implique qu'il devra surtout employer la ruse. Évidemment le rôle que va s'imposer M. de Birraux n'est pas des plus reluisants ; mais n'êtes-vous point d'avis qu'un homme sur qui pèse la menace d'être pendu n'a guère le choix des moyens?

M. de Birraux n'était pas seulement friand de la lame. Il était encore très à court d'argent. Il se dirigea donc vers le château de mystère aux entours duquel, avec le secours ardent de sa femme, de sa sœur et d'un portier muet nommé Clou, M. de Cocheforet dissimulait et sa personne et ses entreprises contre le Cardinal. Mlle de Cocheforet, dès qu'elle apparut, donna de l'émotion à l'émissaire de celui-ci. Elle était intelligente et belle. Et son âme était forte. Deviné par elle, — il déplut à M. de Birraux que cette jolie personne, après quelques incertitudes, le tint pour un espion. Mlle de Cocheforet allait du soupçon à la sympathie, de la sympathie à la haine, de la haine à l'amour. De Birraux ayant dû arrêter, non sans beaucoup d'hésitation et de nombreuses péripéties dont quelques-unes sont assez remarquables, M. de Cocheforet, le dirigea vers Paris. Et Mlle de Cocheforet accompagnait son frère. Et comme Mlle de Cocheforet témoignait à M. de Birraux un certain dégoût, lequel à la vérité se mélangeait d'étranges frissons, M. de Birraux prit brusquement une résolution singulière. Il donna la clé des champs à son prisonnier. Après quoi il acheva ce voyage dont le but était Paris.

Quand il y arriva, le Cardinal était provisoirement tombé en disgrâce. Il n'y avait dans son antichambre, à l'ordinaire si encombrée, qu'un seul client, — et c'était M. de Birraux lui-même. Il apportait, avec sa tête, l'aveu hautain de son action. C'est qu'il pensait, non sans quelque fierté, avoir reconquis au moins l'estime de Mlle de Cocheforet. M. de Birraux trouva dans le Cardinal un homme averti. La veille, Mlle de Cocheforet était venue demander la grâce de l'homme qu'elle n'avait jamais cessé d'adorer malgré ses préventions et sa haine.

Ce roman n'a ni l'allure de cape et d'épée, par où nous surent passionner les Féval et les Dumas, ni la verve de ces grands conteurs. Mais il nous dit une histoire ingénieuse, intéressante et pathétique. J'ignore ce qu'une interprétation avisée ajouta au texte : ce dont je suis très sûr, c'est qu'elle ne l'a point trahi.

*
* *

La *Sarabande* de Marius-Ary Leblond est un tableau des mœurs électorales de l'île de la Réunion. La période est agitée. Il s'agit de savoir qui l'emportera, du député sortant, le vieux et populaire Dr Rivière, ou d'un nouveau venu, M. Moulinet. Rivière qui appartenait à une vieille famille française de l'île avait pour lui d'empêcher l'immigration des coolies chinois, ce qui permettait aux journaliers du pays de maintenir leur salaire à un chiffre suffisant. Le grand âge l'avait noirci par place, — et les électeurs nègres avaient fini par le considérer comme un ancêtre. Il dodelinait de sa tête blanche comme un marchand de volailles, des vêtements pas toujours très propres le faisaient ressembler à un vieux joueur de bobres, à qui il ressemblait encore en faisant sonner les cordes vieillottes de sa petite voix vibrante et grisarde. Il aimait les créoles, il en aimait la couleur brune et l'odeur fauve. Au contraire, la bourgeoisie tenait pour l'avocat Moulinet qui était favorable à l'immigration des coolies. Mais il était visible que Rivière savait mieux toucher l'âme des électeurs. Familier et pittoresque, il causait « créole », interpellant les nègres individuellement : « toi, moi, *l*'a bien connu ton papa : lui travaillait chez mon tonton. Et toi, l'es marié ; combien de z'enfants ? — Quatre. — C'est bien ça ; ça fera quatre planteurs pour Madagascar. Vive Bourbon. » Et son visage de bois sec fendillé pétillait de la malice de ses prunelles jaunes, mobiles comme la flamme d'un œil de poule.

M. Moulinet avait pour zélé partisan le collégien Floris. Il avait obtenu qu'on lui ajoutât deux points au baccalauréat pour la version latine.

Floris était influent et malheureux. Sa fiancée, Charlotte, l'avait trahi pour le Dr Azalée qui était partisan du Dr Rivière, — parce que s'il n'était pas élu, celui-ci resterait dans l'île et ferait de la clientèle. Et avec Floris, M. Moulinet tenait le lycée, — c'est-à-dire la jeunesse. S'il avait Floris, Térésine était dans l'autre camp. Térésine était une créole rouge. Mariée à Tambilla, elle aimait, en haine des blanches, à détourner leurs maris. Elle était luxurieuse et criarde. Son odeur était celle de « l'œillet-poivre » et sa voix « acidulait jusqu'aux propos d'amour ». Elle marchait « nue sous une blouse molle et complaisante ». Le conseiller municipal Bettine était le petit-fils d'une ancienne esclave noire.

D'infinies conquêtes de mulâtresses lui avaient « communiqué la sorte d'autorité physique de leur charme lascif ». Térésine et Bettine se joignirent dans une maisonnette, cachée sous des coco-

tiers, au bruit des battoirs de laveuses au travail. Elle admira son torse d'Indienne mauve tandis que Bettine « éventrant sa chevelure comme un oreiller de paille rouge, prétendait y trouver des punaises — et lui mettait au cou sa chaîne de montre ». Et elle lui promit sans difficulté, par goût de la trahison, de détourner Tambilla du parti de Rivière qui, dans ces conditions, était définitivement « fichu ». Cependant après quelques bagarres, malgré Floris, malgré Bettine et Térésine, — et peut-être parce que Maurice-Calixte, le fils de Moulinet, avait dédaigné, un peu par innocence, l'amour de la petite mulâtresse Clara à la bouche de piment, qui s'offrait à lui, — Rivière est élu. Il est vrai qu'au dernier moment, Térésine avait lâché Moulinet. Et un délire unanime exalta l'âme lyrique de la ville. « La période électorale, disait le conservateur du Muséum arrivé de France un mois auparavant, est une rouerie de la civilisation, comme il y a des roueries de la nature, — pour activer la sélection sexuelle tous les quatre ans. » Comme pour lui donner raison, un gros Cafre passa brusquement en criant devant un groupe de demoiselles : « Mi sava dormir avec ma femme : il faut fiche un enfant ce soir en l'honneur de Rivière. »

Ce roman de Marius-Ary Leblond est pittoresque, touffu et luxuriant, je n'ai pas dit luxurieux — et il est tout cela, je dirais « presqu'à l'excès », si cette abondance n'était ici convenable et légitime, parce que concordante avec le décor et l'âme des héros. *La Sarabande* est une œuvre de couleur vive et d'art véhément.

*
* *

Je ne sais de M. Hugues Lefort (dont c'est le début) qu'une chose, c'est qu'il est l'auteur de *Miss don Juan*, et — selon la réclame imprimée, — qu'il reçut la confession d'une Américaine. D'ailleurs ça m'est bien égal. Il me suffit de constater en lisant cette amusante satire, que M. Hugues Lefort ne cultive point le genre ennuyeux, qu'il possède même de la fantaisie et de la verve, et que parfois il semble vouloir se rapprocher de la ...littérature. Prenons donc « Miss don Juan » pour un roman d'aventures... conjugales qui se passe au Nouveau Monde, et où il y a peut-être quelque chose de plus qu'un roman d'aventures, c'est-à-dire une assez plaisante, quoique un peu outrée, critique des mœurs sentimentales au delà de l'Atlantique... Je ferai toutefois des réserves sur le scabreux de certains détails, en reconnaissant qu'il est corrigé par une réelle bonne humeur.

Fille d'un colonel qui a quitté l'armée pour la haute banque, Miss Suzannah Dikson a mené le flirt dès l'âge de douze ans. Dès qu'elle en eut 15, — elle inaugura la série de ses mariages. Car,

bien que passionnée et changeante à l'excès, Suzannah était incontestablement vertueuse. Elle ne se fût point donnée à un homme sans le concours d'un clergyman. La première fois qu'elle se maria ce fut avec un gentil jeune homme au bras duquel elle avait consenti à se promener. Sans qu'ils y aient pris garde, la promenade les avait menés de New-York à New-Jersey — où le mariage est plus facile qu'ailleurs. Le jeune homme proposa à Suzannah de l'épouser séance tenante et Suzannah accepta. Mais elle mit pour condition que le révérend Hollowell procèderait à leur union. On donna au révérend Hollowel un coup de téléphone. Bien qu'il fût au bain, il consentit à rendre à Suzannah qu'il affectionnait particulièrement le service qu'elle attendait de lui. Grâce au fil, il put officier, sans sortir de sa baignoire. L'époux qu'elle avait choisi ne s'étant pas montré à la hauteur des circonstances, Miss Dickson divorça dans la même journée et résolut d'épouser... le révérend Hollowell lui-même. Miss Dickson était passée d'un extrême à l'autre. Si son premier mari s'était montré insuffisant, le second était un satyre. Suzannah n'hésita pas à recouvrer sa liberté ! Ce fut pour l'aliéner aussitôt en faveur d'un jeune homme charmant, mais qui jouissait de l'infirmité la plus fâcheuse. Il avait le « nez punais ». Le quatrième mari de Miss Dickson fut un ivrogne. Le cinquième était un cow-boy. Comme on célébrait la cérémonie, à la suite d'une émeute où elle avait tué une dizaine de grévistes, le cow-boy fut assassiné... et Suzannah emportée par des bandits. Comme elle ne déplaisait pas à leur chef, elle réclama l'aide de Wild-le-Noir et lui donna en échange sa main avec le reste. Elle fut la femme de Wild-le-Noir, l'aima d'une passion brusque — et au réveil d'une nuit passionnée, apprit sans trop de surprise, du colonel Dickson qui était venu à son secours, que son nouveau mari était l'assassin du précédent. De son côté le colonel faisait pendre Wild-le-Noir sans savoir qu'il était devenu son gendre...

Il y avait là de quoi décourager une femme plus intrépide que « Miss don Juan ». Cependant Suzannah ne sut point goûter longtemps le charme d'un repos qui succédait à tant d'orages. Après avoir lu les « petites » annonces elle épousa un Peau-Rouge, et fut empoisonnée par ses femmes. Le « lêche-de-palo », poison terrible et mystérieux auquel on ne connaît point d'antidote, mit fin à cette existence aventureuse qui — transportée au Châtelet, ferait la joie des grandes personnes, et même, — en expurgeant un peu — des petites.

*
* *

Tout le dramatique, l'ironique, le comique, — l'attendrissant

et le grotesque que peut inclure l'heure du repos, Henri Lavedan avec son procédé et sa verve aiguë et précise l'exprima fort bien dans la série de saynètes qui s'intitulent : *C'est servi*... On lit ces dialogues pétillants. On ne les raconte pas. Un collégien de 18 ans s'offre « la première bisque » en cabinet particulier, dans la société d'une demoiselle des brasseries latines, à la fois vicieuse et ingénue. Le vicomte de Carquefou s'efforce à corrompre le marchi Lhermittaz, que ce déjeuner n'empêche pas, — avant même qu'il soit digéré, de jouer un vilain tour au bleu naïf qui le lui offrit. La « Tranche de viande froide » (une heure du matin au club) est d'une philosophie âpre et froide de la vie de cercle. Un duc vend son nom au fabricant d'un champagne de nouvelle marque : le Grand Mousseux. Les plus drôles peut-être, c'est *Double régime* et *Deux petits sujets de brouille,* — scènes de la vie culinaire — et conjugale, absolument prises sur le vif. Madame qui veut grossir s'est mise au régime gras. Monsieur qui rêve de devenir svelte, s'invite à l'ascétisme. Mais chacun d'eux, en secret, se désole de la contrainte faite à ses habitudes. Et la fin du repas n'est point survenue sans qu'ils aient consenti, de la façon la plus amusante, l'échange de leurs menus.

*
* *

Le succès d' « Une petite garnison » a donné l'essor à toute une série de livres où la vie militaire en Allemagne est dépeinte avec les nuances les plus vives. M. Arthur Novakowski, dans *Une Caserne allemande*, nous conte qu'au bout de 10 mois d'épreuves morales et physiques, les plus cruelles qu'il soit donné à un homme indépendant de supporter, il s'est trouvé dans l'obligation de déserter. M. Arthur Novakowski était placé devant l'alternative, — ou de tolérer qu'un sergent le frappât et l'insultât pendant quatorze mois encore, ou d'être envoyé en détention dans une forteresse pour avoir dénoncé son supérieur. Il y avait une troisième solution : s'évader hors du « caporalisme allemand ». Arthur Novakowski se décida pour cette dernière. Sa désertion, assure-t-il, eut pour conséquence d'amener les autorités à faire une enquête. Les faits dénoncés par l'auteur furent démontrés exacts. Son livre n'est qu'un document. Arthur Novakowski se borne à conter ce qu'il a vu et ce qu'il a souffert. Il parle avec l'accent de la sincérité, sans aucun recours aux artifices de la composition littéraire. Et toutefois il produit une impression forte. C'est que, artiste lyrique, — M. Novakowski s'est rencontré, par surcroît, avoir le don d'exprimer des émotions et de les faire partager au lecteur. Le

pourquoi du mal que M. Novakowski vient de dénoncer le traducteur l'indique fort bien. « Les sous-officiers, dit-il, sont séparés de leurs officiers par un abîme infranchissable, puisqu'ils ne peuvent en aucun cas obtenir l'épaulette. Ils constituent une sorte de « démocratie aristocratique » séparée elle-même de la classe des soldats par une distance assez grande et jouissant de privilèges modestes mais réels. Celle-ci est entièrement à la merci des sous-officiers dont le niveau intellectuel est, au surplus, sensiblement au-dessous de ce qu'il devrait être. Quant à l'officier, il a trop le sentiment de son importance pour entrer dans le détail de l'instruction des recrues : il s'en rapporte aux sous-officiers du soin de les dresser. Aussi un de ces derniers peut-il dire à Novakowski : « un « sous-officier a plus de pouvoir sur toi que tous les grands chefs « réunis sur le reste du monde. Nous avons le droit de faire de toi, « ce que bon nous semble, et, si tu bronches, ton affaire est « claire : c'est la forteresse qui t'attend. »

Et le lieutenant Otto confirme ce langage : « Écoutez, mes gaillards. J'ai un bon conseil à vous donner. Si un de vos supérieurs vous frappe ou vous insulte, je vous engage à tenir votre « g... » et à ne pas moucharder. Si vous veniez à porter plainte, vous ne feriez qu'aggraver votre situation qui n'est pas déjà des plus brillantes. Il pourrait même vous arriver quelque chose de pire. »

*
* *

M. Alberic Cahuet (un débutant) nous apporte un peu « le Jardin secret des demi-vierges ». Il n'a point voulu cependant synthétiser les deux romans de Marcel Prévost. Son livre, qui s'intitule : *Au Jardin des Vierges*, marque avec l'œuvre de ce romancier assez de différences pour qu'il n'y ait même pas à « comparer » Émilie de Monisse doit à son subrogé tuteur, le sénateur Bréval, le luxe qui les entoure, sa mère et elle. Jusqu'ici le sénateur fut discret. Une caresse timide, un baiser furtif, furent la monnaie d'échange dont se payait cet entreteneur platonique. Mais au fur et à mesure qu'Émilie grandissait, les prétentions du sénateur augmentèrent. Émilie au surplus attisait le feu. C'est que le jeu l'amusait. Elle avait lu le « Journal d'une fille du monde » de Jean Norville. Ce roman était pourtant scandaleux. L'auteur semblait estimer bon que les jeunes filles aient été « avant les fiançailles de franches coquettes, afin d'être plus tard des jeunes filles accomplies, des épouses maîtresses, selon l'esthétique ». Du moins cette intention lui fut prêtée. A la vérité Jean Norville, en son livre, défendait surtout le flirt « auquel, disait-il, nous devons la beauté polie de notre

race et la civilisation de notre chair ». Grâce à quoi « nos mignonnes éveillées, tumultueuses et frissonnantes auront deux fois l'amour de leur mari, et lui rendront peut-être plus de bonheur que d'autres ». Or, il arriva qu'après avoir écrit son livre, Jean Norville d'abord devint amoureux de son héroïne, Éliane, puisque l'ayant cherchée à travers le monde, il la retrouva dans Émilie de Monisse... Hélas ! il courait de mauvais bruits sur Émilie. On disait qu'elle était la maîtresse du célèbre sénateur Bréval. A la vérité Émilie ne l'était pas encore. Elle se demandait si elle n'avait pas une dette à payer, et quelque compassion à montrer pour un vieillard amoureux. Émilie demanda des conseils à Jean Norville, mais elle lui demanda pour une amie... Et Jean Norville, ayant répondu comme un directeur littéraire de conscience consulté sur un cas sentimental, Émilie alla chez le sénateur qui se mourait d'amour pour elle. Il se mourait... il était mort avant que le sacrifice eût été consommé. La congestion qui le guettait le prit avant qu'il eût étendu les mains sur cette pupille de vingt ans, qui gentiment s'offrait à lui faire une vieillesse heureuse. J'ai oublié de dire que pour des raisons superflues à exposer, tout mariage était impossible. Émilie revint chez elle comme elle en était partie, mais dans un état pire que cette mort même qu'elle avait vue de si près. Jean Norville connut seul la vérité. Elle la lui dit tout entière à l'oreille entre deux accès de fièvre. Comme elle était loyale et honnête, elle refusa d'épouser Norville. Et il dut l'y contraindre, non sans la prévenir que, selon sa théorie du bonheur conjugal, il ne serait pas seulement pour elle un mari, — mais aussi un maître...

J'aurais préféré que le sénateur mourût après avoir possédé Émilie. Ce qui après tout était plus vraisemblable, et aurait rendu plus méritoire l'action de Jean Norville. Est-ce qu'Émilie en eût été moins sympathique ?

Ceci dit, il est à reconnaître que « Au jardin des Vierges » est un roman bien composé, habilement découpé en scènes dialoguées menées vivement. — Genre assez difficile et où l'auteur fera peut-être bien de persévérer, car déjà il s'y montre assez à l'aise. Il en sera maître davantage encore — s'il s'applique à éviter seulement de paraître trop se souvenir de Gyp... En somme très honorable et très encourageable début.

*
* *

Mme Léon Raynal a fort bien traduit « les Esquisses psychologiques » que M. Lafcadio Hearn a publiées en anglais sur « le

Japon inconnu ». Le nom de M. Hearn n'est point sans autorité. M. Hearn professe la littérature anglaise à Tokio : c'est un Européen japonisant, qui a déjà consacré à la vie japonaise un grand nombre d'ouvrages. Dans « les Esquisses », l'auteur a négligé à dessein les classes modernisées. C'est l'âme japonaise traditionnelle qu'il s'est efforcé de découvrir. Ce japonais non européanisé, il le montre tenace, persévérant, maître de soi, patriote jusqu'au sacrifice ; avec cela, d'une faculté d'adaptation inouïe. Ces qualités expliquent la transformation matérielle et morale du Japon. Le traducteur se demande avec raison, si elle fut heureuse. « Ce « progrès » n'a-t-il pas développé, — écrit Mme Léon Raynal, — certaines tendances brutales au détriment des qualités de douceur et de courtoisie. » M. Lafcadio Hearn, au moment où il écrivait son livre, ne semblait pas non plus très rassuré à cet égard. Il est à la fois inquiet et ravi. Il écrit un chapitre sur le « sourire japonais » — ce sourire que les Anglais regardent comme un signe de légèreté. C'est qu'ils ne connaissent pas le sens de ce sourire, qui détend la physionomie japonaise jusque dans la mort, — et qui souvent inexplicable, a motivé la plupart des différends entre les étrangers et les indigènes. « Je vis un jour, conte une dame de Yokohama, venir ma *nurse* avec la mine souriante comme s'il lui était arrivé quelque chose de fort agréable : au lieu de cela, elle m'apprend que son mari vient de mourir... Le soir venu, elle rentre en montrant un vase contenant des cendres (parmi lesquelles se distinguait encore une dent) et cette fois *riant* positivement : « Voilà « mon mari, fit-elle. » Avez-vous jamais vu plus cynique créature ! » A la vérité cette prétendue bassesse était « un héroïsme ». Ce sourire signifiait « oubli de soi ». C'est l'expression la plus parfaite du « savoir vivre ». C'est un devoir « social ». Pleurer devant un supérieur est une inconvenance. C'est ainsi que les raisons du sourire sont encore plus morales qu'esthétiques. Il convient de sourire si la douleur est légère : le sourire, en un cas plus grave, se transforme en un rire *bas* et doux. C'est que la politesse japonaise ne permet pas qu'on attriste les supérieurs par un chagrin personnel. Un ami japonais parle rarement de lui-même. En revanche, il prendra aux détails les plus infimes de votre vie l'intérêt le plus grand et il n'aura garde d'en oublier aucun. Il ne raille, ni ne critique, — et s'il blâme votre dessein, il se bornera à vous en suggérer un autre. C'est peut-être qu'il sait que notre bonheur en ce monde dépend de ceux qui nous entourent, — et par conséquent de notre patience et du sacrifice de notre égoïsme. Le japonais ignore aussi l'ironie. Certes il y a « dommage » intellectuel : mais, comme le dit l'auteur, n'est-il pas compensé par

le charme des relations sociales? Et le marbre symbolise fort bien ces sourires d'une race. Il dit le renoncement et l'empire sur soi et que cela est source de bonheur. « Le plus grand conquérant, selon une maxime bouddhique, c'est celui qui a su se vaincre lui-même. » Aussi l'âme japonaise est-elle sereine. Les spéculations philosophiques ne la sauraient troubler. Elle sait qu'aux limites dernières que peut atteindre la pensée, elle n'en voit que mieux l'horizon reculer sans fin dans l'espace.

Vous lirez aussi l'histoire de la danseuse, qui ayant perdu celui qu'elle aimait et s'étant retiré dans la solitude, toutes les nuits, charmait, somptueusement parée, par des danses, l'âme de celui qu'elle pleurait — le chapitre du « sanctuaire domestique ».

*
* *

Notre excellent et distingué confrère Halperine-Kaminsky vient de publier en volume les pages que *La guerre russo-japonaise* a inspirées à Léon Tolstoï, pages que la presse a déjà commentées avec passion. Nous nous bornerons à les rappeler, à rappeler aussi que le grand écrivain philosophe a éprouvé la contradiction jusque dans sa propre famille, puisque son fils André s'est engagé comme volontaire en vue de prendre part aux opérations. Il y a tout de même d'admirables passages en ce livre que complètent de la façon la plus heureuse, — des « Souvenirs de Sébastopol ». Citons celui-ci : « ...on dépense un grand nombre de millions, c'est-à-dire la majeure part du travail de tout le peuple russe, on fait endetter les générations futures, on arrache les meilleurs ouvriers à leur labeur, et on voue à la mort des dizaines de milliers d'enfants du peuple. Pourquoi faire? Pour détenir des territoires qui furent enlevés à leurs possesseurs légitimes, qui sont d'ailleurs inutiles aux Russes, — et aussi, pour protéger les entreprises louches des brasseurs d'affaires qui veulent gagner de l'argent en Corée, en exploitant des forêts qui ne leur appartiennent pas.

« En outre, la guerre est menée par ceux qui l'ont entreprise avec une telle légèreté, tout y a été si mal préparé et si mal prévu que la seule chance de la Russie, — comme le dit un journal, — est de disposer d'un réservoir d'hommes inépuisable... Certaines... espèces de sauterelles qui rasent le sol traversent les rivières en laissant se noyer les couches inférieures jusqu'au moment où celles-ci forment un pont sur lequel traversent les couches supérieures. C'est le même procédé qu'on applique au peuple russe. »

*
* *

M. Pierre Baudin, après avoir été un des membres les plus dis-

tingués du cabinet Waldeck-Rousseau, — a repris en descendant du pouvoir sa plume de journaliste. Il a fait voir que son passage aux affaires avait rendu celle-ci plus alerte encore, en même temps qu'il avait orienté l'écrivain vers l'étude des grandes questions où réside l'intérêt général de la nation. *La Poussée,* succédant à « Forces perdues » — représente une année du journalisme le plus utile, et en même temps le plus documenté qui soit. Dans les Forces perdues, M. Pierre Baudin, vous vous en souvenez, jetait un cri d'alarme. Aujourd'hui il nous fait voir nos avantages, dans le conflit économique et comment nous devons en user. Il nous conseille de nous défier de l'optimisme et des optimistes — qui vont prodiguant à tous des paroles de dangereuse certitude. Il rappelle que les excès de l'idéalisme ont préparé nos défaites : — et il propose en exemple la vie américaine vers laquelle, d'instinct, vont au surplus les curiosités de notre race. Et Pierre Baudin, à la condition que nous n'allions pas trop loin dans la voie de l'imitation, n'y voit pas d'inconvénient. « En apprenant à tabler non plus seulement sur l'étroit damier du vieux monde, mais sur toutes les parties du monde, nous nous faisons sans y prendre garde, une âme nouvelle. » Par exemple, le pacifisme à outrance lui inspire quelques défiances. Il craint que le souci avoué d'éviter à tout prix les représailles de la force ne nous conduise à des pertes inappréciables. Il dit qu'il en est pour les groupes sociaux, comme il en est des individus, qu'il faut vivre d'abord, et que la vie est précaire dès qu'on ne prend soin de la défendre. Il nous montre l'ouvrier américain, et combien la vie sociale est là-bas plus calme, plus douce et plus fructueuse au mérite, et qu'il est salutaire de regarder avec attention l'évolution rapide d'une humanité rajeunie.

Paul Dupray.



Revue coloniale.

L'une des causes principales du trop lent développement de la Sénégambie Niger et du haut Sénégal disparaît peu à peu. Nous voulons parler de l'insuffisance des moyens de communication entre le haut pays et la mer.

M. Roume, l'éminent gouverneur général dont la gestion sage et ferme a contribué d'une façon incroyable au développement producteur de ces pays, a fait commencer il y a deux ans l'étude sérieuse et approfondie du cours du Sénégal, et ce travail pénible est aujourd'hui en grande partie terminé. Quand M. le lieutenant de vaisseau Mazeran, auquel fut confiée cette délicate mission, entreprit de relever tous les écueils dont le lit du fleuve est encombré, et d'étudier son système hydrographique, un navire parti de Saint-Louis pour remonter à Kayes pendant la période des hautes eaux, c'est-à-dire pendant les deux ou trois mois au plus de l'hivernage, n'était, à proprement parler, jamais sûr d'arriver au port.

Les bancs de sable dans la partie inférieure du fleuve, les seuils rocheux entre Kaédi et Kayes, offraient des dangers multiples à la navigation. Il fallait ajouter à ces obstacles naturels ceux qui provenaient de l'impéritie des riverains et des négligences de l'autorité locale ; tels les épaves de remorqueurs et de chalands restés échoués dans le chenal, les arbres arrachés, à moitié envasés, formant « chicots », le déplacement des points de repérage indiqués sur les cartes alors existantes. On devait, pour éviter tous ces périls, naviguer avec la plus grande précaution, pendant le jour seulement, et en confiant la direction des navires à des pilotes indigènes dont l'insuffisance était absolue. Chaque année il se produisait des naufrages. Il nous souvient encore de celui dont nous fûmes personnellement victime en 1901, le 25 août, pour préciser, avec le *Général Dodds,* un beau steamer appartenant à la maison Buhan et Teysseire, de Bordeaux. Nous avions un grand luxe de pilotes noirs à bord : les officiers du *Dodds* n'en étaient pas à leur première montée du fleuve et étaient des praticiens distingués ; les précautions d'usage avaient été prises. Tout cela ne nous

empêcha pas d'aller à neuf heures du matin nous échouer lamentablement sur un banc de rocs, un peu au-dessus de Golmi. Le navire fut ouvert juste à hauteur de la chambre des machines ; dix minutes après l'accident, il y avait trois mètres d'eau dans les cales, et sans la présence d'esprit des officiers du fond nous sautions bel et bien ; or, nous avions quelques milliers de kilogrammes de dynamite et d'explosifs dans les cales : il est infiniment probable que, sans l'énergie de ces messieurs, je n'aurais pas le plaisir d'écrire en ce moment un article pour la *Grande Revue*.

Quand nous avons quitté le *Dodds,* repêchés en route par le *Turenne* qui nous suivait à quarante-huit heures d'intervalle, il y avait de l'eau jusqu'à hauteur du pont : les cloisons étanches avaient toutes cédé les unes après les autres : le *Dodds* resta deux ans dans cette situation, bien qu'il fût complètement à sec aux basses eaux, et qu'il eût été cimenté, et réparé à peu près dès la saison sèche suivante : il était encore sur son banc de rochers au début de 1903 quand nous redescendions le fleuve en chaland : depuis il a été renfloué et ramené en Europe pour être remis en état.

Pareils accidents — et ils étaient fréquents — ne se reproduiront plus maintenant. M. le lieutenant de vaisseau Mazeran est rentré en France ces temps-ci pour mettre au net, au service hydrographique de la marine, les travaux de sa mission. Le travail cartographique très complet comprendra 300 feuilles format demi-aigle. On en fera une réduction au 1/5 000e pour les besoins de la navigation.

En même temps, et c'est là un point essentiel, la mission a fait procéder au service du balisage du fleuve, réclamé depuis si longtemps. Tous les seuils rocheux ont été repérés avec soin au moyen de tours balises en maçonnerie hautes de 10 à 11 mètres et éclairées la nuit. Les bancs de sable ont reçu plus de 600 signaux en fer, formés de montants de 6 à 7 mètres de hauteur avec des voyants de formes diverses. On compte que l'an prochain, lorsque nous aurons passé la saison des basses eaux, le travail de balisage sera complet de Kayes à Saint-Louis et comprendra plus de 2 000 de ces signaux. Enfin, à certains endroits, lorsqu'on a pu opérer sans risquer de changer le régime hydrographique du fleuve, on a fait sauter à la dynamite les rochers dangereux. Quant aux épaves dont le lit du Sénégal était obstrué, elles ont disparu.

Tout cela est fort bien, mais représente seulement l'exécution de la première partie du programme total. Le but final est encore à atteindre. Il faut arriver à rendre possible l'accès de Kayes pendant toute l'année — si cela se peut — pendant plus de quelques

semaines en tout cas. La mission confiée à M. Mazeran, et à ses collaborateurs, les lieutenants de vaisseau Dyé et Sorette et l'enseigne de vaisseau Neuzillet, avait pour objet de voir si l'on pourrait, sans de trop grands débours, atteindre ce résultat. Il paraît que, moyennant une dépense de 15 millions environ, on pourrait rendre Kayes accessible, en tout temps, à des vapeurs calant 2 mètres et longs de 70. Les ouvrages à construire consisteraient en barrages éclusés, pour lesquels on utiliserait les seuils rocheux. Ils seraient peu nombreux. La pente du Sénégal est, en effet, très faible : on a constaté qu'entre Kayes et Saint-Louis, c'est-à-dire pour une distance de près de 1 000 kilomètres, il n'y avait qu'une différence de niveau de 25 mètres. Or, de Paris à Rouen on compte 246 kilomètres et 26^{m},30 de pente.

Si ces calculs sont exacts, les conséquences de la mission Mazeran seront considérables, car il est hors de doute que le comité technique des travaux publics du ministère des Colonies tiendra à solutionner rapidement la question quand on la lui aura soumise. Le jour où l'on pourra toute l'année aller, sans rompre charge, de Kayes à Saint-Louis, et peut-être même en France, ce jour-là le développement agricole et industriel de la vallée du Niger et du haut Sénégal sera chose accomplie. La France et la colonie devront à M. Roume une profonde reconnaissance.

*
* *

Pendant ce temps, M. le lieutenant de vaisseau Le Blévec, que nous avions croisé à Toukoto quand il montait en 1902, se livrait à des études hydrographiques presque aussi intéressantes sur le Niger.

Lorsque nous avons quitté la colonie, les documents cartographiques existant sur le grand fleuve africain étaient profondément défectueux. Ils existaient pour la partie comprise entre Kouroussa et Bamako, d'une part, et pour celle entre Koulikoro et la mer de l'autre. Mais depuis l'époque où les lieutenants de vaisseau Caron, d'un côté, et Hourst, de l'autre, avaient effectué leurs travaux, il s'était produit de nombreuses modifications sur les rives du fleuve, sur les bancs de sable qui encombrent son lit à partir de Nyamina notamment, et même sur certains seuils rocheux dans la section supérieure ou bief Sud. Enfin, toute la partie dangereuse des grands rapides de Sotouba et de Kenié, entre Bamako et Koulikoro, n'avait pas été l'objet d'une étude hydrographique sérieuse. Lors de notre dernier séjour, on ne passait avec des chalands de 6 à 10 tonnes que pendant deux mois — août et septembre — encore les acci-

dents étaient-ils fréquents. Le rapide de Sotouba, surtout, était réellement émotionnant ; nous avons eu la bonne fortune de le franchir, et cela, même sans attendre la période des pleines hautes eaux, sans avaries graves ; mais il n'en était pas toujours ainsi : un chaland du gouvernement qui voulut nous suivre quelques jours plus tard, heurta un rocher, dans le chenal étroit, tournant à angle droit où le fleuve se précipite étranglé, et coula à pic — les munitions, les approvisionnements qu'il portait furent engloutis et ne furent jamais retrouvés — il y eut plusieurs noyés. Pareil fait s'est produit maintes fois.

Avec quelques travaux judicieux et simples on pourra paraît-il circuler facilement pendant quatre ou cinq mois par an entre Koulikoro et Bamako. Ce sera très bien.

Il est fâcheux que l'on n'ait pas reconnu cette possibilité à laquelle songaient depuis longtemps bien des vieux Soudanais avant l'heure présente : les travaux du chemin de fer dépassent maintenant Bamako : Koulikoro, point terminus de la voie, sera atteint dans peu de mois, — l'importance pratique des constatations faites par M. Le Blévec se trouve ainsi diminuée — sans que cela ôte la moindre valeur à ses travaux et à ses études qui ont été menés avec grand soin et infiniment d'habileté.

Cette mission, à laquelle fut adjoint postérieurement à notre départ M. le lieutenant de vaisseau Bunge, a reconnu tout le cours du Niger entre Tombouctou et Koulikoro. Sur ce bief, le point difficile à franchir aux basses eaux est et sera toujours le seuil de sable qui se trouve près de Sansanding. Il n'y a guère à cet endroit que 20 ou 25 centimètres d'eau en saison sèche. Heureusement ce seuil et tous ceux du bief Nord sont formés de bancs de sable : on pourra sans doute avec un fascinage maintenir un chenal profond de $0^{m},40$ qui sera suffisant pour les navires à vapeur à fond plat, et à très faible tirant d'eau que le gouvernement local se propose de mettre en service prochainement — ce dont on ne saurait trop le féliciter, les moyens actuels étant réellement trop lents, coûteux et insuffisants.

Il reste à étudier l'autre partie, entre Kouroussa et Bamako : on peut passer toute l'année avec des chalands en bois de quatre tonnes — au moins jusqu'à Siguiri (au delà, ce n'est pas toujours commode) — nous le savons pour l'avoir fait plusieurs fois : il nous paraît difficile, même avec un balisage très sérieux — qui coûterait fort cher — de mettre jamais en circulation sur ce bief des bateaux un peu importants comme tonnage, et surtout des navires en tôle d'acier, tellement les seuils rocheux et les écueils sont nombreux. Cependant, nous voici arrivés à la veille d'une ex-

ploitation rationnelle et européenne des immenses richesses aurifères du Bouré, du Siéké, de la partie haute des cercles de Bamako et de Siguiri : il serait profondément intéressant de voir si le problème de la navigation sur ce parcours peut être pratiquement résolu pour des embarcations automobiles, ou différant en tout cas des chalands en bois actuellement en usage. On aura sous peu, en effet, à monter jusque sur les mines des machines et de lourds fardeaux — si les exploitations annoncées s'installent.

*
* *

On sait qu'un des résultats imprévus pour le grand public français, de la guerre russo-japonaise, fut la découverte du plan d'invasion préparé par le petit Jap, pour nous mettre à la porte de l'Indo-Chine. Les Français d'outre-mer ont été infiniment moins surpris de cette grave révélation que ceux de la métropole : depuis longtemps ils avaient signalé l'invasion systématique de la colonie, du Cambodge et du Siam par des émissaires Nippons. Suivant notre déplorable habitude nous parlons, nous discutons beaucoup, et nous n'avons pas fait grand'chose pour parer au péril que les plus optimistes ne peuvent plus nier. La vraie chance de salut — le mot n'est pas exagéré — pour notre belle colonie, c'est le triomphe définitif des Russes. S'il en était, par malheur, autrement, nous ne tarderions pas à nous trouver aux prises avec de redoutables complications. On n'apprend rien à personne en France aujourd'hui en parlant ainsi.

Nous laissons à d'autres plus autorisés et qualifiés le soin d'étudier et de signaler les mesures à prendre, tant en France que là-bas pour parer au danger, étant de ceux qui ne veulent pas désespérer de l'avenir de la patrie, et qui s'imaginent de bonne foi que nous saurons nous imposer les sacrifices nécessaires pour conserver cette riche région, l'un des plus beaux cadeaux dont la France soit redevable à ce grand honnête homme, jadis si calomnié qui eut nom Jules Ferry. Si nous en parlons en passant — après avoir émis le vœu que rien ne soit négligé pour assurer rapidement la sécurité de l'Indo-Chine, — c'est uniquement afin de rappeler un incident amusant que l'un de nos confrères russes, le *Rousskoë Slovo,* relatait dernièrement, et de nous faire l'écho d'une nouvelle assez inattendue qui nous est parvenue d'une autre de nos colonies, Madagascar.

Voici d'abord l'incident gai : il se rapporte à un fait d'espionnage Nippon un peu antérieur à la guerre actuelle, et il est caractéristique, car il montre de quelle endurance, de quelle dissimulation

sont capables les Japonais de toute classe — même ceux d'un rang élevé — lorsqu'il s'agit de procurer à leur pays des renseignements utiles.

« Un officier supérieur de Port-Arthur avait à son service un cocher excellent, mais auquel, par une vieille habitude, il envoyait parfois son pied dans le bas des reins.

« Deux mois avant la guerre, le cocher demanda à son maître la permission d'aller voir ses parents malades.

« La semaine suivante, l'officier supérieur, se rendant à Tientsin, crut tomber de son haut en apercevant son cocher, vêtu à la dernière mode et sablant le champagne avec des Américaines dans le meilleur hôtel de l'endroit. Le cocher, se levant de table, pria son maître de venir trinquer avec les belles affriolantes, et comme l'officier supérieur avait un haut-le-corps :

« Rien ne doit vous arrêter, mon colonel, répartit le cocher. « Permettez-moi de me présenter moi-même : capitaine I... de l'é- « tat major général japonais. »

« Tête du colonel ! »

Or ce court et instructif récit nous tombait sous les yeux, juste au moment où l'un de nos amis nous assurait qu'à Madagascar, on commençait à signaler l'arrivée de certains émissaires Japonais. Et peu de jours après nous lisions dans un de nos confrères ordinairement bien renseigné en ces matières — *La Dépêche coloniale* — un court filet où le fait était également signalé.

Sans prendre les choses au tragique, — ce qui serait un peu ridicule, — il faut nous tenir sur nos gardes. Étant données les affirmations venues de côtés différents nous ne mettons pas en doute la matérialité du fait en lui-même : il est fort possible que deux Japonais ou trois, ou davantage même, soient venus depuis peu s'installer dans la grande île africaine. Leur présence aurait passé inaperçue il y a peu de mois encore ; à cause des événements actuels on les regarde avec méfiance. C'est parfait. Mais de là à conclure à une arrière-pensée d'invasion du Japon à l'égard de notre possession africaine, il nous semble qu'il y a de la marge. Autant le projet d'envahissement indo-chinois est logique et explicable, autant on comprendrait mal que même en cas de guerre avec nous le Japon portât de grands efforts du côté de Madagascar. Cette contrée ne lui serait d'aucune utilité — par la suite, — et ne saurait être l'objet de ses convoitises.

Reste la question de Diego-Suarez : le Japon pourrait vouloir nous priver de ce point d'appui, et aurait envoyé ses espions pour surveiller les travaux actuellement en cours. Cela c'est autre chose : il est possible que cette idée soit venue à ces diplomates ingénieux

et retors. Cependant, si nous devions être battus sur mer — éventualité qui ne se produirait pas, espérons-le — ce n'est pas du côté de Diego-Suarez que nous devrions chercher le salut de nos flottes, mais dans les ports de refuge ou d'appui que nous avons le devoir de créer ou de perfectionner en Indo-Chine même, car une flotte battue sur le littoral de ce pays, et dispersée, aurait bien de la peine à gagner Diego-Suarez, poursuivie par des adversaires victorieux.

Néanmoins, il ne faut jamais négliger aucune précaution — un homme averti en vaut deux — disait jadis la sagesse des nations : nous avons reçu un double avertissement : l'un indiscutable et indiscuté nous est venu d'Indo-Chine : le second nous arrive aujourd'hui par surcroît de Madagascar. Sachons en faire, — à tout hasard — notre profit, et hâtons-nous de mettre en état Diego-Suarez, simultanément avec les ports nécessaires en Asie.

*
* *

Avant de quitter le continent jaune, constatons en passant que l'on recommence en Indo-Chine, et chez nos voisins du Siam, à parler de modifications possibles..., de prolongations de délais..., d'atermoîments en un mot, au sujet du fameux traité, si souvent annoncé, plusieurs fois remanié, et jamais approuvé par les Chambres françaises, entre la France et le Siam. On dit — mais que ne dit-on pas, sans aucun motif souvent — que notre ministre des Affaires Étrangères voudrait voir ratifiée d'abord la convention avec la Grande-Bretagne, et aborder seulement ensuite l'examen du traité avec le Siam.

On peut procéder ainsi : cette idée est même très défendable, car le vote de la convention anglo-française aurait pour résultat, c'est certain, de déblayer le terrain de bien des points sujets à discussion ; mais il n'est pas indispensable néanmoins de suivre cette marche — car ce n'est pas seulement en ce qui concerne le Siam, que la convention — ou plutôt le projet d'accord — anglo-français suscite des critiques. Or, nos pourparlers avec le Siam durent depuis si longtemps qu'on ne saurait sans danger éterniser la question. Il importe dans l'intérêt de nos compatriotes ayant des intérêts engagés dans ces pays, dans l'intérêt aussi de notre prestige déjà amoindri par nos retards successifs et, avouons-le, par nos discussions intestines dont l'écho s'exagère à l'extérieur et chez nos adversaires, d'en finir au plus vite : autrement nous aurions l'air de nous mettre sans cesse à la remorque d'une autre nation, et de ne pas savoir ce que nous voulons.

*
* *

La plus grave des objections faites contre cet accord anglo-français, que l'on examinera probablement dans quelques semaines, et dont tout le monde voudrait des deux côtés du détroit voir les signatures échangées d'une façon définitive, a trait à la question de Terre-Neuve. Le parlement local paraît fort peu disposé à mettre de l'huile sur les rouages de la machine diplomatique : il la verserait plutôt sur le feu. Or, on sait combien nos voisins sont respectueux des prérogatives spéciales de chacune de leurs colonies : il y a là un danger, au point de vue de la solution définitive. Nous ne pouvons pas, c'est évident, abandonner des droits réels, reconnus, sans assurer tout au moins à nos nationaux et à nos pêcheurs une situation acceptable : celle-ci ne leur serait pas faite, si les prétentions des Terre-Neuviens relatives à la Boëtte, et aux installations du French shore étaient admises, et si nous ne réglions pas l'avenir, autant toutefois qu'un traité peut l'assurer. Nous devons avoir la certitude que le « Bait-Bill » disparaîtra à jamais de la législation Terre-Neuvienne, sans quoi nous aurons, une fois de plus fait un marché de dupes, et abandonné le certain pour un mirage fallacieux.

Cependant la prospérité de Terre-Neuve devrait rendre ses habitants plus conciliants. Dans le banquet récemment offert par Liverpool à Sir William Mac Gregor, le nouveau gouverneur, on a cité des chiffres instructifs : on a constaté par exemple que, pendant le dernier exercice fiscal (1902-1903) le commerce général s'était élevé à 18 456 448 dollars (95 973 530 francs) dont 44 095 709 francs à l'importation, et 51 877 821 francs à l'exportation faisant ressortir un bénéfice de 5 549 643 francs sur l'exercice précédent. On a signalé qu'en dix ans les échanges totaux ont progressé de 42 pour 100.

Ces chiffres éloquents auraient dû pousser les habitants de Terre-Neuve à se montrer plus justes et coulants à notre égard, il n'en est malheureusement rien, et leur prospérité semble les rendre encore plus arrogants, plus intraitables. Espérons qu'ils sauront accueillir les sages conseils venus de la mère-patrie, et que leur nouveau gouverneur pourra leur faire entendre la voix de la raison et de la conciliation. Autrement à quoi serviraient tous les efforts de la France vers l'aplanissement des difficultés séculaires : que resterait-il des beaux projets un peu hâtifs peut-être de pénétration pacifique au Maroc, de création de voies ferrées entre l'Algérie et Fez notamment. Rien. Ce serait fâcheux à tous les points de vue.

*
* *

Les derniers courriers de septembre ont apporté en Belgique de mauvaises nouvelles du Congo français. Les vilains bruits de soulèvement qui circulaient sourdement, et contre lesquels on avait plusieurs fois protesté en haut lieu ont été malheureusement confirmés : on a dû l'avouer au pavillon de Flore. Il y a eu massacre d'agents européens ; des blancs ont été tués, parfois avec d'horribles raffinements de cruauté, du côté de l'Ibenga. Il importe de savoir au plus vite à qui ou à quelles causes il faut attribuer ces faits déplorables ; les mesures de répression devront être efficaces. Il faut toujours se méfier du continent noir : les races les plus soumises en apparence sont sujettes à des révoltes bien imprévues : nous ne devons jamais paraître céder devant elles autrement nous serions perdus. La tâche de nos administrateurs, généralement trop démunis de moyens de sanction pour faire respecter leur autorité et celle du gouvernement, est infiniment plus dure, plus délicate qu'on ne le pense dans le grand public de France — bien ignorant encore, malgré les immenses progrès accomplis depuis peu d'années dans son instruction, de toutes les résistances auxquelles on se heurte dans nos possessions d'outre-mer.

M. Doumergue est heureusement un des esprits les plus justes, les plus fermement éclairés que l'on ait eu depuis longtemps à la tête de nos affaires coloniales, et il a su donner à son département une allure sagement progressive et pondérée qui nous est un gage sûr que le nécessaire sera fait, — sans bruit, sans fracas, mais en temps voulu, et avec fermeté, pour éviter le retour de semblables et d'aussi pénibles incidents.

*
* *

Et pour finir cette causerie déjà trop longue, bien que nous soyons forcé de laisser de côté bien des points intéressants, disons deux mots rapides du nouveau système de colonisation foncière qui va être appliqué à l'Algérie en vertu d'un décret en date du 13 septembre dernier, intéressant en ce qu'il indique une nouvelle étape franchie dans la marche en avant de notre grande possession Nord-africaine.

Jusqu'à présent, lorsque l'administration avait décidé la création d'un centre nouveau, elle prenait sur les terres du Domaine, ou sur celles achetées aux indigènes, une certaine surface : elle la divisait en lots de 40 hectares au plus, indiquait l'emplacement du

futur village, construisait la mairie, l'école, l'église, traçait les rues et concédait gratuitement les lots de terre à des pères de famille, français ou algériens, qui s'engageaient à y résider, et à les mettre en valeur : moyennant quoi, au bout d'un certain temps, ces lots devenaient la pleine et entière propriété des occupants. Exceptionnellement des lots ainsi constitués, ou d'autres plus importants, pouvant aller jusqu'à 100 hectares dits lots de ferme, étaient vendus aux enchères publiques.

Ce système remontait au début de la colonisation : il avait été l'objet de vives critiques. Dans son célèbre rapport datant de douze ans environ, M. Burdeau avait constaté que cette colonisation officielle avait en 10 ans, de 1871 à 1881, coûté 57 millions, et avait installé avec cette forte somme 3 600 familles seulement comprenant environ 14 000 personnes en tout : cela faisait un peu plus de 15 000 francs par lot de terre concédé. C'était très cher. Le rapporteur avait conclu en préconisant le remplacement de cette façon d'agir par l'adjudication du sol au colon — celui-ci devant avoir ainsi un motif de plus pour s'attacher à la terre, qui devenait bien *sienne,* puisque achetée de ses deniers.

Un premier essai, fait en 1885-1886, avait permis de constater que près de 16 000 hectares avaient trouvé preneur à un prix approchant de 15 francs l'hectare, et ce résultat avait semblé encourageant. Néanmoins, on avait repris les anciennes traditions.

Mais depuis, on a pu constater que le système de la vente du sol produisait en Tunisie d'excellents résultats. Aujourd'hui, grâce aux conférences organisées en France, et au développement du goût colonial, il existe un réel mouvement poussant les Français à aller s'installer en Algérie. On a voulu réaliser le système préconisé jadis par M. Burdeau, et l'on a décidé qu'à l'avenir la terre ne serait plus donnée, mais vendue au colon. C'est là l'objet du décret du 13 septembre.

On a étendu, en même temps, les pouvoirs du Gouverneur Général en lui accordant le droit de constituer des lots plus importants : ceux de jadis étaient au maximum de 40 hectares pour les lots de villages, et de 100 hectares pour ceux de fermes. Ils pourront être maintenant de 200 hectares. Au-dessus de ce chiffre les concessions devront faire l'objet d'un décret. Enfin, le Gouverneur Général est autorisé à avoir, pour ainsi dire, un bureau permanent affecté à la vente de terres à prix fixé. Tel est l'esprit de la nouvelle mesure qui, en fait, abolit l'ancienne manière de procéder, bien que la concession gratuite ne soit pas totalement supprimée : mais, manifestement, dans l'esprit des promoteurs du décret

du 13 septembre, la vieille forme de colonisation est appelée à disparaître sous peu.

Il va être intéressant de suivre l'évolution nouvelle de l'Algérie : il est infiniment probable que le nouveau système qui fonctionne d'une façon satisfaisante en Tunisie donnera aussi de bons résultats en Algérie. Il doit avoir pour principal effet d'alléger ses charges et de rendre une certaine élasticité à son budget de colonisation : on pourra même amortir les dépenses faites avec le précédent régime, grâce au produit des ventes réalisées avec la nouvelle méthode. On attend en tout cas beaucoup de cette innovation. Nous faisons des vœux sincères pour que les résultats ne trompent pas ce doux espoir. Nous avons besoin dans la colonie de nombreux Français — de race française et de cœur français — pour lutter contre l'envahissement Espagnol et contre certains prédicants hostiles.

Louis Le Barbier.



Revue des Revues

Revues étrangères.

Un ancien diplomate, dans la *Revue d'Italie* de septembre, nous montre dans quelle intention et dans quel esprit le premier Consul avait conçu le projet de réformer le pacte qui, en 1516, avait détruit les libertés et les franchises de l'Église gallicane. Ce pacte conclu par François Ier avec le pape Léon X, en abolissant la pragmatique sanction, désarmait à peu près l'État vis-à-vis du clergé et mettait l'Église de France à la merci de l'autorité romaine.

« Bonaparte, dit-il, n'était pas athée : c'était plutôt un sceptique dépourvu d'érudition philosophique et qui, de temps à autre, se laissait aller à des étonnements enfantins devant les merveilles de la création et versait volontiers dans les idées faites au sujet de la raison d'être et de l'utilité des religions. Bourienne, qui avait été son compagnon d'études à Brienne, et qui a rempli, pendant longtemps, auprès de lui, les fonctions de secrétaire, nous donne des indications curieuses sur la philosophie du fondateur de la dynastie napoléonienne. Bonaparte déniait à toutes les religions l'origine divine, *mais il les considérait comme dignes de respect en tant qu'elles constituent de puissants moyens de gouvernement.* Il était le premier à rire, avec ses soldats, des airs musulmans qu'il se donnait en Égypte. Il assistait à la messe, dans le palais de Saint-Cloud ; mais Bourienne prétend avoir remarqué qu'il continuait à travailler pendant que le prêtre officiait à l'autel. Après la promulgation du Concordat, il avait promis au cardinal Caprara de communier à Pâques, mais il ne tint pas la promessse. Selon lui, *l'immortalité de l'âme consiste dans le souvenir qu'on laisse parmi les hommes,* ce qui reviendrait à dire que les hommes obscurs n'ont pas d'âme ou que leur âme est mortelle.

« Il est nécessaire, disait-il parfois, dans ses entretiens avec Thibaudeau, à la Malmaison — il est nécessaire que le peuple ait une religion, *mais il faut que cette religion soit dans les mains du*

gouvernement. Cinquante évêques émigrés et payés par l'Angleterre dirigent actuellement le clergé de France. Or, il faut détruire leur influence. Pour cela, l'autorité du pape est nécessaire. Le pape les destitue ou les oblige à renoncer aux fonctions pastorales. On déclare ensuite que la religion catholique, professée par le plus grand nombre des Français, doit être réglée et protégée par le gouvernement dans l'exercice de son culte. Le premier Consul nomme cinquante évêques et le pape leur donne l'institution canonique. Les évêques élisent les curés, tous prêtent serment de fidélité aux lois, et l'État les salarie. On menace de l'exil les récalcitrants qui refusent de se soumettre ; on défère aux supérieurs, pour qu'ils soient punis, ceux qui prêchent contre le gouvernement. Le pape confirme la vente des biens du clergé ; il sacre la République, on chantera : *Salvam fac rem gallicam*. La bulle arrive, on modifie quelques-unes de ses expressions...

« On dira que je suis papiste. Je ne suis rien du tout. J'étais musulman en Égypte : ici, je serai catholique pour le bien du peuple. Je ne crois pas aux religions. Mais l'idée d'un Dieu... ! » Et soulevant d'un geste solennel le bras vers le ciel : « Qui, s'écria-t-il comme eût fait un M. Prudhomme quelconque, qui a fait tout cela ? »

*
* *

La *Revista de Montes* nous donne un résumé de la théorie du Pr W. Prinz sur la constitution intérieure de la terre, théorie d'ailleurs en opposition avec les hypothèses généralement admises.

Le globe terrestre serait composé de sept zones ou couches concentriques qui se distinguent les unes des autres par leur état physique différent, résultat de la température et de la pression. Ces zones distinctes se pénètrent insensiblement et sont les suivantes :

1° Zone solide externe ou croûte terrestre, incomplètement rigide. Le pendule horizontal démontre qu'elle est, toutefois, déformable à un certain degré ;

2° Zone de plasticité latente, dans laquelle les pressions se transmettent suivant toutes les directions. Quand elles diminuent, la masse se solidifie. Les changements de poids, résultant du mouvement incessant des masses supérieures, peuvent réagir sur l'état de cette zone ;

3° Zone visqueuse, immédiatement au-dessous de la précédente, mais dont la matière ne peut alimenter les volcans par leurs ouvertures ;

4° Zone liquide suivant immédiatement la zone antérieure qu'elle pénètre insensiblement ;

5° Zone composée des gaz ordinaires, susceptible de liquéfaction sous une pression croissante ;

6° Zone de gaz mixtes dans laquelle les températures des corps sont très différentes. Quelques-uns parmi eux se rencontrent à l'état gazeux et d'autres ne l'ont pas encore atteint ;

7° Sphère centrale ou zone de gaz monoatomique, dans laquelle l'individualité des gaz a disparu pour former une masse parfaitement homogène à une très haute température et d'un poids spécifique considérable.

*
* *

Bien qu'il ait voulu traiter du conflit russo-japonais, M. Alphonse Pruneda, dans la *Revista positiva,* n'a guère parlé que de la Chine. Mais il a dit des choses excellentes qui font pardonner une digression peut-être excessive.

« Il existe en Asie, écrit-il, une nationalité puissante par le nombre de ses habitants, qui a dédaigné le militarisme, qui, éminemment active, cultive la terre et se livre à des industries admirables depuis des temps immémoriaux ; qui a résolu le problème du bonheur, qui pratique le culte des ancêtres, maintenant ainsi, à travers le temps, la continuité respectable et sentimentale de la famille, laquelle, par cela même, s'y trouve constituée d'une façon admirable.

« La charité, en Chine, est hautement développée ; les orphelins, les jeunes filles, les veuves, les vieillards, quand ils ont besoin de protection, reçoivent une aide dans des asiles spéciaux. Une nationalité pourvue de tels dons, qui a progressé systématiquement sans demeurer stationnaire, comme on le croit à tort ; qui a étendu son influence civilisatrice jusque sur ses voisines, les réunissant dans un même groupe et dans une parfaite communion d'idées, une nationalité qui s'est suffi à elle-même durant tant de siècles est indiscutablement digne du respect du reste du monde.

« Et pourtant, des nations qui se croient cultivées, qui s'imaginent être les porte-étendards de la civilisation et du progrès, n'ont pas hésité à attenter, de toutes les manières possibles, à la stabilité et à la tranquillité d'une civilisation qui a maintenu dans l'ordre et développé près de la moitié du genre humain. Le prétexte de la civilisation a, bien entendu, servi de base à toutes les violences commises. On croit, en effet, qu'introduire en Chine toutes les superstitions théologiques, ouvrir ses portes au commerce extérieur et, par là même, aux conquêtes irrationnelles et injustes, essayer de détruire des coutumes respectables ; on croit que tout cela est, en somme, faire une œuvre civilisatrice.

« La Chine n'est pas systématiquement hostile à la civilisation occidentale, mais elle ne peut se transformer aussi rapidement que le Japon, parce que les croyances traditionnelles y sont plus fermément enracinées. D'autre part, on ne peut affirmer que les nations occidentales aient agi dans un but purement humanitaire. Bien au contraire, un intérêt mercantile les guidait seul, ce qui, paraît-il, justifiait aux yeux des économistes, les interventions étrangères.

« Les relations des peuples doivent être considérées d'un point de vue plus élevé. Toutes les nations ont apporté leur pierre à l'édifice de l'histoire; toutes ont contribué à l'amélioration générale de l'humanité ; les institutions théocratiques et féodales, les religions fétichistes et monothéistes, ont servi en leur temps à guider les hommes vers le progrès; respectons donc les nationalités exotiques ; considérons-les, non comme extra-planétaires, ou inférieures à celles du reste de la planète; portons-leur nos idées saines, et non pas nos superstitions et nos croyances fragiles; éclairons leur vie tranquille du fanal de la vérité et faisons briller sur leurs fronts la magnifique lumière de la justice; donnons-leur le bien que nous portons en nous; ne les contaminons point de nos pauvretés et de nos vices et aussi apprenons ce qu'il y a de très grand et de très digne dans la morale et dans les coutumes de peuples que notre orgueil occidental considère comme barbares et qui, dans plus d'une occasion, ont donné des exemples irréprochables aux civilisés. »

*
* *

Le baron Suyematsu termine, dans *The Nineteenth Century* d'octobre son histoire des origines de la guerre russo-japonaise.

« Le but de la Russie, dit-il, fut de traîner les négociations en longueur, alors qu'elle faisait des efforts incessants pour augmenter ses armements dans l'Extrême-Orient, et sur terre et sur mer, jusqu'à ce qu'enfin la patience du Japon étant à bout, il lui fallut fixer à une certaine date une réponse définitive à ses demandes — réponse qui ne fut d'ailleurs qu'un nouvel et irritant ajournement.

« J'ai voulu montrer, dit-il encore, que la guerre actuelle dans l'Extrême-Orient n'est pas, en réalité, un conflit ayant simplement résulté d'une dispute entre les deux combattants. Il faudrait plutôt l'attribuer à la révolte générale de tous les peuples civilisés de la terre contre la perfidie et l'insincérité de la Russie qui, depuis tant d'années, a cherché à « jouer » les autres puissances. C'est parce que le Japon a senti que ses intérêts étaient engagés, plus que ceux d'aucun autre pays, et parce que l'impuissance de la Chine ne permettait point de pouvoir compter sur elle, que le Japon,

tout petit qu'il fût, se résolut à ramasser sa fronde et à se battre seul avec la Russie, devançant les autres nations dont les espoirs étaient également compromis. On ne montrera jamais assez que le Japon, en agissant ainsi, risquait son existence même comme nation, et c'est pourquoi nous demandons si fièrement — et j'imagine que nous en avons le droit — la sympathie du monde entier au cours de notre grande entreprise, entreprise où nous nous sommes aventurés dans l'intérêt de la justice et de l'humanité. J'ai l'orgueil de voir que, à l'exception de certains pays qui ont des raisons particulières pour l'attitude qu'ils adoptent, cette sympathie nous a été cordialement et universellement accordée. »

*
* *

M. A. Ya, dans la revue russe *Obrasowanie*, présente une théorie assez originale et assez imprévue. Les Japonais sont, d'après lui, d'origine sémitique, et ce sont les intrigues juives qui ont précipité la Russie dans la périlleuse aventure de l'Extrême-Orient. « La guerre actuelle, dit-il, est la conséquence directe de l'agitation causée par les israélites dans les pays où ils sont maîtres de la presse et des grandes sociétés financières. Le Japon ne se serait jamais aventuré à nous déclarer la guerre s'il n'avait pu compter sur l'appui décidé de l'Angleterre et des États-Unis, appui uniquement dû à la campagne entreprise contre la Russie par la presse anglo-américaine. Les horreurs de Kitchineff, l'expulsion du correspondant du *Times*, la non acceptation par la Russie de la note américaine relative aux Juifs furent cause que les israélites russes et les non russes entreprirent et continuèrent avec acharnement une campagne dans laquelle les uns conspiraient en territoire russe, les autres se préparaient à la guerre et nous firent, un peu plus tard, tomber dans le piège. Voilà cinq années que la solution définitive et radicale de la question juive demeure chez nous pendante. Actuellement, ce ne sont pas les seuls israélites résidant en Russie qui essayent de nous faire du tort, ce sont aussi ceux du dehors et les émigrés à l'étranger; ils forment des coalitions et soutiennent nos ennemis. Il importe que nous considérions cet aspect important et nouveau de la question juive en Russie. »

Aspect important et nouveau, en effet, qui, chez nous, contentera bien des gens — ces philosophes, du moins, qui savent se contenter de peu.

*
* *

La *Fortnightly Review* de ce mois commence un nouveau roman

du prestigieux H. G. Wells : *Utopie moderne*. Elle publie en outre d'intéressants articles : les *Origines de l'alphabet,* par Andrew Lang ; *La guerre et l'opinion internationale*, par Alfred Stead ; *Rome,* par Maurice Maeterlinck, etc.

A lire également, dans le *Harper's* d'octobre, l'*Extension de l'Univers,* par le savant professeur Simon Newcomb ; l'*État social,* par Manuel Sales y Ferré dans la *Lectura* de Septembre ; la *Crise du mouvement catholique en Italie* (*Nuova Antologia* du 16 septembre).

A ceux qu'intéressent plus particulièrement les questions scientifiques, je citerai le numéro courant de *Knowledge* qui contient de très intéressantes communications sur la téléphonie sans fil, la radio-activité, et les rayons I (rayons psychiques, rayons de la pensée, etc.).

Henri Chateau.



Chronique Financière

REVUE DU MARCHÉ



La tenue générale de la Bourse a démenti les prédictions pessimistes qui s'étaient donné libre carrière au début du mois. Évidemment, il n'y a pas d'enthousiasme pour les fonds d'État, et leurs cours sont parfois discutés ; mais le parti de la baisse n'a pas fait de progrès. Au contraire, plusieurs compartiments de la cote ont attiré une intervention active des capitaux de placement. Dans le groupe des valeurs de crédit, la tendance à la hausse est à peu près générale. De grosses opérations se préparent au Crédit Lyonnais, à la Banque de Paris et des Pays-Bas, à la Banque Ottomane, à la Banque des Pays-Autrichiens. La reprise de la Banque Internationale de Paris ne pourra que s'accentuer, s'il est vrai que le portefeuille russe s'améliore dans une proportion inespérée, et que l'introduction des actions de la Cartoucherie de Toula sur le marché libre soit assurée d'un accueil favorable. Pourquoi faut-il que la Banque Française pour le commerce et l'industrie reste à 30 francs au-dessous du pair? cela est d'autant plus bizarre que l'exercice clôturé le 31 juillet dernier va donner un dividende de 10 francs.

L'avance acquise par le Crédit Foncier de France serait due, paraît-il, à la position de place ; un gros vendeur aurait opéré des rachats précipités. En tout cas la progression de cet établissement ne peut guère s'effectuer que par petites étapes, sous peine de réaction. Après une série de vicissitudes, voici le Crédit Mobilier Fran-

çais au-dessus du pair ; on affirme que l'assemblée générale du 29 courant sera signalée par des communications satisfaisantes. Il était temps que la longue patience des actionnaires fût récompensée !

N'y a-t-il pas quelque exagération dans la hausse de la Banque de l'Algérie ? Les porteurs, qui ont acheté pendant la période critique de 1901-1902, résisteront-ils à la tentation de réaliser leurs bénéfices ?

Le Comptoir d'Escompte, la Société Générale et le Crédit Industriel et Commercial sont appelés à profiter des émissions dont le lancement est prochain.

A l'exception de la Foncière Lyonnaise, qui bénéficie d'un puissant patronage, les sociétés immobilières sont négligées. Il a été vaguement question d'un syndicat tendant à relever les cours de la Rente Foncière.

La situation de la Compagnie Générale des Omnibus empire chaque jour. En quatre années, ses actions ont baissé de 1 400 fr. environ. Les moins-values de recettes sont destinées à s'aggraver rapidement, par suite de la concurrence nouvelle que le Métropolitain réserve à la ligne Madeleine-Bastille. On a dit avec raison que l'action Omnibus est en quelque sorte un billet de loterie, ne reposant plus sur les résultats de l'exploitation, mais sur le produit éventuel de la liquidation en 1910 ; le petit nombre d'actions existantes autorise à espérer qu'il restera un excédent d'actif de quelque importance. Malheureusement, il y a encore cinq années et demie d'épreuves à franchir. D'autre part, quelle sera l'issue des nombreux procès engagés par la Compagnie, à propos des Tramways de pénétration, du Métropolitain, etc. ? Il est juste de reconnaître que les administrateurs des Omnibus ont raison de donner à leur service de contentieux un développement exceptionnel.

Tout porte à présumer que l'inauguration de la ligne Courcelles-Ménilmontant, bien que déjà escomptée assez largement, sera le prétexte d'une poussée des actions du Métropolitain. C'est donc l'ordre. En effet, tant que l'amortissement du matériel et du capital ne sera pas compris dans les dépenses d'exploitation, certains financiers resteront les maîtres absolus de la cote, qu'ils manipuleront comme bon leur semblera. Ce jeu leur a trop bien réussi jusqu'à ce jour pour qu'ils y renoncent de sitôt.

L'Assemblée générale ordinaire de la Société centrale de Dynamite, réunie le 1er courant, a approuvé les comptes de l'exercice 1903-1904. Le compte de profits et pertes présente un solde créditeur de 930 519 fr. 28. Un premier dividende de 5 pour 100 aux 27 936 actions en circulation, absorbant une somme de 698 400 francs, laisse une disponibilité de 232 119 fr. 28. Le

Conseil a proposé d'amortir, sur ces ressources liquides, le mobilier pour 11 518 fr. 75, et de porter au fonds de prévoyance 65 400 fr. 53, soit au total un prélèvement de 76 919 fr. 28, et d'affecter le reliquat de 155 200 francs à une répartition, à titre de dividende supplémentaire, de 5 francs par action, soit 139 680 francs, le surplus, soit 15 520 francs, étant attribué au Conseil d'administration. Le dividende se trouve ainsi porté à 30 francs, contre 24 francs pour l'exercice précédent. Il importe d'ajouter qu'un actionnaire a déféré au Tribunal de commerce les décisions prises par les assemblées antérieures, et spécialement la délibération en vertu de laquelle 12 000 actions ont été annulées. Par conséquent, l'augmentation du dividende présente jusqu'à nouvel ordre un caractère litigieux.

Il y a plus-value sensible pour un certain nombre de valeurs industrielles. Citons notamment : les Forges et Aciéries de la Marine dont le dividende est porté à 50 francs, les Forges et Chantiers de la Méditerranée qui ont reçu de la Russie une forte commande de torpilleurs, Mokla-el-Hadid, Penarroya, Balia-Karaïdin. Citons encore le Nickel, Fives-Lille, les Aciéries de Trignac, Aguilas, la Compagnie Française des Métaux et l'Électro-Métallurgique. Il ne faut pas oublier que plusieurs de ces titres ont un marché très étroit.

La raffinerie Say a subi une réaction assez importante sur le bruit que le dividende de l'exercice écoulé serait seulement de 50 francs, c'est-à-dire en diminution de 10 francs sur le précédent. La diminution ne peut être attribuée au chiffre d'affaires, puisqu'il a doublé, mais la suppression des primes a causé à la fabrication un notable amoindrissement des bénéfices.

La hausse des valeurs du nitrate s'est arrêtée, à la suite des réalisations des acheteurs. Si bien combiné que fût le mouvement, il a eu le tort d'être à la fois trop bruyant et trop brusque ; de sorte que les promoteurs de la reprise sont forcés de se recueillir, au moins provisoirement. L'avenir des compagnies nitratières est loin d'être sans nuages, selon la remarque d'un grand journal de Londres. D'abord, la production s'accroît de jour en jour, le gouvernement chilien étant tout disposé à octroyer de nouvelles concessions. En second lieu, il faut compter avec les exigences de la main-d'œuvre. Enfin, il y a lieu de prévoir la concurrence du sulfate d'ammoniaque et autres produits rivaux. Mentionnons pour mémoire l'augmentation du fret. En ce qui touche spécialement la Lagunas et la Lagunas Syndicale, qui toutes les deux ont à rémunérer un gros capital, il est évident qu'avant de répartir un dividende elles doivent se libérer du prix des terrains récemment achetés.

Les actions de la Compagnie Française des Chemins de fer de Santa Fé, tombées à 95 dans le courant de 1901, dépassent aujourd'hui 1 200. La liquidation judiciaire a du bon, quand on sait s'en servir. On sait que les obligataires de cette Compagnie touchent d'année en année, sur l'arrière de 241 fr. 90 qui leur est dû, des acomptes successifs variant selon les résultats des exercices. La Société chercherait, paraît-il, à se libérer du paiement de cet arriéré en offrant aux obligataires, en échange de l'abandon de leurs droits, le versement d'une somme forfaitaire de 177 fr. 50 qui serait mise immédiatement à leur disposition. Une fois cette dette payée, tous les bénéfices reviendraient aux actionnaires. La question reste à savoir si les obligataires auront l'extrême complaisance d'abandonner pour 177 fr. 50 une créance de 241 fr. 90 qu'ils ont la certitude de toucher dans quatre ans environ. Quoi qu'il en soit, l'enlèvement des actions de Santa Fé rappelle le coup célèbre de la Société Métallurgique de l'Ariège, lequel avait aussi pour point de départ une liquidation judiciaire.

A plusieurs reprises, la Tribunal de commerce de la Seine a eu l'occasion de censurer les abus de pouvoir que les agents de change commettent parfois à l'encontre de leur clientèle. Un jugement récent, qui a fait quelque bruit, condamnait l'un de ces officiers ministériels à payer à un client, à titre de dommages-intérêts, la somme de 6 031 francs, pour avoir illégalement exécuté la position de celui-ci, au mépris des dispositions de l'article 69 du décret du 7 octobre 1890.

Cet article est ainsi conçu :

« Lorsque le donneur d'ordre n'a point, le premier jour de la liquidation des diverses valeurs et avant la Bourse, remis à l'agent de change, suivant les cas, les titres accompagnés, s'il y a lieu, de la déclaration de transfert, ou les fonds accompagnés, le cas échéant, de son acceptation, l'agent de change peut exercer, sans qu'il soit besoin d'une mise en demeure préalable, et à l'égard de toutes les opérations engagées par le donneur d'ordre en défaut, les droits spécifiés à l'article 59.

« Les droits de l'agent de change sont les mêmes à l'égard du donneur d'ordre dont les opérations ont été reportées en tout ou en partie, s'il ne remplit ses obligations avant la fin de la liquidation. »

Ainsi, dès que la liquidation est finie, l'agent de change n'a plus le droit d'exécuter le client et doit attendre la liquidation suivante. La Chambre syndicale étant investie de pouvoirs disciplinaires, on peut regretter qu'elle n'intervienne pas en pareil cas, pour prévenir des abus dont la révélation devant les Tribunaux ne manque pas de réjouir les adversaires du monopole des agents de change.

Bibliographie.

De la Vente directe des Valeurs de Bourse sans intermédiaire, par M. E. Guilmard, docteur en droit, chef de bureau au Crédit Foncier de France. — Dans ce livre, d'une haute portée juridique, l'auteur qui se double d'un praticien, aborde tous les problèmes financiers que la question de la vente des valeurs de bourse, en dehors du monopole, fait naître. La vente directe n'est que l'exercice du droit pour chacun de se passer des intermédiaires; mais dans quelles conditions, et surtout sous quelles garanties, ce droit peut-il être exercé? De plus, ce mode légal d'aliénation et d'acquisition ne doit pas être confondu avec d'autres opérations, notamment avec la contre-partie que revendiquent les partisans du marché libre.

Ce traité, qui s'adresse au public, à tous les Boursiers et au monde du Palais, donne une vue d'ensemble de notre marché financier, tant en fait qu'en droit et en jurisprudence. Il détermine les conditions juridiques de la vente simple au guichet, comme de celles dites à option et à commission. Il montre également comment, inconnue jadis, la vente directe est devenue, entre les mains des sociétés de crédit et des banques, l'instrument par excellence du placement financier (Lib. Guillaumin).

L'Assemblée nationale de 1871, par M. de Marcère. — M. de Marcère fut un témoin vigilant et actif de cette époque déjà lointaine. A ce titre, il est qualifié mieux que tout autre pour nous dévoiler les dessous de l'histoire. Dans « *Le seize mai et la fin du septennat* », nous avions vu comment, sous l'effort des droites, la République avait failli sombrer. Cette fois, l'auteur remonte plus avant. Il nous fait assister à la chute de l'Empire et à la naissance de la République. Le pacte de Bordeaux ne fut accepté de tous les partis que parce qu'il s'agissait de sauver la France et de rétablir l'ordre. Mais l'accord n'existait qu'à la surface et M. Thiers, malgré sa science incomparable d'homme d'État, ne peut venir à bout de dominer les partis ; la scission irréductible des droites fut le signal de sa chute.

Ce livre très attrayant, passionnant même, à raison des souvenirs évoqués, abonde en portraits des hommes de cette époque. MM. Thiers, de Broglie, Waddington, Clémenceau, Tirard, Gambetta, Spuller, etc., sont crayonnés de main de maître. Il semble en vérité, tant le livre est vécu, que les faits soient d'hier. En somme un document précieux pour les historiens de la troisième République (Plon, édit.).

L'*Eldorado*, roman par Paul Brulat, est un livre d'une grande portée sociale, d'une pensée profonde, mise en action avec une admirable maîtrise. Il ne s'agit pas, comme on le pourrait supposer, à se fier au titre, de quelque étude sur les cafés-concerts. L'*Eldorado*, dans un sens ironique, c'est notre pauvre humanité délivrée de ses entraves, affranchie des lois, dévêtue de ses oripeaux. L'auteur imagine un navire échoué sur un rocher désert, en plein océan, mille naufragés appartenant à tous les mondes, à toutes les classes de la société. Le capitaine, les lieutenants, toutes les autorités du bord ont disparu dans un incendie, et, après l'épouvante, les puissances éternelles de la vie reprennent insensiblement possession des naufragés. Nous assistons alors au déchaînement des passions, des appétits et des vices. Les masques tombent, l'arrière-boutique des âmes apparaît, le spectacle est inouï. Mais il est impossible de donner en quelques lignes une idée même vague d'un tel grouillement d'humanité, de tout ce que contient de pensées fortes, d'ironie véhémente ce très beau livre (Albin Michel, éditeur), 59, rue des Mathurins, Paris (8e).

Politique Africaine, tel est le titre d'un volume de M. Lucien Hubert, député, secrétaire de la Commission parlementaire des colonies, que met en vente l'éditeur Dujarric. Certes ce livre ne pouvait paraître à une heure plus propice. Les questions du Maroc, de l'Afrique Occidentale, de l'œuvre des étrangers en Afrique, de la pénétration au Tchad, passionnent plus que jamais les esprits attentifs aux affaires de politique extérieure. Écrites par une plume compétente à laquelle, dans une préface fort intéressante, M. Eugène Étienne, vice-président de la Chambre, rend l'hommage le plus flatteur, ces pages ne manqueront pas d'exciter la curiosité du grand public, en même temps qu'elles seront un précieux document pour l'histoire de notre expansion coloniale à la fin du xixe et au début du xxe siècle (Dujarric, édit.).

Le général de La Horie (1766-1812), par Louis Le Barbier. — Engagé volontaire en 1793, nommé général de division sur le champ de bataille de Hohenlinden par Moreau, dont il était chef d'état-major, après avoir fait les campagnes de Hollande, d'Italie et du Rhin, pris en haine par Bonaparte pour des motifs qui ne sont pas à l'honneur du premier Consul, de La Horie vit sa courte carrière brisée à 37 ans. Quoi qu'innocent, il fut impliqué dans le procès de Moreau et condamné à mort. Pendant sept années, caché par ses frères d'armes, il put échapper à la police impériale. Enfin, trahi par son ancien compagnon Savary, duc de Rovigo, et arrêté chez Mme Hugo, l'admirable mère du grand poète, dont La Horie fut le parrain et le premier maître, le général fut jeté en prison. Pendant deux ans on lui refusa des juges. Condamné au bannissement à perpétuité, sans avoir même été interrogé, il allait être embarqué pour les États-Unis lorsque éclata la deuxième conspiration du général Malet. Abusé comme bien d'autres, La Horie se trouva mêlé à cette entreprise célèbre. Libre pendant vingt-quatre heures en tout, il eut juste le temps de sauver la vie de son ennemi Savary : puis, repris, traduit devant un conseil de guerre, il fut en quarante-huit heures, et par ordre, malgré son innocence, arrêté, jugé et fusillé dans la plaine de Grenelle.

M. Le Barbier a eu la bonne fortune de mettre la main sur des documents inédits conservés dans des papiers de famille, entre autres, les mémoires justificatifs préparés par le général et ses lettres à Savary. La trahison de ce dernier, l'innocence de La Horie éclatent aujourd'hui manifestement (Dujarric).

La Mutualité française ; doctrine et applications, par Léopold Mabilleau. Bordeaux, à l'*Avenir de la Mutualité*, 10-12, rue Saint-Christoly, 1904, vol. in-12. — Nous sommes particulièrement heureux de signaler à nos lecteurs l'important ouvrage que vient de publier M Mabilleau. C'est le livre attendu depuis longtemps, celui qui fait connaître la mutualité dans ses principes et dans ses multiples applications, qui l'analyse dans toute son ampleur.

Dans la première partie de l'ouvrage, le directeur du Musée social fait œuvre de philosophe. On se rend compte avec quelle netteté et avec quelle science il met en relief les caractères propres de la mutualité française ; ce sont des chapitres remarquables en tous points et inspirés d'une grande hauteur de vues, que ceux où la mutualité apparaît dans ses rapports avec l'assistance, avec la prévoyance individuelle et avec l'assurance. Il fallait le talent tout personnel de M. Mabilleau pour mener à bien une semblable étude.

L'éminent président de la Fédération nationale de la Mutualité se montre mutualiste pratique dans la 2e et la 3e partie. Il expose le fonctionnement des sociétés, des Unions et Fédérations régionales, de la Fédération nationale, et il délimite, avec la justesse d'appréciation qu'on connaît, le rôle qui appartient à chacun de mes groupements dans le partage des services mutualistes.

C'est toute la mutualité qui est passée en revue.

Nous ne saurions donc trop recommander à nos lecteurs l'ouvrage de M. Mabilleau. Ils y verront combien sont attachantes les questions qui y sont traitées et combien sont communicatifs l'enthousiasme et le dévouement que renferment les belles pages où M. Mabilleau a mis tout son talent et tout son cœur.

La Montagne à travers les âges. — M. John Grand-Carteret vient de publier une admirable monographie de la Montagne En deux volumes luxueusement édités, il nous initie au rôle joué par elle, à la façon dont elle a été vue, depuis les temps antiques jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (Tome I) et jusqu'à nos jours (Tome II).

« La Montagne à travers les âges, dit l'auteur au cours de sa préface, non ses formes extérieures, non ses révolutions physiques, mais la place tenue par elle dans l'histoire de l'humanité et sa place dans le rayon visuel des sociétés. »

M. John Grand-Carteret divise l'histoire de la Montagne en quatre grandes périodes :

1° *La période des nécessités commerciales*, des échanges, des traversées pacifiques, quels qu'aient été, du reste, leur but, leur raison, leur tendance ;

2° *La période des raisons politiques*, des invasions, des grandes traversées guerrières ;

3° *La période des aspirations vers la hauteur*, des désirs d'élargissement de la pensée humaine, du développement du rayon visuel, des recherches scientifiques ;

4° *La période de l'expansion*, de la recherche, du besoin, de la nécessité de la communion plus intime de l'homme avec les lieux les plus élevés.

Quatre périodes répondent à ces trois formes extérieures :

La *Montagne-Moyen* et, en même temps, obstacle, parce qu'elle est comme un arrêt, parce qu'elle rend les transactions plus difficiles ;

La *Montagne-Désir*, parce qu'elle est la grande inconnue, parce qu'elle reste pour l'homme le grand X qu'il faut résoudre.

La *Montagne-Salut*, parce que vers elle se tendent les bras, se tournent les regards de l'humanité souffrante.

M. François Ducloz, directeur de l'*Avenir des Alpes*, a édité avec le plus grand soin ce magnifique ouvrage qui restera — par excellence — un ouvrage de bibliothèque.

Philosophie.

L'Eternel conflit (lib. Alcan). — M. William Romaine Paterson consacre des essais philosophiques à l'*Eternel conflit*. On peut les résumer ainsi : L'unité est un mirage psychologique. L'une après l'autre, les croyances de l'âme disparaissent, — et cependant elle ressent le besoin de croire. L'auteur explique comment il dut renoncer à sa « foi dans le doigt de Dieu ». Ce fut en lisant l'*Histoire universelle*. Il pense que la nature existe « à vue d'un sport tragique » — que le « dessein » qu'on croyait être en elle, n'entre en jeu que pour mettre un frein aux efforts de son activité sexuelle. La facteur destruction est aussi nécessaire que le facteur construction. A peine une entité en elle constituée, le processus de dissolution commence pour elle ; or il est impossible de découvrir une intention finale dans ce processus L'homme en est la victime. Distinct de la *nature* grâce à un développement intense du sentiment du moi, par le jeu de desseins contraires et opposés, elle entretient la guerre jusque dans les profondeurs de son âme, car il est une agrégation de cellules dont chacun vit d'une existence propre, et parfois dangereusement indépendante (comme les centres du cerveau). Comment dès lors concevoir la conscience humaine autrement que comme un abîme de concepts amorphes constamment traversé par des courants contraires Est-ce que la lutte pour l'existence n'existe pas déjà entre les éléments mâle et femelle destinés à former l'embryon ?... — La vie morale, les faits de l'histoire, de l'art, de la religion ne sont intelligibles qu'autant que nous voyons en eux le résultat et l'expression d'un duel. — Dans un deuxième essai (le Paradoxe fondamental) Paterson explique que « comme la nature, la Société est inintelligible, sans ses processus inévitables de maladie, de décomposition, et de mort. » Il n'y a rien qui soit aussi « dépourvu de sens » que l'idée du progrès en ligne directe et sans fin. » La théorie du déterminisme — la seule vraie — entraîne une appréciation pessimiste sur le monde. L'indifférence est la caractéristique primordiale de toute réalité. Le pessimisme engendre une foule d'activités morales : il ne cherche pas à diminuer la souffrance, il s'applique du moins à l'abolir.

L'auteur passe ensuite en revue « la liste des illusions » et il finit par « la lutte pour croire ».

« Cette grande route semée d'illusions, la vie, n'a, — écrit-il, — qu'un

unique aboutissant, la mort, — notre retour définitif au chaos... Toute passion est un effort frénétique de l'homme contre le dernier sommeil. » Et si nous maintenons notre âme éveillée, c'est grâce à la continuelle intoxication que procurent l'ambition et les convoitises... Hélas! la victoire la consume autant que la défaite. Cependant presque toutes les religions, la religion chrétienne surtout, ont fait peser sur l'homme seul, la responsabilité des péchés et des désordres du monde. Elles-mêmes sont pleines de contradictions. De curieuses pages ici sur la morale et l'enseignement du Christ. Il estime que la parabole du semeur contient en germe la conception naturaliste du monde, et que celle de l'ivraie renferme à l'état latent la doctrine moderne de la prédisposition au vice...

Enfin M. Paterson montre Dieu et l'homme indissolublement unis et opposés, et que la religion est « une émotion prolongée, un rayon lumineux projeté sur l'inconnu ». La vie future, — ce serait une nouvelle série d'antithèses...

La Morale de Kant (lib. Alcan). — M. André Cresson dans cet ouvage que l'Académie des Sciences morales a couronné expose d'abord la morale de Kant, après quoi il la critique. Il la dénonce après Maurice Barrès, Jules de Gaulthier, Lévy-Bruhl, l'Idole Kantienne, et fait voir ce qu'il y a d'irrationnel et d'illogique dans la position morale de Kant : « Comme tous les moralistes qui veulent établir une morale rationnelle, il avait le choix entre deux conceptions de la Morale. Il pouvait la subordonner à la religion. Il pouvait la subordonner à la science. Dans les deux cas, — il rencontrait la même difficulté. — Subordonnée, — ses conclusions pouvaient être mises en doute. Or Kant voulut placer les siennes au-dessus de toute discussion, il voulut faire de « l'impératif catégorique en ordre qui ne dépendit de rien » En réalité il a oscillé entre deux conceptions extrêmes de la loi morale — et c'est pourquoi n'ayant voulu être ni un métaphysicien ni un savant, il n'a rien été du tout.

L'*Absolu* (forme pathologique et normale des sentiments) par L. Dugas, agrégé de philosophie. L'auteur passe en revue l'entêtement, le fanatisme, l'ascétisme, la pudeur. Il dit de l'absolu « qu'il est la forme naturellement intransigeante de tout idéal préconçu. C'est un mode de *sentir* de nature en quelque sorte religieuse et grave — qui se rencontre en toute âme douée d'une vie, intense et profonde. A propos de l'entêtement il définit la véritable volonté qui est la « synthèse de l'initiative personnelle et de la soumission pratique à l'ordre des choses. Il fait voir que le fanatisme dispense de l'effort réel, qu'il n'est que la déformation et la parodie de l'idée vraie, que la réalité est infinie tandis que la chimère est bornée et qu'on ne fait point tort à la pensée en la maintenant dans le domaine de l'action ; on la rend seulement à sa destination, on la rétablit dans sa nature et sa dignité ». Enfin la pudeur a son principe dans l'imagination — laquelle va du rêve à la réalité, de l'absolu chimérique à l'idéal accessible. « La pudeur, son évolution accomplie, semble s'être évanouie : elle a en réalité trouvé la forme de ses aspirations et de ses rêves. »

Varia.

Sous le titre *Bretagne* (heures vécues), M. Charles Fuster nous donne en prose et en vers des impressions et des paysages bretons.

C'est la pluie bretonne, « la pluie lente, tiède, fine, intarissable, patiente comme le sol breton lui-même... » C'est un séjour à Tréguier où il put toucher du doigt la vanité de la gloire, et constater que nul n'est prophète en son pays ; Tréguier gris et pâle, malgré son cloître charmant. Mais Saint-Brieuc le ravit par une sensation de grandeur et de rythme : du haut du Bréné-Bré, ses yeux ont cherché la mer, « brassé » du ciel, écouté l'hymne du silence. Et parfois l'émotion de M. Charles Fuster se traduit en vers. L'auteur de « Bretagne » se souvient qu'il est poète. Il synthétise, et assez bien, la terre qui a fini par l'enchanter :

Pas de glaciers brillants, pas de croupes [charnues !
Mais un ciel gris de nues,
Beaucoup d'eau, beaucoup d'air,
Des maisons, un clocher égayant chaque [lieue,
La plaine verte et bleue
Comme la mer !

(lib. Fischbacher). P. D.

Le droit au bonheur.

I

« Chéri... voilà le jour... »

La grosse lampe de cuivre était allumée sur la table, dans la chambre à manger. Par la porte entr'ouverte la lumière glissait jusqu'au lit de Dideri Gerpach, roulé en boule sous ses draps.

Annah, depuis un quart d'heure, l'appelait du fond de la petite cuisine où, sur le réchaud, bouillait l'eau pour le thé. Il y avait un peu plus de deux ans qu'ils occupaient l'étage dans la maison du menuisier Peetersen, une maison déjà ancienne comme il y en avait beaucoup au faubourg.

Gerpach n'était jamais pressé de se réveiller : justement cette nuit-là il était rentré tard. On sonnait encore la cloche de la retraite dans cette petite ville : à dix heures, l'homme montait à la tour ; mais des gens comme Gerpach et ses amis n'étaient pas obligés de l'entendre. Il y avait toujours pour eux une occasion de rester à boire jusque par delà minuit. Pier Wilms, l'hôte du *Faisan couronné*, se bornait à baisser le gaz et à verrouiller la porte. La police fermait l'œil.

« Voyons, Didi... voilà qu'il est la demi après cinq, » reprenait-elle au bout de quelques instants.

Elle s'était levée dans la nuit : il avait fallu allumer la lampe, refaire un point aux gants déchirés, couvrir la table. Gerpach aimait déjeuner de petits plats substantiels, de la viande fumée, deux œufs, un demi pot de marmelade d'oran-

ges, six à huit tranches de pain grillé. C'était la mise en train journalière ; il ne se sentait en possession de ses moyens qu'après avoir pris cette nourriture et bu trois grandes tasses de thé. Cependant Gerpach se plaignait de manquer d'appétit.

« Je t'en prie, Natje... ferme la porte : il fait trop clair ici. La lumière de la lampe me tourne le cœur. Annah ! Annah ! ferme donc la porte, je te dis. »

Il criait dans le silence de la maison : la fille du menuisier qui tous les matins venait faire le gros ouvrage, n'était pas encore levée. Peetersen seul était descendu à pas sourds : Annah l'avait entendu ouvrir la porte de l'atelier, dans le jardin. C'était à six heures qu'arrivaient les trois ouvriers.

« Chéri, je t'en prie, ne crie pas comme cela, tu vas réveiller toute la maison. Du reste, prends-le comme tu veux, je ne fermerai pas la porte. Il est temps que tu te lèves : dans un instant Jorg Sangue sera là. »

Aussitôt il se mettait à bâiller et à soupirer.

« Bon ! Bon ! si tu crois vraiment qu'il est temps... Mais quel ennui ! Jamais je n'ai eu autant l'envie de dormir. »

Ils se parlaient à travers les portes ouvertes, dans le bruit de la bouilloire ronronnant sur le réchaud.

Gerpach remua quelque chose sur la table de nuit pour faire croire qu'il avait enfin quitté son lit.

Annah pensait :

« A présent, Jorg Sangue passe le fleuve... Dans une seconde il aura amarré ; et puis, de son grand pas égal, toujours un peu plus il se rapprochera. »

Savait-il marcher celui-là, bon Dieu !

La bouilloire maintenant crachait de petits jets de fumée, en dansant sur la flamme. Les cuivres et les étains pendus au mur ou rangés sur le dressoir avaient l'air surpris, comme si c'eût été tout à coup la nuit de Noël. Peut-être ils croyaient que des petits anges chantaient dans la cheminée.

Annah jeta une cuillère de Peko dans la théière, puis versa l'eau bouillante. Son ombre longue sur le mur doublait les gestes qu'elle faisait, comme une autre gentille Annah semant de la vie devant elle. La fine odeur du pain rôti aussi montait du four. Là où était la jeune femme, on sentait une atmosphère d'activité joyeuse. Comme ils voyaient

peu de monde, quelques personnes seulement savaient qu'Annah Gerpach n'avait pas toujours été une femme heureuse.

Elle retira du four les rôties et les disposa sur l'assiette qu'elle avait laissé tiédir près du couvercle. Quelquefois elle bâillait un bon coup ou du revers de la main elle se frottait les yeux, à cause de ce réveil trop matinal. Après tout, elle accomplissait là, comme tous les autres jours de l'année, son devoir de bonne ménagère, soumise aux nécessités de la vie, comme elle disait sa prière en se levant et en se mettant au lit.

Une dernière fois, elle se tourna vers la chambre à coucher en élevant la voix.

« Tout est prêt. Puis-je servir, Dideri ? »

De dessous les draps partait une bouillie de paroles :

« C'est que, vois-tu, je ne me sens pas en train du tout... Tu ferais mieux d'appeler le médecin, ma petite Natje... »

Elle était accoutumée à ces versatilités de son mari : avec Dideri, on savait bien comment une chose commençait, mais, quant à dire comment elle devait finir, c'était plus difficile.

Elle déposa les rôties sur la table, près de l'assiette de viande fumée et du pot de marmelade, et à petits coups de talons rapides, elle allait jusqu'au lit.

« N'est-ce pas honteux ? Que va dire Sangue ? Voilà quinze jours que lui et toi vous parlez de cette fameuse chasse aux canards ! Pense donc qu'il a dû se lever en pleine nuit pour venir te prendre, comme il l'a promis ! Je t'assure, fais un effort, mon chéri.

— Vois-tu, Natje, j'ai un point dans le côté. L'estomac non plus n'est pas bon. »

Annah avait ouvert les rideaux. Une coulée de jour pâle s'épandit, pareille à une eau brouillée. Doucement la chambre s'éclaira ; les miroirs reflétèrent un maussade ciel de pluie. Gerpach, avec l'emmêlement de ses cheveux jaunes et minces au bord des draps, ressemblait à une tête de chardon en graine. Le lit d'Annah avait gardé la forme de son sommeil. Au milieu de la pièce, sur une chaise, était étalée une blouse de chasse verte à gros boutons d'argent.

Dideri Gerpach l'avait commandée expressément pour cette partie de chasse : il s'était fait faire aussi une paire de

bottines à fortes semelles, des bottines en vrai cuir de Russie comme en portent les seigneurs. Quand Annah passait, le vent de sa robe faisait remuer une petite plume au chapeau tyrolien pendu à la patère. Tout ainsi s'éveillait: Dideri ne sortait pas du lit.

« Tu seras donc toujours le même être faible et sans énergie? dit Annah. Vois un peu, j'étais, moi aussi, levée avant le jour à cause de toi et à présent tu ne pars pas.

— C'est vrai, je ne suis pas un homme comme les autres... Si je ne t'avais pas, bonne Annah, il y a longtemps que je n'existerais plus. »

Elle s'était mise à la fenêtre et un peu penchée, regardait au loin, du côté par où devait venir Jorg Sangue. Un grésillement de pluie fine, qu'on ne voyait pas dans l'aube blême, amatissait les vitres. Annah avec la main dissipait la buée, sans rien dire, les yeux tendus vers le bout de la chaussée grise.

Dideri dit alors quelque chose où il était question d'un homme qui avait perdu son ombre, une histoire qu'il avait lue étant petit; et ensuite, d'un coup de poing dans l'oreiller il faisait un grand trou où il roulait la tête.

« C'est bien Jorg qui vient là! cria Annah. Il tourne la courbe. Sa haute taille se découpe dans le ciel. Si tu pouvais voir, chéri, comme il est beau! J'aperçois très bien sa gibecière et son fusil. Doum trotte contre ses talons. »

Dideri se dressa sur son coude:

« Tu as raison, c'est bien lui... Il n'y a que lui qui ait ce pas large et cadencé. Je t'en prie, Annah, ne le fais pas monter. Dis-lui que cela ne se peut pas, que l'estomac est malade, le foie aussi... Enfin ce que tu voudras. Non, vois-tu, aujourd'hui je ne suis pas en train. »

Et il se refaisait tout petit dans le lit, la tête encore une fois retombée sous les draps.

« Hé! Gerpach! Dideri Gerpach! » cria de loin la voix joyeuse de Jorg.

C'était une voix comme le cuivre et la mer sur les galets, une voix qu'on n'oubliait pas une fois qu'on l'avait entendue. Le bruit rythmé des talons aussi se rapprochait.

« Il arrive! Il a dépassé la forge du maréchal! Attends un peu, il m'a vue, il me fait un signe... »

La voix se rapprocha.

« Bonjour, madame Gerpach... Gerpach est-il prêt? C'est le vrai temps pour la chasse au canard sauvage... Ah! Ah! »

Annah entr'ouvrit la fenêtre.

« Jorg Sangue, entrez par le jardin... Le menuisier est déjà à l'atelier: il aura ouvert la porte de la maison. »

Dideri s'écriait :

« Qu'est-ce que tu dis là, Annah? Je te défends de le laisser monter: il ne faut pas qu'il me voie au lit. Tu me contrarieras donc toujours en tout, petite canaille de femme que tu es! »

Elle referma la fenêtre, traversa la chambre à manger et descendit l'escalier.

« Mon Jorg!

— Annah! »

Il referma les bras: elle fut contre sa poitrine, dans la mouillure de sa blouse de chasse. Les yeux clos, ses mains en croix sur la gorge comme on se tient à la sainte Table, elle renversait la tête. Lui, très grand, se penchait : leurs bouches se marièrent dans la rude barbe fauve. On entendait grincer la varlope de Peetersen dans l'atelier. Doum, demeuré au dehors, grattait le bas de la porte.

Ils burent là goulûment une grande gorgée d'amour, collés l'un à l'autre dans la nuit de l'escalier. Et puis elle disait :

« Jorg Sangue, c'est comme je vous dis... Didi n'ira pas, il n'a pas voulu se lever. Ne prendrez-vous pas une tasse de thé? »

Jorg riait.

« Je ne dis pas non, madame Gerpach... Avec le temps frisquet qu'il fait... Si tout de même je pouvais le tirer par les jambes, ce diable de Dideri... »

Ils montèrent à la chambre à manger. De son lit Dideri entendit le clair tintement du thé versé dans la porcelaine. Rien ne sembla s'être passé ; Jorg parlait de la chasse. Quelquefois il faisait mine de viser toute une bande du bout de son fusil: mais le canard est un gibier dur à tirer, à cause de l'épaisseur des plumes... Il en tombait tout de même un, deux.

« Et puis, madame Gerpach, on est dans les marais, en pleine solitude... C'est ça qui vous donne des idées! »

Il était là chez lui, le chapeau sur la tête, un chapeau

tyrolien comme celui de Dideri, avec une longue plume de faisan. Une grande pipe de porcelaine à tuyau guilloché pendait à l'un des brandebourgs de sa blouse : il portait en sautoir une gourde de whisky. Ses chaussures sentaient l'oing et le cuir non ciré.

Tous deux étaient redevenus des camarades, liés d'une ancienne amitié. Comme il vivait tout seul au bord du fleuve, on l'appelait « l'Homme sauvage » dans le pays.

« Voilà, madame Gerpach ! dit-il après avoir mangé, debout, les beurrées et la viande fumée, à présent je me sens mon homme... Ce sera pour une autre fois avec Dideri, puisqu'il ne peut pas aujourd'hui... Mais vous lui direz... non, ne lui dites rien... Sacré Dideri tout de même !

— Oui pour une autre fois, fit Gerpach, de l'autre côté du mur... Pour une autre fois, Jorg. Et n'oublie pas qu'Annah excelle à faire des terrines de canard sauvage. »

Lui aussi maintenant riait.

Jorg tapa son fusil sur la natte en osier qui recouvrait le parquet.

« Je vous garderai les plus belles pièces, madame Gerpach. Là-dessus bonjour. La diligence passera dans vingt minutes au bout de la chaussée. »

Il tint un peu de temps la main de Annah dans la sienne : son visage était heureux ; cependant il soupirait ; et puis il descendit. Doum achevait de ronger le bas de la porte. Thècle, la femme du menuisier, dans le jardin, disait étrangement à son mari qui rentrait prendre son café :

« J'ai prié Dieu pour vous ce matin, Jessé. J'espère qu'il vous accordera une bonne journée.

— Il faut toujours espérer, femme, répondait sourdement Peetersen. »

Depuis un temps il n'était plus le même homme.

Jorg Sangue leva la tête vers Annah qui, du palier, le regardait partir.

« Dans huit jours, madame Annah Gerpach... Si le cœur en dit à Didi, qu'il vienne jusqu'au fleuve. Quand il sera nuit, à six heures, je tirerai des coups de fusil : il saura ainsi que je suis rentré. »

Là-dessus il allongeait un coup de pied au barbet et il se remettait en route.

Dans la rue, on commençait à ouvrir les boutiques ; il sifflait joyeusement un air entre ses dents.

Gerpach appela sa femme.

« Vois-tu, petit cœur, je me sens mieux depuis qu'il est parti. Je regrette presque de n'être pas parti avec lui. Donne-moi ta main... ta petite main... Et puis tu m'apporteras le thé. »

Elle le considéra avec une pitié profonde.

« Si seulement tu pouvais être un homme comme Jorg ! » disait-elle lentement.

Il haussait les épaules et ne répondait pas.

II

Gerpach était content ; il y avait juste huit jours que Sangue était parti. Comme c'était, après tout, une bonne nouvelle qu'il apportait à Annah, il évita de regarder le petit feu clair qui rosissait les fenêtres de la taverne Wilms... Wilms, encore un ami, celui-là, mais qui lui avait coûté cher ! C'était toujours une tentation, la lumière qui, d'un clin d'œil, semblait l'inviter à entrer.

Il poussa la barrière du jardin et du vestibule, appela :

« Annah ! »

Elle était devant la grande armoire et rangeait son repassage : la vieille Pompel, ce jour-là, était venue l'aider. A deux elles en avaient abattu de la besogne ! Toute la maison sentait encore les fers chauds. Jusqu'au soir elles avaient mis froidir les piles de linges et maintenant Pompel les apportait à mesure, sur le plat de ses mains tendues, toutes polies et luisantes, comme des lamelles de glace, l'hiver, quand l'eau commence à se prendre. C'était vraiment de la belle toile qu'avait Annah Gerpach.

« Écoute donc, fit-elle d'en haut : il vaut mieux pour toi monter jusqu'au palier. Pompel et moi sommes occupées dans l'armoire. »

Il riait franchement, dans son plaisir.

« Eh bien, apprête-toi à entendre une vraie nouvelle : tu ne seras pas fâchée quand je te l'aurai dite. »

Et il continuait à parler en montant l'escalier.

« Si c'est de Sangue que tu as à me parler, fit Annah du fond de l'armoire, la nouvelle sera bonne, en effet... Non, Pompel, pas encore les draps de lit : ce sera pour le rayon d'en bas... Il y avait longtemps déjà, mon chéri... Pense donc, c'est juste aujourd'hui huit jours qu'il est parti ! »

Cette fois, Gerpach était dans la chambre : il n'avait plus à hausser la voix pour lui parler ; et il demeurait là, riant toujours, debout devant elle, un gros cigare au creux de sa main, car Annah n'aimait pas qu'il fumât près du linge, à cause de l'odeur.

« Eh bien, il a fait comme il l'a dit.

— Jorg est rentré ?

— Ne sois pas si pressée : les femmes veulent toujours tout savoir en une fois. Comprends donc : j'étais là à fumer près de l'eau. Il faisait nuit noire. Bon ! me disais-je, s'il est réellement revenu, je le saurai bien dans cinq minutes, à ses coups de fusil... C'était pour six heures sonnant et tu sais si celui-là est de parole... J'ai tenu ma montre dans ma main et toutes les minutes, je tirais une bonne fois sur mon cigare ; le tabac pétillait. Alors je regardais l'heure. Plus qu'une demi-minute... Eh bien ! le croirais-tu ? Le premier coup de fusil est parti juste au moment où l'aiguille était sur six heures. Une vraie mousqueterie ! Comme il devait s'amuser, Annah, en pensant qu'il brûlait toute cette poudre pour nous ! »

Elle l'avait écouté toute palpitante, tournée vers lui, un feu clair aux prunelles.

« A présent, tu es heureux, toi ! » fit-elle.

Il avait son bon rire aux joues.

« Pense donc, Annah ! va-t-il nous en conter, des histoires !...

— Oui, tu en auras pour une semaine à repenser à tout ce qu'il nous aura dit... Il n'y a plus maintenant qu'à attendre les canards. »

Il sentit se refroidir son cigare et fit un pas du côté du palier. Là il aspira un bon coup, mais il ne vint pas de fumée, et il se mit à descendre l'escalier, en frottant une allumette au mur. Encore une fois il l'appelait.

« Annah, vois-tu, je vais un peu sur la route songer à tout cela... Si Sangue envoyait son boy avec les canards, il faudrait lui donner quelque monnaie... Arrange cela pour le mieux. »

La porte battit et elle l'entendit rire, au dehors, dans le noir humide du soir.

Bien que la repasseuse fût près d'elle, avec un paquet de serviettes dans les mains, elle demeura un instant à regarder par la fenêtre quelque chose qu'elle seule voyait. Du fond de sa vie elle disait :

« Jorg... mon cher Jorg ! »

Et puis elle ferma les yeux comme elle faisait quand il arrivait et qu'il lui prenait la bouche entre ses dents. Mais la vieille femme laissa échapper deux des serviettes ; et aussitôt elle-même les ramassait, disant :

« Mon mari est un vrai enfant, Pompel. On peut dire de lui ce que ma grand'mère disait des petits enfants : son cœur sent bon comme une rose.

— Comme une rose, madame Gerpach ! N'est-ce pas aussi que ces cœurs-là sont plus tendres ? Ils souffrent plus, ils passent plus vite que les autres.

— Le penses-tu vraiment ? » dit simplement Annah.

Le petit messager de Sangue arriva à peu près vers ce moment. Il appela dans l'escalier en disant que c'était trop haut pour monter avec ce qu'il portait. Il n'attendit pas qu'on fût descendu pour se mettre à siffler à tue-tête. Quelquefois, d'un coup de langue, il envoyait claquer à terre un jet de salive. Et il ruait du talon dans le mur.

« Bonjour, dit-il à Annah qui arrivait. Voilà les canards ; il y en a dix. Jorg Sangue comme ça a dit qu'il viendra dîner demain, à sept heures qu'il a dit. »

Les cols bleus pendaient sous le poids lourd des têtes aux gros becs jaunes en spatule : avec leurs pattes rouges repliées contre le duvet blanc et gras du ventre, ils avaient l'air de vrais canards de vitrine. Elle enfonçait les doigts dans le froid des plumes, tâtant la chair solide et épaisse, comme au marché. Le sang qui leur gluait sous les ailes ne la dégoûtait pas. Elle pensait au beau coup de feu de Jorg qui ne gâtait jamais ses pièces. C'était là un homme dont une femme avait le droit d'être fière. Pompel aussi venait regarder.

Gerpach presque aussitôt remonta : il avait vu sur la route le boy qui revenait. Il fallut lui chercher les dix canards à la cave. A son tour il les palpait.

« Non, mais pense donc, Annah... Dix pièces comme

cela... on peut dire que Jorg Sangue est un ami véritable ! »

Toute la journée du lendemain se passa en apprêts. Gerpach vers le soir alla l'attendre sur la chaussée pour être le premier à jouir de ses bonnes histoires. Enfin il arrivait, il avait ses grandes guêtres et sa veste de velours côtelé, couleur lie-de-vin.

« Annah ! cria d'en bas Dideri, le voilà ! Viens donc le voir : tu retourneras à ta cuisine ensuite.

— Attends un peu. »

Elle était partie au matin faire son marché : il lui avait fallu acheter toute sorte d'épices et d'ingrédients : elle et la fille du menuisier étaient revenues chargées. Gerpach, pendant ce temps, plumait les canards dans la cour, un tablier aux genoux.

Elles le trouvèrent, soufflant dans une nuée de petites plumes qui s'accrochaient à sa barbe, à ses sourcils et à ses cheveux. Lui-même, sous le vol des duvets, avait l'air d'un grand oiseau qui se plumait le ventre. C'était une de ses manies de s'occuper aux petites besognes secondaires de la maison. Il aimait arroser la viande avec la cuillère, la tête presque entrée dans le four. Et puis on avait senti une odeur de petits oignons et de cornichons bouillant dans du vinaigre tandis que Annah faisait revenir au beurre bruni les canards coupés en morceaux... Elle avait pour les salmis une recette qui lui faisait honneur.

« Oui, oui, c'est moi, madame Gerpach ! criait le grand Jorg, en se tournant vers la cuisine. »

Elle quitta son fourneau et vint les rejoindre dans la chambre, en tablier blanc à bavette et les bras nus. Elle et Jorg se regardaient un bon moment, lui les yeux plissés sous ses gros sourcils, elle les yeux clairs, très doux. Ils s'étaient pris les mains.

« Allez ! J'ai bien pensé à vous deux, là-bas, dans les marais, » dit-il.

Et il ne riait plus comme tout à l'heure ; il avait un grand visage heureux et grave, sous le tremblement léger de sa moustache.

« Tu l'entends, Annah ? Il a souvent pensé à nous deux ! » s'écriait Dideri.

Elle hochait la tête.

« Nous, nous avons mené notre petite vie calme comme toujours... Nous parlions souvent de vous. »

Gerpach qui s'était mis à repasser sur la pierre le couteau à découper, leva tout à coup la tête.

« Oui, tu peux dire que tu nous as vraiment manqué ! »

Tous trois étaient contents, après cette absence de huit jours, comme s'ils se retrouvaient après un long voyage. D'ailleurs le repas était prêt. Annah repartit un instant encore surveiller une soupe à la bière qui cuisait à grand feu. Et puis, elle apportait elle-même la soupière et la déposait sur la nappe, une belle nappe à fleurs roses sur laquelle elle avait mis ce qu'il leur restait de leur argenterie. Il faisait chaud dans la chambre : le poêle en faïence blanche répandait une vraie chaleur d'été. Elle avait descendu ses manches sur ses bras ; sa bouche à ses joues fleurissait comme un frais œillet rouge. Son corsage doucement à petites fois levait.

Tout de suite Jorg, avec sa gourmandise amusée d'homme fort, se mit à renifler le fumet de gingembre et de clous de girofle qui se volatilisait de la soupière. C'était un de ces fumets aromatiques et épicés comme les aiment les chasseurs, le soir, après avoir pataugé dans les labours. Ensuite il baissa la tête : on n'entendit plus que le bruit de sa cuillère contre le fond de l'assiette. Chaque cuillerée, il se la jetait dans le gosier en renversant un peu la tête. Il s'entendait à déguster un bon mets, celui-là. Sa nuque était pourpre après la troisième assiette.

« Ah ! ma chère dame, il n'y a que vous pour les réussir ainsi ?... »

Puis la petite bonne apporta les laitances de harengs frites dans l'huile et les raviers de poissons fumés. On avait faim après cette journée de pluie maussade... Maintenant Jorg commençait à desserrer les dents.

« Tu aurais bien ri, bon Gerpach, dit-il. Vous aussi, madame Annah, si vous aviez été là. On est tout de son long aplati au fond de la barque, l'œil au canon de la canardière, le doigt à la gâchette, tandis que l'homme godille... Le canard ne voit rien ; l'homme, le chasseur, la barque, tout se confond avec le vert des roseaux... Ils sont là quelquefois

une trentaine... Alors l'affaire est de tirer bien dans le tas. Il faut entendre le vent des ailes qui repartent ! »

La fourchette au poing, tendu de tout le buste par dessus la table, il avait par moment un grand rire violent, comme un véritable homme sauvage. Et il regardait toujours Dideri Gerpach, de ses yeux gris et aigus de chasseur habitué à voir au loin. C'étaient d'autres yeux quand il les tournait vers Annah, des yeux comme le petit matin brumeux, lamé d'argent, sur le fleuve. Alors tout à coup il se taisait ; un silence tombait du haut de sa taille. On voyait bien dans ces moments que ce terrible Jorg avait deux âmes, une âme d'homme éprise de proie et de sang, et l'autre, qui était plutôt une âme d'enfant, candide et émerveillée.

Annah seule savait bien pourquoi il cessait de parler, et elle non plus ne parlait pas. Ils n'auraient pu dire toute la beauté profonde de vie qu'il y avait dans la minute où ils s'écoutaient s'aimer sans avoir besoin de rien dire. La grande onde amoureuse passait : elle avait dans ses yeux d'or bruni une lumière haute, humide et lourde.

Dideri, lui aussi, était heureux entre sa femme et son ami. Il ne cessait de rire et de donner de grands coups de fourchette dans son assiette, tapant après les petits morceaux, après avoir mangé les gros. C'était un bon jour pour lui : il avait reçu le matin même la pension que tous les mois lui servait un oncle ; il n'avait plus à penser à la vie, à l'argent qui coule des doigts, à ses dettes. Tout le bonheur du monde était là sous sa main, une femme qui le traitait en enfant gâté, un camarade d'enfance qui avait toujours des histoires à conter ! Avec cela, on peut vivre cent ans... Si seulement il était venu un bambin ou une bambine, une petite chair fraîche et rose ! Mais on n'a pas tout ; il s'était fait à cette privation pourvu qu'il pût fumer de bons cigares et boire des petits verres de kumel ou de whisky chez Pier Wilms.

Annah se leva pour jeter un dernier coup d'œil à la cuisine. Le fumet des terrines de canards s'annonçait de loin, un efflux poivré qui sentait le paprica, l'échalotte et une autre chose qu'on ne savait pas. Toute la maison en était parfumée : c'était bien comme l'âme sauvage de ces canards qui survivait dans ces relents enragés. Dideri, les coudes sur la nappe, écoutait parler Jorg Sangue.

Enfin Santje apportait les terrines cérémonieusement. Jorg alors baissait le ton de la voix et finissait même tout à fait de parler. Il avait les yeux dilatés, comme quand il tenait le canard au bout de son fusil. Dideri, lui, doucement remuait la tête d'une épaule à l'autre, ému, l'oreille rouge. La lampe, sous les frisures de son abat-jour incarnat, aussi regardait de son gros œil cerclé d'or.

Annah, qui rentrait une seconde, n'eut plus l'air de penser à Jorg ni à personne : elle était à la fois calme et nerveuse, agitée et attentive. C'eût été une chose grave tout de même si les six canards n'étaient venus à tire d'ailes du fond des pays que pour échouer dans des terrines mal préparées !

Une belle couche de gelée glaçait les croûtes. Elle plongea le couteau jusqu'au fond, fit deux parts qu'elle leur servit, ne garda pour elle qu'une bouchée de cette chair hâchée menue et onctueuse comme du foie gras.

Il passa une confiance charmée dans l'atmosphère. Les bouches se mouvaient lentement avec sensualité ; les sourcils étaient hauts par-dessus le point clair des regards.

C'était une pièce encombrée comme un vestiaire, avec des petits bateaux de coquillages, une grue empaillée et deux Bouddas de faïence sur la cheminée, un coucou de la Forêt Noire sous une panoplie de sagaies, de cimeterres et de remington, un grand ours brun qui tendait un plateau, un bahut de chêne sculpté où se voyaient Adam et Eve au paradis terrestre et des chaises de paille tressée. Toute la fortune passée du fils de l'important M. Gerpach, l'armateur, comme une substance décantée, aboutissait à ce résidu.

Sangue s'arrêta de manger, les joues gonflées, et posant le poing sur la nappe à fleurs roses :

« O madame Annah Gerpach !... jamais je n'ai rien mangé d'aussi bon !... C'est tout à fait un plat digne des canards sauvages. L'oignon, le piment, le citron, tout y est dans la bonne mesure... On ferait revenir un mort avec un tel plat, n'est-ce pas ton avis, Didi ? »

Gerpach eut un grognement satisfait.

« Ah ! Ah ! voilà ! s'écria-t-il, c'est qu'Annah, quand elle veut, est une vraie femme de ménage. »

Ils buvaient, tout en mangeant, une bière un peu dure, à l'odeur amère. Santje déjà trois fois avait renouvelé les

brocs. Chaque fois qu'elle entrait, elle se mettait à rire d'un gloussement de petite oie, et comme elle était un peu folle du beau Jorg, elle manqua, par deux fois, de lui renverser une partie du pot dans le dos.

Annah avait son joli sourire d'amour, comme une fleur à sa petite bouche rouge qui avait la forme d'un cœur. On voyait tout de suite que c'était vraiment une joie pour elle de faire plaisir aux gens.

Sangue maintenant commençait ses histoires : c'était le lever du jour dans les grands marais solitaires, sous une clarté d'abord brouillée et qui glissait silencieuse, si triste qu'on était là comme aux confins du monde. Puis l'éveil querelleur des petrels montait ; l'eau, rebroussée par le petit vent aigre, sentait bon la vase ; et on avait froid sous la peau. Sangue quelquefois imitait le cri du canard, de la mouette, de la sarcelle, du courlis.

Dideri alors riait plus fort, le nez dans son assiette :

« Toi, Jorg, quand on t'entend, on y est ! »

Parfois, dans l'excès du plaisir, il se donnait une claque sur les cuisses : les petits bateaux, les Bouddas, l'ours brun regardaient, amusés, comprenant qu'ils avaient devant eux des gens simples et heureux. C'était là un de leurs bons repas d'amis, bien qu'on ne les comptât plus depuis tant de temps que Sangue venait dîner sans façon chez eux ou qu'ils allaient manger de sa cuisine de chasseur chez lui, à la corne du fleuve.

Gerpach, après les canards, s'endormit un peu, juste le temps pour Annah de se laisser baiser aux lèvres par Jorg Sangue. Très vite, elle disait :

« A mercredi, deux heures, mon chéri !

— Je serai dans le bois, je t'attendrai. »

Si tout à coup Dideri s'était éveillé, peut-être elle lui aurait dit :

« Eh bien, voilà, c'est mieux comme cela... On n'a pas l'ennui d'avoir à chercher ses mots. »

Lui, Jorg, se serait un peu courbé pour ne plus avoir l'avantage de sa haute taille : il aurait regardé Gerpach avec ses yeux clairs.

« Si tu crois que c'est une querelle à vider entre nous, je suis ton homme. Si tu juges possible d'oublier cela pour que

notre vieille amitié ne s'en ressente pas, c'est encore bien. Toi et elle, vous êtes ce que j'aime le plus au monde. »

Il l'eût dit comme il le sentait.

Gerpach cessa de dormir : il n'avait rien vu : il ne fut pas nécessaire d'aborder cette question.

« Je crois que j'ai dormi, dit-il.

— Le fait est, chéri, que tu étais un peu parti.

— Figure-toi, Jorg, j'étais là-bas, dans les marais. Nous en tuions, des canards ! »

Annah Gerpach encore une fois se levait ; et puis ils la voyaient apporter elle-même le plat qui devait couronner le repas, un soufflé de fromage à la morue râpée. Elle disait gaiement :

« Il n'y a plus ensuite qu'une tourte, une tourte comme Jorg Sangue les aime. »

Jorg répondait sur un ton moitié plaisant, moitié sérieux :

« Qu'est-ce que je n'aimerais pas de vous, madame Gerpach ? Voyons, dis-le, toi, Didi, que n'aimerais-je pas de madame Annah Gerpach ? »

Il avait les yeux humides et regardait Annah. Elle aussi le regarda, les paupières lentement remuées.

Alors Dideri leva la tête.

« Jorg Sangue... »

Un instant il se taisait ; on eût pu croire qu'il ne savait pas bien ce qu'il allait dire. Et ensuite il le considérait avec une chaude et souriante tendresse.

« Je vais te dire une chose, Jorg Sangue. Toi aussi, écoute, Annah. Pourquoi ne l'appellerais-tu pas Annah, comme elle-même t'appellerait par ton petit nom ? »

Sangue était étonné : ses lèvres tremblaient.

« Je ne croyais pas que tu m'aurais posé cette question, bon Gerpach. »

Celui-ci frappa la table du manche de son couteau.

« Tu ne ne t'attendais pas à cela, en effet, hein ?... Eh bien, maintenant que je l'ai dit, tu le peux. Quand tu seras pressé, tu n'auras plus à dire le nom tout entier... tu gagneras du temps. »

Jorg un instant regarda Annah avec un attendrissement profond. Ce singulier garçon s'en serait beaucoup mieux tiré s'il avait eu devant lui un renard ou un chat sauvage.

« C'est qu'il a raison, madame Gerpach... Je veux dire, Annah... Mais vous voyez, il faut un peu d'habitude. »

Elle était rose comme le matin sur le fleuve ; sa gorge battait, il y avait là pour elle un sentiment délicat de pudeur, comme si son mari avait dit à Jorg : « Soulève-lui sa collerette et vois là comme son cou est joli. »

« Après tout, cher Sangue, ce sera plus facile, fit-elle en souriant. »

Il n'y avait pas de plus délicieux sourire que celui de Annah Gerpach en ce moment.

Là-dessus elle prit la main de Dideri dans les siennes et elle disait gentiment :

« Mon chéri, on ne peut pas dire que tu manques de cœur ni d'idées, toi... Tu as parlé en véritable ami, n'est-il pas vrai, Jorg Sangue ? »

En tenant toujours la main de son mari, elle regardait Sangue dans les yeux avec une assurance tranquille, comme si entre eux trois il n'existât nul secret.

« Oui, dit Jorg, en ami. »

Sa voix n'était plus la même : il lui était monté quelque chose dans la gorge.

« Eh bien, s'écria Gerpach, nous allons sceller le pacte en buvant une fiole de vieux whisky... »

Il quitta un instant la chambre. Sangue alors disait tristement :

« Je t'en prie, non, je n'aime pas cela, cela me torture le cœur... Se peut-il que j'aie le courage de tromper un ami si confiant ? »

Dideri apparut, serrant la fiole sur sa poitrine.

« Vois-tu, c'est un beau soir pour tout le monde. »

Il enleva à petites fois le bouchon : tous deux burent coup sur coup plusieurs verres. Au cinquième, Gerpach commença à donner des coups de tête dans le vide.

« C'est comme elle l'a dit, Jorg, je ne suis jamais à court d'idées... Elles me viennent naturellement, comme les cheveux sur la tête. Mais l'idée sans l'argent, c'est comme la terre sans le fumier... Et ne crois pas, Sangue, que je sois ivre pour te parler ainsi. J'ai, au contraire, toute ma raison, je n'ai jamais été plus raisonnable. Toute l'affaire, vois-tu, c'est qu'une de mes idées pût sortir à

la fin et me rapporter assez d'argent pour faire réussir les autres. »

Il attendit qu'Annah eût la tête tournée ; et aussitôt il allongeait la main vers le flacon pour se verser un sixième verre ; mais tout à coup elle apercevait son geste.

« Tu es comme cela, toi, dit-elle : tu t'imagines que tu n'as rien à te reprocher du moment que tu n'es pas vu. Quel pauvre homme tu fais, Didi ! Quand Sangue boit, il sait, du moins, le moment exact où il devra s'arrêter.

— Voilà, c'est la vérité, dit Gerpach, un peu honteux. »

Le coucou poussa la petite porte et annonça au monde, d'une série de coups de gosier éraillés, qu'il était minuit. Alors une ombre passa, il sembla que la vapeur qui montait de la théière eût fait un nuage léger sur le front de ceux qui étaient là.

« Oh ! Jorg Sangue, dit Annah à demi-voix, c'est encore une fois l'heure de nous quitter. »

Gerpach aussi était triste : il laissait pendre la tête et disait avec un rire un peu parti :

« Oui, voilà, il ne faudrait pas se quitter quand c'est un soir comme celui-ci... Vois, tu es resté là à la chasse aux canards pendant huit jours. Alors aussi tu étais loin de nous : et maintenant tu t'en vas comme si c'était pour toi une habitude de toujours repartir. »

Le grand Sangue souffla dans ses joues pour maîtriser une émotion ; et puis il vidait un coup de thé presque bouillant et il allumait sa belle pipe de porcelaine à gland de soie, Après quoi, il se mettait debout et décrochait son chapeau.

« Passerez-vous l'eau ou irez-vous par le pont, Jorg Sangue ? demanda Annah.

— S'il fait nuit claire, je reprendrai la barque... Annah Gerpach, c'est si beau, dans le silence noir, la grande coulée du fleuve... C'est comme si on se laissait aller à sa vie... Quelquefois une sarcelle fait entendre un cri aigu dans les roseaux... Le vent met dans les oreilles son sifflement doux... Une étoile semble piquer une tête au fond... Alors on ne pense plus à rien, on rêve, on est comme l'eau... Et puis tout de même il faut aborder, rentrer chez soi. »

Il leur serra les mains et descendit l'escalier. Dans la rue, sous leurs fenêtres, il leva la tête et vit Annah qui, derrière

le rideau, lui envoyait un salut de la main. Tout un temps, elle l'entendit chanter et siffler. Un chien aboya ; puis la rue tournait.

III

Un peu après les chantiers, elle pouvait passer l'eau. C'était bien à une demi-heure au moins de la maison du menuisier : il fallait courir pour gagner du temps. Mais une fois là, sur le bord de la rive, la coulée immense du fleuve sous les yeux, elle avait déjà le sentiment d'approcher du bonheur. Une autre vie commençait pour elle, sa belle vie d'amour et sa vraie vie, puisque, depuis qu'elle aimait Jorg, c'était l'autre qui était la fiction et le mensonge.

Elle attendait un peu de temps le passeur : la fraîcheur fluviale froidissait sa chair moite. C'était bon, ensuite, danser sur la vague, dans la barque lourde, à chaque refoulée de la rame, comme un bouchon. Le fleuve la soulevait, la laissait retomber, faisant le gros dos sous la coque où l'homme, un vieux toujours ivre, des anneaux d'or aux oreilles, à temps égaux tirait. Son cœur aussi comme l'eau montait, s'abaissait à pleins bords.

Lui, Jorg, n'était jamais loin à l'attendre : elle pouvait voir la pointe de son pignon en briques derrière la ligne des peupliers. Quelquefois c'était Doum, le barbet, qu'il envoyait à sa rencontre. Doum s'asseyait sur la rive, reniflait du bout de son museau pareil à une grosse truffe noire, les yeux clignotants sous ses poils torsés en cordes. Et il demeurait là, les membres secoués d'un long tremblement, avec de petits cris sourds, jusqu'à ce que la barque fût toute proche. Alors il courait en tous sens, grattait la terre, descendait lapper l'eau ; et soudain elle avait sur les mains les lèches humides de sa langue chaude, comme des coups de serviette mouillée.

Elle vint le mercredi comme elle avait dit.

Le passeur tout de suite l'informait qu'il avait vu, au matin, l'Homme sauvage tirer des bécassines sur l'autre rive. La barque dansait aux ondulations courtes et bourrues. C'était un temps de novembre, dur et terne : des vols d'oiseaux à coups d'ailes perçaient les grosses ampoules ardoi-

sées des nués. Les gens déjà se tenaient dans leurs petites maisons bien fermées, près du feu. Après tout, que lui importait à elle ! Son cœur était une demeure en fête, avec la bûche de Noël dans l'âtre et à toutes les branches la cire grésillante de petites bougies innombrables.

Du bord de la barque, elle se lança : son corps était long, agile et décidé : il obéissait souplement à ses nerfs. C'était un orgueil pour Sangue de penser qu'il avait une femme qui aurait pu le suivre à la chasse, comme une petite Diane : il avait fait ses études ; il aimait lire et savait composer de petites chansons.

Une odeur de cornouillers remués courut dans le vent : il y avait une heure qu'il la guettait, caché dans le taillis. Et tout à coup il faisait un pas, d'une large jambée : il l'eut contre lui, dans un long frisson.

« Quand tu viens, c'est pour moi le renouveau après l'hiver, dit-il. »

Le chemin entrait sous bois : il l'emporta comme une proie chaude, dans la solitude verte. Là, le monde finissait : il n'y avait plus que des geais dans les arbres. Ils étaient chez le bon Dieu. Et c'était comme toujours quand elle venait : elle ouvrait la bouche, les yeux fermés, en rejetant sa tête en arrière et de toute son âme s'abandonnait dans un baiser, les deux mains croisées sur la poitrine, comme elle le faisait pour le bon Dieu les saints jours de communion. Aucune autre femme ainsi jamais ne s'était donnée à Jorg. Sangue alors la prenait dans une brassée folle, il la tenait écrasée contre lui ; et il lui mangeait toute sa vie aux lèvres. C'était chaud et mouillé comme un fruit mûr d'été dans son jus.

Il ne faisait plus froid dans le bois.

Ils marchèrent devant eux : elle s'appuyait légère à sa hanche, contre sa force puissante : il ouvrait largement la main à la courbure de ses reins. Tout un temps, ils n'éprouvaient le besoin de se rien dire, avec un grand silence tumultueux au cœur.

Le sol s'encaissa : une eau croupie embourba la cavée. Ses pieds dans la flaque, il la prit aux épaules et sous les jarrets. Il la portait comme le premier homme avait porté la première femme : sa poitrine était profonde comme une alcôve

vivante. Et puis, la mare finissait de clapoter aux chevilles de Sangue : elle se laissa glisser ; il gardait aux doigts la minceur grasse de son corps.

Une laie les rapprocha de la maison : ils sortirent du bois. La pluie grésillait, une brouée serrée comme quand il va pleuvoir longtemps. Le héron remontait du fleuve, avec son cri aigre qui fait plonger les anguilles. Un mât quelque part grinçait sur le fleuve. On pouvait dire que c'était le gros temps qui venait encore une fois.

Sangue était plutôt content : il songeait aux bons coups de fusil, les jours où la rafale rabat le gibier d'eau.

« Vois-tu, Annah : alors on chausse les grandes bottes ; on se cache dans les joncs, avec de l'eau jusqu'aux genoux. Il passe des bécots, des vanneaux, des sarcelles... Pan ! Pan ! Et puis, une fois rentré, on fait un bon feu... On les met cuire soi-même à la broche. »

Elle suivait une idée.

« Pense un peu à cela, grand ami... Autrefois je ne pouvais supporter l'automne. Ça me rendait triste à pleurer : j'étais si seule alors... Nous étions déjà mariés depuis deux ans, lui et moi, que cette impression de solitude et de tristesse ne s'en allait pas. Toi, tu es venu et maintenant je voudrais vivre ici au cœur du plus dur hiver, toujours à deux. »

Il disait d'une voix charmée :

« Au cœur du plus dur hiver, Annah... Répète cela, je t'en prie. »

Comme elle se pendait à lui !

« Est-ce qu'il y a encore quelque chose que je puis ne pas aimer quand, toi, tu l'aimes ? Je pense : « mon Jorg aime « ceci ou cela » ; et alors, je crois l'avoir toujours aimé moi-même.

— C'est ainsi, s'écriait l'Homme sauvage, émerveillé. Oh ! comme c'est ainsi ! il n'y a pas là un mot qui ne soit la vérité même. C'est pourquoi cette histoire d'Adam et d'Ève a du bon. Dieu a fait Ève avec une côte d'Adam : ils ne se retrouvent complets qu'ensemble. Ce que l'un aimait, l'autre était bien obligé de l'aimer aussi puisque c'est à cette condition que se réalisait l'union totale. »

Elle levait la main et disait avec un pli de malice aux yeux :

« Tu pourrais parler en chaire, toi, comme le curé. »

C'était le barbet qui avait tout à coup l'air de rire ! Les yeux fixes, la langue hors des dents, il soufflait, lancé d'un galop joyeux, comme un train qui monte une côte rapide, des plumes, du poil et du sang dans la gueule. Crotté jusqu'aux oreilles, il semblait échappé d'un massacre. Depuis le matin il chassait.

Un coup de pied de Jorg l'envoya rouler à trois pas, hurlant comme une meute.

« Pauvre Doum ! dit-elle.

— Autrefois, j'aurais parlé comme toi, après l'avoir battu. Maintenant qu'il se fait vieux, il n'obéit plus. Il arrivera un jour où je lui coulerai une balle dans la tête.

— Tu ne feras pas cela, pour l'amour de moi. »

Oh, alors, il riait, le grand Jorg Sangue !

« Eh bien ! Doum vivra jusqu'à ce que tu cesses de m'aimer, Annah ! »

Elle lui jetait son bras au cou.

« Alors il ne mourra jamais. »

Sangue ouvrait la porte de la maison. Le barbet se coulait jusqu'à l'âtre, boitant d'une patte, les yeux obliques, si humblement. Et puis ils se reprenaient d'un grand baiser.

IV

C'était une drôle de maison tout de même, une maison qui semblait avoir poussé là comme un champignon. On montait par une échelle à l'étage, un grenier où couchait le boy, ce mauvais drôle de Padde, quand Padde, comme le barbet, n'était pas à marauder dans les alentours. Padde et Doum se ressemblaient par l'irrégularité de leurs mœurs.

Ce Padde était une petite créature farouche ; jamais il n'avait pu dire son âge. En lui regardant les dents, Jorg avait conjecturé qu'il avait environ douze ans. Il avait longtemps vécu sous les ponts, dans une grande ville, puis dans la campagne, à la pointe des arbres. Quand Sangue l'avait recueilli, il saignait d'un coup de feu qu'un paysan avait tiré sur lui comme sur un chien errant. A cause de la tempéra-

ture, la blessure avait à demi gelé. Et il l'avait porté jusqu'à son logis, il lui avait lavé le sang à l'eau tiède.

Le petit l'avait laissé faire, les yeux en dessous, étonné, n'ayant point encore rencontré d'être vivant qui lui fît du bien. Il s'était endormi dans un lit, pour la première fois de sa vie. Au matin Sangue l'avait appelé : l'enfant avait fui. Il l'avait cherché à la trace dans la petite neige de la nuit : les empreintes finissaient au pied d'un châtaignier.

Jorg Sangue avait levé la tête et l'avait trouvé blotti dans les hautes branches. Il l'avait appelé : le petit, d'un œil de chat sauvage, l'épiait, les dents serrées. Il n'aurait pas eu une peur plus grande s'il avait aperçu le bon Dieu ; et enfin Sangue, par colère, lui jetait des pierres. Alors Padde, reconnaissant aux coups un homme comme les autres hommes, était descendu. Et il était devenu pour le maître un autre Dòum, indocile, craintif et sournois, « Padde », dans la langue du pays, signifiait crapaud, et c'était vrai ; le garçon avait la laideur de cette bête. Jorg avait bien ri le jour où il l'avait baptisé ainsi.

La maison était loin des routes : autrefois, un vieil homme avait vécu là, longtemps solitaire, venu de quelque part, on ne savait d'où. Une fois on l'avait trouvé pendu à une poutre, dans la chambre même où, à cette heure, ils s'aimaient. Est-ce qu'ils y pensaient seulement ?

Sangue, chassant par là, un jour était entré et voyant le logis vide, il avait arrangé tout de suite dans sa tête que la maison lui appartiendrait avant la repousse des feuilles. C'était arrivé comme il l'avait dit : il avait acquis la maison avec le petit bois qui l'entourait.

Une fenêtre, très large, s'ouvrait sur le fleuve : de là, on voyait passer les bateaux. Les deux autres donnaient sur un petit bras de la grande eau, un canal à nénuphars filant sous des voussures vertes de saules, de bouleaux et de coudriers. La maison était moitié en bois, moitié en briques. Il y avait tout près un hangar où Jorg remisait ses rames et celle de ses deux barques qui n'était pas à l'eau. C'était là aussi son chantier les jours où il les radoubait, les gros temps passés. Un toit sur quatre piquets abritait les souches pour l'hiver. Sangue vivait là comme un chasseur canadien dans sa hutte.

Avec un homme du village d'au delà, il s'était mis à replâtrer les chambres, à rempailler le toit, à ajuster des portes. Cet étrange Sangue savait un peu tous les métiers, menuisier, maçon, peintre, serrurier, selon l'occasion. On pouvait dire que sa maison lui était sortie des mains, avec la table, la bibliothèque, l'armoire, les escabeaux, le lit et tout le reste. Il avait lui-même tanné les peaux de bêtes qui garnissaient le carreau.

Ainsi lui était venu le sentiment qu'il ne devait rien à personne, et, pour le surplus, il tuait son gibier, pêchait son poisson, mangeait les fruits du bois, la petite fraise acide, la cornouille, la prunelle, la noix sauvage, la noisette, la mûre, la myrtille, la merise. Il était venu là, après tout, en homme qui ne manquait pas d'un peu d'argent, mais qui était blasé sur la vie des villes. Quand il se rendait à la foire des villages, les filles admiraient ses cravates claires, sa vareuse en velours roux, son chapeau à la tyrolienne, piqué d'une plume, comme celui de Didi Gerpach. L'une ou l'autre, en ce temps, toujours arrivait rôder à la nuit autour de la maison. Il avait goûté de toutes comme d'un vin léger, et puis il cassait le verre. Une fois, Annah était venue : plus jamais aucune autre n'était entrée.

C'était maintenant comme sa maison à elle : elle avait mis partout des miroirs, des rideaux, des rubans, de souples étoffes. Il fallait voir le dressoir avec les brocs, les tasses à thé, les assiettes de faïence à coqs rouges et à fleurs bleues. Le linge fleurait bon la lavande et la menthe poivrée. Dans les chambres qui jusqu'alors avaient senti le tabac, la fumure et le goudron, une odeur se volatilisait, une odeur de white rose qu'Annah mettait dans ses robes et qui avait fini par être celle de sa chair. Quand Gerpach arrivait boire du whisky, il reniflait longtemps l'air et disait :

« Je t'assure, Jorg : il y en a une encore une fois qui est venue. »

Comme Annah était bien là sur ses genoux ! Une mollesse les engourdissait tous les deux, à la chaleur de la bûche qu'il avait jetée sur les chenêts, en entrant. Le chêne fendu à la hache par Padde crépitait encore de la sève de l'autre été. Au dehors, comme des grains d'avoine tintant dans l'auge, grêlait le bruit doux de la pluie sur les feuilles.

Doum, couché sur le flanc, grondait en rêve, les babines troussées, de rapides crispations au bout des pattes.

A bas, Doum !

Parfois la sirène d'un bateau toueur cornait, une clameur rauque qui roulait sur les eaux. Aux vitres de la grande baie, dans un floconnement de fumée noire, lentement défilait la chaîne des chalands remorqués, comme de gros poissons. Des hérons passaient. C'était là, à travers leur vie d'amour, comme une chose de la vie d'un autre monde qui leur venait dans du rêve, de très loin... De la fumée, de l'eau, une voix, plus rien. Et puis tout à coup, dans les chantiers, sur la rive de la ville, un long coup de sifflet. C'était le signal de la courte pause des quatre heures de l'après-midi : ils retombaient à la réalité.

Plus qu'une heure à demeurer ensemble : il leur faudrait ensuite hêler le vieux passeur ; elle se remettrait à trotter jusqu'à la maison, ses jupes dans la main. C'était toujours le même ennui.

Jorg disait :

« Tu as bien le temps... Didi non plus ne rentre jamais à l'heure.

— Oh, toi ! si on t'écoutait... »

Elle conta en riant que depuis deux jours son mari parlait de quelque chose qu'il allait faire enfin. Jorg haussa les épaules.

« Quand celui-là se mettra sérieusement au travail ! »

Elle lui appuyait la main à la bouche :

« Toi, chéri, tu n'es pas non plus de ceux qui se tuent à travailler... Il y a si longtemps que tu songes à faire quelque chose !

— C'est vrai, s'écriait-il, lui et moi sommes à peu près pareils : nous devons toujours faire une chose que nous ne faisons pas.

— Vois un peu cependant quelle joie si je pouvais me dire un jour : « C'est pour me faire plaisir que tous les deux travaillent. » Malheureusement, avec Dideri, c'est fini : il n'y a plus rien à espérer de lui. Toi, au moins, tu es un homme ; il n'y aurait pour toi qu'à vouloir faire une chose pour que tu la fasses. »

Il était un peu honteux en lui caressant le cou.

« C'est ce que je me dis tous les jours, petite Annah. Mais voilà, je t'aime trop, je pense trop à toi... Sitôt que ta pensée me vient, je ne suis plus bon qu'à fumer des pipes et encore une fois le moment est passé. Ou bien je fais ton portrait avec de la craie sur la porte ou je compose une petite chanson... Le temps s'écoule ainsi délicieusement.

— Vois cependant si je faisais comme toi : mon pauvre Didi pourrait courir avec des trous dans ses chaussettes.

— Toi. petite femme, tu es ce qu'on appelle une femme raisonnable : ce n'est pas l'amour qui t'empêche de faire ce que tu dois faire. »

Elle secoua la tête.

« C'est vrai, j'ai toujours l'idée que quelqu'un peut avoir besoin de moi. »

Il la soulevait jusqu'à sa bouche et disait :

« Je baise sur tes lèvres ton cher cœur du bon Dieu. »

La bouilloire sifflait comme les étourneaux vers la fin de l'été. Elle mettait les petits pains et la viande fumée près des tasses, sur un bout de napperon qu'elle avait brodé. Déjà le jour bas qui venait obliquement par les vitres s'étamait de la tombée du soir.

Elle versa l'eau sur la théière : le thé aussitôt répandait une subtile odeur de foin coupé. Et comme à un enfant, elle lui sucrait sa tasse.

« Vivre ainsi avec toi, toujours... disait-il. »

En même temps il donnait un coup de dent dans le petit pain qu'elle avait garni d'une languette de viande.

Maintenant elle était assise près de lui, leurs jambes croisées sous la table, et elle aussi, avec ses fines dents blanches, mordait un bon coup.

« Oui, Jorg, j'aurais dû te connaître le premier... Tu m'aurais prise toute jeune : je n'aurais jamais été à un autre qu'à toi. »

Sangue, là-dessus, jetait sa tasse dans le feu ; et il n'était plus le même homme tendre.

« Voilà, tu l'as dit. Quand tu es venue, tu étais déjà à lui. Rien n'empêchera qu'il en soit toujours ainsi, puisqu'il est ton mari. Comprends quelle douleur c'est là pour un homme comme moi, il a des droits sur toi ! »

Elle lui répondait tranquillement :

« Tu es donc aussi, toi, de ceux qui pensent qu'un homme a des droits sur une femme comme sur une terre ou un cheval qu'il aurait payés de son argent ? »

Jorg demeurait un instant à soupirer et il disait :

« Toi et moi pensons autrement ; mais un homme qui, comme lui, t'a prise pour femme, doit le croire. S'il exige de toi de l'amour, tu es bien obligée de le lui donner. Cela me fait une grande peine, Annah, et cependant, explique cela : c'est plus encore pour toi que je souffre. »

Elle mit sa main devant ses yeux, et elle non plus ne parlait pas tout de suite.

« Vois-tu, oui, fit-elle enfin : c'est bien comme tu le dis. Il arrive alors qu'une créature libre, et qui a une âme, doit faire la volonté d'un maître... C'est une si grande humiliation pour moi, chéri !

— Lui aussi, tu l'appelles « chéri ».

Il alla vers la fenêtre : un vol de mouettes tournoyait par dessus le fleuve. Maintenant il sifflait une chanson triste entre ses dents. Elle se leva et lui posant la main sur l'épaule :

« Ne sois pas fâché, ami... Si je t'avais appelé, toi, d'un autre nom, j'aurais fini par lui donner ce nom aussi... Mais toi, quand je te dis : « Chéri », c'est comme si je te disais : « Tu es le chéri de toutes les minutes de ma vie. » Est-ce que toi qui m'appelles ta « petite femme », tu ne l'as pas dit déjà à d'autres avant moi ? Cependant je sais que tu ne l'as dit à aucune autre femme comme tu le dis à moi. »

Il se frappa le cœur d'un grand coup et ensuite il la serrait dans ses bras :

« Amie douce comme le bon pain, quel être grossier je me sens à côté de toi ! Je suis un sourd qui n'entend pas la musique ; je suis un aveugle qui ne voit pas la lumière. Je ne suis pas touché par la beauté infinie de ta confiance.

— Moi, dit-elle, je crois en toi comme je crois à l'Évangile. »

Doum quelquefois grondait dans l'âtre : il venait par là des gens qui avaient passé l'eau et regagnaient les villages. La pluie toujours tintait dans les arbres. La pendule sonna cinq heures :

« Je t'en prie, chéri, laisse moi partir. »

Il alluma la lanterne, sans rien dire. Ils marchèrent dans la nuit, serrés l'un contre l'autre. Il détacha la barque. Sur la rive opposée, des fanaux éclaraient les chantiers ; le fleuve roulait des flaques de reflets. Maintenant elle se tenait sur la banquette, ses jupes entre ses genoux, toute mince et frileuse dans son caban. Il la débarqua ensuite dans la petite anse bouquetée de saules. De loin, elle l'entendit siffler sa chanson triste. Pourtant elle pensait :

« Mon pauvre Didi... »

Ce n'était pas de l'amour, c'était autre chose.

V

« C'est que, disait le menuisier, j'aurais voulu lui parler à lui-même. M. Gerpach est un homme instruit : il aurait pu me donner un bon conseil. Je vous demande pardon, madame Gerpach, si je vous ai dérangée. »

Annah reprisait une nappe trouée d'usure, sous la lampe de la salle à manger. La même lumière qui éclairait l'ours, les petits bateaux et les bouddhas, tanquillement baignait son buste penché sur l'ouvrage. Ses mains faisaient des ombres agiles et fines sur le mur.

« Il n'y a pas de dérangement, monsieur Peetersen. Mais, vous savez, mon mari a toujours des affaires qui le retiennent en ville. Voilà qu'il est huit heures, il y a plus d'une heure que le dîner est prêt et que je l'attends.

— Oui, oui, c'est ce que je vois, madame Gerpach... Eh bien, je reviendrai une autre fois. »

Cependant il ne faisait pas mine de se lever, comme s'il eût manqué de la décision nécessaire pour quitter la chaise sur laquelle il se tenait assis, les genoux rapprochés, sa grande casquette à visière posée à terre, près de lui.

C'était un homme d'environ cinquante ans et qui avait été robuste autrefois. Depuis un peu de temps, sa force était tombée : il avait un visage triste et se parlait souvent à lui-même en remuant sa tête entre ses épaules. Un homme qui a la conscience un peu chargée n'aurait pas fait autrement. Il regardait toujours à terre. Sa peau était devenue comme un vêtement trop large sur ses gros os de bête de somme.

Il n'y avait, d'ailleurs, sur son compte qu'une même voix, c'est que Peetersen était un honnête homme. On avait lieu de le croire satisfait dans son nouveau ménage : sa seconde femme, plus jeune que lui de vingt ans, était une vraie travailleuse. Il n'avait pas à se plaindre des affaires, non plus.

Peetersen toussa dans le creux de sa grande main et reprit :

« Voilà, madame Gerpach, ce sera pour une autre fois. »

Il desserrait un peu les genoux et tout de même demeurait assis, le bras allongé vers sa casquette.

« Quand vous voudrez, monsieur Peetersen, fit Annah.

— C'est que voilà, madame Gerpach, cela n'est pas pressé et cependant pour moi-même, pour ma tranquillité, j'aurais préféré que cela ne tardât pas trop. »

Il parut faire un effort sur lui-même et poursuivit :

« M. Gerpach sait que ma vie, on peut bien le dire, n'est pas comme celle des autres hommes. J'ai eu une autre famille, voyez-vous, madame Gerpach. La loi a été pour moi, et tout de même...

— Je sais qu'il y a eu un divorce, fit-elle. C'est déjà une ancienne histoire, après tout.

— Une ancienne histoire, oui, mais qui n'est pas enterrée : on n'enterre pas comme cela le passé. Quand un mauvais nœud est dans une planche, voyez-vous, madame Gerpach, on a beau le raboter : le nœud ne s'en va pas. Tout le mal est venu de ce jugement qui m'a rendu libre. Un homme fait alors des choses dont il ne voit pas tout de suite les conséquences. »

Annah avait entendu parler de cela : on disait que Peetersen se dérangeait, qu'il aimait vider des petits verres au comptoir dans les cabarets ; mais elle en avait bien assez, de ses propres misères, chez elle. D'ailleurs, ce n'était pas une femme à qui les gens des boutiques auraient eu la pensée de conter les petits scandales du quartier. Et puis le menuisier ne l'avait jamais beaucoup intéressée, comme un tas de créatures qui demeurent aux limites de la vie sociable.

Enfin il se décidait :

« Maintenant je m'en vais, madame Gerpach, je vous ai bien assez retenue comme cela... Mais, voyez-vous, on a quelquefois besoin de parler à quelqu'un... Avec Thècle et les enfants, ce n'est pas possible... Si seulement M. Gerpach

tout à l'heure voulait une fois descendre au jardin, il me dirait si, à son sens, j'ai tort ou raison. »

Voilà que tout à coup cet homme cessait de ressembler pour elle à tant d'autres qui ne comptent pas. Un peu de mystère passait dans sa vie, le signe d'une sensibilité plus vive que celle qu'on aurait pu attendre d'un ouvrier comme lui. Annah quitta son travail et lui dit avec une commisération sincère :

« Allez, on voit bien que vous n'êtes pas heureux, menuisier. »

Peetersen la regarda les yeux en dessous, et puis, faisant un grand geste avec la main qui tenait la casquette :

« Heureux, non, je ne puis pas dire que je le suis... mais ça me serait encore égal, puisqu'on est heureux ou malheureux par sa propre faute. Le pire, c'est de se dire qu'on a fait le malheur d'autrui et qu'on ne pourra jamais réparer ses torts. »

Il regarda profondément à terre; et, baissant la tête, il ajouta :

« Autrefois, je n'aurais pas eu ces idées-là. J'ai été un homme sur qui tout passait, le bien et le mal... un homme comme il y en a tant. Je croyais avoir raison quand j'avais fait une chose, ou plutôt je ne m'occupais pas de savoir si j'avais tort ou raison... Maintenant je passe les nuits entières sans dormir, pensant toujours à cela... à cela. »

Bien qu'il eût accroché son tablier de travail avant de monter, Peetersen gardait aux mains et dans les cheveux une odeur de bois fraîchement manié. Annah aurait préféré qu'il reculât vers le palier, à cause de cette senteur humide et désagréable ; et pourtant elle n'avait pas le courage de le congédier.

« Dites-moi, monsieur Peetersen, demanda-t-elle : il y a longtemps que vous avez cessé d'être l'homme que vous étiez alors ? »

Le menuisier ne parut pas comprendre tout de suite : il semblait déprimé par l'obsession d'une idée : son œil, éteint et morne, avait sombré dans un brouillard.

Elle réitéra sa question.

« Peut-être ne m'avez-vous pas comprise, Jesse Peetersen ?

— Si, si, madame Gerpah, j'ai bien compris, mais, vous

savez, il me faut un peu de temps pour réunir mes idées... Je ne vis pas tout à fait dans le monde réel. Il se passe en moi des choses étranges, des choses que je ne puis pas exprimer. Je vois tout à coup des visages qui étaient sortis de ma vie, je le croyais du moins... Et alors, tout le reste n'existe plus ; c'est exactement comme je vous le dis, ma bonne madame... Et cependant on ne peut pas dire que le menuisier Peetersen soit fou... Quant à savoir depuis combien de temps je suis devenu un autre homme, madame Gerpach, il y a longtemps, il y a bien deux ou trois ans. Il y a peut-être plus, mais, voyez-vous, c'était alors comme un mal de dents qui vient et puis s'en va ; dans les intervales on croit toujours que c'est fini... J'allais jouer une partie de quilles et puis je n'y pensais plus. »

Jamais cet homme renfermé n'en avait dit autant ; quand il avait sa pipe en bouche, on pouvait bien le questionner, c'est à peine s'il répondait. Après tout, comme le pensaient bien des gens, il y avait tout de même quelque chose de singulier dans ce qu'il disait.

Il secoua longuement la tête et on voyait, au mouvement de sa bouche, qu'il continuait à se parler en soi-même.

Un pas très vite monta l'escalier, la porte tourna, et ils aperçurent Santje, la petite bonne, qui se tenait sur le seuil de la chambre et le regardait avec des yeux courroucés.

Aussitôt les paupières de Peetersen se mirent à battre, comme devant une apparition redoutée, et il s'informa d'une voix craintive, si on l'avait entendu parler d'en bas.

Justement elle montait lui dire que Thècle pleurait près du poêle parce qu'il l'avait quittée brusquement en criant qu'il en avait assez de vivre avec elle.

« Voilà ce qu'il a dit ! s'écria Santje. Et pourtant, de même qu'il est mon père, il est son mari à cette bonne Thècle. »

Elle parlait durement, sous ses sourcils noirs.

« O monsieur Peetersen ! fit Annah, se peut-il que vous ayez eu le courage de dire une si vilaine chose... Ce serait bien mal payer madame Peetersen de tous les soins qu'elle a pour vous. »

Le menuisier baissa la tête.

« Voilà, madame Gerpach, un père est quelquefois exposé

à être jugé sévèrement par ses enfants. Ce que dit Santje, je l'ai peut-être dit : c'est encore une chose qui m'arrive de n'être pas toujours présent à moi-même. Et ensuite il ne me reste plus qu'à regretter ce que j'ai fait ou dit. »

Il salua Annah et écrasant lourdement ses grosses semelles sur la natte, il se dirigea vers le palier. Comme il n'y avait pas de lampe dans l'escalier, Annah lui recommanda de laisser la porte ouverte.

« Surtout prenez garde, Peetersen... N'allez pas tomber.

— Non, non, soyez tranquille, madame Gerpach, répondit-il en riant, le moment n'est pas encore venu... Et puis je le connais bien, cet escalier : c'est moi qu'il l'ai fait quand j'étais encore un homme comme les autres. »

Sa voix montait à mesure qu'il descendait les marches.

Alors Santje cria que Thècle était en bas et qu'il ferait mieux de parler moins haut : il n'était bon qu'à faire souffrir les gens qui l'entouraient.

« Il y en a d'autres aussi qui souffrent, ma petite Santje, répondit-il doucement. »

La petite bonne rentra : Annah vit qu'elle sanglotait.

« Est-il arrivé quelque chose de nouveau ? demanda-t-elle.

— Non, madame Gerpach, c'est toujours la même chose avec lui. S'il n'y avait pas sa femme, il y a du temps que je l'aurais quitté : mais Thècle a toujours été si bonne pour moi...

— Une femme comme elle ne se rencontre pas tous les jours. Pensez donc : elle vous a aimée, vous, la fille de la première madame Peetersen.

— Ne me parlez pas de celle-là, madame Gerpach... C'était ma mère et pourtant je la déteste. Elle a été la cause de tout le mal. Vous savez, ma mère avait un amant. On les voyait se promener par les routes. Plus tard elle s'est mise à boire. Quelle honte pour nous ! Celle-là a bien mérité ce qui lui est arrivé. Il y a eu un jugement : chacun est allé de son côté, et figurez-vous, madame Gerpach, maintenant lui aussi boit. Et quand il a bu, il revient faire des scènes à la maison... Non, Thècle ne mérite pas cela. »

Annah s'était rassise et travaillait.

« Je n'aime pas t'entendre parler ainsi : un père après tout est un père, petite fille, fit-elle en la regardant d'un air

fâché. Et puis, il a peut-être un chagrin profond dont lui seul sait la cause. »

Elle riait avec des yeux mauvais, bien qu'au fond cette fille ne fût pas méchante.

« Allez, ce n'est pas la peine. Tout le monde sait bien qu'il la regrette, que, s'il n'en tenait qu'à lui, il se remettrait avec elle... Nous finirons par devenir la risée de la ville... Écoutez seulement un peu ceci, madame Gerpach : si jamais elle avait besoin d'un morceau de pain et si elle venait frapper à la porte, je ne lui ouvrirais pas. C'est cependant ma mère n'est-ce pas ? »

On ne sait pas ce que Annah eût cette fois répondu. Mais tout à coup la lampe baissa. Elle disait :

« Êtes-vous sûre, au moins, de l'avoir remplie, Santje ? »

Santje disait oui comme toutes les petites bonnes, bien qu'elle fût certaine du contraire, et puis elle se mettait à regarder sur la cheminée un portrait de Jorg Sangue, une photographie qui faisait pendant à celle de Gerpach.

« Je sais bien une chose, fit-elle en riant.

— Que sais-tu, toi, Santje ?

— C'est que si celui-là faisait seulement un signe... »

Maintenant elle était rouge.

« Jamais, madame Gerpach, je n'oserais dire cela.

— Bon ! bon ! fit Annah en rougissant aussi tu ferais mieux d'aller surveiller le rôti à la cuisine. »

Santje partie, elle alla prendre la photographie et, en souriant, tout heureuse, elle se mettait à la baiser à pleines lèvres avec passion, les yeux mi-fermés, comme s'il avait été là lui-même.

VI

« Annah ! Hé ! Annah ! cria joyeusement une voix dans l'escalier. Éclaire-moi donc, car du diable si on y voit dans ce trou noir. »

Elle replaça le portrait sur la cheminée, et, prenant la lampe, elle s'avança jusqu'à la rampe. Tout de suite elle s'aperçut que Gerpach s'était attardé dans les tavernes, chez Wilms ou ailleurs.

« Dis un peu, Annah, je vais en avoir une à te conter,

je ne m'attendais pas à celle-là en venant. Si Sangue était ici, il s'amuserait. Sangue aussi s'entend à rire. »

Gerpach se jeta dans un des fauteuils d'osier : ils en avaient deux ; et il frappait ses cuisses de grandes claques, ne disant rien d'abord, comme quelqu'un qui voudrait être interrogé. Mais Annah était un peu énervée.

« C'est bien la peine que je t'attende des heures pour qu'ensuite tu viennes me conter de sottes histoires.

— Je t'en prie, dit-il, ne me gronde pas. C'était si bon pour moi de penser à toi le long du chemin. »

Elle haussa les épaules et appela la petite bonne.

« Sers le potage. »

Maintenant elle soupirait à l'idée que Sangue, à cette heure, était tout seul dans sa maison, cassant du pemmikan dans son bol à thé.

« Vois-tu, si c'est de l'oseille, je n'en prendrai pas, dit Gerpach en dépliant sa serviette. »

Il lui fallait quelque temps pour la nouer derrière sa nuque ; et ensuite il soupirait :

« L'affaire n'a pas marché comme je l'avais espéré... C'est encore une fois une partie perdue. Et alors, vois-tu, j'aurais préféré quelque chose qui me remontât un peu... Si, par exemple, tu m'avais fait une soupe à la bière forte... Très épicée... Oui, vois-tu, cela m'eût remis. »

Il parlait là d'une de ces affaires qu'il devait toujours décrocher et qui les auraient tirés d'embarras.

Comme elle ne répondait pas, il abandonna son sujet et se mettant à rire :

« Pense donc, chérie... Peetersen était là sur le chemin à me guetter : il voulait à tout prix me demander un conseil.

— Peetersen t'a parlé de son malheur ? Il n'y a pas là de quoi rire... Je l'ai eu ici toute une heure, t'attendant... C'est un homme qu'il faudrait plutôt aider. »

Alors il devenait franchement gai :

« Qu'est-ce que tu dis, toi ? Il faudrait aider Peetersen parce qu'il est repris par l'idée de sa première femme ? C'est comique.

— Pour toi, peut-être, Didi.

— Pour moi, et pour tant d'autres... Mais pense donc à cela : cette femme a eu un amant. »

Elle le regarda droit dans les yeux.

« Qu'importe, si elle avait cessé d'aimer son mari! »

Aussitôt ce bon Gerpach soufflait en enflant ses joues comme des potirons.

« Tu oublies qu'il y a une loi sur l'adultère et que c'est pour cette raison que Peetersen a obtenu le divorce. »

Il se passa quelque chose dans Annah. Elle se leva, toute frémissante : ses yeux avaient pâli.

« Assez... Il y a des mots que je n'aime pas entendre. »

Autrefois cela ne lui aurait rien fait : peut-être même elle aurait pensé comme son mari. Dideri d'abord demeura un peu interloqué et puis, baissant la voix :

« C'est vrai, je te demande pardon, tu es une honnête femme, toi : mais ça ne change rien au cas des autres... Celle-là, par-dessus le marché, buvait.

— Mais toi aussi, tu bois... Est-ce qu'il n'est pas visible que tu as passé par les tavernes avant de rentrer ? »

Cette fois, Gerpach secoua la tête avec le sentiment d'une indéniable supériorité.

« Moi, d'abord, je suis le fils de l'ancien armateur Gerpach... Je puis boire un peu plus que de raison sans cesser d'être un gentleman. »

Il jeta sa serviette, fit deux fois le tour de la chambre, et ensuite, il se rapprochait d'Annah.

« Quant à cette histoire de menuisier... ma foi, tu as peut-être raison, elle n'est pas aussi drôle que je croyais : tout dépend des moments. Pense donc, le menuisier était là, me disant qu'il allait faire une chose qu'il ne savait pas encore, mais qui changerait sa vie, une chose que quelqu'un qui était derrière lui le poussait à faire... Il y avait là de quoi rire, tout de même. Je lui ai pris la main, je lui ai dit : « Voyons Peetersen, c'est bien un homme raisonnable « comme vous qui parlez ainsi ? » Sais-tu ce qu'il m'a ré-« pondu ? « Plût à Dieu, M. Gerpach, que ce fût un autre que moi ! »

Gerpach à brûle-pourpoint se mettait à crier :

« Santje, viens un peu ici tirer mes bottes ! »

Comme elle n'arrivait pas tout de suite, il s'emportait.

« Santje... Où est-elle, cette sacré Santje ? »

A la fin elle sortait de sa cuisine.

« Surtout, ne tire pas trop fort... J'ai le pied délicat, c'est un signe de race... Bon, encore un petit coup... Ne les mets pas trop près du feu, maintenant. »

Il reprit sa serviette, essaya de prendre un peu de veau, mais décidément l'appétit n'y était pas. Alors timidement il lui prenait la main.

« Femme, écoute un peu, je te prie. Vois-tu, je ne suis pas heureux, moi non plus : rien ne me réussit. Si mon oncle ce mois-ci m'avait donné seulement un peu d'argent en sus de ma pension, j'aurais pu me présenter décemment chez le baron. J'aurais pris un landau : avec une poignée d'écus, j'aurais eu pour moi les domestiques... Pense donc si j'ai été habitué à les manier : il y avait un cocher, un valet de pied et trois jardiniers chez mon père... »

Il riait un bon coup sans cause et reprenait :

« C'eût été là un bon emploi, ma Natje, un emploi comme il en faut un pour un homme comme moi. Eh bien, sais-tu ce qu'il m'a répondu, mon oncle, quand je lui ai demandé un petit supplément ?... Que c'était déjà bien assez pour lui de me payer une pension tous les mois... Comprends-tu pareille ladrerie ? Il a fini par prendre un billet, un pauvre billet de vingt francs, dans son secrétaire... Ce n'est pas cela qui eût pu m'aider. Je l'ai pris tout de même ; franchement ma malchance dépasse la mesure.

— Si tu veux dire que tu n'es pas un homme, c'est vrai, tu as toujours manqué de volonté pour le devenir, dit Annah. »

C'était curieux de la voir aller soudain vers la fenêtre et l'ouvrir, en regardant dans la nuit.

« Là-bas, de l'autre côté du fleuve, il y a, dans une petite maison, quelqu'un qui est un vrai homme. »

Elle parlait avec exaltation.

« Oui, fit-il, tu dis là une chose juste, mais Sangue est Sangue : tout le monde ne peut pas lui ressembler ; ce qu'il a décidé de faire, il le fait... Seulement il y a aussi des gens comme Peetersen et comme moi, des gens qui se laissent mener par la vie... N'est-ce pas déjà une chose triste que je consente à me mettre moi-même sur le même rang que le menuisier ? »

Il alluma un cigare ; mais après quelques bouffées, il le jetait dans le feu. La petite bonne alors vint desservir. Annah

remonta la mèche de la lampe, bâilla, déplia le journal ; et elle n'avait plus dit un mot. L'ennui des longs soirs entra dans la chambre.

Dideri avança sa chaise près de la sienne.

« Annah, je t'en prie, prends patience encore un peu de temps, dit-il. Et puis, si ça ne s'arrange pas, je m'en irai, tu n'entendras plus jamais parler du pauvre Gerpach. Alors tu seras libre d'arranger ta vie comme tu le voudras. Moi, je sais bien ce que je ferai de la mienne. »

Annah repliait son journal et haussant les épaules, elle le regardait d'un air mi-fâché mi-plaisant.

« Avec toi, il faut toujour finir par pardonner. »

De nouveau il était heureux.

VII

Une après-midi, Sangue arriva. Ce jour-là justement, comme tous les autres jours, Gerpach n'était pas en train, comme il disait. Il avait passé la matinée au lit ; ensuite il avait mangé ses trois côtelettes et il attendait. Dideri toujours attendait une chose qui jamais ne venait. Il l'entendit parler avec Annah sur le palier. Aussitôt il criait :

« Pourquoi le retiens-tu, Natje ? C'est pour moi qu'il vient ici, ne le sais-tu pas ? Sangue, arrive donc ! »

Il ne pouvait savoir que Jorg avait pris Annah dans ses bras et la baisait sur la bouche.

« Annah Gerpach me disait une chose, fit Jorg en pénétrant enfin dans la chambre. »

Dideri, rejetant ses couvertures, apparut en caleçon dans le lit.

« Qu'elle t'ait dit une chose ou pas, le principal, c'est que tu sois là. »

Et après lui avoir énergiquement secoué les mains, il reprenait :

« Figure-toi que ça n'allait pas du tout aujourd'hui... La tête me pèse dans les épaules : c'est comme si j'avais là un tas de choses qui ne voudraient pas sortir. Toi aussi, tu as des idées ; mais elles ne te font pas le même effet qu'à moi. Je t'assure, c'est comme si... Qu'est-ce que j'allais dire ?

Écoute donc, Annah, c'était une chose intéressante et voilà que je ne sais plus. »

Elle était entrée après Jorg et se tenait près du lit. Elle avait, en regardant Sangue, un joli sourire heureux, bien qu'elle eût l'air de ne s'occuper que de Dideri.

« Vous voyez, Jorg Sangue, fit-elle, le voilà tout ragaillardi ; vous apportez la joie dans cette maison chaque fois que vous venez. »

Sangue, lui, avait un visage sérieux. Il buvait le sourire d'Annah comme un vin de force et de vie, et il ne disait rien : il avait, en la regardant, une tranquillité grave dans les prunelles. De l'un à l'autre allait un mystère loyal d'amour, bien que pour le monde, c'eût été plutôt là une entente criminelle. Sangue semblait lui dire : « Regarde-moi longtemps comme cela, regarde-moi jusqu'à ce que tu t'aperçoives que réellement il y a quelque chose de changé en moi. Je porte une autre âme dans ma poitrine, ma chère Natje, une âme qui n'a pas encore tout à fait trouvé sa forme extérieure. Et pourtant déjà ce n'est plus le même Sangue, l'être inutile, oisif et indifférent, qui est devant toi. » Le tout était de le comprendre.

Elle se sentit attirée par un magnétisme, une action de la vie intérieure. Elle fit un pas et une minute elle se tenait devant lui, les sourcils hauts, comme on regarde vers la mer, très loin. Tous deux tournaient le dos au lit.

« Chéri, dit-elle tout bas, cela se pourrait-il? »

Il remua la tête, disant oui du bout des lèvres et aussitôt elle avait une grande joie sur le visage ; sa poitrine tout entière se levait dans un cri.

« Qu'est-ce que vous dites là entre vous? interrogea Gerpach. »

Sangue s'avança et lui touchant du doigt l'épaule :

« Didi Gerpach, fit-il avec une étrange solennité, tu me vois? Et bien, je vais te dire une chose qui t'étonnera. Depuis dix jours exactement, je n'ai plus touché ni à un fusil ni à un filet de pêche. J'ai une raison pour savoir qu'il n'y a ni moins ni plus, mais dix jours comme je te le dis... Cependant le bois était plein d'écureuils : la mauviette donnait ferme : on n'entendait que des sarcelles et des macreuses sur le fleuve. Moi, j'allais le long de la rive en pensant à quelque chose

qui s'est toujours fait attendre et qui est enfin venu, et cette chose, ami, serait grande et belle par rapport à moi qui l'ai conçue, lors même qu'elle ne le serait pas au jugement des autres hommes... Vois-tu, à présent j'en suis sûr : chacun de nous porte en soi sa destinée comme la plante a sa graine, comme dans le bouton il y a déjà la rose. Le tout est de regarder profondément en soi. »

Visiblement il jouissait de la stupéfaction de Gerpach. Celui-ci avait la mine de quelqu'un qui se met en garde contre une facétie.

« Va toujours, Sangue, fit-il : je saurai ensuite si je dois rire. »

Jorg Sangue, se redressant de toute la hauteur de sa taille, poussa un vrai meuglement.

« Ris si tu veux : je me sens désormais au-dessus de l'opinion du monde, même si le monde doit être mon plus intime ami. Et sais-tu pourquoi, Dideri ? Parce qu'une voix maintenant me dit que ce que je fais est bien et que je ne l'avais pas fait jusqu'ici. »

Il s'aperçut qu'il avait crié un peu trop fort et se tournant vers Annah, il lui dit doucement.

« Pardon, Annah, j'aurais dû parler moins fort... Il y a toujours quelqu'un qui comprend ce qu'on veut dire, même si on ne le crie pas par-dessus les toits. »

Il baissa encore la voix, comme pour un aveu.

« Voyez-vous, Didi, et vous, chère dame : sans en avoir l'air, j'ai souvent pensé à ce qu'un homme, arrivé au point où je suis, pourrait bien faire dans la vie. Depuis ces deux derniers jours, je n'ai cessé d'y repenser et maintenant je commence à voir clair en moi. Il ne se passera pas longtemps avant que je vienne vous dire : « Moi non plus, « je ne suis par un être inutile pour les autres hommes. »

Les mots tremblèrent à ses lèvres.

« C'est à vous, Annah, que je dois cela : c'est vous qui m'avez changé. Un jour vous m'avez fait honte en me disant que je ne travaillais pas. Est-ce que vous vous souvenez du jour et de l'heure ? Moi, je ne l'oublierai jamais. Eh bien, c'est cela même : il arrivera bientôt un moment où je pourrai vous dire que, moi aussi, je travaille à quelque chose dans la mesure de mes moyens. »

Encore une fois, sa voix se haussait.

« Oui, Didi, avec les mains que voilà, sans faire œuvre de mes poings et de ma force musculaire, par le seul effet de ma raison et de ma volonté, je ferai sortir de l'ancien Sangue, qui n'était bon à rien, des choses fécondes et durables. »

Il tira de sa poche un crayon et ajouta :

« Il n'aura suffi que de ce petit morceau de plomb. Avec cela on peut tracer des lignes, des formes, tout un monde. »

Et, en vérité, de la main, avec des mouvements de bras mystérieux, il dessinait des cercles, des perpendiculaires et des obliques.

« Songe un peu à cela, Didi, songe à ce qu'il y a de providentiel... Un homme qui depuis longtemps, ne faisait plus rien qu'aller à la chasse et qui vivait comme une créature sauvage... Eh bien, il arrive que ce même homme se souvient qu'il a dessiné autrefois, que sa main a manié le crayon, qu'il y a au monde des individus au profit de qui il serait bon d'utiliser ce qu'on peut tirer de ce même crayon... Crois-moi, il en résultera du bien pour tout le monde... pour tout le monde. »

Il se passa un instant où, dans le silence de la chambre, sa voix continua à vibrer sans parler. Et ensuite il disait :

« Maintenant c'est affaire à moi d'en sortir. Écoute. Va tous les jours jusqu'au fleuve : choisis une des heures de l'après-midi où il est encore possible de voir sur l'autre rive. Tant que tu ne verras pas de drapeau à la maison, tu pourras te dire que rien n'est fait encore. Mais le jour où le drapeau flottera au mât, c'est que vraiment Sangue a trouvé ce ce qu'il cherchait. Alors dépêche-toi de passer l'eau et d'arriver. Vous aussi, venez ce jour-là, Annah : j'aurai quelque chose de définitif à vous dire. »

Elle mit sa main dans la sienne.

« Je vous le promets, Jorg Sangue. »

Elle voulut le retenir à dîner.

« Jesse Peetersen a pris ce matin une carpe dans l'étang... C'est un homme un peu en dedans, mais qui vaut mieux qu'il ne paraît. Il a voulu à tout prix m'offrir sa pêche. Est-ce que cela ne vous dit rien, Jorg, une belle carpe au vin?

— Si, si, Annah, mais voilà, je me suis promis de ne

plus céder à aucune tentation avant d'avoir clairement vu au fond de ma pensée. »

Il avait pris son chapeau : tous deux se tenaient par la main ; et elle lui souriait, sa fraîche bouche ouverte comme un cœur de fleur.

« C'est moi, dit-elle, qui irai au bord de l'eau s'il ne peut y aller lui-même... Toutes les après-midi, n'est-ce pas, Jorg Sangue ?

— Toutes les après-midi, oui.

— Et le jour où le drapeau sera fixé au mât...

— Ce jour-là, je sais bien quelqu'un qui sera heureux de penser que Sangue a fait son devoir d'homme.

— Son devoir d'homme, c'est bien cela. Il faut que tout le monde travaille à quelque chose sur la terre.

— Alors nous pourrons rire et danser autour du mât ! Alors on verra l'Homme sauvage quitter sa maisonnette et descendre vers le fleuve pour guetter le vol du gibier d'eau. »

Son large rire sonnait comme le coup d'aile du goéland, dans un matin de vent. Sangue sembla plus grand sous le plafond, dans la beauté de sa force et de sa vie.

« Au revoir, ami Sangue, disait alors Gerpach. Elle et moi, chaque jour nous irons, je te le promets. Et bon retour ! Annah va t'éclairer avec la lampe... Quant à moi, tu m'as vraiment trop remué pour que je sois capable de faire aucun mouvement... Oui, bon ami, j'ai les bras et les jambes cassés de t'avoir entendu parler comme tu l'as fait tout à l'heure. Tu as dit des vérités, ma parole, des vérités... Oui, je t'assure, je partage tous tes sentiments à cet égard. Demande plutôt à Annah ! Dis, Annah, est-ce que cela n'a pas toujours été mon sentiment qu'un homme doit travailler...? Le difficile, vois-tu, c'est de savoir ce qu'il faut faire. »

Sangue ne riait plus ; il regardait tristement Annah Gerpach.

VIII

Au bout du troisième jour, il tomba une petite neige et Gerpach, ce jour-là, n'alla pas jusqu'au fleuve. Les toits ressemblaient à des gaufriers saupoudrés de fine farine claire :

les haies du jardin s'étoilaient d'une floraison d'aubépines. C'était comme un printemps gelé d'être arrivé avant l'heure.

Didi Gerpach avait la manie des chaussures ; il possédait quinze paires de bottines de cuirs et de formats différents, et qui attendaient son bon plaisir sous la grande armoire à linge. Il souffrait toutefois de devoir actuellement se limiter à ce chiffre : son goût pour les belles vachettes mordorées, les empeignes claquées et, en général, les échantillons variés de la cordonnerie élégante était vraiment aristocratique. C'était une déchéance pour lui de ne plus avoir chez son bottier qu'une considération bornée à la moitié de ce chiffre.

Gerpach, le midi du quatrième jour, alla regarder à travers les vitres. De la neige était encore tombée pendant la matinée. Les passants pataugeaient dans des bourbiers liquides, pilonnés par la roue des chariots. Il fallait vraiment avoir le désir de se crotter pour sortir par un temps pareil.

Il chaussa ses bottes de chasse ; mais à la réflexion, il jugea inutile de se déplacer encore une fois puisqu'il était allé les trois premiers jours jusqu'à l'eau inutilement.

« Écoute un peu, petite Annah, dit-il. Jorg ne se doutait pas qu'il se serait mis à neiger quand il nous a demandé d'aller voir s'il avait attaché le drapeau... Ce n'est pas un homme non plus à vous demander des corvées déraisonnables... Pense donc que si j'attrapais froid et s'il fallait appeler le médecin, c'est lui qui en porterait la responsabilité... Alors vois-tu, il vaut mieux aujourd'hui que je reste auprès de toi. Et si après tout, il avait hissé le drapeau, nous le verrions bien demain, et il serait toujours temps de passer le fleuve.

— J'irai, moi », dit-elle simplement.

Il haussa les épaules et déclara que cela était tout à fait déraisonnable, qu'elle toussait depuis deux jours, qu'il irait plutôt lui-même. Elle le regarda avec sa fermeté tranquille et répondit :

« Tu sais bien que quand j'ai décidé de faire une chose, cette chose se fait toujours. D'ailleurs toi et moi avons donné notre parole à Jorg Sangue. Le temps qu'il fait n'a rien à voir dans cela. »

Il avait rejeté alors par le nez la fumée de son cigare et il s'était écrié :

« Tu ferais cela, toi, une femme !

— Et je te promets que si vraiment le drapeau est hissé, je passerai l'eau sans peur, mon chéri. Songe quelle joie pour Sangue de savoir la part que nous prenons à l'heureux événement. »

Là-dessus il riait cordialement.

« Tu appelles un heureux événement une chose que toi ni moi ne connaissons encore ! Quand il était plus jeune, il aimait follement à s'amuser aux dépens du pauvre monde... Tu seras bien étonnée quand tu connaîtras le dernier mot de l'histoire.

— Sangue est incapable de dire une parole qui ne soit la vérité, dit-elle. »

Un jour terne et bas tombait par les vitres : déjà les petites boutiques dans la rue s'allumaient. Annah alla prendre dans la cuisine ses socques et les passa par dessus ses bottines.

« Eh bien, tu as raison, dit Gerpach, voyant qu'elle était décidée. Vas-y toi-même... Comme cela nous n'aurons rien à nous reprocher. »

Et il bourra le poêle d'une pelletée de charbon.

Très vite Annah fixa au moyen de deux épingles longues sa toque de loutre et ensuite elle jetait sa mante sur ses épaules.

« Oui, cela vaut mieux ainsi, reprit Gerpach ; moi, je n'aurais jamais été prêt. Mais reviens vite apporter la nouvelle. Je te garderai du bon feu... Ah ! fais-lui aussi mes amitiés. »

Il l'entendit descendre l'escalier en courant. Il pensait : « Quelle admirable petite femme tu as là, Didi ! »

Une neige légère floconnait comme de petites plumes d'oiseaux. « Pourvu, se disait Annah, qu'il fasse encore assez clair pour que je puisse voir si le drapeau est hissé ! » Son cœur battait fortement ; elle avait le pressentiment qu'une grande minute avait sonné dans la vie de son ami. Deux fois ses socques glissèrent ; elle manqua tomber ; mais tout de suite après, elle se remettait à faire de petits pas aussi rapidement qu'elle le pouvait : il lui semblait qu'elle n'arriverait jamais.

Elle passa le long des chantiers, courut à la berge du

fleuve, regarda vers l'autre rive et elle ne pouvait rien voir, à cause de la neige qui maintenant tourbillonnait.

Elle eut une crise de vrai désespoir, toute seule, perdue dans le paysage blanc, devant le grand fleuve noir. Le soir tombait à travers la chute lourde des flocons, Elle demeura là un temps assez long, et à la fin la rafale passait.

Là-bas sur l'autre rive, entre les arbres toisonnés de frimas, il lui sembla que quelque chose s'agitait. Des cristaux fondaient à ses cils, laissant une vapeur qui embuait sa vue. Du bout des doigts elle égoutta ses paupières, et maintenant elle ne doutait plus : dans le crépuscule blafard, un drapeau était hissé,

Aussitôt elle appela le passeur. Sans doute il restait dans son buron, à chauffer ses rhumatismes près du poêle en tirant sur sa pipe. « Et à chaque minute il fait un peu plus sombre ! » pensait-elle.

Elle se décida à pousser la porte et, en effet, l'homme se cuisait à son feu de houille, plus ivre encore que d'habitude. Tout le monde buvait un affreux alcool frelaté dans cette contrée humide ; même le médecin disait que c'était nécessaire à la santé.

Le passeur la regardait avec hébétude, sans paraître comprendre qu'elle lui demandait de la passer.

« Vite, vite, dit-elle en lui mettant dans la main le double de son salaire. »

Il se leva, referma sa porte, et enfin elle pouvait sauter dans la barque... L'eau clapotait, bourrue et courte, contre le bord : à chaque coup de rames l'esquif plongeait de l'avant. Annah avait croisé ses mains sur son cœur, presque sans souffle, toujours regardant entre les arbres si elle voyait encore le mât avec son drapeau.

La barque toucha ; elle escalada souplement la berge et se lança dans la direction de la maison.

C'était bien vrai : le drapeau était au mât. Elle ne pouvait toutefois s'expliquer pourquoi successivement elle le voyait monter et descendre comme un bouchon qui suit les mouvements de l'eau.

Camille Lemonnier.

Madame Le Bargy.

De taille moyenne, plutôt petite, les épaules délicates, la tête sous les cheveux blonds aux reflets fauves, légèrement penchée en avant, les attitudes alanguies et nerveuses, elle apparaît avec je ne sais quoi de souple et de volontaire. Le visage à l'ovale allongé travaille, le front bombé réfléchit; les yeux brillent, colorations fiévreuses, scrutent, pénètrent et se fixent, points lumineux; le nez se courbe, fin, rigide et les narines sont friandes. La bouche sourit, pensive, s'entr'ouvre, malicieuse, se ferme, résolue ou se détend, triste. Parfois, il règne une sorte de désordre dans les lignes tenaces et douces de cette figure; plus d'harmonie que de régularité dans la physionomie: l'intelligence avide et l'audace inquiète glissent parmi ces traits joliment accusés; la grâce, aussi, les immobilise; fixés, ils demeurent comme arrêtés par une pensée, une sensation qui se fraient un passage. Les mains sont menues, les doigts en fuseaux agiles, rapides; on les briserait, mais elles ne lâcheraient point; elles remuent, agitées, ou se posent, lasses, jouent et expliquent; une audace douloureuse, haletante, l'angoisse de vivre et la frayeur de laisser s'échapper la vie à peine prise…

Rien ne semble, en vérité, plus difficile que d'essayer l'esquisse de ce caractère: un peintre connaîtrait le même embarras s'il tentait de chercher l'expression dominante de ce visage, miroir ou reflet d'une complexité intime. La plupart

des artistes contemporaines pourraient vous détailler les misères de leurs débuts, les angoisses et les luttes âpres, au seuil de leur carrière, leurs déboires, échecs et mauvaises fortunes, désillusions, et le succès leur arrivant tout à coup, magique, métamorphosant les peines du passé et tirant de la souffrance d'autrefois les merveilleux effets d'une cruelle et sûre évolution sentimentale.

Mme Le Bargy ne connut point ces heures-là. Si elle consentait à vous dire son histoire, elle vous avouerait que sa jeunesse fut agréable et charmante, qu'elle reçut l'éducation la plus étendue, la plus précieuse et qu'elle vécut un roman de jeune fille, aimable entre tous, qui la conduisit directement à la célébrité. Elle aimait les vers et, désireuse de les réciter le mieux du monde, elle fréquentait le cours de M. Le Bargy. Son professeur, très avisé, lui trouvait de rares aptitudes et lui insinuait de se consacrer à la carrière dramatique. Mais elle n'y songeait pas alors, éprise de littérature, hantée, peut-être, par l'idée d'écrire quelque œuvre à son tour et ne découvrant point ici la formule de son tourment. Elle ne voulait pas que l'on se méprît sur les qualités de son esprit et, son maître lui inspirant sans doute de la sympathie, elle souhaita qu'il la connût mieux, elle et sa famille... Dès lors, l'élégant petit roman s'acheva, comme vous savez, et la conclusion nous valut la très originale personnalité, l'une des plus intelligentes artistes contemporaines du théâtre.

Peu à peu, les idées se modifièrent et les sentiments se façonnaient au contact du monde, perpétuellement remués. Jugez de la qualité de cette formation, à laquelle ne se mêlait nul pédantisme et qu'achevait, guidée par un conseiller parfait, la plus habile intuition. Mme Le Bargy fréquenta beaucoup, en spectatrice, les théâtres parisiens et elle observait avec une minutieuse attention le jeu, le geste et la parole des comédiens. Elle déclara, un jour, à son mari que tout ceci lui paraissait extrêmement simple et même facile ; il suffisait d'apprendre un rôle, puis de le traduire tel qu'on le comprenait... M. Le Bargy, doucement ironique, lui répondit qu'elle devrait essayer ; elle lui demanda de l'instruire : « Il n'est de meilleur maître que soi-même », lui dit-il. Alors, elle ouvrit le Théâtre d'Alfred

de Musset et se mit à étudier Camille, dans *On ne badine pas avec l'amour*.

Quelques mois plus tard, à Reims, M. Le Bargy donnait cette pièce ; à ses côtés débutait une inconnue — le pseudonyme m'autorise à la nommer de ce nom — qui obtint le plus vif succès. Bientôt, elle part en Belgique et triomphe dans *L'Enchantement*, de M. Battaille. De retour à Paris, Mme Sarah Bernhardt l'entend et l'encourage ; alors patiente, elle épie un rôle qui la séduise et M. Henry Bernstein ayant achevé *Le Détour*, elle paraît sur la scène du Gymnase ; depuis... Depuis ce fut *Le Retour de Jérusalem*, la création d'une œuvre de notre Maurice Donnay, le sensible, le rare, l'exquis et le délicieusement narquois poète...

Donc, point de misères ni de défaillances dans cette éclosion d'art : de glorieuses étapes, des victoires successives, une heureuse continuité qui commence comme une comédie de salon et se poursuit harmonieusement. On se demande par quelle secrète adresse, Mme Le Bargy réalisa ce que d'autres ne semblent acquérir qu'au prix de sacrifices très lourds, de souffrances aiguës. Quelle mystérieuse intervention lui donna cette intelligence incisive, cette pénétration immédiate, cette nervosité révélatrice des « dessous » du cœur humain, ce don remarquable d'assimilation rapide, qui naît d'une étude plus lente et plus méthodique ?

Il n'est point nécessaire de traverser beaucoup de crises et des actions extraordinaires pour saisir et exprimer ce drame humain, la vie, dont les hommes n'aperçoivent jamais qu'un misérable tronçon, coupé par leur propre destinée et dont l'artiste créateur n'exprime guère que de minimes parcelles éparses, émiettées... Il suffit de s'interroger soi-même et de considérer, limités par les parois de ce que l'on nomme l'âme, la réduction d'un univers que nous portons en nous. Qui ne sent s'éveiller plusieurs hommes, dans le seul cœur qui bat en notre poitrine ? Chercher à discerner lequel est le vrai, lequel le maître des autres, digne de subjuguer les efforts de ces vassaux superflus, puis, le munir d'un pouvoir rationnel bien que sensible, n'est-ce point là une lutte plus aride, plus inquiète que les combats autour

d'une ambition éphémère? Non que le souci de l'ambition cesse de stimuler une sensibilité, mais l'ambition, ici, me paraît plus calme, plus directe, plus sûrement organisée. Elle est toute intellectuelle et il ne s'y mélange pas cette préoccupation constante et mesquine, encore que nécessaire, qui cause de l'aigreur et atrophie, parfois, les plus belles intentions.

Mme Le Bargy, sans lutter, en somme, acquit la place qu'elle détient; elle se montra et l'on fut heureux de sa venue. Mais, qu'elle rentre en elle-même, dépouillée de tous les ornements de l'esprit, rejetant les oripeaux dont on se pare fatalement pour attirer la curiosité des autres et qu'elle se demande comment et pourquoi elle entend son art, elle verra s'éveiller mille scrupules, des angoisses peut-être insoupçonnées.

Il ne suffit pas pour rendre un personnage, de lire un rôle, d'en chercher les intonations qui semblent les plus justes, ni les allures les plus adéquates à la conception que s'en fait l'interprète. La pièce, l'œuvre dramatique, dans son ensemble, fournit, en somme, des renseignements assez imprécis sur un caractère. Forcément, un écrivain se résigne à éliminer tels détails, tels traits, telles paroles, afin de montrer, de prouver la logique de son inspiration, aussi bien dans l'inconséquence d'une sensibilité, que dans l'immuable déduction d'un raisonnement théorique. L'art consiste à choisir. Mais, le choix suppose des éléments plus multiples que ceux que l'auteur exploite ; ce choix suppose une série d'arguments abandonnés, il suppose, surtout, un nombre considérable de variations — joies ou souffrances — toute l'âme ambiante et scéniquement inintéressante du personnage dont l'auteur ne livre qu'un aspect, qu'une formule, comme un peintre arrête un paysage composé dans un habile agencement. L'auteur seul peut savoir ou supposer la vie de ses créatures. L'imagination l'observe et il sait présenter les organismes complets d'un caractère, lorsqu'il ne peut en cueillir que les fruits... Pour le comédien, ce mystère garde son importance, sa valeur, sa séduction. Beaucoup d'artistes, au moment d'entrer en scène, cherchent à déterminer l'état d'âme du personnage qu'ils représentent et déclarent : « Voici ce qu'il dit, voilà ce qu'il doit penser. » C'est là, pour cer-

tains, une étude approfondie, objective et passionnée, qui amène souvent d'admirables effets.

Il me semble que Mme Le Bargy ne procède pas de la sorte. Dès qu'elle se trouve en présence d'un rôle, elle le considère dans son ensemble et cherche les forces latentes qui s'y cachent. Supposez un sculpteur, en face d'un bloc de marbre que l'on vient de lui livrer ; il s'agit de tailler une figure symbolique, c'est-à-dire représentative d'une idée générale, et occupant une pose donnée. Les lois de l'esthétique et la qualité de la matière limitent, ici, les hypothèses, tout comme un texte bride l'élan d'un interprète au théâtre. De quel côté frapper cette masse informe et brute ? Adoucira-t-on les angles ? Frappera-t-on un grand coup qui menace de la fendre et de la faire inutilisable désormais ? Point : on procède par petites et successives attaques, on creuse, travaille ou ronge patiemment et l'œuvre se dégage, comme si l'on pelait une enveloppe qui la dissimule.

Toutefois, cette méthode — est-ce une méthode ? — offre de cruelles surprises. Bientôt, on s'aperçoit de la mesure de ses efforts et l'on se demande si l'on vit avec l'œuvre ou si l'œuvre vit en vous.

Les artistes, au théâtre, cherchent une intonation ou une expression de visage en « se mettant dans la situation ». Mme Le Bargy, souvent, ne songe point au texte qui lui est proposé ; il devient une occasion pour elle de manifester ce que lui enseigna sa propre expérience. Un événement personnel lui a causé de la tristesse ou du plaisir ; à la répétition, elle touchera, toutà coup, la vérité qui la fuyait jusque-là. Elle « chipe » l'idée, plutôt qu'elle ne l'acquiert et puis, pratiqueet douée d'une rare présence d'esprit, elle demandera que l'on note ce qu'elle vient de réaliser, car elle n'est pas certaine de le retrouver une autre fois... Ceci n'est point le souvenir, ni l'évocation voulue. C'est une fusion.

Il vous arrive, après une journée de lassitude, de labeur et d'inquiétude, de rentrer chez nous et de désirer le repos. Le repos se refuse, rebelle. Alors, dans le cerveau fatigué, sonore et douloureux, se réveillent des images, des paroles, des phrases. Aucun rapport entre cette revivance nerveuse et tout instinctive ; simplement une sorte de mascarade de

vos sensations recueillies à votre insu. Soudain, s'associe telle vision à telle autre et, sans transition, pareil à une buée qui se dissipe, apparaît une forme que vous poursuivez désespérément depuis de longues heures. Ou bien, c'est une impression qui se grave dans la mémoire sans que l'on n'y prenne garde et qui va guider votre inquiétude ; vous ne vous en doutez pas. Ainsi, supposez cette scène très banale : un homme ou une femme rentrent dans une maison pour y tenter une démarche qui les effraie et qui met en jeu l'ensemble de leurs tourments, leur destinée entière. Pourquoi — j'imagine cette hypothèse — reverrez-vous un certain escalier que vous gravissiez, un certain jour, afin de visiter un malheureux ? Insensiblement, ces images s'unissent : la misère de deux créatures les lie et vous pourriez affirmer que vous avez trébuché sur telle marche, que votre cœur s'est mis à battre très vite, heurtant, poussant contre votre poitrine et que vous pensiez tomber en arrivant au seuil de la porte. Mme Le Bargy, dans le *Détour,* si je ne me trompe, devait exhaler un appel de tendre détresse, un « maman » qu'elle cherchait avidement. Elle se souvint alors, que jeune fille, dans sa chambre, sur un coin de table, elle avait placé un exemplaire des *Trois mousquetaires* et qu'elle le lisait avec infiniment de plaisir, au lieu de travailler. Elle redoutait d'être grondée et, cependant, environnée de beaucoup de sollicitude, elle ne redoutait point la violence des reproches. Elle se sentait ici « chez elle », blottie parmi les meubles, les livres, les bibelots familiers et tout ceci constituait cette impression de béatitude et de chaleur protectrice qui se synthétise dans le cri de « maman ». Elle m'avoua que cette vision reparaissait devant elle, chaque fois qu'elle jouait cette scène.

Durant ce travail pénible, puisqu'il est scrupuleux et impatient, durant cette éclosion et cette évolution simultanées de l'art et de la vie, il lui devient impossible de se créer d'autres soucis. La lecture, elle-même, lui semble intolérable. Elle reprend Gorki, avec une passion qui la distraie, la captive et elle traverse ces pages avec l'attraction qu'exerce sur des yeux fatigués les pays déjà parcourus et toujours aimés. Elle relit *Anna Karénine,* bréviaire de ceux qui se jettent imprudemment et cruellement à la poursuite des se-

crets du cœur humain. Elle médite les vers de la comtesse de Noailles, cependant qu'elle déclare que la *Nouvelle Espérance* la décida, malgré un vif désir qui l'y poussait, à ne point écrire elle-même, tant ce volume la contente par sa plénitude et la richesse de ses sensations.

Les causes de ce tempérament inquiet et, cependant, si avisé de l'artiste, cette agitation de l'intelligence, ce besoin de se multiplier, cette tension nerveuse naissent de la frayeur qu'inspire la fuite des jours, la course à l'abîme des heures et cette singulière et voluptueuse épouvante de la mort. Tromper le destin, le voler, accroître son capital de vie par une fiévreuse spéculation, savamment étudiée et combinée me paraît l'étourdissement nécessaire à ceux qui se refusent d'accepter la destruction. Sans doute, quelque spiritualiste en contestera la moralité. On répond : « Qu'est-ce que cela fait, puisque cela m'est nécessaire, comme le tabac ou l'opium à un fumeur. » Il faut bien se griser, pour résister au tourbillon de l'univers autour de soi, par le tourbillon que l'on crée en virant sur soi-même... Il s'agit de ne pas tourner en sens contraire... Du moins, on goûte quelques béatitudes, on oublie, plutôt on néglige de réfléchir et la pitié succombe insensiblement sous le mépris qu'inspire la misère de toutes nos pauvres destinées.

Ne nous y méprenons pas : ceci demeure très concret. Lorsque Mme Le Bargy, pour découvrir un accent vivant, rencontre une vision d'autrefois, cette vision la suit, l'escorte et plane sur une partie de son art que, peut-être, elle ignore elle-même. Ce n'est pas la simple évocation de *Rolla*, vieux airs « qu'on chantait à vingt ans », qui « frappent droit dans le cœur aux heures de souffrance », c'est, aussi, la mélopée suprême et berceuse de l'*Agonie*, dont Sully-Prudhomme pénètre le mystère nostalgique et doux... « Faites que j'entende un peu d'harmonie, et je mourrai bien ! »... Tel spectacle de l'âme renaît musicalement dans l'âme. La sensation se prolonge en vibrations intimes, qui déterminent une sorte de symphonie latente et qui s'éveille soudain.

Mme Le Bargy aime la musique ; la musique raconte, en dehors du « timbre usé des mots » des sensations et des sentiments confondus. Elle ne commente pas : elle permet la pensée : elle est la pensée elle-même. Mme Le Bargy joua

du piano passionnément « autrefois », dit-elle et l'on songe… « Il n'y a pas longtemps… » Ses tendresses vont à la polyphonie de Claude Debussy, qui coule, fleuve transparent, dont les fluctuations bercent, sans secousses. Wagner l'enthousiasme et elle déclare aussi ne point se sentir d'aversion pour les rythmes très entraînants de certaines valses…

Mais, surtout, elle vénère un andante de Beethoven, celui de la symphonie en *ut mineur*. Là, le motif régulier qui frappe la conscience, dans l'allégro, se modifie et heurte la sensibilité. Il parle. Il est inquiet, encore, jusque dans la sérénité.

M[em] Le Bargy n'a point voulu se reposer dans le succès, comme certains bourgeois se reposent dans le bonheur. Toute passion qui dure suppose de constantes et minimes concessions, les plus cruelles, parfois, sacrifices journaliers à l'art, quand l'art déjà ne vous rend plus heureux… Alors, on songe dans la monotonie de sa passion, à « autre chose », comme un violoniste exécutant le même coup d'archet, à deux reprises, dans un même mode, et l'on sent, à côté de ce que l'on a donné une fois pour toutes, se créer une part disponible, dont on n'ose pas disposer. La musique vous oblige à y puiser.

*
* *

L'art me paraît, parfois, la recherche « du moi ». Il n'est rien de plus obsédant que cette chasse d'une vérité que l'on sent en dehors des conditions où l'on sait que les lois de la vie l'enserrent. Dès lors, conscient de ne pas s'affranchir de la contrainte qui vous trouble, clairvoyant sur ce que l'on est, incertain de ce qu'on peut être, on demeure en équilibre, prêt à tomber dans l'orgueil ou dans l'illusion. L'art — Schopenhauer le préconise avec génie — est libérateur pour qui réussit à s'anéantir dans la pure contemplation, mais cet état passif ne convient point à celui qui souffre du besoin de créer. L'existence ou, plutôt, l'exercice des facultés vives de la pensée, irritent sans cesse et défendent l'abandon. « Je vois bien les limites de mon intelligence, se plaisait à dire

Taine, je ne vois pas les limites de l'intelligence humaine. » L'artiste ne dispose point de la même résignation philosophique : son doute lui pèse plus lourdement, car il s'y mêle l'exaspération des instincts mobiles, et les irrésolutions du métier. Dans quelle mesure l'artiste doit-il accepter l'œuvre de la nature ? Cette œuvre est-elle la vérité? La vérité, oui, puisqu'elle est l'expression primitive de la force génératrice ; toutefois, sous sa manifestation brute est-elle accessible au spectateur du dehors, lui apparaît-elle sous cet aspect qui met en valeur ses vertus et, de ce qu'elle naît de la nature appartient-elle à l'esthétique? Il convient donc, de reprendre la création première, qu'il s'agisse d'une plante à cultiver dans un jardin, d'un tableau à découper dans un paysage, d'un cœur humain à faire battre sous un déguisement, il s'agit de chercher, de trouver ce qui est spontanément naturel et de le corriger, de le compléter. Jacob Boehme, je crois, écrivait : « L'artiste semble demander à la nature : Est-ce là ce que tu voulais faire ? — Et la nature lui répond : Oui, c'est bien cela ! »

Mais, on devient, de la sorte, son propre spectateur : on sait entre le monde et « le moi » un obstacle infranchissable : on demeure séparé de la scène où se joue votre destinée et c'est le tracas de l'illusion de vivre et l'affre de la mort qui menace... L'artiste orgueilleux de l'orgueil qui fermente en lui, prétend, d'un seul regard, parcourir l'horizon qui l'environne et il ne se rend pas compte qu'il le limite, ou bien il s'imagine qu'il le touchera... Alors, à mesure qu'il avance, l'horizon recule, s'enfonce : l'artiste s'arrête, curieux d'abord, puis lassé du chemin parcouru, à étudier les détails d'une route qui le mène vers un but qu'il n'atteindra jamais. Seule, cependant, cette obsession de l'être, qui tend à découvrir l'individu — c'est-à-dire tout l'homme — et qui n'est pas l'égoïsme — c'est-à-dire l'ignorance de la mesure — mène la conscience scrupuleuse au seuil de l'apaisement momentané.

Un artiste ne supporte pas la sécurité et l'optimisme l'exaspère : il veut connaître les secrètes richesses de la vie, les siennes et celles des autres ; roulé dans le torrent de la fuite des jours, il se sait l'audace de remonter le courant, il lutte contre le flot qui l'entraîne pour le noyer pêle-mêle

avec le reste des créatures, cependant que, trop confiant en ses ressources habiles, la fatalité l'emporte, plus léger qu'un fétu de paille...

Il envie ceux qui demeurent sur la rive, oublieux de leur sort, et qui se contentent d'admirer les reflets trompeurs d'une onde qui glisse...

Albert-Émile Sorel.



Les Anglais dans l'Afrique australe.

La guerre Sud-Africaine, dont les émouvantes péripéties ont tenu pendant près de trois ans le monde entier en haleine, a fait éclore dans différentes contrées de l'Europe toute une littérature qui, soit dans la presse quotidienne, soit dans les revues périodiques, s'est montrée à peu près unanime à flétrir en termes assez durs la mainmise de l'Angleterre sur les deux républiques Sud-Africaines.

Parmi les articles publiés en France, dans cet ordre d'idées, on a pu lire avec un vif intérêt l'éloquent et vibrant plaidoyer en faveur des Boers, publié en 1900 dans la *Revue des Deux Mondes*, par le Dr Kuyper, premier ministre de Hollande (1) ; peu de temps après, M. Arthur Desjardins, avec la haute compétence qu'on lui reconnaît, traitait la même question dans la même revue, au point de vue exclusivement international et arrivait finalement aux mêmes conclusions que le Dr Kuyper (2).

Cette unanimité dans l'opinion de la presse continentale ne laissa pas que de causer une vive irritation en Angleterre ; Lord Salisbury, et après lui M. Balfour ont, en plein parlement, exhalé dans les termes les plus amers, leurs plaintes au sujet des commentaires systématiquement malveillants auxquels avait donné lieu cette guerre dans la presse européenne (3).

---

(1) Livraison du 1er février 1900.
(2) Livraison du 1er mars 1900.
(3) Parmi les journaux français, *Le Siècle* fut le seul à prendre résolument

Depuis lors, un revirement s'est dessiné dans l'opinion de la presse européenne ; on semble généralement revenir à une plus juste et plus saine appréciation des faits, que les passions politiques avaient jusqu'alors étrangement dénaturés ou tout au moins exagérés. En France, un écrivain de grand talent, M. Jean Carrère, qui jouit déjà d'une grande notoriété dans le monde littéraire, nous a retracé la psychologie de cette guerre avec une remarquable sûreté de vues et une impartialité d'autant plus méritoire que ses sympathies personnelles sont visiblement acquises aux Boers (1).

Bien que quelques-unes des appréciations auxquelles se livre l'auteur soient, à notre sens, fort discutables, le récit si dramatique des faits, tels qu'il nous les présente, mérite toute créance, puisqu'il a assisté à presque toutes les péripéties de cette héroïque épopée, suivant tantôt les Boers dans leurs aventureuses chevauchées, tantôt vivant sous la tente des Anglais, et entretenant avec leurs officiers des relations de courtoise camaraderie ; aussi en Angleterre même s'est-on plu à rendre hommage à l'indéniable accent de sincérité qui se dégage de son œuvre.

En examinant à notre tour la question Sud-Africaine sans esprit de parti pris, nous sommes amené à reconnaître, avec M. Jean Carrère, que l'antagonisme entre les deux races en présence remonte à plus d'un demi-siècle et que, lors des dernières contestations soulevées entre les parties, on était, d'un côté comme de l'autre, fermement résolu à les trancher par les armes. Ainsi qu'on le verra plus loin, ce n'est pas la première fois que l'Angleterre a annexé ces contrées à son empire ; si ces annexions n'ont été que passagères, il convient de l'attribuer aux fluctuations et même aux incohérences dans l'orientation de la politique extérieure, qu'explique suffisamment le mécanisme du régime parlementaire, tel qu'il fonctionne en Angleterre.

Pour s'expliquer la genèse de cette guerre, il importe tout d'abord de tenir compte de la mentalité du peuple an-

---

parti pour les Anglais contre les Boers ; dans la presse étrangère, la *Bibliothèque universelle* de Lausanne osa seule résister au courant et soutenir les Anglais.

(1) *Le pays de l'or rouge*, par Jean Carrère.

glais qui, pénétré de très bonne foi de sa supériorité intellectuelle sur les autres peuples, se croit fatalement destiné à régenter et à englober dans son orbite les nationalités inférieures ou d'une civilisation moins avancée ; il n'est pas un habitant du Royaume-Uni, à quelque classe sociale qu'il appartienne, qui ne se croie obligé d'apporter son contingent à l'œuvre commune et de contribuer de tous ses efforts à l'extension et à la glorification de l'empire britannique ; enfin, en entreprenant cette guerre, les Anglais n'ont fait que suivre la voie que leur traçait, naguère, leur illustre *Oldman,* quand il laissait tomber du haut de la tribune parlementaire ces paroles fatidiques : « La Providence a imparti à la race anglo-saxonne la fonction de civiliser le monde entier (1). »

Durant les quelques mois qui ont précédé et suivi les premières hostilités, l'Angleterre a offert un spectacle peut-être unique dans son histoire ; toutes les dissidences politiques s'étaient effacées ; les partis avaient fait trêve à leurs disputes et à leurs récriminations ; toutes les consciences étaient unies pour proclamer et poursuivre énergiquement la suprématie de l'Angleterre dans l'Afrique australe ; les hommes de science et d'étude, peu accessibles d'ordinaire aux impressions souvent peu raisonnées du dehors, et parmi eux, Herbert Spencer, le vénérable philosophe rationaliste dont l'Angleterre déplore la perte récente, s'étaient laissé gagner par l'ambiance surchauffée qui régnait autour d'eux et n'hésitaient pas à joindre leur voix aux clameurs de la foule (2) ; enfin Cecil Rhodes, poursuivant du fond de l'Afrique ses visées d'impérialisme à outrance, ne cessait d'enflammer les esprits et de raviver les aspirations nationales au moyen d'une presse entièrement à sa dévotion, et usait de toute son influence dans les conseils du gouvernement pour asseoir définitivement la domination anglaise sur toute l'Afrique du Sud.

Ajoutons que des considérations d'ordre purement écono-

(1) Discours prononcé par Gladstone en 1884.

(2) Dans une conférence publique tenue au cours de la guerre, Herbert Spencer formulait sa pensée en ces termes : « En admettant que la cause des Boers soit juste, j'estime néanmoins qu'en entreprenant cette guerre, ni l'Angleterre, ni l'Empire britannique n'ont commis une faute *morale.* »

mique ont pu contribuer, dans une certaine mesure, à amener les Anglais à s'engager dans cette aventure. On sait avec quelle ardeur, nous dirons même avec quelle âpreté, certaines nations européennes se sont disputé les parties même les plus deshéritées et les plus malsaines du continent africain ; or, l'attention des Anglais a dû depuis longtemps se porter sur les régions privilégiées occupées par les Boers, contrées susceptibles de recevoir les productions des zones tropicale et tempérée, et qui forment avec le littoral méditerranéen la seule partie de l'Afrique où l'Européen puisse, en toute sécurité, vivre, se livrer aux travaux manuels et prospérer, tandis qu'elles étaient alors vouées à la sécheresse et à la stérilité par l'incurie des Boers et leur ignorance des procédés modernes de culture.

Les Anglais, doués au plus haut degré du sens pratique dans leurs entreprises de colonisation, et qui avaient sous les yeux la merveilleuse prospérité dont la Californie et l'Australie nous offrent le spectacle, savaient fort bien que l'exploitation des métaux précieux n'est que la cause occasionnelle de la prospérité des pays dont nous venons de parler ; ce n'est pas aux mines d'or découvertes sur son sol que l'Australie doit sa fortune ; c'est à l'afflux de capitaux que nécessite l'installation des moyens perfectionnés d'extraction des métaux ; c'est le courant d'émigration qui se porte sur ces points où les aptitudes individuelles sont assurées de trouver une rémunération convenable de leurs services ; c'est enfin l'utilisation des richesses agricoles et le développement industriel et commercial que devaient nécessiter les besoins d'une grande agglomération humaine ; aussi voyons-nous dans les contrées jadis désertes de l'Australie et de la Californie s'élever aujourd'hui les splendides métropoles de Melbourne et de San Francisco, avec lesquelles la cité de Jonnanisbourg, dont la fondation ne date que de quelques années, pourra un jour rivaliser de splendeur et de prospérité (1).

Les mines d'or n'ont qu'une durée limitée, et on peut

---

(1) La population de Joannisbourg qui n'était avant la guerre que de 100000 âmes s'est sensiblement accrue depuis lors et s'élève aujourd'hui à 168000 âmes.

fixer mathématiquement le délai dans lequel elles seront épuisées ; à ce moment, le Transval, que l'insouciance des Boers avait laissé presque entièrement en friche, sera, sans doute, aux mains des Anglais et, dans un avenir peu éloigné, couvert de cités florissantes, et ses campagnes nous offriront alors le spectacle des cultures les plus rémunératrices et des produits les plus variés.

Divers publicistes (et parmi eux nous regrettons de voir M. Jean Carrère) prétendent que l'unique objectif des Anglais, en engageant cette guerre, a été de s'approprier les champs aurifères du Transval ; en émettant cette opinion, ces publicistes ont perdu de vue que les mines d'or, étant des propriétés privées, ne pouvaient, suivant les principes les plus élémentaires du droit des gens, être l'objet d'une appropriation de la part d'aucun des belligérants ; tout au plus pourrait-on soutenir que les revendications des Uïtlanders ont pu être la cause occasionnelle de la guerre en précipitant les événements ; d'ailleurs, on peut dire que la conquête pacifique des mines par les Anglais était virtuellement accomplie dès avant la guerre, puisque la presque totalité des actions de ces mines était entre les mains de capitalistes de nationalité anglaise.

M. Jean Carrère, dans un article d'une revue périodique (1), affirme que les mines d'or ont été scrupuleusement respectées par les Boers, bien que depuis le 11 octobre 1899, date de la déclaration de la guerre, jusqu'au 31 mai 1900, date de l'entrée des Anglais à Johannesbourg, tout le pays de l'or fût resté sans défense à la merci des combattants transvaliens ; l'auteur part de là pour se livrer à un éloge dithyrambique du désintéressement et de la modération dont ont fait preuve les Boers dans tout le cours de la guerre ; il ajoute que les Anglais à leur arrivée à Johannesbourg auraient été stupéfaits de trouver les mines d'or absolument intactes.

Nous croyons que la bonne foi de M. Jean Carrère a été égarée par des informations inexactes ou incomplètes, et nous regrettons d'être en complet désaccord avec lui sur ce

---

(1) Comment les mines d'or ont été conservées, par Jean Carrère. *Revue hebdomadaire*, n° du 24 *janvier* 1903.

point d'histoire, car les choses se sont passées d'une façon toute différente.

Il résulte, en effet, des documents officiels publiés depuis la cessation de la guerre qu'un fort parti de Boers, inspiré et dirigé, dit-on, par un membre du gouvernement transvalien, s'était mis en devoir de procéder à la destruction méthodique, au moyen d'explosifs, de toutes les mines d'or du Rand, ainsi qu'au pillage et à l'incendie de la ville de Johannesbourg, « la cité maudite de l'or » ; les projets de ces incendiaires avaient reçu un commencement d'exécution ; plusieurs mines, telles que la *Ferreira,* la *Robinson,* la *Bonanza,* la *Langlate Estale* avaient été sérieusement endommagées ; la *New Kleinfontain* avait eu sa machinerie, ses bâtiments et travaux de surface complètement anéantis, quand l'énergique intervention du général Louis Botha et des troupes qui lui étaient restées fidèles arrêta ces forcenés dans leur œuvre de destruction (1). La marche rapide de l'armée de lord Roberts et son entrée à Johannesbourg vinrent heureusement mettre un terme aux justes inquiétudes qu'on avait conçues à ce sujet.

Pour mettre en pleine lumière les causes réelles du conflit qui a, une dernière fois, mis aux prises Anglais et Burgers, et dont le résultat a été de mettre fin à l'indépendance des deux républiques Sud-Africaines, il est indispensable de remonter le cours de l'histoire, et de relater très sommairement les événements qui se sont accomplis dans cette partie de l'Afrique durant la seconde moitié du siècle dernier ; la personnalité de Cecil Rhodes et l'action décisive que le célèbre apôtre de l'Impérialisme militant exerça sur les destinées des deux républiques ressortiront avec un relief saisissant des événements qui se sont déroulés durant les dernières années du siècle écoulé.

I

La suppression de l'esclavage dans les colonies anglaises,

(1) L'attitude passive dans laquelle se renferma le président Kruger dans ces circonstances critiques a été fort commentée.

proclamée en 1837, et la maigre indemnité allouée par le Parlement aux propriétaires d'esclaves dépossédés, avaient provoqué un vif mécontentement parmi les colons hollandais établis dans la colonie du Cap, et troublé profondément leurs habitudes ; accoutumés jusqu'alors à ne tirer leur subsistance que du travail servile, un certain nombre d'entre eux aimèrent mieux s'expatrier et se mettre en quête de nouvelles contrées où ils pourraient vivre à leur guise, plutôt que de se plier aux nouvelles conditions d'existence que leur imposait le nouvel état de choses; les autorités anglaises ne mirent aucun obstacle à cet exode et se bornèrent à déclarer aux émigrants que, même vivant en dehors des limites de la colonie, ils resteraient soumis à la loi anglaise.

Dès la fin de l'année 1839, des colons hollandais, au nombre de plus de 10 000, quittaient la colonie du Cap, escortant une file interminable de lourds chariots traînés par des bœufs, et sur lesquels étaient entassés les femmes et les enfants des émigrants ; le convoi traversait le fleuve Orange en se dirigeant sur le Nord. En s'avançant dans la contrée, les émigrants ne tardèrent pas à se trouver en contact avec des tribus cafres qui leur disputèrent la possession du sol, et contre lesquelles ils eurent à soutenir pendant plusieurs années des luttes longues et meurtrières; la supériorité de leur armement et la justesse de leur tir vinrent à bout de la résistance que leur opposaient les natifs et leur permirent de s'établir solidement dans la région comprise entre le fleuve Orange et le Vaal, et qui forme aujourd'hui l'État qu'on nommait hier encore l'État libre d'Orange. Un certain nombre de ces colons à l'esprit plus aventureux et ne trouvant pas dans l'Orange l'étendue de terrains nécessaires à l'élève du bétail, qui constituait leur seule industrie, se décidèrent à continuer leur *trek* vers le Nord : ils franchirent le Vaal et se répandirent dans la vaste contrée connue depuis lors sous le nom de *Transval*, et qui était occupée en grande partie par de nombreuses tribus de noirs appartenant au peuple des Zoulous, contre lesquels ils eurent également à livrer des combats meurtriers.

Les nouveaux colons de l'Orange et du Transval, auxquels on donna dès lors le nom de Boers, se croyaient à tout jamais soustraits à la domination anglaise ; mais ils ne tar-

dèrent pas à s'apercevoir qu'ils s'étaient leurrés d'un vain espoir; l'Angleterre, en effet, n'avait pas perdu de vue ces évadés de sa souveraineté, et, sous le prétexte que leur émigration ne leur avait pas fait perdre leur caractère indélébile de sujets anglais, elle les mit en demeure de reconnaître son autorité; sur leur refus, des troupes anglaises débarquèrent en 1848 à Durban. battirent en plusieurs rencontres les Boers, et une proclamation royale consacra finalement l'incorporation de l'Orange et du Transval à l'empire britannique.

Toutefois, cet état de choses ne se prolongea pas longtemps; après quelques années, les Anglais, fatigués et découragés par la persistance de l'opposition qu'ils rencontraient chez leurs nouveaux sujets, renoncèrent à leur conquête, et se retirèrent volontairement de l'Orange et du Transval; par le traité de Zandrivier, conclu le 17 janvier 1852, ils reconnurent l'indépendance absolue du Transval, sous la condition imposée aux Boers de ne pas rétablir l'esclavage et de traiter équitablement les indigènes; quant à l'indépendance de l'Orange, elle fut consacrée le 22 février 1853 par la convention de Blœmfontain; le seul avantage que retira l'Angleterre de cette expédition fut l'acquisition de la Natalie, qui devint colonie anglaise et fut plus tard dotée d'une constitution semi-autonome.

II

Les années qui suivirent furent troublées par les divisions intestines des chefs boers et par les guerres malheureuses qu'ils eurent à soutenir contre les tribus belliqueuses des Zoulous; serrés de près par ces sauvages adversaires, les Boers se virent réduits à réclamer l'assistance des troupes anglaises, qui alors pénétrèrent dans le pays et, après une série de combats sanglants, rejetèrent finalement les Zoulous au delà du Limpopo, frontière septentrionale du Transval (1).

---

(1) On sait que c'est au cours de cette campagne que périt l'infortune prince impérial, qui servait comme volontaire dans l'armée anglaise; les circonstances

Les opérations de guerre étant terminées, le commissaire anglais Septstone, chargé de l'organisation du pays, après avoir procédé à une sorte de plébiscite, ainsi que le lui prescrivaient ses instructions, déclara, par une proclamation en date du 12 avril 1877, l'annexion pure et simple du Transval à la colonie du Cap. Il n'y eut rien de changé à la constitution politique de l'Orange, qui conservait l'indépendance que lui avait assurée la convention de Blœmfontain ; seulement les Anglais avaient préludé à l'annexion de 1877 par l'incorporation à la colonie du Cap du district de Kimberley, appartenant à l'État d'Orange, où de riches mines de diamants venaient d'être découvertes ; cédant à la violente pression qui était exercée sur lui, le président Brandt se vit contraint de signer à Londres, le 15 juillet 1876, une convention par laquelle il cédait ce territoire tout entier moyennant le prix de 90 000 livres sterling.

Ce coup de force des Anglais dans le Transval avait d'abord jeté les Boers dans la stupeur ; mais ils ne tardèrent pas à se ressaisir, et dès cette même année 1877, une députation fut chargée, mais sans succès, de protester près de la reine Victoria contre l'annexion du Transval ; une seconde députation, partie de Prétoria en 1878, ne fut pas plus heureuse dans ses démarches ; il s'ensuivit, un an après, une insurrection générale des Boers, et un triumvirat, composé de Kruger, Prétorius et Joubert, proclama l'indépendance du Transval ; le général Colley, accouru de la Natalie avec des forces trop peu nombreuses, subit une série d'échecs ; enfin, le 26 février 1881, le général Colley, sans attendre les renforts qui lui étaient annoncés, eut l'imprudence d'engager la bataille qu'il perdit et où il trouva lui-même la mort.

A la nouvelle de ce désastre, le Cabinet anglais, présidé alors par lord Derby, et qui comptait M. Gladstone parmi ses membres, s'empressa de conclure un armistice dans un but d'humanité, a-t-on dit, et pour éviter une plus longue effusion de sang. Cet armistice fut suivi d'une convention provisoire signée à Prétoria le 3 août 1881, qui restituait au Transval son indépendance antérieure, sous la suzeraineté

---

dans lesquelles s'est accompli ce tragique événement n'ont jamais été complètement élucidées.

perpétuelle de la couronne d'Angleterre et stipulait en outre le remboursement à l'Angleterre par l'État du Transval de la somme de 282 000 livres, montant des débours effectués par le Gouvernement anglais pour l'administration du pays pendant les 3 années qu'avait duré l'occupation : un résident anglais, installé à Prétoria, était en outre chargé de veiller à ce que les travailleurs noirs ne fussent plus maltraités comme ils l'avaient été jusqu'alors par les Boers.

Les Boers avaient hérité de leurs pères leur insurmontable aversion pour les travaux manuels et agricoles ; incapables de cultiver par eux-mêmes le lopin de terre qui devait suffire à leur subsistance et à celle de leur famille, ils avaient réduit à une sorte de servage les noirs des tribus qu'ils étaient parvenus à soumettre, et ils passaient pour traiter avec une extrême dureté leurs malheureux serviteurs. Or les idées humanitaires, dont Willesforce s'était fait le zélé et ardent propagateur, étaient en ce moment fort en faveur en Angleterre, et les méfaits attribués aux Boers envers leurs noirs avaient soulevé contre eux la réprobation et l'indignation de toutes les Sociétés philanthropiques de Londres : telles sont les considérations d'ordre purement moral qui ont motivé l'insertion de cette dernière condition dans la convention provisoire du 3 août 1881.

Sur l'insistance de Kruger et des autres chefs boers qui s'étaient à cet effet rendus à Londres, cette convention fut encore modifiée dans un sens favorable aux Boers ; lors du traité définitif de paix qui fut signé à Londres le 27 février 1884, il ne fut plus question de résident anglais à installer à Prétoria ; le mot de suzeraineté disparut complètement de l'instrument de paix, et l'ingérence de l'Angleterre fut restreinte à ce seul point, que les traités du Transval avec les puissances étrangères, à l'exception de ceux avec l'Orange, resteraient soumis au veto de l'Angleterre.

La sanction de ce traité de paix par le Parlement anglais donna lieu à de violents débats, surtout à la Chambre des lords, dont plusieurs membres s'élevèrent avec une extrême vivacité contre une paix conclue sous le coup d'une défaite des armes anglaises, et qui devait à tout jamais, disaient-ils, déshonorer l'Angleterre aux yeux du monde entier.

On s'explique difficilement, en effet, la hâte que mit le

Gouvernement anglais à conclure une suspension des hostilités, s'il est vrai qu'il se trouvait alors en Natalie 12000 hommes de troupes régulières prêtes à entrer en ligne, force qui était plus que suffisante pour étouffer la rébellion et prendre une facile revanche des revers que venaient de subir les armes anglaises.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'une paix conclue dans de semblables conditions ne pouvait être considérée de part et d'autre que comme une trêve, en faisant naître dans l'esprit des vainqueurs une confiance exagérée dans leur force, et en laissant subsister dans le cœur des vaincus un amer ressentiment de leur défaite, ainsi que ne l'ont que trop prouvé les événements qui se sont déroulés depuis lors (1).

III

Entre temps était apparue sur la scène politique une personnalité appelée à jouer un rôle retentissant dans les affaires de l'Afrique du Sud, et qui a longtemps défrayé la chronique politique et anecdotique du monde entier.

Né en 1853 dans le comté d'Essex, Cecil Rhodes, frêle et chétif, et déjà marqué du sceau de la maladie qui devait l'emporter prématurément, vint à l'âge de vingt ans rejoindre un de ses frères qui s'était depuis deux ans établi dans la colonie du Cap, où il dirigeait une exploitation agricole. A ce moment le bruit de la découverte de riches mines de diamant dans le district de Kimberley avait mis toute la contrée en ébullition; Cecil Rhodes alors décida son frère à vendre sa ferme et à émigrer vers le Nord en quête de la fortune. Pendant deux ans il se fit mineur et remua avec acharnement la terre *bleue* ; doué au plus haut degré du génie des affaires, il ne tarda pas à réaliser une certaine fortune en spéculant sur les terrains diamantifères.

Mais, pour jouer le rôle auquel il aspirait, il lui fallait parfaire son instruction qui avait été quelque peu négligée ;

(1) On se souvient que, lors de la dernière guerre, les troupes qui s'embarquaient pour l'Afrique du Sud étaient partout accueillies par la foule aux cris de *Remember Amajuba-Hill !*

aussi de 1876 à 1880 employa-t-il les quelques mois de répit que lui laissaient ses affaires pour faire de fréquents voyages en Angleterre et suivre les cours de l'Université d'Oxford. C'est alors que son esprit s'ouvre aux idées impérialistes, au contact d'Alfred Milner, de Clinton, de Rudd, et autres qui furent alors ses camarades d'études, et plus tard ses auxiliaires dévoués dans la poursuite de l'œuvre commune.

De retour en Afrique, le gradué d'Oxford songea dès lors à aborder la scène politique, et la notoriété, dont il jouissait dès lors, lui permit de briguer et d'obtenir facilement un siège au Corps législatif de la colonie ; son activité et sa merveilleuse entente des affaires ne tardèrent pas à le mettre hors de pair parmi ses collègues, qui reconnurent ses aptitudes administratives en l'appelant aux fonctions de premier ministre de la colonie.

Par une singulière ironie du sort, c'est le parti des Afrikanders qui le porta au pouvoir, ce même parti qui devait plus tard se mettre en travers des projets grandioses qu'il ressort pour sa patrie, et qu'il devait être amené à combattre à outrance (1).

Menant de front les affaires et la politique, Cecil Rhodes avait précédemment déjà réalisé une immense fortune au moyen de la fondation du grand trust du diamant et la création de la célèbre campagne dite *de Bers*, dont il dirigea si habilement les opérations que la baisse du diamant fut enrayée et la production régularisée de façon à laisser l'offre toujours inférieure à la demande.

---

(1) L'*Afrikander Bond* est une association politique fondée en 1880 dans le but de réveiller chez les descendants des premiers colons du Cap, du Natal, de l'Orange et du Transval un sentiment de solidarité et de fraternité ; néanmoins tout individu, né en Afrique ou qui adoptait ce pays comme le sien, pouvait être reçu membre du Bond ; ses membres, répandus et nombreux dans toutes les localités, exerçaient aux élections législatives des quatre États Sud-Africains une influence prépondérante. Mais cette association ne tarda pas à dévier de son but originel et à prendre une attitude nettement aggressive contre l'Angleterre ; le président Kruger aurait, dit-on, adhéré au projet que poursuivaient quelques meneurs du parti pour faire échec aux visées impérialistes de Cecil Rhodes, projet qui consistait à provoquer une insurrection de la population hollandaise de la colonie du Cap, de chasser les Anglais de cette colonie, et de former de toute l'Afrique du Sud un seul État batave, placé, soit sous l'hégémonie de la Hollande, soit sous le protectorat de l'Allemagne.

Le gouvernement du Cap se montrait alors très préoccupé de l'arrivée de nombreux colons allemands dans le Damaraland et le Namaqualand ; on prêtait à de Bismark l'intention de favoriser une grande extension des Allemands à l'intérieur et on appréhendait que les affinités de race et de langue avec les Boërs n'amenassent les Allemands à établir le protectorat de l'empereur d'Allemagne sur le Transval, avec le plein assentiment du président Kruger, car à Prétoria on ne dissimulait pas des sympathies très marquées pour l'Allemagne ; pour couper court à ces craintes vraies ou simulées, le gouvernement anglais jugea prudent d'expédier un corps de 5 000 hommes pour occuper le Bechuanaland, enfoncé comme un coin entre le Damaraland et le Transval, de manière à isoler complètement le Transval des établissements allemands dans le Sud-Ouest. Avant l'occupation effective et officielle du littoral Sud-Ouest par l'Allemagne en 1884, Cecil Rhodes avait vivement insisté près du gouvernement, présidé alors par lord Beaconsfield, pour qu'il fût autorisé à occuper tout ce littoral, qui forme le prolongement naturel et géographique de la colonie du Cap ; le Cabinet anglais ne donna que partiellement satisfaction à ce vœu et se borna à envoyer un croiseur prendre possession de la baie de Walfish, à peu près le seul point accessible de cette côte inhospitalière, en déclarant que l'Empire se désintéressait complètement de cette acquisition, qui resterait sous le contrôle exclusif de la colonie du Cap et devenait ainsi, par une anomalie assez singulière, une possession privée d'une colonie, dans laquelle la métropole n'avait rien à voir.

Cecil Rhodes s'occupa alors de réaliser le programme qu'il s'était tracé et qui consistait à grouper tous les États de l'Afrique australe en une Fédération placée sous l'hégémonie de l'Angleterre, sur le modèle à peu près des Dominion canadien ou de la Fédération australienne ; parmi ces États, deux seulement sont colonies anglaises, le Cap et le Natal ; l'état libre d'Orange et la république Sud-Africaine étaient indépendants, mais ne répugneraient pas, dans la pensée de Cecil Rhodes, à entrer dans cette fédération constituée sous la suzeraineté nominale de l'Angleterre ; quant à la colonie du Sud-Ouest allemand, elle avait donné lieu à de si graves mécomptes aux promoteurs de l'entreprise qu'on pouvait

raisonnablement espérer que, grâce aux bons rapports existant alors entre l'Allemagne et l'Angleterre, on obtiendrait facilement de l'Allemagne la rétrocession de cette colonie à l'Angleterre, moyennant une compensation à accorder à l'Allemagne sur quelque autre point du continent africain ; quant au Mozambique, colonie portugaise située sur le littoral opposé, avec la magnifique baie de Delagoa-Bay, les embarras financiers contre lesquels se débattait si péniblement alors le Portugal autorisaient à croire que les scrupules patriotiques du gouvernement portugais se calmeraient devant l'offre d'une large compensation pécuniaire.

Il fallait tout d'abord s'assurer de l'assentiment des chefs des deux républiques à la fédération projetée ; Cecil Rhodes prit personnellement en main cette délicate négociation, et s'aboucha successivement avec les deux présidents de ces États ; le président de l'État libre fit un accueil favorable à ses ouvertures ; il n'en fut pas de même du président Kruger qui opposa un refus péremptoire à ses propositions ; cette déception, qui mettait à néant les projets grandioses qu'il méditait, causa à Cecil Rhodes une vive irritation, et tous ses efforts tendirent dès lors à amener, de quelque manière que ce fût, une intervention armée de l'Angleterre dans ses affaires du Transval.

IV

Nous arrivons à l'œuvre capitale de Cecil Rhodes, œuvre qu'il a accomplie avec une énergie et une habileté consommées et qui, à elle seule, devrait suffire à immortaliser son nom ; nous voulons parler de l'adjonction à l'Empire britannique de cette immense contrée sans dénomination fixe, d'une superficie de 300 000 kilomètres carrés comprise entre le Limpopo et le Zambèze, et qui était alors occupée en grande partie par les Matabêtes, tribu belliqueuse issue du peuple zoulou, lequel avait jadis donné tant de tablature aux Anglais dans le Natal.

A ce moment, en 1888, la *fièvre de l'or* sévissait dans le Transval, et un grand nombre de Boers et d'aventuriers de toutes nationalités se pressaient sur les bords du Limpopo,

prêts à franchir ce fleuve pour se mettre en quête de nouveaux pâturages et de nouvelles mines à exploiter ; de plus, on prêtait, à tort ou à raison, au gouvernement allemand, des vues d'annexion de cette contrée ; pour déjouer ces tentatives, il fallait gagner les Allemands de vitesse, et sur l'ordre de Cecil Rhodes, M. Maffat, commissaire anglais dans le Bechuanaland britannique, se mit en rapport avec Lobeugula, chef suprême des Matabêtes. Cecil Rhodes, jugeant que les rassemblements des Boërs sur les bords du Limpopo étaient de nature à entraver les négociations engagées en ce moment avec Lobeugula, se transporta de sa personne à Prétoria, et son ascendant sur le vieux président Kruger était tel qu'il obtint de lui la publication d'un arrêté interdisant aux Boërs de poursuivre leur *trek,* sous peine des punitions édictées pour infraction aux lois du pays.

L'émissaire anglais, réussit dans les négociations et conclut avec le chef nègre, sous le couvert d'un simple pacte d'amitié, un traité par lequel ce chef s'interdisait toute vente ou cession d'aucune portion du territoire soumis à son autorité sans s'être préalablement assuré de l'assentiment de l'Angleterre ; c'était implicitement comprendre cette contrée dans la zone d'influence de l'Angleterre ; c'était la première étape sur l'annexion.

Une nouvelle étape ne devait pas tarder à être franchie ; vers le milieu de l'année 1888, Cecil Rhodes, assisté de deux autres négociateurs, s'aboucha avec Lobeugula et entama avec le chef nègre des négociations ayant pour but l'obtention du monopole exclusif de l'exploitation de toutes les mines existant sur son territoire, à l'exception de celles qui auraient fait l'objet de concessions antérieures. Ces négociations aboutirent à un traité en forme, aux termes duquel Lobeugula abandonnait aux concessionnaires toutes les mines en question, à la charge par ceux-ci de lui servir une rente annuelle de 1 260 livres, de mettre à sa disposition une canonnière tout armée sur le Zambèze, et de lui fournir 1 000 rifles Martini avec 100 000 cartouches (1).

---

(1) Nous croyons intéressant de rapprocher la cession faite par Lobeugula de toutes les mines de sont pays de la convention passée, il y a trois siècles. entre l'Empereur du Monomotapa, alors souverain de ce pays, et Diego Simoens Ma-

Mais ce n'était pas tout ; pour donner une valeur légale et une sanction aux arrangements qui venaient d'être conclus, il fallait encore obtenir de Lobeugula qu'il réclamât le protectorat de l'Angleterre, et, sur ce point, le chef des Matabêtes se montra assez rétif ; mais il avait affaire à de fins diplomates qui lui représentèrent habilement les dangers auxquels il resterait exposé de la part de cette tourbe d'aventuriers rassemblés sur les frontières de ses États ou tout prêts à envahir son territoire, tandis qu'avec l'appui de l'Angleterre, il serait assuré de l'ordre et de la paix dans ses États. Ces considérations triomphèrent des dernières hésitations du chef nègre, et il fut convenu qu'une députation de Matabêtes se rendrait en Angleterre pour solliciter, au nom du roi Lobeugula, la protection de l'Angleterre. Ainsi fut fait : les envoyés de Lobeugula obtinrent à Londres un grand succès de curiosité, et la Reine, après les avoir reçus en audience privée, daigna faire un accueil favorable à la demande qu'ils étaient chargés de lui transmettre.

Les choses étant ainsi réglées, les promoteurs de l'entreprise, avec l'esprit de décision et la promptitude qu'apportent les Anglais dans l'exécution de leurs desseins, se mirent immédiatement en mesure de mettre en valeur les territoires qui leur étaient concédés ; à cet effet, ils rétrocédèrent leurs

---

deira, capitaine-major de Tété, stipulant au nom du roi de Portugal, ladite convention portant donation de ces mêmes mines au roi de Portugal, en reconnaissance des secours que les Portugais avaient prêté à l'Empereur pour repousser les agressions d'un de ses vassaux.

Cet acte, daté du 7 août 1607, portait en substance ; « que l'Empereur donnait toutes les mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain et de plomb qui se trouvaient dans son empire au roi de Portugal, à la condition que ce prince l'aiderait de ses forces militaires et le reconnaîtrait pour son frère d'armes ; que l'année suivante il enverrait un de ses fils avec un ambassadeur à Goa ; qu'il remettrait dès à présent deux de ses fils à Diego Simoens et qu'il lui confierait bientôt deux de ses filles pour les faire chrétiennes(*). »

L'état actuel des finances du Portugal tendrait à nous faire croire que ce pays n'a pas tiré grand profit des avantages que lui assurait la convention dont nous venons de parler, puisque pendant longtemps il n'était expédié chaque année, du Zambèze à destination de Lisbonne que 130 livres pesant d'or; il est à souhaiter dans l'intérêt de ses actionnaires, que la *Chartered* tire un meilleur parti de la source de richesses qu'elle tient de la libéralité de feu le roi Lobeugula.

(*) *Guillain*, Documents sur l'histoire et la géographie de l'Afrique orientale, page 420.

droits à une puissante compagnie, constituée le 29 octobre 1889 par une charte royale sous le nom de *The British South Africa company*, au capital initial de un million de livres sterling (1); cette compagnie comptait parmi ses administrateurs les personnages les plus qualifiés du Royaume-Uni par leur naissance, leur fortune et leur position sociale, entre autres le duc d'Abercorn, une des sommités du peerage anglais, le duc de Fife, gendre du prince de Galles, et enfin Cecil Rhodes qui fut désigné comme administrateur délégué; la Compagnie fut investie pour une durée de 25 ans, sous la réserve des droits des indigènes, et sous le contrôle d'un commissaire de la Reine, de droits presque souverains sur toute l'étendue des territoires concédés, droits analogues à ceux qu'exerçait jadis la compagnie royale des Indes orientales.

C'est à Cecil Rhodes qu'échut la laborieuse et difficile tâche de mettre en valeur et d'administrer les immenses territoires qui composaient le domaine de la *Chartered*; dès l'année suivante (1890) une colonne de 500 pionniers, sous les ordres du major F. Johnson partait du Bechuanaland britannique pour aller, après une marche de 1 000 kilomètres à travers un pays dépourvu de routes, fonder dans le Mashonaland les forts de Tuli et de Salisbury, ce dernier destiné à être le chef-lieu provisoire des établissements de la Compagnie. D'après les conventions arrêtées avec Lobeugula, le Mashonaland, c'est-à-dire la partie orientale de ses États, devait tout d'abord être mise en valeur; c'est en voulant procéder aux travaux préliminaires de cette mise en valeur que les Anglais se trouvèrent en conflit avec le Portugal, qui, s'appuyant sur ses droits historiques et plusieurs fois séculaires sur le district de Manica, s'opposait à l'annexion de cette contrée par la *Chartered*. Sous l'impulsion énergique de Cecil Rhodes, les administrateurs de la Compagnie tranchèrent brutalement le différend en dispersant la troupe du colonel Païva d'Andrade qui occupait le pays, et

(1) On l'appela par abréviation la *Chartered*; il avait été créé précédemment en Angleterre trois autres compagnies constituées sous le même régime: la *British North Borneo Company, la British Niger Company*, enfin la *British East Africa Cy*. De ces trois compagnies, la première est la seule qui ait jusqu'à ce jour obtenu des résultats tangibles pour ses actionnaires.

en envoyant les officiers portugais prisonniers de guerre au Cap.

A la suite de ces événements, les négociations entamées depuis plusieurs mois avec le Portugal aboutirent à un traité de délimitation signé le 2 juin 1891, par lequel le Portugal subissant la loi du plus fort, renonçait sans réserve à la possession du Mashonaland et du Nyassaland et s'engageait, en outre, à construire un chemin de fer dans la vallée du Pongué afin d'assurer aux nouveaux territoires britanniques une communication directe avec la mer.

Des difficultés d'un autre ordre et de nouvelles épreuves ne devaient pas tarder à entraver pour un certain temps le développement de la colonisation dans les territoires de la *Chartered*.

Un homme d'État fort en vue à cette époque, feu lord Randolph Churchill, avait eu la fantaisie d'aller s'assurer *de visu* de la réalité des ressources et des chances d'avenir que présentait la nouvelle acquisition de l'Angleterre. Après un séjour de quelques semaines dans la Rhodésie, lord Churchill, de retour en Angleterre, crut devoir publier les impressions qu'il avait rapportées de son voyage, et qui n'étaient certes pas de nature à encourager l'émigration dans ce pays ; d'après le noble lord, les fameuses mines d'or, dont on faisait miroiter les incalculables richesses devant un public affolé, ne constituaient qu'un leurre trompeur, puisqu'elles étaient depuis longtemps épuisées ; le climat rendait le pays absolument inhabitable pour les Européens, et les dispositions hostiles des indigènes mettraient obstacle pendant longtemps encore à toute tentative sérieuse de colonisation. Ces révélations jetèrent une douche froide sur l'enthousiasme avec lequel avaient été accueillies les déclarations de Cecil Rhodes, et les actions de la *Chartered* qui avaient dépassé le prix de 4 livres, tombèrent brusquement au prix de 12 shillings.

Les administrateurs de la Chartered firent bravement tête à l'orage, et les organes de la presse qui leur étaient dévoués s'appliquèrent à faire ressortir ce que les appréciations du noble lord présentaient d'invraisemblable, en ajoutant que sa réputation d'excentricité ne permettait d'ailleurs de n'ajouter qu'une médiocre créance à ses allégations ; bref ces fâcheuses impressions s'effacèrent progressivement et les attaques de lord Churchil tombèrent dans l'oubli.

Mais des difficultés d'une nature plus sérieuse fournirent bientôt à Cecil Rhodes de nouvelles occasions de mettre en relief l'énergie et l'esprit de décision dont il avait déjà donné tant de preuves.

Depuis quelque temps, les Matabêtes avaient pris une attitude hostile qui avait fini par se traduire en une révolte ouverte ; les forces de police dont disposait la Compagnie suffirent à réprimer assez rapidement cette première rébellion qui entraîna une dépense de 100 000 livres, que Cecil Rhodes prit, dit-on, à sa charge personnelle.

Dix-huit mois plus tard, un nouveau soulèvement des Matabêtes exigea un effort plus sérieux, qui obligea les administrateurs de la Rhodésie à réclamer le concours des troupes impériales, lesquelles, sous le commandement du général Carrington, entrèrent en campagne contre les rebelles ; ceux-ci furent repoussés et vaincus, mais non désarmés, et la campagne menaçait de se prolonger longtemps encore, quand Cecil Rhodes, pour y mettre fin, imagina un coup d'audace incroyable ; avec trois de ses amis et deux gardes indigènes, sans escorte et sans armes, il pénètre dans le camp ennemi, se rend dans l'enceinte où se tenaient les chefs Matabêtes, et leur parle avec une telle autorité, que ceux-ci, terrorisés par ses menaces, jettent leurs armes à ses pieds et se soumettent sans conditions ; la Rhodésie était désormais définitivement conquise.

Bien que la charte royale eût limité le champ d'opérations de la Compagnie aux territoires compris entre le Limpopo au Sud et le Zambèze au Nord, une clause de la charte concédait à la Compagnie la faculté de s'étendre sur les territoires situés au delà de ces limites qu'elle viendrait à acquérir par achat ou traités passés avec les chefs indigènes ; c'est ainsi que, usant de cette faculté, elle s'annexa successivement le pays des Barotsés et le Nyassaland, situés au Nord du Zambèze, en privant ainsi les colonies portugaises d'Angola et de Mozambique situées sous la même latitude, mais sur les bords opposés de la mer, de l'espoir qu'elles caressaient de voir leurs hinterlands se joindre un jour à travers l'Afrique centrale, en vertu de la théorie de l'arrière-pays, consacrée par le congrès de Berlin.

V

Nous arrivons, en 1895, à cette lamentable aventure du raid Jameson, qui dénote, suivant nous, une regrettable défaillance dans l'esprit d'ordinaire si pondéré et si sagace de Cecil Rhodes, entreprise aussi mal conçue qu'imprudemment engagée devait inévitablement aboutir à un désastre.

L'annexion de la Rhodésie avait semblé amoindrir dans une notable mesure la force défensive du Transvàl, qui se trouvait désormais isolé et enserré de tous côtés par des possessions britanniques. Cecil Rhodes crut le moment venu de frapper un grand coup, en fomentant à Johannesbourg des troubles pouvant éventuellement amener l'intervention armée de l'Angleterre en faveur de ses nationaux.

Il était depuis longtemps déjà en relations suivies avec les immigrés anglais de Johannesbourg, qui, suivant ses instructions, réclamaient impérieusement le droit de vote et les autres droits politiques accessoires, droits que le président Kruger s'obstinait à leur refuser : la fermentation des esprits augmentait chaque jour à Johannesbourg, où de nombreuses caisses d'armes et de munitions avaient été subrepticement introduites ; les revendications des Uïtlanders se produisaient sur un ton de plus en plus menaçant, et, pour se mettre en plus complète communion d'idées avec les conjurés, Cecil Rhodes envoya à Johannesbourg son frère, le colonel Rhodes, muni de ses pleins pouvoirs. On apprit bientôt qu'un corps de 800 hommes, commandé par le Dr Jameson et des officiers anglais avait pénétré dans le Transval et se dirigeait à marches forcées sur Johannesbourg, sans tenir aucun compte d'un ordre du haut commissaire anglais enjoignant au Dr Jameson de rétrograder et de repasser la frontière, ordre accompagné d'une injonction conçue dans le même sens par l'agent diplomatique anglais accrédité à Prétoria (1). Mais les Boers étaient sur leurs gardes, car le gou-

(1) L'attitude comminatoire de ces deux fonctionnaires à l'encontre du Dr Jameson est attestée par le président Kruger lui-même, d'après ses mémoires

vernement était informé que toutes les forces de police de la Rhodésie se trouvaient en ce moment massées près de Mafeking, sur la frontière du Transval, prêtes à envahir ce pays au premier signal.

Le général Kronje(1), avec ses Boers, se porta à la rencontre de Jameson, le battit et finalement le contraignit à se rendre sans conditions avec toute sa troupe. Ainsi finit cette folle équipée qui ne pouvait présenter quelques chances de succès que si l'offensive partie des frontières eût coïncidé avec un mouvement insurrectionnel à Johannesbourg, mouvement qui avait été certainement concerté, mais qui ne se produisit pas en temps utile, par suite de circonstances restées inconnues.

On sait que Jameson (2) et ses compagnons ont été remis aux autorités du Natal pour être jugés d'après les lois de leur pays. Quant aux conspirateurs de Jonnanisbourg, ils furent traduits devant une Cour martiale qui condamna les principaux d'entre eux à la peine de mort, peine qui fut convertie peu après en celle du bannissement avec une amende de 25 000 francs ; quant aux conjurés de moindre envergure, ils furent condamnés à des peines variant de 6 mois à un an de prison.

Tel fut l'épilogue de cette aventure, que l'histoire flétrira à bon droit comme un acte de flibustiers, et qui eut pour résultat d'amoindrir considérablement le prestige qui s'attachait jusqu'alors au nom de Cecil Rhodes ; celui-ci, du

---

qui ont été publiés en feuilletons par le journal *La Patrie,* au cours de l'année dernière ; l'intervention certaine du haut commissaire dans cette circonstance doit également faire écarter l'accusation de complicité qu'une presse malveillante a cherché à faire peser sur M. Chamberlain, à l'occasion de l'agression de Jameson, cette intervention n'ayant pu se produire que d'après des instructions reçues du Colonial Office.

(1) Le général Kronje, dont le nom revient fréquemment au cours de la guerre Sud-Africaine, est français d'origine ; il descend, dit-on, d'un *Crosnié* ou *Cronier*, un des nombreux huguenots français qui émigrèrent au Cap à la suite de la révocation de l'édit de Nantes.

(2) Le Dr Jameson, après avoir purgé, en partie du moins, la peine qui avait dû lui être infligée par la justice de son pays, ne se montra pas moins, après la mort de Cecil Rhodes, le fidèle continuateur de sa politique ; après avoir été nommé par le Gouvernement anglais à la direction des affaires de la Chartered, il entra au corps législatif de la colonie du Cap, et est aujourd'hui premier ministre de cette colonie.

reste, à la suite de ces événements, crut devoir se démettre de toutes ses fonctions, à l'exception de celle de membre du Conseil privé de la Reine, dont il avait été investi quelques années auparavant, ce qui tiendrait à faire croire qu'il n'avait pas, malgré tout, démérité aux yeux de son gouvernement (1).

Cette mésaventure ne servit pas moins les desseins de Cécil Rhodes, en ravivant les ferments de haine entre Boers et Anglais, et en préparant ainsi indirectement la guerre et la conquête finale des deux républiques, qui étaient le but auquel il tendait depuis son entrée dans la vie politique.

VI

Ainsi qu'il était facile de le prévoir, les rapports entre Anglais et Boers ne firent que s'envenimer durant les années qui suivirent le raid Jameson, les Uïtlanders persistant plus que jamais à revendiquer des droits qui leur étaient non moins obstinément refusés par le président Kruger ; mais cette fois le chef du Colonial Office, M. Chamberlain, renonçant désormais à l'attitude irrésolue et ambiguë qu'il avait observée jusqu'alors, prit ouvertement parti pour les Uïtlanders, en exigeant qu'ils fussent admis à l'exercice de tous les droits politiques dont jouissaient exclusivement les Burgers ; ceux-ci ne se faisaient pas illusion sur l'issue inévitable de la crise, et accumulaient de formidables moyens de défense dans le Transval aussi bien que dans l'Orange, ce dernier pays étant lié au Transval par un traité d'alliance offensif et défensif conclu l'année précédente.

Nous parlerons fort peu de cette guerre dont les péripéties sont encore présentes à toutes les mémoires ; les spécialistes du métier attribuent la cause des échecs subis au début de la guerre par les armes anglaises à l'insuffisance technique des généraux auxquels a été confiée tout d'abord la

(1) Une note d'un caractère officieux, insérée au *Times*, fait connaître au public que Sir Cecil Rhodes, bien que démissionnaire des fonctions d'administrateur délégué de la Chartered, resta chargé de la direction des intérêts de cette compagnie.

direction des opérations militaires, ainsi qu'à l'ignorance où l'on était des moyens de résistance que les Boers ont pu opposer à leurs agresseurs ; enfin, après une période de temps qui s'est prolongée au delà de toute prévision, et des alternatives de succès et de revers obtenus ou subis tour à tour par chacun des adversaires, la guerre s'est terminée par le traité de paix de Vereindiging, conclu avec les chefs boers, traité dont les conditions modérées font honneur à l'Angleterre, tout en ménageant l'amour-propre des Boers et en leur donnant, dans la limite du possible, toutes les satisfac tions qu'ils étaient en droit d'espérer (1).

Pour en revenir à Cecil Rhodes, celui-ci, dès le début des hostilités, avait cru de son devoir de se transporter de sa personne à Kimberley, pour pourvoir à la sauvegarde des intérêts de la Compagnie de Beers, dont il était resté le Directeur. Une armée nombreuse de Boers, commandée par le général Kronje, n'avait pas tardé à investir la ville de Kimberley ; Cecil Rhodes prit une part active à la défense de cette place, donnant à tous l'exemple du courage et du sang-froid ; enfin, après un siège qui se prolongea pendant plusieurs mois, l'œuvre de la délivrance s'accomplit par l'arrivée si opportune du général lord Roberts, suivie de la

---

(1) Malgré l'accord si heureusement conclu entre les belligérants à la suite de la convention de Vereindiging, la campagne de dénigrement entreprise contre les Anglais poursuit son cours et il n'est pas de jour où certains journaux ne reviennent avec insistance sur les *abominables cruautés* dont les camps de concentration auraient été le théâtre au cours de la dernière guerre. Quelques mots suffiront pour démontrer l'inanité de ces ridicules accusations.

En abandonnant leurs fermes pour aller rejoindre leurs commandos, des Boers en assez grand nombre s'étaient médiocrement souciés de pourvoir à la subsistance de leurs familles pendant la durée de leur absence ; les autorités militaires anglaises fort préoccupées de cet état de choses, résolurent de rassembler dans des lieux déterminés les femmes, les enfants et les vieillards abandonnés dans ces fermes et exposés à mourir de faim et de misère, de pourvoir à leur subsistance et de leur assurer les soins médicaux dont ils pourraient avoir besoin ; cette mesure constitue, à notre avis, un acte d'humanité qui ne peut qu'honorer grandement les autorités qui en ont pris l'initiative.

Que des épidémies aient pu se produire dans ces agglomérations d'individus déjà affaiblis par leurs souffrances et leurs privations antérieures ; que les soins médicaux aient pu, à certains moments, faire défaut, ce sont des accidents et des à-coups qui s'expliquent naturellement par le désarroi résultant de l'état de guerre, et dont il serait souverainement injuste de faire peser la responsabilité sur l'administration anglaise.

défaite et la capture de Kronje et de son armée. Mais les fatigues et les privations endurées par Cecil Rhodes pendant ce long siège avaient irrémédiablement altéré sa santé et réveillé le mal inexorable qui sommeillait en lui ; ce rude lutteur est mort en emportant dans sa tombe le regret de voir inachevée l'œuvre à l'accomplissement de laquelle il avait consacré toute son énergie et toute son intelligence. L'Angleterre a vivement ressenti la perte qu'elle a faite, car Cecil Rhodes a été, en se plaçant au point de vue anglais, un grand patriote, dans le sens le plus noble et le plus élevé du mot, et les erreurs et les fautes même qu'on peut à bon droit lui reprocher trouvent leur excuse dans le mobile qui l'a constamment guidé, la grandeur de sa patrie. Ses compatriotes seront bien inspirés en réalisant le projet qu'on leur prête de lui élever un monument commémoratif sur les lieux même qui furent le théâtre de ses travaux et de son infatigable activité.

VII

En présence des faits accomplis, il serait oiseux d'épiloguer sur le bien ou mal fondé des griefs qu'Anglais et Boers articulent les uns contre les autres, les premiers pour motiver leur agression, les autres pour justifier la longue résistance qu'ils ont opposée à leurs agresseurs ; il ne s'agit plus aujourd'hui que d'examiner la situation qui est faite aux Boers, et l'avenir que leur ouvre le nouvel état de choses résultant de la conclusion de la paix et de l'incorporation des deux républiques de l'Empire britannique.

Nous voulons bien croire qu'il y a peut-être une certaine dose d'exagération dans le tableau que nous tracent des Boers certains de leurs détracteurs qui nous les représentent comme des paysans grossiers et ignorants, d'intelligence obtuse, réfractaires à tout progrès social, ayant l'esprit figé dans les pratiques d'un béat et étroit bigotisme.

Tout en louant les Boers des vertus familiales qu'on se plaît à leur reconnaître, tout en rendant hommage à leur intrépidité dans la lutte longue et si inégale qu'ils ont soutenue, ainsi qu'à l'indomptable ténacité qu'ils ont apportée

dans la défense de leur indépendance, l'étude impartiale des faits que nous relevons dans leur histoire nous oblige cependant à dire qu'il y a une part de vérité dans les reproches qu'on leur adresse, et le Dr Kuyper, leur ardent et habile défenseur, est implicitement amené à le reconnaître, en ajoutant que leur régime politique n'était certainement pas un modèle à suivre.

La libérale Angleterre ne marchande pas les libertés politiques à ses colonies, et rien n'autorise à croire qu'elle soit disposée à se soustraire à l'engagement solennel qu'elle a pris à la face de l'Europe de doter d'un gouvernement responsable, dès qu'elle jugerait le moment opportun, les deux États qu'elle vient d'adjoindre à son empire (1). Or, dans l'Orange comme dans le Transval, les Boers forment la majorité de la population, et malgré l'afflux d'étrangers et le surcroît de population qu'amènera certainement le développement industriel et commercial de ces contrées, la prolificité légendaire des Boers leur assurera pendant bien des années encore la supériorité numérique ; si donc les Boers doivent se résigner à la perte définitive de leur indépendance, rien ne s'oppose à ce que, par le jeu normal des institutions parlementaires, le pouvoir ne revienne un jour en leurs mains.

Pour les encourager dans cet espoir, ils ont sous les yeux l'exemple de la colonie autonome du Cap, dont la population est en majorité d'origine hollandaise et où le pouvoir a été pendant plusieurs années aux mains des Afrikanders, sans que le loyalisme de la majorité des habitants de cette colonie ait été jamais mis sérieusement en question.

On pourrait leur citer l'exemple plus topique encore du Canada, dont le premier ministre est un Français d'origine, bien que les Français ne constituent que le tiers de la population totale du *Dominion* ; les Canadiens français, après une lutte sanglante et acharnée entreprise jadis pour conquérir l'égalité des droits politiques, ont fini par devenir les ci-

---

(1) Le secrétaire d'État des Colonies a tout récemment renouvelé cette assurance au Parlement, en ajoutant que, suivant ses prévisions, les deux anciens états Boers pourraient, dès l'année prochaine, être appelés à jouir d'un gouvernement autonome.

toyens paisibles d'une colonie prospère et qui ne relève que nominalement de la couronne d'Angleterre.

Les Boers auront assurément à surmonter quelques difficultés pour améliorer la situation que leur ont faite les événements et pour obtenir leur participation effective et progressive dans la gestion des intérêts de leur pays ; les plus éclairés et les plus judicieux de leurs chefs reconnaissent eux-mêmes la nécessité de remédier tout d'abord, par une large diffusion de l'instruction publique, à l'ignorance on peut dire presque phénoménale de leurs compatriotes ; nous croyons, quant à nous, qu'il leur faudra, en outre, secouer leur apathie native, renoncer à leurs traditions surannées, entrer résolument dans le courant du progrès moderne, faire enfin de sérieux efforts pour s'élever au niveau de la culture intellectuelle de leurs vainqueurs de hier, dont ils sont devenus aujourd'hui les égaux et les concitoyens.

C[te] Th. Hallez.



Les mœurs anglaises à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe.

Rarement, l'Angleterre dans son aristocratie, dans sa littérature, dans son art, brilla d'un éclat plus vif qu'à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. Pourtant, malgré le haut degré qu'atteignit à ce moment la culture intellectuelle des classes supérieures, jamais il ne régna chez l'aristocratie anglaise une telle dépravation des mœurs. Le jeu et l'orgie étaient les passe-temps habituels de la noblesse aussi bien que des hommes politiques, des littérateurs et des artistes les plus en vue ; chaque jour apportait son duel ou son scandale retentissant ; le sentiment de la dignité personnelle et morale semblait s'être éteint à jamais ; les membres du Parlement assistaient aux séances et votaient ivres, semblables en cela aux magistrats qui rendaient leurs terribles verdicts entre un repas copieusement arrosé et une partie de farraud ; les tavernes étaient le lieu de réunion préféré des littérateurs et les plus fameux artistes menaient une vie en comparaison de laquelle celle du bohême le plus dévergondé de nos jours est la conduite d'un enfant sage.

Les souverains eux-mêmes n'étaient pas les derniers à donner l'exemple de la débauche ; ils ne buvaient ni ne jouaient avec moins de fureur que leurs courtisans, usaient seulement de leur rang pour ne pas payer leurs dettes d'honneur. Georgiana, duchesse de Devonshire, était une des joueuses les plus intrépides de son temps. Bien que ses dettes de jeu lui fissent la vie la plus malheureuse, elle n'en continuait pas moins à s'abandonner à cette passion, et, loin de chercher à s'en défaire, s'ingéniait à se tromper elle-même

sur l'importance des pertes qu'elle subissait. Elle avait ainsi convenu avec ses partenaires habituels que la somme jouée entre eux serait double ou même triple du chiffre énoncé. « Il lui arriva ainsi, rapporte Sheridan, de perdre en une seule soirée quinze cents livres (37 500 francs) alors que l'on croyait qu'elle n'en avait perdu que cinq cents. » Elle était tellement accablée par l'importance de la somme qu'il fallut littéralement la porter dans sa voiture. De telles leçons la laissaient incorrigible ; elle passait chacune de ses journées à se demander comment elle s'acquitterait des dettes contractées la veille. Le duc de Devonshire lui-même n'offrait pas l'exemple d'une vie plus édifiante, et rares étaient les jours où il rentrait chez lui avant l'aube. Il trouvait sur son chemin l'échope d'un savetier déjà au travail, et comme les passants étaient rares à cette heure matinale, le duc et le savetier se saluaient : « *Bonsoir* mon ami, disait le duc. — *Bonjour* monsieur », répondait l'autre.

Aucune extravagance ne paraissait exagérée. Après un dîner chez Lord Temple, au milieu d'une société des plus brillantes, Lord Nugent paria avec le maître de la maison qu'il cracherait dans le chapeau du comte de Bristol, présent à cette soirée. Il tint son pari, cracha comme par inadvertance dans le chapeau du noble lord, auprès de qui il se confondit en excuses. Lord Nugent se félicitait de son succès, quand, le lendemain matin, il reçut un message du comte, par lequel ce dernier demandait immédiate satisfaction pour l'outrage reçu la veille, fixant même l'heure et l'endroit de la rencontre. Le malheureux parieur ne réussit à se tirer de ce mauvais pas qu'avec la plus grande peine, encore le comte de Bristol exigea-t-il de lui des excuses publiques devant ces mêmes personnes en présence desquelles il avait subi l'affront. Après que Byron eut publié son « Childe Harold », toutes les dames de la plus haute aristocratie se mirent à lui faire ouvertement des avances, et la moins acharnée d'entre elles n'était pas Lady Caroline Lamb, dont le mari, Lord Melbourne, devint plus tard premier ministre. Elle écrivit un jour au poète que s'il avait besoin d'argent, ses bijoux étaient à sa disposition. Bien plus, si Byron était invité à quelque fête dont elle ne faisait pas partie, Lady Lamb ne manquait jamais de faire les cent

pas devant la maison où avait lieu la soirée, jusqu'à la sortie de son poète.

Les mœurs parlementaires n'étaient pas moins déréglées. Le verre d'eau, cher à nos honorables, était inconnu. On vit Pitt entrer dans la Chambre des Communes avec trois bouteilles de porto sous le bras et vers la fin de son discours — qui, paraît-il, n'en avait pas été moins brillant, — ivre au point de s'étonner de voir deux présidents au lieu d'un. De tels états lui étaient coutumiers. Dans un dîner, rapporte Huskisson, Pitt tremblait au point qu'il lui fallait soutenir sa main droite avec sa main gauche pour prendre du sel. Un jour, il lui arriva d'entrer avec son ami Dundas dans un cabaret qu'ils trouvèrent sur la route de Walmer à Londres. Le peintre Stothard s'y trouvait au même moment. Le lendemain matin, lorsqu'ils remontèrent dans leur voiture, le patron de l'auberge demanda au peintre s'il avait remarqué ces deux clients. « — Oui, répondit-il. Ce sont Pitt et Dundas. — Eh bien, Monsieur, combien de vin croyez-vous qu'ils ont bu cette nuit ? » Et comme Stothard ne pouvait pas deviner : « Sept bouteilles, monsieur ! » A ce moment là, qu'on ne l'oublie pas, sonnait l'heure la plus grave peut-être dans l'histoire de l'Europe.

Fox n'était pas plus rangé. Jeune, il avait été un des dandys les plus en vue de Londres. De même que nos snobs d'aujourd'hui mettent un point d'honneur à ne rien porter qui ne vienne de Londres, les élégants d'alors, par un juste retour, s'ingéniaient à ne rien porter qui ne vint de France. C'est ainsi que Fox et Lord Carlisle firent le voyage de Paris à Lyon sans autre but que d'acheter des gilets, et durant tout le voyage — long et pénible à cette époque — ils n'eurent pas d'autre sujet de conversation. Plus tard, il préféra à ces futilités des vices plus solides. Bien qu'il sut boire bravement quand l'occasion s'en présentait, il était plus joueur qu'ivrogne. Lord Tankerville assure avoir joué aux cartes avec Fitzpatrick et Fox à Brooke's House de dix heures du soir à six heures de l'après-midi du jour suivant, c'est-à-dire pendant vingt heures consécutives. Les joueurs tombaient de sommeil au point que les valets devaient se tenir derrière eux et leur dire ce qu'il fallait jouer. La chance était le plus souvent défavorable à Fox. Après

avoir perdu tout ce qu'il avait, après avoir joué sur parole tant qu'il pouvait tenir les cartes, au lieu de récriminer contre la mauvaise fortune qui s'acharnait après lui comme il est naturel dans ces circonstances, il avait accoutumé de mettre sa tête sur la table pour retenir sa place, et vaincu par la fatigue de se mettre à dormir avec le même calme que s'il eût tranquillement passé la nuit dans son lit. Malgré cette passion du jeu, à laquelle il sacrifiait tout, la culture intellectuelle de Fox était des plus développées. Il écrivait et parlait couramment le français, lisait, dit-on, les historiens romains et grecs dans le texte, et c'était dans leur lecture qu'il se consolait de la cruauté de la chance à son égard. Ayant, pendant une de ces homériques parties de farraud auxquelles il se complaisait, avec Topham Beauclerk, un de ses intimes, été plus lourdement éprouvé qu'à l'ordinaire, il rentra chez lui, vers les six heures du matin, dans un état d'esprit voisin du désespoir. Craignant les conséquences d'une agitation d'autant plus inquiétante que Fox n'était pas coutumier du fait, Beauclerk, après avoir pris un peu de repos, partit chez ce dernier pour le calmer, et au besoin l'éloigner d'une détermination fatale. Le domestique auquel il demanda, non sans appréhension, si son maître était déjà levé, lui répondit que Fox était dans sa bibliothèque. Beauclerk y bondit, s'attendant à trouver un forcené clamant son malheur et accusant avec violence les hommes et les choses d'être causes de sa ruine ou un joueur abattu et plongé dans un morne désespoir. En proie à ces sombres images, il ouvre en tremblant la porte et trouve Fox profondément absorbé dans la lecture d'un Hérodote grec. Comme Beauclerk, heureux de retrouver son ami dans un calme qu'il était loin d'attendre l'en félicitait : « Que voulez-vous donc que je fasse ? dit Fox. Vous savez bien que j'ai perdu mon dernier shilling ! »

Les créanciers de Fox eurent souvent à souffrir de sa passion du jeu. En 1803, après que la paix d'Amiens eût été signée, il n'y eut pas d'Anglais jouissant de quelque notoriété par son origine, sa fortune, sa haute situation politique ou sa réputation artistique ou littéraire qui n'eut à cœur de voir ou de revoir la ville dans laquelle de si grands événements venaient de se dérouler. Dès les tout premiers jours qui suivirent la signature du traité, quatre-vingts membres

du Parlement anglais débarquèrent en France. Parmi eux se trouvait Fox. Junot, qui était alors gouverneur de Paris, prépara au parlementaire anglais le plus hospitalier accueil. Il y eut même une entrevue entre le Premier Consul et Fox, pendant laquelle Bonaparte se mit en frais d'amabilité, tandis que son visiteur recevait ses avances avec une froideur non dissimulée. L'opinion publique en Angleterre ne lui fit pas moins un violent reproche d'avoir accepté une entrevue avec le Premier Consul. — Fox, pour en revenir à notre sujet, avait, pendant ce voyage, contracté envers un fournisseur une dette de trois cents guinées qu'il paraissait d'ailleurs ne devoir payer jamais. Ayant un jour reçu du domestique la réponse habituelle que M. Fox n'avait pas d'argent et ne pouvait pas le recevoir, rapporte la duchesse d'Abrantès, le créancier, à bout de patience à force de s'entendre chaque jour remettre au lendemain, bouscula le valet, ouvrit une porte et se trouva devant son débiteur, assis à une table sur laquelle se trouvaient plusieurs milliers de francs en or. Il remarqua naturellement que Fox devait être parfaitement en état de s'acquitter. « Non, répondit celui-ci. Cet argent n'est pas à moi. Tout ce que vous voyez ici doit servir à payer une dette d'honneur. » Le visiteur pourtant ne paraissant pas satisfait de l'explication, Fox entreprit de lui expliquer ce que c'est qu'une dette d'honneur : « Hier soir, dit-il, Sheridan m'a gagné huit cents guinées (plus de vingt et un mille francs) pour lesquels il n'a d'autre garantie que ma parole. S'il m'arrivait quelque accident avant que je m'acquitte de ma dette envers lui, quelle preuve Sheridan pourrait-il donner que je suis son débiteur ? Vous, au moins, avez ma signature que ma famille ne manquerait pas d'honorer. » — « Ainsi, répondit l'autre, c'est parce que votre signature est sur ce billet que je tiens là, que je ne peux pas recevoir mon argent ? Très bien, continua-t-il en déchirant en morceaux la reconnaissance de Fox ; je n'ai maintenant plus d'autre garantie que vous-même et votre dette vis-à-vis de moi est antérieure à celle vis-à-vis de votre créancier d'hier soir. » Fox prit trois cents guinées qu'il tendit à son créancier : « Merci, lui dit-il, d'avoir eu confiance en moi. Voilà ce que je vous dois ; Sheridan devra attendre pour le reste de son argent. »

Fox pourtant ne fut pas toute sa vie le joueur passionné dont je viens de faire un court portrait. Il abjura plus tard ses errements de jeunesse, se fixa à la campagne, près de Londres, devint sobre et rangé, se maria et devint aussi travailleur qu'il avait été joueur. Rogers rapporte que trouvant son écriture des plus mauvaises, il prit des leçons pour l'améliorer. C'était au demeurant un brave homme. Fox, avec son frère le général, assistait à l'ascension en ballon de Lunarsi, la première que l'on vit en Angleterre. A un certain moment, Fox, voulant consulter sa montre, rencontra une main étrangère déjà installée dans la poche de son gilet. « Mon ami, dit-il au visiteur indiscret, vous avez choisi un étrange métier. Croyez-moi ; abandonnez-le ; il finira par vous perdre. — Oh, M. Fox, répondit l'autre, laissez-moi aller. C'est la misère seule qui m'en a amené là ; ma femme et mes enfants meurent de faim. » Fox lui tendit charitablement une guinée. Après que l'ascension eût été terminée, Fox porta derechef sa main vers sa montre. « Ma montre ! s'écria-t-il. Ma montre n'est plus là ! — Oui, répondit le général, je le sais. J'ai vu votre ami vous la prendre. — Vous l'avez vu ? Et vous ne l'en avez pas empêché ? — Vraiment, vous et lui paraissiez en si bons termes que je n'ai pas vu la nécessité d'intervenir. »

A sa mort, Fox laissa des sentiments d'unanimes regrets. « Longtemps après sa mort, raconte Rogers, j'assistais à une fête donnée par le duc de Devonshire à Chiswick House. Sir Robert Adairs et moi allions et venions à travers les appartements. « Dans quelle chambre Fox a-t-il rendu le dernier « soupir ? demanda Adairs. Dans cette chambre même, » répondis-je. Aussitôt Adairs éclata en sanglots avec une violence que n'avais jamais vue chez un homme. »

Je viens de nommer Samuel Rogers. Ce personnage, d'un médiocre intérêt par lui-même, s'était trouvé en relations suivies, parfois même intimes, avec la plupart des personnages marquants de son époque. Après sa mort, ses héritiers publièrent ses « Mémoires » dans lesquelles on trouve plus d'un détail curieux sur les personnalités de l'époque. Rogers connut aussi Byron. Le portrait qu'il en trace n'a rien de flatteur pour le poète. Il le représente comme un personnage fantasque, susceptible, rancunier et grincheux, au total aussi

peu sociable qu'on peut l'imaginer. L'anecdote suivante, que j'emprunte à Rogers, montre quelles étaient ses lubies. Rogers, non plus que Moore et Campbell, qu'il avait invités en même temps, n'avait jamais vu Byron. « Quand nous nous fûmes assis pour le dîner, je lui demandai s'il voulait prendre de la soupe. — Non, il ne prenait jamais de soupe. — Voulait-il prendre du poisson ? — Non, il ne prenait jamais de poisson. — Voulait-il manger du mouton ? — Non, il ne mangeait jamais de mouton. — Mais il boirait au moins un verre de vin ? — Non, il ne buvait jamais de vin. Je me vis donc contraint de lui demander ce qu'il mangeait. « Rien, répondit-il, excepté du pain de munition et de l'eau gazeuse. » Il n'y avait malheureusement rien de cela à la maison ; il dîna donc de quelques pommes de terre écrasées dans son assiette et qu'il arrosa d'un peu de vinaigre. Quelques jours après, je rencontrai Hobhouse. « Combien de temps, demandai-je, Byron pense-t-il persévérer dans sa diète ? — Juste aussi long-Lord temps que vous l'avez remarqué, répondit-il et il me laissa sans me donner d'autre explication. J'eus dans la suite le mot de l'énigme. Byron, après être sorti de chez moi s'était rendu dans son club de Saint-James Street où il s'était fait servir un copieux souper. »

Byron était en effet très amateur de soupers. Après qu'il était rentré chez lui, il jetait sur le papier quatre-vingts ou cent vers qu'il envoyait à l'imprimerie dès le lendemain matin. Il ne brillait pas, par contre, dans la conversation, incapable surtout de donner une réplique. S'il arrivait à quelqu'une des personnes présentes de laisser échapper une observation qui lui était désagréable, il ne répondait rien sur l'instant, mais plusieurs semaines après, alors que tout le monde pensait que c'était là une affaire finie, il se mettait à faire les plus blessantes remarques sur la personne qui l'avait offensé, insinuant qu'il n'exerçait pas là une vengeance déplacée et tardive, mais que c'étaient des observations faites à loisir sur son caractère. Sa société était pourtant des plus recherchée, et l'anecdote que j'ai rapportée plus haut au sujet de Caroline Lamb montre combien il était en faveur auprès des plus grandes dames de l'époque.

Avec Sheridan, l'on retrouve le xviiie siècle et ses orgies. A défaut de son talent d'écrivain, ses parties de farraud avec Fox

eussent suffi à l'immortaliser. Et non seulement il fut joueur, mais il fut encore un des buveurs les plus émérites de son temps, sans plus de mesure dans l'orgie que dans le jeu. Pire encore que ses contemporains, il employait les bénéfices que lui rapportaient ses comédies et les gains importants que lui laissaient les cartes — il avait une chance insolente qui exaspérait Fox — à boire en perdant toute mesure, titubant et vomissant devant les pages de ses amis — il fut toute sa vie trop pauvre pour en avoir — ivre même au point qu'il fallut plusieurs fois le porter dans sa voiture. C'était un causeur agréable et un fin lettré, mais ni l'éclat de sa conservation, ni son génie d'écrivain, ne se révélait avant qu'il n'eût été échauffé par le vin. « Au début d'un dîner, dit encore Rogers, il était généralement silencieux et sans originalité dans ses rares répliques et je l'ai entendu répondre quand on le priait d'accepter un verre de vin. « Non merci, je vais prendre un « peu de bière. » Ces bonnes résolutions de tempérance ne duraient malheureusement pas. Vers la fin du dîner, après qu'il avait bu une quantité raisonnable de vin, il surpassait tout le monde par le charme de sa conversation et la vivacité de son esprit. Mais arrivé à l'ivresse, il devenait littéralement stupide et je me rappelle, après un dîner chez Edward, le fameux éditeur du *Pall Mall,* l'avoir conduit jusqu'à Brooke's House, alors qu'il avait absolument perdu l'usage de la parole. »

Les dernières heures de Sheridan furent tristes. Ses comédies, « l'École du Scandale » et « les Rivaux » se jouaient avec un succès inouï sans rapporter pourtant à leur auteur beaucoup plus que la gloire de les avoir écrites. Sheridan eût-il vécu de nos jours, sa vie, malgré ses vices, se fût sans doute écoulée dans l'opulence, tandis qu'il mourut, traqué par les huissiers, dans un logis misérable. Pourtant jusqu'à la fin, il sut avoir le mot plaisant. Comme son médecin qui craignait de devoir lui faire une opération lui demandait s'il en avait déjà subi : « Non, répondit-il, excepté quand je posais pour mon portrait et quand je me faisais couper les cheveux. » Il avait de fort beaux yeux, et il en était très fier. « Dites à Lady Besborough, dit-il à Rogers à son lit de mort, que mes yeux regarderont le couvercle de mon cercueil avec le même éclat qu'à l'ordinaire. » Quand il sentit approcher

l'heure suprême il se repentit sincèrement du dérèglement de sa vie et fit preuve de profonds sentiments de piété. L'évêque de Londres fut appelé pour lui lire les dernières prières, mais il arriva quand Sheridan était déjà à l'agonie. Telle fut la fin d'un écrivain dramatique qui, après Shakespeare fut un des plus fameux de l'Angleterre.

Sheridan ne fut pas le seul à vivre dans la dissipation et à mourir dans la misère. Un des plus illustres peintres anglais, le plus illustre peut-être, George Morland, se rendit, s'il est possible, plus tristement fameux encore par une vie de débauches effrénées. Né à Londres en 1763, il fut, pour ainsi dire, artiste dès sa naissance, étant fils et petit-fils de peintres jouissant eux-mêmes d'une certaine réputation, et l'on rapporte que, dès l'âge de cinq ans, ses dessins pouvaient être comparés avec avantage à ceux d'étudiants déjà expérimentés. Un jour, Nathaniel Hone étant en visite chez Morland le père, celui-ci désigna fièrement son fils, disant : « Est-ce que mon fils n'est pas un enfant qui promet ? » Le père s'absentant un instant pour aller chercher des dessins de son fils, le laissa en tête à tête avec le visiteur. « Eh bien, Master George, à quoi passez-vous votre temps ? » demanda Hone. Le futur peintre, qui était alors un gamin de treize ans, grogna un juron. « A embrasser les filles, » répondit-il. Quand le père rentra dans la chambre : « J'ai causé avec George pendant votre absence, remarqua Hone, et certainement... il promet ! »

Quatre ans plus tard, âgé seulement de dix-sept ans, Morland quitta la maison de son père et partit pour Margate pour mener vie joyeuse et peindre des portraits à l'occasion. Sa renommée était déjà considérable. Les modèles riches, disposés à le récompenser largement de son travail, ne lui manquaient pas. Il eût pu devenir riche dès son adolescence, mais il semblait mettre une sorte de gloriole à rebuter ses clients ou à les écœurer par son genre de vie. Ses compagnons habituels étaient des saute-ruisseaux, des lutteurs ou des jockeys et son plus grand plaisir était de jurer et de boire en leur société. Dès qu'il fut de retour à Londres, on pensa l'assagir en le mariant à la sœur d'un peintre distingué, William Ward qui, de son côté, épousa la sœur de Morland. Les deux ménages essayèrent de vivre

en commun ; il fallut bientôt y renoncer et en peu de temps, les pires instincts de Morland réapparurent. Il fréquenta de nouveau ses compagnons d'autrefois, dépensant sans compter tant qu'il n'était pas sans un sou, puis se mettant à travailler avec fureur jusqu'à ce qu'il eût de nouveau amassé quelque argent lui permettant de reprendre la vie qu'il aimait. Bientôt même, ce semblant de méthode lui devint insupportable. Il passa sa vie dans les tavernes ou dans les écuries, achetant à la fois à crédit jusqu'à huit chevaux de selle. Traqué par ses créanciers, sans un sou vaillant, incapable de travail suivi, il payait son maquignon et son marchand de vin avec des tableaux, donnant pour s'acquitter d'une guinée ce qui en valait vingt. On dit qu'il peignit plus de quatre mille tableaux, la plupart extorqués par ses créanciers. Ce nombre énorme ne suffisait pourtant pas à satisfaire l'engouement pour ses œuvres. On les copiait à la douzaine de la manière la plus éhontée. « J'ai vu en une seule fois seize copies d'un petit tableau de Morland, dit un biographe, avec l'original au milieu. Le marchand me demanda avec une gravité et un calme parfaits si je distinguais quelque différence. »

Pilkington, un des rares amis du peintre qui n'appartinssent pas à la plus basse classe, raconte comment il le trouva au travail dans un taudis de Somers Town. Bien que rien ne permette de mettre en doute sa véracité, l'on se demande malgré soi si Pilkington a bien réellement vu ce qu'il raconte, tant cette description est lamentable : « Son petit enfant, mort depuis près de trois semaines, était dans son cercueil. Dans un coin de la chambre, un âne et un poulain mangeaient de la paille d'orge qu'ils tiraient du berceau, une truie et ses pourceaux étaient couchés dans le calme d'un vieux buffet, et Morland lui-même, une bouteille de vin posée à terre à côté de lui, sifflotait sur un superbe tableau qu'il finissait d'une façon presque distraite, tandis que, sur le plancher, une souris le regardait gravement, comme posant pour son portrait. » Tout commentaire affaiblirait la force de ce tableau tracé par un ami du peintre. Il montre dans quelles circonstances Morland peignait les plus admirables tableaux de l'école anglaise, comme « La Partie de Pêche » ou le « Déjeuner sur l'Herbe », sans aspirer à d'autre récompense

qu'une semaine d'intempérance et de débauche. Morland mourut en octobre 1804, alors que, à demi-paralysé, abandonné de ses amis, il avait été mis en prison pour dettes, à la requête d'un marchand de vin. Il employa le peu d'énergie qui lui restait à mettre tout en œuvre pour obtenir de quoi noyer son découragement et s'enivrer encore. Après huit jours de folie furieuse, dans un incroyable état de délabrement physique et mental, cet homme de génie mourut en prison à l'âge de quarante-deux ans. Quatre jours plus tard, sa femme mourait de chagrin.

L'on pourrait conclure de ce tableau des tristes exemples donnés par les plus hauts personnages de l'aristocratie de naissance aussi bien que de l'élite intellectuelle, qu'on se montrait indulgent aux classes moins privilégiées. Jamais au contraire la loi ne fut plus cruelle aux pauvres gens. Les juges, tout aussi peu modérés dans leurs débauches, se montraient impitoyables dans leurs verdicts et veillaient avec un soin jaloux à ce que la charge de bourreau ne devint pas une sinécure. Ils avaient formé entre eux une société dont le but non dissimulé était de s'offrir entre confrères des dîners arrosés copieusement, entre lesquels ils condamnaient à mort, pour ainsi dire « à tour de bras ». Rogers raconte avoir vu, lorsqu'il était âgé de dix-huit ou vingt ans, une pleine charrette de toutes jeunes filles que l'on menait à la potence. Elles avaient été condamnées en bloc à la peine de mort comme coupables de l'incendie de quelques maisons pendant les désordres fomentés par Lord George Gordon, bien qu'on n'ait pu les convaincre d'autre crime que d'en avoir été spectatrices. Au même procès, plusieurs jeunes garçons, tout étonnés d'apprendre qu'ils s'étaient mis dans un cas si dangereux, furent condamnés à être pendus. « Jamais, dit naïvement Greville, je n'avais entendu pousser des cris si désespérés. » « Je me rappelle parfaitement, dit Rogers, la tête d'un des rebelles plantée sur un croc à Temple Bar ; c'était une masse noire et informe. A côté, un autre croc se dressait vide : la tête qu'il portait avait roulé sur le sol. » Ce ne fut pas seulement dans la répression d'une révolte que furent prodigués de tels exemples de cruauté — on dirait plutôt d'inconscience. Les plus insignifiants

délits de droit commun étaient punis avec la même rigueur. Les journaux de l'époque relatent dans un entrefilet, comme une chose toute naturelle et dont on trouve des exemples chaque jour, le procès d'une femme et de sa fille, encore une enfant, condamnées à mort l'une et l'autre pour avoir volé une pièce de coton imprimé valant un shilling et six pence (à peine deux francs). Dans un autre cas, une femme mourant de faim fut reconnue coupable d'un crime de la même importance. La sentence fut la même, mais le juge ordonna de différer l'exécution, cette femme étant enceinte. Il ne manqua pas de lui dire qu'il « ne saurait trop lui recommander de ne pas espérer un nouveau délai et qu'elle serait exécutée aussitôt après son accouchement ». Le chapelain du tribunal, toujours présent à ces jugements où s'affirmait d'une façon si éclatante le « sentiment chrétien » sous lequel l'Angleterre était littéralement submergée à cette époque, ne manquait pas de consacrer ces sentences très chrétiennes par l'*Amen* accoutumé.

Pierre ARGENVILLIER.



Une grande « Affaire ».

Chaque régime a son « affaire » ; heureux ceux qui n'en connurent qu'une. Le règne de François Ier en vit se dérouler deux au moins : celle du surintendant des finances Semblançay, et celle du connétable de Bourbon. La première est inférieure à l'autre en intérêt ; tout ministre des finances est pendable : Enguerrand de Marigny l'apprit au gibet de Montfaucon dans les premières années du XIVe siècle et Fouquet faillit l'éprouver au milieu du XVIIe.

L'affaire du connétable est plus conséquente : elle l'est par l'importance du personnage en cause, par le romanesque de sa vie et la hauteur de son caractère, par l'éminence de ses poursuivants, les conséquences qui découlèrent du procès et les conclusions qu'on en peut tirer. M. André Lebey, qui se partage entre l'histoire et la poésie, devait être réduit par l'aspect romantique du prince devenu *condottiere* (1) ; il lui a paru que puisqu'on revisait tant de procès, il pouvait sinon essayer de reviser celui-là, tout au moins nous mettre à même de le faire à notre guise, en nous fournissant pour la première fois de façon impartiale et captivante les éléments de la cause. Il nous les fournit dans un volume qui lui fait grand honneur, car la grâce s'y mêle à l'érudition et une note très personnelle à une modestie que nous sommes parfois tentés

---

(1) André Lebey. *Le Connétable de Bourbon.* 1490-1527, 458 pages avec deux gravures hors texte. Perrin, 1904.

de regretter : lorsqu'une page a été écrite avant M. Lebey, il hésite trop à la récrire et il la cite ; la façon dont il traite les épisodes neufs nous fait déplorer qu'il ait cru devoir, avec une humilité excessive, emprunter, pour traiter ceux qu'on connaissait déjà, la plume d'un Mignet ou d'un Michelet — quitte à les contredire par la suite. C'est un regret, à peine une critique.

* * *

Bourbon fut-il un *traître* ? Il l'est dans l'esprit de tous. Il nous faut des traîtres : le public qui s'intéresse à l'histoire est plus qu'il ne le pense public d'*Ambigu* : en face du héros sans tache, sans peur et sans reproche, il a besoin de camper le traître, autant que possible fort chargé de crimes. Peut-être faut-il attribuer à cette disposition l'infortune extrême d'un Ganelon, repoussoir nécessaire à la loyauté d'un Roland. En face de Bayard l'histoire a placé Bourbon et le public applaudit à ce tableau que la *Morale en actions par l'histoire* a popularisé et presque consacré.

Il faut aussi des boucs émissaires aux désastres. Le public français est ainsi fait : il se résigne mal à voir nos soldats victimes des armes ; il les tient en thèse générale pour victimes de la trahison. La seule défaite du règne de Charlemagne fut, dès son époque, attribuée à Ganelon : Pavie fut le plus grand désastre français du XVIe siècle : cette bataille perdue doit être le fait de quelque traître ; il en est un, Bourbon, alors dans les rangs de l'étranger : Pavie s'explique par là comme 1813 par Bernadotte, 1814 par Marmont, 1815 par Bourmont et 1870 par Bazaine. Il faut donc que nous tenions Bourbon pour traître ; par désir de satisfaire à la fois la *Morale en actions par l'histoire* et l'orgueil national.

Outre qu'il fut traître à son roi et à son pays, Bourbon est considéré depuis trois siècles comme l'auteur responsable d'un attentat sacrilège et d'une effroyable tragédie : le sac de Rome en 1527. La figure est ainsi complète, d'autant qu'avec sa barbe noire et fournie « à l'espagnole », « ses yeux durs » et son « turban à aigrette », tel que nous le

peint, après Titien, M. André Lebey dans un tableau que j'aimerais citer, le connétable réalise assez bien le type satanique du traître de drame et de l'infernal rebelle.

*
* *

Le tableau est trop complet : il fait peur au critique. Jusqu'à quel point est-il ressemblant ? J'ai lu ce beau livre avec curiosité ; il ne cherche pas à convaincre et ne m'a donc point convaincu. Il pose un problème qu'il était intéressant de poser ; il nous laisse le résoudre.

Bourbon fut un traître. Je veux bien qu'il ait été poussé à la trahison par les haines qui le poursuivirent peut-être injustement et dans tous les cas persévéramment : je veux bien aussi que le mot *trahison* n'ait point eu en ce siècle la signification que lui donne notre susceptibilité présente, et j'adhère à la théorie de l'auteur qui, sans laver Bourbon, l'explique par cette nécessité qui, dit-il, est inéluctable, pour une âme noble et fière, de se venger et par la mentalité d'une époque où ne se sacrifiaient point aussi aisément les rancunes personnelles aux étroits devoirs de la conscience nationale. Au xviie siècle encore, le vaillant Condé passa aux Espagnols et servit le petit-fils de Charles-Quint contre la France ; notre patriotisme devenu ombrageux — et je l'en loue — n'eût pas admis, comme Louis XIV, Condé à résipiscence. Il pardonne moins à Bourbon que Montluc « héros toujours fidèle » qui cependant comprend, approuve presque le connétable « se tournant du côté de l'empereur » ; car « il n'y a rien qu'un grand cœur n'entreprenne pour se venger ». Tout cela est fort bien. Mais Bourbon était le petit-fils de saint Louis ; à défaut de son pays, il avait sa race à respecter ; le jour où il offre son épée à Charles-Quint, il est encore sinon excusable, du moins explicable ; peut-être pense-t-il s'imposer à François Ier tôt ou tard comme grand feudataire derechef, peut-être aussi songe-t-il à la couronne. C'est un des mérites de ce livre ; il examine l' « Affaire » sous tous ses aspects et cherche dans cette trahison moins la défection d'un désespéré que la suite d'une grande intrigue intérieure : cette intrigue ne visa à rien moins qu'à dresser contre les Valois ce cadet des Bour-

bons à la tête de toutes les populations du Plateau Central, à la tête même de la France si l'on en croit les prétentions du connétable à « réformer l'État », prétentions qui sont à la vérité communes à tous ceux qui, contre l'État, viennent de perdre un gros procès. Là où la trahison est notoire — et c'était le trait le plus ignoré — c'est quand ce fils de France, après des hésitations qui en disent long, se décida à reconnaître l'Anglais Henri VIII comme roi de France ; en saluant le Tudor comme son maître, il trahissait une foi plus sacrée alors que la foi au pays, la foi en sa race et se faisait parjure et traître à toute sa lignée.

*
* *

Le malheur voulut que ce cadet des Bourbons, Charles de Montpensier, fils de vaillant, vaillant lui-même, héros juvénil qui, sous Louis XII, se battit bravement et, sous François Ier, servit très loyalement à Marignan, devînt par son mariage héritier de vingt fiefs, de tout un immense domaine qui, par sa femme Suzanne de Bourbon, faisait de lui le premier prince de France après le roi ; le malheur aussi voulut qu'il eût une belle-mère acariâtre pour tous — sauf pour lui, aventure peu commune. Ce brave guerrier se trouva placé entre les rancunes de deux femmes mûres, deux de ces terribles veuves du XVIe siècle qui firent et défirent l'histoire de France jusqu'à la mort de Catherine de Médicis. La belle-mère de Bourbon était Anne de Beaujeu ; cette fille de Louis XI détestait les cadets d'Orléans qui avec Louis XII, puis François Ier, étaient arrivés grâce à la loi salique au trône de ses pères ; elle entendait leur dérober du moins l'immense domaine de Bourbon, maria sa fille infirme à Charles de Montpensier et la fit tester en sa faveur ; peut-être même, trouvant dans sa haine des Orléans-Angoulême, le secret d'une affection paradoxale, aima-t-elle son gendre au point de lui souhaiter la couronne. La pauvre Suzanne morte après avoir avorté de deux fils dont la vie eût épargné tant de querelles, Charles se crut le prince le plus puissant de France ; il en pensait posséder le quart. Alors surgit l'autre veuve, plus acariâtre, plus tenace encore, Louise de Savoie.

M. Lebey lui attribue « une trentaine ardente ». Quarantaine serait mieux dire, si elle fut, vers 1515 comme il le paraît à l'historien, la maîtresse du connétable. Si elle le fut, l'explication de leurs querelles est d'ordre romanesque et sentimental ; une maîtresse mûre est joug moins facile à secouer qu'une amante ingénue ; or Bourbon — dans l'hypothèse d'amours aussi singulières — fit mieux qu'abandonner une maîtresse tenace, il la trahit en se mettant dans les mains de sa pire ennemie Anne de Beaujeu et, qui pis est, l'outragea, dit-on, par des propos qui n'étaient point d'un galant homme. Par disgrâce la vengeance de Louise de Savoie servait ses intérêts. Elle était, de par une proche parenté l'héritière de Suzanne de Bourbon. Elle fit valoir ses droits. Ils étaient d'autant meilleurs qu'elle était mère du roi. La vindicative princesse atteignait à la fois son ancien et infidèle ami et, par-dessus la tête de celui-ci, sa tenace rivale. Entre ces deux femmes jalouses, mûres et qui toutes deux l'avaient aimé, ce rude guerrier fait singulière figure. D'aucuns arrivent par les femmes mûres : lui se perdit par elles. L'incident jette une note comique dans cette tragédie.

*
* *

Le procès s'engagea ; je ne saurais trop le recommander aux amateurs de causes célèbres comme le curieux spécimen d'un grand procès du XVIe siècle. Grand en effet par les personnages en cause et l'objet du litige : d'une part la mère du roi et, derrière elle, le roi François son héritier, le plus grand seigneur du royaume d'autre part, prince du sang, connétable ; l'objet, le dernier domaine féodal à absorber, non plus comme jadis par grands coups d'estoc ou d'habiles négociations, mais par le procédé cher à cette cour de robins qu'était celle de François. Quelle erreur de croire ce « dernier roi chevalier » entouré de hauts gentilshommes ! Il en était pour la parade, les tournois, les camps du drap d'or et les belles passes de Marignan et de Pavie ; mais tout autour du roi ce n'étaient que bourgeois parvenus, ministres roturiers, gens de parlement, Duprat, Robertet, Briçonnet et les encombrants Gouffier, mal vernis de noblesse avec leurs

noms d'emprunts, de Boissy duc de Roanne et de Bonnivet, amiral de France. J'y ai insisté ailleurs (1). Le connétable, dernier représentant de la noblesse féodale était odieux à ces robins parvenus, gens intelligents jusqu'à la rouerie auxquels il faut avoir de la reconnaissance, car ce sont eux qui, depuis Philippe le Bel, par leurs astucieux conseils et savantes combinaisons, faisaient cette France que les intrigues des nobles tentaient de dissoudre sous chaque règne.

Le gouvernement était en cause : et quoique « le roi et Madame sa mère » affirmassent « qu'ils remettaient le tout à la justice à laquelle ils ont toujours laissé et laisseront faire le devoir », le Parlement savait de quelle manière se paierait *l'échec au roi* ; il voyait avec faveur « M. Lizet lors avocat général étendre la courroie des textes pour faire réussir l'intention du roy son maître, laquelle n'était qu'une même avec celle de Madame Loyse, sa mère. Or comme il voit, ajoute le chroniqueur, qu'il n'y aucun moyen d'impugner la cause du contrat de mariage... il va, rovant les textes ». On a parlé du *maquis de la procédure* ; il était déjà planté au XVIe siècle et les avocats du roi s'y jetèrent avec un brio qui n'a pas été dépassé ; car l'avocat du connétable, Monthelon, ayant paru démontrer clairement par la production des transactions passées entre les rois de France et les derniers sires de Bourbon le droit qu'avait Suzanne, leur héritière, de disposer en faveur de son mari, de son énorme fortune territoriale, Poyet et Lizet évoquèrent soudain des arguments latins, car « pour un motif de François, il y en a cinq cens de lois et d'autres allégations latines ». Poyet devint chancelier de France et Lizet premier président : le roi payait ainsi ses honoraires. Nul n'ignorait qu'une pareille fortune les attendît. Or sous tous les régimes, dit-on, le magistrat écoute avec faveur l'avocat en passe d'être promu garde des sceaux, et le procès a ainsi son actualité.

L'arrêt cependant se fit attendre : il fallait que dans l'interminable plaidoirie de Monthelon se fût trouvé malgré tout quelque argument frappant. Louise de Savoie s'impatientait ;

---

(1) Dans *Minerva*, nos des 1er et 15 avril 1901. *Médicis et Valois. Autour du premier Concordat.*

François, chevalier quand même au milieu de ses ministres parlementaires, enrageait de se sentir en balance avec un vassal ; brusquement et sans attendre l'issue du procès, il confisqua les terres. Le latin des plaidoieries avait trop longtemps masqué la vieille devise capétienne et bien française « cy veult le roy, cy veult la loy ».

*
* *

« Le connétable devait naturellement se tourner vers Charles-Quint. » Non, si M. Lebey parle principes : assurément s'il parle faits. « Il représentait dans ses terres, dit Chateaubriand qui comme Montluc l'excuse, la puissance, la vie et les mœurs d'un ancien grand vassal de la couronne. » Il se révoltait de race comme au siècle précédent cent autres, que Louis XI avait depuis matés, se fussent révoltés : car — et c'est là-dessus que le biographe du connétable jette une lueur nouvelle — son geste était dans son esprit, non point du tout la désertion d'un serviteur passant à l'ennemi, mais la rébellion légitime d'un grand vassal menacé, analogue à dix précédents. Il comptait soulever ce Plateau central qui, hier, était son domaine. Si le roi n'avait point par une confiscation prévenu l'événement, le connétable n'eût pas eu à soulever la région : car, à la veille de la confiscation, il en était le maître. L'acte arbitraire de François était de bonne politique : en enlevant à Bourbon sa puissance, il faisait avorter le plan de révolte et précisément acculait son fougueux cousin à la soumission ou — ce qui le déshonorait bien plus que le soulèvement de ces provinces — à la désertion chez l'étranger. Il voulut en effet une bonne fois l'y acculer. Instruit par la trahison de complices, des négociations dès lors fort activement poussées entre Bourbon et Charles-Quint, des plans qui, sur toutes les frontières, faisaient pénétrer en France l'ennemi héréditaire, à l'heure même où le connétable complice se soulevait, François alla hardiment trouver son vassal à Moulins, sa capitale, et l'adjura de le suivre en cette Italie que le roi s'apprêtait derechef à conquérir. Il y avait chez tous ces hommes du xve et xvie siècle, sous des dehors de chevalerie, gentilshommes de loyale apparence et reîtres de rudes façons, un

grand fond de fourberie : les deux princes, qui se tenaient pour ennemis mortels, se sourirent en vieux compagnons d'armes qu'ils étaient : quant à accompagner le roi comment ce pauvre connétable le pourrait-il faire ? Il était malade, très malade même : la preuve était qu'il recevait, liberté grande, son souverain sur son lit de douleur ; et lorsque, de la part du souverain à qui cette terrible maladie inspirait des doutes fondés, le sire de Warthy vint le lendemain sommer de nouveau le connétable, on lui répondit que les médecins avaient trouvé l'urine du pauvre seigneur si chargée que c'était la plus mauvaise qu'ils eussent jamais vue. Bourbon reçoit derechef Warthy sur son lit : c'est une scène de haut comique : « Je suis le plus malheureux des hommes : les médecins m'assurent que si je passe outre, ils ne répondent pas de ma vie. Je me sens plus mal encore qu'ils ne disent. Et mon chagrin n'est pas de mourir comme je ne puis l'éviter avant trois jours, *mais de ne pouvoir servir le roi.* Je vais reprendre le chemin de mon air naturel. Dites au roi que si je retrouve un peu de santé, j'irai vers lui. » Quelques heures après ce pauvre malade gagnait rapidement son château de Chantelle qu'il tenait pour imprenable et dont il comptait faire le centre de la révolte. Dans la nuit du 6 au 7 septembre (1524) il avait conclu avec Henry VIII des arrangements analogues à ceux qui le liaient à Charles-Quint : il ouvrait ainsi son pays à l'Anglais après l'Allemand. De fait, à bien examiner le château, Chantelle parut plus prenable qu'on ne l'imaginait. D'ailleurs la contrée semblait rebelle à un soulèvement : ces incidents montrent assez ce que le règne de Louis XI avait fait de la France : le connétable retardait de quarante ans : le roi maintenant avait la main partout : en ces circonstances le connétable, dernier vestige d'une race abolie, celle des grands vassaux, s'élimine d'une nation dont l'esprit ne saurait communier avec le sien : il tomba d'une chute plate, parce qu'il était un organe inutile et vieilli dans un corps où courait un sang nouveau. Le 8 septembre il quittait secrètement le Bourbonnais, gagnait le Dauphiné et de là l'Italie. « La devise des Bourbons était simple et belle : *Espérance !* Charles la jugea faible et insuffisante : surtout il trouva qu'elle avait menti. Il en grava désormais une plus belle encore sur la lame de son épée, sombre, hautaine et dure comme lui : *Om-*

nis spes in ferro. » Il n'en allait pas moins que Charles III, duc de Bourbon et de Châtellerault, comte de Clermont en Beauvoisis, de Montpensier, de Forêts, d'Auvergne, vicomte de Carlat et de Murat, seigneur de Beaujolais, de Combraille, de Mercœur d'Annonay, de Roche en Regnier et de Bourbon Lanceys, pair et chambrier, lieutenant général du roi en ses pays de Bourgogne et de Languedoc, connétable de France, petit-fils de saint Louis et prince du sang, n'était même plus un vassal révolté contre son roi et un rebelle au chef de sa maison, mais un soldat déserteur, demain *condottiere,* désormais aventurier.

*
* *

« *Omnis spes in ferro !* » Ce fer, le prince déchu le promène dès lors d'Italie en Espagne, d'Espagne en Italie, rôdant autour du pays dont il s'est éliminé, combinant avec ses ennemis les plans qui le mettront à mal, entraîné par une première trahison à une seconde, puisqu'il reconnaît au Tudor la qualité de roi de France et se faisant peu à peu, au milieu de remords qui parfois se perçoivent, l'âme d'un aventurier. Nous ne le suivrons pas dans cette nouvelle vie. Elle est superbe et lamentable ; il était de fière espèce et supérieur à son destin : brave comme son épée, il n'était point seulement un général habile, — il le montra en mars 1524 entre Novare et Romagnano en ramenant si vigoureusement l'armée de Bonnivet sur les Alpes et à Pavie et le 24 février 1525, en réduisant le roi de France à merci — : il était encore un soldat audacieux jusqu'à la folie, s'exposant aux coups comme il le fit voir devant Marseille et plus tard au siège de Rome ; il était aussi un chef avenant, aimant parler à ses soldats, les pénétrant de sa résolution, ces terribles soldats du XVI[e], lansquenets, bandes noires, Allemands, Espagnols, Suisses, sans patrie, toujours prêts à la rébellion contre qui ne les payait pas assez par la solde ou le pillage. Il échoua devant Marseille : il semblait qu'un destin d'une haute moralité lui assurât la victoire sauf quand, d'un pied sacrilège, il s'en venait fouler le sol de la patrie.

On lira dans ce beau livre ce que fut jour par jour, de

1524 à 1527, l'existence de ce héros déclassé. C'est la plus belle vie d'aventurier : vainqueur un jour de ce Bonnivet, son rival détesté, et de Bayard qui, du regard, sinon de la parole, condamne cruellement le déserteur, un autre jour du roi de France lui-même, son persécuteur après avoir été son cher ami, qui, d'un seul geste, en refusant son épée au traître, en préférant la rendre à un plus obscur gentilhomme, se venge plus cruellement qu'en frappant le rebelle, échouant une autre fois devant cette Marseille qui, réunie depuis peu à la couronne, montre à ce fils des rois un admirable exemple de fidélité opiniâtre ; aujourd'hui méprisé, en butte aux jalousies de ses compagnons et alliés, Lannoy, Pescaire qui ne se gênent point pour l'appeler traître, s'efforcent sournoisement de faire échouer ses plans, le desservent, l'exaspèrent ; demain reçu à bras ouverts par l'Empereur, comme un cousin, futur beau-frère, allié qu'on traite presque en égal, comme une manière de prétendant à la couronne des lys ; *condottiere* à la merci de qui le paye, mais toujours sur le point de redevenir le prince puissant puisque, par le traité de Madrid, le roi lui a promis sous serment la restitution intégrale de ses provinces et de ses titres ; redouté, méprisé, adulé, jalousé, détesté somme toute, il parcourt la vie en âme damnée, tourmentée par le regret peut-être plus que par le remords, âme indomptable qui cependant s'est faite serve d'une terrible passion, cette soif de vengeance qui obscurcit chez lui la notion de tous les devoirs, devoirs de famille, de féal, de soldat, de prince et de Français. Il s'en vient un jour à Madrid où l'Empereur le reçut en grand prince : mais la veille, dit-on, un noble castillan, sollicité par Charles-Quint de prêter son palais à cet hôte, répondit « qu'il ne pouvait rien refuser à son maître, mais que, dès que Bourbon en serait sorti, il mettrait le feu à ce palais, ne pouvant désormais le regarder que comme une maison infectée de la honte du connétable et indigne de recevoir des gens d'honneur ». La légende a grandi parce qu'elle est espagnole : le palais ne fut pas brûlé, le mot ne fut vraisemblablement pas prononcé : mais tout porte à croire qu'il brûlait les lèvres : le ministre anglais Wolsey, un jour qu'il était mécontent des services rendus par Bourbon au roi son maître, n'hésitait point à le qualifier traître. Le malheureux sentait le mot courir

autour de lui, personne ne se hasardant à le prononcer devant lui : il le lisait dans le regard mourant du chevalier Sans Peur et dans le geste de François Ier vaincu, il le percevait derrière le sourire narquois de Pescaire, il l'avait peut-être entendu crier des remparts de Marseille, il le devinait à travers les flatteries de Charles-Quint. Cette atmosphère de mépris que tempérait seule la peur qu'il inspirait, le rendait ombrageux, de joyeux compagnon qu'il avait été, prompt à s'exaspérer et implacable dans ses rancunes. L'Empereur, lui ayant promis sa sœur, la lui retira : il en éprouva une terrible rancœur ; après son séjour à Madrid où il avait connu les déboires d'un accueil trompeur et perdu tout à la fois son dernier espoir de devenir beau-frère du Habsbourg ou de rentrer en grâce auprès du Valois, le prince exaspéré contre tous, roi, empereur, compagnons anciens et récents alliés, n'était même plus un général au service impérial, mais un chef de bandes et il l'allait bien faire voir.

*
* *

Qui eût cru que le pape Clément VII paierait les frais de tant de fureur refrénée sans doute à Madrid et fallait-il que ce pauvre prince, aigri par le malheur, se sentît en effet l'âme d'un damné pour qu'il ait osé cette entreprise qui, si elle complète à nos yeux son prestige étrange, lui valut, avec la vie, la perte de son honneur. De quelle sombre grandeur est empreinte cette épopée : Bourbon marchant sur Rome et, sans ordres, malgré les ordres, a-t-on même dit, jetant sur la ville sainte ses hordes de lansquenets, luthériens fanatiques qui donnèrent un air de croisade satanique à cette fantastique entreprise ! Voulait-il se faire à Rome roi d'Italie : cet esprit après tout puissant se laissait-il comme tant d'autres, de César à Bonaparte, griser par l'idée de la couronne coiffée au Capitole, aux yeux de la Ville et du monde ? Entendait-il se créer entre Charles-Quint et François Ier, ses deux maîtres ingrats, maintenant haïs également, une principauté considérable et une place si éminente qu'il se fît ainsi l'arbitre de leurs querelles ou, en confisquant l'Italie, y mît une fin, puisque l'Italie semblait depuis tant d'années la pomme de dis-

corde? Cherchait-il seulement une riche proie à jeter à une horde dont il se faisait le chef et qui, il le sentait, subordonnait son obéissance aux profits d'une si fabuleuse entreprise?

On pourrait accorder créance à cette dernière hypothèse si on s'attachait aux paroles que ce *condottiere* de si grande race adresse à ces Espagnols, Allemands et Italiens au moment de les jeter sur Rome. « Vous, mes vaillans capitaines et vous, mes braves soldats, de quel ordre que vous soyiez aujourd'huy pour l'amour et la foy que j'ay en vous autres..... Je vous veux dire et descouvrir mon secret et toute mon intention que vous m'aidant de vostre vertu et valeur accoustumée, j'espère bien tost de vous faire tous riches du sac de la superbe Rome en vous promettant de vous en faire seigneurs et vous mettre entre vos mains les peuples, les seigneurs, gentilzhommes, sénateurs, leurs femmes, les prélats et tout le consistoire des cardinaux avec leurs richesses et avec leur pape Clément qui tient par trop indignement la place de saint Pierre. »

A travers l'Italie, la trombe se déchaîna, bande d'aventuriers cosmopolites conduits par le plus illustre aventurier du siècle. Parti de Milan le 2 janvier 1527, Bourbon se dirigea sur Florence, car, avant Rome, ce sacrilège voulait jeter cette belle proie à ses hommes : la charmante ville en frémissait. La bande marchait à grandes journées, ne s'arrêtant que de temps à autre pour piller, avoir de quoi gagner Rome : Rome, en effet, restait l'objectif principal, car, pour ne se point laisser arrêter, comme prise de vertige, elle laissa, par fortune, de côté, la ville des Médicis, se ruant sur Rome avec une ivresse sombre dont son chef lui donnait l'exemple. Il leur avait, détail curieux, distribué tout ce qu'il possédait, ses bijoux, sa vaisselle, si bien que ce proscrit ne gardait qu'une épée bien trempée, et une casaque d'argent. S'il était vainqueur, c'était la fortune : vaincu, il était au ban de la Chrétienté, après avoir été au ban de son pays.

Il ne fut ni vainqueur, ni vaincu. Au moment où ses soldats lancés à l'assaut des murs de Rome, le 6 mai 1527, jetaient déjà dans la ville la terreur et l'horreur, le connétable déchu, agité, dès la veille, de pressentiments sinistres, fut atteint à l'aine d'une balle d'arquebuse. Quelques heures

après il expirait en criant sans cesse : « A Rome ! A Rome ! » Les soldats maîtres de la Ville Sainte lui firent d'horribles funérailles : ce fut ce sac effroyable de Rome que l'historien nous décrit ici, nous arrachant encore, après tant d'autres, un frisson d'horreur.

Il était mort excommunié : il ne pouvait reposer en terre sainte : exhumé par un décret du Concile de Trente, son corps fut jeté auprès de la porte du château de Gaète où l'avaient porté jadis ses soldats.

*
* *

Son procès avait continué. Le 26 juillet 1527 le Parlement appelait à sa barre Charles de Bourbon qui, naturellement, fit défaut. Déjà son corps pourrissait à Gaète. « L'arrêt fut alors rédigé, puis lu solennellement. Le connétable mort était condamné : ses biens revenaient à la couronne ; et la porte de son hôtel, devant le Louvre, fut peinte en jaune. »

Cet homme méritait un sort meilleur. Ce prince qui mourait à trente-sept ans était né généreux : il n'avait point naturellement un caractère effréné ; il avait servi son pays avec honneur et vaillance à Agnadel et à Marignan : le malheur l'avait rendu coupable. Des ennemis, peut-être injustes, et qui, dans tous les cas, furent implacables, l'avaient poussé à la révolte en le dépouillant et en l'humiliant ; la révolte l'avait jeté dans la trahison et la trahison mal récompensée dans un désespoir sauvage dont Rome paya d'une façon terrible l'effroyable rançon. Il était la victime d'une rancune de femme ; il était plus encore la victime d'un intérêt tous les jours prépondérant qui l'écrasait après tant d'autres, l'intérêt national confondu, à cette époque déjà, d'une inséparable façon, avec l'intérêt de la Monarchie française : il ne comprit pas que l'époque était venue où il n'était plus loisible à si grand seigneur que fût de séparer du roi qu'on pouvait haïr la patrie qu'on devait à tout prix continuer à servir.

C'est pourquoi encore que plaidant d'une façon singuliè-

rement plus captivante que l'avocat Monthelon, des mains duquel il a repris le dossier, cette grande « affaire » si importante par elle-même et si dramatique par ses suites, l'historien nous séduit et nous émeut, il ne nous fléchit pas, tout au plus nous arrache-t-il les circonstances atténuantes. Après tout, plaide-t-il autre chose? La *Morale en actions par l'histoire* garde ainsi le dernier mot.

Louis Madelin.



Notes d'Art.

A mon regretté maître Gustave Larroumet.

MOMIES

(Au Musée Guimet.)

Sabina, Myrithis, côte à côte couchées,
Avec, autour de vous, vos hochets familiers,
En vous voyant on songe à ces fleurs desséchées
Qui dorment à jamais dans les tristes herbiers!...

On rêve au jour cruel où vous fûtes fauchées:
Lorsqu'Hermès vous traîna vers les sombres halliers
Pleurant vos blonds cheveux, vos amours ébauchées,
Vos chers voiles brodés, vos miroirs, vos colliers!...

Tout en vous est charmant et doux: rien de farouche
Hormis — hélas! — tel un appel épouvanté,
La muette clameur qui distend votre bouche.

Comme si vous aviez tout à coup protesté
Contre ceux qui venaient violer votre couche
Et l'ombre, où vaguement flottait votre beauté.



LA CHIMÈRE

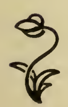
(D'après Gustave Moreau.)

Sur la crête d'un mont, en plein ciel, la Chimère
Ouvre son aile immense : au-dessous, le condor
Semble étonné de voir, dans le ciel solitaire,
Ce vol démesuré, qu'il n'atteint pas encor.

Au monstre se suspend, éprise de mystère,
Une femme au corps souple, aux flottants cheveux d'or,
Qui, dans un court instant de peur involontaire,
S'abandonne, en fermant les yeux, à cet essor.

C'est ton âme, ô Penseur, ton âme vierge et nue,
Dont le rêve éternel est de percer la nue,
Qui voile l'Au delà, son bleu pays natal.

Mais tes bras vont s'ouvrir, ô pâle voyageuse,
Et, sillonnant l'azur de sa blancheur neigeuse,
Ton corps se brisera sur son rocher fatal.



L'HYDRE DE LERNE

(D'après Gustave Moreau.)

Dans une gorge étroite et sombre, entre deux monts,
L'Hydre se dresse et tord son panache de têtes :
Tel un palmier flexible, au bord des puits profonds,
S'échevelle dans l'air fraîchissant des tempêtes.

Sur son col monstrueux, gonflé de noirs poisons,
Siffle l'affreux essaim des gueules toujours prêtes
A mordre ; et ses anneaux glissent, souples et longs,
Sur les corps réservés à ses nocturnes fêtes.

Mais Héraclès, le front énergique et serein
Debout, cherche de l'œil sur le monstre d'airain
La place où vont saigner les mortelles blessures.

Car l'heure vient toujours, pour tout homme de cœur,
De mourir au combat, ou de passer vainqueur
Sur l'Hydre de la Vie, aux fatales morsures !



ÆTERNA QUIES

Il dort ! Et pour toujours ses maux se sont calmés,
Mais la Mort a fixé, sur son masque immobile,
Une sérénité de beau rêve tranquille
Sur qui semblent flotter les visages aimés ;

Comme si — doucement — ses yeux s'étaient fermés
Pour en savourer mieux l'image indélébile.
On dirait qu'en quittant le pauvre corps débile,
Ainsi que des oiseaux en cage qui, charmés,

S'évadent dans l'espace aux floraisons nouvelles,
L'âme un instant posée au bord des yeux ternis,
Avant de s'envoler, a secoué ses ailes ;

Et laissé sur les traits, tout à coup rajeunis,
La paisible douceur des espoirs infinis,
Et le rayonnement des choses éternelles.

Maurice COUALLIER.



La Rénovation des idées morales au XVIIIe siècle.

VAUVENARGUES

I

La personne de Vauvenargues inspire à un si haut degré la sympathie et l'admiration qu'elle a absorbé tout l'intérêt de certains de ses critiques. Dans son œuvre ils n'ont été attirés que par ce qu'elle peut nous apprendre de sa destinée et de son caractère ; et, à force d'y chercher des confidences, ils ont fini par n'y plus voir autre chose. Pour eux, « le livre de Vauvenargues n'est presque d'un bout à l'autre que le testament d'une âme qui s'interroge et nous rend compte d'elle-même ». Et, sans doute, ce n'est pas là une vue tout à fait fausse ; mais, par ce qu'elle offre à la fois de forcé et d'incomplet, elle peut faire tort à la renommée de Vauvenargues, au lieu de la servir.

Ceux qui ne considèrent ses écrits que comme *les mémoires d'une âme,* sont assez disposés à se le figurer et à nous le représenter presque comme un ignorant. « Les solutions diverses que la philosophie a proposées au mystère de l'existence humaine, dit M. Paléologue, Vauvenargues ne paraît ni les connaître ni s'en soucier (1). » Si cela, comme il semble, signifie qu'il n'eut pas et ne voulut pas avoir une

(1) *Vauvenargues,* par Maurice Paléologue (dans la collection : *Les grands écrivains français,* chez Hachette).

culture philosophique, on ne saurait parler moins juste. Il est bien vrai que, durant son enfance chétive et maladive, il ne put suivre régulièrement les cours d'aucun collège et qu'il ne fut, à proprement parler, ni un savant, ni un érudit ; mais il n'est que de le lire pour reconnaître en lui un homme d'étude. Lui-même nous a dit quelle estime il faisait de la lecture : « Personne n'ignore, écrit-il, que les bons livres sont l'essence des meilleurs esprits, le précis de leurs connaissances et le fruit de leurs longues veilles. L'étude d'une vie entière s'y peut recueillir dans quelques heures : c'est un grand secours. » De ce secours il s'est bien gardé de se priver ; et c'est ce dont on s'assurera si l'on veut prendre la peine de dresser la liste des auteurs qu'il a pratiqués. Laissons de côté les anciens, encore qu'il ait pu trouver dans Plutarque et Sénèque, qui lui étaient familiers, comme un sommaire de la pensée antique. Mais, parmi les philosophes de l'âge moderne, quel est donc celui qu'il a ignoré ou négligé ? Chez lui, pas de citations ni de références : ce n'était pas l'usage de son temps ; elles ne sont pas nécessaires au reste, et, pour qui consent à être un peu attentif, il est clair qu'il parle de Montaigne, de Pascal, de Descartes, de Bossuet, de Bayle, de Fontenelle, de Locke, de Newton, en homme qui a vécu dans leur commerce. — On a remarqué la ressemblance de son *Traité sur le libre arbitre* avec la théorie de Spinoza dans l'*Éthique* et les *Lettres à Oldenbourg*. Il est probable pourtant, nous dit M. Gilbert, « que Vauvenargues n'avait pas lu Spinoza (1) ». Ici, il convient de distinguer : il n'a pas, il est vrai, lu l'*Éthique* dans le texte, puisqu'il ne savait pas le latin ; mais il lui fut cependant possible de connaître le système de Spinoza et de le méditer. Ce système, Fénelon avait dû l'exposer, pour en faire la réfutation, dans son *Traité de l'existence de Dieu* (1712-1718). Les ouvrages d'Aubert de Versée (1685) (2), du P. Lami (1696) (3), de Jaquelot (1697) (4), l'avaient aussi discuté et, par conséquent, caractérisé en ses traits principaux. Enfin, en 1731,

---

(1) *Œuvres de Vauvenargues*. Édition Gilbert (Furne, 1857), page 208.
(2) Aubert de Versée, *L'Impie convaincu* (Amsterdam, 1685, in-8°).
(3) François Lami, *Le nouvel Athéisme renversé* (Paris, 1696, in-12).
(4) Jaquelot, *Dissertation sur l'existence de Dieu* (La Haye, 1697, in-4°).

à Bruxelles, un livre avait paru sous le titre suivant : *Réfutation des erreurs de Benoît de Spinoza,* par M. de Fénelon, archevêque de Cambrai, par le P. Lami, bénédictin, et par M. le comte de Boullainvilliers, etc... (1). Or, Vauvenargues tenait Boullainvilliers en particulière estime. « Il est bon jusqu'à la moelle des os », écrivait-il un jour au marquis de Mirabeau. Quelle apparence qu'il n'ait pas eu la curiosité de lire cet ouvrage posthume d'un homme qu'il prisait si fort ? — Vauvenargues, dit encore M. Gilbert, « ne prononce qu'une seule fois, et indirectement, le nom de Spinoza dans ses ouvrages ». Mais, si l'on se reporte au passage où Spinoza est mentionné, l'on s'aperçoit qu'il est placé sur le même rang que les plus grands esprits et mis au niveau de Pascal et de Newton (2). Pourquoi donc donner à croire que Vauvenargues ne l'a pas connu ? cela ne trahit-il

---

(1) On lit dans la *Préface* de ce livre : « Le grand loisir et le séjour de la campagne m'ayant invité à lire tout l'ouvrage, il me parut d'une telle conséquence que, dans l'espoir de combattre moi-même quelque jour le plus dangereux livre qui ait été écrit contre la Religion, ou du moins, dans l'espérance d'engager un plus habile métaphysicien que moi à le réfuter, j'ai entrepris de le dépouiller de cette sécheresse mathématique qui en rend la lecture impraticable même à la moitié des savants, afin que le système, rendu dans une langue commune et réduit à des expressions ordinaires, pût être en état d'exciter une indignation pareille à la mienne, et procurer, par ce moyen, de véritables ennemis à de si pernicieux principes. » L'auteur ajoute qu'il a fait son travail sans rien affaiblir, et en poussant même « la sincérité jusqu'à soutenir les sophismes évidents, dont ce livre contient un grand nombre, par les moyens les plus plausibles. » En sorte que cette prétendue réfutation n'est, en réalité, qu'une sorte d'adaptation très propre à vulgariser le système de Spinoza.

(2) Signalons quelques rapprochements que l'on peut faire de Vauvenargues et de Spinoza :

Vauvenargues, p. 162 : « Je suis bien éloigné de me joindre... » — Spinoza : *Traité théologico-politique. Introduction,* de la traduction Saisset, II, 351.

Vauvenargues, p. 214 : « On dit : si tout est nécessaire... » — Spinoza : *Lettres à Isaac Orobio,* trad. Saisset, III, 424.

Vauvenargues, p. 216 : « Si la croyance à la nécessité... » — Spinoza : *Éthique,* trad. Saisset, III, 105.

Vauvenargues, p. 399 : « Il y a peut-être autant de vérités... » — Spinoza : *Éthique,* trad. Saisset, II, 107.

Vauvenargues, p. 416 : « J'ai toujours trouvé ridicule que les philosophes... » — Spinoza : *Éthique,* trad. Saisset, III, 202.

C'est à l'édition Gilbert que nous renvoyons pour les passages de Vauvenargues indiqués plus hauts. — Nous n'osons pas affirmer qu'il y a là des réminiscences que Vauvenargues aurait eues de Spinoza ; nous laissons au lecteur le soin de se faire une opinion sur cette question qui n'est pas proprement de notre sujet.

pas une sorte de parti pris ? ne laisse-t-on pas voir ainsi que l'on ne veut envisager Vauvenargues que comme un homme qui se nourrit exclusivement de sa propre substance et ne « sut jamais que son âme ».

On n'ose pourtant pas lui refuser des qualités d'observateur et l'on ne va pas jusqu'à dire qu'il ignora le monde, comme les livres. Mais, même sur ce point, on le réduit, pour ainsi dire, à la portion congrue. On rappelle, ce qui est malheureusement trop vrai, que la brièveté de sa vie ne lui permit de prendre qu'une expérience assez courte des choses humaines ; on remarque que ses relations furent peu étendues, qu'il a surtout vécu dans la retraite : l'on fait entendre qu'il n'a guère vu dans la vie extérieure qu'un terme de comparaison avec sa vie intime, et que, tout compte fait, ses *Réflexions et Maximes* sont avant tout l'histoire de son propre cœur et « le journal secret de son état intérieur ». Ainsi, même dans la partie de son œuvre qui est expressément d'observation, Vauvenargues aurait gardé « un caractère éminemment subjectif ». — Nous ne songeons pas à nier l'évidence et nous ne prétendrons point qu'il ne se plaise pas à se replier sur lui-même et à s'analyser. Mais nous croyons qu'il sut sortir de lui plus qu'on ne l'accorde et qu'il fut capable d'*objectivisme* plus qu'on ne le prétend. Quand, dans ses promenades au jardin du Luxembourg, il épie ces misérables « qui fuient la vue des heureux..., cachent la honte de leur pauvreté... et concertent peut-être des témérités inutiles » ; quand il découvre, perdus au fond des grandes villes, ces hommes « qui y composent comme un peuple à part, vivant sans règle, sans frein, sans crainte des Dieux », il nous semble bien qu'il fait de l'observation véritable, et même de l'observation assez neuve. Qui donc, avant lui, avait songé à jeter les yeux sur ces bas-fonds ? qui avait même soupçonné l'existence de ces *déclassés* et distingué ce que l'on pouvait craindre de « leurs funestes courages ? »

Bien qu'il ait peu fréquenté le monde, Vauvenargues l'a cependant assez étudié pour avoir saisi d'une vue nette et pénétrante les travers de la société dont il fut le contemporain. Il pourrait, au besoin, suppléer à Gresset pour nous faire comprendre en quoi consista le type du *méchant* ; il caractérise avec une fine justesse le ton et le tour des conversations

mondaines ; la prétention à l'universalité, qui est une marque de son temps, ne lui échappe point ; ce pédantisme nouveau trouve en lui un peintre fidèle, et il abonde en traits qui expriment au vif l'influence que la mode avait prise sur les opinions et les mœurs. La vérité, c'est donc que Vauvenargues vécut dans la retraite, non dans la solitude, qu'il se tint comme en marge, et non pas loin du monde. N'est-ce pas assez pour un observateur ? Lorsqu'on nous le représente comme un être à part, « comme un astre égaré dans l'époque qui le vit naître (1) », on force les choses jusqu'à les fausser. Il a participé à la vie pratique comme à la vie intellectuelle de ses contemporains, et, à faire de lui un isolé, on se trompe autant qu'à le prendre pour un ignorant.

II

On n'en saurait donc douter : il a assez respiré l'air extérieur de son temps, il possédait assez les œuvres des penseurs modernes, pour comprendre et connaître les sentiments et les opinions des hommes de son moment ; il lui était possible de se rendre compte du mouvement des idées, de la transformation des mœurs qui les avaient amenés où ils en étaient et, en fait, il sut voir comment ils ne se trouvaient plus portés par un courant, mais plutôt comme saisis dans un remous où ils flottaient incertains et désemparés.

La renaissance catholique, par où s'était ouvert le XVII[e] siècle, avorta dans les dernières années de Louis XIV. L'influence de la libre pensée naissante y fut, à notre sens, pour fort peu de chose ; c'est bien plutôt la politique du grand roi, son matérialisme religieux, sa tendance à identifier avec l'église extérieure la religion même, à la réduire à la littéralité, au formalisme, à l'étroite discipline cléricale, par où fut épuisée et tarie la spiritualité chrétienne. Sans que les intelligences songeassent à discuter les dogmes, les âmes se desséchèrent et se fermèrent aux croyances. Et, en même temps, comme la parole de l'Église, qui avait été jusqu'alors la seule institutrice des mœurs, avait perdu toute vertu intime, la

(1) C'est Vinet qui a dit cela.

société était envahie par une sorte de nihilisme moral. Les consciences ne se révoltaient pas contre l'enseignement chrétien, mais en elles il n'éveillait plus aucun écho. Ce monde, au reste, qu'un excès de culture et de politesse avait rendu vain et frivole, s'accommodait aisément d'un scepticisme qui n'avait rien de spéculatif et n'était, au vrai, que l'indifférence au bien et au mal.

L'occasion s'offrait belle à la philosophie pour s'emparer de la direction des âmes, puisque l'Église était alors à peu près impuissante à l'exercer. Mais l'homme qui, après Descartes, fut, pendant environ quarante ans, le chef de l'école philosophique, s'interdit cette ambition par prudence, ou plutôt, faute de générosité dans le caractère, n'en vint jamais à la concevoir. Fontenelle ne prétendait pas guider les hommes de son temps : il chercha seulement à leur plaire et à s'en faire louer. Loin de vouloir mener l'opinion, il suivit la mode. Son intelligence, si pénétrante et si lucide, s'emploie plus volontiers à démêler des erreurs qu'à découvrir des vérités ; et, dans la façon dont il traite la science, où il a eu, il est vrai, certaines vues amples et profondes, il montre pourtant en général plutôt la curiosité amusée du dilettante que l'ardeur investigatrice du savant. De tout il semble vouloir se faire un jeu : le système du monde et la machinerie de l'Opéra, c'est tout un pour lui, et la recherche de la vérité ne paraît à ses yeux qu'une partie de Colin-Maillard : « La philosophie ressemble à un certain jeu à quoi jouent les enfants, où l'un d'entre eux qui a les yeux bandés court après les autres. S'il en attrape quelqu'un il est obligé de le nommer ; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche sa prise et qu'il recommence à courir. Il en est de même de la vérité : il n'est pas que nous autres philosophes, quoique nous ayons les yeux bandés, nous ne l'attrapions quelquefois. Mais quoi ? nous ne lui pouvons pas soutenir que c'est elle que nous avons attrapée et, dès ce moment, elle nous échappe. »

Dans le domaine pratique, comme dans l'ordre spéculatif, Fontenelle ne se départ pas de ce détachement, de cette neutralité indifférente. A quoi bon se préoccuper de la morale ? Ignore-t-on que l'homme est né « pour aspirer à tout et pour ne jouir de rien, pour marcher toujours et n'arriver nulle part ? » Ne sait-on pas que, « si la raison dominait sur

la terre, il ne s'y passerait rien ? » Et puisque l'univers va toujours son train, puisque, « ce que la nature n'aurait pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de notre folie, » pourquoi s'aviser de chercher dans les affaires humaines un ordre qu'on n'y saurait découvrir ?

Cette façon détachée de philosopher, d'insinuer partout le doute, de faire du doute le but même de toute recherche et non de l'employer comme un moyen de trouver la vérité, cette tendance à badiner de toutes choses et à goguenarder sur la morale, assurèrent à Fontenelle un grand succès dans les milieux mondains : son esprit critique et sa science donnèrent, pour ainsi dire, de la consistance et servirent de support au scepticisme superficiel qui flottait en l'air à l'état diffus (1) : « Un esprit supérieur aux préjugés, dit Vauvenargues, fait valoir toutes les opinions, mais ne tient à aucune ; il a vu le fort et le faible de tous les principes et il a reconnu que l'esprit humain n'avait que le choix de ses erreurs. Indulgente philosophie qui égale Achille et Thersite et nous laisse la liberté d'être ignorants, paresseux, frivoles, sans nous faire de pire condition ! Aussi voyons-nous qu'elle a fait des progrès rapides : ce n'était d'abord que le ton d'un petit nombre de beaux esprits ; aujourd'hui, c'est une des modes du peuple. » Et il définit à merveille l'état des esprits au moment où il commença à penser et à écrire : « Chaque siècle à son caractère ; le génie du nôtre est peut-être un esprit trop philosophique, enté sur un goût trop frivole et dans un terrain très léger. »

Mais, avec le temps, Vauvenargues s'aperçut que l'influence de Fontenelle allait diminuant : « La mode a son cours et l'erreur périt avec elle : on a bientôt senti le faible d'un auteur qui, paraissant mépriser les plus grandes choses, ne méprisait pas de dire des pointes... Il a plu par la nouveauté et par la petite hardiesse de ses opinions ; mais sa réputation a déjà perdu tout son lustre ; il a survécu à sa

---

(1) Avec un ris moqueur, avec un ton de maître,
Un esclave de cour, enfant des Voluptés,
S'est écrié souvent : est-on fait pour connaître ?
Est-il des vérités ?
(Voltaire : *Ode au roi de Prusse sur son avènement*, 1740).

gloire. » En effet, le temps des petites hardiesses est passé : le siècle, après avoir perdu la foi traditionnelle, a pu se complaire un moment dans le pyrrhonisme et dans l'indifférence ; mais ce n'est là qu'une impasse, et il en faut sortir. Les esprits ont été déniaisés, mais en même temps déroutés ; voici qu'ils commencent à sentir l'impatience de trouver des voies nouvelles et sont las de rester en suspens. Des ombres ont été dissipées ; mais on hésite dans une sorte de clair-obscur, où l'on n'ose se décider à avancer. D'où luira sur l'âge moderne la lumière à laquelle il dirigera sa marche ?

Cette question que Fontenelle n'avait pas songé à résoudre, qu'il s'était même gardé de poser, c'est celle que Vauvenargues envisage dès l'abord ; ou, du moins, faute de pouvoir l'embrasser dans toute son étendue, il la considère du côté de la morale : « Je me suis souvent étonné, lorsque j'ai commencé à réfléchir, de voir qu'il n'y eût aucun principe sans contradiction, point de terme même sur les grands sujets dans l'idée desquels on convînt. Je disais quelquefois en moi-même : Il n'y a point de démarche indifférente dans la vie ; si nous la conduisons sans la connaissance de la vérité, quel abîme ! Qui sait ce qu'il doit estimer, ou mépriser, ou haïr, s'il ne sait ce qui est bien ou ce qui est mal ? et quelle idée aura-t-on de soi-même, si l'on ignore ce qui est estimable ? »

En d'autres termes, l'objet que se propose Vauvenargues, c'est d'aider son temps à prendre conscience de lui-même et à démêler la règle de son activité morale.

Il vit avec une singulière netteté que, pour réussir, il fallait dissiper complètement le prestige qu'avait exercé sur les esprits le penseur ingénieux dont tout l'effort allait à les déconcerter, non à les affermir : « Comme la principale erreur de notre siècle est de croire tout incertain et problématique, je voudrais, dit Vauvenargues, qu'on s'attachât d'abord à détruire cette erreur nuisible. » C'est à quoi il ne s'épargna pas, en effet : il y a dans son œuvre toute une partie polémique dirigée contre le pyrrhonisme et, plus spécialement, contre le pyrrhonisme de Fontenelle ; et ce n'est pas seulement la doctrine, mais l'homme qu'il prend à partie avec une extrême vivacité. Lisez son portrait d'*Isocrate* : Fontenelle y est encore plus maltraité que dans le fameux

portrait de *Cydias* ; La Bruyère s'était contenté de faire la caricature du bel esprit ; Vauvenargues juge et condamne le caractère et les idées du philosophe. Remarquons bien d'ailleurs que, lorsqu'il attaque ainsi Fontenelle, ce n'est pas à l'adversaire du passé qu'il s'en prend ; au contraire, il le loue en un passage d'avoir « dénoncé cet amour immense que les hommes ont pour le merveilleux, cette pente exagérée qu'ils ont à respecter les vieilles traditions et l'autorité des anciens. » Il reconnaît même qu'il « mérite d'être regardé par la postérité comme un des plus grands philosophes de la terre, » parce qu'on lui doit « cet esprit philosophique qui fait mépriser les déclamations et les autorités pour discuter le vrai avec exactitude. » Mais ce dont il le blâme, c'est de s'être plus attaché à tout ruiner qu'à rien établir, de s'être servi des armes de la raison contre la raison même et de n'avoir pas compris que, suivant le mot connu, l'on ne détruit que ce que l'on remplace.

Remplacer l'ancienne morale par une morale nouvelle, voilà la tâche que Vauvenargues juge la plus urgente, celle qu'il s'est proprement assignée. Ce n'est pas, il le sait, d'un replâtrage qu'il s'agit, mais d'une reconstruction complète. Ramper sur les vieux principes de la morale serait temps perdu : ces principes sont réduits en poudre ; on n'en saurait rien faire. Il faut être capable de poser d'autres « fondements qui, plus vastes et plus solides, puissent porter plus de conséquences et ouvrir un nouveau champ. » Quels seront-ils ? où les chercher ?

C'est ici que l'on peut voir combien Vauvenargues avait été pénétré par l'esprit de son temps, en ce qu'il avait de vraiment neuf et créateur. Il a beau n'être point un savant, il a compris pourtant que la science seule, au sein de l'incertitude universelle, a établi des principes que nul esprit sain ne saurait contester. Elle a montré qu'il n'y a pas de place pour l'arbitraire dans le monde, que la nature est soumise à d'immuables lois. Vauvenargues a présent à l'esprit le grand mot de Newton : *natura est semper sibi consona* ; et il écrit alors : « Je me trompe fort, ou c'est une contradiction de dire qu'une chose est, et qu'elle n'est pas nécessairement. Ce principe est beau est fécond et je crois qu'on en peut tirer les conséquences les plus lumineuses sur les matières les plus

difficiles : mais le malheur veut que les philosophes ne fassent qu'entrevoir la vérité et qu'il y en ait peu de capables de la mettre dans un beau jour. »

Lui, résolument, il s'efforça de la placer en pleine lumière, il s'attacha à ce principe « beau et fécond », et n'hésita pas devant les conséquences qu'il contient.

Puisque la nécessité est la loi du monde, l'homme n'y est donc pas soustrait : car il ne saurait être un empire dans cet empire ; il n'est qu'une pièce de cet ensemble. L'homme n'est donc pas libre, il ne se peut pas qu'il le soit : entre l'ordre universel et la liberté humaine, il y a une antinomie irréductible. Ce serait, en effet, « une plaisante chimère de croire que toute la nature se gouverne par la même loi, pendant que la terre est couverte de cent mille millions de petits agents qui traversent, selon leur caprice, cette autorité ».

En acceptant ainsi le déterminisme scientifique dans toute sa rigueur, Vauvenargues tranche d'un seul coup la question de la destinée humaine : il écarte décidément tout ce qu'on y avait fait intervenir de surnaturel et il replace l'homme dans l'ordre général. Cet ordre général il faut que l'homme le subisse et il doit s'y conformer. Voilà le principe qu'il met à la base de sa morale.

Sa morale ? Quelle morale est possible avec un pareil principe ? L'idée de nécessité n'exclut-elle pas l'idée de moralité ? Si tout est nécessaire, peut-on faire une distinction entre le bien et le mal ? — Cette difficulté n'embarrasse pas Vauvenargues. A ceux qui lui disent : « Si tout est nécessaire, il n'y a plus de vice », il répond sans hésiter : « ... Une chose est bonne ou mauvaise en elle-même, et nullement parce qu'elle est nécessaire ou ne l'est pas. Qu'un homme soit malade parce qu'il le veut, ou qu'il soit malade sans le vouloir, cela ne revient-il pas au même ? » Et puisque la nécessité n'implique pas la confusion du bien et du mal, il cherche quelle est l'idée qu'on s'en peut faire, comment il faut les définir. Il remarque que c'est, au sein de la nécessité universelle, une nécessité particulière à la condition des hommes que de former des sociétés ; et il voit aussitôt avec évidence que « qui dit une société dit un corps qui subsiste par l'union de divers membres et confond l'intérêt particulier dans l'in-

térêt général ». Ainsi donc « ce qui n'est bien ou mal qu'à un particulier, et qui peut être le contraire de cela à l'égard du reste des hommes, ne peut être regardé, en général, comme un mal ou comme un bien. Afin qu'une chose soit regardée comme un bien par toute la société, il faut qu'elle tende à l'avantage de toute la société ; et, afin qu'on la regarde comme un mal, il faut qu'elle tende à sa ruine : voilà le grand caractère du bien et du mal moral. »

Mais ici se présentait une objection plus pressante. — Que le bien et le mal existent en eux-mêmes, pouvait-on dire, qu'il y ait des qualités bonnes et mauvaises, d'accord ; mais, si l'homme n'est pas libre, il cesse d'être responsable, il cesse de mériter ou de démériter ; il n'y a plus de vertu ni de vice ; d'un mot, il n'y a plus de morale. — On voudrait que, sur ce point, Vauvenargues se fût arrêté davantage, et qu'il ait mis en meilleur jour ce qui lui paraissait la solution de cette difficulté. Mais enfin, cette solution, s'il ne l'expose pas, du moins il l'indique. Voici comment : à ses yeux, il est vrai, tous les actes de l'homme sont déterminés ; mais l'homme n'a pas conscience de cette détermination : il est, au contraire, intimement convaincu qu'il est libre. Quand bien même la réflexion lui aurait fait comprendre qu'il vit dans l'entière dépendance de l'universelle nécessité, ce qu'est cette nécessité pour chacun de ses actes, il l'ignore et l'ignorera aussi longtemps qu'il n'aura pas pénétré le secret même du monde. Et, dans cette ignorance, il se conduit comme si la nécessité n'était pas : il s'efforce, il fait de son mieux, il tâche, suivant le mouvement intime qui le pousse à l'action, de tirer de lui-même toute la force et toute l'énergie qui s'y trouvent. Ainsi, dit Vauvenargues, « la liberté et la nécessité subsistent ensemble », et il cite des vers de Voltaire qui lui paraissent illustrer parfaitement sa pensée :

Sur un autel de fer, un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Éternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels et nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invincibles nœuds en ces lieux prisonnière ;
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir, sans la tyranniser ;

A sa suprême loi d'autant mieux attachée
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
Qu'en obéissant même, elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des lois.

(*Henriade*, ch. VII.)

Liberté subjective en regard de l'objective nécessité, voilà, selon lui, la solution du problème (1). La conviction de la liberté suffit pour établir la responsabilité, le mérite et le démérite, la vertu et le vice ; et l'adhésion au déterminisme ne porte aucune atteinte à l'activité ni à la moralité humaine (2).

Que l'on accepte ou non cette théorie de Vauvenargues, il faut reconnaître en tout cas qu'elle ne disconvient pas à la méthode de conciliation, qui fut toujours la sienne, et qu'elle pouvait subir l'épreuve du criterium qu'il avait adopté : « La raison et le sentiment, disait-il, se conseillent et se suppléent tour à tour. Quiconque ne consulte qu'un des deux et renonce à l'autre, se prive inconsidérément d'une partie des secours qui nous ont été accordés pour nous conduire. » En considérant de quelle façon il avait construit sa morale théorique, il pouvait se flatter de n'avoir pas manqué de faire leur part à

(1) Voir le *Traité sur le libre arbitre* dans les *Œuvres de Vauvenargues*, p 206. (Édition Gilbert.)

(2) « La persuasion de la liberté constitue l'essence de l'homme. On pourrait même définir l'homme *un animal qui se croit libre* et ce serait une définition complète... Il est absolument impossible à l'homme d'oublier un seul instant et de renoncer à la persuasion qu'il a d'être libre. Voilà donc un premier point. Second point : être persuadé d'être libre est-il la même chose qu'être libre en effet ? Je réponds : « Ce n'est point la même chose, mais elle produit absolument les mêmes effets en morale. L'homme est donc libre, puisqu'il est intimement persuadé de l'être et que cela vaut tout autant que la liberté. Voilà donc le mécanisme de l'univers expliqué clair comme de l'eau de roche. S'il y avait un seul être libre dans l'univers, il n'y aurait plus de Dieu, il n'y aurait plus de liaison entre les êtres. L'univers se détraquerait ; et si l'homme n'était pas essentiellement, intimement convaincu toujours d'être libre, le moral humain n'irait plus comme il va. La conviction de la liberté suffit pour établir une conscience, un remords, une justice, des récompenses et des peines. Elle suffit à tout, et voilà le monde expliqué en deux mots. — Mais comment peut-on, me demanderez-vous, être intimement convaincu d'une chose, tandis que le contraire est démontré ? Tout comme on est intimement convaincu que deux infinis sont égaux toujours, tandis qu'il est démontré par le calcul intégral qu'un infini peut être le double, le triple d'un autre, etc., et mille autres théorèmes de géométrie pareils. » (*Correspondance de l'abbé Galiani*, I, 339. Paris, 1818, 2 vol. in-8°.)

la raison et au sentiment; il avait le droit de penser que sa doctrine n'était fondée que sur des principes positifs, qu'elle excluait tout élément suprasensible et qu'elle ne mutilait nullement la nature humaine, en ce qui la constitue.

III

Entre les vues générales et les conseils, préceptes et maximes de Vauvenargues, il n'y a pas de contradiction, comme on l'a dit parfois; mais, au contraire, sa morale théorique et sa morale pratique se tiennent par un lien étroit et continu.

Pour lui, la sagesse suprême dans la conduite de la vie consiste en l'adhésion à la nécessité qui mène le monde. Le penseur, qui peut s'élever à l'intelligence de la loi universelle, goûtera une joie transcendante à lui donner son assentiment : *non servit Deo, sed assentit.* Quant au commun des hommes, on leur aura rendu le meilleur office, si l'on suscite et entretient dans leurs âmes les dispositions qui leur permettront de conformer aisément leur vie à la nécessité qui la détermine.

Le premier ordre que la nature donne à l'homme, c'est d'agir : il lui faut suivre le mouvement universel, et « il lui est tellement impossible de subsister sans action que, s'il veut s'empêcher d'agir, ce ne peut être que par un acte encore plus laborieux que celui auquel il s'oppose ».

C'est à cet effort inutile que les mystiques le convient, quand ils proposent la contemplation comme l'idéal de la vie humaine. Ils font un vice à l'homme de suivre cette loi de l'action et, « parce qu'il est obligé d'y obéir, ne pouvant subsister dans le repos, *ils concluent* qu'il est hors de sa place ». En se mettant en grande dépense d'esprit, ils tâchent de nous représenter notre existence comme une énigme, comme un tissu de contradictions, et prétendent nous persuader que, dans cette incohérence, le comble de la sagesse consiste à réduire, en quelque sorte, notre vie à un minimum. Pour Vauvenargues, il n'y a rien de plus faux qu'une pareille philosophie, et, malgré son admiration pour le génie de Pascal, il n'hésite pas à dire, si dur que soit le mot, qu'il y

voit une espèce de charlatanisme : « Les faux philosophes s'efforcent d'attirer l'attention des hommes en faisant remarquer dans notre esprit des contrariétés et des difficultés qu'ils forment eux-mêmes, comme d'autres amusent les enfants par des tours de cartes qui confondent leur jugement, quoique naturels et sans magie. Ceux qui nouent ainsi les choses pour avoir le mérite de les dénouer sont les charlatans de la morale. » Avant tout, il faut donc écarter ces rêveries troublantes des mystiques soutenus par les sceptiques et ne pas se laisser déconcerter par leurs subtilités. « Il n'y a point de contradictions dans la nature. » Voilà ce que distingue tout œil clair, toute intelligence lucide. En toute confiance, on peut, on doit se soumettre à la première, à la plus féconde de ses lois : « Le feu, l'air, l'esprit, la lumière, tout vit par l'action ; de là la communication et l'alliance de tous les êtres ; de là l'harmonie de l'univers. »

En nous imposant la nécessité d'agir, la nature nous trace en même temps la direction suivant laquelle notre activité doit s'exercer : « *Elle* a, dit Vauvenargues, marqué à tous les hommes, dans leur caractère, la route naturelle de leur vie, et personne n'est ni tranquille, ni sage, ni bon, ni heureux qu'autant qu'il connaît bien son instinct et le suit bien fidèlement. »

Si hardie que puisse sembler une pareille affirmation, elle ne fausse pourtant ni ne dépasse la pensée de Vauvenargues ; car il croit que notre instinct primitif ne va qu'à « aimer, estimer, conserver, agrandir et défendre du mal notre frêle existence » ; en sorte que, si l'homme vivait isolé, il pourrait suivre cet instinct jusqu'au bout et s'abandonner à lui sans réserve.

Mais, « les hommes étant imparfaits, n'ont pu se suffire à eux-mêmes ; de là la nécessité de former des sociétés ». Or, ces sociétés ne sauraient subsister s'il n'y avait interdépendance entre leurs membres : et l'ordre qui en résulte, la justice, pour l'appeler de son nom, marque la limite où doivent se contenir les instincts individuels. « La justice est le sentiment d'un âme amoureuse de l'ordre et qui se contente du sien. »

Certains moralistes, il est vrai, contestent qu'un pareil sentiment puisse jamais exister : ils le déclarent inconciliable

avec l'*amour-propre,* dont ils croient qu'on ne saurait lui faire sa part. Mais Vauvenargues estime qu'ils prennent les choses en satiriques et qu'ils ne savent pas les voir en observateurs, ni les juger en philosophes. Il ne nie point la prédominance de l'intérêt ; seulement, à ses yeux, c'est « faute de pénétration » qu'on n'arrive pas à le concilier avec la justice ». Car, affirme-t-il, « il y a des semences de bonté et de justice dans le cœur des hommes. Si l'intérêt propre y domine, j'ose dire que cela est non seulement selon la nature, mais selon la justice, pourvu que personne ne souffre de cet amour-propre, ou que la société y perde moins qu'elle n'y gagne ». Et l'existence de la justice, que les pessimistes osent nier, il l'établit non par le raisonnement, mais par les faits : sans ordre, point de société ; sans justice, point d'ordre ; or, voyez que la société subsiste ; c'est donc que l'ordre prévaut dans le genre humain et qu'en dernière analyse la justice est la plus forte.

L'homme, en tant qu'individu, ne peut donc travailler à sa conservation et à son développement que dans la limite où l'intérêt social le permet ; mais, d'autre part, comme membre de la société, il doit chercher à se développer autant que le bien commun le demande. La loi sociale qui est, pour ainsi dire, une loi naturelle au second degré, exige qu'il ne se satisfasse pas de ne point nuire à soi-même et aux autres ; elle lui demande de se perfectionner pour devenir capable de mieux servir l'association. — Il y a de prétendus sages qui vont répétant : « On dit qu'il faut être utile au prochain, utile à la République. Mais l'est-on par une inquiétude laborieuse ? Non, tout au contraire. Celui-là est assez utile à l'État qui travaille à quelque métier une partie du jour, ou qui a quelque charge douce et conforme à son goût qui l'entretient ; car il faut remplir le jour et occuper son intelligence... L'homme est né principalement pour son propre bonheur. Y travaillant, l'entendant bien, il sert au prochain autant qu'il doit. N'y pas nuire c'est beaucoup. Le mal ôté, le bien reste (1) ». — Il ne faut pas prêter l'oreille à cette sagesse vulgaire « dont les gens timides veulent se revêtir et qui avorte dans leur sein ». Le rôle propre de l'homme, c'est

---

(1) *Mémoires du marquis d'Argenson.* Tome V, p 242. (Édition Jannet.)

« d'obéir à son génie et d'employer toute l'activité de son âme dans une carrière sans bornes ». Les seules passions qu'il ait à combattre sont celles qui l'enferment en lui-même, qui rétrécissent son horizon et arrêtent l'expansion de son âme ; quant aux autres, amour de la science, du pouvoir, de la gloire, toutes celles qui le poussent à franchir les limites de son court élan, toutes celles qui ouvrent son cœur au dehors et lui inspirent le souci de ses semblables, il peut, il doit, au contraire, les aimer : « Si vous avez quelque passion qui élève vos sentiments, qui vous rende plus généreux, plus compatissant, plus humain, qu'elle vous soit chère... Laissez croire à ceux qui veulent le croire que l'on est malheureux dans les embarras des grands desseins. C'est dans l'oisiveté et la petitesse que la vertu souffre, lorsqu'une prudence timide l'empêche de prendre l'essor et la fait ramper dans ses liens. »

Aimer les passions nobles! Vauvenargues, qui donne ces mots pour titre à un de ses courts chapitres, est le premier qui ait osé les écrire. Avant lui, les passions avaient, il est vrai, trouvé des avocats qui avaient plaidé pour elles les circonstances atténuantes et qui, en les défendant contre la rigueur des moralistes stoïciens et chrétiens, avaient protesté timidement contre la mutilation de la nature humaine et l'extrême circoncision des cœurs. Mais que de précautions, que de réserves dans ces plaidoyers pour les passions ! On y cherchait plutôt à les faire excuser qu'à les réhabiliter ; on ne leur accordait dans la conduite de la vie qu'une part très réduite ; on restreignait leur action dans les limites les plus étroites. Vauvenargues, lui, dit qu'entre les passions il faut faire un choix ; mais qui a choisi les passions nobles peut, d'après lui, leur abandonner la direction de sa vie. Ne sont-elles pas les ressorts de l'activité sociale, qui est, à ses yeux, la forme la plus haute de l'activité humaine ? Aussi réagit-il, avec plus de décision que personne avant lui, contre les doctrines qui faisaient de la vie comme un vice originel et n'y voulaient voir qu'une préparation à la mort. Ascètes et rigoristes prétendaient réduire l'homme à passer son existence dans une sorte de perpétuelle caducité : « La morale austère anéantit la vigueur de l'esprit, comme les enfants d'Esculape détruisent le corps pour détruire un vice du sang

souvent imaginaire. » Peut-il être contresens plus absolu ? « Ni le dégoût n'est une marque de santé, ni l'appétit n'est une maladie ; mais tout au contraire. Ainsi pense-t-on sur le corps ; mais on juge de l'âme sur d'autres principes : on suppose qu'une âme forte est celle qui est exempte de passions ; et comme la jeunesse est plus ardente et plus active que le dernier âge, on la regarde comme un temps de fièvre ; et on place la force de l'homme dans sa décadence. » Qu'importe donc que les passions nobles, par leurs excès et leurs entraînements, fassent commettre des fautes ? « La plus grande faute de toutes est de se priver de l'expérience », de ne pas déployer l'énergie que la nature a mise en nous et, par une prudence pusillanime, de manquer à faire le bien qui tente nos cœurs.

Vauvenargues ne se laisse donc pas aller à l'illusion de croire que les passions ne puissent avoir que des effets bienfaisants ; il sait que les plus nobles conduisent souvent à l'erreur, même au crime ; jamais ses vues sur la nature et la condition de l'homme ne lui ont permis de penser qu'il pût par quelque endroit atteindre à la perfection ; et c'est la conviction où il est de notre imperfection nécessaire qui lui inspire l'indulgence, la haute tolérance dont toute sa morale pratique est pénétrée : de là l'éloignement et même l'espèce d'horreur qu'il éprouve pour les moralistes rigides : « ... l'homme dur et rigide, l'homme tout d'une pièce, plein de maximes sévères, enivré de sa vertu..., je le fuis, et je le déteste ; c'est, selon moi, l'espèce la plus vaine, la plus injuste, la plus insociable..., enfin l'espèce la plus partiale, la plus aveugle, et la plus odieuse que l'on trouve sous le soleil ». De là tant de maximes pleines d'un si beau souffle d'humanité : « On ne peut être juste, si on n'est humain. — Nous n'avons pas le droit de rendre misérables ceux que nous ne pouvons rendre bons. — La sévérité dans les lois est humanité pour les peuples ; dans les hommes, elle est la marque d'un génie étroit et cruel ; il n'y a que la nécessité qui puisse la rendre innocente. — C'est une marque de férocité et de bassesse d'insulter à un homme dans l'ignominie, s'il est, d'ailleurs, misérable ; il n'y a point d'infamie dont la misère ne fasse un objet de pitié pous les âmes tendres. — J'ai remarqué qu'il n'y avait guère de sévérité qui n'eût sa

source dans l'ignorance de la nature, dans un amour-propre excessif, dans une jalousie dissimulée, enfin, dans la petitesse du cœur. » De là cette pensée, qui surprend au premier abord, mais qui ne pouvait pas ne pas venir à Vauvenargues : « Ce qui me paraît le plus noble dans la nature, c'est que nous nous passions si aisément d'une plus grande perfection. » Hommage rendu à l'homme qui a compris la nécessité de sa condition, qui l'a acceptée et à qui son cœur révèle que « tous *nos* devoirs sont fondés sur *notre* faiblesse réciproque ».

Mais, si Vauvenargues sait bien que les passions, même les plus nobles, ont leurs égarements, qu'elles ne peuvent faire de l'homme ni un sage, à la façon des stoïciens, ni un saint, suivant l'idéal chrétien, il est aussi convaincu que, seules, elles sont capables de le porter jusqu'au degré de vertu où il peut atteindre : « J'ai toujours trouvé ridicule que les philosophes aient forgé une vertu incompatible avec la nature de l'homme, et que, après l'avoir ainsi feinte, ils aient prononcé froidement qu'il n'y avait aucune vertu. Qu'ils parlent du fantôme de leur imagination ; ils peuvent à leur gré l'abandonner ou le détruire puisqu'ils l'ont créé : mais la véritable vertu, celle qu'ils ne veulent pas nommer de ce nom parce qu'elle n'est pas conforme à leurs définitions, celle qui est l'ouvrage de la nature, non le leur, et qui consiste principalement dans la bonté et la vigueur de l'âme, celle-là n'est point dépendante de leur fantaisie, et subsistera à jamais, avec des caractères ineffaçables. »

Écartant ainsi les chimères nées de l'abstraction, il fait consister la vertu dans la force, la générosité, l'élévation de l'âme ; et comme, pour donner l'élan à ces qualités, il n'y a pas de plus puissants aiguillons que les passions, sans hésiter il les recommande. Sa morale ne prétend qu'à être humaine et virile ; elle ne vise pas à nous rendre plus qu'hommes, mais plus hommes.

Où, dans l'ordre politique, pouvaient mener de pareilles idées, on n'a pas de peine à le voir. Sans doute Vauvenargues n'eut à aucun degré le dessein de réformer le gouvernement et la société de son temps ; il est certain même qu'il conserva quelques-uns des préjugés de sa caste. Mais pourtant il sent que, dans la France, telle qu'elle était alors

constituée, cette énergie, cette vertu agissante, dont il faisait l'éloge, ne pouvait se donner carrière ; que, dans une monarchie absolue, elle était gênée par toute sorte d'entraves et se heurtait partout à des obstacles. « Un homme doué d'énergie, d'élévation et de génie, écrivait un peu plus tard M[lle] de Lespinasse, est, dans ce pays-ci, comme un lion enchaîné dans une ménagerie ; c'est un Patagon condamné à marcher sur les genoux. » Comment n'eût-il pas pensé de même, lui qui a dit : « La servitude dégrade les hommes jusqu'à s'en faire aimer ? » Pourtant, comme dans l'espèce d'engourdissement où vécut la France sous Fleury rien n'annonçait un changement, une révolution devait paraître à Vauvenargues si impossible, qu'il ne s'avisait pas de la prévoir, qu'il n'en formait même pas le vœu. Mais du moins il la rêva ; et il donna corps à son rêve dans un de ces *caractères*, qui n'ont été publiés que longtemps après sa mort : le personnage de *Clodius*, en effet, ne lui a évidemment pas été fourni par l'observation ; en le créant, Vauvenargues a voulu seulement révéler ce qu'il entrevoyait d'un avenir dont il savait bien qu'il ne luirait pas pour lui. Écoutez comme il fait parler ce révolutionnaire de sa façon : « On défend aux uns les plaisirs, on ferme aux autres les chemins de la fortune ; on ôte à tous l'espérance de la gloire, on étouffe enfin toute vigueur et tout courage sous des chaînes pesantes... Donnons à ce peuple quelque exemple qui le réveille... Ne craignez pas de le remuer jusqu'au fond, et n'allez pas penser que le bonheur des nations dépende de leur repos ; les hommes ne haïssent point d'être agités, et l'action leur est aussi bonne que nécessaire. Le repos n'est que la langueur des corps politiques ; les ambitieux, qui donnent le mouvement à ces corps, sont au genre humain ce qu'est à chacun de nous la chaleur du sang, qui distribue et retient la vie dans nos membres... Il est impossible qu'un État où tout varie, et qui voit tout varier autour de lui, ne change pas à son tour de gouvernement... N'appréhendez pas que le peuple vous manque : je sais... que la coutume est tout, que tout peuple se fait à sa condition et supporte patiemment les choses qu'il trouve établies... mais, si vous abattez la tyrannie, doutez-vous que ce peuple, qui baise à présent sa chaîne, ne s'accoutume bientôt de même à la liberté ? Ce peuple est avili ; mais, c'est

le gouvernement qui forme le caractère des nations... Changez avec moi le nôtre, et tout sera changé. Si vous osez me croire, nous formerons sur les ruines de l'ancienne Rome un État nouveau, propre à faire de grands citoyens dans tous les genres..., secourable à toutes les vertus, et... indulgent à toutes les passions. » N'a-t-on pas eu raison de dire que, dans ces paroles, gronde déjà la voix de la Révolution, qui ne devait éclater que cinquante ans plus tard ?

IV

Nous ne discuterons pas les idées morales de Vauvenargues : nous n'avons eu ici d'autre dessein que de faire voir comment, s'il leur manque l'enchaînement et la rigueur d'un système, — lui-même a dit pourquoi il n'a pu que poser les fondements du long travail qu'il méditait, — l'on y peut trouver pourtant, en dépit de leur forme éparse et fragmentaire, l'unité véritable d'une doctrine. Avoir une doctrine morale, c'était déjà presque une nouveauté au temps où Vauvenargues écrivait ; en ces matières, nous l'avons vu, prévalait le scepticisme ou plutôt l'indifférence, et, si l'on rencontre chez quelques-uns des idées ou des aspirations d'avenir, elles restent le plus souvent confuses, hésitantes, ne peuvent prendre un décisif élan et une direction précise. Avec une hardiesse plus ou moins grande, — disons mieux : avec une timidité plus ou moins surveillée, — on critique les dogmes de la morale traditionnelle ; mais, de leur opposer une formule nouvelle, c'est ce dont personne encore ne trouve l'audace. Le siècle, qui ne peut plus marcher dans la voie du passé, ne sait comment se frayer la sienne.

A Vauvenargues revient l'honneur de la lui avoir ouverte. En fondant la morale sur un principe scientifique, en lui assignant pour fins le développement de la personnalité humaine et le progrès social, il la fait complètement sortir du domaine théologique et lui marque sa place dans l'ordre des sciences positives. Quelle que soit la valeur de ses conclusions, l'œuvre de Vauvenargues garde toujours cet intérêt capital qu'elle a montré aux moralistes à venir en quel sens les résultats devaient être cherchés.

Il est assez indifférent, dira-t-on peut-être, que Vauvenargues ait tracé les routes de la pensée moderne, puisque son livre, en son temps, passa presque inaperçu, et puisque l'oubli, après sa mort, enveloppa jusqu'à son nom. D'où prend-on le droit de faire état de l'influence qu'il aurait pu avoir, si, en fait, il n'en eut aucune ?

C'est là, il est vrai, une question de fait ; mais, à notre avis, on se hâte trop de la trancher en un certain sens.

Et d'abord, n'est-il pas singulièrement exagéré de dire que le livre de Vauvenargues ait passé inaperçu ? — Il n'eut pas, sans doute, un succès bruyant. Aussi ne pouvait-il pas l'avoir ; car, malgré l'intérêt croissant que l'on prenait aux ouvrages philosophiques, ils étaient lus par un public encore assez restreint, et n'obtenaient un grand débit que s'ils provoquaient le scandale. Mais, s'il ne fit pas de bruit, il reçut pourtant bon accueil de l'élite à laquelle il s'adressait. — « Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire. » Dans le naufrage de sa vie, Vauvenargues a du moins connu la douceur de ces « premiers regards », et des approbations flatteuses ont salué l'apparition de son recueil. Les feuilles littéraires, très rares encore à cette époque, ne manquèrent pas de s'en occuper : nous voyons *le Journal des Savants* lui consacrer un long extrait très élogieux : *le Journal de Trévoux* qui, à vrai dire, n'a pas compris, ou a feint de ne pas comprendre le sens et la portée de cette œuvre, — puisqu'il félicite l'auteur de ses sentiments chrétiens, — lui est aussi très favorable ; dans son *Observateur littéraire*, Marmontel écrit : « Il paraît depuis peu sur cette matière (l'étude de l'esprit humain) un ouvrage que la postérité n'attribuera qu'avec peine à notre siècle, tant on y trouve de solidité (1). » Ne savons-nous pas aussi que Vauvenargues, très peu de temps après l'apparition de son livre, dut se

(1) *Le Mercure de France* fit aussi un article sur le livre de Vauvenargues (numéro de mars 1746). On y lit ce passage : « C'est l'ouvrage d'un philosophe éclairé qui a médité et approfondi et dont l'esprit est capable de grandes vues... S'il est quelques endroits où l'auteur aurait pu mieux développer son idée, il n'en est aucun où l'on ne voie qu'il a pensé fortement, où l'on n'aperçoive l'esquisse d'un grand tableau. On entre dans l'atelier de Praxitèle, on y voit un Jupiter qui n'est pas encore achevé, mais, tel qu'il est, on découvre ce qu'il doit devenir et on reconnaît la main du grand artiste. »

mettre à en préparer une seconde édition, qui, par les soins des abbés Trublet et Séguy, parut aussitôt après sa mort? N'est-ce pas une preuve que l'ouvrage avait assez bien fait son chemin?

Vauvenargues avait, d'ailleurs, un patron déjà illustre et qui ne voulut pas permettre que son client restât dans l'ombre.

Dès 1743, Voltaire et Vauvenargues avaient commencé à échanger des lettres : puis des relations intimes s'étaient nouées entre eux, quand le jeune capitaine au régiment du roi eut donné sa démission, et fut venu à Paris s'essayer, comme il dit, dans le métier des lettres. En cette liaison, Voltaire apporta des sentiments qu'on ne voit guère qu'il ait éprouvés pour personne à d'autres moments de sa vie : profondément ému par la destinée de son ami si malheureux et si magnanime, il ne lui témoigna pas seulement du dévouement ; il fut aussi pénétré d'une sorte de tendresse respectueuse pour cette nature d'élite. Bien plus, Voltaire, en Vauvenargues, admire la profondeur et la force d'un beau génie, au moins autant que la noblesse d'une âme vaillante. Et c'est là ce que, nous semble-t-il, on n'a pas assez remarqué. Cette admiration, il a mis pourtant à l'exprimer une insistance singulière, et même, en une rencontre, une sorte de solennité. *L'Introduction à la connaissance de l'Esprit humain* venait de paraître (février 1746), quand Voltaire fut reçu à l'Académie française (9 mai) ; dans son discours il voulut rendre un public hommage au jeune écrivain dont peut-être beaucoup de ses confrères ignoraient encore le nom. Sa harangue contient cette phrase : « Un homme éloquent et profond s'est formé dans le tumulte des armes. » Cet éloge très bref, mais très plein, prend tout son prix, si l'on songe que l'usage n'admettait dans les discours académiques d'autres louanges que celles des membres de la docte compagnie et de ses protecteurs, si l'on remarque surtout que Voltaire mentionnait Vauvenargues parmi les hommes trop rares, à son gré, qui soutiennent alors l'honneur des lettres françaises, qu'il lui désigne une place glorieuse entre Buffon et Montesquieu. Un tel témoignage, rendu en pareil lieu par un pareil homme, ne suffisait-il pas à tirer Vauvenargues de l'obscurité?

Et, quand il eut été pris si prématurément par la mort, Voltaire ne négligea aucune occasion de le défendre contre l'oubli et ne consentit pas à laisser prescrire sa mémoire. Il lui éleva d'abord un monument, comme il dit, en composant *l'Éloge funèbre des officiers morts pendant la campagne de* 1742 (1). « Par quel prodige, disait-il dans une apostrophe à son ami disparu, avais-tu à l'âge de vingt-cinq ans la vraie philosophie et la vraie éloquence?... Comment avais-tu pris un essor si haut dans le siècle des petitesses? Et comment la simplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur et cette force de génie? » Plus tard, il aime à faire revenir sous sa plume le nom de Vauvenargues : il le cite dans son *Commentaire sur Corneille* (1760), dans sa *Relation du chevalier de la Barre* (1766) et, en 1764, il écrivait à Lecler de Montmerci qui, dans son poème intitulé : *Voltaire,* avait parlé de Vauvenargues avec effusion : « J'ai à vous remercier d'avoir dit tant de bien de M. de Vauvenargues, homme trop peu connu, et bien digne de vos louanges et de vos regrets. C'était un vrai philosophe ; il a vécu en sage et est mort en héros. Je chérirai toujours sa mémoire. »

S'il est donc vrai que Vauvenargues n'eut point toute la renommée qu'il méritait, il est faux de prétendre qu'il demeura ignoré. L'admiration, que Voltaire avait hautement professée pour son œuvre, la désignait à l'attention de tous ceux qui faisaient profession de philosopher. La foule ne le connaissait point; mais, parmi les gens de lettres, si l'on ne redisait pas son nom, on relisait ses écrits et leur trace ne se perdait pas. Donnons-en au moins une preuve : en 1770, dans *le Recueil philosophique* qu'il publia à Amsterdam, Naigeon imagina d'attribuer à Vauvenargues le morceau sur *la suffisance de la religion naturelle,* qui figure aujourd'hui dans les œuvres de Diderot. Que cette attribution fût ou non vraisemblable, elle montre en tout cas que les encyclopédistes cherchèrent à tirer à eux Vauvenargues, et, partant, qu'il n'était pas tout à fait oublié et sans autorité.

Ce n'est pas, en somme, une vaine parole que prononça Voltaire, quand il dit que Vauvenargues avait, à vingt-cinq

(1) Publié en 1748.

ans, « la vraie philosophie ». Sa réputation a beau être restée à demi-voilée, sa pensée lui a survécu et c'est lui qui a donné aux idées morales de son temps l'orientation qui, jusqu'alors, leur avait manqué. Dans un récent article (1), M. Brunetière dénonçait ce qu'il appelle *l'erreur du* XVIIIe *siècle* : il a vu avec justesse que cette erreur, — si tant est qu'erreur il y a, — c'est de Vauvenargues qu'il la faut faire dater.

Maurice PELLISSON.

---

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1902.



L'Art du portrait au XVIIe siècle.

Le genre du portrait qui pendant la seconde partie du XIXe siècle, alors que les Écoles paysagistes et impressionnistes accaparaient l'attention, fut assez dédaigné du public, semble depuis ces dernières années, retrouver la faveur générale. Les témoignages de ce revirement abondent. C'est le succès de l'exposition de l'œuvre de Van Dyck, celui de l'exposition des portraits de femmes et d'enfants ; c'est celui qui à l'exposition de 1900 alla aux portraits de l'Ecole anglaise du XVIIIe siècle ; c'est encore la vogue unique dont jouissent les Franz Hals comme les Reynolds et les Gainsborough parmi les collectionneurs de tableaux anciens, l'accueil que font les amateurs de peinture moderne aux toiles des portraitistes étrangers, Lenbach, Whistler, Madrazo et à celles des portraitistes nationaux de toutes écoles.

De cet ensemble de faits, il ressort bien clairement que le goût public est aujourd'hui favorable à la peinture du portrait. Le genre est à la mode. Et cependant, il est un groupe de portraitistes qui ne bénéficie pas de l'engouement universel. Les portraitistes français du grand siècle demeurent dans l'ombre. On chercherait vainement leurs œuvres aux belles places de nos musées nationaux, elle passent inaperçues dans les ventes et, après avoir eu jadis tant de louanges, semblent ignorées de la critique. Il nous a paru intéressant de mettre en lumière, avec les causes de leur défaveur actuelle, celles de leur fortune ancienne, d'indiquer sous quelles influences elles se produisirent et d'étudier les plus typiques.

*
* *

En France les primes années du XVII[e] siècle furent, au point de vue de l'art, singulièrement ingrates. Les derniers représentants de l'Ecole de Fontainebleau étaient morts ou disparus, morts ou disparus également les grands sculpteurs, les architectes de génie qui avaient été les promoteurs locaux de la Renaissance, et tous ces maîtres semblaient n'avoir laissé aucune filiation artistique. Le règne d'Henri IV, favorable au bien-être matériel du pays, ne l'avait guère été à son développement esthétique. Le roi, avec son intelligence tournée vers les faits, ses goûts rudes et simples, était incapable de jouer le rôle de Mécène avisé où ses devanciers les Valois avaient excellé. Y eût-il eu des dispositions que son entourage l'en aurait détourné. Il avait auprès de lui des Réformés austères qui considéraient avec hostilité le mouvement de la Renaissance et le jugeaient deux fois odieux comme s'inspirant du paganisme et comme provenant de cette Italie damnable où florissait « la Babylone Papale » et des Ligueurs que leur fanatisme naïf et leurs habitudes brutales éloignaient de tout raffinement. Quand aux petits maîtres de sa cour, à ce parti frivole et prodigue qui naît partout où se trouvent de l'oisiveté, de la richesse et de la sécurité, sans doute influencés par la rusticité ambiante, ils s'y connaissaient mal en art et même très peu en élégance. — Leur chef Bassompierre est là pour en témoigner. Enfin la nation, affaiblie par les luttes et la misère récentes, se donnait trop au soin indispensable de relever ses forces et sa fortune pour tendre vers un but esthétique et produire des œuvres originales et belles.

Il est facile de trouver trace de la pauvreté de goût, générale alors, dans les monuments et les objets que nous a légués l'époque. L'architecture religieuse est encore impuissante à dépouiller entièrement la forme ogivale ; elle enferme toujours, comme durant la première moitié du XVI[e] siècle, les ornements du style nouveau dans les vieilles baies en amande. Par contre, elle a perdu cette libre grâce de la Renaissance qui rendait harmonieux tous les mélanges et tous les anachronismes : elle s'essaie à une symétrie étroite et

gauche. L'architecture civile n'est pas plus heureuse. Les édifices qu'elle construit, accourcis par des toitures trop hautes, privés de lignes d'ensemble et surchargés d'ornements, sont lourds et disproportionnés. Les arts décoratifs, tous ces arts mineurs tels que l'orfèvrerie, l'émaillerie, la sculpture sur bois..., par lesquels on surprend si bien le véritable cachet d'une époque, ne produisent que des objets inélégants et inférieurs. Mais plus significative encore d'indigence esthétique que ces témoignages matériels est la parole du plus estimé des littérateurs du temps.

Honoré d'Urfé, l'auteur de l'*Astrée*, avait une incomparable célébrité. Son livre, tiré à vingt éditions, était entre les mains de tous les gens cultivés et il n'était personne qui n'en eût connaissance. Longtemps il servira de thème aux dissertations et aux louanges, longtemps on s'entretiendra des Bergers des bords du Lignon, on les citera comme des modèles accomplis de galanterie et de bon goût. Or, voici en quels termes d'Urfé décrivait la décoration picturale du palais d'Amasis, leur princesse, voici quel exemple idéal il donnait aux artistes contemporains. Le morceau est assez caractéristique pour être tout entier cité :

« Quand sa vue commença de se renforcer, il (un berger transporté pendant son sommeil au Palais) ne vit autour de lui que des enrichissements d'or et des peintures éclatantes dont la chambre étoit toute parée... D'un côté il voyoit Saturne appuyé sur sa faux avec les cheveux longs, le front ridé, les yeux chassieux, le nez aquilin, la bouche dégoûtante de sang et pleine encore d'un morceau de ses enfants dont il en avoit un demi mangé en la main gauche auquel par l'ouverture qu'il lui avoit faite au côté avec les dents, on voyoit comme panteler les poumons et trembler le cœur, vue à la vérité pleine de cruauté, car ce petit enfant avoit la tête renversée sur les épaules, les bras pendants par devant et les jambes élargies d'un côté et d'autre, toutes rougissantes du sang qui sortoit de la blessure que le vieillard lui avoit faite, de qui la barbe longue et chenue en maints lieux se voyoit tachée des gouttes de sang qui tomboient du morceau qu'il tâchoit d'avaler. Ses bras et ses jambes nerveux et crasseux étoient en divers endroits couverts de poils, ainsi que ses cuisses maigres et décharnées. Dessous ses pieds

s'élevoient de grands monceaux d'ossements dont les uns blanchissoient de vieillesse, les autres ne commençoient que d'être décharnés et d'autres joints avec un peu de chair demi-gastée montroient n'estre que depuis peu mis en ce lieu... (1) »

Il est vraisemblable que, lisant ce passage, un Diderot eût décerné au tableau qui y est décrit l'épithète de « gothique ». Et il faut convenir qu'en l'occurence ce terme, avec la nuance de mépris qu'il comportait au temps de l'ardent critique, eût été justement appliqué. Le naturalisme étroit et précis des imagiers du moyen âge, leur goût de l'horrible, leur penchant à choisir dans une légende ses parties positives, tout cela se retrouve dans la fresque qu'imaginait complaisamment d'Urfé. Les conquêtes, qu'à la révélation de l'antiquité et au contact de la culture italienne, l'art français avait faites, étaient-elles donc perdues? Elle était donc fanée, la suave floraison des œuvres écloses sous la lumière de la Renaissance, qui avait embaumé le siècle précédent ? On peut le prétendre, et aussi que le fléchissement de l'idée esthétique fut vers 1600 assez profond pour faire retomber l'art au niveau où il était cent ans auparavant. De tous côtés se manifeste un retour aux errements anciens, et ce revirement qui n'est qu'une dégénérescence anéantit la récente œuvre de progrès. Il est trop certain que notre Renaissance locale est morte, que sa tradition est à jamais interrompue, oubliée. Les artistes qui vont paraître et former les fécondes écoles du XVII[e] siècle ne lui devront rien.

Il ne faudrait cependant pas croire que le métier de peintre eût été, durant la terne période artistique qui relie le siècle de la Renaissance au grand siècle, entièrement abandonné. Depuis le temps qu'on le pratiquait chez nous, il y était devenu indispensable. Certainement sa forme primitive qui était la miniature appliquée à l'illustration du livre manuscrit n'avait plus sa raison d'être depuis la découverte de l'imprimerie et de la gravure ; mais à ce premier usage s'en étaient substitués d'autres, et en particulier le portrait. Portraits sur bois, sur toile, sur vélin, sur papier, sur cuivre, sur verre, on en avait fait de toutes sortes, et chaque branche

(1) L'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, livre II, p. 57.

de la peinture servit à cette fin. Il est visible que le genre avait séduit le grand public. Il satisfaisait les esprits simples qui, par la comparaison avec le modèle vivant, pouvaient facilement apprécier le mérite de l'œuvre et s'émerveillaient du petit prodige de la ressemblance saisie, alors que le prodige de la beauté réalisée, accompli dans une peinture allégorique, leur échappait. Direct et concret, il satisfaisait aussi les esprits cultivés qui, par réaction contre l'obscure et compliquée scolastique médiévale, se plaisaient aux œuvres claires et aisées. Enfin il contentait la curiosité, flattait le penchant sentimental de beaucoup, car par lui on pouvait connaître la physionomie des gens célèbres, retrouver celle d'un être aimé, absent ou disparu. De ces causes de faveur plusieurs qui sont éminemment durables devaient survivre au mouvement de la Renaissance. Alors que l'on se désintéressait des autres manifestations de l'art, on continua en France d'aimer le portrait, et il se trouva des artistes pour contenter le goût public. Leurs œuvres ne rattachent que chronologiquement les écoles des XVIe et XVIIe siècles. Mais il n'est pas sans intérêt de les mentionner, ne serait-ce que pour indiquer combien elles furent différentes de celles que le genre produisit plus tard. Elles sont aussi très loin de celles qui les précédèrent.

En dépit de la diversité des moyens employés, les portraits français du XVIe siècle ont tous entre eux une extrême similitude. Ils sont même si pareils qu'il est souvent difficile de leur attribuer des sources distinctes. En chacun d'eux le visage du modèle est traité méticuleusement et rendu avec une précision frappante. Ils sont presque toujours de petite dimension ; la couleur en est éteinte, les recherches de composition en sont bannies. Ils se rapprochent par certaines minuties, certaine sécheresse de l'exécution, des miniatures sur vélin qui ornent les manuscrits des temps gothiques, mais ils possèdent une qualité nouvelle et merveilleuse qui est l'apanage des œuvres de la Renaissance : ils sont vivants. Ils le sont avec une intensité inouïe, presque outrée. En certaines figures dessinées seulement en grisailles il y a plus que de la vie, il y a de l'action. Et ce n'est point par le mouvement que l'impression de l'activité est suggérée — le modèle est immobile, son visage est au repos ; — c'est par ce qui est

proprement l'expression : les légères déformations qu'un désir, un sentiment, une volonté infligent à chaque trait. Cela, ces marques fugitives et révélatrices, les Clouet et leurs élèves surent admirablement le voir, admirablement le rendre. Mais leur secret, longtemps gardé dans la famille et soigneusement transmis à quelques disciples, se perdit en même temps que tant d'autres secrets d'art, à la fin du XVIe siècle. Les portraitistes de ce moment-là, soit en fréquentant chez les derniers représentants de la dynastie des Jehannet, soit en étudiant leurs ouvrages, s'approprièrent un peu de la technique des maîtres. Seulement, ils n'en saisirent que le côté matériel. Ce sont des dessinateurs, et ils emploient à l'exemple de leurs grands devanciers un sobre mélange des crayons ; ils les imitent encore quant au format de l'œuvre, quant à la pose et aux proportions des personnages représentés. La copie est servile, et, cependant, il est impossible de la confondre avec les originaux qu'elle contrefait. Elle procède d'une inspiration tout opposée. L'ardente vitalité dont les Clouet animèrent leurs œuvres en est absente, et la recherche de l'expression, principal mobile de ces artistes, n'y est pas poursuivie. Les visages qui s'y profilent sont flous, à peine modelés, monotones ; tout l'effort de l'auteur semble s'être porté sur l'accessoire, et c'est un col de dentelle soigneusement décalqué, l'ondulation d'une chevelure dessinée boucle à boucle qui sont traités au détriment de tout le reste.

Malgré leur faiblesse ces œuvres retinrent la vogue. Cela tenait d'abord à celle du portrait et à la décadence artistique qui faisait à la fois qu'on ne voyait pas leur infériorité et que nul en France n'en pouvait fournir de meilleures ; cela tenait aussi à ce qu'elles s'adaptaient aisément à la disposition des appartements de l'époque et ne nuisaient pas à la décoration intérieure telle qu'elle fut comprise durant la fin du règne d'Henri IV et les débuts de celui de Louis XIII.

Les grands seigneurs vivaient alors dans de vastes pièces aménagées avec une somptuosité éclatante, mais froide et sans grâce. Entre les cheminées et les portes qui, surmontées de frontons, couvertes de sculptures et de dorures, constituaient un des motifs principaux de l'ornementation, des tentures historiées étaient accrochées. C'étaient en hiver des

velours ciselés ou passementés, et plus souvent encore des tapisseries à grands personnages où se déroulaient des scènes historiques ou fabuleuses; c'étaient en été des cuirs repoussés et coloriés, des toiles décorées à la détrempe, des satins à rayures multicolores. Au plafond saillaient de pesants ornements; aux fenêtres des verrières teintées, des volets intérieurs colorés en brun, des rideaux aux replis épais, arrêtaient la lumière. L'ameublement était lourd et grandiose. De volumineux cabinets chargés de sculptures touffues ou plaqués de marbres polychromes, des tables à la base massive, des sièges amples et trapus s'alignaient régulièrement le long des cloisons ; puis au centre du panneau principal s'étalait un énorme lit encombré de courtines. Tout cela formait un total équilibré auquel rien ne devait être ajouté. Des tableaux, nécessairement variés de format et de sujet, n'auraient fait que rompre la symétrie de cet ensemble quasi monumental. Et, du reste, il n'y aurait eu place pour eux nulle part. On ne pouvait les suspendre contre les tentures trop splendides pour être cachées. Comparées à certaines d'entre elles, par exemple à cette tapisserie « des Bastions » si fine et tellement mêlée d'or qui ornait l'hôtel de Guise, les peintures paraissaient de bien pauvres choses. A peine les plus parfaites coûtaient-elles quelques centaines de pistoles, tandis que « les Bastions » valaient 100 000 écus. Et si la richesse des tentures n'eût pas empêché qu'on les masquât, leur mobilité eût été un obstacle suffisant à l'apposition de cadres contre elles. Sans cesse décrochées, changées au renouvellement des saisons, et, encore, quand un deuil faisait substituer à leur éclatant revêtement des draps noirs ou gris, elles formaient un fond trop peu stable pour qu'on y appuyât des toiles encombrantes et d'un maniement difficile. Minuscules et éteints, les portraits des peintres nationaux trouvaient au contraire à se caser sans rien gêner et sans gâter l'harmonie générale. On les mettait dans une embrasure de fenêtre, dans un angle de ruelle, à côté d'un miroir ou d'un bilboquet, et ils s'accommodaient bien des recoins sacrifiés et du voisinage de bagatelles.

Mais les mœurs se modifiaient, les modes changeaient. Le goût vint de la vie sédentaire, du confort intérieur, d'un luxe délicat. Louis XIII, le nouveau souverain, vivait, pla-

cide et retiré, dans son Louvre et, entouré de ses familiers, s'y occupait de futilités élégantes. Il composait des mélodies, peignait, dressait des bêtes de vénerie, faisait danser des ballets, tout cela sans beaucoup d'éclat et à l'écart. La cour n'était ni le rendez-vous politique et militaire qu'elle avait été, ni le centre d'attraction despotique qu'elle devint plus tard, c'était seulement un cercle choisi. A son exemple d'autres cercles intimes et frivoles comme elle s'étaient formés qui poursuivaient avec indépendance leurs intrigues et leurs jeux. Un tel état de choses était éminemment favorable au développement de la sociabilité et à un progrès original de la culture intellectuelle. L'esprit se poliça et, en même temps, le goût s'affina. On se plut aux lignes sobres comme aux teintes unies ; on comprit la richesse discrète. Les appartements très habités perdirent leur froideur et leur lourd apparat. Dans les hôtels nouveaux qui se construisaient au Marais on ménagea de petites pièces bien coupées, bien éclairées et commodes, aimables retraites propices à la conversation et où les subtilités de l'arrangement caressaient les yeux. Et il semble que là, sur le fond doucement bleu de la chambre d'une Rambouillet, de belles œuvres d'art eussent été à leur place.

Par malheur, le mouvement de la société vers la civilisation et l'art avait dévié. Il avait manqué de pondération, et avait conduit l'esprit public à un excès de raffinement presque aussi fâcheux que la barbarie de la veille. Le goût du rare était devenu l'amour de l'étrange, l'élégance tournait en mièvrerie, la recherche aboutissait à la préciosité. On aima les curiosités sans s'arrêter à apprécier les choses belles d'une beauté grande et simple. Gaston d'Orléans et bien d'autres collectionnèrent des médailles et des marbres antiques dont l'exotisme les intéressait certainement davantage que la forme parfaite ; personne ne se soucia d'art pur, n'encouragea les talents vigoureux et sévères, l'effort rénovateur d'un Poussin et d'un Claude Gelée.

Tandis que ces nobles génies devaient s'exiler, beaucoup de peintres faisaient fortune en France. C'étaient surtout des portraitistes à l'imagination bizarre, qui peignaient leurs modèles dans des poses contournées et des accoutrements excentriques. Un gentilhomme est représenté en alchimiste

« avec un rayon tiré par le signe du Sagittaire comme une flèche lui passant par la tête (1) », un autre en prophète « nu, en chemise, avec l'apocalypse à la main (2) », un autre encore en sage grec et tout entouré de devises ; une Précieuse est figurée en esclave maure, les bras chargés de fers, une autre en Sémiramis, et les déesses, les muses, les saintes, les héroïnes de romans peintes, avec des attributs baroques, à la ressemblance des grandes dames du temps, sont innombrables.

La valeur picturale de ces productions était plus que secondaire. A coup sûr, l'enseignement technique que la vue des ouvrages de Porbus, de Rubens et des maîtres italiens contemporains donna à nos artistes n'avait pas été tout à fait perdu ; mais il ne leur avait procuré qu'une superficielle habileté de facture et un amour généralement malheureux de la composition. Du moins, c'est l'impression que donnent celles de leurs œuvres qui nous sont parvenues. Il est difficile de juger en connaissance de cause, car elles sont en très petit nombre. Ces portraits du genre burlesque qui plurent aux Précieuses se démodèrent cruellement, et beaucoup achevèrent très vite leurs destinées dans la poussière des combles et sous la morsure des rats, comme, d'ailleurs, tant de livres insipides et prétentieux de la même époque.

Un seul portraitiste d'alors a subsisté : Philippe de Champaigne. C'est que celui-ci sut résister à la pernicieuse influence de la société mondaine. Il ne se retira point à Rome ainsi que l'avait fait Poussin, que le faisaient tous les artistes soucieux du grand style, mais il trouva contre les entraînements transitoires et frivoles un asile plus sûr que la Ville Éternelle : il se réfugia dans le Jansénisme. Il partagea les doctrines rigoureuses que professaient ceux de Port Royal, et il peignit dans l'esprit où ils écrivaient, avec les mêmes scrupules, le même sévère souci de justesse et de simplicité.

On cite de lui un trait admirable, et qui le dépeint, qui le résume parfaitement. Richelieu, dont il venait de tracer une image à la fois précise et de grande envergure, lui fit

(1) *Tallemant*, édit. Montmerqué, t. VI, p. 272.
(2) *Ib.*, t. VII, p. 213.

dire qu'il pouvait demander ce qu'il voudrait « pour l'avancement de sa fortune et des siens » et que tout lui serait accordé. Une telle offre ouvrait à l'artiste et à sa famille un avenir merveilleux : c'était avec la richesse l'accès des grandes places et des titres brillants. Champaigne, tout à son austère idéal, la déclina. « Monsieur le Cardinal peut-il me rendre plus habile peintre que je ne suis ? répondit-il ; c'est la seule chose que je souhaite... » Fière et grave parole qui révèle en même temps qu'une âme inflexible une ardente conscience d'artiste ! Perfectionner sa peinture, la rendre toujours plus excellente et plus élevée, c'était bien l'unique vœu temporel de Champaigne. Et il en poursuivait la réalisation attentivement et inflexiblement. Il dédaignait les subterfuges faciles par lesquels on attire dès l'abord l'attention du spectateur. Les draperies recherchées, les fonds truqués ainsi qu'un décor théâtral, les accessoires piquants étaient exclus de ses tableaux. Les oppositions et les combinaisons de teintes ne trouvaient pas davantage grâce devant lui ; il semble qu'il ait considéré ces choses, où se montrent les virtuosités de facture du peintre, comme mesquines et vaines. Il ne s'occupe que de rendre la ressemblance de son modèle. Et il ne se borne pas à en prendre le côté matériel, il ne s'arrête pas aux formes, ni même à l'expression dans ce qu'elle a de soudain et de passager ; il cherche à animer les visages du reflet de l'activité mentale. C'est une ressemblance presque abstraite qu'il poursuit.

Voilà le portrait de sa fille. Elle porte le costume uni et triste des religieuses de Port-Royal et repose étendue sur un siège paillé, humble et quelconque. Elle joint les mains dans un geste naturel de prière ; ses yeux se fixent au-devant d'elle simplement. La mère Agnès Arnauld qui est agenouillée à son côté n'a pas une attitude plus emphatique. Elle se tient avec la rigidité que donne l'habitude monacale des longues oraisons immobiles ; son buste n'a pas d'inflexion, sa tête est droite, son regard ferme. Au fond, c'est le mur nu et terne d'une cellule.

Rien dans ce tableau qui vise au pathétique. Pas de cet étalage de crucifix et de têtes de morts, facile élément d'émotion que prodiguent tous ceux qui peignirent des Réguliers depuis Zurbaran jusqu'à Rigaud. Pas de ces horizons de

Thébaïdes évoquant les souvenirs hagiographiques, ni de ces plis abondants et tourmentés qui magnifient le froc. Pas de ces poses convulsives : renversement du corps, torsion et élévation des bras, par lesquelles sont aisément rappelées les ardeurs mystiques. Et sur les visages n'apparaît aucune violence d'expression. Les traits demeurent calmes et les regards ne sont point enflammés par l'extase. Cependant l'impression qui se dégage de ce sobre et froid ensemble est intense et d'une extrême religiosité. C'est que Champaigne a distingué sur les masques de ses modèles le reflet de la vie intérieure et qu'il a su le peindre. L'une âgée, l'autre d'une jeunesse enfantine, toutes deux revêtues de formes différentes, ces femmes se ressemblent. L'identité de leurs existences et de leurs espoirs a unifié leurs visages. Leurs lèvres exangues, leurs teints ivoirins, leurs fronts unis évoquent les macérations également cherchées et la paix claustrale partagée. Leurs regards froids et immobiles rayonnent d'une pareille assurance, de l'assurance d'esprits saturés de certitudes. Leurs bouches mincies sont serrées par le même effort volontaire, par la même décision d'atteindre à la vertu suprême. Et c'est cela, cette harmonie profonde et surhumaine qui, rendue par le probe et entêté labeur de l'artiste, donne au prosaïque décor, aux figures simples, une signification éloquente.

Mais une telle œuvre, où ne se retrouve aucun travers des traces ordinaires de l'époque, qui n'est ni amphigourique ni fade, ne détonait-elle pas dans le cadre des ameublements à la mode sous Louis XIII ? C'eût été un grave défaut. La peinture est avant tout un élément de décoration, et dans un temps où l'éclectisme était proscrit de l'ornementation, où chaque objet était empreint d'un même et unique style, il était indispensable que les tableaux fussent à l'unisson de leur entourage. Mais Champaigne n'avait pas perdu tout contact avec le siècle. Le Jansénisme ne l'avait pas absolument isolé ; il l'avait seulement entouré d'une atmosphère de gravité et de dignité, assez épaisse pour arrêter les influences frivoles et médiocres, assez subtile pour laisser transpirer celles qui étaient nobles et puissantes. Champaigne eut de son temps un sentiment épuré, mais exact. Son tableau des *Religieuses* et à peu près toute son œuvre procèdent de l'ins-

piration qui anima les grands écrivains contemporains — ceux qui n'étaient point des gloires de ruelle ; — de même cette peinture austère et quintessenciée fut d'accord avec les meilleures manifestations de l'art décoratif du moment.

Les métamorphoses qu'entraînait le goût nouveau n'avaient pas porté que sur l'arrangement intérieur. L'architecture était profondément modifiée, trouvant enfin une formule originale. Les monuments qu'elle édifiait possédaient des lignes d'ensemble, leurs parties se coordonnaient exactement. Cette rectitude sèche qu'on leur reproche maintenant était un progrès assez fort sur la confusion passée pour que pendant plus de deux siècles on s'y tînt. D'autre part un désir de sobriété et de clarté présidait à tout essai d'ornementation. Des moulures droites et lisses avaient remplacé sur les boiseries, sur les grands meubles sculptés, l'amas des guirlandes et des entrelacs. Des tournages au profil distingué s'étaient substitués aux lourds piètements qui, antérieurement, soutenaient les tables, les lits et les sièges. Les étoffes qui recouvraient les murailles, habillaient les fenêtres, les baldaquins, les fauteuils et les paravents étaient unies ou à peine sillonnées de raies droites. Quant aux tapisseries, elles s'étaient faites modestes ; c'étaient généralement des « verdures », reproductions de conventionnels bocages, où de vagues arbustes entre-croisaient des ramures pareilles et imprécises. Elles formaient un fond à peu près uniforme et capable de faire ressortir des tableaux. Cet ensemble mesuré et un peu éteint, où nul détail voyant n'accrochait les regards, convenait bien aux portraits sérieux de Champaigne, et là où ils étaient accueillis, dans les intérieurs jansénistes, dans les cabinets des savants et des hommes d'État, ils constituaient un motif de décoration heureux et juste.

Cette destination du portrait est nouvelle. On avait déjà vu apparaître dans des peintures décoratives les images de personnages réels, mais elles n'y prenaient qu'une faible importance, et les figures symboliques, les accessoires pompeux dont elles étaient entourées, étaient presque exclusivement mis en valeur. Le genre qui a donné la splendide série des Rubens sur Marie de Médicis n'est point mort : Vouet le représente brillamment, et il verra encore de beaux jours au temps de Versailles avec Lebrun et ses disciples. Mais à côté

de lui, un autre surgit qui aura une fortune aussi belle et plus vaste. Dans celui-ci, c'est de la directe reproduction d'un personnage réel que découle l'effet. Et cet effet devra être aussi puissant que celui des toiles allégoriques, car le portrait va devenir à peu près partout un élément principal d'ornementation.

Pendant les dernières années du règne de Louis XIII et sous la Régence d'Anne d'Autriche, la vogue du portrait va croissant ; cette forme d'art flatte le goût et les tendances intellectuelles de la société lettrée. L'attention est alors tout entière dirigée sur la psychologie. Observer l'individu humain, noter ses habitudes et les travers de son caractère, ses élans passionnels et ses émotions, ses certitudes et les troubles de sa conscience, tel est le but vers lequel tend l'effort universel, durant la seconde moitié du XVIIe siècle, de même qu'édifier des spéculations abstraites sous forme de thèses sociales, morales, esthétiques, sera celui qui fascinera le siècle philosophe. Et l'impulsion est si forte qu'elle entraîne l'ensemble du public — du public que l'éducation rend apte à la subir. Elle ne fait pas que susciter les La Rochefoucauld et les La Bruyère, les Molière et les Regnard, les Racine et les Fénelon, elle agit encore sur une classe d'esprits moins élevés. Mme de La Fayette lui obéit, et avec elle toute la série des muses mondaines et de leurs dévots. Dans ce milieu-là on n'est point capable de créer avec des traits épars, empruntés aux êtres vivants, des êtres fictifs d'une réalité plus puissante que la réalité ordinaire, de dégager de petites vérités passagères des vérités profondes et impérissables ; on n'écrit ni tragédies, ni comédies, ni maximes, ni traités ; mais on s'essaie à de minces romans à clef où sont contés les actes habituels de gens familiers, à ces descriptions directes que l'on appelle des « portraits ». Composer ces portraits, dépeindre en quelques lignes ingénieuses la physionomie et l'esprit d'une personne amie ou les siens propres, c'est surtout le passe-temps préféré, celui où se complaisent les grandes dames de la Cour, les bourgeoises opulentes de la ville, les beaux esprits, tous ceux qui font la mode.

Et à la faveur de la littérature psychologique répondait la faveur du portrait. On aima voir reproduites la physiono-

mie humaine, les expressions et les attitudes qui décèlent les mystères de l'âme. Les gens de qualité et tous ceux qui possédaient une culture intellectuelle multipliaient les portraits autour d'eux. Mlle de Montpensier en a une collection à son château d'Eu, une autre au château de Saint-Fargeau. Sa maison de Choisy et ses appartements du Luxembourg en regorgent. Le cardinal de Mazarin en fait peindre une galerie dans son palais, Bussy-Rabutin une autre au château de Bussy, et c'est la meilleure distraction de son exil. Le comte de Béthune au château de Selles, M. de Caumartin au château de Saint-Auge suivent l'exemple. François de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, en remplit son palais épiscopal, le marquis de Beringhen son hôtel de Paris, Mme de Choisy son castel de Balleroy, Mme de Rambouillet ses petits appartements. Scudéry en possède une série qu'il entraîne dans toutes ses pérégrinations. Guy Patin en a dans son cabinet « le long d'une grande poutre qui passe par le milieu de bout en bout et qui en supporte douze sur chaque face » (1).

Ces collections sont tout à la fois monotones et variées. La monotonie vient de l'unité d'origine des tableaux ; généralement c'est un même artiste qui est chargé de peindre chaque galerie, et il s'inquiète peu de diversifier sa manière. La variété consiste dans la provenance des personnages représentés, ceux-ci appartenant d'ordinaire à des temps ou à des milieux différents. Ils sont cependant choisis d'après les penchants ou la situation du propriétaire de la série, et une certaine logique préside à leur désignation. Mlle de Montpensier, si naïvement fière de son rang et de ses alliances, s'entoure des portraits de sa parenté qu'elle suit dans tous les sens trois ou quatre générations. Mazarin fait peindre des souverains. — Ne l'est-il pas lui-même ? — Bussy rassemble les grandes dames qu'il a tant maltraitées et dont il regrette tant la faveur. M. de Beringhen, grand curieux, réunit les figures des célébrités bizarres et lointaines, Mme de Rambouillet celles des Précieux des diverses castes,

(1) Mlle de Montpensier, *Mémoires. La Princesse de Paphlagonie.* — Tallemant, *Historiettes.* — Bussy-Rabutin, *Correspondance.* — Guy Patin, *Lettres.* — Saint-Simon, *Mémoires.* — Sauval, *Les antiquités de Paris.*

Mme de Choisy celles des Princes qu'elle flatte et qui l'accueillent : M. de Noyon, féru de la noblesse et de l'antiquité de sa maison, a fait confectionner les effigies d'une suite d'aïeux quasi préhistoriques. Scudéry rapproche tous les gens de lettres de son siècle et du précédent ; Guy Patin les auteurs qu'il apprécie depuis Erasme jusqu'à Saumaize. M. de Béthune et d'autres hommes de guerre groupent les grands capitaines ; M. de Caumartin et d'autres magistrats, les grands légistes. Mais parfois l'amateur n'est guidé que par la notoriété actuelle de ceux dont il réunit les images ; peu lui importe la provenance de cette notoriété pourvu qu'elle soit éclatante, et il constitue ainsi un Panthéon hétéroclite où voisinent le Sultan et le Père Vincent, M. le Prince et Gautier Garguille.

Les gens de goût se gardaient de telles erreurs, et même ils évitaient ces copieuses collections où la médiocrité de l'art est nécessairement grande. Ils se contentaient de placer dans leurs appartements quelques beaux portraits dont les figures étaient heureusement traitées, et dont les accessoires d'une modernité élégante s'appariaient sans peine avec la décoration intérieure. Celle-ci, vers 1650, a subi une nouvelle transformation. Elle s'est enrichie sans cesser d'être harmonieuse ; elle a pris un caractère de puissance et de faste, tout en demeurant noble et sage. On dirait qu'un souffle chaud a vivifié la floraison gracieuse, mais trop frêle de l'art sous Louis XIII, l'a fait s'épanouir abondante et saine. L'influence italienne n'est pas étrangère à ce changement. Elle vient de se manifester fortement grâce à Mazarin.

Le cardinal de Mazarin eut des goûts artistiques ardents et sincères. Il semble même que de tous les sentiments qu'on lui connut le sentiment esthétique est le seul qui en lui ne fut jamais feint, le seul qui fut tout à fait profond. Il composa sa collection avec amour et sans faire preuve là de son habituelle lésinerie. Une fois seulement il reprocha une emplette à l'émissaire qui vaquait à ses achats. Cet homme, sans doute égaré par la qualité de prince de l'Église dont son maître était revêtu, avait cru devoir acquérir et notablement payer des reliquaires dont le mérite était tout mystique. Mazarin le reprit rudement : « Pour les deux cassettes de reliques d'argent et cuivre doré, écrit-il, je ne désire point

qu'à l'avenir vous achetiez et m'envoyiez aucune de ces choses parce que c'est une dépense inutile (1)... » Mais s'agit-il de riches objets mobiliers et surtout d'œuvres d'art éminentes, le cardinal ne recule devant aucune prodigalité, ne craignant même pas de trahir la fortune que de coutume il dissimule avec soin. Sa passion est insatiable et infinie. On sait dans quelle caractéristique attitude de douleur il fut surpris sur la fin de sa vie devant ses trésors artistiques. Il se sentait très malade, se savait condamné, et il montrait depuis quelque temps un entier détachement de la politique, témoignait de l'indifférence à ses proches, ne cachait plus l'ennui que lui causaient les empressements de la famille royale. Le jeune Brienne le rencontra alors dans la nouvelle galerie de son palais où étaient entassées tant de merveilles. Se traînant péniblement, il considérait chaque chose et gémissait, « Hélas ! disait-il, il faut quitter tout cela !... » Il aperçut Brienne, l'appela et poursuivit à son bras sa mélancolique promenade. « Voyez-vous, mon ami, lui disait-il, ce beau tableau de Corrège, et encore cette Vénus de Titien, et cet incomparable Déluge d'Antoine Carrache ?... Ah ! mon pauvre ami, il me faut quitter tout cela !... »

Ces poignants regrets, qui furent à peu près l'unique mouvement de sensibilité de Mazarin, disent bien l'ardeur de son culte esthétique. Quoi d'étonnant qu'une religion si véhémente ait fait des prosélytes ? On suivit en France les goûts du cardinal. On loua les peintures italiennes ; leur chaude tonalité, leur composition ample séduisirent les amateurs. Mais cette admiration devait rester assez platonique, car le prix élevé des tablaux ultramontains déroutait ; on n'avait pas chez nous coutume de payer aussi cher la peinture ; puis les Italiens étaient jaloux de conserver les chefs-d'œuvre de leurs écoles et les cédaient difficilement. Par contre, on s'adonna sans réserve aux meubles italiens. Ces meubles, c'étaient particulièrement de vastes cabinets à compartiments et à tiroirs, où des incrustations d'ivoire, de nacre, d'étain, couraient sur des fonds d'ébène ou d'écaille, et que relevaient des colonnes taillées dans des substances étincelantes et précieuses — cristal de roche, lapis-lazuli, co-

(1) Mazarin à Benedetti, 4 avril 1656.

rail, améthyste — et surmontées de chapiteaux d'argent ou de vermeil. C'étaient aussi parfois des objets tout en ivoire, tout en argent comme le lit de Mazarin, comme la table qu'il fit acheter à la vente du cardinal Montalto. Rien de plus fastueux que de tels meubles, d'un faste qui n'était ni tapageur, ni facile, mais solide et noble. Les matières employées, belles par elles-mêmes, brillaient naturellement, et non de l'éclat emprunté et faux des dorures, des coloriages ou des vernis, et leur richesse, grâce à l'élégance de la construction générale, à la perfection des détails ornementaux, ne semblait point brutale. Ce n'était pas la première fois que des meubles de cette sorte et de cette origine paraissaient en France; mais jusqu'à présent ils n'y avaient été qu'en petit nombre et n'avaient pas impressionné le goût local. Maintenant on les multipliait, et ils étaient compris, estimés au point que notre art décoratif s'en inspira. Nos artisans les imitent; bientôt l'école des Gobelins produira des objets où la riche décoration italienne s'alliera au pur style français et qui seront des chefs-d'œuvre.

A côté des ameublements à l'italienne, les tableaux de Champaigne eussent paru bien mornes et bien secs. Mais un nouveau portraitiste avait surgi, dont le talent pouvait, aussi bien que celui du peintre janséniste, satisfaire les amateurs éclairés et qui, avec la claire intelligence française, possédait un peu de l'opulente grâce italienne. C'était Pierre Mignard, Mignard le Romain, comme on l'appellera longtemps. Il arrivait de la Ville Éternelle où il s'était soigneusement assimilé les procédés des maîtres récents et où il avait su faire assez briller son génie personnel pour être appelé à peindre des personnages illustres : les papes Urbain VII et Innocent X, le bailli de Valençay, la signora Olympia et bien des cardinaux. Il débuta en France par un portrait de Louis XIV destiné à Marie-Thérèse, alors infante d'Espagne, et, ayant conquis du premier coup l'universelle faveur, poursuivit pendant trente années la plus brillante carrière.

Rarement une communion plus intime exista entre un artiste et son temps qu'entre Mignard et la seconde moitié du xvii[e] siècle. Ses œuvres sont comme la synthèse de l'époque : elles ont le classicisme atténué de la littérature : elles sont mesurées et bienséantes ainsi que les mœurs ; élégantes

et pompeuses, elles résument justement l'idéal artististique, enfin elles ont quelque chose d'étroit et d'orgueilleux, de monotone et de trop régulier. Mignard s'est essayé à diverses compositions historiques ou allégoriques, telles que les peintures du Val de Grâce célébrées par Molière : il y est très inférieur à lui-même. Il réussit mieux quelques figures isolées, dont ses madones, mais il n'est tout à fait original, il ne se manifeste pleinement que lorsqu'il peint le portrait. Dans ce genre où son inspiration tout actuelle peut se donner carrière et briller, il montre une excellente maîtrise.

Ses portraits sont d'une composition complexe et pourtant d'une parfaite unité. Des fonds à perspective, les riches et capricieux accessoires qui s'y entassent leur donnent une grande puissance décorative, mais loin de nuire aux figures qui en font le centre, concourent à leur effet et deviennent des accompagnements harmonieux. Mignard a la science des arrangements à la fois aisés et ornementaux et sait merveilleusement apparier avec les personnages qu'il peint le décor dont il les environne. Il sait aussi tirer parti de ses modèles, il leur attribue des attitudes parlantes et toujours heureuses, il s'entend à choisir parmi leurs multiples expressions la plus favorable, celle qui sied le mieux à leurs traits et à toute leur personne, et encore ne la reproduit-il pas sèchement, on pourrait dire qu'il l'achève, la généralise, lui donne un caractère sûr et définitif. Et il crée ainsi un bel ensemble où l'unité de style, l'harmonie des détails font oublier certaines médiocrités techniques et la conception trop fixe et trop bornée que l'artiste se fait de la nature.

Dans le portrait d'Henri de Beringhen tout le talent de Mignard est sensible. Henri de Beringhen est un homme dans la force de l'âge ; il se tient debout, campé en une pose pleine de mouvement et de vigueur. En arrière de lui est esquissé un beau paysage sombre et un peu théâtral : une vaste nappe d'eau noire, un promontoire couronné de tours, un rivage abrupt. Au premier plan c'est une assise de pierres droite et lisse, sur laquelle se détache bien la draperie du vêtement de Beringhen. Cette draperie est sans enflure : elle étreint les épaules, dessinant leur galbe robuste, se noue négligemment au col dont elle laisse apercevoir le ferme redressement et retombe en arrière à grands plis brisés et large-

ment ombrés. La taille qu'elle découvre est enserrée dans une cuirasse romaine ; la main repose sur un glaive romain aussi, mais à côté s'étalent les ramages tout modernes d'un brocart fastueux. Le contraste des deux styles pourrait être choquant ; il n'est que pittoresque, tant leur pompe est heureusement appariée et confondue. Décor, accessoires, costumes, toutes ces choses, un peu hétéroclites si on les détaille, marient parfaitement leur diversités ; elles chantent le même air grave et grandiose et qui est à l'unisson du visage de Beringhen. Sur ce visage fortement accentué et d'une forme léonine est un souverain caractère de puissance et de hauteur. Le pli des lèvres est altier, le front se creuse sous l'effort de desseins hardis et autoritaires, le regard est passionnément orgueilleux.

Ce portrait plein de grandeur illustrerait parfaitement bien une vie d'Henri de Beringhen ; il accompagnerait à merveille un texte où seraient racontés la forte et triomphale existence du Grand-Écuyer, sa révolte contre Richelieu, ses combats aux côtés des illustres chefs du Nord, la réussite souveraine de son ambition après qu'il eût été rappelé en France par Louis XIII agonisant. Mais toutes ces grandes choses furent-elles marquées aussi nettement sur le visage de chair de Beringhen que sur l'effigie que traça Mignard ? Les servitudes et les petitesses de la cour, longtemps subies, avaient dû atténuer leur reflet, et pour l'apercevoir sans doute a-t-il fallu la vision et le talent particulier de Mignard. Car Mignard aime cet ensemble de noblesse et de force qui est la grandeur, il recherche jalousement ce qui est grand, le peint avec amour et éclat. Une telle inclination le sert admirablement lorsqu'il travaille à l'image d'un Beringhen : elle lui est moins favorable quand il fait le portrait d'un homme médiocre et devient même en ce cas une réelle faiblesse.

Des faiblesses, Mignard en a plusieurs. C'est d'abord la mollesse de son coup de pinceau, l'uniformité de son coloris ; c'est ensuite sa tendance à imprimer à ses modèles des expressions plus composées qu'observées et qu'on devine arbitraires à voir combien elles sont fréquemment reproduites. La grandeur est son leit-mottiw favori, et il en abuse. Il abuse aussi de la beauté, il s'obstine à cacher toutes les disgrâces des personnages qu'il peint, à montrer l'humanité

dans un jour d'apothéose factice et monotone. Combien, par cette coutume de transfigurer ses modèles selon un idéal toujours identique, il apparaît différent des portraitistes français antérieurs ! Clouet s'appliquait à peindre la figure exacte des traits et de l'expression, soucieux avant tout de créer le simulacre de la vie ; Champaigne poursuivait la ressemblance morale, occupé d'analyse profonde, acharné à scruter l'âme, à en traduire les mouvements ; voici que Mignard s'éloigne de chacune des vérités qu'avaient recherchées ses prédécesseurs, de la vérité matérielle comme de la vérité spirituelle : au lieu de copier, il interprète, il transforme ; au lieu de se plier à la réalité, il tente de l'asservir à son concept particulier. Ainsi les figures qu'il peint arrivent à représenter bien plus sa vision intérieure que les aspects divers d'êtres humains.

Elles n'en satisfaisaient pas moins les contemporains. C'est que Mignard modifie les images de ceux-ci selon leur propre goût. Non point qu'il tente l'entreprise paradoxale de réaliser le rêve de chacun et de prêter à ses modèles les physionomies particulières qu'ils eussent voulu avoir : un dessein d'une si intense ironie n'aurait pu germer dans l'esprit compassé d'un homme du grand siècle, et d'ailleurs Mignard possède assez de tempérament artistique pour peindre impulsivement, sans idée préalable. Mais il est un idéal courant, une formule de beauté que tout le monde a adoptée et qui plaît constamment, et Mignard s'y conforme d'instinct, assez inféodé à son époque pour en suivre naturellement et toujours la pensée. S'il était féru de la grandeur, c'est que les contemporains éprouvaient pour elle une prédilection passionnée. On se plaisait à des évocations mythologiques, il plaçait volontiers — comme dans *La Famille du Dauphin* — parmi un décor et près de personnages modernes des figures de la fable, mais aussi peu antiques que les Vénus et les Jupiters chantés par les poètes du temps. Il ne tenait pas compte de tous les caprices de la mode, mais s'il les réformait, ne peignant guère les bizarreries d'accoutrement qui ne durent qu'un jour, ces « étoffes de la Chine », ces « falbalas », ces « coiffes volantes », ces « fontanges à étages », dont on trouve la mention dans les inventaires, c'était selon le goût des bons esprits d'alors qui désapprouvaient les atours

trop fantasques. Sa fille, la comtesse de Feuquières, est, dans le beau portrait qu'il en laissa, couronnée de ces courts rouleaux de cheveux dont les sculpteurs paraient la tête des Apollons faits à l'image de Louis XIV, et qui sont un accommodement entre la perruque et la coiffure grecque, entre la fantaisie momentanée des petits maîtres et la tradition archaïque respectée des gens graves. Enfin, la beauté dont il revêt les êtres qu'il peint est bien celle que l'on vante au XVIIe siècle. Ses femmes ont toutes — pour emprunter le langage d'alors — la taille aisée, la gorge et les mains belles, le front imposant, la bouche agréable et un air de parure. Ses cavaliers sont parfaitement bien faits ; c'est-à-dire qu'ils ont une prestance fière en même temps qu'une souplesse de bons danseurs, que leurs traits sont régulièrement proportionnés, affinés, et pourtant mâles. Parfois tous ces signes sont si fidèlement répétés qu'il devient difficile de distinguer les uns des autres les personnages représentés. Mais il demeure toujours flagrant qu'ils vécurent sous Louis XIV. Mignard a fait d'eux des allégories de leur temps, et la ressemblance générale qu'il a ainsi fixée est en somme aussi intéressante que les ressemblances individuelles.

Les deux illustres successeurs de Mignard : Largillière et Rigaud, vont du reste suivre les mêmes errements que lui, sacrifiant volontiers à l'idéal qu'ils conçoivent la personnalité de leurs modèles humains. Mais avant d'en venir à eux et à la dernière évolution de l'art décoratif au XVIIe siècle, il faut mentionner un admirable portraitiste dont le génie sinon le talent s'éleva plus haut que le leur, mais que le sort a obstinément défavorisé — Claude Lefèvre. Il peignit beaucoup et il atteignit un moment à la célébrité. Puis ses œuvres disparurent presque toutes, et il tomba dans un oubli qui semble irrémissible. Les deux portraits de lui que possède le Louvre sont en bonne place ; d'excellents critiques tels que Charles Blanc les tinrent en haute estime, et il est impossible de ne pas les apprécier dès l'abord, Malgré cela leur auteur reste, pour la généralité du public, aussi inconnu que Sébastien Bourdon, les Bobrun, François de Troy, Bon-Boullongne, Santerre, tous ces médiocres peintres qui furent les passagères gloires artistiques du XVIIe siècle. Le malheur de Claude Lefèvre a été d'aller à l'encontre du courant qui entraînait les artistes

de son temps, de tendre plutôt au grossissement de la personnalité de ses modèles qu'à son atténuation. Il avait une coutume qui semblait fort anormale. Avant de faire un portrait. il prenait de celui qu'il allait peindre une série de croquis qui n'étaient pas des esquisses du tableau futur, mais bien des études de physionomie où, afin de dégager les caractères d'une figure, il les exagérait. Les images ainsi obtenues étaient presque caricaturales. Il serait bien curieux de les opposer aux versions toujours élogieuses qu'inscrivait le pinceau d'un Mignard, et de voir ce que la charge pouvait faire du grand siècle. Malheureusement aucune d'elles n'est parvenue jusqu'à nous ; elles scandalisèrent les contemporains, et Lefèvre a dû les anéantir. Mais on peut augurer de leur originalité et de leur vigueur d'après une toile telle que *Le Précepteur et son Élève,* où le caractère individuel est si fortement marqué.

La composition de ce double portrait est simple. Au fond apparaissent un parc seigneurial et un pavillon champêtre ; ce coin de site est empreint de réalité, et il est visible que Lefèvre en le peignant n'a fait que copier. Au premier plan une draperie veloutée se relève ; ses plis sont élégamment mariés, mais sans nul artifice, avec une grâce naturelle. Les attitudes du précepteur et de l'adolescent qu'il enseigne sont sobres, vivantes et en même temps pleines d'une profonde signification. Sur le visage du maître est marquée l'usure de l'étude ; le front se creuse, les coins de la bouche s'abaissent en une détente lasse. Cet homme ne s'est pas contenté d'accumuler dans sa mémoire des notions étrangères et de sèches formules ; il a douté, il a cherché et les certitudes qu'il possède sont l'œuvre de son propre raisonnement. Il en a cependant rencontré beaucoup, et il est sûr d'elles. Son regard est serein, et c'est d'un geste ferme et persuasif qu'il montre les choses à son élève. Il étend la main, il indique un horizon qu'on n'aperçoit point : l'avenir, la vie sans doute, et l'adolescent se penche, attentif et convaincu, sa figure un peu enfantine contractée par l'effort de voir et de comprendre. Rien dans ces deux personnages qui ne soit étudié, rendu largement et avec un accent intense.

Pourtant Lefèvre fut, de son temps, assez peu apprécié. On ne parlait point de lui comme d'un grand artiste, et sa

clientèle se recruta surtout parmi la bourgeoisie, cette grave bourgeoisie éprise de bon sens et de solidité, qui suivait mal les brillantes factions de la cour. Félibien qui, lui, épouse absolument les idées en honneur parmi les grands, ne mentionne l'artiste qu'avec dédain ; s'efforçant de remplir dans l'art la fonction que s'était arrogée Boileau dans les Lettres, ce critique prônait l'idéal conventionnel qu'avait adopté Mignard et détestait la réalité. Il écrivait à propos de Le Nain, dont le génie précurseur est justement admiré de nos jours : « Les Nains frères faisaient des portraits et des histoires, mais d'une manière peu noble, représentant souvent des sujets simples et sans beauté... J'ai vu de leurs tableaux, mais j'avoue que je ne pouvais m'arrêter à considérer ces sujets d'actions basses et ridicules (1). » Voilà l'excommunication lancée ; elle est sans appel. Quiconque s'avise de reproduire la nature sous ses aspects réels et sans la parer d'agréments est déchu du rang d'artiste. « Je n'aime pas les magots », dira avec une moue de dédain le grand roi en regardant les délicieuses pochades de l'École hollandaise. Rigaud et Largillière, entraînés par des opinions si péremptoires, vont donc s'éloigner de la vérité, tout aussi obstinément que l'avait fait Mignard.

Ils étaient tous les deux d'éducations et de tempéraments très différents : Rigaud exclusivement français, inféodé à Lebrun, dont il était l'élève favori, et qui l'avait détourné d'aller prendre à Rome l'enseignement classique, Largillière, flamand et disciple de Lély. Ce Lély avait été le peintre de la cour des derniers Stuarts. Hamilton écrivait de lui : « La grande quantité de peintures du fameux Van Dyck répandue en Angleterre l'avait beaucoup perfectionné. De tous les modernes, c'est celui qui dans le goût de tous ces ouvrages a le mieux imité sa manière et qui en a le plus approché (2). » Largillière subit donc l'influence de Van Dyck à travers le peintre anglais. Il prit un peu du faire prestigieux de l'incomparable flamand et un peu aussi de l'afféterie, de la grâce sensuelle du portraitiste des maîtresses de Charles II. Il avait un procédé de composition assez étrange : il imaginait ses

(1) Félibien. *Entretiens sur les peintres*, t. V, p. 55.
(2) Mémoires du Chevalier de Grammont, p. 206.

tableaux pour ainsi dire abstraitement. Il considérait la personne qu'il allait peindre, puis il se la figurait parée d'un vêtement, d'une draperie dont il inventait mentalement les dispositions, et entourée d'accessoires qu'il se représentait par un semblable effort d'imagination. Et sa vision ainsi achevée en lui-même, il la prenait pour modèle et s'y référait entièrement, sans jamais recourir à l'examen direct des choses qu'il peignait.

Rigaud, au contraire, avait besoin de garder sous les yeux les formes que son pinceau traçait. Il se sert de modèles pour fixer les attitudes ; il dispose les costumes sur des mannequins, il agence avec des velours et des brocatelles les plis et les déroulements des draperies ; il copie les meubles d'après nature. Ce n'était que bien difficilement qu'il arrivait à reconstituer dans sa mémoire ce dont il était éloigné ; une anecdote célèbre en est la preuve. Saint-Simon désireux de posséder le portrait de M. de Rancé, son directeur, emmène un jour l'artiste à la Trappe. Mais l'austère abbé s'est toujours refusé à laisser reproduire sa périssable image : on ne peut lui demander des séances de pose, et il faut user de subterfuges pour saisir sa ressemblance. Rigaud, introduit dans la maison abbatiale sous une fausse qualité, doit observer la physionomie de son modèle sans en prendre le moindre croquis et la retracer ensuite à l'aide de ses seuls souvenirs. Après plusieurs visites, il arrive à réaliser ce tour de force, mais non sans une peine infinie. « Cela fut long, dit Saint-Simon, et il m'a avoué que de l'effort qu'il s'était fait à la Trappe il en avait pensé perdre la tête et s'en était trouvé depuis dans l'impuissance pendant plusieurs mois de travailler du tout à ses portraits (1). »

Rigaud semblait donc destiné, par ses dispositions à reproduire toujours la réalité. Mais cette réalité est trop peu appréciée autour de lui pour qu'il ne s'astreigne pas à lui être infidèle. La façon dont il composa le portrait de Rancé est à cet égard bien significative. Tout d'abord, il peignit l'abbé tel qu'il l'avait vu, en une attitude naturelle et un cadre familier, « la plume à la main, assis à son bureau », et ins-

---

(1) Saint-Simon. Ed. Boislisle, t. III, p. 253.

tallé dans le parloir des hôtes. Pour cela, il s'était servi d'un « crayon », pris sur les lieux en l'absence de Rancé, et où il avait noté les détails essentiels du décor. Mais le portrait ainsi obtenu était trop véridique et trop sobre pour plaire aux contemporains. Rigaud le modifia par la suite, et son œuvre définitive qui se trouve aujourd'hui à la Trappe en est singulièrement différente, Rancé y est représenté courbé en une pose théâtrale devant un crucifix et la fantaisiste tête de mort que Chateaubriand s'obstinera à prendre pour une macabre relique de Mme de Montbazon.

Rigaud poursuit cette systématique déformation de la réalité dans toutes ses œuvres. Mais son incapacité à peindre autrement que d'après des aspects vus le dessert extrêmement. Largillière, lorsqu'il peint une de ces draperies gonflées qui étaient de mode, l'évoque soulevée par le vent, lui prête, grâce à sa fertile imagination, le flottement gracieux et juste qu'elle pourrait avoir en plein air. Pour que Rigaud la puisse dessiner, il faut qu'il l'aperçoive enflée réellement, et alors il la soutient par des artifices matériels. On devine que les manteaux et les portières, qui se déploient dans ses tableaux, sont tendus par des fils, laborieusement épinglés et soutenus ; leurs cassures et leurs déroulements ont quelque chose d'exagéré, de guindé. « Voilà, disait le Maréchal de Gramont en considérant la draperie qui, dans le portrait de Louis XIV, environne le souverain, une hyperbole de velours (1) ». Ce joli mot dit bien l'emphase et la tension du style de Rigaud.

Séparés par de capitales différences d'esprit et de méthode, Largillière et Rigaud ont cependant un caractère commun qui les rapproche infiniment. Tous deux sont épris du luxe français contemporain, tous deux en épient les manifestations et les reproduisent avec fidélité. Ils ont renoncé aux sites italiens et aux accessoires antiques qu'avait affectionnés Mignard. Quand un paysage apparaît au fond de leurs toiles, c'est toujours un jardin arrangé dans le goût de Lenôtre avec des balustres, des statues, des « ronds d'eau », des « parterres en broderie ». Mais généralement ils évitent les perspectives prolongées et placent leurs personnages dans un décor res-

(1) Marquis de Chatres. *Nouveaux Entretiens*, p. 165.

treint et intime. Ces personnages vêtus selon la mode de l'instant apparaissent dans les lieux où ils se tiennent d'habitude : une galerie peinte et ornée de meubles fastueux, un boudoir riant et confortable plein de fleurs et de fanfreluches, un cabinet opulent et grave garni de livres aux fauves reliures.

En reproduisant ces choses d'une réalité actuelle et particulière, Largillière et Rigaud témoignent des tendances nouvelles du goût français. On commence chez nous à se plaire exclusivement aux productions locales. Longtemps la littérature a été seule à donner des preuves d'originalité ; l'art depuis la fin du moyen age n'a pas cessé de suivre les inspirations étrangères. Le style Louis XIII, le plus personnel de ceux qui se sont manifestés, n'est encore qu'une interprétation des modèles de la Renaissance ultramontaine. Mais à présent le génie national s'est fortifié et donne de tous côtés des preuves d'indépendance ; l'art prend vigoureusement essor. Les statuaires, dont les œuvres décorent Versailles, ont sculpté des formes qui ne rappellent pas plus celles des écoles du passé que celles des écoles exotiques. Perrault dont les plans l'ont emporté pour la réédification du Louvre sur ceux de Bernin a trouvé des formules neuves qu'exploitent en même temps d'autres architectes indigènes. L'art décoratif a participé au mouvement général ; il a éliminé les nombreux motifs qu'il devait à l'étranger et que la coquille, la grille, la rocaille, tous ornements d'invention locale, sont venus remplacer. Chacune des branches de cet art décoratif s'est rénovée. Nos artistes ont pris conscience de leur maîtrise et osent employer des procédés inusités, des combinaisons inédites. Les tapissiers des Gobelins réforment une partie de la technique des Flandres ; les ébénistes délaissent les matériaux exotiques pour les bois du pays, savamment mis en valeur ou dorés selon un mode nouveau ; les tisseurs, dont l'industrie a été relevée par Colbert, multiplient les inventions, copiant la flore rare et singulière des jardins royaux et tirant du mélange de l'or et des soies polychromes des effets inconnus ; les dentellières, qui ouvrent le point de France, ont cessé de reproduire les ouvrages vénitiens et essaient les délicats réseaux, les ramages ingénieux qui rendent unique leur dentelle. La société française a l'illusion

d'être devenue le centre du monde et instaure impérieusement un style neuf et imprévu. Largillière et Rigaud se font les peintres de ce style. Les images des formes nouvelles se reflètent dans l'esprit du premier comme en un pur miroir, elles sont là en foule plus brillantes que nature, et l'artiste les reproduit sans effort. Le second tourne ses regards vers le monde extérieur, mais ce qu'il aperçoit, ce sont les choses dont l'imagination de Largillière est emplie — les architectures pompeuses et symétriques, les meubles galbés que brodent en relief les bronzes, les étoffes lourdes et éclatantes et tous les riches accessoires d'un luxe vaste et instruit — ; il voit, à l'exclusion de tout autre, ces choses qui le séduisent, comme elles séduisaient ses contemporains, et elles viennent naturellement prendre place dans ses toiles.

La monotonie de ces éléments de décoration, Rigaud la sent parfois, et dans certaines œuvres, les portraits d'artistes par exemple, il cherche à s'en délivrer. Mais il n'a recours pour diversifier ses compositions qu'à des moyens puérils. Il introduit un désordre apparent dans le décor qui lui est familier, il bouleverse, il débraille le costume habituel de ses modèles. Ce ne sont là que des inversions d'un texte identique et bien semblables à celles qu'essaie le maître de philosophie de M. Jourdain dans le compliment de son élève... Rigaud, autant que Largillière, semble ignorer la puissante et inépuisable variété qu'il pourrait obtenir par l'observation de ceux qu'il représente, une étude attentive des formes et des expressions du visage humain. Les deux peintres se contentent, l'un et l'autre, d'ébaucher superficiellement la ressemblance de leurs personnages, et l'on chercherait en vain, parmi tant de portraits qu'ils laissèrent, une figure émouvante par sa réalité.

Ces pauvres gens eurent, il est vrai, une grande excuse à peindre d'abondance et sans une élaboration profonde, c'est la manière dérisoire dont leurs travaux étaient rétribués. Saint-Simon dit avoir payé mille écus le portrait de Rancé ; on peut voir dans les comptes de Rigaud qu'il lui en coûta seulement trois cents. Cette dernière somme était du reste fort supérieure à ce que touchait d'ordinaire Rigaud pour un portrait : les honoraires du peintre ne dépassaient pas généralement trois cents livres. Et encore ce prix ne lui était-il

alloué que pour un portrait original ; les répliques qu'il livrait ensuite étaient cotées seulement environ cinquante livres. C'est une étrange anomalie que de voir ces grands seigneurs fastueux de la cour du Roi-Soleil, qui comptaient aisément quatre à cinq mille livres à leur drapier contre l'étoffe d'un habit, payer si mal l'image qui devait subsister de leur personne et de leur luxe.

Bien que les choses de première nécessité fussent au XVII[e] siècle d'un prix moins élevé que de nos jours, la vie n'en était pas moins onéreuse pour un homme qui, tel qu'un portraitiste, était appelé à fréquenter continuellement les gens de qualité. Le roi pensionnait bien les artistes, mais faiblement, et encore les maigres subsides qu'il leur dispensait furent-ils réduits ou supprimés, lorsque les finances allaient mal et tandis que les grosses pensions de la noblesse continuaient à être versées d'une façon immuable. Pour vivre les peintres étaient donc acculés à une production incessante et forcenée. Rigaud peignit couramment quarante portraits à l'année, Largillière en laissa quinze cents. Il est aisé de comprendre qu'une telle fécondité est incompatible avec des études savantes et un travail réfléchi. Ce n'était que grâce à une virtuosité presque mécanique que l'énorme surface des portraits décoratifs du XVII[e] siècle pouvait être couverte en quelques jours. Beaucoup de peintres du temps recouraient pour activer leur production à l'aide de leurs élèves. Bon-Boullongne entre autres avait coutume de peindre le portrait de la manière suivante. « Dès le petit matin, dit d'Argenville, à la lumière d'une lampe qu'il accrochait à son chapeau, il ébauchoit et préparoit ses sujets sur la toile, les donnant ensuite à peindre à ses disciples, et sortant vers les neuf heures pour aller faire sa cour aux ministres il se retiroit chez lui vers l'heure de midi, et l'après-dînée il retouchoit ce que ses élèves avoient fait le matin. » Ces collaborations rapides et incohérentes produisaient naturellement des œuvres aussi banales que maladroites, d'autant plus que les « disciples » des peintres à la mode étaient en général d'humbles tâcherons condamnés pour toujours aux besognes secondaires et dont tout le mérite consistait à couvrir promptement de grands espaces de toile. C'était à eux qu'incombait le soin de barbouiller

les copies aux centuples exemplaires, dont chaque maître faisait commerce, et qui se liquidaient à la foire Saint-Germain ou s'expédiaient dans les provinces. Les gens de qualité qui se faisaient peindre consentaient en effet tacitement à ce que des reproductions de leurs portraits fussent exécutées et vendues. Des bourgeois épris de grandeur, des hobereaux, clients des maisons nobles achetaient pieusement les images des grands et en décoraient à l'envi leurs demeures. On retrouve encore des séries de ces effigies dans quantité de gentilhommières provinciales, et leurs possesseurs actuels n'hésitent pas à y voir des portraits d'aïeux, attribuant imperturbablement les cordons bleus et les grands habits de cour à des ascendants incertains...

Largillière et Rigaud peignirent cependant beaucoup plus par eux-mêmes qu'il ne firent peindre leurs élèves. Ils commençaient d'avoir conscience de la valeur de leur art. Cinquante ans avant eux, les peintres français, en fondant leur académie, avaient montré qu'ils s'estimaient supérieurs aux artisans des corporations, mais leur conviction était encore bien timide. Au XVIIIe siècle, ils prendront de leur profession la haute opinion qu'en avaient les maîtres de la Renaissance italienne, et leurs œuvres, plus travaillées, plus ambitieuses, bénéficieront de cet orgueil nouveau. Largillière et Rigaud commencèrent, à ce qu'il semble, d'éprouver un sentiment semblable ; car, en dépit de leur fertilité, tous deux eurent le scrupule de ne jamais laisser sortir de leur atelier une œuvre qui ne portât la marque de leur facture personnelle et ne fût digne de leur pinceau. C'est encore là une ressemblance qui les unit.

Il en est une autre qui relie tous les peintres de portrait de l'École française du XVIIe siècle et ressort de toute étude les concernant : c'est la fidélité avec laquelle les uns et les autres adaptèrent leur génie à l'époque et au milieu où ils vécurent. Ils ne cessèrent d'êtres inféodés aux idées, aux opinions, aux modes qui avaient cours autour d'eux. Jamais ils ne réagirent contre elles, jamais ils ne furent possédés d'une de ces inspirations puissantes et originales qui élèvent un artiste au-dessus du temps et des circonstances et l'amènent à produire des œuvres capables de demeurer constamment belles et compréhensibles. Leur art est essentiellement

momentané et particulier. Ce trait commun fit leur abondant succès de jadis, et c'est incontestablement à lui qu'est due leur défaveur actuelle.

Certes notre époque éclectique se plaît à bien des peintures archaïques ; elle aime les primitifs dont l'effort se limita comme celui de Champaigne, de Mignard, de Largillière, de Rigaud à l'interprétation d'une phase du passé, mais elle reste hostile à la peinture qui florissait sous Louis XIV — sans doute parce que la civilisation dogmatique et étroite du xviie siècle est étrangement plus différente que tout autre de notre civilisation libre et diverse.

Pierre Lalande.



Revue Étrangère

Après avoir tourmenté pendant une longue semaine les chancelleries et entretenu dans le monde entier une anxiété croissante, la déplorable affaire de Hull est désormais entrée dans la voie de la conciliation. L'honneur en revient, disons-le tout de suite, à la diplomatie française qui, préoccupée, dès l'origine, de la tournure que prenait ce conflit, a su très habilement trouver, en interprète avisé et ami de l'Angleterre et de la Russie, une base possible de discussion, la seule à vrai dire qui pût à la fois sauvegarder la dignité des deux puissances et conduire à un règlement à l'amiable.

On souhaitait certes ardemment, aussi bien à Londres qu'à Saint-Pétersbourg, d'arriver à un accord. Mais la difficulté était de trouver une base d'entente sur un terrain d'autant plus délicat que l'amour-propre des deux puissances était en cause. L'Angleterre avait formulé des réclamations qu'elle ne pouvait abandonner sous peine de froisser violemment le sentiment populaire très surexcité, et, d'autre part, si la Russie avait accepté avec un louable empressement les deux premiers points de la note anglaise, en exprimant ses regrets et en offrant d'indemniser largement les victimes, il lui était presque impossible, en présence des explications de l'amiral Rodjestvensky, d'acquiescer, au dernier point, c'est-à-dire, la punition des coupables. C'eût été, en effet, reconnaître à une puissance étrangère un droit d'intervention dans les affaires intérieures de l'empire russe, et une pareille capitulation était inadmissible.

Acculées à ce point des négociations, les deux diplomaties auraient probablement dû renoncer bientôt à prolonger les pourparlers sans l'intervention amicale de la France.

Ce que ne pouvaient ni le ministre anglais ni l'ambassadeur de Russie, l'ambassadeur de France l'a fait. Il a pris l'initiative de leur proposer de déférer à un tribunal arbitral le seul point qui les

séparait désormais, et cette transaction a été acceptée immédiatement de part et d'autre.

Les gouvernements anglais et russe ayant admis le principe du renvoi du différend à une Commission d'enquête, constituée conformément aux articles 9 et 10 de la convention conclue à la conférence de paix à La Haye, toute crainte de complication se trouve maintenant écartée.

L'article 9 de cette convention qui traite, en effet, des Commissions internationales d'enquête, s'exprime ainsi :

Dans les différends de nature internationale qui n'impliquent ni l'honneur, ni les intérêts vitaux, et qui proviennent d'une divergence d'opinions sur les points de fait, les puissances signataires recommandent que les parties qui n'ont pas pu arriver à une entente au moyen de la diplomatie établiront, autant que les circonstances le permettront, une Commission internationale d'enquête pour faciliter la solution de ces différends en éclaircissant les faits au moyen d'une investigation impartiale et consciencieuse.

L'article 10 prévoit que ces Commissions d'enquête seront constituées par une convention spéciale qui stipulera d'une façon distincte les faits que la Commission aura à traiter et qui réglementera la procédure.

L'enquête a lieu contradictoirement, ajoute l'article, ce qui veut dire que les témoins pour les deux parties seront interrogés.

En ce qui concerne la constitution de la Commission, l'article 32 prévoit que les points en litige pourront être déférés à un ou plusieurs arbitres.

Les questions de détail restent seules à résoudre. De ce côté, aucune difficulté bien sérieuse n'est à craindre.

Il était temps, en vérité, qu'un peu de lumière fût projetée dans cette affaire qui s'embrouillait et s'envenimait comme à plaisir. A attendre sans cesse, les esprits s'aigrissaient, les vieilles inimitiés se réveillaient, un passé chargé de rancunes à demi éteintes et de malentendus à peine oubliés se dressait déjà gros de menaces et de dangers. L'appréhension était générale ; l'inquiétude gagnait même les plus optimistes.

La presse anglaise, après avoir rassuré, un instant, les esprits par sa modération et sa sagesse, faisait entendre des paroles où l'esprit de parti paraissait trop souvent l'emporter et les principaux organes de Pétersbourg, gagnés à leur tour par l'énervement, s'abandonnaient à un mouvement de colère peu fait, semblait-il, pour arranger les choses. On avait le pressentiment d'une de ces crises, toujours pleines de périls pour l'humanité.

Sans doute la paix n'était pas encore compromise, mais les deux pays avaient déjà cessé de parler la même langue. Grâce à notre diplomatie, on s'est souvenu que la conférence de La Haye avait précisément prévu le cas où des conflits analogues à celui qui risquait, si l'on n'y prenait garde, de troubler la tranquillité de l'Europe, pouvaient être tranchés dans le sens de l'arbitrage. Au milieu du déchaînement des passions, la France a fait entendre la voix de la raison et de la justice. Le service qu'elle vient ainsi de rendre au monde est considérable.

L'alerte est aujourd'hui passée. Elle aura prouvé que l'œuvre de la conférence de La Haye n'a pas été inutile. Le monde, certes, s'en doutait. Mais la démonstration restait à faire. Elle est faite.

*
* *

Tandis que ces événements retardaient ainsi la marche de l'escadre de secours que le gouvernement russe, un peu tardivement si l'on en croit quelques-uns, envoie soutenir l'effort de l'escadre de Vladivostock, dans les plaines mandchoues, les deux armées russe et japonaise restaient en observation. Tout annonce, à cette heure, l'imminence d'une grande bataille. Les rapports des généralissimes respirent la fièvre d'une veillée d'armes. L'effroyable boucherie qui coûta la vie à 45 000 hommes de troupes va donc recommencer ! Quelle épouvantable chose que ce heurt terrible de deux armées, également braves, intrépides et dédaigneuses de la mort ! Les chiffres ont quelque chose de douloureux appliqués à de tels calculs ! Du 9 au 18 octobre, les Russes ont perdu 25 pour 100 de l'effectif engagé. Quelle formidable saignée ! Affaiblie, mais non démoralisée, on a vu, après cette amputation, l'armée russe continuer à défendre dans un corps à corps suprême le terrain des bords du Cha-Ho et ne se montrait pas lasse d'une bataille qui durait déjà depuis quinze jours ; elle témoignait par là de qualités de résistance exceptionnelles, car il y a peu d'exemples, dans nos guerres d'Europe, de troupes qui aient pu continuer à combattre après avoir perdu 25 pour 100 de leur effectif. Les grandes journées de l'histoire russe reviennent à l'esprit ; on se souvient des redoutes de Borodino, qui ne furent enlevées qu'après que les défenseurs eurent perdu 98 pour 100 de leur effectif, et du témoignage d'admiration que Napoléon accordait à ces troupes héroïques en disant qu'*il ne suffisait pas de tuer les soldats russes, et qu'il fallait encore les jeter par terre.*

Si l'on songe, de plus, que la cause pour laquelle la Russie consent aujourd'hui ces nouveaux sacrifices d'hommes est celle de

la race blanche, menacée dans son expansion et dans sa civilisation, l'abnégation colossale des troupes russes mérite aussi de la reconnaissance et non pas seulement de l'étonnement.

A cette heure, la Russie ne peut plus reculer. Il faut qu'elle triomphe à tout prix. Sans doute, la victoire définitive, complète, lui sera encore longtemps disputée. Mais elle est certaine, fatale. Et elle sera la victoire de la civilisation tout entière.

* * *

La situation parlementaire est depuis quelque temps assez embrouillée en Autriche. L'obstruction y règne à peu près en souveraine. Elle paralyse toutes les volontés, énerve insensiblement tous les ressorts et empêche, en obligeant le pouvoir central à recourir à des coups de force, le fonctionnement régulier et normal des institutions. Celles-ci, faussées dans leurs principes, ne produisent plus, à cette heure, que désordre, incertitude et confusion. L'opposition à outrance, qui peu à peu a envahi et troublé toutes les assemblées délibérantes, a créé un régime, inconnu jusqu'ici, où le tapage maintenant tient lieu de raison, le boucan d'arguments, et où les débats dégénèrent en colloques injurieux pour finir en pugilats.

C'est le spectacle qu'a présenté, au cours de la session dernière, la Chambre autrichienne. C'est également celui qu'ont offert depuis la plupart des Diètes de province. Les dépêches des agences et de nos correspondants ont relevé les scènes de violence qui ont attristé les réunions des assemblées du Tyrol, de Carniol et de Dalmatie. Partout la lutte de races, le conflit des nationalités, l'antagonisme des opinions ont provoqué d'interminables tumultes qui ont rendu les discussions peu à peu impossibles partout. C'est ainsi qu'on a pu voir, il y a quelques semaines, à la Diète de Moravie les propositions les plus étranges, les plus inattendues, s'élever des bancs des parties extrêmes, produisant dans la salle un vacarme assourdissant, déchaînant les colères et exaspérant les passions.

Le conflit entre Tchèques et Allemands est arrivé à l'état aigu. M. de Kœrber, après avoir longtemps lutté, a fini par céder, tout au moins en partie. Il a remanié son ministère, sacrifié quelques-uns de ses collaborateurs, promis des réformes et donné certaines garanties nouvelles à ses adversaires.

C'est ainsi que le portefeuille de l'agriculture passe des mains du baron de Giovanelli en celles d'un grand propriétaire, membre du parti agrarien de Bohême, le comte Ferdinand Buquoy. Il y a mieux encore. Depuis la démission du Dr Rezek, survenue en juin

de l'année dernière, le parti des Jeunes-Tchèques avait été sans représentant *ad hoc* dans le ministère. Ils vont en avoir un en la personne du Dr Antonin Randa, professeur de droit à l'Université de Prague, et membre à vie de la Chambre des Seigneurs. Si modérées que soient les opinions de ce juriste, il n'en accepte pas moins d'être légat *a latere* du parti national, et c'est l'indice sûr d'une reprise des relations d'autrefois.

Le bruit circulait, depuis quelque temps, d'une négociation en cours pour l'abandon de l'obstruction systématique par les Jeunes-Tchèques. On affirmait qu'en échange de concessions économiques — chemins de fer, etc. — ceux-ci consentiraient à lever l'interdit pour une catégorie limitativement indiquée de mesures nécessaires au fonctionnement de l'État.

M. de Kœrber a dû certainement consentir aux obstructionnistes de très sérieux avantages.

Aura-t-il calmé leur impatience et satisfait leurs ambitions ? Bien peu le croient, en vérité, et cela en effet paraît assez improbable. Il est même plutôt à craindre qu'encouragés par leurs premiers succès, enhardis par les résultats obtenus, les Tchèques ne se montrent désormais plus exigeants. Dans ces conditions, M. de Kœrber aurait fait, semble-t-il, un mauvais calcul. S'il en était ainsi, il ne faudrait pas s'étonner qu'il eût recours, de guerre lasse, aux procédés qui paraissent avoir assez bien réussi à son collègue M. Tisza et dont le fameux article 14 lui fournit toujours le moyen.

Ne pouvant gouverner avec les assemblées, il gouvernera sans elles. Devra-t-on se montrer surpris s'il est parfois amené à gouverner contre elles ?

*
* *

Les renseignements qui ont été récemment publiés sur les travaux du Simplon ont attiré l'attention du monde politique sur cette œuvre gigantesque. Il serait à désirer que non seulement l'opinion publique, en France, mais aussi notre gouvernement se décidassent à envisager sérieusement les conséquences de l'ouverture de ce tunnel. Aussi bien, il s'agit là d'une question vitale pour nos intérêts économiques et il dépend de nous que le Simplon devienne pour la France la revanche du Saint-Gothard.

Malheureusement, jusqu'ici, nous n'avons rien fait pour nous assurer les bénéfices du trafic auquel donnera lieu l'exploitation de la nouvelle voie. Un grand nombre d'études ont bien été publiées par les organes spéciaux, mais la presse quotidienne s'en est

peu occupée et la masse est demeurée à la fois ignorante et indifférente. On ne saurait trop regretter cet état d'esprit, car le tunnel sera terminé, selon toutes prévisions, dans le courant de l'année prochaine et aucune mesure n'a été adoptée, aucun programme n'a été choisi encore chez nous pour en tirer le meilleur parti possible. Il ne faudrait pas que le Simplon fût utilisé surtout par nos rivaux économiques et c'est ce qui se produira si nous n'avisons pas.

Dès la signature de la convention relative au percement du Simplon, plusieurs projets furent mis en avant pour faciliter nos voies d'accès au nouveau tunnel. Il serait trop long de refaire l'historique de ces projets et des négociations auxquels ils ont donné lieu. Bornons-nous à dire que pour l'instant, ils se réduisent à deux principaux. L'un consiste à assurer le trafic, au moyen de la ligne déjà existante de Paris à Lausanne par Pontarlier et Vallorbe, avec les aménagements nécessaires. L'autre prévoit l'établissement d'un chemin de fer direct de Paris à Genève par le percement du Jura, au col de la Faucille.

Les personnes compétentes penchent pour cette dernière solution. Les avantages en sont multiples. Elle réduirait la distance entre Paris et Genève, et en facilitant les communications directes et rapides avec la Suisse, apporterait à toute cette partie du territoire français qui la borne un élément assuré de prospérité. Enfin la ligne de la Faucille serait l'amorce tout indiquée de ce que l'on appelle le grand Central, c'est-à-dire d'une voie traversant la France de l'Est à l'Ouest, dans son milieu, et ayant précisément pour but de relier la Suisse et le Simplon à nos ports de Saint-Nazaire et de la Pallice. Alors qu'on est unanime en France à proclamer la nécessité de remédier au déclin de notre marine marchande, nous ne saurions demeurer indifférents à une œuvre qui pourrait lui apporter un frêt considérable et assuré.

Quoi qu'il en soit, il faut se décider et savoir choisir. Et le plan une fois adopté, combien de temps faudra-t-il pour exécuter les travaux nécessaires ? Soyez sûrs que dans l'intervalle, nos rivaux ne resteront pas inactifs. Ils ont déjà profité de notre inertie. Il est à craindre que si nous fermons plus longtemps les yeux, ils ne fassent prendre au commerce international des habitudes contre lesquelles il sera bien difficile ensuite de réagir. Les atermoiements des pouvoirs publics risqueront ainsi de nous coûter cher.

IGNOTUS.



Critique Dramatique

Par le fer et par le feu. — L'Embarquement pour Cythère. — La Déserteuse. — Le Maroquin. — L'Escalade. — M. de la Palisse.

Le théâtre Sarah-Bernhardt nous a fait une surprise : il a transformé son genre. Après nous avoir donné de fort belles œuvres très littéraires, le voilà devenu l'asile des spectacles à grand tapage, étourdissants pour les oreilles et réjouissants pour les yeux. Le temps des Rostand, des Paul Hervieu, des Sardou est passé, et maintenant : vive la Pologne ! M. Sienkiewitz, romancier polonais qui fut très à la mode en librairie ces temps derniers, envahit peu à peu nos théâtres. Nous avons eu *Quo Vadis* longtemps à la Porte-Saint-Martin, et son succès, il faut bien l'avouer, tint beaucoup à la formidable réclame dont avait bénéficié le livre. Je ne crois pas que *Par le fer et par le feu* connaisse la même heureuse fortune.

Et pourtant M. Maurice Bernhardt, le très habile adaptateur de ce roman prodigieusement touffu, semble avoir réalisé un tour de force : d'un livre incohérent, indigeste, où l'action s'embrouille à chaque page, où le récit s'alourdit d'épisodes inutiles et compliqués, il a tiré une pièce qui tient debout.

En rentrant à Paris de ses infatigables tournées, Mme Sarah Bernhardt risque fort de ne plus reconnaître sa maison ; elle croira s'être trompée de porte et être entrée par mégarde au Châtelet. La confusion est d'ailleurs très explicable. *Par le fer et par le feu* est une pièce qui devrait être au répertoire du théâtre d'en face. Ces

batailles, ces coups de fusils, ces duels, ce tohu-bohu dramatique, cette kyrielle de tableaux, cette mise en scène féerique, tout cela constitue un spectacle qu'on ne voit d'habitude qu'au Châtelet pour le régal des enfants et la distraction des mamans. Que vient faire cette pièce au théâtre Sarah-Bernhardt? on se le demande encore; et l'étonnement dure toujours.

Par le fer et par le feu, chose assommante à la lecture, n'est pas devenu une œuvre passionnante à la scène. Si la poudre n'y chantait pas si fort, si les gosiers belliqueux n'y hurlaient pas outre mesure, les spectateurs y somnoleraient parfois. C'est qu'en vérité le sujet de ce drame tumultueux est d'une candeur naïve. Il s'agit d'une jeune princesse que se disputent un cosaque et un housard. La belle Hélène appartiendra-t-elle à Krétuski ou à Bohun? C'est là la grande question; et il faudra douze tableaux pour la résoudre. Avant que l'amour représenté par le housard ne triomphe de la violence qu'incarne le cosaque, nous aurons un nombre incalculable d'assassinats, de guets-apens, de rapts et d'incendies. C'est à vous donner la chair de poule. Fort heureusement, parmi toutes ces figures menaçantes, grimaçantes et hurlantes, se dresse une bonne tête réjouie, celle de Zagloba. On dirait un des héros comme aimait à les fabriquer Alexandre Dumas père. Avec son ventre rondelet et sa trogne rougie, ce Zagloba semble échappé de l'un de ces drames de cape et d'épée où l'on rencontre Chicot, d'Artagnan, Coconas; on dirait aussi un Falstaff généreux, poltron, goulu, dévoué et malin. Ce personnage sauvera peut-être la pièce, car on voudra voir ce qu'est devenu le grand comédien Huguenet dans un rôle et sous des traits qui ne lui sont pas habituels. Et puis — ce que le public aime toujours — il y a, dans *Par le fer et par le feu* une mise en scène qui tient du prodige. On voit bien que le goût de Mme Sarah Bernhardt y a présidé.

*
* *

Et maintenant voici un conte, ou plutôt une histoire ironique et douloureuse. Il y avait une fois un poète qui avait beaucoup de talent et très peu de chance. Il allait de porte en porte chez les éditeurs, chez les directeurs de théâtre, offrant des vers qui chantaient l'amour, la jeunesse, le printemps. Les libraires le recevaient avec brusquerie, et comme il n'avait pas un sou à leur donner, le congédiaient sèchement. Les directeurs l'accueillaient avec un sourire et des promesses, sourire de politesse et promesses jamais tenues. Pendant vingt-cinq ans le poète jamais découragé continua d'écrire. De beaux poèmes emplissaient ses tiroirs, des comédies finement

rimées attendaient, dans les cartons directoriaux l'heure problématique d'une lecture. Et pendant ce temps le poète vieillissait, toujours éconduit, toujours déçu. Et comme il était pauvre, il avait les privations pour régime et son âme restait jeune et courageuse dans un corps qui s'usait. Un jour, aux environs de la cinquantaine, toujours dédaigné des libraires et des directeurs de théâtre, le poète mourut. Le lendemain, un manuscrit poussiéreux partout refusé révélait que ce poète avait écrit un petit chef-d'œuvre. Et ce fut dans le monde des lettres où le disparu avait passé sans intéresser personne, une explosion sympathique de regrets et de remords.

Cette histoire est d'hier, celle d'Émile Veyrin, dont le nouveau directeur des « Bouffes » transformés, M. Bour, vient de nous donner *L'embarquement pour Cythère.*

Il m'a semblé qu'il y avait quelque chose de cruel dans l'enthousiasme qui a accueilli cette œuvre après l'indifférence glaciale dont l'auteur pendant toute sa vie est resté entouré. Comment se fait-il que M. Émile Faguet qui a la franchise de nous raconter les visites que lui fit jadis M. Veyrin n'ait pas deviné, lui, si fin connaisseur pourtant, l'homme de talent qu'il avait devant lui ? Est-il croyable que la « foule de choses » dont le poète l'entretint, ne lui ait rien révélé de tout ce qui se trouve d'originalité, de grâce et d'esprit dans *L'embarquement pour Cythère* ? Je suis sûr que mon illustre confrère des *Débats* souffre aujourd'hui d'avoir été si peu curieux ; et je trouve la trace de ce malaise dans le simple aveu qu'il nous en fait.

On a dit de « L'embarquement pour Cythère » qu'il rappelait les « Romanesques » d'Edmond Rostand. C'est, en effet, sous une même forme légère, délicate et parfois mièvre, les mêmes sentiments à fleur d'âme, les mêmes marivaudages poudrés, les mêmes passionnettes roses. Cela est joli comme un bibelot de Saxe très fragile et qui ne supporte pas les violences et les secousses.

Pomponnette est une aimable petite marquise qui traverse la vie en souriant. Adulée, choyée, fêtée, elle a un cortège d'admirateurs qui pour être aimés mettraient une fortune « à ses pieds, coureurs de prétentaine ». Mais Pomponnette est une petite folle qui n'aime personne à la folie. Elle admet les hommages d'un vieux protecteur, le président Hénault, les madrigaux des petits abbés, des vicomtes, barons et ducs qui l'entourent ; mais elle est incapable d'une grande passion. Et puis Pomponnette est une étourdie qui ne songe pas à demain. A force de courir les guilledous, les bals et les guinguettes, elle a contracté un mal dont elle se moque et qui la fera mourir comme une petite dame aux Camélias. Les doux et

paternels reproches du président Hénault ne servent à rien : Pomponnette fait fi de la médecine et des médecins, jusqu'au jour où le chevalier Florestan, un amoureux discret, peut enfin s'approcher d'elle. Ce chevalier, en effet, n'est autre que le Dr Gilbert, neveu du président Hénault qui a bien voulu momentanément abdiquer ses droits de protecteur jaloux pour amener une consultation jusqu'ici repoussée. Pomponnette ne voit dans le chevalier qu'un adorateur fervent dont elle écoute avec ravissement les protestations passionnées. Mais voilà que pendant cette minute exquise, le président survient. Et alors l'amoureux, pour excuser sa présence et ses gestes, se transforme en médecin. Il palpe, il ausculte, on devine avec quelle conviction ardente, puisque toute cette scène vraiment piquante et neuve n'était qu'un stratagème prémédité entre l'oncle et le neveu.

Et le dénouement de cette légère et amoureuse aventure sera triste et doux à la fois. Par un soir d'été Pomponnette s'en ira portée sur un lac argenté par la lune, aux sons de musiques lointaines. Elle s'est embarquée pour Cythère, pour la mort, en souriant, ainsi qu'elle a vécu.

*
* *

Dans la *Déserteuse* que joue en ce moment l'Odéon, M. Eugène Brieux cherche une nouvelle querelle au Code. Il veut nous montrer quelle situation douloureuse et inextricable peut créer le divorce quand un mariage le suit et qu'il y a des enfants. Cette situation, vieille comme la loi de M. Naquet, peut donner lieu à des drames émouvants ; et quand ces drames sont dus au talent chevaleresque et expérimenté de M. Brieux, ils provoquent toujours l'attention et l'émotion.

La déserteuse, c'est la coquette Mme Forjot, femme d'un brave et prosaïque marchand de musique en province. Ses adorateurs, car elle est jolie, lui ont dit qu'elle a une belle voix, et un certain Rametty, cabotin de profession, chante avec elle un duo d'amour qui finit par une fugue. Les deux amoureux partent, en effet, et entreprennent une tournée artistique qui n'ira pas bien loin. Le départ de Mme Forjot a tout d'abord bouleversé l'existence du mari. Il reste seul avec une fillette de quatorze ans dont une institutrice aura désormais la garde. Pour assurer à son enfant une sollicitude et des soins dont elle ne saurait se passer, Forjot, son divorce prononcé, épouse l'institutrice, et sa vie reprend, calme et résignée.

Or, voilà que sa première femme, déçue en ses projets artistiques,

se sent pour la première fois des tendresses de mère. Elle veut revoir Pascaline dont elle se souciait peu quand elle était au foyer conjugal, et dont le souvenir aujourd'hui la hante obstinément. Est-ce réellement l'amour maternel qui se réveille en elle ? N'est-ce pas plutôt le dépit de voir une autre femme à sa place ? On ne sait ; mais une chose est certaine, c'est qu'elle veut troubler le nouveau ménage par ses revendications et ses intrigues. Pascaline finit par haïr et insulter sa seconde mère, au point que celle-ci, blessée, découragée, est prête à quitter la maison.

Mais l'ex-Mme Forjot, comprenant toute la noblesse de celle qui l'a si dignement remplacée, touchée aussi par l'attitude désolée de l'homme dont elle a brisé le bonheur, saura enfin reconnaître son devoir et laissera la paix se rétablir au foyer qu'elle a volontairement déserté.

Évidemment, cette œuvre n'a rien de bien original, mais elle est émouvante et vigoureuse ; et si les sceptiques du boulevard ont pu en rire, le public bourgeois et bon enfant y a trouvé sa petite émotion et son plaisir.

*
* *

M. Berr de Turique ne considérera pas, je l'espère, le rapprochement comme une offense, mais je trouve dans son théâtre l'habileté, l'ingéniosité, l'esprit de M. Scribe. Il est de mode, je le sais, de dédaigner cet ancêtre, mais ce dédain me semble cacher en réalité quelque jalousie. Ceux qui attaquent Scribe voudraient bien avoir eu ses succès et sa popularité.

Dans le « Maroquin » l'idée maîtresse n'est peut-être pas très originale, mais l'observation très fine qu'a dépensée l'auteur, l'art très agréable avec lequel il a combiné les situations, ont fait de cette pièce une œuvre très amusante où ne manque pas le meilleur esprit.

Germaine Maréchal est une aimable personne qui depuis longtemps caresse un rêve : elle voudrait que son mari devînt ministre. Et pourquoi ne le deviendrait-il pas ? Il a du galbe, une certaine éloquence et son rôle dans les Commissions parlementaires est important. Mais Lucien est un député insouciant et modeste : collectionner des bibelots, plaire à sa femme suffit à son bonheur. Mais cela ne suffit pas à celui de Germaine dont l'esprit d'intrigue imagine un stratagème très hardi. Elle apprend un jour qu'une belle fille, élève du Conservatoire, est venue solliciter de son mari une recommandation pour la Comédie-Française ; et l'idée folle lui vient de faire de cette aguichante quémandeuse l'instrument de son ambition. Germaine conseille à Estelle Lecardon, sa complice, de

promettre à Lucien ses faveurs, sans les accorder, bien entendu, jamais, à une condition : c'est que Lucien fera à la Chambre le discours sensationnel qui lui assurera le portefeuille en maroquin.

Jusque-là la pièce est délicieuse, et ce point de départ très joli nous promettait beaucoup. Or voilà que M. Berr de Turique nous joue le mauvais tour de tomber dans la farce. Dans une suite de scènes où la plaisanterie devient grosse, nous assistons à des histoires de fausse barbe, à des quiproquos, à des enlèvements carnavalesques qui sont sans doute à leur place au Palais-Royal, mais qui ne sont pas dans les habitudes délicates et les goûts raffinés de M. Berr de Turique. La comédie cède la place à l'épais vaudeville et nous apprenons enfin que Germaine Maréchal a désormais perdu toute ambition. Elle pardonne à Lucien son escapade avec Estelle et lui fait jurer de ne jamais plus songer au maroquin.

Que M. Berr de Turique, de son côté, ne songe jamais plus au Palais-Royal : s'il veut être tout à fait l'héritier de Scribe, qu'il se contente d'avoir de l'esprit, une réelle habileté scénique et un don d'observation qui nous assureront de bonnes comédies.

*
* *

M. Maurice Donnay qui s'était si brillamment fourvoyé dans le théâtre à thèse, vient de retrouver sa voie. Il a dit adieu aux questions de race, aux préoccupations sociales, à la Palestine et à Jérusalem. Il est tout simplement revenu à l'amour, et il a bien fait. L'auteur de l'*Escalade* est, en effet, un grand voluptueux, un virtuose de l'analyse amoureuse. Dans son *Retour de Jérusalem* il prêchait, et il était ennuyeux ; dans l'*Escalade* il nous expose un cas passionnel, et il nous séduit.

Et pourtant le sujet, certes, n'est pas très nouveau. Il me semble que dans le « Misanthrope » Molière ne l'a pas trop mal traité. L'Alceste de M. Maurice Donnay s'appelle Guillaume Soindres : c'est un austère savant, qui a découvert le bacille de l'amour. A l'en croire, on guérit le mal d'amour comme une dyspepsie ; la science a découvert une prophylaxie, une thérapeutique amoureuses d'une efficacité absolue.

Une jeune femme entre un jour dans le laboratoire de Guillaume Soindres, et voilà qu'avec elle entre un délicieux microbe. Cécile, c'est le nom de la visiteuse, est une coquette, une évaporée, une frivole, pour qui ce guérisseur d'âmes est une simple curiosité. Elle l'attire dans son salon, l'invite à sa table, l'aguiche par des sourires et des minauderies qui ne lui coûtent guère, si bien qu'au bout de quelques semaines, notre savant en oublie ses théories. Il est devenu

follement amoureux de cette Célimène qui aurait dû, tout au contraire, le mettre en fuite. Mais Cécile que cette passion amuse ne veut pas prendre au sérieux les manifestations ardentes de son adorateur. Elle veut bien d'un flirt qui n'est pas banal, mais non d'un amour qui ne l'inspire guère. Il faudra donc que Guillaume entre avec escalade et effraction dans ce cœur récalcitrant. Une échelle permettra à notre Roméo de laboratoire de pénétrer une nuit dans la chambre de Cécile, et nous avons alors une scène d'amour comme sait les écrire M. Maurice Donnay. Le pauvre savant amoureux analyse sur lui-même, devant celle qu'il aime, le mal d'amour dont il souffre, et trouve enfin sur des lèvres adorées le remède que ses livres ne lui ont pas fourni.

*
* *

Et maintenant à ceux qui n'aiment ni le drame qui pleure, ni la farce qui grimace, ni la comédie qui fait bâiller, ni la musique qui ressemble à de l'algèbre, je recommande simplement le Théâtre des Variétés. Le directeur M. Samuel y a entrepris, pour la santé du public, une cure de gaîté et de belle humeur qui m'a l'air d'être un succès énorme : il a ressuscité l'opérette ! Avec Offenbach, Lecoq, Planquette, Varney, il nous fait revivre un genre que l'on croyait démodé, et qui se réveille, toujours jeune et pimpant. Allez voir *Monsieur de la Palisse,* et vous constaterez ce que ce joyeux trio composé de MM. Robert de Flers, A. de Caillavet et Claude Terrasse a, pour dilater nos rates, depensé d'originalité, de verve et d'esprit.

Ch. Formentin.



Vie Parisienne

Novembre ; le mois de la bise ; le mois où Paris s'emmitoufle de brume dès quatre heures, où les flammèches des becs de gaz et les étoiles des lampadaires électriques semblent baignées dans une nappe de brouillard rougeâtre ; le mois de la Toussaint, cette journée lugubre, que la Tradition, si forte en France, transforme presque en fête, avec le va-et-vient vers les cimetières, avec les commerces éphémères de couronnes métalliques et de fleurs jaunes qui ont l'air faites en paille. Regrets éternels ; station d'une minute devant une tombe qui ne vous « dit plus rien » ; station d'une heure dans les cabarets. Et, le lendemain, l'ordinaire et insupportable cliché des journaux : « Paris a rendu hier l'hommage traditionnel à ses chers disparus... Montmartre a « fait » 200 000 entrées ; Montparnasse 150 000 seulement. Sur l'an dernier, Montrouge est en baisse ». Que ne nous laisse-t-on tranquilles, que ne restons-nous, nous-même, silencieux et éloignés de ces cohues ? Les « chers disparus », ne pouvons-nous en évoquer le souvenir à part nous, hors de ces dates fixes où les totaux nécropolesques ont des airs de recettes de théâtre ?... L'organisation de nos manifestations publiques de deuil, qu'il s'agisse de l'enterrement ou des anniversaires, a quelque chose d'apprêté, de faux qui rend ces cérémonies odieuses. La mode y sévit, comme partout ailleurs. Elle a imposé, maintenant, une formule par où l'on veut avoir une allure dégagée de toutes obligations et qui, au contraire, en se répétant, devient agaçante par l'affectation de simplicité qu'elle décèle : « ni fleurs, ni couronnes », disent les papiers mortuaires en général, — mais on conserve la cruelle et imbécile habitude des défilés par corps ou par groupes ou par sympathies devant la famille assemblée d'abord devant l'église, puis à la porte du cimetière. Il faut encore, là, étudier son maintien, doser ses remerciements, mesurer ses affections, surveiller son propre visage et celui des condoléants. Et c'est un

supplice que de deviner ou de penser que ces gens, gelés, transis par la pluie, engoncés dans de vilains vêtements noirs, ont longuement causé de leurs petites affaires, se sont dit des gaudrioles à l'écart, quelquefois très haut, tout en s'entretenant de la fin soudaine ou traînante de ce « pauvre diable », qui laisse une situation bien embarrassée, — une famille pour laquelle c'est une délivrance — ou dont quelques-uns, avec plus ou moins de cynisme ou d'habileté, convoitent et demandent la place...

Tandis que, de l'église voisine, les cloches pleurent ce glas de la Toussaint et évoquent les visions macabres et détestables d'une société très policée et déplorablement routinière, — je rêve d'obsèques qui seraient très rapides — et très convenables. Il « faudrait » mourir par un jour grisâtre, — non point clair et printanier comme l'est celui-ci, — afin de moins regretter le bon soleil, seul réconfortant sincère et bon également pour tous en ce monde. L'affaire faite, on « s'en irait », en un fourgon très discret, où il n'y aurait pas place pour « les fleurs et couronnes », — partant, pas de recommandations hypocrites — vers le temple qui n'abriterait, autour de votre dépouille, que de vraies douleurs, — celles des personnes vraiment chères et de deux ou trois amis. Pas d'effusion, à la sortie, après un *Dies iræ* en plain-chant, sobre tortionnaire des entrailles ; à la porte, le fourgon encore ; une gare de chemin de fer ; puis, après un trajet assez long, arrêt définitif devant un petit cimetière de village, choisi depuis longtemps amoureusement. J'en connais deux ou trois exquis : ils sont situés sur le penchant de petites collines, au-dessus du cours de la Seine ou de la Marne ; ils ont un entourage de murs blancs, très propres ; pas de marchands ni de statuaires, aux alentours ; pas de monuments, rien que des croix et des pierres plates, à l'intérieur, des pierres mousseuses à cause de l'ombre des grands arbres, — des peupliers qui gémissent au vent d'Ouest. On serait « bien », là, — dans une région aimée, que ne troublerait plus jamais aucun des bruits de grandes villes, très lointaines ; on n'entendrait, si l'on entend encore, que le hululement des chouettes, en fin de saison ou le long cri aigu des martins-pêcheurs, boule multicolore qui file, file, en rasant le miroir de l'eau... Ou, au printemps, ce seraient des piaillements de moineaux s'envolant des champs voisins, sous la menace du fouet d'un charretier qui passe, en conduisant ses deux chevaux étiques, ses ânes lamentablement pelés, attelés à la péniche descendant le fleuve... Un rêve, hélas, — un rêve d'amant de l'eau et des plaines où n'arrive pas le brouhaha des conversations indécentes de bons camarades...

Eh ! Pour une « Vie Parisienne », que de pensées d'une douceur cruelle ! De cette Toussaint, voici une autre impression, comique

celle-là, — traditionnelle encore : c'est, vers le soir, le retour à Paris par un train de grande banlieue ; par troupeaux, somnolents, tristes, baîllant de la digestion mal faite d'un dîner familial trop copieux et gâté par les recommandations paternelles, les potaches, conduits par des domestiques ou des oncles, ou des pères, sont poussés vers le rapide qui les rentrera au bagne universitaire. « En arrière, messieurs », gronde la voix d'un employé, « en arrière ». Un gros œil rouge, un ronflement suivi d'éternuements de vapeur : c'est le train. Bousculade effroyable ; les compartiments sont pris d'assaut ; j'en ouvre un ; cinq ou six voyageurs, tous pourvus de l'inévitable casquette anglaise sans laquelle nul ne voyage plus, fût-il plus chevelu qu'Absalon — d'après l'histoire sainte, — dormottent, étendus ; ils ne se dérangent qu'à demi, en grommelant : une coulée d'air vicié et étouffant se dégage d'eux et s'épand, littéralement, sur le quai. Je recule... Horreur : la compagnie a chauffé ses wagons parce que nous sommes au 1er novembre ! Le ciel a été bleu tout le jour, la nuit est tiède, mais c'est le 1er novembre ; voici les terribles bouillottes asphyxiantes, écraseuses de pieds, dispensatrices d'odeurs indéfinissables, de transpirations mal séchées... Le règlement est formel — et il a été appliqué : « A cette heure, disait naguère un ministre de l'Instruction publique en tirant sa montre, la jeune France entière, dans nos lycées, fait un thème latin. » « A cette heure, disent les chefs d'exploitation des compagnies, la France voyageuse aspire le parfum de nos bouillottes — puisque nous sommes à la Toussaint ! » On fera peut-être une révolution, quelque jour ; elle n'y changera rien...

Ce mois lugubre a commencé lugubrement par une série d'assassinats de vieilles femmes, de garçons pharmaciens, de passants dans la rue et par des cambriolages suburbains. Messieurs les assassins reprenaient leurs quartiers d'hiver et, tout d'abord, s'attaquaient aux villas qui venaient d'être abandonnées, aux châteaux vides ; ils accomplissaient de profitables et tranquilles razzias. On en signalait six ou sept par nuit dans les mêmes régions ; c'est une tournée qui s'effectue ainsi, méthodiquement. La bande a acheté une petite carriole et elle se promène, après le crépuscule, à travers les belles avenues désertes ; elle brise les cadenas, défonce les volets, fait un choix de literie, de vins, d'habits point encore trop défraîchis, démolit, par vengeance stupide, les armoires vidées, et charge son butin qu'elle porte à la gare où elle le donne à enregistrer pour Paris. La petite gare banlieusarde, à cette heure, est plongée dans le brouillard, que percent péniblement des quinquets fumeux ; il n'y a que deux ou trois employés qui, d'ailleurs, s'ils avaient des

soupçons, seraient fort embarrassés pour obtenir main-forte : l'unique garde champêtre du pays, où on n'éclaire les rues que lorsque la lune ne *doit* pas briller, est calfeutré dans son logement voisin de la mairie et, clopin-clopant, il ne se soucierait pas d'engager une lutte inégale avec des gaillards qui mettent vite le surin à la main ; ceux-ci reviennent donc à leurs magasins généraux, — car rien ne leur manque, — avec une bonne provision d'effets de toute espèce qui forment le fonds de ces *soldes* que l'on voit à des prix fabuleux, un peu partout. Bien plus, quelques-uns poussent le modernisme jusqu'à employer l'automobile : on en a arrêté trois, pas très loin de Paris, avec cet agréable équipage. Ces écumeurs de châteaux, sous le prétexte de location, visitaient, prenaient des empreintes de serrures, puis se trouvaient très à l'aise pour opérer rapidement. Un éclatement de pneu les a fait capturer ; leur automobile versa ; un d'eux fut blessé, on le soigna à l'auberge ; les gendarmes qui vinrent lui demander la relation de l'accident, avaient, par hasard, entre les mains un signalement dont la ressemblance les frappa ; ils firent une bonne prise, à leur tour.

Enfin, comme si nous n'avions pas assez des nôtres, diverses nations nous envoient leurs assassins ; deux des plus notables, homme et femme, arrivaient de Vienne ; ils sont accusés, sinon même convaincus déjà, du meurtre d'un vieux roquentin viennois que la femme avait capturé dans ses filets et auquel elle avait tordu le cou, d'accord avec son mari, un assez triste sire, qui vivait de la débauche conjugale. C'était une nouvelle affaire Gouffé qui recommençait, presque point par point. Elle a été vite « solutionnée » par notre police parce que les voisins de ce couple étranger ont lu dans les journaux qu'ils promenaient avec eux deux énormes paniers en osier : ils s'étaient installés, avec ce bagage incommode, dans un galetas où ils se cachaient autant que possible. Les conversations des commères, avec le *Petit Journal* et le *Petit Parisien* en mains, sont allées jusqu'aux oreilles du commissaire qui s'est distingué sans trop de peine. On a renvoyé les deux Viennois à leurs juges, sans, du reste, beaucoup s'y intéresser : un crime n'est « beau » que quand il s'accomplit dans un rayon de cinquante kilomètres autour de Paris...

Cette déjà si vieille observation s'est pleinement appliquée encore à un procès qui aurait été « sensationnel » devant la cour d'assises de la Seine et qui, dans le Gers, a été « médiocre ». Et pourtant quel beau procès ! Mme Galtié, une jeune femme de bonne condition sociale, âgée de vingt-cinq ans, jolie, intelligente, était accusée d'avoir empoisonné avec de l'arsenic son mari, sa grand'mère et son frère. Elle avait, préalablement, tenté de mettre le feu à la mai-

son d'une de ses amies, pour y dérober des bijoux. Le mobile de ces crimes ? Le désir de faire fortune, simplement ; cette petite bourgeoise se trouvait mécontente de sa situation précaire de femme d'un petit juge de paix, lequel était un ancien chef-adjoint du cabinet du préfet — quelle dignité ! — Elle ne pouvait se contenter de 1 800 francs par an, n'ayant guère reçu de dot, et elle désirait faire figure dans la bonne société de sa localité. Elle pensait y parvenir en réalisant des assurances contractées sur la tête de ses principaux parents, et elle a donné la mort à ceux-ci, froidement, avec une cruauté implacable, en deux ans de temps. Devant le jury elle a eu une tenue invraisemblable ; elle s'est confinée dans un système de dénégations obstinées, parlant des « voix » qui, dans ses rêves, lui avaient promis la Fortune ; elle avait l'air de vivre dans un autre monde. Des médecins l'avaient étudiée et avaient diagnostiqué l'hystérie qui rend, paraît-il, la responsabilité féminine très limitée ; Mme Galtié a bénéficié de cette consultation et s'est tirée d'affaire avec vingt ans de travaux forcés. Elle n'a point sourcillé et a réintégré, très calme, sa prison, comme s'il se fût agi d'une autre. Déçus, les chroniqueurs judiciaires ont repris le train aussitôt pour Paris, où les attendaient les débats de l'affaire Dautriche.

Pendant ce temps, le Parlement « grondait » : on y découvrait M. Vadecard, et on y échangeait des coups, pour ou contre la franc-maçonnerie — et, au milieu de ces tumultes, quand même, se donnaient des fêtes publiques inattendues ou pittoresques : on célébrait, à la Sorbonne, le Centenaire du Code civil. — A ce propos, il est question de le remanier ! Singulière manière d'honorer un Centenaire ! — Des députés bien intentionnés nous ont fait cette surprise, car très peu d'entre nous y songeaient ; quand on a proposé, à la Chambre, de distribuer des décorations à cette occasion, quelqu'un s'est écrié : « Mais les auteurs du Code sont morts ! » Ce plaisant n'avait pas tort ; on a ri et on a refusé les croix qui auraient récompensé des dévouements ministériels tout récents. Cependant, la cérémonie, sans enthousiasmer qui que ce fût, hormis ses promoteurs, a été « convenable »; le Président de la République y a assisté et a écouté des discours où on vantait nos lois. Jean Valjean n'était pas invité.

L'autre fête a été celle de la Mutualité. Le *Matin*, qui excelle à inventer des « clous » et à les transformer en pièces de cinq centimes — le numéro — a forgé encore celui-là. Après avoir fait marcher l'armée, les écoles, etc., il a fait défiler dans la Galerie des Machines plusieurs milliers de mutualistes. Les bons Français qui ont remplacé le bas de laine ancestral par la caisse d'une Société professionnelle, locale ou, simplement, commerciale, n'ont pas

boudé ; ils se sont rangés derrière un drapeau et ils ont copieusement déjeuné. Car l'essentiel, dans cette journée mémorable, a été le déjeuner ; c'est, du moins, ce qui a paru ressortir des comptes rendus publiés par le *Matin*. Sans doute, les mutualistes ont eu comme attraits la présence de M. Loubet, « le premier mutualiste de France » — et celui d'une fillette de quatre ans, « la plus jeune » mutualiste, — mais si le Président n'a pas mangé, par contre, la fillette s'est gavée et, avec elle, tous les épargneurs réunis là.

Tudieu, quelle démonstration d'estomacs ! On nous a fait savoir que l'illustre maison X..., organisatrice de ces « agapes », avait mobilisé 2 000 maîtres d'hôtel, allongé 500 mètres de saucisson, tué 1 000 poulets, fabriqué 20 000 petits pains, défoncé 300 feuillettes, sans oublier la bière, le cognac et je ne sais pas combien de cigares. Cette monstrueuse ripaille a été très gaie, — suivie de chants, monologues comiques et danses. La mutualité a coulé à pleins bords. Tant mieux ; c'est une bonne chose — et il est à souhaiter qu'elle se trouve développée, par le fait de la reconnaissance des estomacs, si ceux-ci ont convenablement résisté à l'épreuve. Mais il me semble qu'à ce compte, on a oublié de faire figurer dans une telle débauche la mémoire du premier mutualiste de France, — sans conteste : Gargantua, parbleu !

Le monde médical a été en grand émoi. Les sommités chirurgicales se sont gourmées comme dans le théâtre de Molière. Interviews, protestations, déclarations solennelles ou rageuses retentissaient de toutes parts. Il s'agissait du cas d'une Américaine, une milliardaire de Chicago qui, étant atteinte d'un cancer, vint demander les soins du docteur Doyen.

Singulière et énigmatique figure, que celle de ce praticien : à quarante ans, à peine, il a accumulé sur sa tête plus de titres de notoriété et de rancunes, que maints d'autres en toute une carrière. C'est, incontestablement, un opérateur de grande valeur, audacieux et habile ; il a créé quantité d'instruments de chirurgie qui sont d'un usage courant. Il opérait d'abord à Reims, son pays natal, puis il a ouvert une clinique à Paris et il y a joint une maison de santé où il reçoit force clients. Mais pour réussir, il a recours, forcément, à un peu de réclame ; on se souvient qu'il a opéré les petites Hindoues de Barnum, Radica et Doodica, et qu'un cinématographe reproduisit les phases de cette opération. Depuis lors, le docteur Doyen a fait savoir, par une communication à l'Académie de Médecine, qu'il avait découvert un sérum du cancer. Cette lecture ne paraît pas avoir eu de retentissement ; néanmoins, le docteur Doyen a continué à appliquer ce sérum, qui demeure très

mystérieux. Il l'a donc offert au mari de l'Américaine qui venait se mettre entre ses mains et il a demandé cent mille francs d'honoraires, dont il a exigé le paiement d'avance. L'Américaine allait de plus en plus mal; elle est morte; son mari réclame la restitution des honoraires et c'est là-dessus que le clan chirurgical s'échauffe. Il y a procès. Des professeurs, interviewés, déclarent que cette somme de 100 000 francs était bien au-dessus de ce qu'un praticien consciencieux pouvait réclamer, surtout par avance — et à plus forte raison, en cas d'insuccès. On cite un certificat du doyen de la Faculté de Médecine qui affirme que le cancer est une maladie incurable. Et le docteur Doyen a été fort malmené. Il s'est défendu, du reste, avec vigueur; il a dit que l'hostilité dont il est l'objet provient de ce qu'il a toujours dédaigné les concours ; il s'est fait lui-même et méprise la science officielle. Quant à son sérum, il a assuré que les effets en sont certains et que l'Américaine à laquelle il l'a appliqué était vouée à la mort, mais qu'il n'a consenti à la soigner que sur sa prière expresse et sous réserves. 100 000 francs, ce n'était pas trop. Au surplus, les juges décideront. Sans doute, mais le public, qui est fortement intéressé par ce débat, dit son mot dès aujourd'hui et n'est guère favorable à ces exigences énormes des princes du bistouri ; ceux-ci, depuis quelque temps, ont accru leurs prétentions d'une façon extraordinaire et disproportionnée : on ne peut plus se faire ouvrir le ventre — ce qui est à la mode — à moins de 2 000 francs. Les victimes futures pensent que leurs pères s'en tiraient, souvent, avec quelques lavements — vingt-cinq sous pièce — chez l'apothicaire.

Paul Bluysen.



La Vie Littéraire.

La Princesse d'Erminge, par Marcel Prévost. — *Vie de château,* par Claude Ferval. — *Des Passions de l'Amour,* par Saint-Georges Bouhélier. — *La Maternelle,* par Léon Frapié. — *Au temps de Pétrarque,* par Martial Douël. — *La Société française pendant le Consulat,* par Gilbert Stenger.

Si la mode revenait des sous-titres, on pourrait écrire : *La Princesse d'Erminge,* ou les bienfaits moraux d'une faute. Arlette d'Erminge était fragile, désemparée, cherchant son âme éparse à travers la vie que lui avaient faite l'abandon du prince, et la liaison affichée de ce dernier avec Madeleine de Guivre.

Dans ce milieu d'ennui et de frivole insouciance, tentée par un rêve de tendresse elle commet une faute et devient enceinte. L'amant était un séducteur professionnel. Arlette s'aperçut bientôt qu'elle était — pour la seconde fois, abandonnée. Et pour qui? Madeleine de Guivre lui avait pris ou repris son mari, le prince d'Erminge brutal et violent comme un reître, le sang épais et lourd de lointaines hérédités germaniques. Elle lui prit aussi son ami, Remi de Lasserrade. A la vérité Madeleine aimait Rémi. Elle n'avait plus pour Christian d'Erminge qu'une sorte de haine amoureuse ; une sensuelle épouvante l'attachait seule encore à ce terrible amant. Quand la blonde Arlette s'aperçut qu'elle était grosse de Rémi, elle sentit aussi que l'événement la modifiait moralement. Elle se souvint des paroles maintes fois prononcées par son cousin le baron Jérôme de Péfaut, l'honnête homme du roman et que méprisait son monde parce qu'il faisait de la médecine et qu'il cherchait dans les données de la science les bases d'une doctrine morale. Un enfant, Arlette aurait un enfant, — et soudain les droits de celui-ci lui apparurent : une sorte de noblesse vint exalter son âme du fait de cette maternité pourtant si fâcheuse. Elle ne put ni songer à supprimer l'intrus,

ni, par un sortilège indigne, à le faire avaliser par Christian, — mais plutôt elle comprit la nécessité de proclamer sa faute devant l'éditeur responsable. Et la scène de l'aveu est admirable. Arlette commence par dire à son mari qu'elle a pris son amant — et Christian qui s'en doutait souhaiterait que la confidence ne passât point la bouche. Que la faute d'Arlette ait eu des conséquences, c'est autre chose — et pour cela Christian jette sa femme dans l'escalier. Arlette ne meurt point. Sa femme de chambre, une ancienne institutrice qui, séduite et abandonnée, élève consciencieusement et joyeusement son petit garçon, l'emmène, la réconforte et lui apprend qu'il est des douceurs dans la vie humble, et que le travail manuel est bon pour une âme endolorie. Une âme ! Arlette en a une maintenant. Sa faute ne lui fait point horreur. Sans elle, elle aurait continué à vivre, dans les bras d'autres amants sus et tolérés du prince, une existence sans honneur et sans joie. S'étant initiée à l'état de modiste, elle met au monde une petite fille sans état civil — on verra plus tard. Le baron Jérôme s'étonnait de la disparition d'Arlette, qu'il estimait fort, depuis l'événement, après l'avoir toujours chérie. Il la devina, sous l'épaisse voilette, à l'enterrement de Rémi de Laserrade tué en duel par le prince d'Erminge. Arlette y était venue, moins par chagrin véritable, que parce qu'il était le père de sa fille… Oh ! que tout cela était lointain pour elle ! Reconnue par Jérôme, — elle éprouva un plaisir sévère à lui faire voir quelle femme différente elle était devenue — pour avoir suivi ses conseils. Sans doute, un jour, elle épousera Jérôme, en dépit de l'âge distant parce que la crise, à travers laquelle Arlette s'est régénérée, lui a fait concevoir la beauté morale d'un mariage avec son éducateur. Et elle a fait aussi son amie de sa femme de chambre Martine.

Je sais bien tout ce qu'on pourra objecter, — et que l'inconstance d'Arlette aux premières pages laisse peu prévoir le revirement moral d'où elle sort l'Ève nouvelle. Durant le premier tiers du volume on voit Arlette s'acheminer indubitablement vers des amants nombreux. Un retard physiologique — est le premier avertissement donné par le destin à cette âme qui en ses intimes profondeurs préparait déjà sa métamorphose. Saut brusque, — dont le grand talent de l'écrivain, en surprenant notre émotion, nous interdit de discuter les vraisemblances. Après tout l'imprévu est une des armes mises au service du romancier pour la conquête des lecteurs. Et j'imagine assez volontiers l'émoi de ceux à qui Marcel Prévost, après une peinture du grand monde où l'on s'amuse, fit accepter un semblable dénouement : la princesse d'Erminge, après avoir trompé son mari, ce qui même aux yeux de ce dernier

n'avait guère d'importance, — par une maternité adultère courageusement avouée, échangeant l'état de princesse pour celui de modiste, et la noblesse du nom pour l'autre, la vraie, celle que prêtent à l'âme affranchie la vérité et la nature.

« Deux grandes causes m'ont modifiée, disait Arlette à Jérôme ; d'abord la pensée que Christian pouvait me tuer, puis la sensation qu'un être vivait en moi, qui était « moi » et qui cependant avait des droits sur moi... Alors une lumière de responsabilité m'inonda, en même temps que la pensée de la mort possible, acceptée, m'assainissait le cœur. J'ai vu mon passé à cette lumière, dans cette atmosphère assainie : il m'a fait horreur par son égoïsme, sa vilenie. Quand je vous ai consulté, c'était le moyen du rachat que je ne trouvais pas. Vous me l'avez donné : dire la vérité coûte que coûte. »

*
* *

Très en progrès, Claude Ferval avec *Vie de Château*. L'écrivain est déjà plus maître de son style. Le roman est bien composé, avec ce dessein net : tenter une psychologie morale du noble ruiné qui, ayant épousé une jeune fille riche et libertine, tolère l'adultère surpris jusqu'au jour où un héritage imprévu lui permet de se souvenir que son honneur conjugal fut gravement outragé six mois auparavant et de renvoyer la coupable à son père. Cet Hubert de Rochemont n'est point une canaille. Ayant fait, sur les conseils de son notaire, Me Tardibois, le sacrifice d'épouser la fille d'un entrepreneur pour garder le manoir de ses ancêtres, va-t-il perdre le bénéfice de cette « héroïque » action, — parce qu'il a eu la sottise de décacheter une lettre que Mme de Rochemont recevait de son amant ? Hubert garde sa découverte pour lui, — ou plutôt il n'en fait part qu'à Me Tardibois. Le notaire avait conseillé le mariage, il conseille l'ignorance. Mais, qu'une tante de Normandie se soit souvenue avant que d'expirer qu'elle avait un neveu fort en peine de maintenir le renom des ancêtres, Hubert recouvre soudain ses justes ressentiments. Le pavillon de chasse où Germaine donnait ses rendez-vous au beau Maxence, son ami, et dont il s'était tant de fois détourné avec précaution, lui parut soudain abriter des enlacements intolérables. Il pria Me Tardibois de constater avec lui le flagrant délit. Me Tardibois, qui l'avait si bien secouru jusqu'ici de son expérience, ne put refuser d'assister en cette circonstance, si particulière, un client dont le courroux se nourrissait maintenant de toutes les prudentes raisons qui jusque-là l'avaient contenu. A se rendre à cette invitation il apporta une gêne mêlée

de quelque curiosité... Quant à Hubert, il se sentait envahi par une joie profonde ; Germaine renvoyée, le beau-père remboursé, — blessé peu grièvement au bras dans l'obligatoire rencontre avec Maxence, il pouvait maintenant envisager d'une âme satisfaite l'existence neuve que sa tante de Normandie venait de lui assurer.

« Désormais il mènerait avec son garde et ses bassets, la vie à demi animale des paysans et des hobereaux. Il ne quitterait plus sa terre, la terre sacrée qu'il avait honte de fouler quand sa conscience était trouble, et que, maintenant, il redevenait digne, à ses propres yeux, de posséder. Son temps ne connaîtrait plus d'autre variété que celle des saisons, que l'ouverture et la fermeture de la chasse. S'il devait arriver que parfois un visage de femme égayât sa retraite, ce serait celui d'un être simple et naïf qui viendrait du village et porterait ses cheveux enveloppés dans la charmante coiffe en linon des filles de l'Ouest. »

*
* *

M. Saint-Georges de Bouhélier à qui nous devons le « naturisme et surtout deux volumes de vers qui sont d'un poète véritable : Eglé, ou les Concerts champêtres, et les Chants de la Vie ardente » et un roman curieux « Histoire de Lucie, fille perdue et criminelle », — disserte aujourd'hui en prose *Des Passions de l'Amour* — où il y a beaucoup à citer.

Et je cite :

Il n'est pas à l'amour de plus puissante raison que l'ambition d'obtenir un plaisir dont une certaine beauté est la promesse. La plus belle créature du monde est celle qui me plaît — celle qui convient à mon cœur.

Rien ne sépare de vrais amants — pas même la séparation.

L'amour n'a égard ni au rang, ni au nom, ni à la fortune, ni au mérite ; — l'âme seule l'intéresse.

Rien ne lie autant les amants que leur singularité.

Il n'y a pas que des beautés, des aspirations séraphiques, une tendresse pure et grande qui fassent qu'on se recherche — et, sitôt trouvés, qu'on se mêle ainsi. Des goûts de débauche, des bassesses sont à l'occasion d'une égale puissance. Il suffit que ce qu'on nous donne nous soit précieux.

Une trop grande familiarité empêche l'amour : ce qui toujours le favorise c'est le mystère.

Dans la vie ordinaire, l'âme ne paraît qu'à peine ; avec l'amour, elle va perpétuellement régner — elle et tous ses appétits...

Les passions que l'amour ne détruit pas, il les emploie : son objet devient le leur ; il faut qu'elles servent son intérêt ou s'y soumettent.

*
* *

M. Léon Frapié publie *la Maternelle.*

Voici le début de ce roman dont je voudrais donner une longue analyse, car il en vaut la peine :

« Je fus fiancée à vingt-trois ans. Il était temps. Par une grâce, dit-on, assez rare, le surmenage des études classiques n'avait rien détraqué en moi, la longue attente virginale n'avait pas perverti mon imagination. Élevée sans mère depuis l'âge de 12 ans, j'étais très simple, très saine, très « nature » ; de visage coloré, de caractère gai, de gestes vifs. Mais enfin, il était temps que la certitude d'un prochain mariage vînt secourir la belle patience de mon tempérament. »

Orpheline sans fortune, licenciée ès lettres, Rose est affligée de la tare d'une instruction excessive. Elle avait des diplômes : le brevet d'élémentaire lui faisait défaut. « Il y a, lui dit son oncle, une place de femme de service à l'école maternelle... mais pour l'obtenir il faut être à peu près illettrée. » Rose songea bien à brûler ses parchemins. Mais un diplôme, c'est ineffaçable... Elle s'attacha à oublier, bourrant sa mémoire d'œuvres complètement dénuées de style ; elle cessa de soigner sa mise, « de façon à présenter l'odeur de sa condition ». Enfin elle fut autorisée à prendre le tablier bleu et le balai, rue des Plâtriers, 20e arrondissement. Comme elle « était travaillée d'un nouveau besoin de satisfaction intellectuelle, elle décida de consacrer ses soirées à la rédaction du journal de sa vie, de *sa vie rapportée à l'observation passionnée des enfants.* » Hélas ! — est-elle contrainte d'avouer que « de terribles forces vitales griffèrent leur rebellion sur le papier » et que peut être le journal donnera à quelques-uns l'impression d'une simple « aventure d'amour ». Au lecteur d'en juger ; c'est à lui que fait appel Mlle Rose.

Dans tous les cas le lecteur rendra justice aux qualités de style de la « femme de service de l'école maternelle ». Ce cordon bleu fut aussi, — dans la meilleure acception du mot, un bas bleu. Lisez ce décor de l'école :

« Les ruisseaux ont une maladie noire ; la chaussée, de la largeur de deux fiacres, sue gras quand elle n'est pas noyée par la pluie ; les trottoirs, trop peu respectés des chiens, des enfants et des ivrognes, abondent en épluchures traîtresses. Les boutiques à badigeon sombre portent une gourme négligée d'éclaboussures ; les maisons, au-dessus, tendent leurs faces chiffonnières, cendrées ; les fenêtres étroites, malsaines, n'ont que de la friperie à laisser voir. Des lanternes interlopes, çà et là dépassent seules l'alignement. Une

odeur de graillon suspecte et compliquée est attachée pour toujours à la vieillesse du sol. Sur vingt boutiques on en compte quatorze de marchands de vins, et quatre de brocanteurs. Il y a le vins-restaurant, le vins-épicerie, la fruiterie et vins, le vins-crémier, le vins-tabac, le vins-concert et le bal musette, le charbons et vins, le bar, la distillerie, le grand comptoir, — et, pour chaque débit, un hôtel meublé. »

Rose est surprise par la révélation de l'enfance. « L'éclair de sa pensée pénétra une immensité inconnue. »

« Ce petit être ne sait rien, vous y touchez, il en sort les plus notables réflexions. La clarté de son visage est faite de myriades d'expressions, comme une nappe d'eau est faite de myriades de molécules et cette transparence enfantine, pareille à celle de la mer, du ciel, est riche de tous les reflets créés depuis l'origine du monde et perdus par nous, grandes personnes, ce qui naît étant supérieur en passé et en avenir à ce qui a déjà vécu. »

Rose débarbouille les enfants, les conduit aux cabinets, en classe. « Amusez-vous, lui dit la directrice, à les séparer par sexe. » Rose se trouva fort embarrassée : mais on lui indiqua le moyen de s'y retrouver. « Au bout d'un mois, elle n'est pas encore adaptée. Sans doute le milieu la transforme, mais elle manque de la vraie gaîté peuple, à fond d'insouciance et d'inconscience. » Les procédés d'éducation, les reparties d'enfants, les visites du délégué cantonal provoquent l'esprit d'observation de Rose. Qu'on se rassure — ce n'est pas du tout — mais pas du tout, la manière de « Claudine à l'École ». C'est autre chose, et c'est très bien tout de même. Et d'abord n'oublions pas que c'est l'école dans un faubourg pauvre de Paris. Rose fait beaucoup de psychologie enfantine. Elle peint des portraits d'élèves, conte des anecdotes, cite des mots caractéristiques. Elle dégage les types.

« Bonvalot siège à la dernière rangée des tables : il constitue le type « inquiétant », blême, les pommettes vieilles, sinistres, la bouche torse, les yeux coupants, il a la manie de crachoter continuellement ; du reste, il doit fumer. Ses joues se plissent d'un rire jaune, pas gai... on l'exclut, du regard, on le rejette, il perçoit la réprobation et s'endurcit. Je ne peux considérer son long cou sans un malaise étrange, et cet enfant au tablier rapiécé, aux souliers troués, m'inspire encore plus de pitié que de répulsion... Les cheveux laids, d'un châtain terni, mal plantés, encombrent ses tempes et paraissent trop longs. Je retrouverais Bonvalot dans les journaux illustrés : tête d'assassin, tête d'assassiné. »

Et la « Maternelle » a pris Rose.

« Je ne déserterai pas. Mes petits enfants, je vous évoque tous

là, dans ma chambre : ne me laissez pas partir, accrochez-vous à moi, comme vous l'avez fait tant de fois par jeu. Écoutez bien : j'étais une bourgeoise différente de vous, de vos parents ; j'étais d'une autre « classe sociale ». ... Eh bien ! cette *classe* veut me reprendre. Il paraît qu'on ne s'*évade pas de sa classe*... Mais je commettrais la pire des lâchetés de vous abandonner. Vous avez des droits sur moi... »

La *Maternelle* est certainement une des œuvres les plus importantes de l'année littéraire.

*
* *

M. Martial Douël nous ramène « *Au temps de Pétrarque* ». Ce romancier date d'Avignon 1348 l'histoire qu'il va nous conter. C'est le soir. L'angelus tinte aux quatre-vingts couvents et aux vingt églises de la ville... Admirable décor, brossé par un écrivain dont l'âme est d'un peintre qui serait aussi un poète. L'amant de Laure circule, — à la cour du pape, puis sous les lauriers de Vaucluse, parmi les spectacles d'un temps moins fertile en miracles qu'en admirables et pittoresques contrastes. Le pape est aux mains d'une femme, la corruption mène le Sacré Collège, les sorcelleries et l'hérésie sollicitent et se partagent la foule. Des convoitises, des haines, des complots et l'amour mêlent Gascons, Italiens et Provençaux. L'époque, peu clémente, ne va point sans supplices. Le vêtement de la débauche a la couleur du sang. Parfois la peste apparaît, découvrant son masque effrayant. Pour tracer ce tableau suggestif et difficile où pourtant son talent se montre fort à l'aise, M. Martial Douël n'a point recours aux procédés du roman historique à péripéties. Par là il rassure le lecteur sur l'étendue et le sérieux de ses documentations — et les tableaux qu'il trace ne nuisent point cependant à l'intérêt de l'histoire. Le roman finit avec une verve dramatique. « Jacques et son écuyer, désarçonnés, jetés à terre, se virent bientôt paralysés, réduits à l'impuissance, ligottés, puis — sans avoir pu jeter un cri, cousus dans des sacs de corde... une seconde, au milieu du vent qui faisait rage, ils perçurent le grondement du fleuve, le froid mortel de l'eau... Et ce fut tout...

— Amen ! cria là-dessus le joyeux évêque Alberti, qui avait présidé en personne à cette brève opération de police... Voici une nuit bien employée, je pense... Sa Sainteté peut désormais dormir en paix... Tous au fleuve... et le vieux Giacomo tué de saisissement. Il reste bien encore le petit Fra Antonio... et cette sorcière de Mariella... Mais ceux-ci paieront pour les autres et le bourreau

les attend... Ah! ah!... Si après cela Clément ne croit point aux complots.

— Il y croira, répondit le camérier. »

Alberti se prosterna. Son ventre descendit jusqu'à terre.

« Votre Grandeur daignera-t-elle me bénir? »

Le cardinal répondit :

« De grand cœur, cher fils, car aujourd'hui tu as sauvé le Christ lui-même. *In nomine Patris,* etc. »

Si le roman s'achève sur une scène d'une ironique et sauvage véhémence, — son début est ample et d'une magnificence sereine et historique. C'est un beau tableau d'Avignon.

Nulle ville, d'ailleurs, de tout le royaume de France, comme de tout le royaume de Naples et des Siciles, dont elle dépendait encore, n'avait plus de vie, plus d'animation, ne réunissait autant d'éléments de faste, de plaisirs, de richesses et de beauté. Les plus splendides cités d'Italie elle-même, malgré les furieuses affirmations de Messer Pétrarque, étaient loin d'égaler en splendeur et en richesse cette capitale improvisée quelque quarante ans auparavant; et, quand l'obstiné italien s'en était allé visiter les villes du Nord, il n'avait pas eu la grande impression qu'il en attendait : Avignon lui avait gâté Paris, comme elle lui gâtait encore le souvenir de Parme, de Florence et même de Rome!

C'est qu'il n'était pas de ville mieux située, ni de région plus splendide que cette vallée du Rhône, qu'elle commandait avec une sorte d'autorité, et au milieu de laquelle elle s'étendait en maîtresse altière et voluptueuse tout à la fois. Appuyée à son rocher des Doms, forteresse inexplicable jetée aux bords du fleuve pour le dominer et briser son cours dans une soumission rageuse, elle semblait tendre, au travers du pont fameux, un bras mollement recourbé vers la rive droite, comme pour presser sur son cœur l'autre cité qui grandissait, en face, à Villeneuve; entre elles deux, au sein des verdures de la Barthelasse, le Rhône dévalait, souvent furieux, toujours superbe, comme si la chaîne des puissants châteaux forts qui depuis Lyon se miraient dans ses onges agitées, Crussol, Mornas, Mondragon, Roquemaure, fières demeures bâties pour défier les hommes de guerre et le temps, lui-même, comme si ces superbes forteresses lui avaient inspiré un grandissant orgueil!

Et quelle admirable ceinture de villages, de rochers et de montagnes s'étendait jusqu'aux dernières limites de l'horizon de la ville, manteau de pourpre azurée jeté sur les blanches épaules de cette lascive « Courtisane de la papauté! »

Les eaux les plus pures venaient rafraîchir ses lèvres, souvent altérées par la limpidité invariable de son ciel bleu profond; la Sorgue, la pure fontaine, venait couler jusqu'au bord de ses demeures, et l'entourait d'un réseau de fraîcheur; puis, comme la nature eût éprouvé le scrupule de l'inaltérable climat qu'elle lui octroyait, aux soirs de cha-

leur accablante, le vent accourait des profondeurs du Nord, tourbillonnait aux flancs du mont Ventoux, là-bas, à l'horizon mauve, pour se précipiter ensuite au travers du dédale infini des rues étroites, et leur jeter la caresse bienfaisante de son invincible fraîcheur, et la pureté de son haleine régénérée!

Le charme du séjour en Avignon, les commodités de la vie, la beauté du climat, la force de la position avaient suffi jadis à déterminer et à fixer le choix du pape Clément V, aux jours malheureux où le séjour de la ville de Saint-Pierre était devenu impossible à ses successeurs, et peu à peu, par l'effet insensible d'une habitude sans cesse plus douce, et que venaient confirmer tout ensemble les raisons secrètes de la politique, et le désir moins secret de bien vivre, malgré les résistances presque désespérées du parti italien, désormais en minorité dans le Sacré Collège, la papauté s'était accoutumée à cette plaisante et commode résidence; de tous côtés les vastes et somptueux logis avaient surgi de terre, « Livrées » cardinalices, demeures épiscopales, hôtels de nobles seigneurs; tout ce monde qui s'agitait autour de l'auguste personne des pontifes s'était attaché au sol de Provence, aux murs d'Avignon, avait acheté, bâti, transformé, amenagé, décoré, meublé, si bien que le moment était venu où les Italiens, esprits chagrins, trop imbus des anciennes traditions, n'étaient plus compris lorsqu'ils rappelaient avec une inutile insistance, que le berceau et le siège de la papauté étaient à Rome, et appelaient, avec une emphase qui faisait sourire, le séjour des papes à Avignon « la captivité de Babylone ».

*
* *

M. Gilbert Stenger publie la troisième série de « *la Société française pendant le Consulat* ». Ce troisième volume est fort intéressant. L'historien anecdotique y montre Bonaparte dans ses rapports avec ses frères, ses sœurs et Joséphine de Beauharnais; en ce tableau très mouvementé circulent, parmi des salons composites où parfois elles se mêlent les unes aux autres, les grandes dames de l'ancien régime et celles du nouveau. Là surtout, d'ailleurs, est l'intérêt du livre où M. Gilbert Stenger ne fait point mystère de ses sources. Sa peinture est fondée sur des documents qu'il cite: mais cette peinture, elle lui appartient en propre. Elle est vive — et plus encore vivante. Si elle se défend de toute fantaisie, elle laisse toutefois deviner que M. Gilbert Stenger avant de se consacrer à des travaux d'histoire a donné jadis dans le roman et la fiction un libre essor à son imagination.

On notera particulièrement le chapitre consacré aux salons de Mme de Staël. Au lendemain de la Terreur, elle était pour beaucoup « la bacchante de la Révolution »; Rivarol lui dédiait son petit almanach des grands hommes en ces termes ironiques. « Ma-

dame, publier le Dictionnaire des grands hommes du jour, c'est vous offrir la liste de vos admirateurs. » Encore qu'elle eût obtenu de Barras que son nouveau préféré, Talleyrand, fût ministre des Affaires étrangères, bientôt de celui-ci elle allait éprouver l'ingratitude. Elle avait cependant, pour le maintenir, mis auprès de lui le spirituel et versatile Benjamin-Constant, qu'elle avait ramené de Suisse. Elle voulait jouer le rôle de Mme Roland. Elle disait à l'Europe : « N'êtes-vous pas heureux qu'une nation tout entière se soit placée à l'avant-garde de l'espèce humaine, pour affronter tous les préjugés, pour essayer tous les principes. » Elle était sans cesse à la recherche de l'homme qui lui donnerait la prépondérance dans l'État. Elle agréait une République sage et policée. Elle recevait Lanjuinais, Boissy d'Anglas, Cabanis, Garat, Daunou, de Tracy, lequel disait d'elle : « cette femme a plus d'esprit qu'elle n'en peut conduire ». D'instinct elle ouvrait son salon aux opposants futurs du Tribunat. Elle n'avait point pressenti Bonaparte ; mais « entre un pouvoir qui s'effondrait sous le mépris public, et la jeune et vigoureuse faction », elle n'hésite pas. Ses amis fréquentaient chez Joseph. Qui sait si Bonaparte n'était pas « l'homme qu'elle cherchait depuis longtemps ». Elle se mit à lui écrire des lettres enflammées. Et dès son retour d'Égypte elle l'assiégea. « Pour l'éloigner il lui fit répondre un jour qu'il ne pouvait la recevoir, étant à peine vêtu. A quoi elle répondit « avec sentiment et viva-« cité, que cela importait peu ; le génie n'ayant point de sexe ». De ces entreprises elle ne retira que déception. On la vit alors sourire aux mécontents, flagorner Joseph qui se laissait faire. Elle était agitée et « tracassière ». Elle cherchait à combler en gloire les lacunes de sa beauté. Hélas ! elle manquait de charme et de séduction. Elle ne manquait point d'éloquence. « Si j'étais reine, disait Mme de Tessé, j'ordonnerais à Mme de Staël de me parler toujours. » A la vérité elle savait mieux discourir qu'elle n'excellait à causer. « Ses entretiens, dit M. Gilbert Stenger, n'étaient que harangues, fortes, émouvantes, lumineuses. » Des hommes de tous les partis venaient l'entendre : on recueillait ses paroles pour les porter ensuite à la tribune. Ce succès n'était pas sans agacer Bonaparte. Comme Régnault de Saint-Jean-d'Angély, fasciné, disait au Premier Consul les mérites de cette flamme éphémère : « Ce n'est plus un salon, répondait Bonaparte, c'est un club que préside cette femme. » Après trois ans de patience il se décida à l'éloigner de Paris. Mme de Staël se fixa en Suisse où elle persévéra d'abord dans sa résistance. Puis soudain son exaltation tomba. Elle rentra en France. Un officier de gendarmerie lui vint signifier l'ordre de repartir. Alors elle imagina que Camille Jordan, que sa brochure

sur le Consulat à vie venait de rendre célèbre, la pourrait aimer. Elle lui proposa de séjourner avec elle en Italie. Il refusa. Elle n'avait pu convaincre Byron, Schiller l'avait trouvée fatigante. « Elle s'est fait, disait d'elle Sénac de Meilhan, une habitude de l'enthousiasme, c'est plutôt une femme rare qu'une femme aimable. » Et Fievée : « Cette commère à califourchon sur le sublime, qui parle de l'amour comme une bacchante ; de Dieu comme un quaker ; de la mort comme un grenadier; de la morale comme un sophiste. » En plein musée du Louvre, elle interpellait des amies: « Avez-vous admiré l'Antinoüs? Est-il beau?» Combien une femme serait heureuse d'avoir un pareil amant. Autour de la table de son salon, on jouait « à la petite poste ». La feuille remplie, on se jetait la lettre que l'on devait lire des yeux et détruire ensuite. « Chez elle après l'ambition l'intérêt de chaque heure se concentrait sur l'amour. »

Paul Dupray.



Le Salon d'Automne.

Je ne sais rien de plus illogique, de plus irrationel, de plus fatigant pour les yeux et de plus déconcertant pour l'esprit, enfin de plus contraire à l'idée primordiale de l'art, qu'un salon de peinture, dans l'ordonnance et la disposition qu'on était accoutumé jusqu'à présent de nous imposer. Une telle réunion de tableaux aussi divers, aussi contradictoires parfois, présentés dans le même ordre et à la suite, sans aucun souci de la transition, de l'accord ou de l'opposition nécessaires, m'a toujours donné l'impression d'une scène sur laquelle ou aurait vu se jouer à la même minute, le drame le plus sombre, la comédie la plus désopilante, un poème lyrique et les pantalonnades du cirque.

J'imagine que dans quelques centaines d'années, ceux qui auront à juger les événements de notre histoire n'auront pas d'appréciations assez sévères pour ces foires honteuses, ces exhibitions marchandes, ces cinématographes de faux art, où des lieues de toiles peintes se déroulèrent dans la diversité la plus extravagante, dans le coudoiement le plus indécent, créant aux quelques artistes de talent qui exposaient, une promiscuité qui n'aurait pas dû être acceptée et troublant ainsi, sans raison ni profit, la conscience du public. Aussi bien ai-je quelques raisons de croire que le côté choquant de ce désordre, de cette invraisemblable inharmonie est déjà apparu à quelques esprits, puisque dans nos musées nationaux, au Louvre et au Luxembourg — au Luxembourg surtout — on a tenté depuis quelques années — comme un minimum de satisfaction pour la simple raison dans la convention actuelle — une coordination logique qui n'existait pas et qu'au salon d'automne de cette année, on s'est efforcé de réaliser, autant que les moyens matériels le permettaient, la réforme nécessaire de ces étalages de saison et de ces annuelles pendaisons de châssis.

Supprimer la formule acceptée jusqu'à présent du revêtement intégral et au petit bonheur des salles d'exposition, renoncer à la conciliation absurde et impossible des talents et des mentalités contradictoires et chercher par la combinaison des tableaux avec la sculpture, les meubles et les bibelots d'art une nouvelle méthode d'exhibition et de mise en valeur de ces objets, tel paraît avoir été en effet le progrès triple auquel ont tendu les efforts des organisateurs de ce salon.

Lorsqu'un tableau constitue une manifestation d'art essentielle, forçant à elle seule le travail de pensée du spectateur, ouvrant pour lui à l'une ou à l'autre de ses pages le poème admirable de la vie, il semble que l'idée qui anime cette toile devrait suffire à meubler une salle entière et que le contact impertinent des toiles à côté, ne pourrait qu'être gênant. Or si les dimensions coutumières des salles d'exposition, véritablement exclusives de toute intimité, de tout recueillement, n'ont pas permis de réaliser au Grand Palais cet idéal trop absolu peut-être, du moins faut-il reconnaître qu'on y a courageusement supprimé le dispositif en ordre serré des cadres, adopté jusqu'à ce jour et que leur groupement y est tel que les contacts ne puissent contrarier l'observation.

D'autre part, plus de ces pots pourris de tableaux auxquels la tradition nous condamnait, plus de ces salades russes, dont la diversité des éléments était, disait-on, nécessaire à la bonne digestion d'un salon de peinture.

Ici on a groupé, associé, ou opposé les œuvres des peintres qui exposent, selon la formule la plus simple et la plus rationnelle, la plus logique. Il y a une salle Carrière, une salle Puvis de Chavannes, une salle Odilon Redon, une salle Vuillard, une salle Cézanne. Quelquefois on a, non sans intérêt pour le public, opposé deux talents très différents, comme dans la salle où sont réunis les Toulouse Lautrec et les Renoir. Mais toujours on a eu le souci d'une méthode rationnelle, d'une disposition logique.

Enfin, si l'on veut bien se dégager un instant de l'accoutumance créée pour l'œil par les précédentes expositions, on reconnaîtra facilement que rien n'est plus insipide qu'une salle dite de peinture, de sculpture ou d'ameublement, c'est-à-dire l'agglomération monotone et fermée d'objets mêmes et toujours répétés. Mais alors, au lieu d'exposer séparément la peinture, la sculpture, l'ameublement, les objets d'art, comme on sépare les hommes et les femmes aux enterrements, pourquoi ne pas les rapprocher, les réunir, les classer selon leurs affinités communes et leurs analogies, pour qu'ils se complètent, qu'ils se fassent valoir l'un par l'autre, en constituant un ensemble aimable, quelque chose comme un cabi-

net d'art, le hall, la galerie ou le salon d'une maison qu'on voudrait habiter.

A cet égard encore, les organisateurs du Salon d'Automne ont marqué un nouveau quoique timide progrès sur la routine paresseuse et inintelligente de leurs devanciers.

Dans quelques-unes des salles dont la topographie se prêtait davantage à cette réforme, ils ont, au milieu des tableaux logiquement assortis, disposé des statues, des tables chargées d'objets d'art, des meubles formant des coins de repos, des tapis, des tentures soigneusement choisis d'après leur couleur, leur style, leur tendance afin de se combiner avec l'œuvre du peintre qu'ils entourent et dans laquelle ils s'harmonisent pour la joie des yeux et l'éveil de la pensée. Évidemment, il y a là plutôt une indication qu'une réforme complètement et parfaitement réalisée, les ressources pécuniaires et les moyens matériels ayant probablement fait défaut; mais cela suffit pour donner à cette exposition un aspect nouveau, inusité qui étonne d'abord et charme ensuite.

Nous devions cet éloge au comité d'organisation du salon d'automne avant de citer, dans le grand nombre des œuvres très intéressantes qui y sont exposées, celles qui requièrent davantage l'attention et l'admiration. Au premier rang de celles-ci il faut noter dans le grand salon du premier étage, au haut de l'escalier, sept portraits et deux tableaux d'Eugène Carrière qui suffisent à le meubler. Assurément le procédé du maître Carrière me paraît devoir lui rester très spécial et ne pouvoir être généralisé. Mais qu'importe le procédé, quand l'artiste sait émouvoir! et n'est-ce point le cas de cet admirable tableau intitulé au catalogue « les Fiancés »? Que de grâce aimable, que de ferveur délicate, que de pudeur charmante et de respect réciproque en même temps, dans ce geste qui unit les mains du « promis » à l' « aimée », autour de qui ses petits frères et ses petites sœurs forment un chaste et innocent cortège! — Et que dire de cette « Maternité » où Carrière a su mettre, dans la simple attitude d'une femme penchée vers son bébé qui dort, toute la tendresse confiante des mères, la suprême joie issue pour elles de la douleur, la fierté radieuse de l'œuvre accomplie, l'essentielle raison de vivre!... Mais l'enfant en dormant a mis sa petite main sur la bouche de sa mère, écartant le baiser qui pourrait gêner son rêve, la vision peut-être des firmaments chargés d'étoiles, des mondes merveilleux où sa jeune âme habitait naguère. Il fait « chut » aux lèvres maternelles dont le bruit risquerait de troubler l'écho devenu chaque jour plus lointain des musiques antérieures, l'harmonie déjà sourde des voix mystérieuses de l'au delà!...

Non loin des Carrière, toute une salle a été réservée au bon peintre Vuillard. J'ai revu là avec plaisir deux grands panneaux décoratifs, ayant appartenu à Thodée Natanson, qui représentent, je crois, la campagne de Marly ou des environs. Sous une lumière douce, de gris et de verts mélangés, dans un encadrement de forêts qui s'étagent et limitent l'horizon, des coins de vie, une maison villageoise, des champs, des cultures, des fleurettes des prés ; tout cela un peu dans la manière des verdures d'autrefois, mais une manière très modernisée quand même, très adaptée à la sensibilité plus compliquée de notre actuelle vision. Hélas les cadres gris et de toute banalité de ces panneaux me font regretter la salle à manger de l'hôtel de la rue Jouffroy, les boiseries qui les entouraient et tout cet ensemble de choses familières et amies pour lesquelles Vuillard les avait préparés. Et je me souviens tout à coup d'autres panneaux décoratifs du même artiste, aperçus chez Claude Anet, le délicat auteur « des Bergeries », très différents de manière et que j'aurais souhaité voir figurer à côté de ceux-ci, pour la comparaison utile des diverses modalités de talent de ce grand peintre décorateur qu'est Vuillard. A défaut de ces toiles absentes, il nous faut admirer toute la série des petits tableaux qui décorent cette salle. Il convient d'y retenir surtout un intérieur de maison de campagne avec une porte ouverte sur le printemps lumineux et clair, un salon ou un cabinet de travail d'une maison moderne à Paris, avec l'intimité chaude et délicieuse d'une soirée passée à deux, dans l'étude et la lecture, enfin un salon blanc où des notes de vert, de gris, de jaune et de rose très pâles semblent une symphonie savante des couleurs.

Voisinant près de son ami Vuillard, Pierre Bonnard — un peintre de grandes promesses et de beaucoup de talent déjà — nous montre sept toiles, dont une grande, au milieu, représente un promenoir de café concert. Malgré l'absolue sincérité et tout le talent apporté à cette œuvre, je lui préfère de beaucoup celles qui l'entourent, où je retrouve, en même temps que le souci des réalités, la vision délicate et charmante des côtés aimables de la vie. A noter principalement une petite fille au chat, des enfants à table, une tête de jeune garçon, une jeune fille lisant.

Si nous poursuivons cette excursion au premier étage, nous passons devant des « intérieurs » de Vallotton, peintures lithographiques, sèches, sans âme, deux grands panneaux de M. d'Espagnat dont je n'aime pas beaucoup la couleur et les toiles de M. Rouault dont je serais bien embarrassé de parler n'y ayant vu que du noir, pour arriver à la salle Odilon Redon qui mérite qu'on s'y arrête longuement.

Il n'est pas besoin, je pense, de vanter pour les lecteurs de la *Grande Revue,* le beau et noble talent d'Odilon Redon. Il y a quinze ans, Huysmans célébrait déjà en lui le rénovateur des arts du Fantastique. Son exposition actuelle nous révèle à peu près complètement les diverses étapes de son art. Citons, un peu au hasard des œuvres exposées, un panneau peint, où une sorte de centaure ailé chevauche dans un ciel d'or et de pourpre, faisant surgir à son galop des formes fantastiques d'animaux oubliés et des floraisons inconnues. — En face de ce panneau, une autre toile, peinte dans les mêmes tons, s'intitule « la jeunesse de Bouddha ». — C'est au pied d'un arbre sacré, dans une buée jaune d'aurore, au milieu des fleurs les plus belles et les plus étranges, un jeune homme, un enfant encore, dans une pose hiératique et de prière, tout doré par cette lumière d'aube. Nous sommes loin de la tentation voluptueuse de Parsifal par les filles-fleurs dans la prairie enchantée. Il semble qu'ici, la pensée de l'artiste ait voulu un autre enchantement, la nature séduite, dominée, asservie par ce fils de lumière. — Dans un coin, un dessin de lignes noires et de couleurs mélangées : une chapelle gothique emplie de nuit et de mystère, avec, cependant, une baie de lumière au sommet, un vitrail du XIII[e] siècle dont l'éclairage, perçant mal le brouillard mystique qui flotte sous les voûtes, déforme monstrueusement les sculptures des piliers et fait entrer l'effroi.

Un autre dessin à côté porte ce titre : « La Douleur » et je ne sais vraiment rien dans cette salle de plus dramatique et de plus émouvant que ce simple crayon. Sous l'arche sombre d'une voûte funéraire, dans une opposition de lumière, une femme en deuil apparaît ; elle se raidit mal contre la peine affreuse qui l'étreint et sa tête et son cœur et tout son être inclinent, vers le trou noir, la fosse horrible où a sombré l'espoir ! Nul cabotinisme dans l'attitude, mais un geste ignoré au théâtre et d'une pure beauté ! Et quelle simplicité de moyens ! du noir et du blanc, quelques traits de crayon et cela suffit pour que tout le drame des séparations cruelles revive en nous et qu'une émotion poignante nous prenne !

Citons encore — il faudrait tout citer — de jolis portraits de femme, quoique de facture jeune et un peu écolière, une Vierge d'aurore, des fleurs, des fleurs encore, des fleurs étranges, innomées, qui se déforment vers l'Irréel, l'Inaperçu, l'Inconcevable !...

De la salle Odilon Redon nous passons dans la salle Puvis de Chavannes où nous retrouvons quelques-unes des toiles les plus belles et les plus aimées de ce maître incomparable, aujourd'hui accepté et indiscuté. Il en est qu'on revoit toujours avec émotion, comme « l'Enfant prodigue », « La Pêche », « La Famille du

Pêcheur », « L'Été », l'esquisse du « Ludus pro Patria » et l'Orphée à la lyre brisée.

Mais voici à côté le morceau le plus discuté de ce Salon, la proie où s'escriment les foules niaises et les faux prophètes de l'art, la salle des Cézanne. Et je vais droit tout d'abord au portrait de l'artiste par lui-même qui paraît présider à cette exposition. Il est là, grave et doux, têtu et opiniâtre, indulgent, il semble, aux critiques insanes et bébêtes de ceux qui passent, mais de volonté ferme et de foi persistante quand même ! Et je me détourne pour contempler l'œuvre du Maître ; des paysages rudes qui semblent des esquisses, sans la mièvrerie et la veulerie auxquelles est habituée de se pâmer une bourgeoise élite, mais où tout de même apparaissent la nature et la vie dans une expression de beauté barbare, brutale et réelle ; des portraits d'une probité farouche et des baigneuses nues, d'équilibre instable, sans la coutumière flatterie des chairs, cernées d'ombres bleues, violentes, exagérées, qui hurlent magnifiquement. Et sans colère, à mon tour, j'écoute maintenant les exclamations ignorantes qui se croisent avec les prudhommesques professions de foi d'art, devant l'image indifférente de ce grand artiste probe et courageux.

Si les tableaux de Cézanne excitent encore la protestation véhémente de quelques-uns, je constate que la très belle série des œuvres de Renoir, exposées cette année au grand Palais, trouve un public sans hostilité, presque bienveillant. La foule défile sans étonnement, sans scandale, sympathique plutôt, devant ses paysages et ses portraits qui semblent devenus presque classiques maintenant. J'entends bien encore près de moi une grosse dame armée d'un face-à-mains qui se débat contre l'admiration ; mais sa dissertation est faite d'estime, et si elle discute, c'est plutôt par le souci des transitions nécessaires d'attitude. Cette différence de traitement, de la part du public simple et de bonne foi, mais imbu des traditionnels préjugés et suggestionné par « ce qui est habituel » et « ce qui a précédé », s'explique par la différence de tempérament et de vision de ces deux artistes. Au contraire de Cézanne qui exagère souvent la sincérité brutale et triste de sa vision, Renoir a maintenu, malgré lui très probablement, dans sa peinture, une part de convention bourgeoise, un reste des traditions de l'École. C'est ainsi que dans son « Déjeuner des Canotiers », à des jeunes hommes aux visages trop beaux d'ailleurs, il peint des bras et des torses trop roses et sans vraisemblance. D'autre part ses tableaux sont presque toujours de compréhension immédiate et facile, sans complication d'idée ou d'effets à dégager. Renoir est un peintre surtout ; son dessin, quelquefois lâché, est toujours débordé, dominé par la couleur.

Tandis que Puvis de Chavannes, Carrière, Odilon Redon, Vuillard m'émeuvent et me surprennent soit par une spécialité intense de vision, soit par la sublimité d'expression de l'idée ou du sentiment, soit encore, comme Odilon Redon dans un grand nombre de ses œuvres, par le côté littéraire de son art, Renoir, lui, m'émerveille surtout par la richesse harmonieuse et la puissance admirable de ses tons. C'est plus et moins que du talent; c'est de la virtuosité magnifique, une caresse chaude pour la rétine, une séduction un peu inférieure, mais de toute sensualité. Partout, dans ses jardins fleuris où les femmes et les fleurs se confondent, dans ses paysages aux buées chaudes et jusque dans ses portraits, se dégagent la même joie resplendissante des étés de soleil, la même apothéose triomphale des couleurs.

Chez Toulouse-Lautrec, dont les toiles, dans la même salle, s'opposent à celles de Renoir, c'est, à l'inverse de celui-ci, le dessin et la ligne qui débordent sur la couleur. En quelques coups de crayon, ce merveilleux artiste — trop tôt disparu — a su rendre le trait dominant, l'essentielle caractéristique d'une physionomie. Nain, difforme et souffreteux, Toulouse Lautrec a vu la vie sous un angle spécial d'ironie amère et cruelle et telle il la décrit au travers de la joie turbulente et superficielle de ses « music-Halls » et de ses « Moulins rouges ». Les femmes qu'il y a rencontrées et dont il traduit la synthèse de fière et jolie animalité ou de brutale déchéance suivant les cas, nous les avons tous aperçues bien des fois, sans nous arrêter peut-être au sarcasme douloureux de la vie qu'elles exprimaient en elles et que Lautrec a noté de telle manière qu'on ne puisse plus l'oublier.

L'inconvénient de toute maîtrise, de tout talent dominateur, comme celui de Lautrec, de Carrière, de Renoir, est d'exercer sur les très jeunes artistes, sur les débutants, une action suggestive qui entrave le développement de leur personnalité. Ainsi en fut-il de Wagner pour les jeunes musiciens français jusqu'à Debussy. Cela nous vaut à ce salon une floraison exceptionnelle de sous-Carrière, de sous-Renoir, de sous-Cézanne et autres, non dénués de goût et d'habileté parfois, mais à qui il manque d'avoir été eux-mêmes simplement et sincèrement. Peut-être cependant convient-il de ne pas oublier que les premiers mots, les premiers gestes de l'enfant sont des mots appris et des gestes d'imitation et que ce n'est que plus tard, lorsque par des comparaisons successives il a pris conscience de lui-même qu'éclot sa personnalité. Ainsi en sera-t-il probablement pour le talent de ces jeunes peintres que je me garderais bien de décourager.

Il me reste à nommer pour terminer cette rapide revue du salon

d'automne le maître Lalique qui expose auprès des Renoir et des Lautrec d'admirables bijoux, le prince Troubetzkoy dont la collection de sculptures en matières diverses nous révèle un talent curieux et délicat, Bénédictus dont les mosaïques de cuir sont intéressantes au plus haut point, Brandt qui nous montre des meubles modernes logiques et esthétiques à la fois et des bijoux aimables et d'un goût excellent, enfin Mme Ory Robin dont il est toujours agréable de revoir les frises et les panneaux en toile et en ficelles rehaussées d'or et d'argent d'un si curieux effort décoratif.

Un simple vœu pour finir.

J'ai lu dans un journal que le ministre de l'Instruction publique avait l'intention de ne pas renouveler la concession du Grand Palais à la société du salon d'automne. Or j'ai l'honneur de connaître un peu le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Chaumié dont tout le monde apprécie le goût délicat et fin, en même temps que la haute indépendance de caractère. Je sais d'autre part que ceux qui l'entourent et dont à l'occasion il pourrait prendre conseil, MM. Marcel, de Monzie, Dardenne de Tizac, possèdent les mêmes qualités et il me paraît difficile, dans ces conditions, d'admettre l'exactitude de cette information. Tous les gens de bonne foi et d'impartialité souhaiteront au contraire avec moi, de voir se reproduire, l'année prochaine, une manifestation aussi intéressante pour le public et qui honore aussi grandement l'art français.

Émile Cordonnier.



Revue coloniale.

Les nouvelles coloniales intéressantes, de ce mois d'octobre qui finit, nous sont presque toutes venues d'Afrique.

Dans une étude consacrée à la culture du coton dans la vallée du Niger parue dans le n° du 15 septembre de *La Grande Revue*, nous avions fait remarquer que la Sénégambie-Niger était une expression géographique conventionnelle, de nature essentiellement variable, puisque en moins de six ans ces pays avaient changé trois fois de limites et de dénominations, successivement Soudan Français (ce n'était pas la moins bonne de ces appellations), Haut-Sénégal et Moyen Niger, puis Sénégambie-Niger. De par un décret en date du 18 octobre 1904 cette dernière colonie a vécu et une nouvelle venue dite « Haut-Sénégal et Niger » vient de naître. Ce qui porte à quatre les noms successivement donnés par nous à une seule et même contrée.

Pour être juste, il faut constater que la dernière modification était attendue, et s'explique aisément. Elle est conséquence logique de la constitution d'un Gouvernement Général de l'Afrique occidentale française. Pour que ce grand rouage administratif et politique puisse rendre tous les services que la France est en droit d'en attendre, il fallait tout d'abord lui donner un fonctionnement au dehors et au-dessus des compétitions locales ; l'isoler, pour ainsi dire, des tiraillements intéressés tentés par les colonies diverses dont la haute direction lui est confiée, et ensuite lui procurer un budget, distinct, personnel, et des ressources financières propres.

Pour assurer son indépendance, le délivrer des importunités plus ou moins dissimulées, de certaines compétitions locales, on a commencé par transporter le siège du gouvernement général de Saint-Louis à Dakar. Cette mesure très sage, indispensable même, prise en principe il y a quelque deux ans bientôt, n'a pas eu l'heur de plaire aux habitants noirs ou mulâtres du vieux Sénégal et a choqué surtout les citoyens de Saint-Louis, qui ont jalousé Dakar. Mais ils se sont consolés peu à peu, en pensant que la distance resterait courte entre la capitale du Sénégal, et le siège du Gouvernement Général. C'est là un fait géographique, auquel on ne peut

malheureusement rien changer. Et l'on a dû passer outre, d'autres puissantes considérations militant en faveur de notre grand port océanique africain.

La nouvelle mesure qui a pour objet d'assurer la liberté financière de ce même Gouvernement Général, en donnant par contrecoup aux anciens territoires du Soudan l'autonomie à laquelle ils avaient droit, ne paraît pas davantage au goût de certaines autorités élues sénégalaises. M. Carpot, le député de Saint-Louis s'est fait l'écho ou le porte parole de ces doléances peu justifiées, et a adressé à quelques journaux une lettre qui aurait certainement gagné à être plus mûrement réfléchie sinon à ne jamais être écrite. Son auteur se serait d'abord évité d'avancer comme il l'a fait certaines assertions erronées. Il aurait évité en outre d'appeler l'attention publique sur le régime de faveur tout spécial, et peut-être assez mal justifié fait par la France aux électeurs Ouolofs qui l'ont envoyé siéger à la Chambre. Il y aurait beaucoup à dire, en effet, à l'égard de ces indigènes d'une valeur et d'un patriotisme plus ou moins prouvés ; exemptés de tout impôt, de tout service militaire, de toutes les charges qui pèsent sur les citoyens français de la mère patrie et des autres vieilles colonies, auxquels cependant on a accordé des droits au moins égaux à ceux que nous autres, simples citoyens de France, nous possédons.

Mais passons, ce sujet pourrait nous mener trop loin.

Pour en revenir au décret du 18 octobre, il s'agissait d'établir après l'indépendance morale du Gouvernement Général sa liberté financière. Jusqu'à présent son budget se confondait, en fait, avec celui de la Sénégambie-Niger. C'était en grande partie pour le grossir que l'on avait imaginé cette singulière et très artificielle combinaison territoriale qui commençait à Dakar pour finir au Tchad, et englobait, — telles des îles éparses sur une mer immense — un certain nombre de langues de terres, et de circonférences isolées, composant par leur réunion cartographique la colonie du Sénégal. Par la force même des choses, semblable situation était essentiellement provisoire.

Comme le dit très justement le rapport de M. Doumergue qui précède le décret du 18 octobre. « Le Gouvernement Général devenant ce qu'il doit être, organe de haute direction et de contrôle permanent de l'Afrique Occidentale Française, doit disposer d'un instrument financier qui lui soit propre, afin de pourvoir aux dépenses d'intérêt commun, et de représenter réellement la personnalité civile de l'Afrique Occidentale Française vis-à-vis des porteurs de titres de l'emprunt de 1903, et des souscripteurs futurs des emprunts éventuels que pourra comporter le développement normal de notre

empire africain. La création d'un budget général de l'Afrique Occidentale Française répond à ce besoin... »

Rien de plus juste. Rien de plus équitable également que les recettes qui sont inscrites d'office à ce budget. La plus importante est celle prévue par le § 2 de l'art. 7 (recettes), du décret, ainsi conçu : « 2° par le produit des droits de toute nature, à l'exception des droits d'octroi communaux, perçus à l'entrée et à la sortie, dans toute l'étendue de l'Afrique Occidentale Française, sur les marchandises et sur les navires. » On peut et l'on doit, grâce à cette mesure arriver à une réglementation similaire et équitable, dans tous les ports dépendant des différentes colonies composant le Gouvernement Général. Il faut surtout faire disparaître complètement les tarifs, les droits de passage ou d'entrée, absolument arbitraires et injustifiables, perçus par certaines de nos colonies, sur leurs frontières, à l'égard de produits ou de marchandises indigènes provenant d'une des colonies françaises voisines. Ces luttes entre des sœurs, devenues ennemies, uniquement pour grossir leurs recettes budgétaires locales doivent disparaître, et les négociants, trop souvent lésés ou gênés par ces perceptions, subsistant en dépit des ordres des Gouverneurs Généraux, seront heureux de les voir disparaître, d'une façon définitive.

M. Doumergue dans son rapport a nettement désigné les deux sources de richesses futures du Soudan. Nous employons exprès cette vieille expression, car le morcellement de la vallée du Niger entre différents territoires, explicable politiquement, est bien gênant en certains cas. Il a indiqué l'or et le coton. Nous avons été heureux de voir officiellement confirmée l'opinion que nous avons soutenue dès notre retour de notre seconde mission dans ces parages (1). Nous sommes à la veille de voir ces deux sources de fortune mises enfin en valeur et industriellement productives. Il faut qu'une guerre de tarifs d'entrée, de passage, ou de sortie, ne s'établisse pas, entre la Guinée et le Haut-Sénégal-Niger. Il importe peu en fait à l'intérêt supérieur de la France et de la colonisation française africaine que les produits en provenance ou à destination de la Guinée sortent ou arrivent par Kayes et Saint-Louis ou par Conakry, et réciproquement que ceux du cercle de Bamako par exemple soient amenés ou évacués par Kouroussa (lorsque le chemin de fer y sera) et Conakry, ou par la voie du Sénégal. Ce qu'il faut c'est que ces produits soient abondants et rémunérateurs. — Quant aux droits perçus à l'entrée ou à la sortie ils iront former le

(1) La vallée du Moyen Niger et la Haute Guinée, 1 vol, in-18. Dujarric et Cie, éditeur.

budget du Gouvernement Général, supprimant ainsi la possibilité de luttes ou de compétitions locales. C'est parfait.

Le Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale Française va comprendre maintenant :

1° La colonie du Sénégal, partagée en territoire d'administration directe, et pays de protectorats de la rive gauche du Sénégal, ceux-ci retranchés de la Sénégambie-Niger, de telle sorte que la colonie du Sénégal reprendra ainsi, à peu de chose près son ancienne configuration ;

2° La Guinée ;

3° La Côte d'Ivoire ;

4° Le Dahomey.

Auxquelles on ne touche pas comme limites.

5° Le Haut-Sénégal et Niger, qui comprend les territoires formant jadis le Haut-Sénégal et Moyen-Niger, et ceux composant du côté du Tchad le troisième territoire militaire ;

6° Les territoires civils de la Mauritanie.

Il faut comprendre sous cette dernière dénomination, les contrées sises sur la rive droite du Sénégal, sur lesquelles notre influence effective s'exerce depuis bien peu de temps. Il y a quelques mois encore, le gouvernement du Sénégal payait un tribut plus ou moins habilement déguisé à des Maures, chefs de bandits nomades, travaillant dans ces contrées, et subissait ce servage pour les engager à ne pas troubler le commerce du fleuve, et à permettre aux caravanes de venir jusqu'à nos postes. En fait ces pillards, vulgaires détrousseurs de brousse, recevaient notre argent, et continuaient tranquillement leur peu honnête industrie. Leurs incursions étaient incessantes : ils venaient aux portes mêmes de Saint-Louis, et plus d'une fois arrêtèrent les chalands des maisons de commerce sur le fleuve, avant leur arrivée à Podor ou à Kayes. On n'en parlait jamais en France, parce que nous ignorons et voulons ignorer tout — ou à peu près — de nos possessions d'outre-mer. Mais les faits n'en étaient pas moins là, humiliants et regrettables.

M. Roume a eu l'honneur de faire cesser cet état de choses navrant et ridicule. A la suite de missions pacifiques exécutées par M. Coppolani, actuellement Commissaire du Gouvernement Général dans ces régions, les incursions des Maures ont cessé sur la rive droite du Sénégal. Ces voisins turbulents ont accepté avec assez de bonne grâce notre protection, et reconnu notre autorité. On a créé différents postes bien choisis, et le pays pacifié est entré au nombre de nos possessions effectives. Nous sommes affranchis du tribut payé à des chefs de brigands. Et cette conquête s'est faite

sans bruit, sans effusion de sang, presque sans argent dépensé... Le fait est assez rare pour être signalé en bonne place.

Ce sont ces territoires qui font l'objet du § 6, ci-dessus. Ils sont plus directement placés sous la direction du Gouvernement Général représenté par un Commissaire spécial.

Enfin, avant de quitter cet important sujet, constatons que la direction de la colonie du Haut-Sénégal et Niger reste entre les mains de l'homme de valeur et de dévouement qui, sous la désignation de Délégué du Gouverneur Général avait déjà le commandement effectif de cet immense territoire. M. Merlaud-Ponty est jeune, très intelligent, actif et travailleur. Il connaît à fond ce pays dans lequel il a fait presque toute sa fortune administrative. Il est un des rares fonctionnaires coloniaux français qui, s'attachant à une colonie, ne la quittant pas, et y gravissant à force de mérite tous les échelons de la carrière, peuvent être avantageusement comparés à cette élite d'administrateurs anglais, qui usent leur vie entière dans une seule et même région.

Il est regrettable que cette exception assez rare chez nous ne soit pas la règle. Lorsqu'un homme servi par des moyens normaux se consacre tout entier à un pays, il acquiert une rare et légitime autorité avec laquelle tous les pouvoirs doivent compter, parce qu'il connaît à fond les points faibles, les ressources, les besoins et les richesses de la contrée dont l'administration lui est confiée.

M. Ponty possède bien sa vallée du Niger et son Haut-Sénégal. Il a déjà rendu de grands services. Dans un pays où les têtes s'échauffent et s'excitent facilement sous l'influence d'un soleil implacable, il a toujours su rester calme, facile d'accès, pondéré, obligeant et équitable pour tous, Européens ou Indigènes. Il était l'homme tout indiqué pour être le premier Gouverneur de cette colonie qu'il a suivie et sagement administrée depuis bien des années déjà.

Souhaitons à ces contrées appelées à prendre en quelques mois très probablement, un beau développement, de conserver longtemps à leur tête leur Gouverneur actuel.

*
* *

Passons maintenant au Congo français. Sa situation est beaucoup moins calme, moins prospère, — on le sait, — que celle des territoires du Gouvernement Général de la Côte Occidentale.

Dans notre dernier numéro nous avons déjà parlé des massacres accomplis dans l'Ibengha. — Il n'y a pas de nouvelles tueries

d'Européens à signaler, à l'heure où nous écrivons cet article — heureusement. Mais la rébellion, — il faut bien l'appeler par son nom, — n'en a pas moins fait de rapides progrès, et du côté de la Haute-Sangha, une des seules régions du Congo demeurées jusqu'ici exemptes de troubles, nous avons à déplorer l'assassinat par les indigènes d'un caporal et de trois tirailleurs sénégalais.

On s'occupe beaucoup en France, et là-bas aussi, probablement de connaître la cause initiale de ce mouvement de révolte, qui n'a pas dû être spontané, mais doit être la résultante d'un certain nombre de faits. Les adversaires plus ou moins déguisés du régime des grandes concessions coloniales avaient tout d'abord insinué que la faute première devait incomber aux compagnies concessionnaires dont l'âpreté au gain aurait poussé les noirs à l'insurrection. Il a fallu abandonner cette théorie. Il est aujourd'hui prouvé que les nègres du Congo français sont beaucoup moins facilement taillables et corvéables à merci que les contribuables de France, qui, eux acceptent facilement toutes les fantaisies financières dont on veut faire l'expérience sur leur dos; et c'est là le motif de la révolte.

Le soulèvement actuel provient de la façon dont nous avons perçu l'impôt dans la colonie. Les indigènes ont trouvé que nous n'avions pas employé la meilleure manière, ou au moins celle qui leur aurait le mieux convenu, et, comme ces primitifs ignorent les protestations stériles, les pétitions et les réclamations, ils ont brutalement fait appel à la force. Nous voici en présence d'un mouvement insurrectionnel qui, en se généralisant peut compromettre gravement dans ces pays l'avancement de la civilisation, — telle que nous autres Européens la comprenons.

Ces questions fiscales sont souverainement délicates. Une colonie a besoin de ressources financières pour se développer, pour créer des voies de pénétration, mettre en valeur son sol, ses richesses, et assurer la sécurité des transactions. Ces ressources elle ne peut indéfiniment les demander à la mère patrie puisque celle-ci, au contraire, entend, avec une certaine logique que ses territoires d'outre-mer lui rapportent. On se figure mal, en effet, un des peuples de la vieille Europe déjà accablé d'impôts et de charges s'imposant de nouveaux et lourds sacrifices, uniquement pour tirer de la barbarie ou ils se complaisent, — car, ne l'oublions pas, les noirs africains laissés à eux-mêmes ne se trouvent pas malheureux, — un certain nombre de tribus nègres. Dans notre état de paix armée et de lutte commerciale ou industrielle à outrance, les nations réputées les plus riches sont vite au bout des ressources de leur budget : avec les meilleures intentions du monde elles ne peu-

vent s'offrir le luxe des entreprises coûteuses purement philanthropiques et humanitaires. Il faut donc forcément que les colonies acquises par elles à prix d'or et de sang, produisent vite de quoi se suffire d'abord à elles-mêmes — et ensuite rapportent un bénéfice au conquérant — tout en devenant un débouché pour ses industries.

L'administration de ces pays a donc à résoudre un problème complexe qui est celui-ci. Se procurer sur place les ressources nécessaires pour mettre en valeur le pays, et l'amener à devenir une source de rapport pour la mère patrie, — pour cela ils établissent un ou des impôts, — mais par contre assurer aux indigènes la protection à laquelle ils ont droit, le maximum de bien-être et d'instruction possible, tout en donnant au commerce européen une parfaite sécurité.

Il est facile d'indiquer le but à atteindre. Les moyens à employer pour solutionner une question aussi délicate sont moins faciles à trouver : il paraît qu'au Congo nous n'avons pas su encore les découvrir. — C'est là du moins ce qu'il nous faut conclure des événements actuels. L'impôt direct tel que nous l'avons établi est équitable, à notre point de vue de conquérants européens : il serait très léger à supporter pour un contribuable de France. Il semble inexplicable, lourd, et vexatoire même au noir. Pour éviter cette charge dont il ne voit que l'obligation sans en comprendre l'utilité, il s'enfonce dans la forêt et disparaît. Nous arrivons ainsi à dépeupler les contrées voisines des centres dans lesquels les Européens se sont installés, — car, on le comprend facilement, l'impôt est perçu plus facilement sur les indigènes placés dans le voisinage immédiat des fonctionnaires français, que sur ceux qui se cachent dans la profondeur de la forêt où nous ne pouvons les suivre. Cet éloignement de l'indigène a pour résultat immédiat d'arrêter net le développement commercial du pays. Il ne peut plus y avoir ni échange ni achat lorsque l'une des parties contractantes disparaît. Il devient inutile d'importer des produits manufacturés en Europe pour des acheteurs noirs devenus invisibles, et les produits indigènes n'étant plus récoltés, n'étant plus amenés près des traitants de race blanche, il ne saurait y avoir de transactions de ce chef. Tout cela est d'une logique enfantine.

Le premier résultat obtenu par notre façon d'agir a donc été l'éloignement de l'indigène, et l'arrêt des transactions. On a voulu contraindre le noir à payer. On a lancé à sa suite les tirailleurs et les miliciens. Le résultat a été encore plus déplorable. Les miliciens sont devenus la terreur de ce pays, les indigènes fuyant devant eux : ils se sont livrés à des excès de tous genres, même à

l'égard de certaines maisons de commerce européennes. Et finalement nous voyons que les natifs se révoltent, et poussés à bout massacrent leurs persécuteurs.

Nous nous sommes donc trompés, et il faut recourir à un autre moyen. Nous savons aujourd'hui deux choses : 1° il est impossible, même au prix de violences injustifiées et inhumaines, d'appliquer un impôt direct à des gens qui ont la possibilité de s'enfuir dans la brousse, c'est-à-dire dans un milieu où ils sont hors de notre atteinte ; 2° les indigènes très doux et calmes en temps normal, n'hésitent pas à recourir à la force et aux armes lorsqu'on les harcèle trop.

Reconnaissons franchement notre erreur, et cherchons la manière de donner satisfaction à tous les intérêts en présence. Nous avons bien pu réussir dans nos autres colonies africaines : il doit en être de même au Congo. Nous sommes justement réputés comme étant les plus justes, les plus doux des conquérants de race blanche. Ne perdons pas dans un seul pays cette réputation dont nous avons le droit d'être fiers.

*
* *

Voulez-vous justement un exemple frappant de nos qualités colonisatrices si souvent niées par des gens qui ne veulent pas se donner la peine de réfléchir. Regardons de l'autre côté du continent noir : à Madagascar. On se rappelle la lutte sanglante qu'il nous fallut soutenir pour devenir les maîtres de ce pays. Après la conquête pénible, nous dûmes tout créer : voirie, administration, mise en valeur des richesses naturelles. Nous n'avons rien trouvé d'organisé qu'une immense aversion de l'indigène à notre égard.

Nous avons eu sous les yeux ces jours-ci les comptes de l'exercice de 1903 dans la grande île. Notons en passant que ces comptes ont été définitivement approuvés le 10 août dernier, c'est-à-dire avec une rapidité tout à l'honneur de la façon dont les services financiers administratifs fonctionnent dans la colonie. Ces comptes se soldent par un excédent de recettes sur les dépenses de 700 000 francs, ce qui indique un état général assez satisfaisant. Enfin, et c'est là un fait intéressant, il ne semble pas que la perception des impôts indigènes ait donné lieu, nulle part, au moindre désordre. Nous avons donc su, dans un milieu difficile, hostile même, calmer peu à peu les animosités, sacrifier les esprits et établir solidement notre autorité. Il n'y a pas eu parmi la population indigène de soulèvements comme au Congo, ni même des frémissements hostiles comme ceux dont M. Beau, le Gouverneur Général d'Indo-

Chine, n'a pu s'empêcher de parler dans la dernière réunion du Conseil supérieur de la colonie. Cela tient probablement à ce qu'à Madagascar comme dans les colonies de la Côte Occidentale d'Afrique nous n'avons pas importé, à la suite des impôts forcément créés, tout un inutile cortège de formalités, imprimés, tournées de fonctionnaires, procès-verbaux, amendes, etc. Nous avons fait le nécessaire le plus économiquement et le plus humainement possible, c'est bien. En tout cas voici deux pays éloignés l'un de l'autre, nouvellement soumis tous deux, habités par des races fières — l'Afrique Occidentale et Madagascar — dans lesquelles nous avons pleinement réussi. Il devrait en être partout de même, et il en sera ainsi, le jour où nous voudrons nous en donner la peine.

*
* *

Nous avons paraît-il aplani toutes les difficultés qui existaient entre l'Espagne et la France au sujet du Maroc. Les signatures de cet accord ont été échangées entre les ministres des Affaires étrangères des deux pays. En deux mots on peut ramener les conventions arrêtées à ceci : S. M. le Roi d'Espagne et son gouvernement donnent leur adhésion à l'accord franco-anglais du 8 avril 1904. Les deux parties contractantes sont d'accord pour garantir ou maintenir l'intégrité de l'empire marocain sous la souveraineté du Sultan.

Voilà ce que l'on sait : ce que l'on ignore et ce que nous n'avons pas le droit paraît-il de connaître, ce sont les dispositions secrètes arrêtées entre les deux ministres : quelles satisfactions avons-nous bien pu accorder à l'Espagne jalouse qui prétendait il y a peu de temps encore qu'elle ne laisserait jamais une autre puissance européenne s'implanter dans ce pays ? On ne juge pas à propos de nous le dire. De telle façon que nous voyons fort clairement tout ce que nous aurons à faire au Maroc, y pénétrer, le purifier, rendr- effectif le pouvoir de notre protégé le Sultan, lui fournir un bude get, et ouvrir le pays à la civilisation européenne ; mais nous ne distinguons pas aussi nettement les avantages qui pourront nous rester nets, quand nous aurons plu à l'Angleterre, désarmé l'Espagne et satisfait l'Allemagne qui ne parle pas encore très fort, mais ne tardera sans doute pas à entrer en ligne, au nom de son commerce. De telle sorte que — avouons-le sincèrement — il nous reste des doutes sur l'importance réelle des avantages que nous pourrons retirer de tous ces pourparlers, de tous ces traités ou accords diplomatiques.

Tout cela, il est vrai, est affaire de sentiments ou de pressentiments, car on ne peut raisonner en parfaite connaissance de cause, les points essentiels de discussion faisant défaut, par suite de l'ignorance où nous devons rester des clauses complètes du traité espano-français. Mais les défenseurs de cet accord en sont réduits, eux aussi, à appuyer leur optimisme sur des probabilités : ils nous parlent de cordialité, de bon vouloir réciproque, de l'habileté de notre ministre... Tout cela, en pratique courante, n'a pas grande valeur effective. Nous avions besoin d'acheter la bienveillance de l'Espagne pour pouvoir essayer de jouir en paix d'un bénéfice vendu par l'Angleterre, dans un pays où elle n'avait aucun droit. Voilà le fait brutal. A quel prix avons-nous contracté cet achat : qu'avons-nous donné, cédé ou abandonné... On refuse de nous le dire. Constitutionnellement cela s'explique sans doute, mais à tout autre point de vue c'est inadmissible. Nous ne croyons pas, sous un régime démocratique républicain, que la simple signature d'un ministre soit supérieure à la volonté du peuple, représenté par les Chambres : et nous trouvons inadmissible qu'on puisse engager le pays dans telle ou telle direction, à l'égard d'une ou plusieurs nations voisines, sans que les Chambres aient été seulement consultées.

*
* *

Il nous resterait à parler du rapport fait devant la commission des affaires extérieures des protectorats et des colonies, par M. François Deloncle, député, chargé d'examiner le projet de convention franco-siamoise.

Mais nous aurons à revenir sur ce sujet lors de la discussion qui sera sans doute prochaine, et nous avons déjà pris beaucoup de place dans la *Grande Revue* de ce jour. Bornons-nous donc à constater que l'honorable député, tout en concluant à l'acceptation de l'accord, semble faire des réserves assez justifiées. En principe, semble-t-il dire, cet accord vaut mieux que la convention du 7 octobre 1902, qui était tout à fait inacceptable et que la Chambre n'a pas d'ailleurs ratifiée ; mais il est bien inférieur à celui que nous devions avoir à la suite des événements de 1893.

Si nous l'acceptons c'est uniquement pour en finir et pour permettre d'entamer de nouvelles discussions avec le Siam sur des bases enfin acquises sans conteste... Certaines clauses, telles l'évacuation de Chantaboum, sont bien dures à avaler... peu justifiées... les frontières de la vallée du Mékong assez mal choisies... la présence de troupes siamoises à tel ou tel endroit très dangereuse

pour la paix future. Nous cédons beaucoup, et nous n'avons pas grandes compensations...

Tout cela est enveloppé dans de belles phrases, car ce rapport est long, un peu trop même pour que le commun du public puisse le lire et le comprendre aisément d'un bout à l'autre. Mais de sa lecture se dégage clairement pour tout esprit impartial l'impression que son auteur trouve, en réalité, le traité peu avantageux, pas très glorieux même pour nous...

Il est regrettable de voir que nous n'avons pas obtenu de meilleurs résultats, malgré les sages avis donnés un peu de tous côtés à notre diplomatie. Nous reviendrons sur ce sujet, il en vaut la peine.

Louis Le Barbier.



Revue scientifique.

Les transmissions phoniques et graphiques à grandes distances.

L'électricité a presque totalement supplanté la vapeur ; pour la production de la lumière, de la force motrice, etc. ; son domaine s'étend sans cesse. On peut prévoir que, dans une vingtaine d'années, la locomotive électrique sera substituée partout à la locomotive à vapeur. Il est même permis d'espérer que le moteur électrique doux, indéréglable, rapide, facile à diriger et souhaitons-le, léger, remplacera, dans un avenir prochain, le moteur à pétrole assurant ainsi à la fois le triomphe de l'automobilisme et de la navigation aérienne. L'électricité peut être considérée comme l'agent universel et, malgré que le phénomène dont elle est l'émanation n'ait pu encore être défini d'une manière précise, ses applications n'en sont pas moins innombrables. Parmi ces applications, la plus importante à l'heure actuelle est, sans contredit, celle qui est utilisée pour la transmission à distance de la parole et des signes graphiques. De nombreux progrès ont été réalisés en télégraphie et en téléphonie ; il semblerait même que toute l'ingéniosité des savants s'est localisée sur cette section spéciale et que leurs facultés inventrices aient été fortement stimulées depuis la sensationnelle découverte de Marconi. Il faut reconnaître toutefois que la télégraphie sans fil n'a pas, jusqu'à présent, justifié toutes les espérances que l'on avait fondées sur elle, aussi les communications transatlantiques que l'on nous avait fait entrevoir ne sont pas près d'être réalisées, même à titre expérimental, malgré les fallacieuses entreprises de l'inventeur.

La télégraphie par fil a été l'objet de nombreux perfectionnements ; pour longtemps encore elle distancera sa rivale et la domination du « petit bleu » n'en est pas encore à son déclin. Les plus importantes de ces modifications sont celles qui ont été réali-

sées par MM. Pollak et Virag, d'une part et, en second lieu, par MM. Créhore et Squier.

Méthode Pollak et Virag. — L'Exposition de 1900 possédait un poste télégraphique installé d'après cette méthode. Celle-ci qui a pour caractéristique une très grande rapidité de la transmission est basée sur l'emploi : 1° du téléphone qui augmente la capacité de transmission, et 2° de la photographie dont la fonction est d'accroître la puissance d'enregistrement. Primitivement les inventeurs employaient un seul téléphone, maintenant ils en utilisent deux, leur appareil présente ainsi plus de souplesse et il peut servir pour la transmission et l'enregistrement des dépêches manuscrites. C'est la photographie qui est chargée de ce dernier rôle, elle n'intervient du reste que par l'emploi d'une préparation sensible à la lumière qui est placée de façon à recevoir sans interruption pendant toute la durée de la transmission les éclats lumineux d'une lampe qui sont réfléchis par un miroir de forme convenable mis en relation avec les téléphones.

L'agent récepteur n'est autre que le diaphragme du téléphone, il est relié à un aimant en forme de C dont les deux pôles sont terminés par un ressort à pointe recourbée. Chacune de ces pointes est commandée par l'un des téléphones à l'aide de tiges métalliques, rigides quoique très légères, fixées au centre des diaphragmes. Le miroir est doublé de disques en fer doux opposés aux pointes de l'aimant et aux tiges des diaphragmes. Le rayon lumineux réfléchi par le miroir est fourni par une lampe à incandescense à long filament qu'entoure un cylindre mobile, opaque, mais pourvu d'une fente spiriforme très étroite. Cette forme hélicoïdale a été adoptée afin d'obtenir sur le papier sensible l'horizontalité des lignes tracées par le point lumineux qui s'échappe à travers la fente. Ce papier sensible, large de 7 centimètres, est enroulé sur une bobine, il se déroule dans le sens vertical et perpendiculairement au rayon lumineux. Après l'impression des rouleaux mobiles transportent le ruban sensible dans le bain révélateur puis dans le fixateur. Toute la partie photographique de la transmission est protégée contre l'introduction de la lumière ambiante et le télégraphiste placé au poste récepteur surveille à travers un verre rouge le déroulement du papier impressionné. Lorsque le télégramme est transmis et développé, on sectionne le papier à l'aide de ciseaux spéciaux formant pince afin de maintenir le papier toujours tendu et prêt à recevoir une nouvelle dépêche.

Les résultats fournis par l'appareil ont été des plus satisfaisants et dès le début des expériences faites en 1899 entre Vienne et Bu-

dapest on a pu obtenir une très grande vitesse de transmission avec un maximum de 1 500 mots par minute.

Méthode Créhore et Squier. — Les premières expériences de MM. Pollak et Virag eurent lieu à peu près à la même époque que celles entreprises par deux électriciens américains, MM. Créhore et Squier, les inventeurs du photochronographe-polarisateur. Leur système est basé sur l'emploi des courants alternatifs fournis par une dynamo qui, au moyen de brosses, envoie le courant à un tambour métallique. Le courant passe d'une brosse à l'autre à travers le tambour. Celui-ci tournant avec l'alternateur, il est facile de déterminer la position occupée par les brosses sur la circonférence du tambour au moment du passage au point neutre. Supposons qu'il y ait dix alternances par révolution, il y aura par conséquent vingt points où le courant sera au point zéro. On détermine ces points, puis on place une bande de papier sous l'une des brosses afin de l'isoler du tambour pendant qu'il continue sa rotation pour atteindre le point neutre suivant. Le circuit se trouve interrompu pendant ce temps et le signal est envoyé le long du fil. Au papier ordinaire, substituez un ruban perforé dont les trous et les intéres-paces sont disposés de manière à produire une série régulière de signaux et vous créez alors l'appareil télégraphique tel que l'ont imaginé MM. Créhore et Squier.

La photographie n'intervient que pour la réception du message, elle met en œuvre une loi, bien connue, posée par Faraday et qui vise l'action du magnétisme sur la lumière. Grosso modo, voici le principe qui préside à son application à la télégraphie.

Lorsqu'un rayon lumineux passe à travers un prisme de Nicol, il est polarisé ; si ce rayon est envoyé ensuite sur un second Nicol placé en travers du premier, aucune lumière ne passera ; l'œil ne pourra percevoir le rayon qui a traversé ces deux prismes. Intercalons entre les deux prismes une substance appropriée se trouvant en conditions magnétiques, le rayon lumineux aura alors son plan de polarisation devié et la lumière qui pourra ainsi traverser le second Nicol deviendra visible. Pour obtenir cet effet on emploie du bisulfure de carbone que l'on enferme dans un tube entouré de fil métallique et terminé à ses deux extrémités par des verres à faces parallèles.

C'est ce dispositif qui est utilisé pour rendre les signaux visibles ; il suffit, en effet, de réunir le fil de la ligne télégraphique à celui qui entoure le tube de bisulfure de carbone. On se rend compte alors que la lumière restera visible pendant toute la durée du passage du courant. Mais tous ces signaux éblouissants se succèdent

rapidement ; à cause de leur éclat, de leur nombre et de leur brièveté, l'œil ne saurait les suivre. Pour suppléer à l'insuffisance de cet organe on lui substitue le papier sensible des photographes ; le poste récepteur est alors composé de la manière suivante :

L'élément principal de ce poste est une lampe à arc qui constitue la source de lumière ; on place cette lampe à une des extrémités de l'appareil. Les rayons qu'elle émet sont rendus parallèles par une lentille bi-concave ; ils sont ensuite envoyés au premier prisme de Nicol où la lumière est polarisée, puis ils atteignent le tube de bisulfure de carbone et enfin le second prisme qui renvoie le faisceau lumineux sur une seconde lentille bi-concave. Cette étape est la dernière, le rayon de lumière sort de la lentille transformé en une brillante tache lumineuse qui a pour fonction d'impressionner le papier sensible et d'y tracer des traits rectilignes plus ou moins grands, analogues à ceux de alphabet Morse. Le papier sensible est monté sur une bobine qui est actionnée par un moteur ; le déroulement s'exécute ainsi d'une manière automatique.

Les essais effectués avec l'appareil Créhore et Squier portaient sur une distance de 100 kilomètres ; les signaux ont été transmis à la vitesse de 200 périodes complètes par seconde et l'on peut évaluer la transmission télégraphique à une moyenne de 3 000 mots par minute en employant un seul fil. Si on compare cette méthode à celles qui sont employées actuellement pour l'expédition des dépêches, on constatera sa supériorité par le seul fait que, pour obtenir un résultat semblable à celui que nous venons d'énoncer, il faudrait 160 fils pour transmettre le même nombre de mots dans l'espace de temps indiqué plus haut.

Méthode Orling-Armstrong. — Un procédé plus nouveau, caractérisé par la sensibilité de l'appareil plutôt que par sa rapidité, a été présenté par les inventeurs du recorder électro-capillaire. Cet appareil est basé sur une modification de la tension capillaire à la surface du mercure au contact de l'eau acidulée, modification provoquée par une différence de potentiel établie entre les deux parties ; le mercure subit, suivant le sens de la différence de potentiel, un mouvement d'ascension ou de descente. L'appareil comprend un tube à mercure dont l'extrémité capillaire est courbée horizontalement et pénètre dans un récipient inférieur qui contient de l'eau acidulée. La surface de contact constituée par le bord de la colonne de mercure est réglée de manière à ce qu'elle soit placée au milieu du bec capillaire. Le courant parvient au mercure par un fil de platine soudé à l'extrémité supérieure du tube ; il est conduit à l'eau par une masse de mercure déposée au fond du godet. Sui-

vant le sens de la polarité le courant déplace le mercure vers le bas ou vers le haut ; on recueille alors sur du papier photographique l'image agrandie de la pointe de la colonne de mercure ; ces images forment les signes télégraphiques. L'appareil est d'une très grande sensibilité, il a en outre l'avantage de fonctionner avec un très faible courant, chose précieuse pour la télégraphie sous-marine. De plus, si on le place en série avec un cohéreur ordinaire, il peut être employé dans la télégraphie sans fil.

Transmission des manuscrits et des images.

La dépêche en signes conventionnels ou en signes alphabétiques a fait son temps, elle ne correspond plus à nos besoins ni au degré de perfectionnement des appareils qui servent à sa transmission. Notre vieux télégramme est démodé, mais il présente encore un défaut plus grave, il manque d'authenticité ou du moins il n'offre qu'une garantie toute administrative obtenue après une série de formalités gênantes pour l'expéditeur. Cette garantie est fort aléatoire et elle donne souvent lieu à des contestations. En vue de dispenser l'expéditeur de toutes les complications qu'entraîne la certification du texte de sa dépêche, on s'est efforcé de trouver un système qui permît d'expédier non plus une copie imprimée de la dépêche mais une reproduction fidèle du manuscrit déposé par l'expéditeur, véritable fac-simile de la dépêche.

Divers appareils ont été proposés jusqu'à ce jour pour la transmission par voie télégraphique de l'écriture et des images ; ils dérivent tous, plus ou moins, du principe adopté par Gray et Ritchie pour leur télautographe. Le meilleur des systèmes connus actuellement paraît être celui qui a été imaginé par Karl Grün de Dresde. La place nous faisant défaut pour détailler toutes les combinaisons qui ont été décrites dans ces dernières années ; nous nous bornerons à résumer les caractéristiques des trois principales méthodes qui, sous des noms différents et par des moyens plus ou moins compliqués, fournissent des résultats à peu près identiques.

Le téléchirographe. — Dans le télautographe le mouvement du stylet du poste expéditeur, décomposé en deux temps, est transmis par deux circuits indépendants avec réunion au poste récepteur. La dépêche vient s'imprimer sur un papier chimique qui, sous l'action du courant, subit une décomposition électrolytique sur tous

les points de contact entre le papier et le stylet transmetteur. Le téléchirographe de M. Karl Grün, de Dresde, est un perfectionnement de cette méthode.

Au lieu d'employer du papier chimique décomposé par le courant émanant d'un style lourd et encombrant M. Grün se sert d'un papier photographique qui s'impressionne sous l'action d'un rayon lumineux.

Cette méthode présente, par conséquent, une certaine analogie avec le procédé Pollak et Virag mentionné plus haut. Chaque poste peut servir indifféremment comme expéditeur ou comme récepteur.

La dépêche est écrite sur du papier ordinaire à l'aide d'un crayon fixé dans un porte-crayon métallique spécial. Ce dernier est relié au poste électrique par une armature flexible, de telle sorte qu'à chacun de ses mouvements il déplace légèrement des contacts mobiles qui glissent sur leurs rhéostats respectifs. Chacune des deux lignes forme une dérivation sur le circuit local de la batterie; les courants changent lorsque les contacts se déplacent sur les rhéostats et ils agissent sur les deux électro-aimants du récepteur. Ceux-ci, à leur tour, actionnent un petit miroir qui reçoit un rayon lumineux émanant d'une petite lampe à incandescence; un système de lentilles condensatrices transforment ce rayon en un point lumineux ainsi que nous l'avons expliqué précédemment. Les déplacements du crayon se traduisent par des oscillations du miroir. Par suite, le point lumineux se déplace et vient tracer sur le papier au gélatino-bromure d'argent non plus des traits horizontaux mais des lignes de toutes formes qui reproduisent fidèlement tous les contours du texte ou de l'image placé sous le crayon expéditeur. On obtient ainsi un véritable fac-simile mais, autant que nous en pouvons juger par l'exemplaire placé sous nos yeux, on constate que les lignes tracées au poste récepteur sont plus anguleuses que sur l'original et que, en beaucoup d'endroits principalement à la base et au sommet des lettres, au commencement et à la fin de la barre des *t* les traits sont terminés par des points. En somme la dépêche transmise ressemble à un décalque de l'original, si elle présente quelques petites imperfections elle n'en offre pas moins une grande fidélité de reproduction et il nous paraît que, à l'égal de la photographie, elle pourrait être admise comme pièce authentique par les tribunaux.

L'électrographe. — En 1901 on pouvait voir à la Pan American Exhibition cet appareil dont les inventeurs sont MM. Herbert Palmer, Thomas Mills et Dun Lany. Une contestation se produisit

aussitôt entre ces trois personnes et M. Gréville-Williams, l'inventeur d'un appareil analogue exploité par le Telepantograph Syndicate de Manchester et pour lequel il revendiquait la priorité. Depuis cette époque l'électrographe a été l'objet de nombreux perfectionnements et, dans sa dernière forme, il constitue un appareil nouveau. Ce système se rapproche mieux de la conception qu'on peut se faire de la reproduction de l'écriture à distance parce que, au lieu de produire la copie des traits de l'original soit par décomposition électrolytique d'un papier chimique soit par impression d'un papier sensible sous l'action d'un point lumineux, on l'obtient par l'action d'une plume métallique qui trace, à l'encre et sur du papier ordinaire, une série de petites hachures dont l'ensemble donne une reproduction approximative de l'original.

L'électrographe est surtout employé pour la reproduction des images, on emploie à cet effet une photogravure; les images de cette nature présentant par la discontinuité de leurs traits les conditions voulues pour produire les interruptions de courant nécessaires pour obtenir la reproduction à distance. Dans le même but on procède à un agrandissement de l'image. Le cliché expéditeur se compose donc d'un agrandissement sur zinc d'après une image photogravée. Ce cliché est soumis à la morsure du bain acide selon la méthode habituelle. La plaque est ensuite revêtue sur toute sa surface d'une couche d'un isolant quelconque qui, à ses propriétés ordinaires, doit joindre celle de la malléabilité; en général on fait usage de la cire à cacheter. Toutes les cavités de la gravure se trouvent ainsi bouchées. Après un polissage soigné la surface de la plaque est d'une égalité de niveau parfaite mais elle apparaît couverte d'une série de points: les uns, métalliques, sont brillants, les autres, formés par la résine, sont ternes. Ces points sont inégaux puisque ce sont ceux de la photogravure même. Le cliché électro-photographique ainsi constitué est monté sur le rouleau de l'appareil transmetteur et celui-ci est mis en rotation sous un style et suivant un mouvement hélicoïdal. Selon que le style se trouve en contact avec le métal ou avec la cire, le courant électrique passe ou est interrompu. A la station réceptrice le style enregistreur est remplacé par une plume à réservoir qui, selon que le courant passe ou est arrêté, vient s'appliquer sur le papier et y tracer des traits correspondant exactement comme forme, comme dimensions et comme nombre aux points brillants du cliché expéditeur.

Nous avons dit que les résultats sont médiocres au point de vue pratique; le procédé ne présente guère d'intérêt jusqu'ici que pour l'illustration des journaux quotidiens. Encore la méthode est-elle

peu rapide puisqu'elle met en œuvre une copie agrandie d'une image photogravée et qu'elle fournit un contre-type trop grand et surtout trop peu agréable pour qu'on puisse l'utiliser directement; aussi est-on obligé d'en faire une réduction avant de l'employer d'une manière quelconque.

Le procédé du Dr Korn. — Très en faveur à l'étranger en ce moment cette méthode a été recommandée avec un peu trop d'optimisme, semble-t-il, pour transmettre au loin des vues de la guerre russo-japonaise et des instantanés des horribles scènes de carnage qui se produisent depuis si longtemps aux confins des terres asiatiques.

Le Dr Korn a utilisé dans le système qu'il préconise la propriété bien connue que possède le sélénium de perdre sa résistance électrique proportionnellement à l'intensité d'un rayon lumineux dirigé sur lui. Dans ce système l'image photographique joue un rôle important puisqu'elle est chargée de régler les variations du pinceau lumineux. L'épreuve sur papier ou sur pellicule est enroulée autour d'un cylindre en verre à l'intérieur duquel est placée la pile de sélénium. L'image est éclairée par une lampe Nernst dont la lumière est concentrée en un étroit pinceau par une lentille convergente. Suivant les divers degrés d'opacité de l'image la lumière agit plus ou moins sur le sélénium, faisant ainsi varier continuellement sa résistance électrique et, par suite, le courant de la batterie à laquelle il est relié passe en quantité plus ou moins grande. Le poste récepteur est plus compliqué, on y rencontre : un transformateur de Tesla, un inducteur, un vibrateur, un tube de Geissler, etc. Dans ce tube les courants de haute fréquence produisent des radiations lumineuses qui s'échappent par une très petite fenêtre et viennent impressionner une pellicule sensible montée sur une bobine placée au-dessous de cette fenêtre. Le lien de jonction entre les deux postes consiste en un galvanomètre dont l'aiguille porte les boules des vibrateurs et qui transmet au tube de Geissler les variations du courant émanant du poste expéditeur. De cette manière les durées d'impression sur la pellicule sensible produites par les radiations du tube de Geissler sont synchroniques des durées de variation de résistance du sélénium; on obtient ainsi un contre-type qui reproduit fidèlement les clairs, les demi-teintes et les opacités de l'image transmise.

L'appareil est assez lent; cet inconvénient est dû en grande partie à une certaine inertie du sélénium que l'on n'a pu arriver à vaincre jusqu'à présent. Néanmoins lors d'un essai effectué entre Munich et Nuremberg on est parvenu à transmettre un portrait

en une demi-heure. L'image originale était du format 12×165, celle obtenue au poste récepteur était réduite à 3×4 centimètres. Pour la transmission de l'écriture on obtient une plus grande rapidité, on a pu atteindre la vitesse de 1 000 mots par heure, c'est-à-dire plus de cinq fois la rapidité de l'appareil Morse.

La Téléphonie.

Le téléphone est l'agent par excellence des transmissions commerciales. Dans le détail de ses organes et de son fonctionnement il est plus connu que le télégraphe, parce que deux des trois ou quatre postes dont il est composé, ceux des extrémités de la ligne, sont à la disposition du public. Malgré de nombreux perfectionnements apportés aux appareils d'abord, puis à l'installation des postes intermédiaires chargés de la mise en relation des postes extrêmes on se plaint, avec raison, de la lenteur des communications. Le manque de rapidité tient peut-être moins à l'imperfection des appareils qu'à l'encombrement des lignes et surtout au mauvais vouloir du personnel administratif.

Nous connaissons tous la fameuse réponse « *pas libre* » dont la fréquence est au moins aussi grande que celle par laquelle on nous avise charitablement que « *l'abonné ne répond pas* ». Lorsque l'appareil est déjà occupé il n'y a qu'un remède : la patience, mais on ne semble pas avoir compté avec l'absence de l'abonné. Cependant l'idée est dans l'air depuis un certain temps déjà puisque l'on pouvait voir, à l'exposition de 1900, un appareil enregistreur « *le télégraphone* » d'un ingénieur danois, M. Poulsen. Cet appareil constitue, au moins dans son principe, un utile complément du récepteur téléphonique. Le télégraphone comprend un transmetteur microphonique, un récepteur téléphonique, une pile et un électro-aimant entre les branches duquel se déroule un fil d'acier. C'est ce fil d'acier qui, sous l'influence du magnétisme dégagé par l'électro-aimant enregistre les sons transmis par la ligne téléphonique. La reconstitution du message téléphoné s'obtient très simplement ; il suffit de joindre le récepteur aux extrémités de l'électro-aimant et de faire circuler le fil d'acier de nouveau dans les mêmes conditions de sens et de vitesse que lors de l'enregistrement de la communication.

Dans certaines circonstances le téléphone peut lutter avec avantage contre le télégraphe. A titre d'exemple on peut citer la transmission d'un discours prononcé en 1903 à Birmingham par

M. Chamberlain et qui fut envoyé à une distance de 113 milles, à Londres, au London Evening News. Ce discours était complètement transmis et publié vingt minutes après que l'orateur eut quitté la tribune.

Il était à prévoir que les transmissions aériennes sans fil seraient utilisées aussi bien pour la téléphonie que pour la télégraphie. En effet de très récentes expériences viennent d'être effectuées en Amérique par M. Fréderick Collins. Ces essais furent exécutés sur deux ferryboats circulant sur l'Hudson River entre New-York et Jersey-City. De nombreuses installations durent être faites avant que l'on parvînt à trouver un dispositif à peu près satisfaisant ; lors de l'expérience définitive on constata que la parole s'entendait distinctement jusqu'à une distance de 300 mètres seulement. Comme résultat c'est maigre et peu encourageant pour l'avenir, mais les conditions de transmission seraient certainement un peu meilleures pour des installations terrestres.

Dans la téléphonie sans fil de M. Collins, les ondes sont envoyées dans l'atmosphère d'une façon analogue à celle qui a été adoptée pour la télégraphie sans fil. Cependant elles diffèrent des ondes télégraphiques comme phase et comme fréquence. Elles ne possèdent pas la capacité de transport des ondes hertziennes mais, par contre, elles possèdent à un plus haut degré la puissance de propagation. En même temps que la transmission aérienne il s'en effectue une seconde par terre ou par eau et les deux séries d'ondes sont recueillies par le récepteur au moyen d'une plaque de cuivre qui vient heurter sur le diaphragme du récepteur. Le synchronisme est rigoureusement établi afin d'obtenir un renforcement du son.

Pour terminer cette longue énumération des derniers progrès réalisés en télégraphie et en téléphonie, il nous reste à mentionner le nouveau transmetteur téléphonique imaginé par M. Scheers, de Bruxelles. Ce transmetteur dénommé « *L'isophone* » est indéréglable et il reproduit avec fidélité tous les sons aussi bien que le timbre de la voix. La description qu'en a donnée M. Guarini nous apprend que le charbon granulé est enfermé dans une pochette anti-résonnante faite de cuir, de parchemin ou de toute autre matière souple. Cette pochette est mobile, on la suspend en face de la membrane vibrante ; elle reçoit les vibrations de celle-ci par l'intermédiaire d'un saphir. Bien qu'elle soit hermétiquement close, la pochette est pourvue de quelques ouvertures fermées par des plaques de caoutchouc souple destinées à remettre en place les granules lorsque la compression produite par les vibrations a cessé. Les pôles aboutissent à l'intérieur de la pochette, ils sont

soudés à deux pastilles de charbon placées face à face, le vide qui les sépare est toujours comblé par les granules qui s'y entassent sous l'action de leur propre poids.

La parfaite reproduction du son est attribuée en grande partie à l'absence de contact avec des parties métalliques résonnantes. L'appareil étant réglé n'est sujet à aucun dérangement et il reste insensible aux écarts de température. En outre la sensibilité de l'appareil et la netteté des reproductions sonores sont à ce point parfaites que l'on peut parler à trois ou quatre mètres de l'appareil sans qu'il y ait affaiblissement des sons ; enfin, et ceci serait pour nous réjouir, l'isophone supprime la friture.

Voilà bien des améliorations ; combien d'entre elles répondront aux espérances que le succès de leurs premières expériences a permis de concevoir ? C'est ce que l'avenir nous apprendra, mais souhaitons qu'on trouve bientôt deux systèmes pratiques : l'un permettant de recevoir les télégrammes avant les lettres qui en confirment les termes et l'autre de pouvoir correspondre par le téléphone sans qu'un intermédiaire grincheux limite, selon son bon plaisir, la durée de nos conversations.

Albert Reyner.



Revue des Revues

Revues étrangères.

Le *World's Work* de novembre contient une description intéressante des expériences de Sir Oliver Lodge sur les brouillards et leur dissipation. Ces expériences électriques ont donné, au laboratoire, les meilleurs résultats ; il appartient maintenant aux grandes compagnies maritimes et aux compagnies de chemins de fer, d'entreprendre des essais réellement pratiques et sur une large échelle. Les compagnies de chemins de fer dépensent annuellement de grosses sommes en détonateurs, en personnel supplémentaire pour signaux spéciaux, etc., sommes auxquelles il convient d'ajouter la dépense et les inconvénients des retards causés par les brouillards. Il serait, à coup sûr, plus simple et plus économique de chasser les brouillards, même si leur dispersion ne devait préserver qu'un espace relativement réduit autour des grandes stations de chemin de fer. De même pour les ports où le nouvel appareil rendrait d'incalculables services. Enfin on pourrait également l'employer dans les phares, sur les fleuves et partout où s'accumulent les brouillards naturels.

Les brouillards de Londres et tous les brouillards des villes sont artificiels en ce sens qu'ils pourraient être évités si le public prenait soin de brûler son charbon complètement et non d'en perdre la moitié en le répandant dans l'air sous la forme de fumée et de suie. Quand les compagnies gazières fourniront pour le chauffage et la force motrice un gaz à bon marché et qu'un gaz d'éclairage *amélioré* sera universellement adopté, les épais brouillards des villes auront cessé d'être et il deviendra inutile de faire cette double dépense d'aujourd'hui : créer du brouillard, puis le disperser.

En attendant, il sera intéressant, dit le *World's Work,* de voir expérimenter sur une large échelle la découverte de Sir Oliver Lodge et dans une ville à brouillards fréquents. La méthode, maintenant trouvée, qui permet l'emploi de l'électricité à haute tension,

à l'aide des moyens ordinaires dont on dispose dans les villes, rend la découverte réalisable et pratique.

*
* *

M. Robert Edward Dell, dans la *Fortnightly* de ce mois, disserte sur la crise actuellement traversée par l'Église catholique. Il se demande si le Christianisme traditionnel pourra, et jusqu'à quel point il pourra, dans l'avenir, s'imposer aux personnes éduquées. La crise lui semble dangereuse, mais elle est le résultat inévitable de la politique romaine. Cette politique, en fait, est demeurée invariable pendant au moins quatre siècles, et même quand nous observons (comme il advint au cours du pontificat de Léon XIII) un relâchement de sa rigueur répressive, ce relâchement n'est que temporaire et Rome retombe aussitôt dans la politique et les méthodes auxquelles elle a adhéré durant quatre cents ans. Il faut donc chercher la cause de cette politique dans quelque facteur demeuré permanent pendant toute cette période. Ce facteur est l'idée absolue d'autorité, la prétention de gouverner d'une façon absolue dans toutes les sphères de la vie et de la science humaines et d'exiger des catholiques une soumission absolue aux décrets de Rome — qu'ils soient scientifiques, historiques, politiques ou autres — comme à la parole de Dieu.

Non seulement la crise actuelle devient inévitable dans de telles circonstances, mais toute amélioration sera impossible aussi longtemps que les principes et la politique de Rome demeureront invariables. « Les autorités romaines sont loin d'être fines, ajoute M. R.-E. Dell, mais elles ne peuvent manquer de voir que la politique qui consiste à isoler les catholiques est une faute ; elles ne peuvent être aveugles au point de ne pas reconnaître qu'il est aujourd'hui impossible d'éviter aux catholiques tout contact avec le monde extérieur et avec les idées et la marche de leur temps. Ils doivent être rares, les membres de la curie romaine qui ne voient pas que le fait d'imposer silence aux critiques catholiques n'empêche point la connaissance des résultats du criticisme de pénétrer les intellects catholiques... Le réel danger pour la religion est en ceci, que les catholiques éduqués et réfléchis de tous les pays trouvent impossible de résister à l'évidence qui indique certaines conclusions, et qu'ils savent en même temps que leurs propres et leurs plus hautes autorités s'accordent avec les adversaires les plus acharnés de l'Église pour déclarer ces conclusions destructives du christianisme. »

Après un éloge du pape Léon XIII « d'une si extraordinaire

perspicacité et d'une si remarquable largeur de vues », l'auteur estime que la crise actuelle eût pu être évitée si la politique du feu pape avait été continuée par son successeur.

« Mais Léon XIII n'était pas encore enfermé dans sa tombe que déjà son œuvre était détruite et que se précipitait la catastrophe jusque-là évitée par sa sagesse et sa diplomatie. Le nouveau pontificat, qui devait inaugurer une ère de réformes religieuses et libérer l'Église de tout embarras politique (!), n'a guère plus d'un an d'existence, et l'Église est plongée dans un conflit dont l'issue est loin et à peine discernable, et le Vatican est embrouillé dans des complications politiques qui peuvent avoir de graves et funestes conséquences. C'est peut-être payer un peu cher la restauration du plain-chant, l'abolition du baisement de la mule et l'autorisation parfois donnée au clergé du port de la barbe.

« Les condamnations, dit encore M. Dell, ne signifient rien, car elles ne résolvent aucun problème et n'affectent point ce qui est l'évidence. Rome peut condamner comme une « erreur grave » l'opinion d'après laquelle le quatrième évangile n'est pas une narration historique ; le fait n'en reste pas moins que, si l'on doit regarder cet évangile comme historique, sa narration ne peut d'aucune manière s'accorder avec celle des synoptiques et l'une ou l'autre doit être historiquement fausse. Il ne peut être vrai en même temps, par exemple, que le ministère public de Jésus dura environ huit mois, et qu'il dura trois ans et demi ; qu'il eut lieu presque entièrement en Galilée et qu'il eut lieu presque entièrement à Jérusalem ; qu'il fut crucifié le jour de la Pâque et qu'il fut crucifié le lendemain de la Pâque, etc…

« Ce n'est pas trop de dire que la difficulté historique est grandement causée par Rome ; sans l'action des autorités catholiques, elle existerait à peine pour les catholiques attentifs. »

L'auteur se plaît à reconnaître et à souligner que, dans le diocèse de Paris, on enseigne encore aux enfants, dans leur catéchisme, que l'histoire de la création, telle qu'elle est donnée au livre de la Genèse est vraie historiquement et littéralement, et (adhésion docile à la chronologie de l'archevêque protestant Usher) que le monde fut créé 4 002 ans avant Jésus-Christ (!).

« L'espoir de l'avenir, dit-il en terminant, n'est point que Rome puisse jamais abandonner ses prétentions à l'autorité absolue et sans limites, mais dans la certitude qu'elle ne pourra pas toujours l'imposer aux catholiques… L'infaillibilité papale est un tournant de l'histoire de l'Église catholique, marquant l'apogée de l'ère de l'absolutisme et du dogmatisme scolastique — et le commencement de leur déclin. »

*
* *

Le Dr L. Lefèvre commence, dans la *Revue de Belgique* du 15 octobre, une très remarquable étude sur le mode de transmission des idées.

« La vérité scientifique, dit-il, est souvent cachée sous de trompeuses apparences et l'esprit humain ne finit par la découvrir qu'après avoir tâtonné pendant longtemps et erré à travers un dédale de possibilités et de vraisemblances. Il n'est rien de plus difficile à concevoir d'emblée qu'une chose qui n'a jamais été conçue et toute acquisition neuve est le fruit d'un lent travail d'élaboration. L'intelligence humaine est absolument incapable d'édifier d'un jet une théorie nouvelle ou de construire d'emblée un appareil perfectionné. Elle ajoute, elle retranche, elle modifie, elle tâtonne, chaque situation nouvelle donnant une idée nouvelle. En médecine, comme en psychologie, comme en toute autre science, tout progrès est amené par un autre et nul ne peut jaillir dans la conscience humaine, tant que celui dont il découle n'a pas vu le jour. Les idées sont enchaînées les unes aux autres et les inventions ne se succèdent pas au hasard. Pas plus que la nature, l'intelligence humaine ne procède par bonds. Les progrès se suivent dans un ordre logique et leur succession constitue une filière inévitable, formée par la série des déductions très simples qui éclosent, pour ainsi dire, en présence de chaque situation nouvelle. Une humanité nouvelle succédant à la nôtre repasserait par les mêmes phases d'évolution, pour autant que les conditions physiques restent relativement les mêmes à chaque époque et son existence ne serait que le décalque de la nôtre. »

Les connaissances scientifiques ne sont donc autre chose, suivant l'auteur, que des rectifications d'erreurs qui, elles-mêmes, étaient fatales et provenaient de l'organisation cérébrale qui ne permet qu'un seul mode de développement et de progression des acquisitions.

Les exemples, d'ailleurs, abondent d'erreurs répandues et généralisées et dont la correction rencontre l'indifférence ou l'hostilité générales. Ainsi, par exemple, l'hérédité de la tuberculose. Les personnes atteintes de tuberculose sont souvent issues de tuberculeux. Voilà un fait d'observation qui avait frappé les anciens médecins et sur lequel ils s'étaient basés pour expliquer la transmission de cette maladie dont la cause était inconnue. Ne soupçonnant même pas quelle pouvait être la vérité, ils ont raisonné superficiellement sur des apparences et admis l'hérédité de la tuberculose, à

défaut de tout autre mode connu de propagation. De nouveaux progrès dans le domaine de la médecine en ont enfin révélé le secret. On naissait, non pas tuberculeux, mais simplement tuberculisable. Les enfants héritaient de la constitution débile de leurs parents ; leur organisme était un terrain merveilleusement préparé à recevoir l'agent pathogène, le bacille de Koch et, précisément, celui-ci pullulait dans le milieu où ils se développaient physiquement. Déjà aptes à contracter la tuberculose, ils étaient particulièrement exposés à la contagion, leurs parents ayant éparpillé le microbe partout autour d'eux.

On comprend, par cet exemple, comment a pu se répandre la croyance à l'hérédité des idées.

Les idées se transmettent-elles des parents aux enfants par la voie du sang ? En l'absence de tout autre mode connu de transmission et en ne considérant que les apparences, il est certain que c'est la première pensée qui doit venir à l'esprit. En effet, les caractères psychologiques des enfants sont semblables à ceux de leurs parents ; ils ont les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes passions ; ils se ressemblent moralement autant que physiquement. La constitution mentale d'une génération ne diffère pas sensiblement de celle qui a été observée chez la précédente. Les grandes idées n'ont guère subi de modification et continuent à agiter les esprits, si bien que, en fait, les morts continuent à gouverner les vivants en leur léguant leur mentalité. Mais cette croyance si naturelle, si spontanée et très simpliste, par conséquent, à l'hérédité des idées, est-elle capable de résister à un examen plus approfondi ? Ici comme ailleurs, la vérité n'est-elle pas cachée sous de trompeuses apparences ? N'existe-t-il pas un autre mode de transmission infiniment plus logique et qui rend compte de toutes les anomalies que la théorie de l'hérédité laissait inexpliquées ?

C'est ce mode de transmission des idées que le Dr Lefèvre va maintenant examiner après avoir, au préalable, établi leur origine purement mécanique.

Les spiritualistes aussi bien que les matérialistes accordent que le cerveau est l'organe de la pensée. Les gradations que subit la fonction intellectuelle se trouvent en corrélation avec des variations correspondantes dans la qualité ou la quantité de matière cérébrale. Les modifications de l'organe retentissent infailliblement sur la fonction. C'est dans le cerveau qu'il faut placer le siège des idées, puisqu'elles disparaissent avec lui ou se désagrègent parallèlement à lui.

Mais le nouveau-né ne possède pas, à proprement parler, de cerveau ; il ne peut avoir ni pensée ni sensation, il est un être pure-

ment végétatif et inconscient. Comment alors les idées des parents se transmettraient-elles aux enfants par la voie du sang puisque, au moment de la naissance, ceux-ci sont encore privés de l'organe qui seul, peut les contenir ?

Il est bon, d'ailleurs, de remarquer qu'il n'y a pas de parallélisme apparent entre le développement du cerveau et celui de l'idéation, et que si, à neuf mois, le premier a achevé sa différenciation, la seconde, au contraire, est encore si peu accusée qu'il n'est pas possible de distinguer la nature des pensées qui s'ébaucheraient, éventuellement, dans les cellules nerveuses.

« Du haut en bas du règne animal et végétal, dit l'auteur, la science ne reconnaît qu'à la matière vivante le pouvoir de se régénérer, et elle attribue aux cellules seules la propriété de reproduire de nouvelles cellules. Les ovules fécondés donnent naissance, en se développant, à de nouveaux êtres semblables à ceux dont ils dérivent, mais les organes qu'ils contiennent virtuellement ne sont constitués que de matière, ne sont que des produits de combinaison variée de carbone, d'azote, d'oxygène et d'hydrogène, ne sont que des formes diverses de groupement moléculaire. Dans l'état actuel de la science, la matière seule a le pouvoir de se transmettre par hérédité.

« Par conséquent, les savants qui proclament l'hérédité des idées, leur reconnaissent implicitement une composition chimique, une forme matérielle. En leur accordant, *a priori*, certaines propriétés, ils doivent, par le fait même, leur reconnaître tous les attributs propres à celles-ci. Il ne serait pas logique de vouloir obtenir l'effet après avoir enlevé la cause. Les personnes qui admettent la transmission des idées par la voie du sang, doivent donc se représenter celles-ci comme des cellules, ou des molécules incorporées dans la substance nerveuse, ils ne peuvent pas les concevoir autrement que sous forme d'un état défini, quoique inconnu de la matière. Je doute beaucoup, d'ailleurs, qu'ils puissent envisager la solution du problème sous un autre aspect, car ils ne sont pas libres, dans le domaine de la science, de forger un système sans précision qui ne repose pas sur des données positives.

« Du moment qu'on admet l'hérédité des idées, on leur attribue, par le fait même, une organisation matérielle, on les assimile à une cellule, et c'est sur ce terrain que nous allons nous placer pour combattre cette hypothèse, en examinant si les conséquences qui en découlent logiquement se concilient avec ce que nous savons des caractères héréditaires.

« Les propriétés héréditaires ont pour caractère pathognomonique d'être inhérentes à l'espèce et elles doivent, par conséquent, possé-

der la même fixité que celle-ci, c'est-à-dire rester immuables ou, du moins, ne pas se modifier sensiblement pendant la durée d'une période géologique. Or, les attributs physiques seuls possèdent une telle persistance, une telle invariabilité, tandis que les caractères physiologiques, non seulement présentent des différences radicales et considérables, mais encore subissent, dans un même peuple, des transformations qui sont d'autant plus rapides que les idées sont moins généralisées, plus discutées, qu'elles recrutent un nombre plus infime d'adhérents. »

« En admettant l'hérédité des idées, dit-il encore, on fait participer les caractères psychologiques aux propriétés générales de la matière et on leur accorde la rigidité de forme qu'elle maintient dans le genre ou l'espèce. Les idées deviennent ainsi des traits distinctifs du genre ; elles acquièrent une valeur différentielle égale à celle de l'existence de deux pieds et de deux mains et elles doivent, par conséquent, se rencontrer les mêmes chez tous les hommes.

« Ce n'est cependant ni la similitude ni l'homogénéité des mentalités qu'il est donné d'observer, mais leur infinie variété. Sans doute il existe, dans chaque peuple, un fonds commun d'idées, de croyances et de sentiments qui donnent de la cohésion aux différents éléments qui le composent, mais, lorsqu'on considère chacun d'eux pendant une période d'une dizaine de siècles, on s'aperçoit que la constitution mentale s'est transformée à peu près complètement, tandis que les caractères anatomiques, nombre de dents, couleur de la peau, etc., sont restés sensiblement les mêmes.

« Or, non seulement les idées ne sont pas héréditaires, mais on les considère comme essentiellement contagieuses, et tous les efforts des moralistes tendent précisément à soustraire les enfants à l'action pernicieuse du milieu. En agissant de cette façon, ils reconnaissent, implicitement, qu'en les enlevant à l'influence spirituelle de leurs parents, on peut leur constituer une mentalité différente de celle qu'on observe chez ceux-ci.

« S'il y a des idées héréditaires susceptibles d'apparaître au moment de la naissance, ou, du moins, de jaillir dans l'esprit parallèlement au développement de la substance nerveuse, il s'ensuit qu'il n'est pas nécessaire qu'elles soient l'objet d'un enseignement quelconque, pour devenir des connaissances. Assimilables aux cellules, elles doivent se produire et se reproduire comme celles-ci, en vertu des forces inconnues, quoique réelles, de la matière vivante, et l'instruction ne doit pas avoir plus d'effet sur elles que sur les combinaisons organiques.

« Or, si nous considérons ce qui se passe dans la pratique, nous

voyons qu'il n'est pas une seule idée utile ou regardée comme telle, que l'on ne s'efforce d'inculquer par tous les moyens. Les croyances religieuses même que l'on peut ranger parmi les plus stables sont l'objet d'un enseignement particulièrement soigné qui se répète constamment de génération en génération depuis près de vingt siècles pour ne parler que des dogmes du catholicisme. S'il y a une croyance qui devrait être incrustée dans nos âmes, c'est bien celle d'un Dieu unique en trois personnes, et cependant, il ne paraît pas qu'elle jaillisse spontanément dans l'esprit des enfants.

« Plus un peuple, en vertu de sa constitution mentale, accorde d'importance à certaines idées, plus il s'acharne à la poursuite des moyens capables de les faire pénétrer dans la mentalité. Le culte du patriotisme est l'objet de toute la sollicitude des gouvernements. On tâche d'en imprégner l'âme des enfants dès leur plus tendre jeunesse. Les chants, les récits, les livres, les images, les peintures, les sculptures sont les moyens courants employés pour développer l'amour de la patrie, cette notion très utile et indispensable qui a été prêchée bien avant l'apparition de nos religions modernes.

« A côté de graves inconvénients, la transmission des idées par la voie du sang ne serait pas sans présenter quelques avantages, en facilitant l'instruction de nos enfants jusqu'à la rendre superflue. Les avocats procréeraient des rejetons ayant une très grande aptitude pour l'étude du droit, aptitude qui, se développant de génération en génération, irait jusqu'à donner la science infuse. »

Le D[r] Lefèvre aborde maintenant le mécanisme de la transmission des idées. Leur genèse n'offre que deux éventualités possibles. Leur point de départ est antérieur ou postérieur à la naissance. Or, l'hypothèse de l'hérédité des idées est inadmissible. Donc elles ne peuvent parvenir au cerveau, leur organe, qu'après la naissance.

Si l'on appelle suggestibilité la propriété que possède la matière nerveuse d'enregistrer mécaniquement les impressions sensitives, on pourra dire que *les idées se transmettent par suggestion.*

Ce sont les sensations qui déterminent l'éveil de la conscience, lequel ne se produirait pas sans elle. L'homme ne peut avoir d'autres idées que celles qui résultent de la perception, du rappel ou d'une comparaison de sensations.

« Pour la science moderne, il n'y a encore d'héréditaire que les organes. Le cœur, les membres, les reins, le cerveau et, d'une façon générale, les cellules sont seuls susceptibles de se transmettre par la voie du sang. Par conséquent, toute théorie qui considère l'idéation, non pas comme un organe, mais comme une fonction, implique la non-hérédité des idées. La suggestion ne ruine pas seulement l'hypothèse de la transmission par les parents parce

qu'elle la remplace, mais aussi parce qu'*elle considère la pensée comme un produit de l'activité cellulaire qui l'élabore au moyen des sensations dont elle dispose.* Le cerveau puise dans le milieu, comme les poumons dans l'atmosphère, les éléments indispensables à son activité.

« On n'hérite pas des fonctions, mais seulement des organes qui y président. Il suffit, d'ailleurs, de définir le mot : action des organes agissant en vue de leur destination naturelle, pour comprendre qu'il ne peut rien y avoir d'héréditaire dans la chose qu'il exprime. La fonction ne vaut que par l'organe, mais les produits restent néanmoins distincts des cellules qui les élaborent. Les reins nous viennent de nos parents, mais non pas l'urine. Nous héritons des jambes et non pas de la marche, du cerveau et non pas des pensées. »

*
* *

A lire : La procession des soleils, par Miss Agnès Clerke (*Knowledje and Scientific News* de novembre) ; Recherche psychique, par Andrew Lang (*Harper's* de novembre) ; Anton Chekhov, par Christian Bruiton (*The Critic* d'octobre) ; L'individualisme de Nietzsche et la théorie sociologique du génie, par Édouard González-Blanco (*España Moderna* d'octobre) ; les sélections hebdomadaires de *Minerva*.

Henri Chateau.



Revues françaises.

Après la période de vacances, pendant laquelle les sommaires des revues s'anémiaient, voici venir de plus abondantes moissons d'articles intéressants.

Il me faut toutefois revenir de quelques semaines en arrière pour signaler à l'attention des lecteurs de la Grande Revue quelques études dignes d'être retenues.

*
* *

Quels sont les écrivains français qui, dans les trente ou quarante dernières années, ont eu le plus d'influence sur « la langue littéraire contemporaine » ? Quelles sont les catégories dans lesquelles on peut les ranger ? — Telles sont les questions que pose M. G. Pelissier dans la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) du 15 septembre, et qu'il résout de la façon suivante :

Le réalisme (ou naturalisme) exerce son influence sur la langue non par des innovations, mais par l'usage exact qu'il fait des mots existants, par l'emploi du terme propre et du terme technique : Flaubert, Zola, et surtout Guy de Maupassant ont eu, de cette façon, une sorte d'action conservatrice sur le langage écrit.

L'influence des impressionnistes (les Goncourt en première ligne) est essentiellement novatrice ; ils créent une multitude de phrases et de mots appropriés à la forme toute personnelle de leur sensibilité ; ce sont des individualistes, autant dire des révolutionnaires. — Michelet aurait été le prince de ces novateurs s'il avait été moins irrégulier, et s'il avait moins violenté la syntaxe. Daudet aussi pourrait être classé dans cette catégorie ; mais, à l'inverse de Michelet, il use d'une telle discipline, d'une telle modération, qu'avec des procédés analogues, il n'est qu'un rénovateur de seconde ligne.

Les modifications que les symbolistes ont fait subir à la langue sont également importantes ; ils altèrent la grammaire rationnelle et assouplissent la syntaxe d'une façon souvent utile..., parfois cependant inintelligible.

En somme, les trois catégories d'écrivains qui précèdent ont rendu à la langue des services inappréciables : en trente ou quarante années, elle s'est plus enrichie qu'en deux siècles de période classique, et elle a évité ainsi le péril que court une langue littéraire qui, voulant conserver ses formes traditionnelles, se fige, se cristallise, et, comme le latin classique, finit par disparaître.

*
* *

Le même numéro de la *Revue* contient la fin de l'enquête dirigée par M. de Morsier sur « le Catholicisme et le Protestantisme ». L'auteur fait remarquer que l'humanité est actuellement divisée, au point de vue religieux, en trois parties égales : cinq cent millions de chrétiens, — le même nombre de bouddhistes, — et le même nombre de mahométans ou d'hindous réunis. Or, fait-il remarquer, si les chrétiens continuaient à s'enfermer dans leurs églises ou chapelles dissidentes (souvent même hostiles), leur influence morale et politique serait irrémédiablement compromise, et ils se verraient obligés de renoncer à leur rêve de conquérir le monde à la religion du Christ. Sous peine de mort du christianisme, ils doivent céder au courant qui semble se dessiner (l'enquête de la *Revue* en fait foi) en faveur d'une réunion des églises dans une église chrétienne universelle.

*
* *

A signaler, dans la *Revue* du 1er octobre, une longue étude documentée et illustrée sur « l'avenir de l'espèce humaine » par le Dr Le Damany, professeur à l'école de médecine de Rennes. Plusieurs de ses conclusions ne manquent pas de saveur : « L'homme actuel, de race blanche, — y est-il dit — doit être le dernier ou l'un des derniers termes d'une série évolutive caractérisée par la station debout et le volume *déjà trop grand* de son encéphale. » Nous avons, paraît-il, le cerveau de plus en plus gros, et comme un gros cerveau de nouveau-né nécessite, chez la femme, un large bassin, il en résulte que les accouchements deviennent de plus en plus pénibles ; scientifiquement, on ne saurait s'en plaindre, car la mortalité opératoire chez les femmes ou leurs enfants devient ainsi

« précieuse pour l'espèce »... Je suis bien sûr que, sur ce point, les femmes ne sont pas du même avis que la science.

Le même fascicule contient une analyse, avec maints exemples d'application, d'un mot russe qui est, chez nos malheureux alliés, en usage plus qu'aucun autre. En chaque circonstance, gaie ou triste, on l'entend prononcer. C'est « nitchevo » (*rien*, ou plutôt *ce n'est rien*). Le plus souvent, on s'en sert pour répondre à des remerciements, où l'on dirait en français « il n'y a pas de quoi ! » mais, en Russie, il n'y a point de situation dans la vie qui ne se résume par l'expression « nitchevo ». Il exprime, à la fois, tout ce qu'il a de rose et de noir dans la gamme des humeurs russes ; il est l'indolente, stupidement fataliste, et pourtant stoïque devise, dont l'influence est aussi pernicieuse dans la conduite des affaires des individus que dans l'administration de la chose publique.

*
* *

A lire, dans le numéro du 15 octobre de la même revue une étude du Dr Félix Régnault sur la guérison de la neurasthénie par la marche et la course. On y signale, en outre, la difficulté qu'ont les médecins à se faire obéir de l'être hésitant et incertain qu'est le neurasthénique ; aussi l'ingéniosité, la ruse et la suggestion doivent-elles avoir une large place dans les prescriptions des docteurs. L'un d'eux, paraît-il, excellait à exciter l'imagination de ses malades, en déguisant les prescriptions hygiéniques les plus simples sous les formes les plus bizarres : c'est ainsi qu'il leur conseillait de se lever à cinq heures du matin pour descendre et remonter à reculons l'escalier de leur demeure ; il prescrivait à des clients riches d'acheter une villa aux environs de Paris et de s'y rendre chaque jour pour creuser, pendant deux ou trois heures, et ensuite combler, des fosses dont il donnait les dimensions exactes... Et les clients obéissaient, car le docteur avait une grande notoriété. Notre auteur ajoute modestement qu'il se résigne, quant à lui, à recommander la course, sans l'entourer de pratiques mystérieuses ou extraordinaires, et que cette simple pratique, *bien comprise et bien suivie*, donne d'excellents résultats.

*
* *

Dans le même fascicule, M. le baron Heckedorn établit les « origines françaises de l'empereur Guillaume II » ; tableaux généalogiques à l'appui, il prouve que l'empereur d'Allemagne, en élevant une statue à l'amiral Coligny, se borne à rendre un hommage

tardif à la mémoire d'un de ses ancêtres. La liste des ascendants français de Guillaume II comprend en outre les noms de Claude, duc de Guise, et d'Alexandre Dexmier (Desmier) d'Olbreuse.

Et, comme pour établir un contraste avec ces constatations, M. Finot, dans le numéro du 1[er] novembre de la *Revue*, conte « le roman de la race française » dont je détache les lignes suivantes :

« Notons au hasard de la plume, les noms de peuplades qui ont contribué à la formation du sang français : Aquitains, Ibères, Vascons, Silures, Sallyes, Libici, Suètes, Vulgientes, Sardones, Conqueraniens, Arvernes, Bituriges, Santons, Pictons, Cambolectri, Agesineses, Turones, Andegades, Carnutes, Vénètes, Curiosolites, Rhedons, Osismiens, Abricantuens, Lexoviens, Auleris, Véliocasses, Calètes, Parisii, Lingones, Helvètes, Eduens, Lences, etc., etc., Alains, Vandales, Theiphales, Agathyrses, Ruthènes, Polonais, Vénèdes, etc., etc., Belges, Galates, Cimbres, Wisigoths, Burgondes, Francs, Saxons, Allemands, Suèves, etc., etc., avec des centaines de sous-divisions ; Phéniciens, Sarrasins (Morisques), Juifs, Etrusques, Pélasges, Sabins, Thyrrènes, peuples mongoloïdes, etc., sans parler des peuplades excentriques comme les Tziganes, et tant d'autres races « maudites », dont on connaît encore moins l'origine et le rattachement ethnique, de même que des peuplades négroïdes, dont l'existence antérieure en France paraît être prouvée, grâce à la découverte des crânes valaisans datant du XIII[e] et du XIV[e] siècle, et des crânes néolithiques armoricains, du même type négroïde !

« Deux constatations étranges se dégagent de l'histoire anthropologique de la France : d'un côté, la France est le plus vaste, le plus riche réservoir d'éléments ethniques, et ne peut point revendiquer sa qualité dominante de peuple ou de pays gaulois ; de l'autre, conclusion encore plus inattendue : s'il fallait absolument attribuer la descendance gauloise à un peuple d'Europe, ce serait à celui d'Allemagne.

« Nous arrivons ainsi à un imbroglio des plus inattendus. Ce sont les Français qui deviennent des Germains, et ce sont les Germains qui deviennent des Gaulois. »

*
* *

Dans la *Renaissance latine* du 15 septembre, M. Marcel Mielvaque expose ses idées sur Waldeck-Rousseau, et M. Louis Bertrand dessine des « paysages africains ». Le fascicule s'ouvre sur des pages inédites de Michelet, présentées par M. Gabriel Monod,

avec des observations sur la façon de composer du grand écrivain. A voir la disposition matérielle des manuscrits de Michelet, on comprend que sa pensée jaillit en lui sous une forme rythmique; elle s'épanche en strophes, en distiques, en vers isolés, et, dans chaque strophe ou dans chaque distique, il est facile de saisir le rythme particulier de chaque membre de phrase. La manière dont Michelet dispose ses alinéas, groupe ou souligne certains mots, nous montre comment, à ce mouvement intérieur du rythme musical et lyrique, correspondait la vision extérieure d'une sorte de tableau, où chaque idée, chaque sentiment, venait se localiser et se fixer pour former une image unique, harmonieuse et équilibrée. Dans tous les brouillons de Michelet, dans les notes qu'il prenait sur ses lectures, toujours se manifeste ce besoin de vision et de rythme, cette faculté de voir les choses dans leurs relations et leurs dépendances relatives, de les grouper selon leur importance, de les exprimer par une sorte de notation musicale.

Le numéro du 15 octobre de la même publication contient une étude très fouillée de M. Henry Bordeaux sur Balzac et Mme de Hanska, qui, on le sait, fut la femme légitime du grand écrivain pendant les quatre derniers mois de sa vie — après avoir été son *amie* pendant dix-huit années. De cette femme, qui eut une si grande influence sur Balzac, M. Henri Bordeaux nous donne un portrait peu sympathique : elle apparaît égoïste, calculatrice, pratique et sèche. « Quand elle se promenait avec lui au bord du lac Léman, sur le chemin de Diodati, par les matinées d'hiver, tandis qu'il s'exaltait avec violence dans son amour, sans doute elle se félicitait de posséder à la fois un vieux mari pour lui garantir le côté matériel de l'existence, et un amant célèbre pour la vanité de son esprit et les exigences de son tempérament. Elle connaîtra l'honneur immérité d'attacher son nom au sort immortel de Balzac, mais elle demeurera, pour les admirateurs du glorieux maître de la *Comédie humaine* ce qu'elle fut pour lui en réalité : l'*Étrangère*. »

*
* *

La *Nouvelle Revue* du 15 septembre contient d'intéressantes études de M. de Pouvourville sur « le peuplement de l'Afrique du Nord », — de M. Charles Galbrun sur « le Louvre en péril » (non point aujourd'hui, ni demain, mais en pluviôse an IV...), — de M. Charnacé sur « les facultés mentales des animaux », — et une curieuse nouvelle de L. de Larmandie.

A lire, dans le numéro du 1er octobre, l'étude de M. Raqueni sur la crise de la Triple-Alliance, et de délicieuses poésies d'Henry

Berton ; et, dans celui du 15 du même mois, « Les Français dans l'Ohio (1767-1775) » par Th. Roosevelt, et « le Protectionnisme anglais »; je ferai des réserves sur certaines appréciations de l'auteur de ce dernier article, M. Paillarès : « l'entente cordiale, dit-il, ne nous donnera rien, absolument rien au point de vue international »; des événements récents ont infligé à cette appréciation un démenti assez formel pour qu'il soit inutile de le relever autrement.

*
* *

Le Correspondant du 10 octobre contient une longue et attachante étude de M. Henry Cochin sur Pétrarque, à propos du six-centième anniversaire de sa naissance que vient de célébrer l'Italie. Il y est expliqué notamment comment tant de travailleurs se sont rencontrés, sans concert préalable, pour faire de la vie de ce « divin rêveur » le centre de leurs études historiques.

*
* *

Les Marges d'octobre ont organisé une sorte d'enquête sur l' « Art social », dont je détache la conclusion :

« Que le critique donc ne conseille pas à l'auteur de faire de « l'art social » c'est-à-dire à dégager lui-même la leçon des tableaux qu'il peint, mais qu'il l'exhorte plutôt et de toutes ses forces à faire de l'art tout court, c'est-à-dire à bien peindre ses tableaux. Bien peints, vrais et humains, ils seront plus « sociaux » que toutes les œuvres faites exprès d' « art social », lesquelles ne sont que « de la propagande politique parfaitement étrangère à l'art » (Marcel Ballot). Car de ces tableaux-là il se dégagera naturellement une leçon pour tout lecteur intelligent. »

*
* *

Les Essais de septembre publient des poèmes, des nouvelles, et une très attachante étude de M. Georges Richet, intitulée « Quelques précurseurs de la peinture moderne » (Watteau, Chardin, La Tour, Fragonard). — Le numéro d'octobre comprend des poèmes de Camille Mauclair, et de R. Vallery-Radot, ainsi qu'une nouvelle de J. Schlumberger.

*
* *

Dans *la Quinzaine* du 16 septembre : « Le Catholicisme et la politique française » par Georges Fonsegrive, et « La grève de

l'industrie textile » par Léon de Seilhac. — Dans celle du 16 octobre : « Les romans parisiens de Paul Bourget », par E. Tissot ; « le prophète Élie III et sa mission à New-York », par l'abbé F. Klein.

*
* *

La Revue socialiste de septembre est consacrée en majeure partie à l'analyse du congrès d'Amsterdam et à la reproduction du discours de Jaurès.

*
* *

Les *Questions diplomatiques et coloniales* (septembre et octobre) publient des études sur « Les difficultés de notre action au Maroc » (Auguste Terrier) ; « Serbie ; histoire intérieure et partis » (René Henry) ; « La guerre russo-japonaise et ses leçons » (Jean de la Peyre) ; « Bulgarie ; histoire intérieure et partis » (René Henry).

*
* *

Parmi les revues illustrées :

Le Mois littéraire et pittoresque de novembre, avec un sommaire comme toujours bien rempli : « Une agence royaliste à Paris sous le Directoire » (Ernest Daudet) ; « l'Expansion du style gothique » (Camille Enlart) ; « la Télégraphie militaire » (colonel Hetman) ; « Souvenirs d'Algérie » (comte de Mun), etc.

Dans les *Lectures pour Tous* du même mois : « Les Mousses enfants-martyrs » (Anatole Le Braz) ; « La vengeance des arbres » ; « la Gaîté à l'École Centrale » ; « Le roi du tir au fusil », etc.

A lire, dans les numéros du *Tour du Monde* d'octobre « La grande route du Tchad », par le commandant Lenfant.

Les fascicules de la *Revue Universelle* du même mois contiennent notamment : « L'imagerie populaire » (P. Beurdeley) ; « L'expédition anglaise au Thibet » (G. Regelsperger) ; « L'Asie russe » (G. Treffel).

Enfin le *Journal de la Jeunesse* (numéros d'octobre) donne d'instructives leçons sur la « sténographie française » et poursuit la publication de son attrayant roman « les Cadets de Gascogne ».

Stéfane-Pol.



Un Problème psychologique : Gœthe et Beethoven.

Dans une de ces minutes d'épanchements intimes dans lesquelles Beethoven s'abandonnait parfois au lyrisme débordant de sa grande âme tumultueuse, et qu'il appelait ses « raptus », Bettina Brentano, allant lui rendre visite pour la première fois, rapporte qu'il s'écria, parlant de Gœthe, dont il ne connaissait que les œuvres : « ... les poésies de Gœthe exercent sur moi une grande influence non seulement par leur substance, mais encore par leur rythme. Cette langue qui s'élève comme sur l'aile des esprits vers des régions supérieures, et qui porte déjà en elle le secret de l'harmonie, m'excite à composer. ... Je voudrais en causer avec Gœthe pour savoir s'il me comprendrait... »

Et la jeune fille ajoutait, s'adressant à Gœthe lui-même, dans cette lettre si véhémente et si belle de la *Correspondance de Gœthe avec une enfant,* que j'ai rapportée ailleurs (1) : « Maintenant, réjouis-moi par une prompte réponse, qui prouve à Beethoven que tu l'apprécies... »

On sait ce qu'il advint du désir de Beethoven et de l'entremise de Bettina : Le hasard d'une rencontre aux eaux de Teplitz ménagea aux deux génies la seule entrevue qu'ils eurent, et dans laquelle le courtisan qu'était Gœthe se fit donner par Beethoven une leçon de dignité qu'il ne lui par-

(1) *Revue Blanche* du 1er novembre 1902 : *Bettina Brentano, Gœthe et Beethoven.* On trouvera dans cet article le récit détaillé de l'entrevue de Teplitz, et tous les documents de ce petit procès psychologique.

donna pas. Le vieil olympien affecta depuis lors d'ignorer le pauvre grand génie qui ne cessa cependant jamais de l'admirer et de l'aimer.

Tout pourtant semblait de nature à rapprocher Gœthe et Beethoven; et l'on s'expliquerait difficilement sans quelque malentendu qu'une entrevue comme celle de Teplitz n'ait pas eu pour résultat d'ouvrir à l'un comme à l'autre des maîtres les plus vastes horizons, et que le double lien de la sympathie intellectuelle et de l'amitié personnelle, en unissant ces deux génies également admirables, n'ait pas donné à la postérité le spectacle d'une grande liaison, sinon le bénéfice de chefs-d'œuvre nouveaux.

C'est bien évidemment dans cet espoir que Bettina, tout à la fois amusée et flattée de cimenter de son propre nom une telle alliance, s'efforça de la préparer, ne doutant pas du succès de son dessein. Mais, sans doute, la jeune fille était-elle trop passionnée pour s'attarder à des efforts de psychologie qui eussent mis un frein à son enthousiasme, et n'avait-elle pas l'esprit assez libre pour juger du caractère vrai de ses héros, et s'aviser qu'un abîme, en réalité, les séparait.

Les faits eux-mêmes montrent que, dans toute cette affaire, il n'y eut d'autre malentendu que celui des natures ; l'incompréhension volontaire et méfiante de Gœthe, l'étroitesse de son amour-propre, s'opposèrent de suite à la large admiration et à la grande sympathie intellectuelle que Beethoven lui apportait ; et il faut bien avouer que la comparaison des deux caractères n'est point à l'avantage du dieu de Weimar.

*
* *

Ceux mêmes des critiques dont la tendresse et l'admiration pour Gœthe sont les plus vives et les plus sincères se sont vus forcés de convenir que, dans plusieurs circonstances de sa vie, le grand homme avait fait preuve d'une certaine sécheresse de cœur ; ils l'ont excusé, ce qui était jusqu'à un certain point l'accuser.

D'autres, plus impartiaux, parfois mêmes hostiles, l'ont franchement taxé d'égoïsme ; ils pouvaient appuyer cette appréciation d'un témoignage non suspect ; c'est, en effet,

Schiller lui-même, le fidèle et immortel ami qui a écrit (1) : « Être souvent avec Gœthe me rendrait malheureux ; il n'a pour ses amis intimes aucun épanchement ; il ne se laisse prendre à rien. *Je crois que c'est un égoïste au plus haut degré.* »

L'appréciation, il faut le reconnaître, est antérieure aux débuts de l'intimité de Schiller et de Gœthe, et le premier jalousait peut-être un peu à ce moment l'aisance avec laquelle le second suivait sa route glorieuse ; mais il n'en reste pas moins que le mot a été prononcé.

Lorsque parut, en 1843, la traduction française de la fameuse *Correspondance avec une enfant*, le critique de la *Revue des Deux Mondes* qui lui consacra un compte rendu (2) s'amusa à relever, dans les lettres mêmes de Gœthe à Bettina, les symptômes de cet égoïsme qui était au fond de son caractère :

« ... Gœthe, de cette façon, continue à pouvoir rafraîchir ses lèvres à cette source de jeune et fraîche poésie qu'il trouvait fort à son gré, et où il puisait sans cesse des sonnets, des élégies, mille idées gracieuses, mille images charmantes, toutes prêtes à s'enchâsser dans ses livres. Bien des pages du poète du *Divan* ne sont que des pages de Bettina ainsi arrangées, rimées, ajustées : « Écris-moi bientôt, lui répète-« t-il sans cesse, afin que j'aie bientôt de la copie à tra-« duire. » Gœthe ici se trahit, on cherche l'homme, on se heurte à l'écrivain. Comment, en effet, se dissimuler que ce qui excite surtout sa curiosité à l'endroit des lettres de M[lle] de Brentano, c'est l'espoir d'*utiliser* certains passages. Le poète, au reste, ne s'en cache guère. « Quoique je ne croie point, « écrit-il à Bettina, que tout ce qui est en toi à l'état d'énigme « et d'incompris parvienne jamais à s'éclaircir entièrement, « nous pourrons toujours en obtenir quelques résultats très « réjouissants. » J'en suis fâché pour le sublime artiste, mais c'est là du Bentham tout pur (3). »

La critique allemande, et à sa suite la critique française

(1) Cf. A. Mézières, *Gœthe*. Paris, 1874, t. II, ch. I.

(2) C'est au début de cette étude que l'auteur, M. Labitte, parle gravement des « fronts enlacés » (!) de Roméo et de Juliette.

(3) *Revue des Deux Mondes*, 1843, t. IV, p. 475.

ont pu suffisamment différencier et compléter cette tendance du caractère de Gœthe pour en faire cet « Olympisme » dont on aime à le caractériser et à le parer comme de son plus beau titre à la reconnaissance de la pensée humaine. Et pourtant, tout en respectant le sentiment d'admiration légitime que mérite l'olympisme, qui n'est d'ailleurs pas sans rapports avec les doctrines si belles et si riches du stoïcisme antique, il ne semble pas interdit de se demander ce qu'il y avait bien au fond de la majestueuse attitude dans laquelle Gœthe vécut les dernières et splendides années de sa longue existence.

Égoïsme?... Le désir de réaliser sa vie « en beauté », de « se maintenir en harmonie parfaite avec sa nature » afin de pouvoir ainsi « sinon faire taire, du moins adoucir toutes les dissonances extérieures qui nous entourent », ne peut aller sans quelques déchirements ; et puisqu'il s'agit de les éviter à l'eurythmie de sa propre existence, il faut bien les reporter sur autrui !

Orgueil?... Goethe ne serait pas l'exemplaire unique d'un génie à la fois affecté et vivifié par l'excès de conscience de sa valeur personnelle. Quelle est en réalité la condition essentielle du développement harmonieux et serein d'une belle intelligence planant sur les sommets? Ne réside-t-elle pas dans une certitude de sa valeur, dans une foi dans son propre génie assez peu faites pour inspirer le sens si nécessaire par ailleurs de la relativité du moi?

Il y a, il est vrai, une très grande beauté dans le rayonnement d'une personnalité géniale, en tant qu'elle domine vraiment son époque, et que son empire est accepté librement par la foule.

Mais peut-être la véritable base de cette grandeur se trouve-t-elle moins pourtant dans la puissance d'expression de l'œuvre que dans la conformité de la vie et de la pensée ; et nous éprouvons, ce semble, l'impérieux besoin de voir le caractère répondre au génie, dans les types supérieurs de l'humanité qui s'offrent à notre admiration ; nous voulons *aimer* nos grands hommes.

Or, il faut bien avouer que chez Gœthe le caractère n'est pas à la hauteur du génie ; très personnel dès ses premières aventures de cœur, il se continue au travers des « folles

années de Weimar » mondain, courtisan, aussi adulateur des puissances qu'il est lui-même adulé de la société... On a vu (1) comment la sauvagerie un peu brutale de Beethoven lui donna une amusante leçon ; il n'en retint vraisemblablement qu'un sentiment de rancune impatiente, occasionnée par le sermon dont Beethoven, fâché avec les nuances du savoir-vivre, avait cru devoir le gratifier sans attendre, et une opinion peu favorable de l'éducation du solitaire de Vienne.

Plus tard, à mesure qu'augmentaient du même pas sa gloire et ses années, il achetait la sérénité de sa vie au prix du silence de son cœur et il est difficile de ne pas supposer qu'il ne soit parvenu à une rare perfection dans la voie de la sécheresse, obligatoire revers d'une médaille si splendidement frappée !

Son attitude à l'égard de Beethoven en fournit la preuve. Au début, il ne désirait guère connaître ce jeune homme, dont il entendait parler de tous côtés, mais que son indifférence réelle pour les œuvres musicales ne l'incitait guère à rechercher.

Bellina Brentano, qui éprouve pour le vieux Gœthe une admiration aussi profonde qu'étendue malgré ce qu'elle peut avoir de théâtral et d'apprêté, souffre de sentir qu'il ne comprend rien à la musique, au moins à ce qu'elle sent être la *vraie* musique. — Et combien sa conception se rapproche plus de celle de Beethoven et du romantisme allemand tout entier !

Elle lui écrit d'abord :

« ... Je voudrais à toute force t'expliquer la musique et je sais qu'elle est au-dessus des sens, que moi-même, je ne la comprends pas. Pourtant je ne puis me détacher de cette énigme insoluble, je la prie, je l'adore, mais non pas afin qu'elle se rende sensible ; les choses qu'on ne saurait comprendre font partie de Dieu, car il n'y a pas entre nous et lui de monde intermédiaire dans lequel il existe encore des mystères. Comme la musique est incompréhensible, elle est sûrement Dieu... »

Puis, le jour même de sa première visite à Beethoven, dans son enthousiasme juvénile, elle comprend que celui-là

(1) Art. cité.

seul peut donner à Gœthe la clef de l'énigme. Et elle s'en ouvre à son vieil ami ; mais son enthousiasme reste sans écho ; nulle part on ne sent, dans les lettres du vieillard, la trace d'une sympathie naissante, ni même possible ; l'horizon que lui découvre l'espoir de rencontrer un jour Beethoven, il se charge de lui-même de le délimiter ; il dit :

« *C'est une de mes plus grandes jouissances,* quand une poésie inspirée par des dispositions passées, m'est rendue de nouveau sensible par la mélodie... » De l'œuvre même de Beethoven, de l'homme pas un mot !

Bettina, fâchée avec lui, puis mariée, Gœthe n'entendit plus parler de Beethoven ; et quand le hasard le lui fit connaître aux eaux, l'année suivante, une heure d'entrevue suffit à le confirmer dans son dédain ; jamais plus il ne parla ni de l'entrevue de Teplitz, ni du musicien grossier qui lui avait fait affront devant l'Archiduc.

Combien différente cependant l'attitude de Beethoven à l'égard de Gœthe ! Le pauvre grand homme, dans toute la simplicité de son cœur, ne se départit jamais, malgré tout, de l'admiration qu'il éprouvait pour l'auteur de ces poésies qui l'avaient si souvent transporté ; il souffrit à peine de découvrir le courtisan où il espérait le génie : il ne devait perdre quelques-unes de ses illusions que vers la fin de sa vie, quand la misère le contraignit à tendre indirectement la main à Gœthe, qui se montra pour lui à la fois injuste et féroce !

C'est que sous les dehors frustes d'une sauvagerie causée d'abord par la timidité, puis par les angoisses cruelles de la surdité qui empoisonna une grande partie de son existence, ce qui domine Beethoven, ce qui le caractérise, c'est la bonté, une bonté haute et fière, qui apparaît à chaque heure de sa vie comme à chaque page de son œuvre ; nul n'aima davantage, et nul ne trouva moins de joies dans l'amour et même dans l'affection. Il se donnait cependant tout entier, sans limites ; et s'il se reprenait parfois dans des crises de défiance toutes maladives, c'était pour se redonner plus complètement encore. Ne fut-il pas, au fond, l'ami le plus sûr, sinon le plus égal, pour Ries, son élève, pour Étienne de Breuning, pour son propre neveu surtout, cet

indigne vaurien qui resta incapable de comprendre ce qu'il y avait de presque maternel dans le dévouement de son oncle, et le ruina sans un remords ? Et, à côté de cette richesse du cœur que l'on n'aimera jamais assez chez Beethoven, point de ces faiblesses de caractère trop fréquentes chez les hommes les plus grands, et qui, malgré tout, les rabaissent à nos yeux. S'il avait le juste sentiment de sa propre valeur — et il savait à coup sûr, lorsqu'il en appelait au jugement de l'avenir, de combien il dépassait son temps ! — il ne connut jamais l'impérieux orgueil et l'esprit de domination de Gœthe vieillissant.

Un Beethoven se sent petit devant les œuvres qu'il a entrevues, et lui-même compte trop peu à ses propres yeux pour que l'idée lui vienne de se comparer à autrui.

Tout un côté de l'œuvre de Gœthe lui était, d'ailleurs, trop intimement sympathique pour lui inspirer d'autre sentiment que l'admiration. On sait la crise d'enthousiasme qu'elle lui inspira au lendemain de Teplitz. Le fait est d'autant plus caractéristique que Beethoven, dont la culture littéraire avait été tardive, et par suite demeurait plus approfondie qu'étendue, lisait peu et relisait beaucoup. Mais il comprenait profondément la partie lyrique de cette œuvre, celle qui correspond d'une manière générale à la première période de la vie de Gœthe.

Il s'en fallut de peu, d'ailleurs, lorsque l'idée d'un *Faust* lui fut proposée, que cette sympathie profonde de Beethoven pour ce qu'on pourrait appeler la seule musicalité de Gœthe, ne nous donnât un chef-d'œuvre dont on doit dire que nous ne pouvons nous faire aucune idée.

Ce projet, de beaucoup postérieur à 1810 — il date de 1822 — montre que ni la sécheresse de Gœthe, ni le temps même, ni la grandeur croissante de la gloire de Beethoven n'avaient atténué sa foi et sa reconnaissance envers le génie de Weimar. Une autre preuve en est dans l'espèce de naïveté douloureuse avec laquelle, un peu plus tard, Beethoven, réduit aux abois, et connaissant mal son monde, songea tout d'abord à Gœthe dans les conditions qui ont été déjà rappelées.

Ce fut l'une des dernières et des plus profondes désillusions d'un homme qui avait connu toutes les formes du dé-

sespoir, et qui même, si l'on en croit quelques biographes, songea un instant au suicide. La détresse dans laquelle il devait passer les dernières années de sa vie le menaçait dejà ; déjà il était en proie aux doubles angoisses de la maladie et de la pauvreté, qui devaient l'emporter moins de cinq ans après.

L'impassible sérénité de Gœthe ne s'était pas émue d'une semblable misère ! Son orgueil froissé, son impitoyable égoïsme triomphaient ; la démarche de Beethoven dut lui procurer l'amère satisfaction de voir les circonstances venger la blessure jadis faite à son amour-propre.

*
* *

Et pourtant, à le bien prendre, il semble difficile de ne voir dans l'évidente mauvaise volonté de Gœthe à l'égard de l'auteur d'*Egmont* et dans le mépris systématique dans lequel il affecte de le tenir jusqu'à sa mort, que le fruit d'une différence d'éducation ou la conséquence d'un excès de personnalité.

Quelque chose de plus profond marque sans doute cette attitude si attristante, et, il faut bien le dire, si peu digne de Gœthe.

Dans l'article qu'il consacra au sujet qui nous occupe, M. Blaze de Bury rapporte un mot de V. Cousin qui jette une vive lueur sur la différence des esprits du poète et du musicien :

... « Gœthe, dit-il, est un homme du XVIIIe siècle, Beethoven est plus. Tout précurseur a, comme Janus, double face, il regarde en arrière et en avant, finit et commence... Gœthe est un classique, un lumineux, Beethoven est un orageux... »

C'est qu'en effet il n'est peut-être pas indifférent de se demander si la rencontre des deux génies ne fut pas figurative du conflit des deux siècles, l'un finissant dans toute la splendeur du vaste chemin qu'il venait de parcourir, l'autre décidé à profiter de l'effort du premier, mais déjà orienté en sens contraire, et incapable de se détourner de la voie que lui traçaient les agitations de son cœur nouvellement ouvert à la vie.

Nul peut-être n'a mieux résumé toute la partie supérieure et vraiment puissante de l'effort du xviiie siècle que le « Jupiter » de Weimar, comme l'appelle dans ses lettres le jeune Mendelssohn, à la fois enthousiaste et intimidé.

Comme son siècle il a vécu, aimé puis méconnu l'essor lyrique et romantique antérieur ; comme son siècle, il a découvert Shakespeare, il l'a même égalé dans l'audace adorable de son premier Faust ; comme son siècle, il s'est un jour détourné de ces sources agitées de la vie, pour tendre vers des beautés plus pures, plus calmes, il s'est fait l'apôtre de la sérénité, l'adepte de l'art grec ; il a tourné délibérément le dos aux agitations intellectuelles et politiques d'une époque qui déjà n'était plus la sienne et qu'il ne voulait pas comprendre ; son siècle mort, qui lui importait cet autre qui naissait du sein des tourmentes, et dont l'esprit lui était inconnu ?

Le poète vieillissant s'est définitivement arrêté sur la route ; las de marcher, il contemple désormais, sur les cimes ; il ne descendra plus de l'Olympe où il repose, et d'où le monde à ses pieds apparaît si beau. Faust a dépouillé l'éternelle inquiétude, il a vaincu définitivement l'esprit du mal ; et c'est avec sérénité qu'il regarde, « baigné dans les rayons du soir, le monde silencieux au-dessous de lui, les monts ruisselants de flammes, les vallées plongées dans la nuit et les ruisseaux roulant des flots que le crépuscule dore... en vain la montagne dresse devant lui sa cime sauvage, en vain la mer ouvre à ses yeux effrayés des gouffres ! L'astre divin l'entraîne à sa suite, il boit la lumière éternelle, il va sans cesse et se précipite ; devant lui le jour, derrière lui la nuit, au-dessus de sa tête le ciel, et sous ses pieds la plaine infinie de l'océan ! Oh ! le beau rêve (1) !... »

Telle a été pour lui la réponse du destin : faire de sa vie un tout harmonieux... « Il y marche dès ses premières années, dès l'époque où le peintre Œser lui enseignait que la sérénité est le caractère essentiel des œuvres d'art, où il se passionnait pour Winckelmann et la sculpture grecque. L'influence de Shakespeare, celles de Herder et de la cathédrale de Strasbourg le détournèrent un instant de la voie

(1) *Faust*, 1re partie.

entrevue ; il eut sa crise romantique. Puis vinrent les folles années de Weimar... C'est un orage qui le renouvelle. Il en sort transformé, sévère pour son passé..., ayant rompu avec la mélancolie, la violence et le moyen âge. La première œuvre importante qui date de ce réveil, c'est Iphigénie... Le fanatique d'Erwin de Steinbach, le mélancolique auteur de Werther, le poète mondain un peu snob, ivre de sa gloire, et débordant de vie, qui bouleversait Weimar, sont des êtres abandonnés et disparus. A leur place se dresse l'homme de génie universel, tranquille et olympien (1). »

Une semblable attitude, une telle conception de la vie, si belles et si riches qu'elles soient, ne sont cependant pas de nature à constituer autre chose que le dernier terme d'une évolution, au delà duquel il n'est plus rien à espérer.

La meilleure preuve est dans ce fait que si la pensée de son siècle aboutit dans l'esprit de Gœthe à la plus superbe indifférence pour l'action — n'est-ce pas là la seule traduction pratique de l'olympisme ? — il en fut tout autrement dans la réalité ; et ce n'est pas à l'époque où l'Europe, après avoir passé par les angoisses de la première Révolution de France, puis par les luttes terribles du premier Empire, respirait à peine, cependant que se préparaient et s'exécutaient d'autres révolutions, que l'on pouvait considérer le XVIII[e] siècle comme continuant sa route et trouvant dans les faits une expression correspondant à celle que lui avait donnée la pensée d'un J.-Jacques ou surtout celle d'un Gœthe ?

L'individualisme abstrait du XVIII[e] siècle posait la Raison, cette puissance considérée en soi, en face du monde, comme mesure de toute connaissance ; et appelant à la barre de cette manière de Divinité à la fois l'homme et le monde, il en vint à considérer toutes choses du sein même de la Raison substituée à ces dieux qu'il mettait tant d'acharnement à nier et à détruire ; et cela revenait bien, au fond, à l'attitude de Gœthe impersonnalisant son moi pour le faire planer au-dessus de la Vie ; car on avait beau prêter à la Raison une existence objective, on était toujours forcément ramené à ses manifestations subjectives, aux cerveaux mêmes qui la pensaient et l'empire de la « Raison » revenait à l'empire indi-

---

(1) Ed. Rod, *Essai sur Gœthe.*

viduel et absolu de la raison de chacun ; de là, les politiques déduisaient la dignité humaine et les droits « imprescriptibles » de l'homme et du citoyen : de là Gœthe, dans sa solitude, tirait sa théorie olympienne de l'homme témoin et juge du monde.

Mais comme le rationalisme pur, l'olympisme était une exagération et presque une gageure ; la vie s'en détourna bientôt ; entraînés vers d'autres luttes, les esprits oublièrent la pensée gœthienne, et celle-ci ne fut bientôt plus que le beau souvenir d'un moment fugitif de l'âme humaine.

Et, tandis qu'en France, la lutte, bruyante et superficielle, se précisait entre l'ennuyeux classicisme que léguait le XVIIIe siècle au XIXe, et le romantisme exaspéré qui se dressait comme l'âme de la nouvelle génération, en Allemagne un mouvement analogue s'accomplissait, plus grave, plus profond, plus définitif aussi.

C'est que la multiplicité perpétuellement changeante du monde, l'impénétrable mécanisme des faits sociaux résistent aux énonciations lapidaires. La vie est trop pleine pour pouvoir tenir en quelques phrases et les esprits trop clairs risquent d'être des esprits faux.

Le point faible de la pensée du XVIIIe siècle avait été l'idée abstraite et apriorique qu'il s'était faite de l'homme, être tout entier cérébral, né parfait, resté parfait, très au-dessus du plan de la vie animale et hors de l'évolution ; l'infinie variété des individus, la variété sans doute plus infinie encore des états de conscience de chaque individu, toute cette complexité qui crée vraiment l'être humain, le XVIIIe siècle l'ignora, et ce fut la découverte inconsciente mais décisive du XIXe siècle à son aurore. Aussi, dès que cette révélation lui eut été donnée, dès qu'il se sentit en face de ces domaines inexplorés, il se précipita vers les nouveaux horizons avec l'ardeur sublime des découvreurs de continents ! Et ce fut, durant quelques chefs-d'œuvre, l'ivresse du plus beau triomphe de l'humanité en devenir.

Au moi abstrait, préoccupé surtout d'ordre et de logique, se substitua dès lors un moi réel, concret, de chair et de sang, qui découvrait le monde en son propre cœur, et, plein du spectacle de la vie dont les échos se répercutaient en lui avec une signification nouvelle, se voyait devenu la mesure de

l'infini, et s'exaltait à ce lyrisme qui le sacrait Dieu lui-même !

Alors, la multitude des forces qui s'agitent au fond du cœur humain, le concert des voix qui chantent en lui devinrent trop vastes pour s'exprimer dans les formes d'art du passé ; le contenu de l'humanité déborda, cherchant à se réaliser, malgré tout. Et quand la parole se vit convaincue d'impuissance à dire l'inexprimable, la musique se trouva là, riche de tout un avenir à peine en chemin, pour prêter à la foule émue des sentiments infinis que l'homme se découvrait sans répit au fond du cœur, cette voix ailée que nul obstacle n'arrête, et l'envol de ses formes légères et subtiles, prêtes à forcer l'indicible dans ses plus profonds repaires.

Or, si le XIXe siècle a mérité d'être appelé le siècle de la musique, n'est-ce pas précisément Beethoven qui a ouvert sur l'immense domaine de la « conscience face à face avec elle-même » les portes gigantesques et adorables de ses neuf symphonies ?

Et que pouvait comprendre à la beauté profondément humaine d'un semblable lyrisme la sérénité parcimonieuse d'une pensée qui prétendait juger la vie et le monde comme si elle était déjà montée dans les sphères de l'éternel, et comme si elle n'avait plus rien d'humain ?

Ces caractéristiques différentes qui permettent de symboliser en quelque manière les deux siècles dans les deux génies se retrouvent encore d'une façon non moins précise dans l'évolution même que subirent respectivement Gœthe et Beethoven, et l'explication de leur antipathie prend là une forme plus saisissante encore.

Du premier *Faust* tout débordant de vitalité, où le panthéisme naturaliste revêt peut-être la plus splendide expression poétique qu'il ait jamais rencontrée, jusqu'aux *Années de voyage* et aux *Affinités électives,* dans quel sens Gœthe a-t-il évolué ?

A mesure qu'il vieillit, il semble que le champ de ses pensées se restreigne, qu'il abandonne les larges horizons et les sublimes regards, pour se renfermer dans son cabinet, à l'abri de cette nature qu'il répudie en quelque sorte, et que le souci de s'élever jusqu'à l'universel, de contempler la substance, lui fasse perdre la notion du réel, le sens

même de la vie, si fugace et si individuelle ; dans les belles dernières années de sa vie, le vieillard « joyeux » qui faisait l'admiration de Johanna Schopenhauer en était venu à vivre dans l'abstrait, à fermer volontairement les yeux à tout ce qui pouvait se mettre en travers du développement harmonieux et de la sauvegarde de la paix dont il voulait s'entourer jusqu'à la fin comme d'un inviolable manteau : attitude qui évoque bien plus la pensée d'Epicure que celle de Marc-Aurèle. La vie se chargea, presque jusqu'à la dernière heure, il est vrai, de lui envoyer de cruels avertissements, notamment, lorsqu'en 1830, deux ans avant sa mort, il perdit son fils, ce qui devait être pour lui la plus cruelle des épreuves ; mais la volonté, chez Gœthe, n'avait pas fléchi ; et, « tendant tous les ressorts de la liberté pour rester impassible devant la catastrophe », il ne se départit pas de la fierté de cette attitude. Ainsi, au fur et à mesure de l'évolution de sa pensée, Gœthe poursuivit un idéal de plus en plus restreint ; et la large et magnifique vision du monde qui marque pour nous les chefs-d'œuvre de sa maturité dut progressivement faire place à une conception sans cesse plus étroite et plus artificielle de l'univers et de l'homme.

Chez Beethoven, au contraire, nous assistons à une marche constante vers l'épanouissement du génie et de la personnalité. Et c'est un admirable spectacle, et d'un tragique vraiment poignant, que de contempler la lutte obstinée de ce malheureux que toutes les douleurs, toutes les difficultés accablent successivement, et qui néanmoins va toujours en élargissant le domaine infini de sa pensée et de son esprit !

Toute la vie et toute l'œuvre de Beethoven racontent la souffrance intime d'un cœur trop aimant, successivement déçu dans toutes ses espérances, dans toutes ses joies, dans toutes ses affections surtout, et se retournant vers la seule consolation qui lui restait : donner une voix aux gémissements profonds de son âme torturée, et par ainsi exprimer l'inexprimable de tout le cœur humain ; de là les minutes poignantes de tant d'adagios où pleure la tendresse infinie de son âme et qu'il faut avoir entendus aux heures les plus sombres pour en comprendre toute la force, toute la vérité et toute la spontanéité !

Il semble, en effet, à entendre certaines pages des *sonates* ou des *quatuors* que la forme artistique s'efface, disparaisse pour laisser le cœur parler au cœur, directement, immédiatement ; et dans ce dialogue presque mystique, on se laisse gagner à jamais par la sympathie impérieuse et l'étrange beauté de ces confidences ; et, même si l'on ignorait tout de leur auteur, invinciblement on serait conduit à l'aimer d'une affection réelle, comme on aime un ami bienfaisant et vénéré !

Ainsi, tandis que le génie de Gœthe s'efforçait vers le calme et la paix, en restreignant sans cesse le champ de sa pensée et le domaine de son activité, celui de Beethoven devenait plus intense, son lyrisme gagnait en expression par l'extension indéfinie des moyens et la différenciation de sa personnalité intime ; il se répandait, débordant en quelque sorte sur l'univers ; sa création allait du moi au cosmos ; Gœthe, au contraire, en s'identifiant au monde, cherchait à se l'agréger ; toute contemplation le ramenait jalousement à lui-même. Alors que tout l'effort de Gœthe était de *comprendre,* celui de Beethoven était de *s'exprimer*.

Les chemins que suivaient ces deux esprits étaient donc inverses ; ils pouvaient bien se croiser, mais non pas faire route ensemble.

Et alors, tout génial que fût Gœthe, pouvait-on lui demander à lui, l'âme du XVIIIe siècle, de deviner la portée d'un art auquel le XIXe siècle lui-même ne pouvait encore se hausser ?

Ceci est l'excuse de Gœthe.

Et puis, au fond, n'y avait-il pas autre chose encore ? Un secret instinct, malgré tout, n'avertissait-il pas le poète que la musique allait menacer quelque jour la poésie dans son propre domaine et lui disputer les sommets les plus sublimes de la Beauté ? Lorsqu'il disait que, selon lui, « la musique commence où s'arrête la parole », soupçonnait-il même vaguement quelle magnifique confirmation le siècle à l'aurore duquel il se trouvait apporterait à cette intuition en quelque sorte nécessaire ? On ne sait... Il est possible que cette notion ne soit pas restée étrangère à l'attitude qu'il prit vis-à-vis de Beethoven, et que, malgré son loyal effort vers l'absolue maîtrise de la pensée, et peut-être même à

cause de cette loyauté, il ait été déterminé par l'inconsciente vision d'une loi esthétique dont il ne pouvait mesurer la portée, et qui devait présider à l'effort de tout un siècle. La poésie, sous l'afflux du lyrisme, allait dépasser ses propres moyens d'expression ; et l'héritage sacré de la plus haute pensée humaine, cet héritage dont le dépôt avait si longtemps désigné Gœthe aux regards de tous comme le prince des esprits, allait passer à d'autres, qui ne seraient point de sa lignée.

Gœthe, qui n'avait rien compris de Beethoven, avait peut-être malgré tout pressenti cette menace. Et peut-être est-ce là que se trouve, au fond, la solution dernière de notre problème, s'il est vrai que l'homme soit souvent agi par des forces qui ne montent que plus tard à la grande lumière de la conscience !

Martial Douël.



Swinburne et la France.

ESSAI DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Par le génie du rythme et la puissance de l'expression, par le merveilleux secret de donner, instantanément, à toute sensation son exposant sonore avec sa pulsation de vie, Swinburne est un des prodiges de l'histoire littéraire.

Telle page de son œuvre, qui chante les joies du nageur, m'apparaît comme un symbole de sa maîtrise poétique.

Il vit dans un murmure, dans un flot de paroles, plonge au milieu des mots, les étreint, les refoule ou les égrène comme des perles entre ses doigts ; il vogue bercé par leur cadence, porté par l'ivresse, l'orgueil et la passion de la musique des mots.

On songe à Victor Hugo. Mais, chez Swinburne, le don d'expression reste unique en ceci qu'il déborde en dehors de la langue maternelle : non content d'avoir marqué l'anglais d'une empreinte ineffaçable, il a voulu entendre et parfois essayer de nouveaux instruments. Au tombeau de Théophile Gautier, sa quadruple offrande consistait en vers anglais, latins et grecs, plus une ode et un sonnet en français :

> Pour mettre une couronne au front d'une chanson,
> Il semblait qu'en passant son pied semât des roses
> Et que sa main cueillît, comme des fleurs écloses,
> Les étoiles au fond du ciel en floraison.

Certes, ce n'est pas ce genre de prouesses qu'il faut admirer en Swinburne. On y voit la preuve d'une culture

littéraire, d'une lecture et d'une mémoire fabuleuses, d'une facilité presque anormale d'assimilation qui devait l'entraîner fatalement en des excès de virtuosité. Ce qu'on admire, ce qu'on ne trouve au même degré chez nul autre poète, c'est, sous la masse touffue d'une telle culture, un lyrisme aussi jaillissant, une si primitive et sauvage énergie. Dans ses meilleurs moments, quand il est lui-même, non pas un écho machinal de lui-même ou d'autrui, ce poète érudit nous surprend comme le plus inspiré, le plus comparable aux anciens bardes, le plus involontaire des poètes, et sa voix nous saisit comme une force de la nature.

Cette culture luxuriante, que nous écarterons pour apercevoir, comme un courant d'eau vive, le génie du poète, n'est pas sans des lacunes et sans des préférences.

S'il connaît mieux que personne les poètes grecs et les prophètes hébreux, Swinburne, en revanche, ne fut pas attiré, comme d'autres contemporains, par l'Inde bouddhique par exemple : le goût de Nirvâna qu'expriment intensément certains des *Poèmes et Ballades* peut s'expliquer sans cette source étrangère.

Parmi les modernes, il sait par cœur les Anglais d'abord, les grands, ceux de son siècle et ceux du temps d'Élisabeth. Mais, il ignore ou peu s'en faut, l'Allemagne.

L'influence italienne qui est entrée, pour ainsi dire, dans les traditions de la muse anglaise, qui la réchauffe et la pénètre d'un rayon du Midi, n'intervient chez Swinburne qu'en ordre secondaire.

La France, au contraire, littéraire ou vivante, politique ou lyrique exerça sur lui une attraction particulière.

Ce n'est point de la déclamation vide, que l'ode qu'il improvise au lendemain de la chute du second empire ; on y sent une sympathie qui vient de vibrer sous les angoisses de la République naissante, un attachement presque filial que nous avait révélé déjà ce passage des *Poèmes et Ballades* :

« Non que, en guise d'étranger, je lève mes yeux peu aimants vers la belle mère nourricière, la France, qui donna, au delà de l'écume rapide et pâle, aide et abri à mes sires... »

Dans une lettre écrite en français à Mallarmé, Swinburne

répète que la France fut pour ses ancêtres une seconde patrie : « J'ai toujours senti que les liens de race et de reconnaissance qui rattachent à la France les rejetons d'une famille autrefois proscrite par nos guerres civiles, qui a, deux fois et pendant des générations entières, trouvé en elle une nouvelle mère patrie, me donnaient le droit de réclamer ma part de joie et de bonheur dans toutes ses gloires et dans tous ses malheurs. »

Y a-t-il, dans l'éducation, dans l'hérédité du poète, des circonstances qui expliquent ce penchant pour la France? Swinburne trouvait dans les annales de sa maison de quoi légitimer ses tendances françaises, comme son amour pour Marie Stuart.

Mais il est inexact qu'il ait vécu ou qu'il ait fait son éducation en France, comme on l'a parfois affirmé légèrement, Swinburne, peu voyageur, n'a fait en France, comme en Italie, que de courtes apparitions. Dans un de ces voyages, ayant failli se noyer à Etretat, il fit la connaissance de Guy de Maupassant qui nous l'a dépeint comme « l'être le plus extravagamment artiste qui soit peut-être aujourd'hui dans le monde ».

C'est donc en Angleterre que Swinburne apprit à tourner ces vers français qui nous étonnent par la grâce et l'eurythmie, cette prose correcte, élégante, dont on jugera le mieux dans l'article sur les *Cenci* de Shelley. C'est par des lectures qu'il se mit au courant du mouvement littéraire en deçà du Détroit. Il a lu les romanciers, Balzac, George Sand, Flaubert; il a lu les poètes : Villon qu'il traduit, Musset qu'il compare après Taine, à Tennyson, pour conclure contre Taine a la supériorité du poète anglais ; Leconte de Lisle qu'il met en parallèle avec Browning ; Banville, Gautier, Baudelaire, — Hugo surtout, dont la gloire couronne la France, la consacre à jamais, comme la patrie vénérée « du plus grand génie que le monde ait vu depuis Shakespeare ».

Cette culture française d'un grand poète anglais du XIXe siècle mérite assurément d'arrêter l'attention. La France n'a pas eu dans l'évolution de la poésie britannique le rôle continu qui appartient à l'Italie. Dans une histoire des relations littéraires de la France et de l'Angleterre, Swinburne occuperait le dernier chapitre, et l'un des plus importants :

ce chapitre, je voudrais l'esquisser aujourd'hui, tout en indiquant au passage quelques traits saillants du génie swinburnien.

La distance remplissant un peu l'office des années, je voudrais apporter en cette enquête sur un poète étranger et vivant la même exactitude minutieuse et le même esprit objectif que si le sujet en appartenait désormais à l'Histoire.

Mon étude se divisera naturellement en trois parties consacrées à Victor Hugo, Baudelaire et aux influences moins considérables de Gautier, Banville et Villon.

I

Le plus vieux témoignage de l'hugolâtrie de Swinburne m'est fourni d'une manière imprévue par l'autobiographie du peintre Bel Scott, si curieuse à consulter sur les origines du Mouvement esthétique.

En 1857, Bell Scott achevait, dans un château du Northumberland, quelques panneaux décoratifs. Parfois dans ses promenades, au tournant d'une route, il rencontrait, juché sur un poney, son paquet de livres en selle, un écolier blond et mince, aux yeux hardis, portant haut sa fine tête, auréolée de cheveux d'or qui flottaient sur les épaules. On lui apprit que c'était le petit-fils du baronet voisin, Sir John Swinburne. Il pouvait avoir dix-huit ans, dit Scott (il en avait vingt en réalité). « Sa puissance d'enthousiasme était illimitée. Il venait de remporter un prix de français, unique succès de collège qui le rendait excessivement fier : c'était *Notre-Dame de Paris,* — grande édition pompeusement reliée, remplie de gravures par Tony Johannot... Il entra dans la chambre en tenant ce volume, sautant à cloche-pied, dans une telle exubérance de joie que lady Trevelyan ne put s'empêcher de sourire... De toute la matinée, ce livre ne sortit pas de sa pensée ; posé sur une table, ses yeux y retournaient sans cesse ; et lorsqu'on se rendit au jardin, le livre passa sous le bras de l'heureux possesseur qui le tenait étroitement serré, tout en courant d'une personne à l'autre... »

Ce croquis se suffit à lui-même, il se passe de commentaires.

L'attitude juvénile prise ici sur le vif sera celle que le poète conservera, tout le long de l'existence, vis-à-vis de Victor Hugo.

C'est à cet âge-là, sans doute, qu'il faut nous le représenter chantant à tue-tête la *Chanson de Gastibelza*. Mais il n'en resta pas à la première manière du maître. Les œuvres de l'exil fortifièrent son admiration, changèrent sa passion enfantine en viril enthousiasme. Et l'on vit alors, sur des ailes pindariques, s'envoler vers Jersey l'ode enflammée que voici :

« Dans les beaux jours où Dieu marchait aux côtés de l'homme semblable à Dieu, et où l'un et l'autre étaient grecs, l'un et l'autre étaient libres, la foudre de Dieu épargnait, dit-on, la tête plus heureuse que ses lauriers seuls abritaient : Grâce infructueuse pour toi, à qui les hauts dieux donnèrent de droit, leurs tonnerres et leurs lauriers et leurs lumières. »

Depuis ce moment, ce fut une suite ininterrompue d'hommages, un véritable culte avec ses tributs poétiques, ses rites, ses anniversaires, ses pèlerinages même : lisez les *Grottes de Sark*, le poème sur Guernesey, l'île où se dresse « une maison bénie » :

Beloved and blest, lit warm with love and fame
The house that had the light of the earth for guest
Hears for his name's sake all men hail its name
Beloved and blest.

C'est une religion absolue, dont l'encens se perd dans le vide, car il est douteux que Hugo lût ces louanges. Une seule fois, Swinburne eut « l'honneur de le voir à Paris... Oh ! il fut charmant tout à fait... et si bon ! C'était lors de la reprise du *Roi s'amuse* ».

Ce qu'il aime en Victor Hugo ? C'est la force et la grâce, « le caractère bi-sexuel de son génie », le style inimitable qui peut tour à tour, comme dirait Paul de Saint-Victor, étouffer des lions et cueillir des fleurs ; c'est encore « son immense bonté », son amour de la liberté, sa haine de toute chose basse et son mépris de toute chose vile.

Il l'aime, enfin, pour des raisons d'artiste et pour des raisons morales ; mais ne lui demandez pas de justifier autrement son admiration que par des symboles poétiques :

« Une seule fois j'ai vu l'image de Victor Hugo. C'était en mer... l'orage était juste au-dessus de nos têtes, éclairant et enténébrant l'horizon tour à tour avec une telle rapidité qu'il semblait vivre et jouir de son activité. Vers le couchant, le ciel était clair et tout le long de la ligne d'horizon les éclairs se poursuivaient comme une chasse d'Océanides... à l'Orient, le ciel plus élevé, plus vaste, formait un demi-cercle radieux d'une couleur innommable par l'homme, d'une pureté trop intense pour qu'on l'appelle bleue... entre les flots et la tempête, l'immobile pleine lune contemplait avec une égale sérénité la danse des nymphes et le combat des Titans. Autour de nous, la mer, pavée de flammes, frémissait en jetant des lueurs phosphoriques... Ceci, en un symbole aussi rapproché que possible, est la meilleure définition que je puisse donner du génie de Hugo. »

Cependant d'autres poètes, antiques et modernes, furent l'objet de ses louanges : Sapho, Shelley, W. Savage Landor que tout jeune il fut voir en sa villa de Fiesole, visite mémorable « du plus jeune au plus vieux poète que l'Angleterre portât » .

Il consacre à Baudelaire, à Marlowe des morceaux admirables. L'euphémie, dans le sens de Pindare, abonde en ses vers, et ses éloges n'ont rien de guindé, rien d'une œuvre de commande. Pour Swinburne, la beauté d'un poème est chose aussi vivante, aussi émouvante que la beauté des arbres et des fleurs, de la lumière et de la tempête.

Ce sens de la beauté sauve sa critique et lui assure une vraie valeur. Dans un pays où l'on juge trop souvent la poésie sur ses mérites extrinsèques, où l'on exige du poète une foule de qualités étrangères à son art, cette critique généreuse, vierge de préjugés, que Swinburne appelle *the noble art of praise,* le noble art de louer, prend un rang honorable et brillant. Swinburne nous repose de Matthew Arnold. Après tout, sa critique positive se trompe moins souvent dans ses tirades louangeuses que l'autre dans ses restrictions. Elle reconnaît tout les genres d'excellence, discerne du

premier coup le son que rend le génie. Planant au-dessus des rancunes, des rivalités de personnes, Swinburne va d'instinct au filon d'or, découvre ce qu'il y a de meilleur en des talents aussi différents du sien que ceux de Browning, Tennyson ou Matthew Arnold.

Mais quand il parle de Victor Hugo, il ne pèse plus, ne choisit plus, il « admire tout comme un brute ».

Quel sera l'effet d'un si long engouement, de cette assidue fréquentation de l'œuvre hugoësque ? La poésie de Swinburne va-t-elle s'en ressentir ? Peut-on en suivre la trace, en saisir le reflet dans ses vers ?

Si l'on considère à vol d'oiseau les deux œuvres, on y découvre d'abord un air de famille, des parties qui, d'un édifice à l'autre, s'équilibrent ou se font pendant : poèmes sur la mer, poèmes sur l'enfance, odes et satires politiques, drames oratoires, moins viables que l'œuvre lyrique.

En rapprochant cette impression d'ensemble de la passion bien connue de Swinburne pour Hugo, l'on ne se compromettait guère en le traitant comme « un disciple »... la critique superficielle n'y a point manqué.

Mais quand on relit tranquillement, impartialement, l'œuvre des deux poètes, on voit peu à peu se distendre leurs liens apparents pour aboutir à cette conclusion paradoxale que l'influence intime, profonde, réelle de Hugo sur Swinburne fut relativement insignifiante.

Apparentés par une localisation de leur génie, les deux homme se différencient nettement par le caractère.

Victor Hugo s'affirme sans cesse. Il s'oppose à la Nature par une continuelle antithèse. Il converse avec la mer, avec les champs, avec les bois, — en sorte qu'il y a toujours, dans ses *Contemplations,* deux personnages.

Swinburne projette sa personnalité, la sublime et la quintessencie dans l'ardeur qui le brûle, dans l'amour de ce qu'il décrit ou chante. Il se donne tout entier dans son œuvre, et ne se nomme jamais. L'amour proprement dit ne prend guère chez lui plus de place que chez l'auteur d'*Olympio* : mais il est le poète des amitiés viriles et son cœur est riche en « amour intellectuel », en « adoration de toute grandeur et de toute beauté ».

Victor Hugo pontifie, Swinburne s'abandonne. Devant le

sourire du matin, devant la marée printanière des aubépines en fleurs, il conserve jusque dans ses vieux jours l'extase ravie, l'allégresse enfantine.

Toujours on retrouve en lui quelque chose du blond adolescent de Bell Scott avec sa « puissance illimitée d'enthousiasme ». Ce briseur d'idole eut, au fond, la bosse de la vénération. N'est-ce pas lui qui, au banquet de Robert Browning, s'asseyait, en signe de déférence aux pieds du maître, sur un tabouret ?

L'on ne conçoit pas Victor Hugo passant une partie de sa vie à louer d'autres poètes. Il inclinait plutôt à mépriser chez d'autres les dons qui lui manquaient.

Swinburne essaiera de suivre le maître mais non de l'imiter, car « on n'imite Victor Hugo qu'en ne l'imitant pas », sa note particulière est impossible à saisir, nul ne s'y trompe et nul ne saurait la répéter : *No one can mistake and no one can mimic it*. En fait, on ne voit pas qu'il ait jamais essayé de « mimer » Victor Hugo, ni dans ces moyens d'expression qui tiennent au génie d'une langue, ni dans ce procédé plus général et plus contagieux, l'antithèse qui se communique visiblement au style de certains disciples français comme Paul de Saint-Victor.

La prose de Victor Hugo se coupe en phrases indépendantes, comme des gestes larges et libres. Chez Swinburne, au contraire, la phrase est d'une ampleur inouïe, d'une force et d'un calibre qui suffisent à tout ce qu'y verse la passion de l'écrivain.

Dans ses vers, on trouvera des procédés, l'amplification, l'énumération rhapsodique, mais non pas ce feu tournant, ce jet continu de lumière et d'ombre que projette l'antithèse de Hugo. Chez Swinburne, l'antithèse est dans les sons, plutôt que dans l'image ; — non pas inhérente à l'optique du poète mais subordonnée toujours a des répétitions de mots, — soit que le poète s'attarde aux impressions poignantes, soit qu'il cède au désir d'augmenter le volume, de corser la sonorité d'un vers.

Swinburne est trop subjectif et pas assez observateur, il ne s'oppose pas assez franchement aux choses pour les opposer entre elles et se plaire à ce jeu de contrastes.

C'est par l'antithèse que Victor Hugo, dans son *Théâtre en*

Liberté, dans ses diatribes contre les pédants et les cuistres *(A propos d'Horace),* parvient au comique, à la bouffonnerie lyrique.

Swinburne se distingue de la plupart des poètes anglais, (y compris Shelley qui écrivit du moins *Peter Bell II* et *Swellfoot Tyrant*), par son peu d'humour. On trouvera bien chez lui ça et là, dans les articles en prose, une boutade, un accès de gaîté, quelque massive plaisanterie, mais presque jamais, dans ses vers, le rire ou le sourire poétiques.

Il a écrit d'amusantes parodies, chefs-d'œuvre du pastiche, qui s'expliquent par la finesse de son ouïe, par un talent d'imitation pareil à celui de l'acteur ; mais ces productions demeurent, pour ainsi dire, en marge de son œuvre, elles appartiennent à sa vie privée, nous n'avons guère le droit d'en tenir compte.

Le manque de fantaisies comique, l'effacement de la personnalité distinguent des satires politiques telles que les sonnets *Dirœ* des *Châtiments,* dont ils sont visiblement inspirés.

Les poèmes politiques nous offrent un trait nouveau de cet air de famille que je signalais dans l'œuvre des deux poètes. Swinburne est hypnotisé par la carrière de Hugo. Il se trouve sans cesse ramené dans son orbite, attiré, guidé comme par un phare. Il le suit à distance et comme Dante se retournerait sur Virgile, cherche des yeux son approbation. Influence morale plutôt que littéraire ; imitation qui s'applique aux desseins plutôt qu'à la manière et fait de Swinburne un émule, mais non pas un élève.

Au lieu d'étendre la démonstration à tous les cas analogues, je m'arrêterai de préférence au champ d'observation qui m'a paru le plus fructueux.

En effet trois poètes au xixe siècle, Henri Heine, Victor Hugo, Swinburne achèvent d'annexer à la poésie l'empire illimité de la mer.

A cette conquête chacun apporte son talent particulier, les ressources de son génie.

Victor Hugo, devant la mer, fut surtout le contemplateur et le peintre. Heine, le sorcier qui, d'un coup de baguette, suspend aux flots mouvants les palais de sa rêverie. Swinburne fut tout cela, mais autre chose encore.

Comme Heine, il a senti le prestige de l'horizon marin, la féerie des lointains mystiques, la douceur des souvenirs qui s'éveillent avec le vent du soir :

« Du fond du lointain sauvage, occident doré où la mer n'a plus de rivages, pleine du soleil couchant et triste, si elle est triste, du trop plein de sa joie, comme un vent qui se lève en automne, soufflant du pays des histoires, soufflant avec un parfum de chansons et de contes aimés depuis l'enfance, soufflants des caps du passé d'outre-mer jusqu'aux baies du présent, rempli d'une ombre de son, comme du battement de pieds invisibles, bien loin vers les sables et détroits du futur, par des chemins plaisants ou rudes, est-ce ici que les ailes du vent battent, est-ce ici, près de moi, ô ma douce ? »

Les flots bleus qui sanglotent au pied des rocs d'argent lui rapelleront Sapho, — pensée poignante et cruelle :

« Comme les blancs fiévreux membres perdus de Sapho la Lesbienne, dispersés dans l'écume où nagent les algues, nageaient déjetés sur les flots ;

« Mon cœur nage aveuglément dans une mer qui m'étourdit, il flotte ça et là et recueille au vent et sous le vent des lamentations et du deuil et du chagrin ;

« Comme Victor Hugo, Swinburne a peint l'océan dans son infinie variété. C'est tantôt la mer saphique, céruléenne qu'il avait vue souvent du rivage de Wight ;

« Lorsque la force de l'Eté règne en plein sur la mer, lorsque les jours qui la subjuguent, la remplissent de la seule joie d'exister, d'un royal enchantement, d'un charme qui ne la rend pas libre : mais heure après heure, comme une esclave, elle demeure enchaînée sous les fleurs et joyeuse de ses chaînes, et ses coursiers bruyants ne se mordent pas, ne remuent pas une boucle de leurs épaisses crinières blanches... »

(*Off Shore.*)

Tantôt, c'est la mer triste et glauque, dans un paysage de sables et de lagunes :

« Les dunes basses penchent vers la mer ; le ruisseau, une tremblante veine détachée même sans pouls, rapide et vivace et muet comme un rêve, se creuse sa route, fatigué du soleil et de la pluie. »

Mais s'il peint la mer, Swinburne la voit autrement que Victor Hugo, la rend par des moyens différents. Sans doute on trouvera ça et là des analogies, des réminiscences peut-être, comme cette image des vagues et de l'écume :

> . . . . the sweet free flocks
> Unshepherded, uncompassed, uncontrolled
> The fleeces of the flocks that know no fold
>
> (*Tristram*, p. 87.)

qui nous rémémore

> La laine des moutons sinistres de la mer.

Ces rapprochements n'empêchent pas de reconnaître en Swinburne et en Victor Hugo des tempéraments et des arts distincts.

Le poète anglais est essentiellement lyrique. Sa contemplation, presque toujours, manque de calme, de sang-froid. Son cœur s'élance au devant des vagues, retombe avec l'écume, rejaillit avec l'embrun. La vie des flots passe dans ses fibres, Il rend son émotion, les mouvements de son cœur et peint avec le rythme plutôt que par l'image. Ainsi naissent ces vers immenses, houleux, vallonnés, dont il semble que nous voyions comme des dos de lames, courir les syllabes dans un mouvement de poursuite éternelle et de chaîne sans fin qui déferle avec un bruit de cataracte :

> The sea is awake, and the sound of the song of the joy of her waking [is rolled
> From afar to the star that recedes, from anear to the wastes of the [wild wide shore.

Il peint par le rythme : bercement des ïambes, assaut tumultueux des anapestes ; par l'allitération qui est son secret, la corde spéciale de sa lyre qui lui assure une place absolument unique parmi les artistes du vers anglais : l'allitération constante et jamais indiscrète, qui se résout dans l'harmonie du vers et n'a rien de ce bruit de grelots qu'elle produit chez les poètes médiocres.

Ajoutez le mouvement de la période, le flux et le reflux de la phrase qui s'arrrête et repart, s'allonge d'une phrase nouvelle qui s'étend par-dessus les premières, imitant la succes-

sion des nappes de la marée montante; enfin, pour aboutir à cet effet d'un mouvement toujours interrompu, sans cesse continué, les rythmes de la syntaxe, les accumulations de compléments surajoutés qui donne au vers une ampleur prodigieuse :

...and the sound *of* the song *of* the joy *of* her waking is rolled

ou encore :

Nought beyond these coiling clouds *that* melt *like* fume *of* shrines *that* [steam
Breaks or stays the strength of waters till they pass our bounds of [dream.

Par ces procédés originaux, Swinburne s'écarte non seulement de Victor Hugo, mais de tous les poètes modernes. Inconsciemment il se rapproche des vieux poètes anglo-saxons qui dans leurs barques de cuir chantaient les exploits de Boewulf, tueur de monstres, pilote et nageur.

Ce n'est pas seulement par la forme, par quelques-uns de ses moyens d'expression, que Swinburne ressemble aux anciens bardes, c'est aussi par le sentiment qui l'inspire : ce moderne, ce raffiné, cet esthète qu'on appelle un « décadent » montre en son amour de l'eau salée l'âpreté, l'énergie, la violence d'un primitif qui se sentirait l'âme encore nue, voisine des éléments. Très sincèrement, il se croit l'enfant des vagues.

Pour Victor Hugo, au contraire, la mer est l'ennemie de l'homme, un monstre échevelé qui tord les grands mâts, sape le flanc des navires. Swinburne la voit nue, solitaire, dépeuplée. La vie du matelot, du pêcheur de la côte, le laisse indifférent. C'est pour échapper à l'humanité qu'il se tourne vers l'océan. Sa force dévastatrice lui apparaît non pas en conflit avec des vies individuelles, mais avec la terre ferme, avec la vie de l'univers.

La mer devient le symbole de la mort qui adoucit, apaise et oblitère. C'est avec le cri d'une passion sincère qu'il tend les bras vers ses « tombes innombrables », et les supplie de le reprendre, en ces vers magnifiques d'un de ses meilleurs poèmes, le *Triomphe du Temps :*

« Je retournerai vers la douce mère grande, la mère et

l'amante des hommes, la mer. Je descendrai en elle, moi et personne d'autre. Je m'enlacerai à elle, la baiserai et la mêlerai avec moi...

« O ma belle mère à la ceinture verte... Sauve-moi, cache-moi dans toutes tes vagues, trouve-moi une tombe parmi tes milliers de tombes, ces pures, froides et populeuses tombes qui sont les tiennes, et qu'aucune main ne creusa, dans un monde sans souillure...

« Je dormirai et me balancerai avec les vaisseaux balancés dans le flux ; je changerai comme changent les vents ; mes lèvres fêteront l'écume de tes lèvres, je me dresserai quand tu te dresses, avec toi je retomberai. »

Ce qu'il y a de nouveau chez Swinburne mis en regard de Heine ou de Victor Hugo, c'est un sentiment de la mer plus intime et plus violent, plus assimilable à la passion physique.

Il s'abandonne avec l'ardeur d'un amant : « Mes lèvres fêteront l'écume de tes lèvres... tes doux et durs baisers sont durs comme le vin, tes larges embrassements âpres comme la douleur. »

La mer est son premier et son dernier amour. Et cet amour est antérieur à toute littérature. Il est dans le sang, il fait partie de la constitution physique du poète.

C'est Jersey, c'est l'exil qui enseigne à Hugo la beauté de l'océan. C'est un séjour aux plages du Nord qui la révèle à Heine âgé de vingt-six ans. Mais « le sel de la mer », nous dit Swinburne, « a dû s'infiltrer dans mes veines avant ma naissance ».

Ainsi prédisposé, Swinburne allait doter la poésie d'un motif inédit, l'ivresse du nageur ; je ne connais personne en littérature qui pût nous donner ce tableau de Tristram se baignant dans la mer au soleil levant :

« Et Tristram avec le premier vent pâle et la première lueur s'éveilla, avant que le soleil n'eût fait ses sommations : et son oreille surprit l'appel de la mer qui rendit son cœur attentif à la rumeur des eaux qui s'éveillent. Car jusqu'à l'aube, la mer fut silencieuse comme une prairie des montagnes, quand le vent ne parle pas, et que les pins sont muets, et que l'été prend sa pleine mesure d'une vie plus douce que le sommeil. Mais avant que le jour se levât, que le premier rayon eût frappé la baie environnante, debout sauta la force de l'aurore sombre,

et saisit dans ses vastes ailes les eaux qui frissonnaient, les lança toutes ensemble en une masse, et jeta la pleine mer à la côte, avec un grand cri joyeux poussé de la poitrine du Matin. Et avec un plaisir qui se donne de toute son âme, avec une passion parfaite, comme un adolescent qui s'élance léger pour se battre avec les flots, — de pur contentement et de large extase, bondit la vaillance de Tristram et son âme se pâma d'un bonheur intime et se remplit, comme une joie d'enfant, de l'heure qui faisait fleurir son esprit et l'univers...

« Et son âme but les délices innombrables que la terre aspire avec l'aurore, et le libre amour sans limites qui soulève la mer en émoi lorsque sur son sein radieux découvert, comme une fiancée elle prend le jeune soleil rayonnant d'orgueil, et l'accueille à sa place avec transport. Et le cœur tremblait de joie chez l'homme dont la part en cette vie n'était pas la moindre et son âme était ravie par-dessus l'humanité vulgaire et, pénétrée de l'amour de toutes choses, émue de l'allégresse de se mêler au ciel, à la terre céleste, à l'eau claire et vivante...

« Ce ne fut pas long : avec un cri d'amour qui retentit comme d'une trompette à bouche d'or, il s'élança, tel un enfant vers le sein de la mère où sa tête va se poser, vers le sein de la forte mer que nul ne peut ceindre, nul mesurer. Et son cœur eut une acclamation qui défendit à ses lèvres de s'entr'ouvrir et triompha silencieusement en lui-même. Aucune voix humaine, aucun chant, aucun son de clairons vainqueurs ne diront la gloire qui remplit de sa flamme le corps et l'esprit qui ont leur plein désir, et muets, plus libres que les oiseaux ou les rêves, soumettent à leur gré la mer bondissante. Et vers l'écume il s'incline et rieur jette en avant, lance comme un bateau son corps à l'assaut des vagues et contre la marée rame vigoureusement, avec des bras amoureux, élargis pour étreindre et pour accueillir sur ses lèvres l'âpre doux baiser d'une seconde que donne la lèvre des vagues, un moment recourbée et plus pure que le premier jour du monde. Autour de lui toute la brillante mer agitée, frémissante s'allumait comme si le monde eût été avec lui touché d'une exultation de désir ; et la vie qui l'animait semblait tendre, comme la vie de la mer, vers le soleil ; et toujours l'ivresse croissait en lui avec une volonté plus vive, — plus sereine, plus forte et plus complète, comme une flamme qui jaillit et se répand, jusqu'à ce que chacun de ses membres satisfaits devint une note de joie dans le chant de la vie, — musique vivante, suave ou perçante, comme le sommeil ou comme le combat ; jusqu'à ce que le doux changement qui donne au sens l'assurance d'une profondeur plus profonde et d'une pureté plus pure, l'enveloppa et le berça d'une fraîcheur plus limpide et que toute la verte surface clapotante devint un royal or, — de lui jusqu'au lointain bord du soleil levant. Et, comme le soleil, son cœur se réjouit et tressaillit d'une flamme de bonheur plus large et sa vie ne semblait plus une vie terrestre mais la vie embrasée d'une naissance ardente et la passion d'un fils nouvellement engendré entre la mer vivante et le vivant soleil. »

Il fallait citer au long ce passage dont l'ampleur même est

caractéristique. Quand ce motif s'empare de Swinburne, il ne tarit plus.

Victor Hugo voit, Swinburne entend et vibre.

Lorsque, penché sur l'oreiller des vagues, le poète ausculte l'infini Mystère, lorsqu'il sent, contre son cœur, avec la fraîcheur de l'onde, le battement d'une Présence invisible, nous aussi, soulevés sur l'aile du rythme, nous goûtons, ne fût-ce qu'un instant, ne fût-ce que la durée d'une vague, l'extase de n'être « qu'un flot de la mer infinie, un son dans le chant infini ». Par la grâce du rythme, il arrive à la vision transcendante, à la divination métaphysique. L'Absolu ne se manifeste pour lui que sous les espèces du Nombre ou de la Musique. Son Dieu *se chante*... et la fonction sacrée du poète est de vibrer parfois d'accord avec ce chant. Sa vertu souveraine est le rythme, et Swinburne salue dans la mer la source éternelle de ce don divin.

On a vu que le sentiment de la mer offre chez Swinburne tous les signes d'un instinct primitif : n'est-il pas singulier qu'après avoir, comme Hugo, chanté la mer, il célèbre comme lui les petits enfants ?

C'est tout un champ qui fleurit assez tard dans son œuvre. Les grâces de l'enfant, les perles de son rire, les roses potelées de sa chair, la lueur d'aube qui transparaît sous sa paupière endormie l'emplissent d'un ravissement nouveau.

Un encouragement, un stimulant du même genre, l'ambition de ne pas se montrer indigne d'un modèle qu'on n'espère pas, du reste, égaler, se manifeste dans les drames.

Ce n'est pas au hasard et sans une juste fierté que Swinburne dédie à l'auteur de *Ruy Blas* et de *Cromwell* son plus puissant effort dramatique, la tragédie *Bothwell*.

Ce qui, dans le Théâtre, séduisit Swinburne comme Hugo, ce fut moins de faire vivre, sentir, aimer, souffrir des personnages que de les faire parler.. *Bothwell* est, littéralement, le plus grand drame qui existe en anglais : une harangue de John Knox y occupe treize pages. *Cromwell* devient bref en comparaison !

Notons une différence entre les deux pièces : tandis que Victor Hugo maltraite l'histoire, Swinburne prépare ses improvisations par de minutieuses recherches : *Bothwell* est

un monument d'érudition, d'exactitude historique en même temps qu'un chef-d'œuvre de grandiloquence.

Enfin, si l'on reproche aux héros du théâtre hugoësque de parler pour le public, d'exister moins pour eux-mêmes « qu'au nom d'une thèse au sujet de laquelle on veut enseigner, moraliser le spectateur », ceux de Swinburne ont le défaut de parler tout seuls, de parler pour eux-mêmes, sans demander qu'on les écoute ; moins voulus, moins artificiels, ils ne sont guère plus dramatiques. Ici, comme partout ailleurs chez les deux poètes que nous avons comparés, nous rencontrons cet élément irréductible qui échappe à nos équations : l'intensité du lyrisme swinburnien.

II

Après Victor Hugo, le poète français que Swinburne a le mieux aimé, le mieux compris, c'est Baudelaire.

Ce n'est plus un dieu qui l'aveugle de ses rayons, mais un frère aîné dont le long regard le charme et le poursuit. Il sait parler de lui sans qu'aussitôt les fumées de l'enthousiasme offusquent sa vue, troublent son jugement. Le *Spectator*, où il fit ses premières armes littéraires, publiait, dès le 6 septembre 1862, un article de lui sur les *Fleurs du Mal*. Ce premier contact ne nous montre pas Swinburne sous l'impression d'un coup de foudre. Son étude est celle d'un esthète qui, trouvant un artiste selon son cœur, loue la perfection de son travail, sans s'occuper de ce que l'ouvrage peut avoir de maladif ou d'anormal. Il discute, raisonne, s'appuie sur des citations précises. Il reconnaît ce qu'il y a de nouveau, de subtil et de rare dans la poésie baudelairienne : « Le travail de l'artiste rend tout sujet admirable et respectable... Il lui a plu de s'attarder à des sujets tristes ou étranges : la satiété de la peine, l'amertume de la joie, les plaisirs pervers et les chagrins fantasques de créatures d'exception. Son livre a la sombre et languide beauté d'un temps lourd et menaçant, on y respire des senteurs dangereuses, une atmosphère surchauffée... » : *it has the languid lurid beauty of close and threatening weather*.

Dès 1862, Swinburne avait donc étudié, commenté Bau-

delaire? Quel sera l'effet de ses lectures? Distinguons entre la sympathie pour l'homme et l'admiration pour l'œuvre.

Swinburne conserve avec orgueil une brochure dédiée qu'il reçut un jour de Baudelaire. Les rapports personnels des deux poètes se bornèrent à ces genres d'hommages. Mais en dehors de toutes relations, de toute correspondance suivies, Swinburne se sentait attiré par ce frère méconnu qui fut, selon lui, par des chemins étranges, un rêveur, un chercheur affamé d'idéal.

A la mort de Baudelaire, sa fraternelle sympathie nous valut le plus mélodieux des pleurs, l'élégie *Ave atque Vale* qu'il faudra citer désormais à côté du *Lycidas* de Milton, de l'*Adonaïs* de Shelley.

On n'analyse pas, on ne traduit pas un poème, où se dépose et se cristallise l'émanation d'un moment unique, incomparable d'émotion; l'on ne rend pas l'accent, le parfum, la lueur élyséenne qui flotte autour des vers.

Pour trouver le ton de son chant funèbre, l'auteur n'eut qu'à songer à cet accord du poète défunt:

Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs,
Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs...

Alors, avec des fleurs qu'aimait Baudelaire, « fleurs ardentes, à demi-fanées, pâles de chaleur et pleines de l'Été amer », avec de l'encens et des aromates, avec ses larmes et avec ses regrets, il composa l'offrande et la libation qui brûlent éternellement au sein de la littérature anglaise, comme au pied d'une idole étrangère:

Shall I strew rose or rue or laurel,
Brother, on this that was the veil of thee?
Or quiet sea-flower moulded by the sea,
Or simplest growth of meadow-sweet or sorrel,
Such as the summer-sleepy Dryads weave,
Waked up by snow-soft sudden rains at eve?
Or wilt thou rather, as on earth before,
Half-faded fiery blossoms, pale with heat
And full of bitter summer . . . . .
. . . .

L'influence de l'œuvre elle-même eut des résultats diffé-

rents si, comme je le pense, il faut lui attribuer, en partie du moins, le mauvais renom de Swinburne auprès de ses compatriotes. Cette influence me paraît s'exercer sur certains *Poèmes et Ballades* qu'on pourrait appeler les « fleurs du mal » de Swinburne.

Ce n'est pas le moment de raconter en détail un scandale de lettres qui intéresse moins la psychologie du poète que la « mentalité » du public britannique. L'incident prouva deux choses : d'abord, qu'on lit plus de vers en Angleterre que chez nous, d'où résulte que la clameur est plus grande, quand éclatent les inévitables conflits entre l'art et la morale bourgeoise ; secondement, qu'il y a peu de personnes en ce pays, même parmi les poètes, les critiques de profession, qui soient capables d'accepter, de tolérer, de respecter un artiste, capables de l'écouter jusqu'au bout, sans se récrier au premier mot qui choque, sans le traiter comme un serviteur, qu'on remercie dès qu'il ne satisfait pas les goûts, les préjugés, les habitudes... Le jeune poète qu'on venait de porter aux nues pour *Atalanta in Calydon* fut abandonné, du jour au lendemain, après les *Poèmes et Ballades*. Il avait « offensé » le public, et le public lui tourna le dos, croyant, naïvement, le punir de sa témérité.

Depuis Byron on n'avait ouï de pareilles inconvenances ni, depuis Shelley, de pareils blasphèmes. Et de même que Southey attaqua jadis en Byron l' « école satanique », on vit un poète, épousant les clameurs de la foule, impliquer Swinburne et Rossetti dans une diatribe contre « l'école sensuelle », *the Fleshy School of Poetry*. On vit l'éditeur Moxon, le même qui avait été condamné jadis pour la publication du *Queen Mab* de Shelley, saisi d'épouvante, abandonner brusquement l'édition des *Poèmes et Ballades*, — aussitôt reprise par Chatto et Windus, qui n'ont pas jugé nécessaire d'ailleurs d'y retrancher une seule pièce, une seule strophe, un seul vers.

Aucune justification de ces poèmes ne vaudra celle que le poète en a donnée lui-même dans la brochure intitulée *Notes on Poems and Reviews*. L'étonnement de l'auteur disait hautement le caractère involontaire de son attentat. Lorsque Byron brava l'hypocrisie du *cant*, il était excité par l'attrait du scandale ; son « immoralité » fut celle d'un moraliste

conscient d'un but à atteindre. Swinburne avait péché dans toute l'ignorance du poète qui ne s'oriente pas d'après les goûts du public, mais uniquement d'après un idéal personnel. Le désaccord qui survenait entre lui et ses lecteurs prouve quels abîmes se creusent entre la sphère habituelle de quelques esprits d'élite et la région moyenne où vivent leurs contemporains. L'immoralité d'une œuvre est chose aussi relative que l'obscurité, qu'on reprocha tour à tour à Wordsworth, Shelley, Browning.

Les lecteurs étaient tombés en arrêt devant certains titres : *Hermaphrodite, Laus Veneris,* et ne virent plus autre chose ; ils se fâchèrent devant certains tableaux de *Dolores* ou d'*Anactoria,* sans essayer de comprendre, sans observer qu'après la peinture sensuelle vient un passage différent, tragique et sombre, qui donne au premier sa valeur dans l'ensemble, à peu près comme Wagner dans son *Tannhäuser,* exprime tour à tour les orgies du Venusberg, les « orages de la passion » et l'accalmie de la pénitence.

Le serpent qui se glisse dans l'érotisme des deux poètes, c'est l'idée chère à Baudelaire, que la volupté et la cruauté se touchent « comme l'extrême chaud et l'extrême froid », l'image de la morsure qui accompagne les caresses.

Les lèvres chez Swinburne sont « des serpents » toujours prêts à darder leur piqûre et sans doute il n'y a là, le plus souvent, qu'un souci d'art plastique, la recherche d'un effet de couleur auquel nous devons quelques vers savoureux :

« Dort-elle ou veille-t-elle ? car son col, baisé de trop près. porte encore une tache pourprée, où le sang meurtri palpite et s'efface ; douce, et mordue doucement, plus belle pour une tache » *(Laus Veneris).*

« Mes bras sont serrés autour de ta tête, mes lèvres fiévreuses sur ta face, et là où mon baiser s'est nourri, ton sang comme une fleur rouge tressaille, à l'endroit baisé » *(Fragoletta).*

Mais ailleurs, c'est bien l'obsession de la Vénus cruelle, une tendance inquiétante à mêler,

> l'écume du plaisir aux larmes des tourments

qui se glisse, dans *Faustine, Dolores, Satia te Sanguine*

comme dans le *Martyre*, la *Fontaine de Sang* et d'autres *Fleurs du Mal*.

Dans le *Poison* de Baudelaire, qui est un éloge du vin et de l'opium, on lit ces vers d'un goût douteux :

Tout cela ne vaut pas le terrible prodige
De ta salive qui mord
Qui plonge dans l'oubli mon âme sans remords...

Et ailleurs :

Comme un flot grossi par la fonte
Des glaciers grondants
Quand l'eau de ta bouche remonte
Au bord de tes dents,
Je crois boire un vin de Bohême
Amer et vainqueur
Un ciel liquide qui parsème
D'étoiles mon cœur.

Comparez les vers suivants de *Dolores*, un échantillon de mauvais Swinburne :

« Par les dents affamées qui ont frappé, à travers les baisers qui éclosent et fleurissent, par les lèvres entrelacées jusqu'à ce que l'écume ait un goût de sang... »

« Tout à toi le nouveau vin du désir, le fruit de quatre lèvres qui se collèrent, jusqu'à ce que les cheveux et les paupières prissent feu ; l'écume d'une langue serpentine, la bave du serpent du plaisir, plus salée que l'écume de la mer, maintenant avait un goût de flamme, maintenant était comme du vin tiré pour moi. »

Enfin, chez Baudelaire, des souvenirs d'éducation catholique, l'habitude une fois prise d'associer à la jouissance l'idée du péché, ramènent constamment, dans la peinture du crime et de la débauche, un vocabulaire consacré par le culte et par la prière. Peut-être y a-t-il un écho de cette manière dans le *Dolores* de Swinburne, cet hymne à la luxure idéale, « Notre-Dame de Peine », ou « Notre-Dame des Sept Douleurs », qu'il faut placer non pas dans la bouche du poète, mais d'un héros imaginaire, nouveau Tannhäuser, sujet du « monodrame », que forment ces trois poèmes : *Dolores, le Jardin de Proserpine, Hesperia* :

« Les prêtres donnent sept douleurs à leur vierge, mais

tes péchés qui sont soixante-dix fois sept, sept âges ne suffiraient pas à t'en purifier... »

Comparez ces vers à l' « Ex-Voto dans le goût espagnol » des *Fleurs du Mal*:

> Enfin pour compléter ton rôle de Marie,
> Et pour mêler l'amour avec la barbarie,
> Volupté noire! des sept Péchés capitaux,
> Bourreau plein de remords, je ferai sept couteaux
> Bien affilés, et, comme un jongleur insensible,
> Prenant le plus profond de ton amour pour cible,
> Je les planterai tous dans ton cœur pantelant,
> Dans ton cœur sanglotant, dans ton cœur ruisselant!

Mais ne forçons pas ce parallèle et gardons-nous des rapprochements superficiels.

Baudelaire sonde, scrute et dissèque. Ce regard aigu, ce nez sensuel et flaireur, ces lèvres larges et minces qui semblent ruminer le sel de saveurs inédites indiquent l'analyste, le fureteur, l'amateur d'expériences. Les aptitudes scientifiques de ce poète se révèlent dans sa critique, si admirablement solide, précise et documentée. Songez à la critique extatique de Swinburne, à sa physionomie si différente : front génial et démesuré, regard absent, bouche faible, un peu fuyante...

En poésie, Baudelaire fut un apôtre de la modernité. Le terreau sur lequel poussent les *Fleurs du Mal,* c'est la grande ville contemporaine, Paris, ses hôpitaux, ses boudoirs et ses bouges.

Rien de plus contraire à l'esthétique des *Poèmes et Ballades*. Dès les premières lignes on est emporté dans une atmosphère idéale, dans un monde à part qui modifie le cours habituel des associations d'idées. Les tableaux qui chez Baudelaire, dans le cadre étroit du sonnet, se détachent avec le mordant d'une eau-forte, s'estompent et reculent dans un vague lointain, en passant par les moules plus souples de Swinburne. Ses femmes ne sont pas des courtisanes, mais des symboles et pour ainsi dire des mythes. Dolores devient l'incarnation grandiose de la Luxure qui « tisse un excessif plaisir par une extrême douleur » ; Faustine, un type éternel que le poète suit à travers les âges : à tout moment il s'échappe dans l'universel et dans l'abstrait ; je me demande

même s'il était possible de traiter d'une façon plus noble des sujets « impurs ».

Le sensualisme est dans la forme plutôt que dans l'idée. Comme Rossetti, Swinburne inaugurait un nouveau style naguère préparé par Keats, qui rapproche la poésie des arts plastiques; un style plus nerveux, plus intense, plus chargé de sensations, qui décompose l'émotion, la ramène à ses racines physiologiques pour la faire ensuite refleurir dans l'âme du spectateur. Ce style nous surprend dès la première page des *Poèmes*. On y voit une dame « vêtue comme l'Été, de douces heures, *clothed like summer, with sweet hours,* dont la beauté, fervente comme une ardente lune, faisait brûler et défaillir le sang comme une flamme sous la pluie ».

Lisez la suite et vous verrez que la sensation n'est ici qu'un instrument, un clavier au service d'une pensée abstraite. Cette Vénus, malgré la chaude vie dont palpite sa chair, exprime une vision de penseur et d'historien, c'est « la Beauté devenue diabolique en des temps qui ne peuvent plus la concevoir comme divine... » Considérer Swinburne et Rossetti comme des poètes charnels n'est pas plus exact à mon avis que d'en faire de purs mystiques.

Swinburne a traité ces poèmes de « péchés de jeunesses ».

Loin de chercher une excuse aux pièces mal famées du poète, je crois qu'elles marquent, dans l'histoire du lyrisme anglais, une crise indispensable et salutaire.

Depuis quarante ans, le public reposait mollement bercé du sommeil de l'Idylle. On n'entendait plus qu'une musique en sourdine. Le Parnasse anglais devenait un parc aux allées bien tenues, aux pelouses irréprochables, où l'on tolère çà et là, tout au plus, quelque haie d'aubépine; les passions semblaient inoffensives comme des daims apprivoisés. Jardinier en chef de l'école idyllique, Tennyson avait su, sans effort et sans hypocrisie, réprimer en lui-même tout instinct, tout désir, toute velléité qui ne fût pas au diapason de son auditoire. En caressant sa lyre, il exprimait avec un merveilleux doigté les sentiments de l'Angleterre moyenne, les revêtait d'une telle harmonie, d'un tel charme de diction qu'on ne voyait plus ce qu'ils ont de conventionnel et d'étriqué. Son titre de

lauréat lui allait à merveille ; il incarnait le type du « parfait gentleman » avec tant de grâce modeste et fière qu'on ne s'apercevait plus de ce que ce type a de provincial et de mesquin. Tennyson représentait l'Anglais domestique, l'Anglais en temps de paix, comme Rudyard Kipling représenta depuis l'Anglais en temps de guerre. Certes, il est glorieux, pour une société bourgeoise, d'avoir produit un Tennyson ; mais il n'est pas moins glorieux pour l'individualisme anglais d'avoir fait surgir au bon moment un poète qui élargit cet idéal, bouscula cette moralité confortable, secoua le joug d'une si douce habitude, ramena dans la poésie le cri, la révolte, le blasphème, le fond trouble des passions, mais en même temps les aspirations les plus hautes et les rêves les plus surhumains ; un poète aux vastes sympathies, que son patriotisme n'empêcha pas de s'intéresser aux batailles politiques de France et d'Italie ; qui s'insurge enfin contre les tyrannies morales et ne croit pas que la liberté britannique soit toute la liberté permise à l'homme. Swinburne fut ce poète et si je ne souhaite point que tous les poètes anglais lui ressemblent, j'estime du moins que son intervention brutale fut efficace, en affirmant de nouveau, quarante ans après Byron et Shelley, la liberté de la muse anglaise.

III

Pour démêler tous les fils qui rattachent à la poésie française l'œuvre de Swinburne, il faut tenir compte encore de certaines influences, particulières en ceci qu'elles ne s'exercent pas sur lui seul, mais sur un groupe de poètes appartenant à la dernière génération.

Cette influence collective comprend celles de Théophile Gautier, de Banville et du « Parnasse contemporain » qui eurent pour contre-coup la faveur nouvelle dont jouit Villon, la mode et l'imitation des vieux rythmes français : ballades, rondeaux et villanelles.

Les poésies françaises de Swinburne procèdent plutôt des Parnassiens que de Victor Hugo. Son dernier exploit en cette langue fut le sonnet écrit en 1891 pour la mort de Mélicerte, ou Banville :

La plus douce des voix qui vibraient sous le ciel
Se tait : les rossignols ailés pleurent le frère
Qui s'envole au-dessus de l'âpre et sombre terre,
Ne lui laissant plus voir que l'être essentiel......

L'influence du Parnasse français eut pour effet de remettre en honneur certains rimeurs de la vieille France et certaines formes oubliées, telles que la ballade, importée jadis, au XIVe siècle, par Chaucer, mais négligée dans la suite. Andrew Lang, par ses études et ses fantaisies critiques, fait connaître Banville et De Nerval, publie des contes et des fabliaux, donne en 1872 ses *Ballads ands Lyrics of Old France*. Dobson tressa des villanelles et des triolets. D'autres, comme Oscar Wilde, emboîtèrent le pas. Le poète à la mode fut alors Villon, « découvert » précédemment par D.-G. Rossetti. Il y eut une *Villon Society* pour laquelle John Payne fit en 1878 une traduction complète et littérale des œuvres du vieux poète, lequel passait à tort, d'après une erreur de Banville, pour être l'inventeur de la ballade. Swinburne, en attendant qu'il nous donne son « Livre de Rondeaux » *(A Century of Roundels, 1883)*, se passionne également pour Villon. Il offre au « Prince des faiseurs de Ballades » une ballade modèle, régulièrement construite sur quatre rimes, avec ses trois dizains en décasyllabes, flanqués d'un demi-dizain en forme d'Envoy : morceau charmant, rempli d'humour tendre pour le vieil enfant de Bohême dont le nom passe et repasse comme dans une sonnerie de tambourin.

Villon, our sad bad glad mad brother's name !

Il le traduit avec amour, à la façon d'un peintre d'après nature, chez qui chaque touche répond à une émotion ressentie devant le modèle :

O woman's body found so tender,
Smooth, sweet, so precious in men's eyes,
Must thou too bear such count to render ?
Yes ; or pass quick into the skies.

Pour conclure cette enquête en ses données positives :
L'admiration de Swinburne pour Victor Hugo se mani-

feste par un désir d'émuler le maître français en certaines parties de son œuvre telles que la satire politique, le drame, la poésie de l'enfance, voire même le livre sur *William Shakespeare* ; mais, tout en le suivant de loin, Swinburne reste original et son indépendance ne s'affirme nulle part avec plus d'éclat que dans la poésie de la mer, qui suffirait à la gloire des deux poètes.

Sa sympathie fraternelle pour Baudelaire enrichit le trésor lyrique des Anglais d'un chef-d'œuvre élégiaque, *Ave atque Vale* ; l'influence de l'œuvre elle-même s'aperçoit en quelques-uns des *Poèmes et Ballades* qui valurent à l'auteur sa réputation d'immoralité. On a relevé chez les deux poètes une tendance à peindre des amours sanguinaires, des amours stériles, à mêler à l'érotisme une « terminologie » religieuse.

Enfin les influences de Gautier, de Banville, qui s'exercent en même temps sur d'autres écrivains, fortifient sa conception de l'art pour l'art, et introduisent dans son œuvre de nouveaux moules poétiques, tels que la ballade et le rondeau.

Il resterait à dégager ce que Swinburne doit à la Grèce, à la Bible, aux poètes anglais antérieurs ou contemporains, pour marquer sa place définitive dans l'histoire des littératures.

Sous ces touffes d'une culture adventice apparaîtrait un poète de race, anglais par le génie, sinon par les préjugés ; la première force assurément de l'Angleterre lyrique depuis Shelley, — un Shelley moins éthéré, moins pur, mais raffiné, stylisé par les mouvements préraphaélite et esthétique.

Surtout, dans le chœur des poètes anglais, dans ce concert de voix d'or qui résonne à travers les siècles et qui là-bas tient lieu de toute autre musique, Swinburne se dresserait comme le grand musicien, le chanteur à la voix la plus chaude, la plus riche, la plus souple et la plus vibrante.

Paul de Reul,

Chargé de Cours à l'Université de Bruxelles.

Questions internationales.

Le Mouvement pacifiste en 1904.

Aussi loin qu'on se reporte dans l'histoire des peuples, on ne rencontrera jamais aucune année pendant laquelle se soient accomplis autant d'événements de nature opposée, de nature guerrière ou pacifiste, que pendant l'année 1904.

1903 s'était achevé au lendemain de la conclusion d'un traité d'arbitrage permanent en l'Italie et la France, conçu dans les mêmes termes que le traité signé deux mois auparavant entre la France et la Grande-Bretagne.

Ces deux liens de droit formaient les premières mailles du filet de justice depuis longtemps réclamé par nous. D'autres devaient suivre sans tarder, de tels exemples de sagesse et de prévoyance donnés par trois grandes puissances européennes ne pouvant rester sans imitateurs.

Un traité, analogue aux précédents, fut signé le 2 février 1904 entre l'Italie et la Grande-Bretagne, complétant ainsi le premier réseau de trois puissances reliées deux à deux par des conventions d'arbitrage permanent.

*
* *

A côté de ces négociations d'ordre juridique, d'autres pourparlers internationaux, d'un caractère à la fois politique et militaire, se poursuivaient. Depuis le 28 juillet 1903, les diplomaties russe et japonaise étaient aux prises, chacune d'elles affirmant hebdomadairement à l'autre « *partager avec elle le désir d'écarter des relations entre les deux Empires toute*

cause de mésintelligence future. » Si ce désir eût été réel, il est facile de se convaincre qu'il eût pu être aisément satisfait.

En effet, le 11 décembre 1903, après six mois de négociations, le baron de Rosen, ministre de Russie à Tokio, présentait officiellement au baron Komura, ministre des Affaires extérieures du Japon, les contre-propositions suivantes du gouvernement russe, en réponse aux propositions déjà amendées, formulées par le gouvernement japonais le 30 octobre :

« 1° Engagement mutuel de respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'empire de Corée.

« 2° Reconnaissance par la Russie des intérêts prépondérants du Japon en Corée et du droit pour le Japon d'assister la Corée de ses avis, dans le but d'améliorer l'administration civile.

« 3° Engagement de la part de la Russie de ne pas s'opposer au développement des activités industrielles et commerciales du Japon en Corée, ni à l'adoption de mesures pour la protection de ces intérêts.

« 4° Reconnaissance par la Russie du droit du Japon d'envoyer des troupes en Corée, dans le but mentionné au précédent article, ou dans le but d'étouffer des insurrections ou des désordres susceptibles de créer des complications internationales.

« 5° Engagement mutuel de ne se servir d'aucune partie du territoire coréen pour des buts stratégiques et de n'entreprendre sur le littoral coréen aucuns travaux militaires de nature à menacer la liberté de navigation dans le détroit de Corée.

« 6° Engagement mutuel de considérer le territoire coréen au nord du 39e parallèle comme zone neutre, dans les limites de laquelle ni l'une ni l'autre des parties contractantes n'introduira de troupes.

« 7° Engagement mutuel de ne pas empêcher la jonction des chemins de fer de Corée et de la Chine orientale, lorsque ces chemins de fer seront prolongés jusqu'au Yalou.

« 8° Abrogation de tous accords antérieurs entre la Russie et le Japon au sujet de la Corée. »

Le 21 décembre le baron Komura réduisait les demandes

du Japon à trois amendements portant sur les articles 2, 5 et 6.

Le 6 janvier 1904, le baron de Rosen acceptait le texte ci-après, proposé par le Japon pour l'article 2 :

« Reconnaissance par la Russie des intérêts prépondérants du Japon en Corée, et du droit pour le Japon de donner à la Corée avis et assistance dans le but d'améliorer l'administration de l'empire de Corée. »

Sur l'article 5, il maintenait les mots suivants, refusés par le Japon :

« Engagement mutuel de ne se servir d'aucune partie du territoire de la Corée dans des buts stratégiques. »

Et quant à l'article 6, dont le Japon demandait la suppression pure et simple, le gouvernement russe déclara qu'il regardait comme nécessaire :

« De maintenir l'article 6 concernant une zone neutre, cela dans le but même que le gouvernement impérial japonais a également en vue, c'est-à-dire pour éliminer tout ce qui pourrait conduire à des malatendus dans l'avenir ; une zone semblable, par exemple, existe entre les possessions russes et britanniques, dans l'Asie centrale. »

Et il ajouta :

« Dans le cas où les conditions susmentionnées seraient agréées, le gouvernement impérial serait disposé à comprendre dans l'accord projeté un article de la teneur suivante :

« Reconnaissance par le Japon, de la Mandchourie et de son littoral comme étant en dehors de sa sphère d'intérêts, tandis que la Russie, dans les limites de cette province, ne gênera pas le Japon ni d'autres puissances dans la jouissance des droits et privilèges par eux acquis en vertu de traités existants avec la Chine, à l'exclusion de l'établissement de résidences. »

Le 13 janvier, le Japon réitérait ses demandes relatives aux articles 5 et 6, acceptait la proposition russe concernant la Mandchourie, mais avec les modifications suivantes :

« Engagement de la part de la Russie de respecter l'intégrité territoriale de la Chine en Mandchourie.

« Suppression de l'exclusion de l'établissement de résidences.

« Reconnaissance par la Russie, de la Corée et de son littoral comme étant en dehors de sa sphère d'intérêts.

« Et reconnaissance par le Japon, des intérêts spéciaux de la Russie en Mandchourie et du droit pour la Russie de prendre des mesures nécessaires pour la protection de ses intérêts. »

Le 5 février, à 5 h. 5 du matin, un télégramme de M. Kurino, ambassadeur du Japon, partait de Saint-Pétersbourg pour Tokio, où il était reçu à 5 h. 15 de l'après-midi. Il disait que le 4 février, à 8 heures du soir, le comte Lamsdorff, ministre des Affaires étrangères de Russie, lui avait affirmé que la réponse russe venait d'être envoyée à l'amiral Alexeiff pour être transmise au baron de Rosen :

« La Russie, avait dit le comte Lamsdorff, désirait le principe de l'indépendance et de l'intégrité de la Corée et aussi, nécessairement, le libre passage du détroit de Corée. Bien que la Russie soit disposée à faire toute concession possible, elle ne désire pas voir la Corée utilisée dans des desseins stratégiques contre la Russie et croit utile à la consolidation de bonnes relations avec le Japon d'établir, de commun accord, une région tampon entre les limites d'influence et d'action directes des deux pays en Extrême-Orient. »

Mais le même jour 5 février, à 2 h. 15 de l'après-midi, avant la réception du télégramme que lui avait adressé M. Kurino, le baron Komura télégraphiait à son ambassadeur de remettre au gouvernement russe la communication suivante :

« Le gouvernement de Sa Majesté l'Empereur du Japon regarde l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'Empire de Corée comme essentielles à son propre repos et à sa propre sécurité, et, en conséquence, il ne saurait voir avec indifférence aucune action tendant à rendre la situation de la Corée mal assurée. »

Les rejets successifs des propositions japonaises, les refus successifs de prendre des engagements de respecter l'intégrité territoriale de la Chine en Mandchourie « ont rendu nécessaire pour le gouvernement impérial d'examiner sérieusement quelles mesures de légitimes défense il est obligé de prendre. En présence de délais qui restent inexpliqués et

d'activités militaires et navales qu'il est difficile de concilier avec des desseins entièrement pacifiques... le Gouvernement impérial n'a pas d'autre alternative que de terminer les futiles négociations actuelles...

« Ne trouvant dans ses efforts aucune perspective de s'assurer, de la part du gouvernement russe une adhésion... à toutes propositions susceptibles de rétablir en Extrême-Orient une paix ferme et durable », le Gouvernement japonais rappelait son ambassadeur, son personnel et ses étudiants, et, dans la nuit du 8 au 9 février, commençait la guerre en faisant sauter, avec des mines, les navires de l'escadre russe à Port-Arthur, en bombardant Port-Arthur et en débarquant à Chemulpo.

Cependant la Russie et le Japon étaient liés par les conventions signées à La Haye, le 29 juillet 1899, et notamment par *la Convention pour le règlement pacifique des conflits internationaux*. L'Empereur de Russie avait été l'initiateur de la Conférence pour la paix qui avait adopté ces conventis, et le Japon y avait été représenté par deux de ses plus éminents diplomates, ses ministres à Londres et à Paris, MM. Hayaski et Motono.

Le Japon et la Russie, comme l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, la Chine, le Danemark, l'Espagne, les Etats-Unis, le Mexique, la France, la Grande-Bretagne, la Grèce, l'Italie, le Luxembourg, le Montenegro, les Pays-Bas, la Perse, le Portugal, la Roumanie, la Serbie, la Suède, la Norvège, la Suisse, la Turquie, la Bulgarie, s'étaient déclarés : « animés de la ferme volonté de concourir au maintien de la paix générale, et résolus à favoriser de tous leurs efforts le règlement pacifique des conflits internationaux. »

Ils avaient reconnu : « la solidarité qui unit les membres de la société des nations civilisées » et l'importance « de consacrer dans un accord international les principes d'équité et de droit sur lesquels reposent la sécurité des États et le bien-être des peuples ».

Et, « en vue de prévenir autant que possible le recours à la force dans les rapports entre les États », toutes les puissances dont les noms précèdent avaient convenu, au cas de conflit entre elles, soit de recourir avant d'en appeler aux armes, aux bons offices ou à la médiation d'une ou de plu-

sieurs puissances amies, soit (les États en conflit) de choisir respectivement une puissance à laquelle ils confieraient la mission d'entrer en rapport direct avec la puissance choisie d'autre part, à l'effet de prévenir la rupture des relations pacifiques. Enfin la Convention pacifique de la Haye avait organisé, « dans le but de faciliter le recours immédiat à l'arbitrage pour les différends internationaux qui n'ont pu être réglés par la voie diplomatique, une Cour permanente d'arbitrage, accessible en tous temps » ; et les puissances signataires avaient déclaré « considérer comme un devoir, dans le cas où un conflit aigu menacerait d'éclater entre deux ou plusieurs d'entre elles, de rappeler à celles-ci que la Cour permanente leur est ouverte » ! ! ...

Depuis tantôt dix mois que dure la guerre russo-japonaise, guerre terrible, horriblement meurtrière et presque sans merci, la Convention pacifique de la Haye, souvent rappelée à leurs signataires, n'a — du moins dans le conflit principal — joué aucun rôle.

A qui est imputable cet oubli, profondément regrettable et criminel dans ses conséquences, des engagements internationaux ?

Au Japon, d'abord, puisque c'est lui qui se livra aux premiers actes de guerre, sans user de tous les moyens pacifiques que l'acte final de la Haye mettait à sa disposition, sans, notamment, vouloir se rappeler qu'il est maintenant une règle conventionnelle de procédure qu'on ne peut violer sans en donner de justes motifs, et qui ordonne aux États en litige, lorsqu'ils doivent cesser les négociations directes, de recourir à des négociations indirectes par l'intermédiaire de tierces puissances qu'ils désignent respectivement.

A la Russie ensuite, qui connaissait les armements du Japon puisque ses ministres les signalaient dans leurs pourparlers, et qui n'a jamais réclamé officiellement, pour le cas d'échec des négociations directes, l'emploi de l'un des procédés de règlement amiable prévus à la Convention pacifique de La Haye.

Enfin, à chacun des autres gouvernements signataires de cette convention, au courant des dangers que présentait la situation et coupable de n'avoir — malgré les instances

des amis de la Paix — ni usé du droit d'initiative que lui conférait l'Acte de la Haye, ni rempli le devoir qu'il lui imposait.

Il ressort cependant clairement du résumé complet que nous avons présenté plus haut des prétentions respectives des parties, qu'il existait, à la disposition de tiers qualifiés à cet effet, médiateurs, négociateurs, amiables compositeurs ou arbitres, des moyens aisés à découvrir de concilier ces prétentions, et même de réaliser le vif désir que les parties en cause exprimaient dans leurs notes diplomatiques, d'établir en Extrême-Orient un régime de paix durable, plus durable, certes, que celui instauré par elles depuis dix mois.

Si cette constatation rétrospective des responsabilités paraissait aujourd'hui inutile à quelqu'un de nos lecteurs, nous répondrions qu'elle doit servir à montrer les dangers de l'inertie des citoyens et des gouvernants à réclamer le respect scrupuleux des engagements contractés en vue du maintien de la paix.

Les sentiments qu'inspire depuis ses débuts la guerre russo-japonaise sont de telle nature qu'on voit aujourd'hui les hommes et les journaux jadis les plus éloignés du pacifisme, rechercher à l'infini des combinaisons diverses pour « en finir avec cette chose monstrueuse », pour réaliser « surtout le désir impérieux des peuples de prévenir à jamais de semblables barbaries, et de prendre des mesures universelles qui assurent à la paix un fondement durable ». Si ces hommes et ces journaux sont sincères, combien ne doivent-ils pas regretter leur inertie passée, combien ne doivent-ils pas rendre justice à la clairvoyance des pacifistes ? Hélas ! ils les railleraient plutôt de ce qu'ils ont été impuissants à éviter la guerre !!

Mais peu importent aux pacifistes ces railleries. Quiconque les aide effectivement à accomplir leur tâche est le bienvenu. Et puisque les gouvernements ont convenu par avance que « le droit d'offrir les bons offices ou la médiation appartient aux puissances étrangères au conflit, même pendant le cours des hostilités » : puisque, « le fait de rappeler aux parties en conflit les dispositions de la Convention pacifique de La Haye et le conseil donné, dans l'intérêt supérieur de la paix, de s'adresser à la Cour permanente, ne peuvent être consi-

dérés que comme actes de bons offices », puisque « l'exercice du droit d'offrir les bons offices ou la médiation ne peut jamais être considéré par l'une ou l'autre des parties en litige comme un acte peu amical » ; puisque « en cas de rupture effective des relations pacifiques », les tierces puissances négociatrices et médiatrices que les parties désigneraient respectivement resteraient « chargées de la mission commune de profiter de toute occasion pour rétablir la paix » ; puisque, enfin, toutes ces dispositions, conséquences de la solidarité qui unit les membres de la Société des nations civilisées, sont, par suite, des dispositions d'ordre public au bénéfice desquelles on ne peut renoncer, il est encore utile et il est nécessaire d'unir les efforts de tous, — y compris les railleurs, — pour rappeler sur elles l'attention publique et les faire servir enfin à l'usage auquel elles étaient destinées : à la paix !

*
* *

Les hostilités russo-japonaises allaient-elles arrêter net les négociations engagées en vue de la conclusion de traités d'arbitrage permanent ? L'événement belliqueux allait-il, une fois de plus, être considéré comme la preuve de l'inanité des efforts accomplis en vue de l'organisation de la paix, et rompre une fois encore la trame juridique montée avec tant de peine sur le métier diplomatique ?

On l'annonça de toutes parts. Mais l'erreur des augures pessimistes ne tarda pas à être démontrée.

— Le 26 février 1904, le Gouvernement de la République française, — qui, décidément, se place à la tête du mouvement, — et le Gouvernement de Sa Majesté le roi d'Espagne, conviennent, ainsi que l'avaient fait antérieurement la France, la Grande-Bretagne et l'Italie, que pendant cinq années « les différends d'ordre juridique ou relatifs à l'interprétation des traités existant entre les deux parties contractantes, qui viendraient à se produire entre elles et qui n'auraient pu être réglés per la voie diplomatique, seront soumis à la Cour permanente d'arbitrage établie par la convention du 29 juillet 1899 à La Haye, à la condition toutefois qu'ils ne mettent en cause ni les intérêts vitaux, ni l'indépendance

ou l'honneur des deux États contractants, et qu'ils ne touchent pas aux intérêts de tierces puissances. »

Et le 29 février, un traité, exactement conforme à celui du 26 février, est signé à Londres entre Lord Lansdowne, ministre des affaires étrangères et l'ambassadeur d'Espagne. Dès le 1er mars, le Conseil des ministres espagnols décide de ratifier ces deux traités.

Ce sont de nouveaux chaînons, formant le deuxième réseau du filet. Comme dans le premier réseau les mailles en sont larges, nous le reconnaissons. Les resserrer sera la tâche de l'avenir.

Ce souhait se réalisera-t-il un jour ?

Les gouvernements se départiront-ils jamais de l'extrême réserve qu'un certain nombre d'entre eux ont manifestée par l'adoption du texte qui précède ?

Un fait, quelque temps ignoré, mais qui s'était produit le 12 février, au lendemain même des premiers coups de feu d'Extrême-Orient, répondait affirmativement. Deux gouvernements, réputés pour leur sagesse et leur prudence diplomatique, celui de l'ancêtre roi, du souverain de Danemark, et celui de la jeune reine des Pays-Bas, témoin permanent des hésitations des autres gouvernements envers la Cour de La Haye, s'étaient respectivement engagés, et en quels termes ?

Il est dit au préambule *que les deux parties se sont inspirées des principes de la Convention pour le règlement pacifique des conflits internationaux du 29 juillet 1899, et qu'elles désirent consacrer notamment le principe de l'arbitrage obligatoire dans leurs rapports réciproques par un accord général de la nature visée à l'article dix-neuf de ladite convention.*

En vertu de ces considérations, « *les hautes parties contractantes s'engagent à soumettre à la Cour permanente d'arbitrage tous les différends et tous les litiges entre elles qui n'auraient pu être résolus par les voies diplomatiques.* »

« Tous les différends et tous les litiges ». Que sont devenues les exceptions ? N'en est-il vraiment fait aucune ? Si — à l'article 3, mais qui n'est pas vraiment une exception : « Il est bien entendu que l'article 1re n'est pas applicable aux différends entre les ressortissants de l'un des États contractants et l'autre État, que les tribunaux de ce dernier État

seraient, d'après la législation de cet État, compétents de juger. » Mais aucune des expressions derrière lesquelles il serait possible à des gouvernants de mauvaise foi de se retrancher pour tout litige n'est employée ; il n'est pas question de la mise en cause des intérêts vitaux, de l'indépendance ou de l'honneur des États contractants. Le roi Christian, la reine Wilhelmine et leurs ministres savent bien que si un différend affectant les intérêts vitaux de leurs pays était porté devant la Cour d'arbitrage permanent, celle-ci saurait les faire respecter, que si son indépendance ou son honneur étaient menacés par son voisin, ce ne sont pas les arbitres de La Haye qui les compromettraient, mais qu'au contraire leur voix de juges impartiaux saurait en exiger, en imposer à tous le respect, tout autrement que la voix brutale du canon, à laquelle il n'est vraiment plus possible de reconnaître, comme on le faisait jadis, des attributs d'intelligence ou de justice.

Les signataires de ce traité ont fait plus et mieux que conclure entre eux cet accord. Pénétrés de son importance, conscients de la sécurité que son extension apporterait à leurs deux pays, ils l'ont délibérément ouvert à tous les autres Etats. Voici le texte de l'article 4, dont la portée peut être considérable :

Les États non signataires pourront adhérer à la présente convention. L'État qui désire adhérer notifiera son intention par écrit à chacun des États contractants. L'adhésion produira ses effets à partir de la date à laquelle l'État adhérent aura communiqué à chacun des États contractants que tous ces États lui ont accusé réception de sa notification.

De plus, aucun délai de validité n'est stipulé. La convention est à jamais valable, aussi longtemps du moins qu'elle n'aura pas été dénoncée, cette dénonciation ne devant produire ses effets qu'au regard de l'État qui la notifiera, et un an après cette notification à chacun des autres États.

Nous voici donc en présence d'une formule générale, non plus seulement théorique, mais pratique et positive, puisqu'elle a reçu la sanction des signatures.

*
* *

Le 22 février, le Tribunal d'arbitrage de La Haye, à la

barre duquel onze puissances d'Europe et d'Amérique s'étaient présentées pour lui soumettre le différend existant entre elles, relativement à leurs créances contre le Vénézuéla, avait rendu son verdict. Dans l'allocution qu'il a prononcée, après la lecture de la sentence, le président, M. de Mouraview, ministre de Russie, dit : « La décision, comme œuvre humanitaire, peut être sujette à critique ; comme chose jugée, on doit s'incliner devant elle. Le début paisible du système de l'arbitrage s'est clôturé au milieu des bruits sinistres de la guerre, entrave terrible à la voie de la lumière et du progrès...

« Après la fin de la guerre entre les peuples européen et asiatique, la lumière se fera de nouveau, et l'arbitrage de La Haye demeurera le rempart de la justice, de la vérité et de la raison, ainsi qu'un gage d'espérance sublime en l'avenir. »

Comme l'avait prévu M. de Mouraview la sentence du Tribunal de La Haye fut vivement discutée. Elle décidait que l'Allemagne, la Grande-Bretagne et l'Italie, c'est-à-dire les trois puissances qui avaient employé la force, qui s'étaient livrées à des actes de guerre contre le Vénézuéla, avaient droit à un traitement préférentiel pour le paiement de leurs réclamations. Le tribunal arbitral ne concédait-il pas ainsi une prime à la violence ? Ne condamnait-il pas lui-même l'inertie des puissances qui s'étaient contentées de recourir aux procédés pacifiques et juridiques ? Il le semblait bien.

Ce n'était heureusement qu'une apparence.

La question soumise au tribunal n'était point aussi haute, et sa solution ne pouvait entraîner de telles conséquences. Il s'était agi de savoir si le Vénézuéla qui avait, au cours des négociations diplomatiques, reconnu formellement « le bien fondé des réclamations » présentées par les trois puissances bloquantes, *avait ou non* effectivement entendu accorder à ces puissances le traitement privilégié réclamé par elles. Se basant sur des faits, souverainement appréciés par lui, le tribunal a répondu affirmativement.

Chacun devait s'incliner, et finalement chacun s'inclina, contraint de reconnaître que la cour de La Haye avait rendu au monde un immense service en terminant promptement une guerre qui menaçait de se généraliser, et aussi que cette Cour permanente d'arbitrage était vraiment plus apte que les

cuirassés, les obus ou la mitraille à résoudre définitivement les différends internationaux.

*
* *

Mais nous voici appelés à revenir encore aux traités d'arbitrage permanent, et à d'autres conventions pacifiques de la plus haute signification.

Le 6 avril 1904, M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, signe à Paris, avec M. le Ministre des Pays-Bas, un traité d'arbitrage analogue à ceux conclus antérieurement par la France avec la Grande-Bretagne, l'Italie et l'Espagne.

Le surlendemain 8 avril, M. Paul Cambon, ambassadeur de la République française à Londres, signait avec le principal secrétaire d'État aux affaires étrangères de Sa Majesté Britannique, trois actes dont l'ensemble constitue l'arrangement diplomatique le plus considérable qui ait été conclu depuis longtemps.

Le traité d'arbitrage permanent qui, depuis le 14 octobre 1903', liait la Grande-Bretagne à la France, avait été le pavillon protecteur à l'abri duquel s'étaient poursuivies les longues négociations engagées par les deux gouvernements sur tous les points constituant entre eux des différends non résolus, quelle que fût la date de leur origine (1). Ce traité écartait nettement toute crainte de voir se transformer en dangers de guerre des difficultés d'interprétation sur les textes épineux qui devaient être le fruit des pourparlers transactionnels (2).

Ces trois actes étaient ; une déclaration concernant l'Egypte et le Maroc ; une convention relative à Terre-Neuve, à

---

(1) L'art. I[er] de la première déclaration est une renonciation par la France aux privilèges établis à son profit par l'article 13 du traité d'Utrecht (1713), fréquemment mis en cause depuis lors.

(2) Dans son discours du 10 novembre 1904 à la Chambre des députés, en réponse à une interpellation sur la Convention franco-anglaise du 8 avril, M. Delcassé dit : « ... On pourrait poser une dernière objection : si un jour les gouvernements ne s'entendaient pas sur l'interprétation de la Convention ? La solution est toute indiquée : c'est l'arbitrage qui la fournira, l'arbitrage qui est prévu par la convention franco-anglaise du 14 octobre 1903, précisément en vue des divergences d'interprétation des traités. *(Très bien ! très bien ! Applaudissements.)* » *Journal officiel* du 11 novembre 1904, p. 2383.

l'Afrique occidentale et centrale ; et une déclaration concernant le Siam, Madagascar, Zanzibar et les Nouvelles-Hébrides.

Relativement aux Nouvelles-Hébrides, les deux gouvernements ont eu en vue la nécessité d'assurer d'un commun accord une juridiction aux indigènes et la solution des différends fonciers entre leurs ressortissants.

En vue de l'accord en préparation sur les questions de juridiction et sur le service postal à Zanzibar, le gouvernement anglais a renoncé à contester le tarif douanier établi à Madagascar.

Déclarant écarter toute idée d'annexion d'un territoire siamois, les deux parties ont déterminé nettement leurs zones respectives d'influence et d'action au Siam.

Contre une promesse d'indemnité aux citoyens français se livrant à la pêche ou à la préparation du poisson sur le « Treaty Shore », et à qui la convocation causerait préjudice ; sous la réserve du droit de pêche sur la partie de la côte de Terre-Neuve comprise entre le cap Saint-Jean et le cap Raye en passant par le Nord ; en échange de la possession de Yarboutenda et des terrains et points d'atterrissement en dépendant, et même de tout autre point nécessaire pour assurer à la colonie française de Sénégambie l'accès à la rivière Gambie ; enfin contre la cession des îles de Los, sis en face de Konakry, la France a renoncé aux privilèges établis à son profit par l'article 13 du traité d'Utrecht et confirmés ou modifiés par des dispositions postérieures.

Le gouvernement de la République Française a déclaré qu'il n'entraverait pas l'action de l'Angleterre en Égypte et a adhéré à un projet de décret khédivial relatif à la Dette égyptienne. Comme par le passé : un savant français dirigera les antiquités en Égypte, les écoles françaises auront toute liberté, et les droits dont la France jouit en Égypte ou dans ses ports, seront respectés.

De son côté le gouvernement de S. M. britannique a reconnu qu'il appartenait à la France de veiller à la tranquillité du Maroc et de lui prêter son assistance pour toutes les réformes administratives, économiques, financières et militaires dont il a besoin. Sous réserve des droits dont la Grande-Bretagne jouit au Maroc ou dans ses ports, le gou-

vernement britannique n'entravera pas l'action de la France au Maroc.

La liberté et l'égalité commerciales seront respectées pendant 30 ans au moins en Égypte et au Maroc.

Le libre passage du canal de Suez est garanti; et afin d'assurer le libre passage du détroit de Gibraltar, aucun ouvrage stratégique ne devra être élevé sur la côte marocaine, entre Melilla et les hauteurs qui dominent la rive droite du Sébou exclusivement.

Enfin le gouvernement français devra se concerter avec le gouvernement espagnol au sujet des intérêts que cette puissante tient de sa position géographique et de ses possessions territoriales sur la côte marocaine. Et communication sera faite au gouvernement britannique de l'accord à intervenir.

Ce grand acte de pacification fut partout bien accueilli. Il fut approuvé à l'unanimité par les Chambres anglaises. A la Chambre des Députés et au Sénat français, où il fut l'objet d'une longue discussion, le gouvernement français fut hautement loué pour sa conclusion. De très grosses majorités se prononçèrent en sa faveur. Certaines réserves furent formulées sur la situation faite aux pêcheurs français par le *Bait bill* adopté par le Parlement de Terre-Neuve. Les deux gouvernements feront, à n'en pas douter, tous leurs efforts pour que ce point spécial soit réglé à la satisfaction de tous les intéressés. Sans lui l'arrangement franco-anglais n'eût rencontré que des éloges. D'ailleurs, malgré ces réserves, chacun envisagea qu'il résulterait de l'accord signé, l'entente cordiale nécessaire au progrès universel des idées de paix, de liberté et de justice: on en augura les plus grands bienfaits.

Ainsi, « ces deux pays *qui ont touché le fond de l'abîme,* suivant l'expression de M. de Pressensé, — dit M. Louis Vigouroux dans son discours du 7 novembre à la Chambre des Députés —, après avoir senti l'effroyable catastrophe qu'un conflit entre eux avait risqué de déchaîner, non seulement sur eux-mêmes mais sur les autres nations, ont résolu de concentrer, de diriger, de consolider l'un et l'autre leur empire colonial, de poursuivre leur mission de civilisation et d'humanité d'un commun accord, et d'assurer, par la pratique de plus en plus large de l'arbitrage, la paix du monde entier. »

« Cet acte, disait avec nous à Berne, la Ligue internationale de la Paix et de la Liberté, dans son assemblée générale du 1er mai, a la haute portée de montrer à tous qu'il est possible à des gouvernements de bonne foi et de bonne volonté de trouver à tous les différends internationaux, si graves et si importants soient-ils, des solutions pacifiques acceptables.

« La Ligue espère que tous les pays qui ont, entre eux, des différends à l'état latent, sauront les résoudre amiablement, à l'exemple de la Grande-Bretagne et de la France, et qu'ainsi l'horizon politique international sera bientôt pur de tout nuage. »

Et le 7 octobre dernier, une déclaration, signée par M. Delcassé et par l'ambassadeur d'Espagne à Paris, fit connaître au monde que l'accord prévu entre la France et l'Espagne au sujet du Maroc était intervenu, et que le gouvernement espagnol adhérait à le Convention franco-anglaise du 8 avril.

*
* *

Au cours de ce même mois d'avril devait également intervenir, entre la République française et l'Italie, une autre convention de nature pacifiste, à peu près inattendue, et qui sera certainement, elle aussi, féconde en résultats bienfaisants.

Il s'agit de l'acte international appelé *Convention franco-italienne du Travail.* Son but était d' « assurer à la personne des travailleurs des garanties de réciprocité analogues à celles que les traités de commerce ont prévues pour les produits du travail ».

Voici le résumé de ses principales dispositions :

Les fonds d'épargne versés aux caisses d'épargne de France ou d'Italie pourront être transférés aux caisses de l'autre nation, sans frais quand il s'agira des caisses publiques, et tout au moins à peu de frais pour les caisses privées.

Les administrations postales et les Caisses nationales de retraites des deux pays se faciliteront respectivement les versements des cotisations et les paiements des pensions acquises.

Les employés et ouvriers de nationalité italienne seront

admis à la constitution des retraites de vieillesse et d'invalidité qui seraient établies en France, et les ouvriers et employés de nationalité française participeront au régime des lois ouvrières en Italie.

Les ouvriers et employés de chacune des deux nationalités auront réciproquement les mêmes droits dans les deux pays quant aux indemnités allouées aux victimes d'accidents du travail.

L'admission respective des ouvriers et employés (italiens en France et français en Italie) aux institutions d'assurances ou de secours contre le chômage, subventionnées par les pouvoirs publics, sera réglée après le vote des dispositions légales relatives à ces institutions.

Des mesures, prévues à la Convention, de protection pour le travail des jeunes ouvriers, des femmes et des enfants, seront prises tant en France qu'en Italie.

L'adhésion de l'un des deux gouvernements à tout projet de conférence internationale « dans le but d'unifier, par des conventions, certaines dispositions des lois protectrices des travailleurs, entraînera de la part de l'autre gouvernement, une réponse favorable, en principe ».

C'est bien là du *pacifisme social international*, propre à accroître les sentiments de fraternité et de solidarité entre les peuples.

Mais il ne faut point que l'on s'arrête après ce premier pas. Tous les amis de la Paix auront à cœur, croyons-nous, de contribuer activement à l'établissement d'une législation internationale démocratique du travail.

*
* *

Le voyage des souverains italiens à Paris, la signature du traité d'arbitrage permanent entre la France et l'Italie, la convention franco-italienne du travail avaient préparé et heureusement préludé au voyage du président Loubet en Italie. Ce voyage s'effectua triomphalement, du 23 au 30 avril.

En saluant le Président de la République sur la place de l'Exèdre, le prince Colonna, syndic de Rome, lui dit : « C'est avec nos sentiments d'autrefois, avec tous les souvenirs de

nos gloires communes que nous saluons la France en vous, et qu'à jamais nous scellons le pacte d'amitié ici, à Rome, qui porte avec son nom le souhait d'éternité. »

Les toasts échangés entre le roi Victor-Emmanuel III, et M. Émile Loubet ont relevé tous deux l'accord de leurs gouvernements pour coopérer au maintien de la paix, « ce bien suprême que les États visent toujours à consolider davantage », ont proclamé les affinités qui rapprochent les deux nations, et ont noté le traité d'arbitrage et la convention du travail comme « un gage nouveau de paix politique et un instrument fécond de progrès social ».

A la visite au monument Victor Hugo que la Ligue franco-italienne offre à la ville de Rome, le Président de la République prononce ces paroles mémorables :

« La manifestation d'aujourd'hui sera la preuve de la marche à travers le monde des idées de fraternité générale et de pacification universelle. C'est pour nous, qui avons les cheveux blancs, une joie profonde, au déclin de la vie, de voir nos aspirations d'autrefois, nos folies de jeunesse, nos utopies, arriver à leur réalisation.

« Les voyages qu'on faisait autrefois étaient considérés comme des événements purement politiques. Ils indiquent aujourd'hui un but plus élevé. Ils ont un résultat plus profond, car ils permettent à tous les peuples civilisés de développer les sentiments les plus généreux de l'humanité, et empêcheront les générations futures de voir les tristesses dont nous avons été abreuvés pendant une partie de notre existence.

« Je souhaite que les manifestations auxquelles nous assistons et qui se produisent avec tant d'éclat et d'éloquence, aient pour résultat une union plus durable et plus féconde. »

Enfin, Naples après Rome voulut « démontrer par son accueil, quels liens de fraternité et d'affection l'attachent et attachent l'Italie à la France ».

M. H. Mereu résume ainsi, dans la *Revue d'Italie,* la signification des événements dont Rome et Naples furent le théâtre.

« Ce qui a déchaîné la tempête d'enthousiasme qui a éclaté partout sur le passage de M, Loubet, ce qui a rendu si unanime, si touchant, si éloquent l'hommage que le peuple

italien a offert avec une admirable spontanéité au Président de la République française, ce n'est pas seulement ce sentiment traditionnel de courtoisie et d'hospitalité qui a toujours été une de ses plus nobles caractéristiques : c'est la conviction qu'une révolution morale vient de s'accomplir, qu'une nouvelle brèche, plus large et plus profonde que l'autre a été ouverte ces jours-ci dans la muraille que les artifices d'une mauvaise diplomatie avaient élevée autour de la Ville Éternelle. A travers la brèche que nos canons ouvrirent, en 1870, à côté de la Porta-Pia, l'histoire n'a vu passer que la nationalité italienne triomphante, l'Italie couronnant sa révolution par la conquête de sa capitale naturelle et traditionnelle : à travers la brèche morale ouverte ces jours derniers, a passé tout le monde moderne avec son lumineux cortège d'idées nouvelles, idées de liberté, de justice, de progrès, de civilisation, de paix, dont la France républicaine est le symbole et dont M. E. Loubet, le chef élu d'une grande démocratie laborieuse et pacifique, est l'incarnation vivante. »

Résulta-t-il du voyage de M. Delcassé, aux côtés du président Loubet, quelque accord diplomatique scellant l'union des deux pays ? Bien qu'on en ait peu parlé, nous pouvons l'affirmer aujourd'hui.

Au dîner de la cour, à Naples, le président Loubet avait dit : « Sur cette rive de la Méditerranée, berceau de la race latine, où se trouve assuré le développement pacifique des intérêts de l'Italie et de la France, sous la protection de leurs flottes... ». Et le roi Victor-Emmanuel avait répondu : « L'Italie et la France, en réglant leurs intérêts dans la Méditerranée, ont apporté une nouvelle contribution à la paix en Europe. »

A côté de ces paroles des chefs d'États, nous avons aujourd'hui l'aveu formel de M. Delcassé qui, dans son discours du 10 novembre dernier à la Chambre des députés, s'est exprimé ainsi, aux applaudissements de la Chambre : « Des explications franches et complètes que nous avons échangées avec l'Italie est sorti un accord qui, sauvegardant pour l'avenir les intérêts essentiels des deux nations dans la Méditerranée, ne laisse plus place désormais dans leurs rapports que pour une amitié réciproque et pour un mutuel bon vouloir. »

Peu de jours après ce discours, du 15 au 20 novembre,

Paris a donné à l'Italie de nombreux témoignages de fraternité internationale. 250 commerçants italiens étaient reçus avec enthousiasme par le commerce parisien, par le Conseil municipal de la capitale, par les pacifistes français, par le gouvernement, par le président de la République. « J'ai vu se réaliser, a dit M. Loubet, une union compromise jadis et qui, aujourd'hui, est à l'abri de toute vicissitude. » Des serments furent échangés de coopérer fraternellement à l'union des peuples et à la pacification générale.

*
* *

La Grande-Bretagne, en sa qualité de successeur de la Hollande en Guyane, et le Brésil comme étant aux droits du Portugal, se querellaient depuis longtemps au sujet de leur ligne frontière. Par traité conclu à Londres le 6 novembre 1901 le roi d'Italie fut désigné comme arbitre, chargé de fixer d'une manière définitive la frontière. Le 14 juin 1904 il rendit sa sentence.

N'ayant pas trouvé, dans les éléments de la cause, de titres suffisants pour attribuer la zone contestée à l'une des deux parties au préjudice de l'autre, l'arbitre s'efforça de partager ce territoire en deux parties de valeur égale, en tenant compte toutefois des lignes tracées par la nature. Il s'agissait de 35 000 kilomètres carrés entre les bassins de l'Amazone et de l'Essequibo.

Ainsi se termina pacifiquement un différend déjà ancien, et rien ne s'opposera, dans l'avenir, à ce que les États-Unis du Brésil et la Guyane britannique vivent en parfait accord.

L'exemple du Chili et de la République Argentine est le meilleur témoignage que l'on puisse présenter des bienfaits de l'arbitrage. Le message au Congrès chilien du président Riesco en fournit les éléments.

Un traité du 28 mai 1902, ratifié le 30 juillet suivant, avait soumis à l'arbitrage du roi Édouard VII le différend de frontières entre la République Argentine et le Chili, différend qui, depuis 1898, avait amené les deux puissances à se tenir constamment sur le pied de guerre. Et comme conséquence de cet acte de haute sagesse, les deux peuples réconciliés

s'étaient unis par une convention d'arbitrage permanent et avaient décidé un désarmement partiel respectif.

Au Chili, le produit de la vente des cuirassés supprimés a permis l'amélioration des ports en général, et du port de Valparaiso en particulier.

En 1903, l'excédent de revenus atteignit 30 308 040 francs.

Le budget de 1904 comportait, sur le budget de 1903, des économies (réduction d'impôts à percevoir) s'élevant à 35 625 000 francs ; le budget total fut ainsi ramené de 298 125 000 francs à 262 500 000 francs, soit une réduction de 12 pour 100. Et à la fin de l'année le trésor aura des fonds suffisants pour le rachat du papier-monnaie.

Le budget de 1905 comportera une nouvelle réduction d'impôts de 14,30 pour 100, le budget des recettes devant être ramené à 225 millions de francs. On prévoit que les dépenses ne dépasseront pas 183 700 000 francs. L'excédent, soit 41 250 000 francs sera employé à l'amélioration des services publics et à l'achèvement des travaux commencés.

Le message présidentiel constate que la paix avec la République Argentine est solidement établie et que les finances du pays, délivrées des charges de la paix armée, sont devenues des plus prospères.

Cette situation a suggéré au gouvernement chilien le vif désir de régler amiablement les litiges pendants entre lui et la Bolivie d'une part, le Pérou, d'autre part. Nous ne pouvons que l'en féliciter, espérant que d'autres États feront également leur profit de cette leçon.

*
* *

De juin à août quatre nouveaux traités d'arbitrage permanent sont conclus, dans les termes du traité franco-anglais, devenu un modèle généralement invariable :

Le premier entre deux pays voisins, l'Espagne et le Portugal.

Le second, du 9 juillet, entre la France et les Royaumes-Unis de Suède et de Norvège qui, depuis tantôt quinze ans, manifestent ouvertement leur attachement à la cause de la Paix, par des subventions au *Bureau international de la Paix* comme par l'envoi de délégations parlementaires offi-

cielles aux conférences de l'*Union interparlementaire pour la paix et l'arbitrage international.*

Le troisième, du 12 juillet, entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne, c'est-à-dire entre deux des grandes nations militaires ou navales d'Europe, entre deux nations souvent rivales. L'Allemagne, restée jusqu'ici en arrière du grand mouvement pacifiste international, fait un premier pas dans cette voie, dans la voie juridique. Déjà, nous avons la preuve que le gouvernement de la grande et puissante Confédération allemande ne s'en tiendra pas à ce seul traité, puisque le 22 novembre 1904 une nouvelle convention d'arbitrage permanent est signée par lui avec une autre de ses rivales, la Confédération républicaine des États-Unis d'Amérique ; puisque, à l'heure où nous écrivons, un troisième traité de même nature est sans doute conclu avec la Confédération suisse. Le 5 décembre 1904, en réponse à l'ironie de M. Bebel qui disait : « Il pleut en ce moment des traités d'arbitrage, mais le président Roosevelt a signé en même temps son invitation à une conférence de la paix et le projet de loi pour la constitution d'une grande flotte américaine », le comte de Bülow, chancelier de l'Empire, répondait : « Tout cela n'empêchera pas le gouvernement de favoriser les efforts vers la paix. »

Et le quatrième, du 11 août 1904, entre la Suède et la Norvège, d'une part, et la Grande-Bretagne, d'autre part.

En octobre et novembre, une nouvelle série de traités d'arbitrage permanent généralement analogues aux précédents, forment de nouveaux liens de droit entre les peuples.

Le 17 octobre, la Russie, bien qu'engagée en Extrême-Orient dans une guerre atroce, signe avec la Belgique son premier traité d'arbitrage, conformément à l'article 19 de la Convention pacifique de la Haye.

Le 15 novembre, la Suisse et la Belgique, toutes deux désireuses d'étendre autant que possible les limites de l'arbitrage, suppriment de la formule l'exception relative aux questions qui affectent *les intérêts vitaux* des deux nations, cette expression vague leur paraissant n'être d'aucune utilité puisque l'expression d'indépendance reste formulée. Elles portent à dix années, au lieu de cinq, la durée du traité, et simplifient la procédure.

Le Président de la Confédération suisse à qui sont dus ces résultats, M. Robert Comtesse, s'est souvenu qu'il était membre du Comité central de la *Ligue internationale de la Paix et de la Liberté,* et qu'un de ses prédécesseurs éminents, qui fut son collègue au Comité central de la Ligue, Louis Ruchonnet, avait, dès 1883, adopté un projet de traité conforme aux idées préconisées par la Ligue, et aux termes duquel les États contractants s'engageaient « à soumettre à un tribunal arbitral toutes les difficultés qui pourraient naître entre eux pendant la durée du traité, quels que puissent être la cause, la nature ou l'objet de ces difficultés ».

Le lendemain, 16 novembre, vit la signature de deux traités : l'un, à Londres, entre la Suisse et la Grande-Bretagne, l'autre entre ce dernier État et le Portugal. Celui-ci fut signé à Windsor, en présence des rois Édouard VII d'Angleterre et Dom Carlos de Portugal. Outre le préambule ordinaire, il est ainsi causé :

« Étant de plus désireux de confirmer par une nouvelle convention solennelle l'amitié et l'alliance existant heureusement entre les deux monarchies et les deux nations qu'elles représentent ;

« Étant également désireux d'éliminer autant que possible de leurs relations mutuelles tout ce qui pourrait tendre à affaiblir ou à affecter cette amitié et cette alliance... »

Voici donc reconnue exacte la thèse depuis longtemps soutenue par nous, suivant laquelle deux États alliés, loin de considérer comme inutile la conclusion entre eux d'une convention d'arbitrage permanent ne font, en la contractant, que « perpétuer les liens qui les unissent en assurant, à toutes difficultés pouvant survenir entre eux, une solution pacifique (1). »

Les deux rois, dans leurs discours, ont déclaré ce traité d'arbitrage « conçu dans l'intérêt de la paix ».

Le 21 novembre, à Washington, M. Hay signe les deux premiers traités d'arbitrage permanent que les États-Unis contractent avec l'Europe. Et fidèle à la théorie de la grande

(1) Voir lettre et projet de traité d'arbitrage adressés par M. Émile Arnaud à M. le président Loubet lors de son départ pour la Russie, le 14 mai 1902. — *Les États-Unis d'Europe,* mai-juin 1902.

république américaine qui veut que des traités amicaux soient d'abord conclus avec des gouvernements républicains, c'est, avant tous autres, avec la République française et avec la République helvétique que les signatures sont échangées.

Dès lors rien ne s'oppose à ce qu'une convention soit réalisée avec l'Empire d'Allemagne : elle porte, en effet, nous l'avons vu déjà, la date du 22 novembre.

L'appréciation que donne de cette convention, le souverain de cet Empire, Guillaume II lui-même, est à retenir. Dans son télégramme, du 27 novembre 1904, au président Roosevelt, à l'occasion de l'inauguration, à Washington, du monument de Frédéric le Grand, l'empereur s'exprime ainsi : « Pour moi... j'ai le devoir agréable de travailler à rendre de plus en plus forte la chaîne d'union entre les deux peuples. Un traité d'arbitrage formera un nouvel anneau puissant de cette chaîne de rapports amicaux entre l'Amérique et l'Allemagne pour le plus grand bien de la civilisation. Puisse ce traité aider à fortifier l'estime et la camaraderie mutuelles entre deux grandes et jeunes nations, et servir d'un façon permanente leur développement pacifique ».

Combien les temps sont changés depuis les 4 et 20 juillet 1899 où le Dr Zorn, délégué du gouvernement allemand à la Conférence pour la paix de La Haye, faisait échouer l'effort des délégués des autres gouvernements en faveur d'une certaine obligation — très limitée — de l'arbitrage, en déclarant formellement ceci : « Le gouvernement allemand n'est point en état d'accepter l'arbitrage obligatoire... Les expériences qui ont été faites sur le terrain de l'arbitrage ne sont pas de nature à permettre dès à présent de s'engager pour l'arbitrage obligatoire. Or, procéder dans cette matière importante sans expérience suffisante, paraît dangereux et *pourrait conduire plutôt à la discorde qu'à la concorde.* »

Le 23 novembre un traité d'arbitrage permanent fut signé à Washington, entre M. Hay, au nom des États-Unis et le ministre de Portugal au nom de son gouvernement.

Enfin le 1er décembre, la Belgique s'unit aux Royaumes-Unis de Suède et de Norvège par un traité de même nature.

Le traité italo-suisse est également conclu.

Nous avons tout lieu d'espérer que l'année ne s'achèvera

pas sans qu'aient été contractés de semblables traités entre la Suisse, d'une part, la France, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie (1), la Suède et la Norvège, d'autre part, et aussi entre la France et l'Autriche, l'Italie et les États-Unis, le Pérou et l'Italie.

Si l'on se rappelle les clauses générales ou les traités d'arbitrage obligatoire signés antérieurement à 1903 et qui lient notamment : la Colombie et le Salvador (24 décembre 1880); Saint-Domingue et le Salvador (3 juillet 1882) ; le Salvador et l'Uruguay (7 février 1883) ; le Siam, la Suède et la Norvège (18 mai 1868) ; la Belgique et le Siam (29 août 1868) ; l'Autriche-Hongrie et le Siam (17 mai 1869) ; l'Espagne et le Vénézuela (20 mai 1882) ; la Suisse et le Salvador (30 octobre 1883); la Suisse et la République Sud-Africaine (6 novembre 1885) ; l'Espagne et l'Équateur (23 mai 1888); la République Argentine, la Bolivie, la République Dominicaine, le Guatémala, le Salvador, le Mexique, le Paraguay, le Pérou et l'Uruguay (29 janvier 1902) ; l'Espagne et l'Amérique latine (1902) ; il faudra bien reconnaître que l'on se trouve en présence d'un mouvement universel déjà irrésistible.

*
* *

Si nous considérons la signature de traités d'arbitrage permanent comme une preuve évidente et manifeste des progrès de l'idée de justice entre nations, nous ne sommes pas de ceux qui pensent que ces progrès pourront indéfiniment être mesurés d'après le nombre des différends soumis effectivement à l'arbitrage. Ceci ne serait pas plus exact que de dire, en matière individuelle, que le respect du droit d'autrui dans un pays se mesure au nombre de procès que les habitants de ce pays portent devant les tribunaux.

Nous reconnaissons cependant que la statistique des litiges soumis à l'arbitrage a présenté jusqu'ici le grand intérêt de montrer que leur nombre s'accroissait en même temps que diminuait le nombre des guerres. Et comme il reste à liqui-

(1) Le traité d'arbitrage entre l'Autriche-Hongrie et la Suisse a été signé à Vienne le 3 décembre 1904.

der, à cette aube de l'ère pacifique, un certain nombre de différends dont la perpétuité serait de nature à produire des complications, il importe de noter comme une marque de confiance en l'arbitrage international la signature, au cours de l'année, d'un certain nombre de compromis soumettant à l'arbitrage des litiges entre divers États.

A l'heure présente un tribunal pris dans la Cour permanente d'arbitrage de La Haye est saisi d'un important litige relatif à l'interprétation des traités relatifs aux droits de propriété et de résidence des étrangers au Japon, conclus entre cette nation et diverses puissances européennes, en particulier l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la France. La sentence sera rendue en 1905.

Un incident, indirectement provoqué par la guerre russo-japonaise, l'incident dit de Hull, qui se produisit le 21 octobre, lors du passage dans la mer du Nord de l'escadre russe de la Baltique, et dont des pêcheurs anglais se plaignirent d'être les victimes, amena la Russie et l'Angleterre, — malgré de violents accès d'humeur belliqueuse manifestés par la presse anglaise, mais après que la diplomatie française eut joué le rôle d'une « glorieuse intermédiaire pacifique », — à appliquer à la solution de ce différend l'un des procédés amiables les plus heureusement recommandés par la Conférence de La Haye : la commission internationale d'enquête prévue à l'article 9 de la *Convention pour le règlement pacifique des conflits internationaux.*

La déclaration, signée à Londres le 25 novembre 1904, détermina ainsi la composition de la commission qui se réunira à Paris aussitôt que possible : deux membres ou commissaires seront des officiers de haut rang des marines anglaise et russe ; deux autres seront désignés respectivement, parmi leurs officiers de marine de haut rang, par les gouvernements de France et des États-Unis ; et le cinquième membre sera choisi d'un commun accord par les quatre premiers, l'empereur d'Autriche devant être, à défaut d'entente, invité à le désigner.

L'article 2 fixe ainsi la mission de la commission :

« La Commission devra faire une enquête et présenter un rapport sur toutes les circonstances de l'incident de la mer du Nord, et principalement sur la question de savoir quels

sont les coupables, et le degré de blâme s'attachant aux sujets des deux hautes parties contractantes ou aux sujets d'autres puissances, dans le cas où leur responsabilité serait établie par l'enquête. »

Les parties supporteront les dépenses contractées par chacune d'elles avant la réunion de la commission. Les dépenses de la commission, y compris celles occasionnées par ses investigations, seront partagées également par les deux gouvernements.

Il importe de remarquer que la commission internationale d'enquête n'est pas un tribunal arbitral, qu'elle n'a pas de sentence à rendre ; ses décisions, qui seront prises à la majorité, n'auront rien d'obligatoire pour les parties. Mais elles seront pour elles une appréciation hautement autorisée, à laquelle elles se conformeront vraisemblablement, ou d'après laquelle, sans doute, elles règleront leur conduite. Cependant, à défaut d'entente, la Cour permanente d'arbitrage leur restera ouverte.

Ainsi sera définitivement réglé, par le jeu normal des institutions internationales créées en 1899, un litige sérieux qui, antérieurement, n'eût pas rencontré de solution conventionnellement prévue et qui, par conséquent, eût été plein de dangers tant pour les nations en cause que pour leurs alliés, et pour l'Europe entière.

*
* *

Quelle que soit la bonne volonté de certains hommes d'État, de tels résultats ne pourraient être obtenus s'ils n'étaient d'accord avec le sentiment populaire et si celui-ci ne trouvait quelque manière de se manifester.

En France, deux campagnes électorales furent conduites dans le sens pacifiste. Dans l'Isère, l'élection législative partielle du 28 février 1904 nous fournit l'occasion d'étudier, devant vingt mille électeurs, ce que devait être la politique républicaine et pourquoi seule l'organisation de la paix pouvait permettre l'accomplissement des réformes politiques, économiques et sociales ardemment souhaitées. La plupart des candidats s'approprièrent le programme pacifiste qui recueillit partout une adhésion unanime. Dans la Sarthe,

M. le baron d'Estournelles de Constant, député, fut élu sénateur. Sa candidature revêtit nettement le caractère pacifiste et personne ne put contester le sens de la victoire qu il remporta.

La visite des commerçants italiens à Paris, dont nous avons déjà parlé, et le voyage en France des délégués officiels des trois parlements du Danemark, de la Norvège et de la Suède, furent à la fois des plus utiles et des plus significatifs. Si ces réceptions eussent été organisées d'une manière moins aristocratique, si les hôtes italiens ou scandinaves eussent été ceux de la France et non plus seulement ceux de quelques castes privilégiées, parlementaires ou professionnelles, si le peuple français eût été appelé à y participer directement, il n'est pas douteux que ces réceptions eussent été plus enthousiastes encore et que leur portée, en faveur de la Paix, en eût été considérablement accrue. Mais cela aussi sera la tâche de l'avenir; les ambassades privées deviendront des ambassades publiques de peuple à peuple : ceci aura préparé cela. A ce titre de précurseurs, le Groupe parlementaire français de l'arbitrage international et le Comité républicain du commerce et de l'industrie doivent être félicités et remerciés pour leur initiative, qui sera féconde.

Les congrès internationaux : du parti socialiste à Amsterdam, de la libre pensée à Rome, de l'Institut de droit international à Édimbourg; les Congrès nationaux du parti républicain radical et radical socialiste de France à Toulouse, et de la Ligue de l'enseignement à Amiens se prononcèrent en faveur d'une action nettement pacifiste.

De grandes assemblées de partisans de la paix se réunirent au cours de l'année. Chacune d'elles fut, plus que jamais, un centre d'action et de propagande.

Le troisième Congrès français de la paix se tint à Nîmes du 8 au 10 avril 1904. A cette occasion Nîmes, Valence, la population entière d'Aigues-Mortes, organisèrent en faveur de la paix d'inoubliables manifestations. Le Congrès des sociétés italiennes de la paix tint ses assises à Turin, du 21 au 31 mai suivant. Le premier Congrès national anglais de la paix se réunit à Manchester du 21 au 23 juin. Le Congrès scandinave tint ses séances à Copenhague.

Les sections de la Société allemande de la paix se réuni-

rent en assemblée générale à Cassel. Et la Ligue internationale de la paix et de la liberté tint deux assemblées générales à Berne, en mai et en novembre. Le Bureau international de la paix, dont l'action fut permanente, convoqua à plusieurs reprises sa commission, dans laquelle la plupart des nations sont représentées, et son assemblée générale qui réunit les délégués des sociétés de la paix du monde entier siégea à Berne le 12 novembre.

Le XIVe Congrès universel de la paix s'assembla à Boston, en octobre dernier. Les principales villes des États-Unis entendirent et approuvèrent de nombreux orateurs pacifistes européens et américains.

Ce Congrès avait été précédé par la Conférence interparlementaire de Saint-Louis, à laquelle la plupart des parlements du monde étaient représentés.

L'analyse des vœux, des résolutions, des adresses, des appels, sortis de ces réunions dépasserait considérablement le cadre de cette étude. Mais la seule énumération de ces assemblées suffit à montrer que jamais le pacifisme ne fut plus vivant ni plus actif: ceci explique bien des résultats obtenus.

Il est toutefois une décision de la Conférence interparlementaire de Saint-Louis que nous ne pouvons passer sous silence. Nous voulons parler de la supplique au Président des États-Unis, M. Roosevelt, tendant à la convocation, par ses soins, d'une seconde Conférence intergouvernementale pour la Paix, à La Haye. On en connaît la conséquence. Le président Roosevelt fit interroger officieusement les gouvernements, et mis en présence d'une approbation à peu près unanime, il lança sa convocation le lendemain du jour où sa réélection à la présidence pour 4 années fut assurée.

Mais l'œuvre de cette seconde conférence doit être préparée auprès de l'opinion et des pouvoirs publics. Pas une minute du temps qui s'écoulera jusqu'au jour de la réunion de cette conférence ne doit rester inemployée. Que les protagonistes de la paix et de la justice continuent sans retard leur besogne ! Que les hommes et les femmes jusqu'ici indifférents, mais qui comprennent aujourd'hui l'intérêt capital pour tous de « substituer définitivement à la voix du canon, la voix de la raison et de l'humanité » s'unissent et

travaillent sans relâche à ce que les sentiments réels qu'éprouve la conscience universelle se manifestent publiquement et s'imposent aux gouvernements !

Le moment est venu pour l'Europe, pour l'Amérique, pour les autres parties policées de l'univers de rompre définitivement avec le passé, avec la barbarie que représente la guerre, de donner à l'avenir la sécurité en organisant la paix, le régime de droit, la justice entre les nations.

La gloire de réaliser ce programme est réservée à la seconde Conférence de La Haye.

Émile Arnaud,

Président de la *Ligue internationale de la Paix et de la Liberté.*



Études contemporaines.

Octave Mirbeau.

Octave Mirbeau est né le 16 février 1850 à Trévières. La belle terre normande, la terre de Barbey d'Aurevilly et de Flaubert, fit de lui comme des deux autres, un homme violent, robuste et fort. Tout écrivain porte en son âme comme en ses livres, l'empreinte indélébile de la terre natale. Le soleil d'Aix flambe dans les œuvres de Zola, et leur donne la même maturité triomphale et resplendissante qu'aux fruits dorés de la Provence. Les jardins de la Touraine hantent l'esprit de Balzac et répandent leur beauté grave dans toute « la Comédie Humaine ». La Normandie, elle, a nourri l'esprit de Mirbeau et lui a donné cette vigueur âpre qu'on retrouve dans ses livres. Le sol natal a laissé en l'âme de l'écrivain un souvenir impérissable. Il l'a aimé profondément, il y est resté toujours attaché, et plus tard, au plus fort de la bataille, il y pensera encore...

Il revoit les pâturages du Bessin, les prairies grasses et herbeuses du Calvados, la campagne d'Isigny et de Bayeux, avec les grandes routes bordées de peupliers, les bouquets de pommiers en fleurs, et, au bout de l'horizon, la mer, qui, de ses vagues en courroux, heurte sans relâche les blanches falaises. Il pense à Trévières où il est né, et à Regmalard, berceau de sa famille paternelle. Ses aïeux, eux aussi, furent tous originaires de Normandie. Un de ses ancêtres, au XVIIe siècle, fut décapité sur la place publique de Mortagne. Dans la suite, tous les Mirbeau, de père en fils, furent notaires.

Seul, le père de l'écrivain s'était voué à la médecine. Un de ses oncles fut prêtre. Et aussitôt, en mon esprit, se dresse la belle figure de « l'abbé Jules ».

Chétif dans ses premières années, très impressionnable, tout en nerfs, sans défense contre les impressions du dehors, Mirbeau vécut une enfance grise et terne, au collège des Jésuites de Vannes. Toute l'odyssée de ses souffrances, de ses découragements, de ses doutes, se trouve magnifiquement reproduite dans l'histoire lamentable du petit « Sébastien Roch ». Une seule chose le soutient : l'amour de la campagne et de la nature. Souvent, durant les classes moroses, il a dû rêver de longues heures, en regardant les champs par l'étroite fenêtre, et la nuit, au dortoir, il a dû se dresser sur son lit, les yeux fixes, dilatés, ouverts sur l'immensité du ciel et la splendeur des étoiles. Pendant les promenades, il va probablement tout seul ; méditatif, il regarde la mer qui danse au loin entre les arbres, et pareil en bien des choses au petit Sébastien, lui aussi a peut-être évoqué le souvenir des Bretonnes, défilant en habits de fêtes, aux pèlerinages...

« Hennins hautains, fanchons mutines, imposants diadèmes, tiares juives, bonnets sauvages de Tcherkesses, coquets toquets, elles passaient, les belles filles de Saint-Paul, de Paimpol, et de Fouesnant, elles passaient aussi, les bigoudens de Pont-Labbé, dont l'étrange coiffe phallique se paillette de clinquant et de broderies barbares, et les pâles vierges de Quimperlé, si minces, si fragiles, si monastiques, et les hardies commères de Trégunc et de Concarneau, faites pour l'amour ; et les sardinières de Douarnenez, promptes à la riposte ordurière, sous le pauvre châle de veuve qui leur rétrécit les épaules, et les pêcheuses aux goémons de Plogoff, aux reins solides, aux flancs féconds. »

Il est, dans « le Journal » des Goncourt, une page curieuse, se rapportant à l'adolescence d'Octave Mirbeau et aux années qui suivirent, jusqu'à l'apparition du « Calvaire » en 1887, page surtout curieuse en ce sens, qu'à propos de ce livre, elle nous donne sur la vie de Mirbeau à un certain moment, un aperçu de souffrance, d'angoisse et d'amertume, présentant une analogie frappante avec une autre vie non moins douloureuse, celle de Jean Mintié, le héros du « Calvaire. » D'après « le Journal » des Goncourt, il est évident qu'à un

moment ces deux vies ne furent qu'une vie unique, et que, ce que Mirbeau souffrit, Mintié l'a souffert pareillement.

Edmond de Goncourt avait dîné chez Mirbeau, à Levallois-Perret, un soir de juillet 1889. Après ils se rendirent tous deux à Auteuil, où demeurait Goncourt, et dans le fiacre qui les ramenait, Mirbeau, en un moment d'expansion, raconta des morceaux de sa vie, morceaux que Goncourt a soigneusement recueillis, et qu'il nous transmet ainsi dans son « Journal » :

« Au sortir de l'École des Jésuites de Vannes, vers ses dix-sept ans, il tombe à Paris pour faire son droit, mais n'est occupé qu'à faire la noce. Vers ce temps-là, Dugué de la Fauconnerie fonde « l'Ordre » et l'appelle au journal, et il a le souvenir, — lui, qui vient d'écrire la notice de l'exposition de Monet, — que son premier article fut un article lyrique sur Manet, Monet, Cézanne, avec force injures pour les académiques, article qui lui fit retirer la critique picturale. Il passe à la critique théâtrale, mais ses éreintements sont entremêlés de tant de demandes de loges pour des femmes légères, qu'au bout de quelques mois, il avait fâché le journal avec tous les directeurs de théâtres.

« Là, quatre mois de vie étrange, quatre mois, à fumer de l'opium. Il a rencontré quelqu'un de retour de la Cochinchine, qui lui a dit que ce qu'a écrit Baudelaire sur la fumerie de l'opium est une pure blague, que ça procure au contraire un bien-être charmant, et l'embaucheur lui donne une pipe et une robe cochinchinoise. Et le voilà, pendant quatre mois, dans sa robe à fleurs, à fumer des pipes, des pipes, des pipes, allant jusqu'à cent quatre-vingts par jour, et ne mangeant plus, ou mangeant un œuf à la coque, toutes les vingt-quatre heures. Enfin, il arrive à un anéantissement complet, confessant que l'opium donne une certaine hilarité, au bout d'un petit nombre de pipes, mais, que, passé cela, la fumerie amène un vide, accompagné d'une tristesse, d'une tristesse impossible à concevoir.

« C'est alors que son père, auquel il avait écrit qu'il était en Italie, le découvre, le tire de sa robe et de son logement, et le promène, pas mal crevard, pendant quelques mois en Espagne.

« Arrive le 16 mai. Il était rétabli. Par la protection de

Saint-Paul, il est nommé sous-préfet dans l'Ariège, et il me dévoile les mensonges du suffrage universel, me contant que dans une commune, où Saint-Paul avait eu l'unanimité, quelques mois après, le candidat de Gambetta avait la même unanimité.

« Mais, au mois d'octobre de cette année, le sous-préfet est sur le pavé, et il se remet à faire du journalisme dans « le Gaulois ».

« C'est alors l'époque de cette grande passion, qui l'improvise boursier, un boursier, s'il vous plaît, gagnant douze mille francs par mois pour la femme qu'il aime, puis bientôt la cruelle déception, qui lui fait acheter avec l'argent de sa dernière liquidation, un bateau de pêche en Bretagne, sur lequel il mène pendant dix-huit mois, la vie d'un matelot, dans l'horreur du contact avec les gens « chic ». Enfin, le retour à la vie littéraire »...

Donc, en 1874, Mirbeau débuta dans le journalisme, en écrivant à « l'Ordre » ainsi que l'a raconté Goncourt, le feuilleton dramatique, puis ensuite il fit à « la France » la critique des salons de peinture et sculpture.

Un instant, on put croire que ce commencement de carrière littéraire serait nul et non advenu, le jour où Mirbeau, changeant son fusil d'épaule, abandonna le journalisme pour l'administration. C'était à l'époque du 16 Mai. Ses amis le blâmèrent de quitter une carrière où il avait brillamment débuté, et où il commençait déjà à se faire connaître. Heureusement, ce départ n'eut rien de définitif. Mirbeau ne resta dans l'administration que juste le temps nécessaire pour s'en dégoûter à tout jamais et pour en remporter un écœurement qui fut son seul souvenir. Il venait pourtant d'être nommé sous-préfet à Saint-Girons (1877). De nouvelles élections lui apportèrent un motif plausible pour démissionner. Rien ne le retient plus et il rentre avec joie dans le journalisme...

Son retour est d'ailleurs triomphal. C'est l'époque où paraît le retentissant pamphlet du « Comédien » publié dans « le Figaro » du 26 octobre 1882, pamphlet qui lui vaut la réponse virulente de M. Coquelin aîné, et l'adresse collective de tous les comédiens de Paris, réunis en Assemblée générale, et envoyant aux journaux un communiqué officiel, où

ils assurent l'auteur de l'article « de tout leur mépris et de tout leur dédain » ! C'est encore l'époque où Mirbeau, dans sa fièvre de production, et dans la joie de crier ses idées, collabore un peu partout, à « l'Ariégeois » d'abord, où il donne des articles politiques non signés (1876-1877), — au « Gaulois », à « la France », au « Paris-Journal » (1880-1882) où il écrit des articles d'actualité, des fantaisies littéraires, des critiques de salons, — au « Figaro » (1882) où il donne une série d'articles dont nous venons de citer le plus célèbre. C'est enfin l'époque, où, avec Paul Hervieu, Alfred Capus et Grosclaude, Mirbeau fonde « Les Grimaces », petit journal satirique, qui parut dans le même format que « La Lanterne » d'Henri Rochefort. Il y donna de violents articles de polémique sur Coquelin, Coppée, Daudet, Richepin, etc..., qui prouvent bien son indépendance d'esprit et de jugement, et qui lui valurent quelques duels avec Paul Déroulède, Étienne, Bonnetain, Catulle Mendès.

A partir de ce moment, sa collaboration aux journaux devient régulière. Si je voulais me mettre à rechercher ce que fut la production de Mirbeau dans les feuilles quotidiennes, depuis plus de quinze ans, un volume ne me suffirait certainement pas, pour cataloguer la plupart des articles, des études critiques, des notes politiques et d'actualité qu'il signa.

Il écrivit ainsi successivement, au « Gaulois », au « Figaro », à « la Nouvelle Revue », à « la Revue illustrée », à « l'Écho de Paris », au « Journal », et enfin à « l'Aurore » (1895).

On était alors au milieu du procès Dreyfus, qui tenait en éveil la conscience française. Octave Mirbeau n'hésita pas un instant. Malgré les dangers qu'il pouvait courir, à ses risques et périls, il voulut défendre son opinion et ce qu'il savait être la vérité et la justice. A côté de l'homme admirable que fut Émile Zola, à côté d'esprits éminents tels que Pierre Quillard, Georges Clémenceau, Lucien Descaves, Gustave Geffroy et tant d'autres, il entreprit à « L'Aurore », une admirable campagne contre la bêtise, l'hypocrisie, la lâcheté, contre l'esprit de réaction militaire et d'antisémitisme.

Le premier, et bien avant Anatole France, il osa, dans un article sur « Travail », dire de Zola qu'il fut « aux heures

infâmes, notre conscience » : le premier, dans un cri de révolte indignée, il osa étaler sa honte et sa colère devant l'injustice qui se commettait. L'ardente fureur qui l'envahit, bouillonne dans ses phrases. Ce n'est pas le style ironique et persifleur de Beaumarchais, à propos de l'affaire Goezmann, ce n'est pas non plus celui de Balzac, sourdement angoissé en face de l'affaire Peytel. Tout son être est secoué d'indignation. Il s'adresse à l'âme populaire ; il la saisit, il la dompte, il essaye de lui faire comprendre l'infamie qui se prépare... Lisez cette « Voix de la Rue », où il prend noblement la défense de Picquart, lisez aussi cette « Lettre à un Prolétaire » si éloquente...

« Grâce à l'affaire Dreyfus, dont M. Guesde te supplie de te désintéresser, on s'occupe de toi davantage, on t'aime un peu plus. Certes, dans le tumulte des intérêts et des passions, tu étais toujours oublié... Tu étais si petit, si petit, qu'on n'apercevait pas souvent dans la mêlée ta face de douleur et de misère... Aujourd'hui, elle apparaît mieux sur la face lointaine de l'autre... Les cris du pauvre damné font mieux entendre les tiens... De tous côtés, on dénonce les abus du pouvoir, les injustices, les férocités, les crimes dont tu es sans cesse, la victime.

« Et, en quelques mois, voici, arrachés au poteau des conseils de guerre. quatre de tes frères qui eussent subi l'infâme supplice... Tout cela n'est pas beaucoup, soit... Il ne tient qu'à ton courage, à ta ténacité, à ton intelligence d'avoir davantage ! Ne passe plus ton chemin, prolétaire... arrête-toi ! »

Et ce ne fut pas tout. Mirbeau fit plus encore. Il paya d'exemple, il combattit par la parole, et cela non souvent sans péril, dans les nombreux meetings, organisés à Paris et en province. A Toulouse, en 1899, il faillit se faire écharper. Son rôle à ce moment, fut décisif...

« Les Lettres de Ma Chaumière », qui parurent en 1886, furent le premier livre d'Octave Mirbeau. Auparavant, deux plaquettes avaient déjà paru. En 1882, « Le Comédien ». Plus tard, une étude sur « Le Salon de 1885 »... Mais ce ne sont là que des essais sans importance, ne pouvant être cités au rang d'œuvres véritables... « Les Lettres de Ma Chaumière » eurent en 1894, l'honneur d'une réimpression par-

tielle, sous ce nouveau titre : « Contes de La Chaumière ».

Ce premier livre exhale une forte odeur de terroir. Mirbeau s'y révèle un poète passionné de la nature ; il l'aime dans son cadre réel, aussi bien que dans celui que savent imaginer les grands peintres ; il sait lui consacrer des pages attendries.

Cet amour de la nature qui courait en lui depuis son enfance, se développa amplement pendant le séjour de l'écrivain à Pont-de-l'Arche, près de Rouen, puis dans l'admirable jardin de Carrière-sous-Poissy, tout planté de magnolias et d'iris du Japon, tout baigné de jour et de soleil. Dans cette dernière résidence surtout, la solitude qui l'entourait, les idées et les livres, les tableaux et les marbres, la simple forme des fleurs, affinèrent l'écrivain, surent lui donner des joies nobles et pures... Il gardera de ces heures-là, un souvenir ému, et plus tard, aux jours sombres, la senteur des fleurs lointaines s'exhalera encore, dans les pages les plus violentes.

Si, en 1886, Mirbeau publiait son premier livre, ce ne fut que plus tard, qu'il donna sa première œuvre... Œuvre saignante et pantelante d'angoisse et de douleur, histoire d'une enfance malheureuse, dans l'horreur lâche et grise des collèges, dans l'horreur des élèves et dans l'horreur des maîtres, sanglots d'un pauvre petit, qui va vers un idéal de justice et de liberté, et qui n'aboutit qu'à aller se faire tuer à la guerre, à la guerre qui termine ce livre comme on mure une tombe, tout cela vit, tout cela pleure, tout cela grouille, tout cela ricane dans des pages douloureuses et pessimistes, où, avec beaucoup de sincérité, Mirbeau raconte ses premières années et un peu de son adolescence. Cette confession d'un enfant, écrite par un homme et par un artiste, est dédiée : « Au maître vénérable et fastueux du livre moderne, à Edmond de Goncourt ». Elle nous révèle beaucoup de choses sur Mirbeau, et nous fait deviner l'homme qu'il sera, adversaire acharné de la loi, de l'enseignement et de la morale, ne se plaisant qu'à la beauté des gestes, des mots et des musiques. De curieuses silhouettes de prêtres se dressent au hasard du livre. Nous reconnaissons le jovial père Marel, le sournois père de Kern, qui savent trouver le chemin des petites âmes innocentes, et les rejettent ensuite, après les

avoir souillées... « Laissez venir à nous les petits enfants. » Nous les reconnaissons pour les avoir déjà vus dans la vie ordinaire...

Deux ans auparavant, Mirbeau avait donné « l'Abbé Jules », histoire émouvante d'un prêtre réfractaire. Ce fut à la même époque (1887) que parut « Le Calvaire ».

Retenez bien cette date de 1887. Elle marque l'apogée de l'œuvre de Mirbeau, l'éclosion attendue du chef-d'œuvre! Oui, un chef-d'œuvre, tel est le titre dont peut à bon droit s'enorgueillir « le Calvaire ». Peu de livres sont aussi âpres et aussi forts, aussi remplis de pitié, aussi frémissants de poésie, aussi extraordinaires par le flot d'éloquence sublime qui y bouillonne d'une extrémité à l'autre de ses trois cents pages. C'est pourtant une bien simple histoire, celle d'une passion pour une femme entretenue ; mais le caractère saisissant qui la distingue des autres, c'est la lucidité de l'amant.

Jean-Marie Mintié, le héros de cet admirable livre, le frère aîné de Sébastien Roch, est en même temps un analyseur qui scrute ses sentiments, et un passionné qui se laisse aller à la violence de son désir. Ceci est moins rare qu'on ne le pense, et si cela déroute au premier abord, c'est qu'on n'en avait guère parlé jusque-là en littérature. Quelques maîtres comme Benjamin-Constant dans « Adolphe », Sainte-Beuve dans « Volupté », ayant créé des romans psychologiques, y étudièrent l'influence néfaste exercée sur le cœur par l'esprit d'analyse. D'autres, et ce furent les plus nombreux, cherchèrent à montrer, au contraire, quel voile d'illusion opaque, le trouble amoureux étend entre nous et la réalité. Nul, avant Mirbeau, n'avait songé, par contre, à étudier cette nuance spéciale de sentiments : l'amour à la fois intelligent et frénétique, l'amour de l'homme qui n'est ni un fou, ni un imbécile, qui n'est pas dupe et qui voit clair, qui juge sa maîtresse en la désirant, qui la méprise, et qui, pourtant descend pour elle jusqu'au fond du vice et jusqu'au bord du crime!

Oui, je le déclare, cet amour qui connaît tous les avilissements et toutes les hontes de l'ivresse, sans en connaître les oublis, cet amour qui montre d'une manière si effrayante la complexité de notre nature, et qui prouve le double qui vit en nous, cet amour d'un homme qui s'examine, qui se

scrute, qui se voit enfoncer dans la fange, sans rien pouvoir, et dont l'esprit, lampe devenue inutile, ne sert plus à rien, sinon à illuminer le gouffre où il va s'engloutir avec tous les trésors de son honneur et de son énergie, cet amour-là, aucun roman, avant « Le Calvaire », n'avait osé ou n'avait su en donner une description exacte et complète... Par toutes les douleurs que supportent Jean Mintié et Juliette Roux, par l'angoissante lutte de ces deux êtres attachés l'un à l'autre par le cœur et les sens, par la fureur de leurs élans, par le pessimisme de leurs âmes, par leurs lâchetés lamentables, les personnages du « Calvaire » dépassent Des Grieux et Manon, Ryno de « la Vieille Maîtresse », Toto de « La Glu », et même la « Sapho » de Daudet... Ce livre restera le chef-d'œuvre de Mirbeau, et cet écrivain n'eût-il rien fait d'autre, connaîtrait quand même la gloire, de par la magnifique splendeur du « Calvaire » !...

Il est et restera toujours le livre de chevet des crucifiés par amour. On peut le lire et le relire cent fois, l'effet sera toujours le même, les pages vous prendront, vous secoueront de rages et de râles, vous tordront les entrailles, vous arracheront de spasmodiques admirations, vous affoleront de colère et d'ardeur. Et il vous enchantera aussi, car vous sentirez bientôt que vous avez dans ce livre, un ami lointain et proche en même temps, l'ami des jours de douleur et des soirs de deuil...

Ce livre marqua encore le caractère de révolte, qui, à partir de ce moment, s'empara de l'œuvre de Mirbeau et acheva de rendre redoutable cet écrivain exceptionnel, assez puissant pour ne faire partie d'aucune école, assez sûr de lui et de son art, pour ne redouter et ne reconnaître aucun maître...

C'est à cette époque, que Mirbeau écrivit la préface du livre de Jean Grave : « La Société mourante et l'Anarchie » et qu'il se rallia à ses principes... Dès lors « toute l'immense tendresse, tout l'immense amour de la vie, par qui le cœur d'un Kropotkine est gonflé » va désormais exalter ses œuvres, leur donner une portée, que les précédentes n'avaient pas atteinte.

Dans « Les Mauvais Bergers » pièce en cinq actes, jouée à Paris sur le théâtre de la Renaissance, le 14 décembre 1897, Mirbeau expose noblement le terrible conflit du capital et du

prolétariat. Je crois bien que « Les Mauvais Bergers » dans notre littérature dramatique sont à peu près l'équivalent des « Tisserands » dans la dramaturgie allemande contemporaine. Toutes deux sont de palpitantes tragédies, traitant de l'inégalité des classes sociales et de la somme de souffrances, de misères et d'injustices que causent à la masse, la puissance et la richesse d'un petit nombre.

Ce titre « Les Mauvais Bergers » n'a pas grand rapport avec l'œuvre... Il est tiré d'une phrase épisodique perdue dans un coin de la pièce. Au quatrième acte, un des partisans de la grève propose d'avoir recours aux députés de la région ; on lui répond qu'il n'y a aucun fond à faire sur ces beaux parleurs qui pérorent à la Chambre, tandis que de pauvres diables se battent : « Ce sont de mauvais bergers ! »

Cette pièce porte au théâtre non point la question sociale tout entière, ce qui serait impossible, mais bien un des problèmes les plus douloureux et les plus aigus de la question sociale : les revendications des ouvriers contre les patrons, revendications qui aboutissent à la grève...

Le sujet a déjà été effleuré dans quelques autres pièces, dans « Germinal » d'Émile Zola, dans « les Tisserands » d'Hauptmann, dans « Le Repas du Lion » de François de Curel. Mirbeau, lui, a su tirer des effets nouveaux et inattendus, des scènes d'un pathétique poignant.

L'atmosphère des « Mauvais Bergers » est purement industrielle ; on sent que le grand souci de l'écrivain a été de reconstituer exactement le milieu, et il y a d'ailleurs fort bien réussi. Par le détail de sa mise en scène, par ses effets de vérité et de sincérité, cette pièce rappelle un peu le théâtre des Goncourt, et rajeunit la vieille formule naturaliste.

Ainsi s'exprime d'ailleurs à ce sujet, M. Gregh, dans sa critique de la pièce :

« L'idée de M. Mirbeau est, si je ne me trompe, de prouver par des exemples bien choisis, que tous les conducteurs de foules, patrons, politiciens, agitateurs populaires se trompent et trompent la foule, que tous les bergers sont de mauvais bergers... Mauvais berger, Hargand, le patron, qui ne satisfait pas aux réclamations justes (il le reconnaît lui-même) de ses ouvriers..., mauvais bergers, les députés socialistes, qui poussent aux grèves, tandis que les grévistes meurent de

faim…, mauvais berger, Jean Roule lui-même, qui conduit ses frères aux barricades et à la mort. Toute organisation sociale, pense M. Mirbeau, est mauvaise ; il n'y a rien à faire. Son drame en est la démonstration en cinq tableaux. Aussi ses personnages ne sont-ils pas des individus, mais représentent-ils chacun un type et agissent-ils tout d'une pièce.

« Il y a de fort belles choses dans ce drame… une idée dramatique très belle dont l'indication à elle seule est déjà pathétique : l'antagonisme des idées entre le père capitaliste et le fils socialiste. Et j'ai eu le grand frisson à la fin du troisième acte, quand après la première pierre lancée dans les vitres d'Hargand, par-dessus la rumeur de la grève, éclatent, lointains, allègres, joyeux, les clairons des soldats… »

« L'Épidémie », pièce en un acte, représentée sur la scène du théâtre Antoine, le 29 avril 1898, est une violente satire de la bourgeoisie et de son égoïsme. Mirbeau y laisse éclater sa bile ardente et son beau style passionné…

Un conseil municipal apprend que la fièvre typhoïde ravage les casernes de la ville et ne s'en émeut que médiocrement… « les soldats sont faits pour mourir ». Mais on annonce qu'un bourgeois a succombé à l'épidémie, et aussitôt le conseil s'affole, entonne le panégyrique du défunt, vote un emprunt de cent millions pour mesures de salubrité. La donnée est donc fort simple, mais elle est développée avec une rare puissance, et une outrance satirique extraordinaire. Mirbeau s'y rue à l'assaut d'un type littéraire, celui du « bourgeois » comme l'avait fait autrefois Flaubert. Mais, à travers sa violence, son imagination burlesque et tragique, sa fureur soutenue, on aperçoit un envers de sensibilité souffrante et inquiète. Elle éclatera davantage encore dans les petites pièces qui suivront, dans ces nombreuses fantaisies véhémentes intitulées… « Vieux Ménages », « Amants », « Scrupules », « Interwiew », pochades tragi-comiques, qui se jouèrent en ces dernières années au théâtre du Grand-Guignol, et surtout dans cette comédie en un acte « Le Portefeuille », représentée en février 1902, à la Renaissance-Gémier, et où Mirbeau créa merveilleusement le personnage pitoyable et véridique de Jean Guenille, frère souriant et résigné du « Crainquebille » d'Anatole France.

Pendant ce temps, trois nouveaux romans avaient paru,

qui, définitivement, firent de Mirbeau, l'un des plus grands écrivains de ce temps.

Je n'ai pas à analyser ici « Le Jardin des Supplices », sa force de pénétration, son atmosphère de folie et de cruauté, sa grande impression finale de pitié et de misère, la vie s'y mêlant sans cesse et partout à la mort, comme un essaim d'abeilles tournoyant au-dessus d'un charnier. Toutes les voluptés les plus extraordinaires sont renfermées en ce livre, tous les ruts s'y déploient, toutes les sanies s'y étalent ; il y a là du sadisme, du cynisme raffiné, même du masochisme, le désir de faire souffrir, et le désir de souffrir, un effort colossal vers l'infamie et vers l'horreur, hors du temps, hors des limites présentes. Et au milieu des mares de sang de tous les supplices, sur un trône jonché des fleurs les plus étranges et les plus merveilleuses, cruelle entre toutes les figures cruelles de ce livre, la femme se dresse au milieu de ce « Jardin des Supplices », comme jadis elle se dressait au sommet du « Calvaire »...

Puis vint « Le Journal d'une femme de chambre », livre ardent jusqu'au cynisme, et plein d'une amertume désespérée. Un grouillement formidable remplit cet ouvrage, grouillement de bassesses, de servilités, de perversités qui s'ignorent. Et une immense tristesse s'en dégage. Le gros public ne l'a pas compris. Il a mordu d'abord à l'appât de quelques scènes. Plus tard seulement il s'est aperçu de la morale qu'en a tirée l'auteur, il a vu que bien loin d'être un livre de pornographie, cette œuvre était une satire sanglante et saignante, une leçon d'humanité.

La série fut complétée en 1900, par « Les Vingt et un jours d'un Neurasthénique », recueil d'impressions, d'un sens caricatural intense.

Enfin, le 20 avril 1903, Mirbeau donna sa dernière œuvre « Les Affaires sont les affaires », représentée sur la scène du Théâtre-Français. C'est là une pièce d'une très forte conception dramatique et assurément l'œuvre scénique la plus complète, la plus vigoureuse, la plus hardie de cet écrivain jusqu'à ce jour.

C'est l'histoire de l'homme d'argent d'aujourd'hui, autrement fort que Turcaret, autrement puissant que Mercadet, plus entreprenant, plus apte au négoce et d'une envergure plus

colossale que tous les financiers dépeints par Balzac : Isidore Lechat, c'est l'agent d'affaires prodigieux, qui se mesure en un corps à corps gigantesque avec toutes les difficultés économiques que lui opposent la spéculation et la science ; c'est le grand banquier qui jauge toute chose à sa valeur propre, celle de l'or : travail, ambition, talent, amour, et qui ne reconnaît qu'une sorte d'activité, celle qui a cours à la Bourse. En face de ce type gigantesque, se dresse un autre, sa propre fille, Germaine, statue résignée de la douleur. Elle sait de quelles sources impures, provient cet or qui lui permet l'opulence, elle sait aussi qu'elle est la captive vaincue de toutes ces richesses mal acquises. Ah ! la belle scène, que celle où avec son fiancé, elle quitte pour toujours ce toit où elle étouffe, où elle ne peut plus vivre ! Quelle scène admirable encore, que celle où Lechat, apprenant la mort de son fils adoré, broyé dans un accident d'automobile, trouve encore la force de résister à deux aigrefins qui espèrent se servir de sa douleur pour lui arracher une signature décisive. Ce reste l'honneur des « Français », d'avoir osé monter sur une scène habituellement timorée et rétrograde, un drame pareil, indépendant, fort, vigoureux, débordant de sarcasme, de satire et de beauté. Pour la première fois au théâtre, on y voit porté de cette manière, le conflit terrible de l'argent et de la Justice immanente. Aucune plume de dramaturge, avant Mirbeau, n'osa s'acharner ainsi à déchirer les conventions mondaines, à briser les iniquités sociales.

Telle est l'œuvre de Mirbeau jusqu'à ce jour...

L'intérieur d'un écrivain dénote son état d'âme. Le décor familier influe sur le talent et sur le caractère, ou plutôt, ce sont le caractère et l'état d'âme qui agissent sur les objets environnants, sur la place qu'ils doivent occuper, sur la disposition de l'appartement. La demeure de Mirbeau n'est pas celle d'un pamphlétaire brutal, mais bien celle d'un poète, et de quel poète ! Écoutons ici parler M. Achille Segard, qui, un jour alla chez Mirbeau, et raconte ainsi l'impression qu'il a conservée de cette visite :

« J'ai rencontré Mirbeau dans son « home » par une exquise matinée d'hiver, où le soleil pâle et doux entrait à flots par les larges fenêtres. Je l'y ai vu tout entouré des œuvres d'art qui, en leur temps, parurent aussi révolution-

naires et qui sont maintenant universellement admirées. Dès le seuil, je me trouvai face à face avec un mineur de Constantin Meunier, qui semblait résumer en lui toute la tristesse et toute la noblesse du travail, devant un paysage de Claude Monet, violent et tourmenté, mais qui laisse l'œil comme illuminé, devant un coin de jardin, signé de Pissarro, corbeille surabondante de fleurs, d'où s'élance comme des jets, le panache touffu des arbres !

« Or, tandis que j'examinais rapidement cette demeure où flotte, semble-t-il, un peu de l'âme de celui qui l'habite, s'infiltraient lentement et irrémédiablement en moi, des impressions confuses, faites de violence et de douceur. Si clair et si haut perché qu'il domine un vaste horizon, cet appartement n'est tendu que d'étoffes légères aux tons adoucis et chatoyants : l'antichambre et le bureau sont jaune tendre, le salon est d'un vert léger rehaussé de peintures à peine rosées, et tout parsemé de meubles frêles aux notes claires : la salle à manger est d'un vert très doux avec une cheminée de céramique, où des grès flammés descendent toute la gamme des couleurs ; le tapis est à grands ramages et soyeux comme une fourrure. De cet ensemble, se dégage une sorte de douceur qui serait presque féminine, si les yeux ne voyaient éclater sur les murs des panneaux ou des toiles qui sont comme des foyers de lumière. Voici « la gardeuse d'oies » de Pissarro, qui semble baignée dans une nappe de soleil ; voici les « Danseuses » de Forain, qui s'élancent hors du cadre avec une légèreté comme aérienne ; voici un tableau de Van Gogh, gerbe d'iris que traversent de longues feuilles acérées comme des glaives...

« Cet appartement est un musée et le jour y entre à flots ; de-ci de-là traînent des violettes et des branches de lilas, un parfum léger s'évapore et l'impression dernière est harmonieuse et douce. Peut-être un lecteur expérimenté découvrirait-il dans l'œuvre de Mirbeau, un peu de la douceur qui émane de ces chambres claires et sous le pessimisme systématique des conclusions les plus noires, découvrirait-il en même temps, un peu de l'âme de l'auteur qui est moins rude qu'on ne l'imagine. »

Tel est le cadre. Quels sont le cerveau et l'âme de l'être qui y demeure, et dont nous venons d'esquisser la vie ?...

*
* *

Dans la littérature française contemporaine, Octave Mirbeau apparaît comme un magnifique lutteur... Observez-le de très près et minutieusement, avec toute l'attention qu'un homme pareil comporte, pour être étudié à fond, regardez ses yeux pâles, sa figure énergique, son profil court, ramassé et trapu, sa dure moustache de conquérant et de reître, son torse large, la flamme qui brille dans son regard, écoutez-le parler surtout, avec de sourds éclats de voix, en phrases saccadées, hachées, avec un dédain permanent et visible qui perce aux commissures des lèvres hautaines, qui palpite dans le frémissement des narines et dans la menace des sourcils, et vous comprendrez mieux alors, toute la volonté tenace et ardue de cet homme, volonté de parler et de vaincre à tout prix, de briser les obstacles, de clouer sa pensée dans la foule, comme on cloue un étendard sur une forteresse ennemie, d'affirmer hautement l'idéal pour lequel il combat, idéal de vérité, de pitié, de justice, oui, étudiez ainsi cet homme, et vous comprendrez alors véritablement toute la beauté de son âme !..

De là vient cette attitude de lutteur énergique, indomptable. Campé dans les lettres contemporaines, comme sur un champ de bataille, arc-bouté solidement pour faire face à toutes les tempêtes, il apparaît comme un lourd géant bardé de fer, au milieu de tous les pantins, de tous les pitres et de tous les cabots d'une époque en décadence. Sur sa poitrine s'étalent comme des médailles, les titres de ses œuvres. Ils flambent, ils résonnent, ils rappellent chacun une victoire manifeste, remportée sur la veulerie, sur la lâcheté, sur la bêtise. Lisez-les, ces titres... « Sébastien Roch », « Le Calvaire », « Les mauvais Bergers », « le Journal d'une femme de chambre », « le Jardin des supplices », « les Affaires sont les affaires »...

Tandis que tant d'autres littérateurs, pareils à des ronds-de-cuir, écrivaient machinalement, sans but, alignaient phrases sur phrases, se pliaient au goût du public, allaient de la pornographie pure et simple, au roman à l'eau de rose pour jeunes filles, se raillaient eux-mêmes, rabaissaient leur métier à plaisir, pondaient leurs trois romans par an et sombraient dans la fange, lui, lutteur passionné, se donnait

tout entier, donnait sa chair, donnait son sang, dressant des œuvres fécondes qu'il avait animées de sa propre vie, soutenues de toute sa passion intense, arrosées de son sang, où il avait mis son éloquence, sa fougue, son amour des humbles, des malheureux, des petits, des opprimés, sa fièvre de justice. Il aurait pu écrire au goût du jour, se ravaler à n'être plus comme tant d'autres, que le vil esclave d'un public imbécile, il préféra, seul contre tous, entamer une lutte épique dont il devait sortir vainqueur, et prendre la foule corps à corps, comme un guerrier viole une vierge.

Et, c'est pourquoi je l'ai comparé à un lutteur. J'aurais pu encore le considérer comme le dernier des mousquetaires, mousquetaire réaliste, sans feutre ni panache, combattant contre les préjugés et l'ignorance, et aussi, et surtout, ainsi que l'a baptisé Rodenbach, comme « le Don Juan de l'idéal! »

Oui, le Don Juan de l'Idéal, c'est bien cela !... Comme le héros légendaire de Séville, Mirbeau a l'âme angoissée, tenaillée par le doute, rêvant de l'impossible et de l'absolu, désirant la chimère. Je ne sais si je me trompe, mais je suis comme malgré moi, enclin à supposer chez cet écrivain, âpre, solide, fort et rude, avançant par ses livres à la manière du carrier, qui s'ouvre un passage en faisant sauter à la dynamite d'énormes blocs de pierre, je suis enclin, dis-je, à lui donner une âme un peu candide, un peu enfantine et très idéaliste. Ce polémiste violent est au fond un doux, ce satiriste aigu, ce dramaturge terrible, est un rêveur et un poète, oui, un poète, à la manière de Souvarine, ce nihiliste si bien dépeint par Zola, dans « Germinal », et qui, tout en caressant doucement un petit lapin blanc, pelotonné sur ses genoux, rêvait de détruire le monde !...

L'homme qu'est Mirbeau m'a semblé très simple au premier abord. Plus tard, après l'avoir quelque peu étudié dans ses œuvres, il m'apparut au contraire très complexe. Par la tendance toute spéciale de son génie littéraire, il se rattache à toute une longue série d'ancêtres. Il a assurément relu cent fois Molière : il a dû annoter Byron. Il a certainement passé par une phase de Mussetisme aigu. Enfin, Baudelaire a laissé en son esprit des traces profondes. Il a comme lui, l'instinct du carnage, l'amour du sang, de la volupté et de la mort, mais à un point de vue plus général.

Il apparaît donc comme un grand voluptueux, et cette qualité, que certains considèrent autrement, se retrouve dans toute son œuvre. Mais, Mirbeau est un voluptueux triste. Lisez-le d'un bout à l'autre, et dites si jamais, à travers les phrases, vous l'avez senti vraiment gai, prêt à rire... Quand il paraît le faire, il s'arrête en chemin. Le rire n'est plus qu'un sourire, et tellement énigmatique, tellement sarcastique, si vite disparu, que cela se rapproche plutôt des larmes. Le rire est devenu un sourire, puis s'est transformé en grimace. Oui, Mirbeau est triste, triste de toute la misère humaine qu'il étale, de toute la douleur d'autrui qu'il ressent en lui-même. Et en cela encore, il se rapproche de Don Juan et de tous les grands voluptueux.

Mais, tandis que Don Juan ne s'est occupé toute sa vie que d'un seul absolu, n'a tendu que vers un idéal unique : la femme, et encore la femme au point de vue tout spécial des sens, de la volupté et de la beauté plastique, en négligeant le reste de la créature, le cœur, l'esprit, l'âme, c'est-à-dire, tout ce qui fait le grand et sublime amour, Mirbeau, lui, a fait plus, a voulu quelque chose de plus, et son désir fut surhumain.

Il ne voulut pas seulement, comme Don Juan, rassembler en lui quelques simples amours de femmes, mais des milliers d'amours réunis en un seul, celui de toute l'humanité dolente. Il tenta de rassembler en lui, l'idéal unique, que Don Juan ne cherchait que dans la passion sensuelle et que lui voulut réunir sous toutes ses formes : Idéal de l'Amour, de la Beauté, de la Pitié, de la Charité, de l'Art, de la Justice.

D'abord, il ouvrit son cœur à la nature, il aima la terre, la bonne terre nourricière, avec les prés, les bois, les prairies grasses, les champs aux abondantes récoltes, les fermes riantes, d'où s'exhale, par l'entre-bâillement des portes, « la bonne chanson du travail » ! Écoutez-le, dans « les Contes de la chaumière », chanter le poème de la nature : « Simple et rustique, elle est située, ma chaumière, comme une habitation de garde, à l'orée d'un joli bois de hêtres, dont les verdures moutonnent au soleil, et, devant elle, s'étendent, fermant l'horizon, les champs tout verts, coupés de haies hautes. »

Après avoir ainsi apporté à la terre, sa pieuse offrande, il se recueille. Son visage se creuse. On sent qu'il souffre sincèrement. Il voit déjà plus loin que la nature ; il ne pleure

plus seulement sur les plantes et sur les bêtes ; la douleur humaine l'a saisi. Il assiste à la torture d'un enfant, ou plutôt il y prend part, car son enfance à lui, au point de vue moral, dut avoir bien des côtés analogues à celle du petit Sébastien Roch. Il fut certainement, lui aussi, un enfant sensible à l'excès, dont l'esprit tendu, dès le premier âge, était prêt à subir toutes les sensations, à sentir toutes les douleurs... « Sébastien ne pensait, n'agissait, ne vivait que par la sensibilité. La vie nerveuse et sensuelle était en lui suraiguë jusqu'à la maladie, jusqu'au déséquilibrement physique. »

Plus tard, cet amour inconscient augmentera encore. Il aimera tous les hommes, quels qu'ils soient, malgré leurs opinions, leurs fonctions, leurs castes, pourvu qu'ils aient de la pitié au fond de leurs âmes. Il s'arrête avec tendresse devant l'abbé Jules, et se met à raconter sa vie (1888) bien que son héros soit un prêtre, et qu'il ait, lui, Mirbeau, la haine du prêtre, comme dit le petit Sébastien « une haine impérissable et féconde, une haine à remplir toute la vie. »

Mais son affection vient justement de ce que l'abbé Jules n'est pas un prêtre comme les autres, de ce qu'il est un réprouvé, un maudit, un malheureux qui souffre, comme souffrait auparavant le petit Sébastien, comme souffrira plus tard Jean Mintié du « Calvaire ». Et parce qu'il souffre, il devient immédiatement sacré aux yeux de Mirbeau. Toute haine disparaît devant la douleur. Il n'y a plus qu'un geste à faire : pardonner et relever... Écoutez-le d'ailleurs parler, ce pauvre abbé Jules, chien galeux de l'Église, homme bizarre, sceptique malgré ses fonctions, écoutez surtout cette façon qu'il a de faire communier une jeune fille qui va mourir, cette manière touchante d'administrer l'extrême-onction, non, avec des mots latins, mais avec des paroles de pitié et de douceur... « Pauvre enfant... tu es venue un jour... et le lendemain, tu t'en vas... De la vie, tu n'as connu que les premiers sourires, et tu t'endors à l'heure de l'inévitable souffrance... Va dans la clarté ! et dans le repos, petite âme, sœur de l'âme parfumée des fleurs, sœur de l'âme musicienne des oiseaux... Demain, dans mon jardin, je respirerai ton parfum au parfum de mes fleurs, et je t'écouterai chanter aux branches de mes arbres... Tu seras la gardienne de mon cœur, et le charme invisible de mes pensées... »

Ce grand amour, sensible dans toutes ses autres œuvres, amour des humbles, des pauvres, des travailleurs, dans « les Mauvais Bergers », amour des miséreux, des vagabonds, des va-nu-pieds, dans « le Portefeuille », amour des souffrants, des humiliés dans « le Journal d'une femme de chambre », ce grand amour atteint son apogée dans le « le Calvaire ». Dans ce livre, l'un des plus beaux à mon avis qui ait été publié en ces dernières années, l'un des plus originaux au point de vue de la sensibilité, de la sincérité, du courage, l'âme douloureuse, pantelante et saignante d'un homme est étalée sous nos yeux, mise à nu. C'est, je le crois bien, l'âme de Mirbeau toute entière, qui prend peu à peu possession du livre, qui l'emplit d'une vie ardente, dévorante, tumultueuse, et quand, un soir de bataille, le héros du Calvaire, ayant tué un soldat ennemi, prend conscience de son acte, et soulevant dans ses bras le corps sanglant, baise sur la bouche l'Ennemi mort, une commotion secoue le lecteur. Quelque chose de grand vient de s'accomplir. L'amour a passé par une dernière phase, a gagné la plus haute cime. Il a aboli l'idée de guerre et de patrie. Il a tendu vers la fraternité universelle !

C'est cet amour, jamais assouvi, qui a rendu Mirbeau tel que nous le connaissons, brutal et rude. Parce qu'il imita certains de nos contemporains, parce qu'il écrivit des articles violents, cruels et véridiques, on ne voulut plus le considérer que comme un pamphlétaire, on l'accusa de ne se plaire qu'à la destruction systématique. Eh bien ! on s'est trompé ! Et c'est encore son grand amour qui fit ainsi agir Mirbeau. Il mit au service de ses idées, sa nervosité et sa violence hautaine, qui sont ses plus fortes vertus littéraires. C'est l'amour, et l'amour seul qui l'a conduit à la haine. Mirbeau cherche l'absolu en tout, dans l'art, dans la justice, dans la beauté, et il ne peut voir à ses côtés des êtres qui se plaisent aux laideurs morales et à l'injustice consciente, sans chercher à tout prix, à détruire leur œuvre néfaste. Il les accable de ses puissantes railleries, il se jette sur eux comme un ouragan, et renverse bientôt tous ces mauvais maîtres, ces mauvais écrivains, ces mauvais artistes, ces mauvais riches, ces « mauvais bergers » !...

Aussi s'explique sa haine qui ne vient que d'un trop grand

amour. Car haïr et aimer, n'est-ce pas au fond un peu la même chose? On le regarde comme un homme cruel et inexorable. Mais ceux qui le connaissent bien et qui ont pu pénétrer dans sa vie intime, ceux qui ont su prendre possession de son cœur ombrageux, savent bien le contraire. Le physique étonne peut-être au premier abord, à cause du maintien décidé, de la fière allure et de l'air de bravoure. Mais, voici les yeux, des yeux bleus très ingénus, très enfants, très tendres, qui disent tout le contraire, des yeux qui reflètent toutes les pensées et qui parlent de bonté, de loyauté, d'amour. Et on sent bien, en les regardant, que ces yeux-là ont certainement beaucoup pleuré sur la souffrance humaine!

De même, on l'a cru féroce, belliqueux, et c'est tout l'opposé!... C'est un doux qui n'aime pas les villes et qui leur préfère la campagne, le calme du soir tombant sur la plaine. Il aime les animaux profondément, et les plantes aussi, surtout les fleurs. Il les a chantées dans son livre le plus terrible, le plus sanglant « le Jardin des supplices », où parmi les lambeaux de chair pourprée, elles font l'office du chœur antique, qui parle encore d'espoir dans les plus grands malheurs.

Il aime les fleurs justement parce qu'il est bon et miséricordieux. Son ironie provient de son indignation. S'il a tant de colère, c'est parce qu'il a tant de pitié. C'est un sentimental qui veut venger ceux sur qui il pleure. Après ses combats, il devient aussitôt un autre homme. Il s'abandonne à de lyriques effusions. Il est heureux, et il le proclame bien haut, quand il peut trouver quelqu'un qui, croit-il, possède un peu du grand et magnifique Idéal. C'est pourquoi il a prôné Léon Bloy, c'est pourquoi il a glorifié Rodin. Son admiration pour les uns est aussi bruyante que sa haine pour les autres. Toujours et partout il est sincère. Il crie sa passion avec une fougue, une véhémence, qui étonnent à notre époque discrète, ennuyée et morose. Certains haussent les épaules... « Articles de journaux »!, disent-ils... Hé bien! non, car au vrai sens du mot, Mirbeau n'écrivit jamais ce qu'on appelle un article de journal. Il publie un plaidoyer, une satire, quand il ne peut plus retenir sa pensée qui s'échappe. Il lance ses arguments comme on donne un coup de poing.

Et, croyez-moi, il faut encore pour faire cela aujourd'hui, un certain courage. Quand on est incompris de la foule, qu'on rêve trop haut, qu'on parle d'idéal, d'amour, de vérité et de justice à des gens qui ne peuvent vous répondre que par les cours de la Bourse, on est bien près d'être ridicule... Mirbeau ne l'a jamais été, justement parce qu'il se moquait de l'être. Quand, au-dessus des préjugés, des idées sociales, des hypocrisies ordinaires, il dressait dans un grand élan cette scène magnifique du « Calvaire », où baisant l'ennemi mort, le héros proclame les idées nouvelles ; la Fraternité au-dessus de la Guerre, l'Humanité au-dessus de la Patrie, il répondait victorieusement aux criailleries de la meute et créait un amour nouveau et magnifique, amour où entrait d'un coup toute la douleur, toute l'humanité, toute la beauté et toute la mort, amour que Don Juan lui-même, cet inassouvi, n'a jamais connu, amour auprès duquel, celui de toutes les femmes, apparaît comme médiocre, restreint et illusoire.

Ce grand amour aboutit forcément à la mort... La mort... on la sent rôder dans toute l'œuvre de Mirbeau. Elle est tapie au coin de chaque chapitre, la grande faucheuse ! Elle dirige l'action. On sent qu'elle est la conclusion forcée et inévitable. Et Mirbeau l'a bien compris et s'est toujours servi d'elle. Il lui doit des pages de mystère, d'autres qui côtoient l'inconnu et les abîmes, d'autres où, malgré nous, notre peau se couvre d'une sueur moite. La mort... elle est partout. « Le Jardin des supplices » en est plein et proclame sa gloire par toutes les bouches de ses torturés ; Sébastien Roch l'appelle ardemment pour mettre fin à ses douleurs et l'entrevoit enfin quand il dit — Ah !... toute la haine de la guerre, toute l'horreur des combats contenue en ces mots ! — « Je vais partir et me battre. Et je ne sais même pas pourquoi. On te dira seulement : « Tue et fais-toi tuer. Le reste nous regarde ! » Eh bien non, je ne tuerai pas ! Je me ferai tuer peut-être. Mais moi je ne tuerai pas ! » — Enfin, elle apparaît encore dans le « Calvaire », quand couché près de Juliette endormie, Jean Mintié s'imagine tout à coup qu'elle est morte, que le cœur a cessé de battre, croit voir les vers grouiller déjà dans tout ce corps adoré, sur cette peau exquise, et, hagard, soulevé sur un coude, pen-

ché sur cette bouche qu'il vient de baiser et de mordre, croit sentir pointer dans la fraîche haleine de la femme, une imperceptible odeur de mort et de pourriture !...

Elle est partout, la mort, même dans l'amour. Les amants, au paroxysme de la volupté, n'ont-ils pas souvent la nostalgie de mourir. Mirbeau le sait et y a sûrement pensé, quand, dans « Le Journal d'une femme de chambre », il écrivit cette page si belle, où se jetant sur l'amant poitrinaire, condamné, la femme se donne, et bouche contre bouche, avale le crachat sanglant, qui contient le poison mortel... La mort stimulant l'amour !...

La passion tumultueuse dont l'œuvre de Mirbeau déborde, est-elle un simple résultat de son indignation devant les spectacles qui le blessent. Est-il un irrité qui a voulu châtier les forts et les puissants ? Fut-il enfin un temps, où calme, tranquille, il ne pensait pas à la bataille ? Je crois bien que non, et que les événements ont peu fait et tiennent une place secondaire parmi les antécédents de sa nature violente. Mirbeau fut toujours, d'instinct et de naissance, l'homme des idées extrêmes. Réaliste en 1885, anarchiste à partir de 1897, son esprit a toujours suivi sa pente naturelle et il s'est développé logiquement selon sa propre nature. Du reste, il est fort rare qu'on devienne socialiste ou révolutionnaire tout à coup, par suite de circonstances fortuites, au hasard des événements. S'il est né bourgeois, conservateur et riche, tout homme, même s'il se trouve plus tard ruiné et abandonné de tous, ne changera pas au point de se faire anarchiste, au point de devenir par la suite. révolutionnaire à force de misère. On naît révolutionnaire, comme on naît romanesque ou sentimental, et on demeure ce que la nature vous a fait, en dépit des circonstances heureuses ou malheureuses. Je pourrais justifier cette opinion par beaucoup d'exemples. La vie d'hommes tels que Blanqui, Rochefort et Mirbeau lui-même en est une preuve.

Dès ses premiers articles, immédiatement, il se montra tel qu'il devait être par la suite, démolisseur par parti pris des théories caduques, destructeur des vieilles renommées injustes au profit de renommées nouvelles.

Chacun des livres qu'il écrira plus tard, tendra à prouver davantage cette particularité de son caractère. Pas un qui

ne soit un livre de révolte ou de haine. « Les Mauvais Bergers » dans ce sens, sont un point culminant. Mirbeau se présente à nous, comme le briseur d'entraves, par excellence.

Partout, toujours, dans tous ses articles, le même cri de révolte monte, grandit, emplit l'espace, cri impuissant d'ailleurs. Il continue à le pousser par la suite. Il l'enfle dans ses trois premiers livres; cri de révolte vaine d'un malheureux enfant dont l'âme est pétrie par des maîtres indignes, comme dans « Sébastien Roch » : cri de révolte vaine encore, du prêtre qui agonise dans les liens du célibat que la religion lui impose, comme dans « l'Abbé Jules »; cri de révolte, vaine toujours, de l'homme qui ne peut étouffer en lui un terrible et honteux amour, comme dans « le Calvaire »!... Révolte éternellement vaine, révolte impuissante, ainsi que le proclame hautement la conclusion sinistre des « Mauvais Bergers ». Tout est illusoire; l'autorité, le respect, la bonté, le pardon même. Seule, la douleur compte. La destruction est inévitable; c'est ce que vient annoncer le personnage suprême et invisible du drame, celui que Mirbeau gardait pour la fin, mais qu'il n'a pas oublié,... la Mort!...

Eh bien! chose curieuse, cette hantise de la mort où Mirbeau se complaît, où il aboutit toujours par les conséquences extrêmes de ses théories et par ses conclusions désespérées, cette hantise nous semble, par instants, factice, et ce sentiment d'artificiel qui nous envahit, c'est lui-même, bien involontairement, qui en est cause. Il a beau dire, il aime, malgré tout, la vie, d'un amour impétueux et irascible. Son œuvre est tout entière, baignée de cette passion et il aura beau faire, il ne pourra empêcher que de chacun de ses livres, ne se dégage, après une première sensation de malheur, de souffrance et de mort, une seconde impression revivifiante et transformatrice, impression plus forte d'espoir, d'amour et de poésie. Et c'est cette seconde impression qui bientôt survivra toute seule. L'idéalisme, encore une fois, a remporté la victoire!...

Oui, Mirbeau est avant tout un poète, poète par son énergie descriptive, poète par le mal qu'il se donne à parfaire son style, poète parce qu'on sent qu'il pétrit ses phrases, qu'il les vomit cent fois avant de les livrer au public, parce qu'il reste crucifié sur sa page inachevée, poète parce que tout le

blesse, et parce qu'il souffre de tout, et des moindres taches, poète, parce que malgré son ricanement, il est hautain et malheureux à cause de sa délicatesse même, poète parce qu'il n'a fait de concessions ni à la foule, ni même aux élites, poète, enfin, et surtout, parce qu'il aime la Beauté !

« Octave Mirbeau, écrit Catulle Mendès, c'est l'impétuosité. Et pourtant, ce brutal bouleverseur d'idées est un très sûr et très patient artiste de la phrase, un délicat manieur de mots ; cet oseur devant la société est un timide devant la syntaxe... il se plaît à s'exiler de sa propre truculence pour s'inquiéter d'un rythme ou d'une sonorité ; ce terroriste est un miniaturiste ; ce guillotineur est un enlumineur... Affêterie de la tuerie. Mais, toujours, quand il a raison, c'est pour la Beauté ! »

Oui, Mendès l'a bien dit... c'est pour la Beauté. C'est pour elle qu'il a entrepris chaque bataille, c'est pour la toute puissante beauté dans la vie et dans la souffrance, dans la laideur et dans le crime, dans les œuvres des statuaires, des peintres et des poètes, qu'il a toujours combattu.

Chaque fois qu'il prend en mains une cause, on peut être sûr qu'il s'agit encore d'elle ! Quand il soutient et glorifie Auguste Rodin, l'auteur du « Baiser » et « des Bourgeois de Calais », quand il honore l'art de Claude Monet et de Camille Pissarro, quand il écrit pour Jean Lombard une préface tonitruante, quand il consacre à Rodenbach de beaux et sagaces articles, quand il fait décerner un prix au talent si particulier de M. Charles-Louis-Philippe, quand il découvre Maurice Maëterlinck et l'impose à la France par la force de son admiration et de son enthousiasme, quand, enfin, il gourmande M. Cuir, inspecteur des études primaires de l'Académie de Lille pour avoir eu l'audace de vouloir expurger Balzac, toujours et partout, c'est pour la Beauté qu'il combat. Il admire aussi bien ce qui est noble et beau, qu'il raille ou attaque ce qui est vil et laid. Nul n'est plus spontané dans l'amour et dans la haine !... Et c'est pour tout cela qu'il est un grand écrivain !

Robert de Machiels.

Lorenzaccio
ou la Rhétorique homicide.

La Rhétorique est-elle homicide? La question a son actualité à l'heure où ce qu'il en restait — le nom — vient d'être banni des *cycles*, aussi nombreux bientôt que les cercles de l'Enfer dantesque, dans lesquels M. le ministre de l'Instruction publique enferme l'éducation future de nos fils. Nos fils ne liront plus l'histoire de Brutus ni celle de Thraseas : ils ignoreront peut-être Léonidas et Epaminondas, Cincinnatus et Regulus. Il leur sera permis de confondre Harmodius et Aristogiton avec Castor et Pollux. Ils ne connaîtront plus la gloire qui nous fut familière d'être des rhétoriciens.

Tant mieux, dirait M. Pierre Gauthiez : Brutus l'Ancien et Brutus le Jeune, Harmodius et Aristogiton sont de fort mauvais compagnons de jeunesse : en voulez-vous une preuve? Lisez la vie et les œuvres de Lorenzino de Médicis dit Lorenzaccio (1).

Tout lecteur éprouvera à connaître cette histoire lamentable et magnifique un plaisir âpre et une cruelle volupté. L'intellectuel dévoyé, jeté dans la politique où il apporte la fausse conception de la vertu civique avec toutes les exaspérations d'une âme malade et d'un cerveau trop affiné, avec toutes les belles phrases, sonores et artificielles, apprises à l'École de l'antiquité classique, nous apparaît ici incarné dans cet étudiant maladif, et névrosé, chez lequel l'orgueil de l'esprit ne

(1) L'*Italie du* XVIe *siècle,* Lorenzaccio, 1514-1548, par Pierre Gauthiez. Fontemoing, 1904, *Collection Minerva.*

fait point tort à la concupiscence de la chair, que soulève la surexcitation des nerfs unie à celle du cerveau, et qui, prince jaloux et pédant exalté, « déçu par toutes choses », se décide « à se faire héros » — entendez bien héros de Plutarque qui frappe au nom de « la vertu » encore que pourri de tous les vices. Placez ce « tyrannicide » à l'âme tourmentée, dans le milieu le plus émouvant, cette Florence — la chère Florence que l'écrivain connaît si bien — en pleine crise, république aux souvenirs terribles ou aimables, tombant, avec la complicité du Pape et de l'Empereur, sous le joug de tyrans subalternes, cette famille de Médicis, tragique, passionnée, riche en exemplaires si variés d'une humanité violente, cette Italie du XVIe siècle secouée par les soubresauts de cette fièvre de l'esprit et des sens, du sang et des nerfs dont le XVe siècle a semé les germes, et imaginez ce que peut être pareil sujet traité par un écrivain qui manie la plume tantôt en scalpel et tantôt en pinceau, qui tour à tour nous fait sourire par son cruel humour et nous emporte par ses fougueux emportements, et qui, documenté plus qu'homme au monde et sur le héros et sur sa famille et sur sa ville et sur son pays et sur son siècle, nous paraît bien distribuer — le lecteur saura avec quelle impitoyable vigueur — à chacun selon ses mérites. L'âme en reste en émoi et le cerveau impressionné ; je vous assure que cette lecture n'est point ordinaire. Cet érudit, qui est poète parfois et parfois praticien, qui est toujours probe, sincère et rempli de bon sens dans ses plus violentes exaltations, séduit et convainc.

*
* *

Il nous convainc de quoi ? Précisément des méfaits de la rhétorique. Il nous en convainc ou il nous les confirme. Il suffit de suivre de l'œil le pédant lancé dans la politique, le rhéteur enflé de théories et bourré de leçons en mal de réformes ou ambitieux — sinon de résultats — du moins d'effets, l'infatigable intellectuel pontifiant à la tribune, réclamant la révolution au nom de la vertu, appelant à la rescousse tous les héros de l'antiquité — remplacés parfois depuis 1848 par « nos pères de la Révolution » — pour être depuis longtemps convaincu de ce dont M. Gauthiez

entend nous persuader. Aux époques de calme politique, ces rhéteurs-là déversent sur les assemblées le trop plein de leur redoutable cerveau : aux époques de crise, ils s'appellent Lorenzaccio et Saint-Just, coupent des gorges et abattent des têtes — au nom de la vertu.

Pour nous qui avons vécu en compagnie des hommes de 1793, le rapprochement s'impose comme une obsession, et c'est ce qui donne au livre qui nous est ici livré une portée très haute, parce qu'il nous permet de joindre cet exemplaire à une riche collection.

Écoutons M. Gauthiez et voyons avec lui ce qu'est Lorenzino. Certes il a son type original : il est le produit d'un croisement singulier, les Médicis, usurpateurs jadis magnifiques et les Soderini, défenseurs intermittents de la liberté florentine : par son père, médiocre prince, il est Médicis, petit-neveu du Père de la Patrie, Côme, petit-cousin de Laurent le Magnifique, du pape Léon X, de Clément VII et l'un des représentants, avec son cousin Côme, fils de Jean des Bandes noires, d'une branche cadette de cette famille, abâtardie par ailleurs, car la branche aînée n'est plus représentée que par les fils naturels de Laurent, duc d'Urbin ou, dit-on, du pape Clément VII, lui-même bâtard de Julien ; il est Médicis et « être Médicis, c'est aspirer à tout » surtout à la domination, que cette domination soit obtenue par les artifices qui font populaire ou par les piques de l'étranger, race de despotes intrigants, énervés par le plaisir, surtout exaltés par l'orgueil ; à lire M. Gauthiez, je me rappelle les lettres échangées à la génération précédente, entre Léon X et ses neveux et qui, conservées aux archives de Florences, ne roulent guère que sur les intérêts de *la Casa* — la *Maison* — y a-t-il pour eux une autre maison que la leur? Il y en a une autre pour Lorenzino : celle des Soderini ; ceux-là ont toujours joué aux démocrates, nous dirions aux libéraux, chefs du parti populaire, hommes de la France quand les Médicis ont cessé de plaire aux Valois, opposants que Léon X a achetés, que d'autres savent intimider : le grand-père de Lorenzino est Thomas « homme de peu de courage qui fuit volontiers les périls », mais qui est quand même le chef de l'aristocratie républicaine ; les Soderini sont traditionnellement opposants : ce sont les Lafayette de Florence. Lorenzino

se sent Soderini plus que Médicis : cependant si le sang d'un rebelle bouillonne dans ses veines à la vue d'une Florence livrée par Charles-Quint à la tyrannie d'un Alexandre, bâtard de Clément VII, est-ce le « républicain » fils des Soderini qui s'indigne? N'est-ce point plutôt le rejeton d'une branche cadette, mais du moins légitime, que révolte la domination d'une branche aînée, mais adultérée, d'un prince imbécile et grossier que le hasard fit son aîné. Il y a peut-être du Saint-Just, en son affaire, mais du Philippe-Égalité, sans doute aussi, l'esprit en plus.

Du moins le sentiment qu'il a d'être Soderini l'autorise-t-il à être opposant d'un cœur léger : de Fiesole où s'écoule une enfance reléguée, il contemple avec amertume « flottant dans la brune couleur de perle, cette Florence » qu'il croit aimer en Persée qui court vers Andromède, qu'il aime peut-être, sans en être conscient, en maître futur rêvant seulement de transformer en chaînes d'or les chaînes de bronze dont Alexandre, le bâtard, charge la bien-aimée. Cette race de princes démagogues est redoutable aux démocraties : il les leurre en se leurrant eux-mêmes.

*
* *

Tout d'ailleurs l'incite à l'opposition : si les Médicis et les Soderini lui ont légué une âme compliquée parce que complexe, et les tares héréditaires, passions effrénées, vices rares et sang corrompu, c'est à ce seul héritage que s'est bornée leur collective générosité. En principe un enfant qui, cousin de princes si riches, porta « des chausses en si misérable état » que même rapiécées elle ne sauraient être décemment portées et qui, de si longues années, fut « martyr des affronts subits et des réductions ridicules », est voué à une opposition que la misère talonnera et que d'avance elle aigrit. Il est rare qu'un prince en guenilles soit un sujet fidèle et un citoyen satisfait. Une petite fortune lui peut, il est vrai, un jour échoir : elle est disputée aux fils de Marie Soderini par leurs cousins, fils de Jean des Bandes Noires ; le procès reste pendant, constant souci de la famille besogneuse : le jour où Lorenzino le sut, grâce à l'intervention d'Alexandre, définitivement perdu, le meurtre d'Alexandre fut résolu. Il n'y a

évidemment là que des sentiments très vulgaires mais si humains ! Combien, en rêvant de venger la liberté opprimée, ne rêvent inconsciemment que la revanche de chausses trouées et de procès perdus.

Cadet et pauvre, il était en outre terriblement énervé ; ces tares héréditaires qui chez tous les Médicis se traduisent d'effrayante façon, sang gâté, nerfs ébranlés, se résolvent chez ce malheureux en une maladivité pitoyable. Ce gringalet, pâle, misérale, faisait peur. « Peu de barbe et point de couleur, sous le ciel il n'en est pire ». « Face de mort pire que gale » ; les proverbes populaires qu'on se rappelait à sa vue eussent pu alarmer des amis du pouvoir, mais il passait pour fou d'autre part, un mignon voué aux pires vices — le biographe qui n'écrit point pour certains lecteurs nous édifie pleinement à cet égard, — par surcroît un rêveur, un poète. Depuis quand un poète fait-il courir des risques aux tyrans ? Depuis quand les mignons font-ils des révolutions, et de tels malades sont-ils à craindre pour d'autres que ceux qui les soignent ? En réalité il n'avait pas à feindre la folie — ainsi que Brutus : il exagérait le caractère sincère de ses tendresses et voulant se faire tenir pour inoffensif, il entendait qu'on le crût avant tout névrosé ; mais ce qui est sûr c'est qu'il était malade : son âme irritée le prédisposait aussi bien au mysticisme politique qui avait sévi à Florence avec Savonarole qu'au scepticisme outré qu'avait professé Machiavel en cette même Florence : ses nerfs ébranlés pouvaient faire de lui un vicieux prêt aux pires excès, un poète capable de beaux élans, un penseur apte aux ingénieuses réflexions, un fou furieux et un héros ; il avait jadis dans un singulier accès de manie décapité à Rome les statues qui ornaient l'Arc de Constantin et les avait volées — ce n'était certes pas pour leur beauté : cet acte de vandalisme insensé l'avait fait bannir de cette Rome que ses incroyables débauches n'avait point effarouchée — Clément VII en était le complice, et le bénéficiaire, dit-on — mais que cette dégradation imbécile avait soulevée. Cet acte donne à songer ; que ce vandale fût « ce que la récente psychologie appellerait un mattoïde », sujet voué aux plus singuliers accès d'épilepsie, d'hystérie ou de perversité, nous laissons cependant aux lecteurs de M. Gauthiez, le soin de le décider : qu'il fût ce que

dans tous les temps le peuple a appelé un détraqué, cela est peu douteux, mais un détraqué fort lucide dans tous les cas, témoin cet épisode où nous le voyons dérober, bien des mois avant le meurtre projeté, la cotte de mailles de sa victime et la jeter au fond d'un puits. Je ne souhaite évidemmentce genre de mattoïde à aucun prince comme compagnon de plaisir. Et l'imprudent et stupide Alexandre, le tenant pour un bouffon complaisant, avait adopté comme ami ce cousin dangereux — dans le louable dessein que ce fou livrerait au duc, débauché lui-même à l'excès, brute déchaînée, en proie aux pires désirs, sa propre sœur Laudomine de Médicis.

Et voilà bien des éléments qui font de Lorenzaccio un tyrannicide : sang mêlé et brûlé de tyrans et de rebelles, hérédité d'opposants, jalousie de cadet princier, rancune d'une enfance besogneuse, révolte d'un plaideur déçu, passions effrénées, tares qui le vouent aux actions demesurées, un cœur aigri dans un corps énervé, un cerveau détraqué, une âme exaspérée.

*
* *

Que devient la rhétorique, en tout cela ? Elle offre des exemples à cet écolier et trace un devoir à cette âme sans freins : entendez qu'elle colore du mot vertu ce qui est ré-révolte assez vulgaire, du mot amour de la patrie ce qui est désir inavoué de la domination, du mot culte de la liberté ce qui est amour-propre froissé et du mot devoir civique ce qui est passion dévergondée. Et tout cela démontre que la rhétorique est une belle chose et un grand moyen de révolution.

La Renaissance classique avait plus fait pour détraquer ces cerveaux du XVIe siècle que les débauches énormes de leurs devanciers, les Sforza, les Borgia, les Médicis, les Farnese. Elle avait évoqué aux yeux de tous l'Antiquité et tout un cortège, la vertu des Spartiates, la grâce des Athéniens, la grandeur des Romains, une antiquité surfaite, artificielle, exagérée dans tous les cas et frelatée où les hommes s'évoquaient en demi-dieux, où leurs vices mêmes apparaissaient comme grands et par conséquent légitimes ; la morale antique exaltée à l'outrance devenait opposée à la morale chrétienne, la seule qui eût quelque grandeur ; autant la théorie chrétienne de la charité et du pardon paraissait

veule et mesquine, autant semblait grande la morale des Caton, des Sénèque et des Marc-Aurèle; Platon devenait prophète d'une religion nouvelle. Car l'antiquité avait ses adorateurs, ses autels, ses pontifes, ses thuriféraires et ses fanatiques. Le plus singulier était qu'à Rome même, papes, cardinaux, prélats, sacrifiaient au Dieu nouveau : c'est une grosse question qui s'est posée que de savoir si Léon X croyait en Dieu : je ne me chargerais pas de la résoudre ; il était comme tous les Médicis, comme tous les Italiens de cette époque, païen dans les moelles : Savonarole brûlé, la résistance aux idées nouvelles avait été balayée : la Réforme devait en partie naître de cet abus, réaction contre le dilettantisme d'une Église qui, au concile de Trente, allait s'épurer et se redresser. Les contemporains de Léon X eussent été incapables de cet effort et Martin Luther avait alors beau jeu.

Si des hommes déjà formés s'étaient grisés de cette liqueur classique, que fut-ce de ces enfants de la génération suivante qui, nés dans les affres de cette ivresse, nourris des lettres grecques et latines, pénétrés de l'esprit antique, aveuglément voués au culte nouveau, apprirent à admirer tout de l'antique Grèce, de l'antique Rome, les vices monstrueux et les vertus immenses. Ces cervelles farcies des exemples antiques étaient par surcroît de pauvres cervelles ; tout se détraqua à la fois, l'esprit et le cœur, le sens commun, le sens moral, la conscience et les nerfs. Ils furent au nom de l'antiquité immoraux jusqu'à la bestialité raffinée et violents jusqu'au meurtre raisonné. Leurs pères, leurs grands-pères, certes, connaissaient les vices honteux et les assassinats politiques ; eux, les glorifièrent parce que l'Antiquité leur fournissait avec ses leçons un prétexte commode à leurs excès et mille exemples à leurs débauches comme à leurs violences.

*
* *

Ainsi s'éleva Lorenzino de Médicis : plus qu'un prince jaloux, plus qu'un sujet rebelle, plus qu'un fou héréditaire, il fut un rhétoricien exalté. C'est le *leit motiv* de ce livre : Lorenzaccio est un intellectuel ; son intellectualisme n'est point simple vernis dont il recouvre de blâmables actions. Il est nourri de classicisme au point que Plutarque est son Évan-

gile, son Décalogue, sa Loi. En vingt passages une telle disposition éclate et M. Gauthiez a raison de la souligner parce que, je le répète, de telles observations portent au delà du maigre personnage: elles nous font comprendre une suite, une société, et peut-être toute une catégorie d'hommes à travers les siècles.

A sept ans le petit homme traîne des chausses trouées et des caleçons pitoyables à travers Fiesole : mais, sachant déjà lire et écrire depuis deux ans, il déclare « qu'on lui a appris force vers Virgile » et ajoute fièrement : « Je sais quasi tout le premier livre de Théodore par cœur et il me semble que je l'entends ». « Théodore, ajoute le biographe, c'est le grammairien Théodore de Gaza. Les enfants de sept ans apprenaient la grammaire grecque ». Peut-être du moins Virgile leur inspirait-il quelque goût pour la nature, si factice que soit celle des Géorgiques. Ce goût de la Renaissance pour la campagne « sauvait un peu ces pauvres enfants des ravages précoces que pouvaient faire Théodore et autres engins redoutables ». On pense si, Théodore su à sept ans, les autres suivirent : auteurs grecs et romains, Théocrite et Virgile qui les attendrissaient jusqu'à l'énervement, Plutarque et Tacite qui leur ressassaient la vertu civique, la haine de la tyrannie « breuvage trop fort, enivrant, perfide et subtil que les disciplines classiques versent aux esprits mal formés. »

Ce breuvage les égare, les fait divaguer et, qui pis est, les fait se débaucher. « On a farci les cerveaux de ces enfants avec du Plutarque et du Platon et du Virgile : ils imitent Harmodius et Aristogiton, Alcibiabe et Socrate, Nisus et Euryale. L'éducation classique leur a donné pour de tels héros une dévotion plus forte que celle dont d'autres honorent les saints du calendrier. Un nom antique, un exemple antique et tout se justifie, tout devient noble. » Et c'est ainsi que tout jeune Lorenzino devient l'ami trop tendre de François de Médicis son cousin, passionné lui-même jusqu'à la folie.

En matière de mœurs les amitiés singulières que Virgile a chantées, les plaintes équivoques du berger abandonné par son ami ; en matière de politique, Brutus, l'immortel Brutus. L'Italie du XVIe siècle est toute imbue de la théorie du légitime tyrannicide. Est-ce Machiavel qui l'a lancée ? « Non, la grande influence est celle de l'antiquité, des classiques. Éternelle et

impérissable dans les esprits latins, même les plus modernes, elle tombait au XVIe siècle, sur des âmes où rien de fixe ne subsistait plus. Les meurtres politiques étaient conseillés ou commis par les professeurs de latin comme ce Colas de Mantoue qui arma contre Galéas Sforza des jeunes gens fort analogues à Lorenzino. Les Pazzi recrutent les leurs parmi les « jeunes gens lettrés, mais ambitieux et très avides de nouveautés », parmi les prêtres qui enseignent le latin aux petites demoiselles. *On est classique et l'on exige l'absolu, c'est-à-dire l'absurde en matière politique.* C'est un vice qui est commun à la France et à l'Italie. Il vient de l'éducation. On lit Tacite qui raconte dans une brève histoire, « le meurtre par le fer de quatre princes » de suite. On se nourrit de Suetone et l'on y apprend que César fut tué « à bon droit » *jure cæsus*. Et surtout on lit et relit Plutarque dont tous regorgent et on le prend au sérieux. »

Lorenzino ne se séparait plus de ce bréviaire : si dans son aigreur exaspérée contre le duc de Florence il éprouvait quelque défaillance, il cherchait, dans ce livre de chevet le secret d'une nouvelle énergie et la justification du crime antique qu'il fallait perpétrer.

*
* *

Et alors, une belle nuit, cet écolier modèle, ce rhétoricien, ivre de Plutarque et de Tacite, se fait meurtrier, décidément. L'intellectuel se défiant de ses nerfs s'adjoint un *bravo* : l'excellent Scoronconcolo n'a lu ni Tacite ni Plutarque ; mais il a le bras solide et la main prompte et il met ses muscles au service des nerfs de l'étudiant débile. Et telle est cependant la fureur de l'écolier que c'est lui, malgré tout, qui frappera.

Il faut lire les pages consacrées au meurtre : il serait pitoyable de les déflorer en les résumant : cette nuit d'Épiphanie où la ville est en fête, le duc Alexandre vêtu pour l'amour se glissant vers la maison où, lui a dit le traître, l'attend Laudomine, sa sœur, Lorenzino s'emparant de l'épée du duc et la jetant loin du lit et le tyran couché : « Reposez-vous, et cependant je m'en vais faire venir qui vous savez », puis soudain, le *bravo* introduit, c'est encore Lorenzino s'ap-

prochant du lit : « Dormez-vous, Monseigneur ? » et en même temps arrive au duc une estocade d'épée qui le traverse de part en part, c'est alors la lutte atroce, le duc qui se roule sur le matelas, enlace son meurtrier, et celui-ci lui enfonçant dans la bouche le pouce et l'index, la bête qui mord cruellement, arrache presque les doigts, c'est Scoronconcolo, intervenant à coups de coutelas et c'est enfin l'écolier blême qui ouvrant son bon petit couteau napolitain — le couteau pour tailler les crayons de l'étudiant et le cou des tyrans — ouvre la gorge au malheureux. Alors il a une inspiration singulière qui montre bien l'énervement de ce demi-fou ; chez cet intellectuel passionné il y a maintenant le désir de baigner ses mains, mains généreuses, eût dit Plutarque, dans le sang qui coule chaud ; de la gorge ouverte il entend arracher le gosier. « Plongeant la main, sa main valide, dans la blessure qu'il vient d'ouvrir avec son petit couteau bien affilé, dans le sang que les vaisseaux robustes rejettent à bouillons épais, il empoigne les cartilages et les tire au dehors. » Il éprouve à cette action une volupté des sens qui fait courir un frisson unique dans cette moelle fatiguée. Et ensuite il prend la fuite, laisse les partisans de son cousin Côme profiter seuls du meurtre. Lui est le névropathe qui a frappé et ne sait point profiter, qui sait tailler et ne sait point coudre. Éternel proscrit, il errera de Turquie en France, essayant de créer des ennemis à Côme ou plutôt à Charles-Quint, son patron, excitant Soliman et François, le Grand Turc et le Très Chrétien, agent agité de cette ligue qui lui plaît par son caractère presque monstrueux, le fils de Saint-Louis uni contre le saint Empire avec le vicaire du Prophète. Pourquoi le suivre en ces pérégrinations ? Pourquoi même s'attarder à l'accompagner à Venise où le poursuivent les sicaires de Côme et où, un beau dimanche, le *bravo* Bibbona lui fendant le crâne jusqu'à la cervelle, le laissa mort sur le coup « pour vérifier cette parole qui n'était point dans son Plutarque : « Ceux-là qui auront pris le glaive « périront par le glaive. »

*
* *

Somme toute, le soir où Lorenzino a arraché de la gorge

sanglante le gosier dégoûtant du tyran immolé, il nous a donné toute sa mesure et ce dernier trait nous suffit pour comprendre à quelle espèce, décidément, appartenait ce misérable enfant.

Comme nous la connaissons bien, je le répète, cette espèce-là, nous qui avons vécu, fût-ce quelques mois seulement, avec les Marat, les Saint-Just, les Collot d'Herbois, les Carrier, les Lebon. Retenons ce que nous a dit M. Gauthiez ; l'enfance besogneuse, les chausses trouées, l'instruction prodiguée à ces âmes enfiellées, d'immenses aspirations, dès lors, en des cerveaux étroits, une jeunesse courbée sur les livres, y cherchant la raison de tout, la fin de tout, la justification de tout, des têtes de pédants à quinze ans qui voient la vie à travers le livre — conception néfaste — le mépris de la morale chrétienne, de la charité, de la miséricorde, et par-dessus tout le culte de la vertu civique. Comme Lorenzaccio, les Marat, les Robespierre, les Saint-Just ont appris à lire dans Plutarque et dans Tacite : Montfaucon et Rollin en des tomes compacts avaient préparé la pâture ; Montesquieu avait jeté sur toute cette grandeur factice le manteau magnifique d'une éloquence impressionnante, contribuant, écrit un historien des lettres, à « créer cette image idéale... de Rome qui va s'imposer à l'esprit de ses contemporains jusqu'à l'hallucination », à organiser « la religion de la vertu antique » — réorganiser pourrait-on dire, puisque dans Fiesole, Lorenzaccio la cultivait. — Et avec des médiocres, Mably, Thomas avait triomphé « l'antiquité conventionnelle et ridicule des discours de classe (1) ; mais Rousseau surtout « sans cesse occupé de Rome et d'Athènes, vivant pour ainsi dire avec leurs grands hommes », s'est « cru lui-même grec et romain » (2), a pontifié dans cette église. La haine du Christianisme se nourrit de la morale antique, seule respectable, seule grande. Et infatigablement les professeurs de l'ancien régime comme ceux du XVe siècle ont ressassé à ces cerveaux Caton, Thraseas, Brutus, les deux Brutus qui tuèrent des tyrans et le geste magnifique et libérateur du tribun Chéréas égorgeant Caligula.

---

(1) Louis BERTRAND, *La fin du classicisme*, passim.
(2) ROUSSEAU, *Confessions*.

Les éducations pareilles donnent les mêmes résultats : une dissolution assez rare des mœurs — car les vices privés sont permis à qui pratique « la vertu » — entendez la vertu civique. Il y a des incorruptibles, Robespierre, mais autour de lui que de corrompus ! Les nerfs ébranlés se détraqueront décidément sous le règne de Barras, mais cette société des Tallien et des Fréron avait été formée entre 1770 et 1780 ; le sens moral était aboli dès 1789. Le sens commun ne l'était pas moins. Qu'on lise le portrait de Marat par Taine comme celui que trace Michelet (1) ; qu'on lise l'orageuse et courte biographie de Saint-Just ; Marat est un demi-savant, infatué d'une science incomplète, aigri, orgueilleux, bientôt fou, épileptique au sang tourmenté, aux nerfs noués, agité de spasmes, avec cette manie de la persécution qui fait les grands persécuteurs et ce « cauchemar fixe » dont parle Taine et qui posséda Lorenzaccio. Saint-Just qui rêve de Sparte « d'une chaumière avec les voluptés de la vertu » a connu d'autres voluptés : le siècle de Lorenzaccio a produit le cynique et ignoble Arétin, fruit vénéneux et pourri de la Renaissance ; le siècle de Saint-Just a eu son marquis de Sade, un produit décomposé de la seconde Renaissance ; Lorenzaccio a lu Arétin, a composé comme tous les écoliers du XVI[e] siècle ses poésies immorales : Saint-Just en a fait de lubriques. Mais Lorenzaccio et Saint-Just, qui tous deux ont dans leur jeunesse pratiqué le vol et la pire débauche, sont cependant des héros. Ils ont fait refleurir la vertu antique : ayant lu Plutarque, ils ont fait revivre ses héros : ils ont tué des tyrans. Plus courageux, plus près des terribles *bravi* et des *condottieri* aux allures brutales, l'écolier vicieux et passionné du XVI[e] siècle a lui-même égorgé le tyran ; mais c'est au nom des mêmes principes, avec les mêmes exemples, tous empruntés à Plutarque et autres empoisonneurs politiques, que les Saint-Just ont réclamé la mort de leur « tyran ». Lorenzaccio avait une chance supérieure : il avait un vrai tyran à frapper — il faut lire le portrait qu'en trace M. Gauthiez — ; les Saint-Just n'en ayant point, en forgèrent un. Ce n'est point Louis XVI qu'ils traînèrent à l'échafaud, mais un Caligula

(1) TAINE, *Les Origines, La Révolution*, t. III, p. 159-289. Les gouvernants. — MICHELET, *Histoire de la Révolution*.

de fantaisie que ces Chéréas de carton condamnèrent le 17 janvier 1793. Et de même que Lorenzaccio plongeant ses mains dans le sang de sa victime se sentait agité d'une volupté suprême où sa sensibilité s'exacerbait, on vit, au cours de l'an II, ces incroyables débauchés de supplices, Carrier, Lebon, Collot d'Herbois, Fouché, pédants lâchés dans le sang et qui, avec une volupté infâme, s'en voulurent teindre « pour le bonheur de l'humanité » et des mânes de Brutus.

Né en France vers 1770, Lorenzino de Médicis eût été un excellent proconsul de la Terreur ; répandant le sang, il eût pensé pratiquer la vertu.

* * *

Ce livre apporte une contribution à la psychologie historique. Je n'ai point entendu l'analyser, mais en tirer quelques conclusions. Un type est maintenant campé, celui de l'écolier qui tua par pédantisme autant que par aigreur ou qui, tout au moins aux yeux de ses contemporains et des écrivains qui suivirent, à ses propres yeux sans doute, sut couvrir du manteau magnifique de la vertu civique renouvelée des anciens la satisfaction de ses rancunes comme il en avait enveloppé le déchaînement de ses passions. La rhétorique nous livre ainsi sa principale victime : M. Pierre Gauthiez la dissèque avec un âpre plaisir et, arrachant de ce corps épuisé fibre après fibre, nous montre avant tout celle que Plutarque, celle que Tacite, celle que Tite-Live, celle que Virgile a exacerbée. Et ainsi M. Pierre Gauthiez se déclare ennemi de la rhétorique qu'il tient décidément pour homicide.

Beaucoup de dispositions préalables vouaient Lorenzaccio à une vie agitée et désordonnée ; la rhétorique, dit-on, le poussa au vice et au meurtre. Et ainsi se trouvent justifiées les grandes réformes de M. le ministre de l'Instruction publique. Que les tyrans, de par le monde, se rassurent. La rhétorique, dit-on, est morte.

Louis Madelin.

Le droit au bonheur[1].

IX

« Jorg ! mon Jorg ! »

De toute sa vie, elle s'abattait contre lui au pied du mât : Sangue justement tirait sur une corde fixée au drapeau. Chaque fois qu'il tirait, le drapeau remontait.

« Toi, Annah ! »

Et il avait lâché la corde : il l'étouffait entre ses bras, renversée en arrière et lui offrant sa bouche humide, le cœur frais de sa vie. Ils demeurèrent là, comme les autres fois, une petite éternité de bonheur. Elle fermait les yeux, toute morte dans le cours impétueux de son sang.

« Cher Jorg ! tu as donc fait la chose que tu voulais faire ? dit-elle enfin.

— Je l'ai faite, oui : cela n'a pas été sans peine, mais ta pensée était avec moi ; j'y aurais mis dix ans s'il avait fallu. »

Il tirait une dernière fois sur la corde pour faire remonter le drapeau ; ensuite il la fixait à l'arrêt. Tout le visage d'Annah riait.

« Je t'assure, le drapeau toujours montait et redescendait sans qu'il me fût possible de savoir pourquoi.

— Ah ! ah ! ah ! le drapeau dansait au bout du mât comme un drapeau un peu fou, n'est-il pas vrai ? comme le drapeau

---

(1) Voir le n° du 15 novembre.

que le garde-barrière agite au passage d'un train ? Est-ce bien cela, Annah ? »

Alors il expliquait que c'était lui qui, depuis une heure, tirait dessus parce qu'il savait que c'était le moment où Gerpach ou elle devait venir jusqu'au fleuve.

« Comprends donc : la neige l'avait collé contre le mât ; il pendait comme une loque inerte. Ni toi ni lui ne l'auriez aperçu si je ne l'avais fait mouvoir. »

Lui aussi maintenant riait comme un enfant.

Ils entrèrent dans la maison et seulement alors il remarqua qu'elle tremblait, avec de légers claquements de dents.

Aussitôt il jetait des bûches dans le feu, et ensuite il lui enlevait ses socques et délaçait ses bottines. Elle toussait en tenant sa gorge entre les mains.

« Mon petit cœur, c'est bien toi qui es là ! Est-il vraiment possible que tu aies eu le courage de venir ? Il n'y a pas une femme sur mille qui ferait cela !

— Mais si, Jorg, puisque cette femme-là, c'est moi. »

Il était à genoux devant elle et lui réchauffait les pieds dans sa poitrine.

« J'étais morte de froid, je puis bien te le dire, fit-elle, et maintenant je revis. »

Le boy encore une fois était à marauder quelque part et Doum, de son côté, était parti sur une piste. Il faisait grand silence dans la chambre ; au dehors, c'était comme si le bois était tout à fait mort sous la neige. Une souris arrivait, par un trou du plancher, regarder qui était là. On était bien au bout du monde dans cette petite maison loin des routes et où il n'y avait que deux êtres s'aimant. Et voilà que tout à coup, s'apercevant que ses pieds ne se réchauffaient pas assez vite, il soufflait dessus son haleine d'homme fort... Et il arriva ceci : les petits pieds qui tout à l'heure étaient gelés commencèrent à s'animer comme des fleurs de vie roses. La grande mouette empaillée qui pendait au plafond par un fil de fer, considérait attentivement de son œil rond ce phénomène.

« Vois un peu comme je suis sotte, fit-elle. J'étais venue ici parce que tu avais hissé le drapeau et qu'ainsi j'allais savoir le secret de ta vie nouvelle... Mais voilà, à peine étais-je entrée, toi et moi nous avons tout oublié. »

Il riait.

« C'est bien ainsi : là où tu es, il n'y a plus rien que toi... Alors vois-tu, je suis entre tes petites mains, moi, le grand Sangue, comme un oiseau charmé. »

Elle regarda la chambre ; la table, près de la fenêtre, était remplie de feuilles de papiers tendues à plat. Aussitôt elle se leva et, à pieds nus, elle allait vers la table, tenant son doigt devant elle.

« Voilà ce que nous avons fait ensemble, cher Jorg, dit-elle. Moi, j'étais là, la tête dans la main, regardant, tandis que toi, tu mettais là-dessus des écritures et des lignes. Crois-tu que je ne vois pas cela clairement. ?

— C'est comme tu dis... Tu étais là, petite Natje, tu regardais et me disais : « Fais ceci ou cela, le travail en vaudra mieux. Et naturellement je faisais comme tu avais dit. » « Le tout est de savoir si la chose sera à ton goût. »

Il tira du tas une des feuilles sur laquelle il avait aquarellé une maison, une petite maison qui ne ressemblait pas aux maisons qu'on bâtit généralement et qui pourtant avait une porte, des fenêtres, un toit, tout ce qui est nécessaire à une habitation.

« Cela ne te paraît rien, n'est-ce pas? C'est un cube comme dans les boîtes de construction pour les enfants. Peut-être te dis-tu que ton mari aussi aurait pu faire cela... Eh bien, non, il ne l'aurait pas fait parce que, vois-tu, pour faire cette simple petite chose qui est là, il faut avoir eu l'idée d'un plan général qui intéresse la vie sociale... Là où des familles vivaient dans des bouges, malheureuses, sales, adonnées à la boisson, des familles nouvelles auront désormais le sentiment de la dignité, de la propreté, de la vie heureuse... »

Elle s'étonnait, les paupières clignotantes.

« Tout cela dans quelques traits de crayon ? »

Alors la gaîté de Sangue était vive : il la prenait dans ses bras, l'embrassait sous les petits cheveux de sa nuque ; et il criait si haut qu'on aurait pu l'entendre aux limites du bois.

« Chacun aura sa maison claire et saine avec de l'eau, de l'air, de la lumière en abondance, avec des chambres pour les petits et les grands, avec des fenêtres donnant sur des jardins en fleurs... De vraies maisons où l'on vivra en

paix, n'ayant plus rien à souhaiter... Et il y aura des écoles, des salles de gymnastique, un théâtre, pense donc à cela, bonne Annah. N'est-ce pas là vraiment comme un monde nouveau pour les hommes ? »

Sangue, à force de chercher, s'était rappelé qu'il était le fils d'un homme qui avait fait sa fortune en bâtissant des maisons. C'était dans une autre ville que celle où habitaient les Gerpach, une grande ville où il n'y avait jamais assez d'habitations pour les gens qui venaient là de partout. Lui-même, tout jeune, avait appris aux écoles à manier l'équerre et le compas.

« Mais voilà, Natje, j'en avais un peu perdu l'habitude, depuis le temps. Il m'a fallu aller aux boutiques aussi pour me remonter en papier et en crayons. Seulement tu étais avec moi, il fallait bien que cela marche. J'ai pris Doum par les pattes et nous nous sommes mis à danser le jour où l'idée enfin m'est apparue nettement. Tu aurais ri.

— Mais, disait Annah, tu ne m'a pas dit encore quelle idée.

— C'est vrai, j'aurais bien pu commencer par là. »

X

Jorg se croisa les bras et prit une attitude qu'il avait dû voir autrefois chez les acteurs, au théâtre. Cet homme sauvage de Jorg Sangue ne pouvait se défendre d'une certaine emphase dans le verbe et le geste : c'était bien là un homme de son pays, toujours prêt, comme les gens de Flandre, à faire un discours ou à monter sur la scène.

« Eh bien, Natje, je veux contribuer à l'amélioration de mon espèce en bâtissant la Cité du bonheur. »

Il s'arrêta et la regardant, il semblait jouir de son étonnement. Il avait parlé là comme eût parlé un candidat énonçant son programme électoral.

Il reprit :

« Vois-tu, il faut que les hommes trouvent à vivre près des bois, en pleine nature, dans des maisons agréables et peu coûteuses. Qu'est-ce que tu leur répondrais s'ils te deman-

daient, eux qui ont toujours été misérables, ce que c'est que le bon Dieu? Mais, si par exemple, tu leur fais de bonnes petites maisons avec un champ qu'ils peuvent cultiver, près d'une belle campagne aux eaux vives, là où leurs enfants peuvent manger des fruits et grandir librement, tu leur apprends à être heureux... Alors, vois-tu, ils ne songent plus à te poser la question et d'eux-mêmes ils te disent : « Le bon Dieu, ce sont les arbres là-bas, c'est le jardin près « de la maison. C'est tout ce que nous voyons à perte de vue « et qui nous rend heureux. » Est-ce que tu ne crois pas, Annah, qu'il y a là quelque chose à faire?

— Je le crois, dit Annah Gerpach.

— Eh bien ! moi, je l'ai fait. »

Il prit sous la table un petit ouvrage agencé avec des planchettes de caisse à cigares et qui réalisait le type de l'habitation selon son idée du progrès social.

On ne comprenait pas tout de suite comment cet homme qui, depuis tant d'années, passait sa vie à tirer sur les bêtes du bois et les oiseaux du fleuve avait pu imaginer une chose aussi ingénieuse et aussi amusante. La maison ressemblait à un pavillon de chasse, à une maison de poupée, à une volière, à un bateau, à un cottage anglais, avec de petits toits, de grandes fenêtres, des lignes pittoresques et vivantes, comme les lignes du corps humain.

C'était vraiment là l'œuvre d'un poète et d'un artiste. On sentait qu'elle était sortie d'une pensée émue d'humanité comme si, en songeant à son propre bonheur, Jorg avait pensé aussi au bonheur des autres.

Quant à l'argent...

« Vois-tu, cela est une autre affaire. Lorsque Mane Lei fit sa grande faillite il y a vingt ans, il jura que si jamais il s'en remettait, il penserait à faire une œuvre profitable à tous ceux qui n'avaient pas eu sa chance. Mon père, le vieux maçon, eut l'occasion, à cette époque, d'avancer de l'argent à ce même Mane Lei ; et après tout, ses millions sont sortis de cet argent. Quand il saura que c'est pour le bien de l'espèce que je travaille, il me viendra en aide. »

Annah, assise sur le bord de la table, battit des mains.

« Qui aurait cru, mon Jorg, que toi qui aimais tant ne rien faire, tu aurais fait un jour une telle chose? Ce sera à mon

tour à faire maintenant quelque chose et ce sera pour toi que je le ferai. »

De quelle chose voulait parler Annah Gerpach? Elle avait mis une énergie inaccoutumée à parler ainsi.

Il y avait du temps que la dernière clarté de ce jour de neige s'était effacée à la grande fenêtre du côté du fleuve où pourtant la nuit tardait un peu plus à venir que dans le reste de la maison ; et ils ne se pressaient pas de faire de la lumière. Il leur semblait à tous deux que l'ombre les séparait mieux du reste du monde. Il l'avait prise sur ses genoux dans la chaleur de l'âtre. Jamais son mari ne la prenait ainsi : c'était bien Sangue qui lui avait appris l'amour.

« Si tu savais comme je suis heureuse de cela, chéri ! Si tu n'étais pas venu, je n'aurais jamais aimé... Avec Didi c'est autre chose... Quand toi tu m'as prise, j'ai été tout de suite ta femme. »

Il avait déroulé une mèche de sa nuque et la suçait comme du sucre.

« C'est vrai, un homme sent cela : tu n'avais jamais été à personne avant moi, petite Natje. Je suis venu et tu t'es donnée comme une jeune femme vierge encore et qui ne sait pas ce qu'elle donne.

— J'aurais voulu te le reprendre ensuite pour te le donner encore cent fois, mon chéri ! »

Comme c'était doux au cœur de Sangue ! Il lui mangeait aux lèvres le goût de ses paroles comme un jus framboisé, comme une de ces crèmes au vin doux qu'elle savait si bien faire.

Aucun des deux ne pensait plus à l'heure : la terre pouvait bien tourner au dehors, ils n'en savaient plus rien. La nuit tout entière maintenant entrait par la large fenêtre. Et encore un peu de temps se passa où quelquefois ils se taisaient en se donnant des baisers. Puis quelqu'un, dans l'hiver du bois, appela :

« Sangue ! »

Ils virent une clarté rouge courir le long des vitres.

« C'est Didi, » fit-elle aussitôt.

De nouveau la voix criait :

« Sangue ! Sangue ! Il n'y a donc pas de lumière chez toi ! »

Il eut une pensée mauvaise :

« Tant pis, qu'il demeure là où il est.

— Non, dit-elle, ce n'est pas bien. Pense au courage qu'il a fallu à un homme peureux comme lui pour venir... Je t'assure, fais cela pour moi.

— Mais que lui dirons-nous ?

— Oh ! fit-elle en riant, cela n'a pas d'importance avec Didi. »

Il alla jusqu'à la porte et de son côté, il criait dans le soir :

« C'est toi, bon Gerpach ? Nous étions là, avec ta femme, au coin du feu. Entre donc... Bon !

— Avec ma femme, dis-tu ? C'est bien avec ma femme que tu étais dans une pareille nuit ? » faisait Dideri.

Il pointa sa lanterne sur le seuil de la porte, et ensuite il secouait ses chaussures fortement.

« J'ai pensé qu'après tout, il fallait bien se décider à les risquer, dit-il, puisqu'aussi bien c'était celles-là que j'aurais mises si j'étais allé à la chasse au canard avec toi. »

Il était plutôt heureux que sa femme fût encore là.

« Pense donc, il y avait du temps qu'elle était partie ! Alors j'ai pris peur tout à coup, oui, à cause de la neige et du soir... »

Il fit un pas, se trouva dans la chambre et la voyant dans l'âtre :

« C'est toi, ma Natje ? Je ne faisais plus de bien à la maison ; je craignais qu'il ne te fût arrivé malheur. Il est resté l'autre année une femme dans l'eau par un pareil temps. Le passeur était soûl : il ne s'est jamais rappelé l'avoir passée. »

Annah se leva et dit gravement :

« Le drapeau était au mât, Didi Gerpach. Pense plutôt à cela. »

Et de la main elle désignait quelque chose dans l'air.

Il eut honte et dit :

« C'est moi qui aurais dû venir le premier, Jorg Sangue, c'est vrai... Mais tu sais, il me faut toujours un peu de temps avant de me décider à faire une chose... Tu vois que je suis venu tout de même.

— Il est venu, Sangue... s'écriait Annah. Est-ce que cela n'est pas bien ? Il n'aurait pas fait cette chose pour moi ! »

Didi riait.

« Tu l'entends, Jorg? Les femmes ne sont jamais contentes... Si seulement tu pouvais me donner une larme de ton vieux whisky... Je crois que j'ai pris froid dans la barque. »

Tandis que Sangue allait chercher son flacon dans la pièce voisine, Didi tout à coup pinçait Annah au bras et lui disait :

« A présent je sais que tu aimes mieux Sangue que moi. Je vous déteste, toi et lui...

— C'est comme tu l'as dit, fit-elle en riant. Je l'aime plus que toi. »

Aussitôt il lui caressait la main.

« Ma petite Annah, je te demande pardon : il n'y a pas un mot de vrai dans ce que je t'ai dit... Tu n'es pas une femme à tromper ton mari, toi. »

Elle haussait l'épaule.

« Demande-le à Jorg puisque tu es venu pour cela. Il te le dira, lui. »

Jorg rentrait avec le flacon ; et de nouveau Didi était aimable avec lui, comme s'il n'avait jamais eu la pensée de lui en vouloir.

Annah avait allumé la lampe : sa clarté tomba sur la petite maison en planchettes de caisse à cigares. Gerpach était étonné :

« Est-ce qu'il va venir un enfant ici, que tu t'es amusé à construire ce jouet? » demanda-t-il.

Sangue eut son large rire de dents blanches et s'écria que c'était, en effet, pour un enfant qu'il avait fait ce joujou, un nouveau-né dont on entendrait parler bientôt. Il clignait de l'œil vers Annah : celle-ci alors disait à Didi :

« Tu ne comprends rien, toi... C'est pourtant à cause de cela que le drapeau a été hissé au mât. »

Et à son tour elle lui expliquait ce que Jorg lui avait expliqué à elle-même. Didi ne manifestait pas une admiration bien vive. Il finit par dire qu'après tout c'était là une idée qu'il aurait pu avoir comme Jorg Sangue.

Quelque chose depuis un peu de temps grattait à la porte de la maison en grognant. Comme le grognement devenait impératif, Gerpach alla ouvrir, et Doum se rua dans la chambre, un flocon de neige à chacun de ses poils. Toute l'odeur de l'hiver entra avec lui.

« O Annah ! comme c'est bon ! Voilà qu'il reneige, fit entement Jorg. »

Et ce mot, dans sa bouche, avait une douceur qui allait au cœur d'Annah Gerpach, comme s'il se rapportait à l'idée d'un hiver passé là à deux, au bord de l'eau, un grand hiver d'amour loin de tout.

XI

Cela n'alla pas aussi bien avec Mane Lei que Sangue l'avait espéré : celui-ci avait un peu oublié son serment. Il se rappelait cependant qu'il avait existé un homme du nom de Sangue anciennement.

Il fallut que l'Homme sauvage frappât sur la table avec son poing pour qu'il se souvînt du service que le maçon autrefois lui avait rendu. Quand Mane Lei voulait gagner du temps ou se refusait à comprendre, il montrait de la main son oreille droite : on savait qu'il feignait d'être sourd de cette oreille-là. Sangue heureusement avait heurté la table du côté de l'oreille gauche. Il ne dit ni oui ni non quant au projet et pria Jorg de repasser. C'était un vieil homme un peu sournois et qui mettait sa malice à dissimuler le fond de sa pensée.

Jorg étant revenu le voir, il se mit à rire franchement en disant que c'était là une de ces inventions comme en imaginent les socialistes : on voyait bien qu'il voulait décourager ce garçon qui arrivait le voir guêtré jusqu'aux genoux et coiffé d'un chapeau à plume de faisan.

Jorg le regarda bien en face, de ses yeux froids.

« J'ai le temps, dit-il, je reviendrai encore une fois. D'ici là vous aurez réfléchi. »

Mame Lei lui secoua fortement la main.

« Un autre aurait désespéré, dit-il en soufflant dans ses joues... Vous... pas... Votre père aussi était un homme. Eh bien, c'est cela, revenez un autre jour. »

Tout de même, reparti là-bas pour le fleuve, Jorg se sentit le cœur mou : mélancoliquement il songeait :

« Est-ce qu'il faudra dépendre mon fusil et passer encore

une fois mes journées à l'affût comme je le faisais avant que l'idée me fût venue ? »

Des jours coulèrent et il s'était remis à chasser : il n'allait plus le long du fleuve ; il s'avançait chaque jour un peu plus loin dans le bois. C'était déjà le temps doux de février : les écureuils commençaient à gambader dans les chênes. Il n'y avait plus à penser au gibier d'eau reparti avec le gros temps du côté de la mer. Sangue longuement regardait gonfler les bourgeons aux arbres : une sève fraîche montait de la terre ; et il était malade du désir d'Annah. Il y avait une semaine qu'elle n'était venue.

L'autre samedi, elle lui avait fait remettre un billet par l'apprenti du menuisier : l'apprenti lui apportait aussi une terrine de canard sauvage. Voilà, Jorg savait maintenant que Didi était dans ses mauvais jours et qu'il valait mieux pour Annah ne pas venir.

« Toi non plus, ne viens pas, doux ami », ajoutait-elle dans son billet.

Elle ne disait pas autre chose. Annah n'était pas une femme qui écrivait beaucoup. Quand elle avait écrit dix lignes, il était temps pour elle de dessiner un petit rond.

« Mon chéri... Je mets ici cent baisers. »

Jorg avait passé de mauvais jours entre le boy et le chien. Ses heures étaient lourdes d'ennui, d'amour, de solitude. Il ne songeait pas à aller jusqu'à la ville où il aurait trouvé d'anciens amis dans les tavernes, chez Wilms ou ailleurs. Il détachait la barque, la poussait sous les saules encore sans feuilles du petit canal ; ou bien, il demeurait couché au soleil pâle, sur la rive. Il pensait toujours à ce qu'elle lui avait dit une fois de Gerpach. « Je lui donne si peu de moi. » Mais cela, c'était encore la chaîne qui les liait, Gerpach et elle ; c'était le signe de toute la distance qui le séparait lui-même d'Annah. Voilà, si ça devait continuer, il eût été préférable pour lui de s'en aller droit son chemin, si loin qu'il en aurait perdu la route du retour.

Il cessa de s'intéresser à la nature : il ne prit plus goût aux livres. Il éprouvait une réelle aversion pour Dideri ; il ne pouvait se faire à la pensée de le revoir. Il accusait toutes les femmes de fausseté.

Un soir en rentrant, il trouva une ligne d'écriture au

crayon qu'avec son épingle à chapeau, elle avait fixée sur le lit. Ce fut une secousse : elle était venue, elle avait trouvé la maison vide ; elle avait attendu toute une heure :

« Chéri, disait-elle, j'ai fait, moi aussi, une chose...
« mais ne viens pas encore, attends que je puisse
« revenir. »

« Ma Natje ! » s'écria-t-il en baisant son nom sur le papier. Et puis il se mettait à rire en se rappelant que le lendemain du jour où elle s'était donnée pour la première fois, elle lui avait écrit en signant de son nom tout entier. « Annah Gerpach. » Est-ce qu'il y avait beaucoup de femmes assez braves et assez franches pour faire comme elle ? Il ne lui était pas venu en pensée qu'elle pût faire le mal en aimant un autre homme que son mari, puisque celui-ci, elle ne l'avait jamais aimé d'amour. A cela, il n'y avait rien à répondre.

Bon Dieu ! de quelle chose pouvait-elle bien parler ? Jorg avait beau se creuser la tête ; il ne trouvait rien. C'était comme un mystère qui maintenant planait sur la vie qu'elle menait loin de lui.

Il n'osa plus aller au bois de peur de la manquer. Parfois il passait le fleuve et il suivait la route par laquelle elle aurait pu venir, regardant de loin s'il ne la reconnaissait pas à sa marche : elle avait une manière à elle de donner un petit coup de hanche à chaque pas en balançant légèrement les épaules. Annah ne paraissait pas ; mais comme il amarrait une après-midi sa barque, ce fut Gerpach qu'il aperçut. Celui-ci s'avançait lentement du côté du passage d'eau.

« Didi ! »

Tout son être lui remontait dans ce cri, la chaleur de sa vieille affection. C'était une joie comme après une absence, et il lui semblait aussi qu'un peu d'Annah lui était soudainement rendu, après une longue privation. Ils se serrèrent longuement les mains. Gerpach était triste.

« Vois-tu, dit-il, j'étais venu pour te parler à cœur ouvert. Je désirais te revoir et à la fois j'avais peur d'aller à ta maison... C'est que tout n'est pas facile à dire ; il y a des choses qui ne sortent pas tout de suite de la gorge.

« Est-ce qu'il se douterait ? » pensa Jorg. Et tout haut il disait gaîment :

« Ecoute un peu, tu as vraiment l'air de quelqu'un qui ne sait pas par où commencer. »

Il détacha la barque ; mais, au moment d'y descendre, Gerpach hésitait une seconde. Puis faisant un geste las :

« Il se peut très bien qu'une fois chez toi, je ne te dise rien : il n'est pas bon de remettre ce qu'on a sur le cœur.

— Voilà, tu dis là une chose juste, bon Didi. »

Parlant ainsi, Jorg donnait de larges coups de rames avec tranquillité : quelquefois il regardait Gerpach en coulant un œil de côté. Il n'aurait pu dire pourquoi il ne lui avait pas encore parlé d'Annah. Dideri, lui, observait le toit de la maison qui avait l'air d'avancer d'entre les arbres.

« Quand je pense, dit-il enfin, que le dernier soir que je suis venu, le drapeau était hissé au mât... Tu avais enfin réalisé ton idée.

— Peuh ! fit Jorg. Ce n'était encore que l'œuf : mais la poule tourne autour sans se décider à le couver. »

Tous deux, une seconde, se taisaient, comme si c'était là un secret qui se rattachait à bien d'autres.

Sangue amarra : ils entrèrent dans la maison. Doum, à qui son maître avait enlevé la veille une épine de la patte, léchait la blessure, roulé en boule sur le seuil. On ne savait jamais où était le boy.

Il arriva cette chose extraordinaire, c'est que Gerpach, à peine entré, se jeta dans la poitrine de Jorg avec attendrissement, et il demandait :

« Es-tu heureux, toi, du moins ? »

Sangue se mit à ricaner, se défiant, craignant un piège.

Mais Gerpach maintenant semblait décidé à aller jusqu'au bout.

« Je t'en prie, parle, ami Jorg... J'ai besoin de savoir si, par compensation à un malheur comme celui qui me frappe, un vieil ami comme toi peut affirmer qu'il connaît le bonheur. »

Jorg, devant l'humble aveu, s'abandonna : il le sentit malheureux, fut malheureux lui-même.

« Non, ne pense pas cela, s'écria-t-il, non, mille fois non, je ne suis pas heureux. Vois au contraire en moi un des êtres les plus à plaindre qui soient sur la terre. »

Didi lui prit la tête dans ses mains et le regardant au fond

des yeux, il demanda d'une voix anxieuse où il y avait aussi un étrange espoir :

« Serait-ce à propos d'une femme, cher Jorg? Je t'en prie, dis-le moi. »

Sangue remuait la tête affirmativement.

« Une femme, oui.

— Et celle-là, aussi, sans doute se refuse à ton amour? Je t'en conjure, ne diffère pas de me l'apprendre.

— Non, c'est autre chose, une chose si affreuse, une chose que jamais je ne viendrai à bout de t'expliquer. »

Un silence tomba et il voyait pleurer Didi.

« Si tu savais comme cela me fait mal! fit celui-ci. Je te jure, je te voudrais heureux. Cela, oui, de toutes les puissances de mon âme... Et cependant, c'est pour moi presque une consolation de me dire qu'il y a un autre homme aussi malheureux que moi. Explique cela, si tu le peux.

— Est-ce qu'on peut expliquer quelque chose dans la vie? » répondait Jorg en baissant la tête et regardant à ses pieds profondément comme si de la terre venait tout le mal.

Gerpach alla jusqu'à la fenêtre du bord de l'eau et là il se tenait immobile à considérer le grand fleuve doré par la lumière de l'après-midi. Une communion sans paroles liait leurs cœurs lourds, à travers une infortune qui pour tous deux demeurait obscure. Leur vie souffrait en eux à une grande distance et cependant si proche de leurs lèvres qu'ils auraient pu tout-à-coup échanger leur secret sans en souffrir davantage.

Gerpach ensuite disait singulièrement :

« Vois-tu, ami, le mieux serait pour moi de disparaître... »

Il ne disait pas à quoi se rapportait cette étrange parole. Il secoua la tête et ajouta :

« Il ne faudrait pourtant qu'un petit effort de volonté. »

Sangue à son tour s'avança jusqu'à la fenêtre et lui aussi maintenant regardait les longues flammes obliques s'abaisser sur le paysage.

« De la volonté, fit-il, tu dis de la volonté? Es-tu bien sûr que cela suffirait et ne ferait-on pas ensuite autant de pas en arrière qu'on en a fait en avant? Le poisson qui a l'hameçon dans le corps n'est pas sauvé parce qu'il plonge au fond de l'eau... Est-ce que, moi aussi, je n'aurais pas dû

partir dès le premier jour? Mais on remet tout au lendemain, et alors il est trop tard. »

Ils semblèrent avoir fait, chacun de son côté, le nombre de pas nécessaires pour arriver juste à l'endroit où tous deux pouvaient se comprendre, celui-là avec son grand corps et sa force d'homme qui aurait pu porter sa barque sur ses épaules, l'autre aussi, le gras et mou Gerpach, toujours incapable d'une action décisive.

Mais voilà que tout à coup Jorg sans raison prenait un air détaché : il se dandinait sur ses longues jambes et faisait claquer sa langue.

« Bah ! c'est la question du plus fort, vois-tu. Oui, la question de celui qui a le plus de chance... De deux hommes, il y en a toujours un qui est plus près du but que l'autre. Il n'y a rien à faire à cela. »

Maintenant il paraissait avoir pris son parti de la vie, avec ce qu'elle a de bien et de mal.

Un soupir s'étouffa dans la gorge de Dideri.

« Tu le prends ainsi, toi, parce qu'après tout... mais oui, n'es-tu pas un homme qui a toujours eu la chance pour lui? Tu te crois malheureux, mais, tu le verras, cela encore tournera en ta faveur. Ce n'est pas comme moi... Penses-tu que je puisse m'habituer à l'idée que mon Annah, ma chère Annah... Après tout, je puis bien te le dire puisque c'est la chose qui me déchire le cœur... Qu'Annah soit à un autre que moi? »

Sangue eut un grand coup au cœur et il le regardait, le visage soudain décomposé :

« Qu'est-ce que tu dis là? Es-tu fou, Didi? »

Gerpach secouait la tête.

« Que ne le suis-je? Je serais en dehors de la vie : je vivrais dans le rêve, tandis qu'à présent... »

Il le saisit par le revers de sa veste et l'attirant contre lui :

« A toi, mon seul ami, je puis bien le dire... Annah aime un autre homme. Annah a donné son corps et sa vie à un homme. Entends-tu bien cela, Jorg Sangue? »

Il n'y avait là rien de risible, et cependant Sangue fut pris d'un rire nerveux qui le secouait comme un arbre. Il n'aurait pu dire la cause de son hilarité quoique, à bien tout

considérer, le cas de ce pauvre Gerpach prenant pour confident de son malheur l'homme même qui était aimé de sa femme, n'était pas une chose sans gaité.

« Mais quel homme, Gerpach ? s'écria-t-il. Il serait juste au moins que tu me le dises.

— Ah ! serais-je si malheureux si je le savais ! »

Sangue devint très prudent : il sembla dominer l'événement quand il demanda à Gerpach s'il avait au moins des soupçons.

« Des soupçons ? Hélas, mieux que des soupçons... Mais sur cela ne m'interroge pas : je n'aurais pas la force de te répondre. »

Alors le grand Sangue, avec toute sa dissimulation, se sentit une pauvre et méprisable chose à côté de cet ami à qui il avait volé sa femme et qui, d'une confiance si humble, lui faisait l'aveu douloureux.

Il ouvrit la bouche : il aurait voulu dire quelque chose, mais le mot ne venait pas ; et il demeurait la tête basse, comme un coupable, dans une grande honte triste, Si Gerpach avait levé la main sur lui, il se serait laissé battre comme un enfant.

Dideri lui toucha le bras.

« As-tu toujours de ton délicieux whisky, fit-il d'une mine sournoise et pateline. Au point où j'en suis avec elle, je n'ai plus à me gêner. Quand j'ai un peu bu, vois-tu, les idées mauvaises me sortent de la tête, je redeviens un homme comme tous les hommes. »

C'était comme s'il eût dit à Sangue :

« Donne-moi à boire jusqu'à ce que je sois ivre et alors, qu'elle me trompe avec toi ou avec un autre, ça m'est bien égal. »

Souvent Jorg avait cédé, par bonté lâche, comme aussi, par bonté apitoyée, Annah se laissait aimer de ce mari qu'elle n'aimait plus. Mais cette fois, une pudeur l'arrêta : il aurait eu l'air de l'encourager à des confidences plus intimes.

« Non, ne me demande pas cela, Didi.

— Rien qu'un petit verre, Jorg, je t'en prie ».

Il ajouta en riant amèrement :

« Je le boirai à la santé de l'homme heureux, de l'homme aimé d'Annah. »

Après tout, que pouvait dire Jorg? En affirmant simplement qu'Annah était au-dessus de toute atteinte, il le trompait doublement. Il souffrait une peine réelle. Il lui prit les mains.

« Va-t'en plutôt, bon ami. Retourne chez toi ; Annah te donne toute l'affection dont une femme comme elle est capable... C'est à cela qu'il faut penser.

— Son affection, Jorg ! Elle n'en a plus, elle n'en a jamais eu pour moi... Je peux bien te le dire à présent, Annah m'a toujours détesté... »

Et il sanglotait doucement, avec un hoquet qui faisait claquer ses mâchoires.

« Toi seul tu m'aimes, je n'ai plus que toi, reprit-il. »

Sangue aurait voulu être loin.

« Eh bien, soit, un petit verre, fit-il à la fin, tu auras un petit verre de whisky, mais jure-moi de ne plus penser à toutes ces histoires. »

Il prit le flacon sur la planche ; ensemble ils le vidèrent à demi ; et ensuite, bras dessus bras dessous, ils se promenèrent dans la tiède après-midi finissante du bois.

XII

« A présent, je te le dis, cher Jorg, je suis tout à fait à toi, je suis vraiment ta femme. Jamais plus je n'appartiendrai à Dideri. »

Elle sembla ne l'avoir point encore aimé avant ce jour et lui faire pour la première fois le don d'elle-même. Son visage fleurissait divinement comme les roses d'une aurore de la fin de l'hiver, et elle demeurait un petit temps, toute palpitante, dans ses bras, sans plus rien dire.

Lui alors ressentait un mouvement impétueux de son sang : un flot lui monta du cœur ; il la regardait, la bouche ouverte, dans un saisissement infini. Tout se représenta, le secret de Gerpach, sa peine, sa rancune et ses soupçons : il fut sur le seuil de la certitude et n'osait encore le dépasser.

Enfin elle levait jusqu'à lui ses yeux clairs et ingénus, avec la confiance d'une toute jeune femme nouvelle.

Si sincèrement elle disait :

« Comme tu avais raison d'être malheureux, mon Jorg ! Je l'étais bien plus que toi, sans te le dire... Et alors j'ai pensé que cela ne devait plus être jamais. Une fois, te le rappelles-tu, je t'ai dit que moi aussi, j'allais faire une chose... Moi, une femme, j'ai à mon tour suivi mon idée.

— Annah ! ô Annah ! dis-moi cela encore.

— Mon aimé, tu peux en être sûr : entre mon mari et moi, il n'y a plus rien... Tu es mon mari comme déjà tu étais ma vie. »

Avec son amour d'homme fort, il la soulevait tout entière et la portait à ses lèvres dans un grand baiser éperdu :

« Annah, est-ce possible ? Tu as fait cette chose ? »

Maintenant il ployait les genoux, comme devant une petite sainte Vierge. Ses larmes étaient tendres, violentes, très douces.

Jamais il ne l'avait sentie si pure et si simple : elle avait agi dans la plénitude d'une conscience personnelle : elle semblait ignorer la beauté de cet acte qui la mettait au-dessus des autres femmes.

« Qu'est-ce que je suis encore auprès de toi ? dit-il humblement. »

Jusqu'aux racines frémissait son être.

Elle répondit tranquillement :

« Mon chéri, nous ne parlerons plus jamais de cela, veux-tu ? C'est maintenant comme si Dideri n'avait jamais existé entre nous. Mais toi et moi, il nous faudra l'aimer un peu plus... Si tu savais comme il est malheureux ! Il criait toujours : « Je n'ai plus de femme et je n'ai pas d'enfant... » C'étaient des scènes : la nuit, il sortait ; il rentrait au matin, trempé de pluie... Tu ne saurais croire ce que j'ai souffert. »

Sangue effaçait avec des baisers les paroles tristes à ses lèvres.

« Ma bonne petite Annah ! tu es bien plus heureuse maintenant : tu ne seras plus obligée de lui mentir. »

Soudain c'était comme une autre petite femme qui disait en riant :

« Non, je t'assure, je n'ai jamais eu l'impression que je lui mentais... On ne ment qu'envers celui qu'on aime...

Ainsi, quand je disais à Didi que je sortais pour faire ceci ou cela et que j'allais te voir, j'étais très tranquille, c'était comme si j'avais dit une chose sans importance ; mais si à toi j'avais dit quelque chose qui eût été le contraire de ce que je faisais, je me serais cachée avec horreur la tête dans les mains, car alors j'aurais vraiment menti. Toute la vérité que j'ai en moi est pour toi, mon Jorg. »

Ce n'était pas tout à fait du goût de Sangue ce qu'elle disait là. Il avait une âme d'homme rude et franche. Une seconde il hésitait : un pli d'ombre lui fronçait les yeux.

« Vois-tu, je puis bien te le dire. Toi et moi, c'est tout de même autre chose. Moi, rien qu'en lui serrant la main, j'ai le sentiment d'être à son égard le plus fourbe des hommes. Je n'ai pas même besoin d'ouvrir la bouche pour lui mentir. C'est là une chose horrible.

— Mais si c'est pour moi que tu mens, n'est-ce pas comme moi-même quand je le fais pour toi ? »

Elle avait, en lui parlant ainsi, un visage loyal et ingénu aux yeux limpides où se mirait presque une âme d'enfant.

Clairement, il aperçut la nature simple et double de la femme au centre d'une vie qui ramène tout au sentiment de l'amour libre et triomphant. Aucune n'était plus franche qu'Annah Gerpach ; elle était revenue au sentiment de la vérité en se détachant de son mari : pourtant elle ne cessait pas de mentir avec sérénité, en rapportant uniquement l'idée de vérité à ce qui pour elle était sa seule vie.

« Voilà, oui, dit-il en riant, là-dessus tu auras toujours raison contre moi. »

Quelqu'un au dehors appela Sangue trois fois par son nom. Il finit par aller à la fenêtre et il voyait là un homme, le même qui était déjà venu de la part de Mane Lei.

Il ouvrit la porte.

« Jorg Sangue, fit l'homme, Mane Lei m'envoie. Il vous demande de passer chez lui demain. Il n'a rien dit de ce qu'il voulait vous dire.

— J'irai. »

Sangue rentra et dit à Annah :

« Vois donc, si c'était Mane Lei qui me fît venir pour terminer enfin cette affaire... Ce serait un bien pour tout le monde... Didi aurait là un emploi.

— Tu avais donc pensé à cela, doux ami?

— C'est la chose que je voulais dire un jour. Là où je serai, il y aura toujours place pour lui.

— Tu es bon comme tu es grand.

— Est-ce que tu n'es pas toi-même de la bonté à chaque heure de ta vie?

— Oui, mais moi, je suis une femme; une femme qui n'est pas bonne mérite-t-elle le nom de femme? »

Elle lui parla du menuisier qui aurait eu bien besoin aussi que quelqu'un s'occupât de lui trouver du travail. L'atelier chômait, le pain quelquefois manquait.

« N'est-ce pas là une chose triste, Jorg? Autrefois, Peetersen était un homme heureux et rangé : il aimait sa nouvelle femme et voilà que tout à coup il s'est remis à courir après l'autre... Avec toi, je puis bien en parler franchement... Que la première madame Peetersen ait pris un amant, c'était son affaire. Mais elle était coquette, dépensière : elle ne savait pas tenir son ménage. »

Au fond, cela lui était bien égal, à lui. Il riait en lui prenant le bout de l'oreille entre ses grosses lèvres rouges. Il était comme le chasseur qui serait allé chercher une fille nubile dans les tribus.

Elle fermait les yeux, toute frémissante. Des heures folles passèrent : c'était comme si elle fût venue là, le premier jour, goûter la joie nuptiale.

XIII

Mane Lei avait commencé par montrer de la main son oreille droite, celle de laquelle il n'entendait pas. Tous deux étaient assis de chaque côté du grand pupitre en chêne où le bâtisseur était toujours en train d'étudier une affaire ou l'autre. Jorg Sangue, naturellement, avait dû renouveler toutes ses explications.

Mais il était dans les habitudes de Mane Lei de prendre peu attention aux paroles, même quand elles lui entraient par la bonne oreille. Il l'arrêta d'un geste et regarda longtemps les plans qu'avec son ancienne habileté de dessinateur, avait tracés l'homme de la petite maison près du fleuve.

« Jorg Sangue, dit-il enfin, je crois que le moment est vraiment venu de faire quelque chose pour ceux qui n'ont pas atteint le sommet de la fortune comme le Mane Lei qui vous parle. Oui, il y a là une idée. Mais une idée n'est qu'une idée. Vous, Jorg Sangue, vous croyez qu'elle est réalisable sitôt qu'elle vous a passé par la tête. Je veux dire, vous n'êtes pas un homme pratique. Eh bien! moi, je suis un homme pratique. Et je vous dis : « Jorg, fils de mon vieil « ami Jacq Sangue, je vous achète votre idée, je vous « prends vos plans, à la condition de pouvoir les mettre moi- « même au point. » C'est une autre affaire, dessiner des maisons sur le papier et les bâtir en planches et en briques avec beaucoup d'argent : ce n'est pas vous qui l'apporterez, hé? »

Jorg frappa un coup sur le pupitre, mais, comme c'était du côté de la mauvaise oreille, Mane Lei eut l'air de ne pas l'entendre. Alors il allongea la main vers les plans comme s'il allait les reprendre. C'était à rire vraiment, ensuite, d'entendre soupirer ce grand garçon avec ses poumons de bœuf ;

« C'est que, disait-il timidement, j'avais espéré faire de cela l'œuvre de ma vie... Il y avait là, pour moi, une chose belle et utile. Que ferai-je si, une fois les plans vendus, je n'ai plus aucun droit? »

Mane Lei encore une fois portait la main en cornet à son oreille : il soufflait dans ses joues avec mépris et bonhomie.

« Est-ce que j'ai dit un mot de cela? Dieu me damne si j'en ai eu seulement la pensée ! Vous serez toujours le maître de suivre de près la réalisation de votre travail. Quand on a fait un enfant, Sangue, il est juste qu'on lui apprenne à se tenir sur ses pieds. »

Là-dessus il riait un grand coup. Sangue, le sentant finaud, d'une ruse de vieux paysan, le regardait de côté, avec défiance. Alors Mane Lei entrait dans une vraie colère et tapait du poing sur la table comme tout à l'heure l'avait fait Jorg.

« Il n'a donc pas compris, celui-là, criait-il, que pour bâtir une centaine de maisons comme c'est son idée, il faut des maçons, des charpentiers, des serruriers, un tas de métiers et qu'il n'y a qu'un homme pour mettre un tel peuple en mouvement, c'est Mane Lei lui-même. Jacq, le vieux

maçon, aurait compris cela sans qu'il eût été besoin de le lui dire, Mane Lei ne regardera pas à l'argent, voilà le principal. »

Tout de suite il se mettait à faire des chiffres, lui qui de sa vie n'avait su tenir une plume ni un morceau de craie ; et il calculait de mémoire, comptant la dépense, les intérêts de l'argent, établissant la comptabilité compliquée d'une telle entreprise sans se tromper d'un centime.

Maintenant, d'ailleurs, il ne regardait plus Jorg ; l'œil fixé sur un point de la chambre, il semblait suivre dans l'espace l'édification d'une petite cité qui à la longue devenait une vraie ville dont les confins se reculaient toujours. L'œuvre de Jorg Sangue, à travers ses chiffres, grandissait comme vertèbre à vertèbre, il naît un organisme immense de ce qui n'était d'abord qu'un peu de sang et de nerfs, dans une jeune animalité. Ici serait l'église, là l'école, là les lavoirs et il comptait toujours, manipulait les capitaux, faisait se lever une vaste affaire du geste avec lequel il semblait semer devant lui de l'argent. C'était vraiment là une force, cet homme sorti de ses énergies personnelles et qu'on avait connu petit manœuvre gâchant de la chaux.

Quelquefois il pressait sur le bouton d'une sonnerie électrique : la porte s'ouvrait, l'unique commis qui lui suffisait pour ses écritures et sa caisse, un vieux petit homme chauve, discret, taciturne, arrivait : et il donnait un ordre, indiquait le sens d'une lettre à faire partir. La porte retombait ; Mane Lei reprenait son idée au point exact où il l'avait laissée.

Au bout d'une heure, il tira sa montre.

« Vous m'avez fait perdre déjà plus de dix mille francs avec cette sacrée affaire... Au revoir : nous reparlerons de tout cela, le moment venu. »

Et il le poussait vers la porte.

Jorg tout de même était émerveillé.

Dans sa joie, il pensa tout à coup à Gerpach : il eût été heureux de lui communiquer la bonne nouvelle. Il y avait un peu de temps que celui-ci lui manquait. Ensemble ils seraient allés boire du vieux whisky chez Wilms. Il ne songeait pas à se demander pourquoi il pensait moins dans ce moment à sa chère Annah. Une fille parfois sur le seuil d'une porte lui souriait à cause de ses yeux clairs. Il était content

de la vie. Il passa acheter deux livres de raisin chez la fruitière : Gerpach aimait le raisin frais.

« Gerpach, hé ! » cria-t-il du bas de la maison.

Sans attendre qu'on lui répondit, il monta l'escalier en courant.

Annah, dans la cuisine, était assise à côté d'une femme qui pleurait : il reconnut la femme du menuisier. Toutes deux se tenaient les mains.

« Maintenant, c'est sûr, disait la femme ; il pense à m'abandonner, il voudrait reprendre la vie avec cette créature qui l'a rendu si malheureux. Encore si elle était plus jeune que moi ! »

Le menuisier de nouveau avait cessé de travailler : il avait confié à un ouvrier l'achèvement d'un travail dont il avait mal pris les mesures. Maintenant aussi la vie était devenue impossible avec lui : il demeurait des jours entiers sans dire une parole. On l'entendait toujours parler à quelqu'un d'absent dans l'atelier ; ou bien il pleurait comme un enfant.

« Gerpach n'est pas là ? demanda Jorg. »

Non, Gerpach n'était pas là : il y avait deux jours qu'il allait voir tirer à la perche ; c'était dimanche le concours.

Annah, en lui disant cela, venait à lui, tout heureuse, et lui tendait la main.

« Mais entrez donc, Jorg Sangue... Vous restez là sur le seuil. »

Puis elle se tournait vers Thècle et lui disait de reprendre courage.

« O madame Gerpach, répondit Thècle, j'en ai, du courage, allez... Je fais ce que je peux ; je tiens son ménage comme s'il m'aimait toujours... Hier je lui ai fait une tarte au riz : c'était son plat de fête autrefois ; c'est à peine s'il en a mangé. Il n'avait que vingt ans de plus que moi quand il m'a prise pour femme : à présent c'est comme s'il avait vieilli tout à coup de trente ans. Tout le monde me l'avait bien dit, mais moi j'avais confiance. Qui aurait pensé qu'une telle chose serait arrivée ? »

Enfin elle s'en allait, et Annah disait à Sangue :

« C'est que, vois-tu, c'est jour de lessive aujourd'hui. Ne m'en veuille pas si je descends auprès de la vieille Pompel...

Dans un instant il me faudra l'aider à tendre le linge sur les cordes. »

Il la sentit reprise encore une fois à son ménage, à cette part de la vie à laquelle il n'avait rien à voir et qui était la forme matérielle de l'union conjugale. C'était toujours, pour son amour d'homme qui l'exigeait tout entière, une déception comme si dans ces moments, il sentait mieux les intervalles qui les séparaient.

« Si j'avais pu savoir cela, dit-il, je ne serais pas venu. »

Aussitôt elle avançait sa bouche vers la sienne.

« Je t'en prie, ne sois pas fâché. Que deviendrait la maison avec un homme comme lui si je n'étais pas là à tout diriger ? »

Elle lui souriait pour le désarmer.

« Moi je suis seul, fit-il tristement, j'ai une maison sans femme. Je vis comme un vieil homme. »

Annah aussi maintenant était triste.

« Pourquoi me décourager ? N'est-ce pas bien assez que j'aie tant de mal avec l'un sans avoir encore de la peine avec l'autre ? »

Cette plainte douce l'attendrit.

« C'est vrai, gronde-moi, fit-il, je suis injuste. Mais il y a tant de choses entre nous ! »

Alors elle avait un de ces jolis mouvements qui la soulevaient de tout son être vers lui, et roulée dans sa poitrine :

« Aie confiance. Il arrivera un moment où tout s'arrangera, où j'irai vivre dans ta maison. »

Cela, elle le lui avait dit si souvent, avec sa foi d'amour. La petite fossette gentiment dansait dans ses joues.

Lui aussi souriait.

« Tout est si clair devant nous, n'est-ce pas, Annah ? Comment ne croirais-je pas à la vie puisque je crois à toi ? Vois un peu quel fou je suis ! Dans la rue, j'aurais dansé de plaisir à cause de la bonne nouvelle que j'apportais. »

Ils entendirent Gerpach qui criait d'en bas :

« Annah ! Annah ! j'ai parié ce matin que ce serait Wilms qui aurait le prix. Du diable s'il n'enfonce pas tous les autres, celui-là ! »

Annah allait vers l'escalier.

« Tu n'as pas parié une trop grosse somme au moins ?

— Oh ! rien qu'un souper chez Wilms lui-même. Je ne pouvais pas faire autrement avec un ami.

— Monte vite : il y a ici Jorg Sangue qui apporte une bonne nouvelle.

— Jorg Sangue ! »

A son tour Sangue s'avançait.

« Ton vieux Jorg qui n'a pas oublié que tu aimais le raisin, Didi... Vois un peu ce que je tiens là dans la main.

— Hé ! s'écriait joyeusement Gerpach, c'est comme il dit : il n'a pas oublié que j'aimais le raisin... Toi au moins tu penses à moi, tu n'es pas comme Annah : je ne compte plus dans sa vie. »

Et il sautait deux marches à la fois pour être plus vite sur le palier.

Tous deux s'embrassèrent fraternellement : Sangue avait tout à fait oublié qu'après tout il lui prenait sa femme.

« Le bois déjà verdit, dit-il en riant de ses dents blanches. J'ai entendu le merle au matin.

— Et tu sais, riait aussi Gerpach, quand celui-là est de la partie, les autres peuvent bien détendre leur arc. »

Il parlait de son ami le gros Wilms.

« Bon ! bon ! s'écriait Jorg, si ça te fait gagner ton pari... »

Il tapait sur ses cuisses, il était heureux comme s'il l'avait gagné lui-même. Mais Annah étant descendue au jardin, Gerpach lui coula malicieusement dans l'oreille :

« C'est que voilà : je n'osais pas le dire devant Annah... C'est de l'argent que j'ai parié. Peuh ! une petite somme, quand on veut bien y penser... Cent francs, sans compter le souper naturellement... D'ailleurs qu'importe : ce n'est pas moi qui le paierai... Wilms est sûr de son affaire... Je le parierais contre toi aussi si tu voulais... »

Gerpach, tout en suçant ses raisins, assis dans un des fauteuils d'osier, se mit tout à coup à crier :

« Annah, Annah ! es-tu en bas ? Remonte donc fermer la porte ! Il faisait chaud dehors, la chemise me colle au dos... Annah, m'as-tu entendu ? »

Sangue n'était pas content.

« Pourquoi la déranges-tu ? Je l'aurais fait moi-même.

— Laisse donc, est-ce qu'elle n'est pas ma femme ? »

Annah en ce moment remontait en courant.

« Pourquoi criais-tu ainsi? fit-elle inquiète. J'étais au jardin avec Pompel... J'ai cru que tu étais malade. »

Sangue disait d'une voix presque dure :

« Songe un peu à ce qu'elle a fait là pour toi, Didi! »

Gerpach soufflait dans le creux de sa main une pulpe de raisin. Il les considéra tous deux avec des yeux étonnés.

« Ai-je vraiment crié comme tu le dis, Annah? Eh bien, je te demande pardon. Je ne croyais pas avoir crié si fort. C'était à cause de la porte que tu avais laissée ouverte. »

Il ne disait rien autre chose.

Annah demeurait là, secouée encore, sans haleine.

« Vous le voyez, Jorg Sangue, fit-elle, un autre aurait eu un bon mouvement... Et c'est pour cela qu'il m'a fait courir!

— Eh bien, dit Sangue en riant, vous ne serez pas montée inutilement, Annah Gerpach. Quand tout à l'heure Didi est entré, j'allais vous faire part d'une bonne nouvelle. »

Il tapa un grand coup sur l'épaule de Dideri.

« Toi, tu peux ouvrir tes oreilles puisqu'aussi bien cela te concerne.

— Mane Lei? » s'écria Annah, oubliant son ennui, une main à son cœur.

Il vit frémir l'arc sensible de ses hauts sourcils : tout son visage s'éclairait d'espoir, de joie. Il la sentit vibrante de sa vie à lui, dans une communion de destinées.

« Mane Lei, oui. »

Et il leur racontait sa visite au grand bâtisseur. Comme quand il parlait de la chasse aux canards, il était debout, imitant la voix du vieux, mimant le geste duquel il traçait des chiffres dans l'air, le cou enflé, la voix graillonnante et rude. C'était amusant comme une image du journal le jour où le dessinateur représentait les députés. Avec les bras courts de Mane Lei, il frappait la table et remuait des yeux de fouine dans un visage congestionné.

Gerpach s'amusait, sans cesser de sucer ses raisins.

« C'est tout à fait ça! Quel acteur tu aurais fait, Jorg Sangue! »

Et il crachait devant lui une pulpe.

Annah, de son côté, vivait des yeux cette vie comique de son ami, tendue de tout son corps vers lui, l'interrompant çà et là pour dire :

« Répétez cela, s'il vous plaît, pour que j'entende encore une fois comment Mane Lei disait. »

Mais peu à peu Sangue oubliait qu'il avait commencé par imiter Mane Lei. Et alors il redevenait Jorg Sangue, un Jorg Sangue qui, avec des gestes à lui, traçait dans l'air la perspective d'une ville, ayant ses rues, ses maisons, ses édifices publics et qui finalement s'étendait jusqu'aux confins de l'horizon.

« Ici l'église, ici la maison commune, là l'école... Pensez un peu à cela, Annah Gerpach... Une école où viendront tous les petits enfants de la cité nouvelle, avec un vrai maître et une vraie maîtresse pour apprendre aux petits garçons et aux petites filles les devoirs de la vie, est-ce que cela n'est pas beau ? »

Sa voix s'enfla, monta par delà les portes et il n'y avait plus de quoi rire pour Gerpach : cela l'amusait moins. Annah, elle, était là toute palpitante, les yeux mouillés.

« C'est un grand bonheur pour vous, cher Jorg, que le vieux Lei vous ait compris, dit-elle enfin.

— Oui, Annah, surtout s'il naît de vrais hommes dans la cité que j'aurai bâtie.

Tout le monde alors demeurait un instant silencieux et puis Jorg demandait à Gerpach :

« Pourquoi ne dis-tu rien, toi ? Cependant il y aura là du travail pour un homme comme toi... Toi aussi, tu trouveras là une direction à ta vie. »

Dideri achevait d'aspirer le jus de ses derniers raisins. Il leva la tête, d'un air d'ennui :

« Encore une fois travailler... dit-il. Si c'est pour cela que tu es venu ! Après tout, on verra bien quand moi aussi, j'aurai trouvé une idée : mais, voilà, pour le moment je ne suis pas en train... Et puis, pense donc, Jorg : il arrivera tout de même un moment où j'hériterai de mon oncle. »

« Comment lui tenir rigueur, songeait Jorg. Annah a raison : c'est vraiment un enfant. » Et il riait. Annah était descendue retrouver Pompel au jardin.

« Maintenant, fit Didi en riant aussi, tu n'aurais qu'à prendre les pantoufles qui sont sous mon lit pour que je te laisse tout à fait tranquille. »

Jorg passa derrière le paravent et aperçut les deux lits dis-

tants l'un de l'autre. Il y avait une petite dentelle à l'oreiller du lit qui était le plus vers le fond de la chambre. « Ma chère Annah! » pensa-t-il. Il ne sentait aucun mouvement de jalousie.

« Bon! dit-il, je les tiens. »

Il n'avait jamais autant aimé Gerpach ; il éprouvait pour lui un sentiment tendre et attristé.

« Dieu me damne, fit-il, tu n'es pas plus exigeant qu'un roi! On ne peut pas dire qu'avec toi, la vie soit facile pour une femme. »

Là-dessus, il lui donnait trois grosses claques amicales dans le dos.

Gerpach semblait heureux qu'on le pût prendre pour un tyran.

« Vois-tu, on n'est pas pour rien le fils d'un armateur, disait-il. »

Annah rentra et les voyant s'amuser comme des frères, elle eut chaud au cœur. C'était son rêve que tout le monde eût de la joie autour d'elle. Justement elle finissait de tendre le linge sur les cordes ; une bonne brise venant du fleuve, le linge serait sec pour le soir et de cela aussi elle était contente, en vraie ménagère qu'elle était. Elle avait repris toute sa gaîté.

« Je crois, fit-elle, qu'il ne manque ici qu'un bon petit « avocat » pour que tout le monde soit satisfait, moi comprise? »

Aussitôt Jorg et Dideri s'écriaient.

« C'est ça, oui, un bon petit « avocat! »

Quelqu'un qui fût venu du dehors n'aurait pas compris de quoi il s'agissait.

Annah gagna la cuisine où, tout de suite après, ils l'entendirent casser des œufs et battre les moyeux en chantant une amoureuse chanson des pays de la mer. Quand elle reparut avec la carafe et les verres sur le plateau d'étain, une fine odeur de genièvre, de cannelle et de sucre se volatilisa. Cela sentait comme chez le pâtissier, le dimanche.

Un silence tomba aussitôt qu'elle se mit à verser ; la liqueur était épaisse et gouttait en larmes d'or, comme une gomme d'arbre au temps des sèves. Tous trois choquèrent leurs verres et ensuite, à petits coups, ils buvaient, les sourcils

hauts comme s'ils regardaient passer au loin des trois-mâts pavoisés. Quelque chose en Gerpach grelottait de rire. Jorg faisait claquer sa langue au palais.

« Un vrai « avocat » dit-il, un « avocat » comme ils en boivent en Hollande pour dégeler les mots. »

Et c'était, en effet, la liqueur qui, sous le nom de « advokate borl », se boit derrière les petites vitres vertes des tabagies, à Schiedam et ailleurs.

Comme aucun d'eux ne parlait plus, ils entendaient, par la fenêtre ouverte, le menuisier parler à quelqu'un dans la cour. C'était une voix sourde et entrecoupée qui semblait supplier.

« C'est à présent tous les jours la même histoire, s'écria alors Annah. »

Gerpach, en traînant ses pantoufles, alla à la fenêtre et il se penchait pour voir s'il n'y avait personne dans la cour.

« C'est quelqu'un qui est toujours avec lui, c'est l'autre femme, disait encore Annah.

— C'est bien cela, tu as raison. Il lui dit que tout cela va finir et il lui demande pardon de tout le mal qu'il lui a fait. Tu verras, Annah, qu'il la tuera un jour ou l'autre. C'est toujours ainsi que finit la chanson avec ces sortes de gens. »

Il quitta la fenêtre et alla chercher un cigare dans la boîte qui séchait au feu de la cuisine. Un instant Annah et Sangue demeuraient seuls.

« Cher Jorg, très vite alors disait Annah, si tu savais comme je t'aime encore plus d'un peu l'aimer, lui ! Lui aussi est malheureux comme le menuisier... »

Sangue n'aimait pas beaucoup qu'elle lui parlât sur ce ton : il avait moins d'amitié maintenant pour Gerpach.

« Écoute cette histoire, dit-il. Il y avait une fois un voleur qui avait volé cent pièces d'or : à chaque pièce qu'il dérobait, il mettait un macaron. L'homme qu'il volait était gourmand. « Il sera moins triste », pensait-il. J'ai l'air, moi, de ce voleur, ma Natje... Je lui mets des macarons à la place de ses pièces d'or. »

Elle riait et disait :

« Il faut conter cette histoire à Didi ; elle l'amusera.

— Non, sur ma vie !

— Eh bien, ce sera moi, ta femme, qui la lui conterai. »

Et elle faisait comme elle avait dit. Gerpach riait.

« En a-t-il des histoires dans son sac, ce sacré Jorg! »

Jorg Sangue la jugea fausse et cruelle : mais comme c'était, après tout, une partie qu'ils jouaient de connivence, il admira son sang-froid et se mit à rire aussi. D'ailleurs « l'avocat » était pour quelque chose dans leur gaîté à tous trois.

Il arriva que, sans que personne se fût aperçu comment s'était fait le souper ni qui avait mis le couvert sur la nappe rose, la fille du menuisier commença à servir des anchois, du thon mariné et de la salade de harengs. Quelquefois elle s'arrêtait sur le pas de la porte à admirer Sangue. Et puis Annah la poussait un peu et elle rentrait dans sa cuisine.

Personne ne s'entendait comme Annah à improviser un petit repas. Il vint ensuite des pots de coings et de mirabelles, des pommes, des nèfles, des noix et des petits gâteaux secs.

Dideri pouvait bien dire, en reconduisant dans la nuit Sangue jusqu'à la rue :

« Vois-tu, Jorg, on ne lui trouverait pas sa pareille à celle-là ! »

XIV

Et puis c'était le mois du hanneton.

Le bois bruissait, d'un frémissement léger de tambourins. Le coucou avait remonté sa pendule. Il venait toutes sortes d'oiseaux nouveaux aux arbres ; le loriot jetait son éclat de rire, le pivert hennissait comme un petit cheval. Depuis trois ans, un ménage de rossignols arrivait nicher dans les taillis, près d'un chêne qui avait bien deux cents ans.

Sangue, cet homme sauvage, doucement pleurait quand le mâle égouttait sa pluie de vocalises dans l'ombre. Il songeait : « Si Annah était en ce moment près de moi... » Elle aussi allait écouter le rossignol dans le jardin du menuisier. Il pensait quelquefois à un vieux carillon qui jouait des airs tristes, dans la ville où s'était passée son enfance.

Il demeurait là, sous les arbres, fumant des pipes, une partie de la nuit. Une fois, il lui arriva de ne pas achever sa dernière pipe : il ferma les yeux. Au petit jour le merle

s'était mis à siffler : « Lève-toi, paresseux ! Toute l'oisellerie chante le jour nouveau ! » Et maintenant il sifflait avec les oiseaux.

Depuis deux semaines, Padde n'était pas rentré. Sangue philosophiquement se disait : « C'est le temps des randonnées pour les bêtes. » Une fois, il réparait une avarie à l'une de ses rames, dans le chantier. C'était un jour où il s'était levé plein de confiance dans la vie. Annah était venue la veille. Dieu ! qu'ils s'étaient aimés ! Avec son petit chapeau de paille et sa robe à fleurs, elle avait l'air d'un matin de printemps. Elle lui avait dit si joyeusement :

« Songe donc comme je vais pouvoir venir à présent que les jours sont longs. »

Sangue, tout en tapant sur les clous, chantait une chanson qu'il avait faite pour elle.

Mets ta petite main dans ma main :
Nous irons nous marier au bois.
Le soleil nous passera l'anneau au doigt.
Dans l'ombre il y a des lits
Où nous dormirons jusqu'à midi.

A la fin de chaque vers il tapait un peu plus fort. Doum, près de lui, quand sa voix montait, avait un vagissement de petit enfant malade. C'était un vrai matin de bon Dieu ; le serpolet effluait. On voyait aux petites crottes que les lapins étaient venus danser à l'aube. Un souffle frais, monté du fleuve, éventait l'air déjà chaud.

Mets ta petite main dans ma main.

Et voilà que dans le bois, une voix fluette et claire chantait aussi, et il voyait avancer à petits pieds nus une fille aux yeux roux sous une vraie tignasse d'étoupe. Il la connaissait bien : c'était une des filles venues avec les bûcherons qui, tout l'hiver, avaient abattu des arbres dans la chênaie. Chaque fois qu'elle passait devant la maison, elle collait son museau aux vitres et riait : il l'avait vue un soir danser toute seule dans la clairière, tournant sur ses pieds comme un moulin, son penaillon de jupe en parasol autour d'elle. On disait qu'elle se laissait apprivoiser facilement par les hommes. Elle avait un ami qui avait dû partir pour la caserne.

Arrivée au chantier, elle se planta devant Jorg Sangue. Elle chantait un peu moins haut, balancée sur ses reins : sous sa jupe qui n'allait pas à sa cheville, elle caressait sa jambe droite du plat de son pied gauche.

Elle faisait une petite ombre sur lui. Il se mit à rire.

« Qu'as-tu à me regarder comme cela ? »

Elle ne répondait pas tout de suite et plissait ses paupières longues sur son regard de chèvre.

« Voyons, reprit-il, pourquoi me regardes-tu ainsi ? »

Cette fois, elle disait :

« Je ne sais pas... Tu es un homme. »

Il riait plus fort, et maintenant il la regardait au fond des yeux. Il semblait qu'il ne l'avait point vue encore ; il s'aperçut qu'elle avait une tête de poupée au bout d'un cou fin et long. Ses petits seins pointaient comme des citrons sous la chemise ; son corps était presque celui d'un garçon. Oui, c'était là une drôle de fille.

« Viens un peu ici, » dit-il en allumant une pipe.

Elle arrivait tout près de lui ; comme il était assis sur un tertre, il eut à la hauteur des yeux son petit ventre plat. Et sans y avoir pensé, il touchait du doigt le bout aigu de sa gorge. De nouveau elle chantait en lui caressant la barbe comme à son ami.

« Tu es beau comme Tybalt, » fit-elle enfin.

Il avait tout à fait oublié Annah : il n'y avait plus au monde pour lui que cette mince fille blonde qui, à chacun de ses mouvements, exhalait une odeur de sève aigre.

Il jeta son marteau ; il avait les mêmes yeux clairs qu'il avait quand sa chère Natje venait et de la tête il lui faisait signe de la suivre. Ils entrèrent sous bois et aucun d'eux ne disait plus rien. Leur peau était verte à cause de l'ombre des feuilles. Alors, sous sa main qui lui ouvrait son corsage, il la sentit prise d'un frisson léger, et elle ne chantait plus.

« Comment le faisait Tybalt avec toi ? » demandait-il.

Et en disant cela, il la renversait dans l'herbe. Elle le regardait avec des yeux rusés. Il l'eut dans la chaleur et l'innocence de sa chair. Le loriot sifflait ses quatre notes.

« Tybalt est soldat à la ville, » dit-elle ensuite avec une fierté méchante.

Ni elle ni lui ne paraissaient plus savoir ce qu'ils avaient

fait. Le vent non plus ne sait pas où il a semé la graine. Elle lui tira la langue et s'en alla. Au bout d'une vingtaine de pas, elle se retourna et lança de son côté une paquerette qu'elle avait cueillie et tenait à la bouche. Il n'aurait pu dire s'il y avait là de l'amour. Elle avait passé, il l'avait prise : il n'y avait rien de plus entre eux. Mais cela, est-ce que cela comptait ? Seulement alors il songea qu'il ne savait pas même son nom.

« Comment t'appelles-tu ? » cria-t-il de loin.

Elle s'était mise à courir en chantant comme une folle et ne l'entendit pas.

Cette fille était à celui qui passait et pourtant elle aussi avait une âme, une âme qui peut-être ne s'était jamais donnée qu'à Tybalt.

Maintenant il pensait à Annah ; il n'avait point de honte ; il ne lui paraissait pas qu'il l'avait trahie. C'était là, après tout, une chose qui peut arriver à tout le monde... Le vent est chaud, une fille passe. Il en restait ce qu'il reste d'une dernière bouffée tirée à la pipe... Il se mit à rire tout seul.

« Oui, un peu de fumée qui se perd dans l'air. »

Là-dessus, il flambait une torquette de son tabac noir. Ses idées étaient claires, saines, tournées vers la philosophie. L'homme sème au vent ; il est la force ; il est l'aventure et le hasard. Peut-être la civilisation seule, le sens abusif de la moralité des êtres le détourne de la polygamie légale. Le mâle peut adorer jusqu'à la passion une femme et désirer les autres. Au contraire, la femme n'a qu'un amour ; même amante, elle est déjà l'épouse, toujours près d'être mère, et c'est la fidélité qui la sanctifie. Sangue éprouvait un certain plaisir à raisonner ainsi : il avait l'âme d'un homme du temps des faunes, après la proie conquise.

Il continua à travailler. Le soleil montait : le chant des oiseaux se recula dans les bois frais ; le coucou sonna midi. Il voulut d'abord essayer l'aviron, détacha la barque, rama jusqu'au milieu du fleuve. Et tout à coup, sur l'autre rive, il apercevait Annah dans sa robe à fleurs, elle-même comme une grande fleur au bord de l'eau. Elle lui fit un signe : il eut une grande joie et agita sa rame dans l'air en poussant une clameur sauvage... Sa poitrine sonnait par-dessus le fleuve,

comme une conque. D'une nage large, nerveuse, il atteignit la berge.

« Ma Natje...

— Chéri... »

Il l'enlevait, la portait dans la barque ; et le petit cri du trolet se faisait saccadé, les rames brassaient la coulée fourmillante du grand fleuve.

« Je suis heureux... je ne t'attendais pas.

— Oh ! disait-elle, la vie n'est plus tenable à la maison. Toute cette nuit, je n'ai pu dormir une seconde à cause de lui. »

Il n'avait point de colère contre Gerpach.

« Après tout, c'est naturel : il est ton mari. »

Elle hochait la tête.

« Vois-tu, ce pauvre Didi a encore trop d'amour quand pour moi il ne compte plus. A la longue, je t'assure, cela s'usera. »

Il toucha la rive et tandis qu'il fixait l'amarre, d'un vol léger elle courait vers la maison. Il la rejoignit ; elle demeurait pendue à lui dans un grand baiser froid, les yeux fermés, comme on sombre dans une profondeur. C'était comme s'il n'avait jamais connu une autre femme : il avait tout à fait oublié qu'une heure plus tôt, une fille était allée avec lui au bois.

Tout de suite elle redevenait la petite ménagère agile, tirait de son filet une conserve d'oie rôtie, mettait la table. Alors elle était vraiment sa femme à lui comme avant et après, elle était la femme de Dideri.

« Non ? s'exclamait-il en jouant l'émerveillement devant les petits pains, les gâteaux, les marmelades qui sortaient du filet.

— Oui, et je t'ai acheté encore chez la mercière un napperon et trois serviettes... Avant la fin de l'été nous serons remontés. »

Elle alluma le réchaud, mit chauffer la bouilloire. Il l'admirait manier les objets d'un geste sûr, reprise à ce goût de la propreté et de la mise en place qu'elle avait chez elle.

« Maintenant passe toi-même le thé, mon chéri, tandis que j'irai cueillir un bouquet au bois. »

C'était toujours la même chose quand elle venait. En un

tour de main, le petit ménage était fait et ensuite, la nappe dépliée, ils faisaient une dînette qui leur donnait l'illusion d'une vie à eux deux. Il lui arrivait aussi à lui, de mettre cuire à la broche, sur un feu de brandes, un écureuil, un lapin ou un ramier qu'il avait tirés la veille. Il aurait donné sa part de paradis pour ces heures passées près d'elle, dans la petite griserie délicieuse des nourritures, du thé et de l'amour.

Elle rentra : son visage se vergetait de l'ombre fleurie d'un bouquet de ciguës et de seneçons. Toute la pièce, sous le jour limpide des fenêtres, fut parée.

« A table ! dit-elle. »

Il était content : l'aventure du matin lui avait donné faim. Il ne l'avait jamais autant aimée.

Maintenant ils étaient là, leurs jambes enlacées sous la table. A lui les meilleurs morceaux ! Parfois à la pointe de la fourchette, elle lui glissait des bouchées entre les dents.

Comme il riait de la voir elle-même si gaie avec le jeu de ses belles mains longues aux ongles roses, jetant des gestes clairs qui illuminaient la nappe !

Il lui prenait ses doigts au vol, les mangeait de baisers brefs et pressés comme on bécote une pâtisserie. Et puis c'était son tour à elle de les lui reprendre pour les lui jeter à la bouche, en clartés fraîches comme des roses et des lys détachés d'un bouquet.

« Tu m'aimes ?

— De toute ma vie, répondit Jorg.

— Comme jamais tu n'as aimé encore ?

— Comme jamais je n'ai aimé. »

Elle fronçait les sourcils.

« Qui m'aurait dit que j'aurais été jalouse ? Je crois bien que je te tuerais si jamais... »

Il pensa nettement cette fois à la fille des bûcherons.

« Et si, tout à l'heure, une fille était venue avant toi ? » dit-il dans un rire à coups de dents blanches, un rire cruel et qui semblait dépecer de la chair.

Elle secoua la tête et le regardant profondément :

« Personne n'est venu et tu m'aimes, Jorg Sangue ! »

Cette fois il pensa nettement : « Quel goujat je suis ! Je la trompe, elle qui a sacrifié tout pour moi. »

Il l'attira contre lui.

« Pardon pour t'avoir dit cette laide parole... Si jamais une pareille chose était possible, j'aimerais mieux disparaître, jamais tu ne me reverrais. »

Il était sincère : il avait oublié qu'il avait donné son amour aussi à cette fille.

« Après tout, tu me jurerais sur ton âme qu'une telle chose est arrivée, je ne le croirais pas », fit-elle tranquillement.

Il lut jusqu'au bout dans sa vie, sentit sa confiance limpide comme une source de montagne. Il s'exécra : il eût voulu se traîner à ses pieds. Et puis cela passait.

« Pense un peu, Annah, dit-il : tu vivais déjà pour moi il y a dix mille ans... »

Elle riait et puis répondait gravement :

« C'est drôle ce que tu dis là... Je vivais et tu n'étais pas né... Pourtant je sens bien qu'il y a là quelque chose de vrai qu'on ne peut expliquer.

— Tout a toujours été comme le petit gland d'aujourd'hui sort de la forêt des anciens chênes. »

Doucement sa tête, sous ses cheveux lourds, pesa ; il la vit endormie, la bouche ouverte, comme une enfant.

XV

Une fois que Jorg Sangue venait, Gerpach, tassé dans un fauteuil, à peine le regardait. Et puis il se mettait à crier comme un homme qui a la colique :

« Qu'est-ce que tu viens faire ici? Tu es heureux, toi, tu es libre. Tu n'as pas de femme ; tu ne connais pas les ennuis d'un ménage. »

Jorg ne savait pas s'il se moquait.

Dideri, cette fois-là encore, semblait avoir bu un petit coup de trop : il regarda Annah qui haussait les épaules.

« Demande-lui plutôt s'il ne voudrait pas changer avec toi, » s'écria-t-elle gaiement.

Elle était si heureuse quand Jorg venait! C'était comme un étourdissement léger qui lui faisait oublier les misères de sa vie. Mais Jorg, lui, se sentait plutôt mal à l'aise quand il

était chez eux. Il souffrait à la fois dans son amitié pour Gerpach et dans son amour pour elle. Ce n'était plus alors le même garçon qui autrefois faisait de grands gestes fanfarons en contant des histoires.

Gerpach était sûr de Sangue ; il trouva plaisant de faire ce qu'Annah lui demandait.

« Eh bien, parle, Jorg... Le voudrais-tu ?

— Oui, sur ma vie, répondit aussitôt Sangue, si celle qui me serait donnée par toi acceptait de venir vivre près du fleuve avec l'homme sauvage que je suis.

Il se tourna vers Annah.

« Cela, le feriez-vous, Annah Gerpach ?

— Sur ma vie, oui, » disait-elle comme lui.

Et elle lui mettait la main dans sa main.

Ils demeurèrent une seconde frémissants, comme si ensuite ils dussent réellement repartir à deux pour la petite maison du bord de l'eau et ne plus jamais la quitter.

Gerpach maintenant semblait tout à fait dégrisé : il était très pâle.

« Moi aussi, j'aurais dit cela autrefois si tu avais eu une femme et que tu m'eusses parlé comme je l'ai fait... Voilà, oui, c'est qu'alors je ne connaissais pas encore l'humeur changeante de la femme. »

Le cœur de Sangue battait étrangement ; ses mâchoires tremblèrent. Il considérait Gerpach avec des yeux fous.

« Bon ami, dit-il, nous sommes ici trois seulement. Je t'en conjure, parle selon ta conscience si cela n'est pas simplement un jeu. Que répondrais-tu si maintenant, à mon tour, je te prenais les mains et si je te disais : « Dideri Gerpach, il y a ici un homme devant un homme ; il y a deux « amis. Eh bien ! puisqu'elle et moi sommes d'accord, me « la donnerais-tu pour femme ? »

Dideri une seconde restait à siffler entre ses dents et balançait sa tête comme une fronde, et puis, avec un léger bégaiement dans la voix, il disait :

« Tu ne me feras pas dire ce que je ne veux pas... On sait bien quel sang j'ai dans les veines. »

Annah vit s'allumer la prunelle de Jorg : elle seule sembla avoir conservé le calme. Elle recula d'un pas et appuya la main sur le bras de son mari.

« Ne vois-tu pas que Sangue s'est moqué de toi ? » dit-elle.

Et en même temps elle souriait joliment à Jorg. Celui-ci tressaillit.

« Si vous aussi, Annah, le prenez ainsi...

— Mais oui, comment serait-il possible de le prendre autrement, Jorg Sangue ? Vous m'avez demandé si j'accepterais d'aller vivre avec vous au bord du fleuve et j'ai mis ma main dans la vôtre en disant oui. Cela, je ne vois pas pourquoi je ne le répéterais pas cent fois ; et alors ce serait à Didi à en rire le premier. »

Mais Didi ne riait pas. Jorg s'aperçut qu'il était secoué de brusques frissons comme un homme qui a la fièvre.

« Oui, dit-il, c'est là, après tout, une histoire dont on ne peut que rire. »

Une grosse larme tout à coup mouilla les yeux de Gerpach. Il plissa les paupières pour l'empêcher de tomber ; mais, comme elle était lourde, elle roula sur ses joues et il n'osait l'effacer avec la main, de peur de laisser voir qu'il pleurait. Si alors sa femme ou Sangue lui avait demandé la cause de sa peine, il n'aurait su que répondre. Ce fut là un de ces petits drames intimes comme il y en a dans la vie. Quelqu'un pleure et on lui tordrait les boyaux pour le faire parler : il ne pourrait rien dire : et cependant, tout au fond de lui, son âme seule n'ignore pas qu'il a raison de pleurer.

« Chéri... disait Annah. »

Comme elle l'eût fait pour Jorg, elle allait à Dideri et du bout de son doigt lui séchait les cils.

« Pourquoi prends-tu mal ce que lui et moi t'avons dit ? Ne vois-tu pas que c'est là un pur badinage ? »

Jorg Sangue éprouva une aversion subite pour la femme qui, en ce moment, leur mentait à tous deux.

« Ne l'écoute pas ; elle ne pense pas un mot de ce qu'elle te dit, » s'écria-t-il avec violence.

Elle porta la main à son cœur, toute pâle, les lèvres soudain décolorées comme une fleur qui va mourir : et elle regardait Jorg avec des yeux désespérés. Mais presque aussitôt elle se mettait à rire.

« Celui-là est encore plus fort que moi, fit-elle, puisqu'il veut pousser la plaisanterie jusqu'au bout.

— Oui, Didi, comme Annah Gerpach l'a dit... jusqu'au bout. »

Il parlait comme un homme égaré et qui n'a pas repris encore possession de ses sens.

« Seulement, reprenait Annah en faisant un pas vers lui et lui mettant la main sur l'épaule, ce qui était jusqu'à présent un jeu risquerait de devenir de la cruauté envers celui qui n'a pas compris et qui en souffre... »

Alors tout changeait : lui aussi riait, et en frappant dans ses mains, il disait :

« Gerpach serait-il assez fou vraiment pour supposer que tout cela puisse être sérieux ? Voyons, Didi, penses-y bien : c'est toi qui as commencé. »

Annah sautait de joie comme une enfant.

« Jorg Sangue a raison. Pourquoi commençais-tu ? »

Elle avait pour Jorg un regard humide qui disait :

« Que c'est gentil à toi d'avoir fait cela pour moi ! »

Maintenant il s'était associé pour jamais à l'âme cauteleuse de la femme. Ils semblèrent s'être entendus pour tromper le pauvre Dideri de connivence. Celui-ci doucement gémissait :

« C'est une chose abominable qu'on puisse prendre plaisir à se faire tant de mal... Je ne pensais pas un mot de ce que je disais : mon esprit était ailleurs. Vous savez bien que je ne suis heureux que par vous deux. »

Et il leur prenait les mains comme un naufragé se raccroche à un débris par-dessus les eaux profondes.

Quelle scène pénible c'était là pour Annah et pour Sangue ! Elle aussi pleurait : lui, soufflait par les narrines comme un taureau blessé.

« Voyons, Didi... »

Il pensait « Qu'est-ce que je pourrais bien imaginer pour l'arracher à sa peine ? »

Camille Lemonnier.



Une querelle dans le ménage d'Arlequin.

SAYNÈTE EN UN ACTE, EN VERS

PERSONNAGES

ARLEQUIN.
COLOMBINE.

La scène se passe dans l'appartement occupé par le ménage. — Meubles de bois ou de paille ; du pittoresque sans aucun luxe. Au mur de gauche, une guitare accrochée à un clou. A droite, une fenêtre donnant sur la campagne.

Au lever du rideau, Colombine est assise, dos à Arlequin qui regarde par la fenêtre en se retourannt de temps en temps pour voir si Colombine a changé d'attitude. — Moment de silence. — Arlequin quitte la fenêtre et s'approche de Colombine.

ARLEQUIN.

Voyons, toujours boudeuse ?... et muette ?... Ceci
Me paraît alarmant. Je n'aurais nul souci
D'une femme en colère, exhalant sa névrose :
Mais une femme qui se tait, c'est autre chose !
Et, dès qu'il se prolonge, un cas si singulier
Peut bien...

COLOMBINE, l'interrompant.

Je vous conseille, encore, de railler !

ARLEQUIN, relevant son mot.

Encore ? Ciel, encore ! Eh quoi ! d'un premier crime
Fus-je déjà coupable envers toi ?

COLOMBINE.

Pas de frime !
Vous savez bien que vous le fûtes !

ARLEQUIN, jouant le désespoir.

Je le fus !

COLOMBINE.

Vous avez opposé le plus formel refus
A mon dernier désir, soit ! Vous êtes le maître :
— Mais retournez prendre le frais à la fenêtre !
(Elle lui tourne le dos.)

ARLEQUIN, penché vers elle.

Quoi ! c'est encor ce vieux caprice qui revient ?

COLOMBINE.

Pas si vieux, — votre esprit, je suppose, en convient, —
Que vos motifs à vous de lui barrer la route !
Si quelqu'un de nous deux est obstiné...

ARLEQUIN.

Écoute :
Ton désir est folie ; et, si j'y souscrivais,
Colombine, avant moi tu trouverais mauvais
Le résultat.

COLOMBINE.

Que non !

ARLEQUIN.

Que si !

COLOMBINE.

Que non, vous dis-je !
(Se levant impétueuse.)
Ah ! depuis trop longtemps mon sourire se fige
Dans le cadre connu d'un costume éternel !
Je suis lasse de voir, couple sempiternel,
Colombine, Arlequin, par respect des usages,
Conserver cet aspect de leurs deux personnages !
A notre époque où tout se transforme, mon cher,
De quels fossiles, vous et moi, prenons-nous l'air ?

— Moi, d'abord, j'ai soupé de ce corsage en pointe,
De cette jupe courte où l'indigence est jointe
Au ridicule ennui de montrer son mollet.....

ARLEQUIN, galant.

Ah ! n'en dis pas de mal : ce défaut-là me plaît !

COLOMBINE, poursuivant.

Quelle femme n'a point, fût-ce une humble grisette,
Le plaisir de changer quelquefois de toilette ?
Quelle femme ne peut chiffonner à son goût
L'étoffe de sa robe, et porter traîne au bout ?
— Moi, jamais ! Telle un jour on a vu Colombine,
Telle on doit la revoir partout : à la cuisine,
Au salon, dans la rue, en hiver, en été,
Sous l'uniforme exact, sans relâche porté !

ARLEQUIN.

Qu'importe, si partout ainsi, toujours la même,
On te retrouve assez exquise pour qu'on t'aime,
Et si, sous les rayons plus changeants du soleil,
Arlequin reste épris de ton charme pareil ?

COLOMBINE.

Mais vous-même, voyons, n'êtes-vous pas encore
Fatigué de ce vieil habit multicolore ?
Cette batte de bois, qui ne vous sert à rien,
Si vous y renonciez, vous manquerait donc bien ?
Vous êtes donc très fier, — mon Dieu, est-ce assez bête ! —
Du chapeau biscornu qui coiffe votre tête ?
Quel plaisir trouvez-vous, pourrais-je le savoir,
A garder sur vos yeux ce loup de velours noir ?

ARLEQUIN.

Ce loup, ma Colombine, est d'un porter suave !
Sous son abri, pour un motif plaisant ou grave,
Je puis de mes regards sauver l'incognito ;
Et quand, me démasquant, j'apparais subito,
— Fût-ce parmi des gens sans peur et sans reproche, —
Je produis un effet dont nul autre n'approche !
— Pour ma batte de bois, peux-tu bien oublier
Qu'à maint gêneur elle a fait prendre l'escalier ?

Je perdrais fort à récuser son éloquence :
Dieu me garde à jamais d'en risquer l'imprudence !
— Quant au chapeau, bicorne au style indépendant,
Tout personnel, j'en suis plus fier, c'est évident,
Que d'un melon bourgeois ou d'un tuyau de poèle,
Et j'en ose adresser le salut aux étoiles !
— Mon habit ? Mais jamais il ne fut de saison
Comme aujourd'hui : Je suis le commode horizon
Où chacun peut trouver la nuance éclectique
De son humeur changeante ou de sa politique !
— D'ailleurs, pourquoi veux-tu transformer ton amant ?
Ton cœur pourrait-il bien le rêver autrement ?
Va, laisse-moi mon vieil habit multicolore :
Il te plaira toujours, si je te plais encore !

COLOMBINE.

Des mots, que tout cela ! Vous vous faites un jeu
De trouver des motifs pour repousser mon vœu.
Nous sommes démodés, rococos... Je m'en vexe,
Et je suis le penchant naturel à mon sexe !
Y résister est peu galant de votre part,
Et j'en viens à me demander si par hasard
Vous auriez peur, vraiment, comme un mari vulgaire,
Des comptes à régler avec la couturière !

ARLEQUIN.

Fi ! l'injuste soupçon !

COLOMBINE.

Alors n'empêchez pas
Que je varie un peu chiffons et falbalas !

ARLEQUIN.

Ainsi tu te voudrais assujettir au code
Vexatoire et niais qui s'appelle la mode ?
Tu voudrais voir, au gré de maint tailleur bourreau,
Ta jupe tour à tour être cloche ou fourreau ?
Tu porterais, avec l'orgueil d'une revanche,
Par un bout ou par l'autre un ballon dans ta manche,
Et, pour mieux compléter le féminin joujou,
Tu te ferais pousser des cheveux acajou ?

Et cela te rendrait bien contente ? — Pauvrette !
A cet emploi de l'heure, ô ma Colombinette,
Tu perdrais à coup sûr tout le pétillement
Vif et prime-sautier de ton esprit charmant ;
Et sur le sol fécond de ton humeur conquise,
On verrait croître un jour cette fleur : la Bêtise !
— L'amour du neuf dénote un jugement léger.
Quand tout est bien, quand tout va bien, pourquoi changer ?

COLOMBINE, railleuse.

Est-ce que vous seriez pour les lampes à huile,
Et pour la diligence au lieu d'automobile ?
Dans le moindre village, en province perdu,
On est moins arriéré que votre individu !
Les filles de Provence et celles de Bretagne
Observent le progrès du fond de leur campagne,
Et, laissant au Passé sa somptuaire loi,
S'habillent à leur guise !

ARLEQUIN.

Elles ont tort, crois-moi.
Avec la coiffe blanche aux ailes de navire,
Un peu de la candeur des âmes se retire ;
Avec le fichu blanc de Mireille, s'en va
Le modèle ingénu qu'un poète rêva !
— Sans doute il faut marcher avec son temps, petite :
Soit, éclairons-nous mieux, transportons-nous plus vite...
J'honore les savants, et n'en dis pas de mal,
Tant qu'ils laissent un peu de part à l'idéal...
Mais encore !... Le but atteint de chaque chose
Nous réservant toujours quelque imprévu morose,
Est-il essentiel d'y courir haletant ?...
Et faut-il donc, à bien y réfléchir, autant
De lumière électrique, autant d'acétylène,
Pour mettre en plein jour, quoi ? la grande farce humaine !
— Nous avons le sérum Pasteur, bienfait puissant :
Mais la neurasthénie est un fléau récent...
Moins d'hommes enragés, plus de femmes nerveuses :
Les calamités, donc, restent les plus nombreuses !
— Stérilisons le lait, sophistiquons le vin,
Si c'est là le progrès... — Mais gardons l'art divin

D'évoquer quelque fois le geste des vieux âges,
Éternelle jeunesse et réconfort des sages !
Il est bon que parmi tant d'aperçus nouveaux
Quelque chose demeure, et fasse, en les cerveaux
Que trop d'inventions parfois désaccordèrent,
Vibrer le la rêveur des mondes légendaires !

COLOMBINE.

Et parce que c'est nous qui tenons cet emploi
Il nous faudrait moisir dans la routine ! Et moi,
Moi qui dois provoquer les pleurs et le sourire,
J'irais dans mon ennui personnel me confire ?
Il faudrait jalouser calicots et trottins,
Et, pantins par métier, s'habiller en pantins !
— Eh bien ! non ! Vous direz tout ce que l'on peut dire :
Cette tradition ne peut plus me suffire,
Et dussiez-vous frémir et crier au danger,
Je veux changer, je veux changer ! Je veux changer !

ARLEQUIN.

Ainsi, tu tiens beaucoup à ce troc de plumage,
Et dans le mouvement tu veux notre ménage ?
A merveille !

COLOMBINE, étonnée et ravie.

Il consent !

ARLEQUIN.

Non, je n'ai pas frémi :
Mais nous ne ferons pas cette chose à demi,
J'espère ? Le costume est un simple accessoire,
Et ne changer que lui serait fort dérisoire.
Trouvez bon qu'au moral je modernise un peu.
Nous retardons, ma chère, et nous sommes vieux jeu :
Arlequin amoureux de Colombine ! Ah ! certe,
Voilà longtemps que sur ce thème l'on disserte,
Et pour réaliser un mari dans le train,
Je dois vous êtes moins fidèle, c'est certain !

COLOMBINE, vivement.

Permettez !

ARLEQUIN.

Ne vous plaignez pas ; je modernise !
— D'ailleurs, quand vous aurez conformé votre mise
Au banal attirail par tant d'autres porté,
Je pourrai m'y tromper moi-même, en vérité !

COLOMBINE.

Par exemple !

ARLEQUIN.

Sans doute, et la chose est permise.
D'autres que vous, Madame, ont cette taille exquise,
Ces pieds fins, cet œil vif, ce minois chiffonné,
Et même ce fripon charmant de petit nez !
Et lorsqu'on vous verra sous une autre tenue,
Vous aurez pour pendant... la première venue !

COLOMBINE.

Alors ce que l'on aime en moi, ce n'est pas moi :
C'est mon costume ! Aveu des plus plaisants, ma foi !

ARLEQUIN, un peu gravement.

Quand on aime quelqu'un, c'est tout entier qu'on l'aime.
Le cadre étroit s'unit à l'image elle-même ;
Et le jour où l'on voit, de l'ensemble adoré,
Quelque chose, un rien cher, déserter de plein gré,
C'est pour l'amour ce qu'est la première lézarde
Au mur fortifié d'un poste d'avant-garde.
— Mais qu'allons-nous chercher, vous et moi ? J'en rougis
Nul ne doit plus parler d'amour en ce logis !
Fidélité, tendresse et subtiles nuances
Des histoires du cœur, allez, vieilles romances
En honneur tout au plus dans le siècle dernier,
Rejoindre les objets hors d'usage... au grenier !

COLOMBINE, à part.

Ah ! mais il va trop loin ! *(Haut.)* Arlequin !...

ARLEQUIN.

N'ayez crainte !
Vous m'avez convaincu. Je vois d'avance, peinte,

Sous les couleurs les plus récentes de ce temps,
L'existence que nous mènerons. C'est tentant,
Et votre cause...

COLOMBINE, voulant l'interrompre.

Mais...

ARLEQUIN, continuant.

Trouve en moi son apôtre!
— D'abord, vous d'un côté!...

COLOMBINE.

Voyons!...

ARLEQUIN.

... Et moi de l'autre!
C'est ainsi que l'on voit les époux d'aujourd'hui :
Madame, un peu partout ; Monsieur, jamais chez lui!
— Vous, coquette, frivole, à l'affût des nouvelles,
Réduisant lentement à rien votre cervelle...

COLOMBINE.

Ah! ça!!!

ARLEQUIN.

Moi, grand joueur, cynique, débauché,
— Et pas même jaloux : c'est un trop vieux cliché. —
Nous aurons des amis toujours prêts à nous mordre ;
Nos salons s'ouvriront, et l'on viendra s'y tordre
Aux couplets effrontés d'une actrice en renom.
Nous coudrons un comté papal à notre nom,
En attendant l'instant propice du divorce ;
Et, pour que soit complet le tableau qui se corse,
Pour nous lancer à fond, vous ne feriez pas mal
D'écrire un bon petit roman bien immoral!

COLOMBINE.

Ah! mais... il devient fou!

ARLEQUIN, s'enflammant.

D'un modernisme immense
Je veux nous entourer! Voici que je commence,
O mes vieilles erreurs, à vous apercevoir!
Quoi! pendant si longtemps, ai-je bien pu nous voir

Habiter ce taudis sans confort et sans grâce,
Ouvert comme une tente au moindre vent qui passe,
Et tout plein d'un parfum vieillot du temps jadis !...

COLOMBINE, timidement.

On y fut souvent bien heureux, dans ce taudis !...

ARLEQUIN, continuant.

Non, mais vous voyez-vous, promenant votre traîne
Sur le sapin de ce plancher ? Quoi ! vous, la reine
De la mode et du chic, sur ce bois vous asseoir ?

(Résolument.)

— Vous aurez une chambre art nouveau ! Un fumoir
Louis treize : — l'on ne saurait fumer à l'aise
Qu'en l'authenticité d'un fumoir Louis treize !
Et pour qu'un mobilier soit vraiment dernier cri,
Il le faut vermoulu, noir, branlant et pourri.
Les bric-à-brac du jour flattent ces turlutaines,
Et livrent la commande en moins d'une semaine.
— Aux tentures, des plats fendus, raccommodés,
Remplaceront les vains ornements démodés
Tels que celui dont j'aperçois, dans la grisaille,
Le relief de bois creux saillir sur la muraille.

(Il se dirige vivement vers le mur de gauche où pend une guitare.)

L'autodafé du songe et des vieilles chansons,
Guitare, c'est par toi que nous le commençons !
Je vais anéantir ce soir ton âme frêle,
Et mettre ta carcasse au feu !

(Il fait le geste de la décrocher.)

COLOMBINE, lui arrêtant le bras.

Grâce pour elle !

ARLEQUIN.

Hein ?

COLOMBINE, avec émotion.

Ne la brise pas !

ARLEQUIN, ébahi.

Cette indulgence ! Eh quoi ?
Vous la déroberiez aux rigueurs de la loi
Qui...

COLOMBINE.

Ne la brise pas! En son âme légère
Tient un bleu souvenir que toujours me suggère,
Dans un envolement de bonheur jeune et fou,
Le moindre des regards que je jette à ce clou!

ARLEQUIN.

Comment!!... du sentiment, du rêve?

COLOMBINE, avec explosion.

J'en déborde!!
Ah!... il ne fallait pas toucher à cette corde!

ARLEQUIN.

Vous, rétrograde ainsi!... mais je ne comprends pas!...

COLOMBINE, l'attirant vers la fenêtre.

Rappelle-toi : peut-être alors tu comprendras!

ARLEQUIN.

Me rappeler, quoi donc?

COLOMBINE.

C'est par cette fenêtre
Qu'un soir d'été je vis ton ombre m'apparaître...
Tu venais, préludant sur l'instrument joyeux
Par de vagues accords, doux et mystérieux;
Et, comme répondant à leur furtive gamme,
Un prélude d'amour s'élevait dans mon âme!
— Tu t'arrêtas devant les angles embrunis
Que faisaient sur le ciel mes volets désunis...
Un peu de clair de lune entrait dans ma demeure;
La nuit, pensivement, prêtait son charme à l'heure...
Et, dans l'âpre parfum du feuillage dormant,
Tu fis chanter ton cœur sur le frêle instrument!
Les sons, tout palpitants, montaient vers ma croisée;
A l'ombre du volet, je t'écoutais, grisée,
... Et, sur un long rayon de la lune en émoi,
Le cœur de Colombine a glissé jusqu'à toi!...
— Ah! quelle femme oublie un tel soir, et s'évade
Du doux piège de la première sérénade!

Tous ceux qui dans leur vie, une fois, ont aimé,
Entendent cet écho de leur printemps charmé!
Ils ont tous, en un coin divin de leur pensée,
Cette clarté qui tremble, encore ineffacée...
Et pas un ne voudrait que l'on jetât au feu
La guitare d'amour qui chante encore en eux!

ARLEQUIN.

Colombine!

COLOMBINE.

Chacun se connaît mal soi-même:
On ne sait pas à quoi l'on tient, ce que l'on aime...
Mais tout mon cœur devant ton geste s'affola,
Et je n'aurais pas pu te voir faire cela!

ARLEQUIN.

... Alors, vous désirez rapporter la sentence
Qui condamna tantôt notre peu d'élégance?
— C'est dommage, ma foi! vous m'aviez mis en goût;
Je n'aurais pas été fâché d'aller au bout,
Et de savoir combien d'aventures galantes
M'eût pu valoir l'essai des mises décadentes!

COLOMBINE, éperdue.

Tel je t'aimais hier, tel je te veux demain!

ARLEQUIN.

... Quelque chose de tiède est tombé sur ma main...
Vous pleurez!... Quoi de plus rococo que les larmes?

COLOMBINE.

Ah! d'un mot, d'un regard, dis-moi que tu désarmes,
Que je ne verrai pas notre amour saccagé,
Qu'en nous, autour de nous, rien ne sera changé!

ARLEQUIN, feignant l'embarras.

Mais... cette question, nous disputions sur elle
Tout à l'heure!...

COLOMBINE.

Un baiser peut finir la querelle...

ARLEQUIN.

Un baiser !... Je voudrais me l'offrir sur le champ !
Mais... trouvez-vous pas ça bien démodé ?

COLOMBINE.

Méchant !

ARLEQUIN.

(Il l'embrasse. Puis gardant un instant Colombine sur son cœur.)

Tu vois donc bien qu'il est des choses éternelles
Faites pour que le cœur s'épanouisse en elles !...
Et tu vois qu'à prétendre agir en novateur,
L'homme, tout simplement, peut jouer son bonheur !

COLOMBINE.

C'est vrai ! J'avais tort !

ARLEQUIN.

Va ! laissons aux gens du monde
Leur instabilité misérable et profonde.
Ne leur envions rien, car ce sont eux les fous,
Ce sont eux les pantins, mignonne, et non pas nous !
— Nous, restons les servants de la meilleure cause :
Combattons la laideur, le snobisme et la prose !
Aux bouches de vingt ans ainsi qu'aux jeunes yeux
Transmettons le bon rire et les pleurs des aïeux ;
Soyons tels, qu'à jamais en nous se reconnaisse
La seule véritable et vivante jeunesse !
Et redisons, parmi la musique des vers,
L'immortelle chanson du Rêve à l'univers !

COLOMBINE, s'avançant vers le public.

... Et vous qui nous avez écoutés, vous, Mesdames,
Messieurs, venez souvent nous apporter vos âmes,
Pour que nous y fauchions gaîment l'herbe d'ennui !
— Nous nous sommes un peu querellés aujourd'hui
Devant vous... C'est ma faute, et j'en reste confuse...
Mon exemple, du moins, peut, si je ne m'abuse,
Avertir à propos quelque couple amoureux
Des choses qu'il faut fuir pour demeurer heureux.

ARLEQUIN, se rapprochant d'elle.

— Désormais, nous n'aurons que paroles câlines ;
Nous bercerons vos cœurs au son des mandolines...

— Venez donc, lorsqu'au soir de vos jours agités
Vous avez soif, un-peu, d'une brise d'été :
Quand il vous vient soudain la nostalgique envie
De bleuir d'idéal un pan de votre vie,
Venez, pour élargir un horizon mesquin,
Applaudir Colombine,

COLOMBINE.

Et fêter Arlequin !

RIDEAU.

LOUIS MAIGUE.



Revue Étrangère

La Chambre a approuvé, après une discussion qui n'a pas occupé moins de cinq séances, la partie de l'accord franco-anglais soumise à sa ratification, ainsi que la convention avec le Siam qui en est en quelque sorte l'annexe. On ne se plaindra plus désormais de l'indifférence de la Chambre en matière de politique extérieure. Elle a apporté à étudier la question qui lui était soumise un soin et une ardeur auxquels nous n'étions guère habitués. Il faut l'en féliciter.

L'adoption des arrangements était prévue. En saluant d'applaudissements répétés les explications si claires du ministre des affaires étrangères, la Chambre avait, dès le début, très nettement marqué son sentiment. La motion de M. Deschanel ayant été acceptée par le ministre dont elle confirmait du reste les déclarations, le vote final constitue un succès personnel pour M. Delcassé. Il en est peu certainement d'aussi mérités.

On retiendra plus particulièrement du très beau discours de M. Delcassé la partie relative au Maroc. J'ai déjà dit, dans cette Revue, la haute portée des arrangements du 8 avril dernier.

Je ne reviendrai pas sur certaines réserves qu'à cette époque j'ai cru nécessaire d'émettre et qui conservent, en dépit des très intéressantes et très loyales explications que lord Lansdowne a fournies récemment au Guildhall, toute leur valeur. Loin de moi cependant la pensée de méconnaître les avantages considérables de ces accords et les services qu'ils ont déjà rendus et qu'ils rendront encore à la paix du monde.

Aussi bien, l'heure n'est plus aux récriminations stériles. Il s'agit bien plutôt d'envisager les possibilités d'avenir. A cet égard, l'honorable ministre des affaires étrangères a eu raison d'insister sur le rôle qui nous est désormais dévolu dans l'Empire chérifien. Ainsi que l'a déclaré M. Delcassé, notre politique au Maroc est

déterminée par les intérêts mêmes de nos possessions de l'Afrique du Nord. Et si ces intérêts nous commandent, d'une part, de veiller au maintien de l'indépendance du Maroc, ils nous imposent, de l'autre, le devoir d'aider ce pays à s'organiser, à sortir de l'état chaotique, disons mieux inorganique où il se traîne, à tirer enfin parti de ses ressources qui sont immenses. L'action que nous sommes ainsi appelés à exercer au Maroc, à l'exclusion de tout autre puissance doit être franchement pacifique. Sur ce point, tout le monde est aujourd'hui d'accord. Rêver de conquête brutale, d'invasion militaire, de dépècement, voire de protectorat serait folie pure. L'ère des expéditions coloniales est à jamais close en France. Il n'est personne qui songe à la rouvrir.

C'est, à proprement parler, une influence civilisatrice que nous devons nous appliquer à faire prévaloir. Elle est conforme du reste au génie de notre race, à nos traditions, à notre histoire. Porter remède, d'accord avec le Sultan, la seule autorité légale et reconnue, aux maux qui désolent son empire, favoriser l'amélioration progressive et raisonnée des conditions économiques du pays, travailler, de plus en plus, par une juste connaissance des besoins et des intérêts des populations, à ramener partout l'ordre et la tranquillité, tel est le but vers lequel nous devons tendre. On y arrivera en multipliant les routes, les chemins de fer, en réorganisant les finances, en confiant l'instruction des troupes à des officiers français, en établissant aussi de chaque côté de la frontière des marchés où les indigènes, habitués à se voir et à se connaître, n'auront plus aucune raison pour vivre plus longtemps en hostilité.

Beaucoup ont paru craindre qu'une pareille tâche ne fût assez difficile à réaliser. Il ne faut ni en nier ni en exagérer de parti pris les obstacles. En tout cas, ce programme demande à être appliqué avec infiniment de prudence, d'esprit de suite et de tact. C'est une œuvre de longue haleine. Notre diplomatie qui a su, avec tant d'habileté, en marquer, sans bruit, les premiers succès, saura, nous en avons le ferme espoir, la poursuivre et la mener à terme.

Au surplus, en soulignant d'unanimes applaudissements, les déclarations que M. Delcassé a apportées à ce sujet, la Chambre a entendu exprimer toute sa confiance au ministre dont la haute autorité personnelle et le grand prestige au dehors permettent aujourd'hui d'entrevoir l'avenir en toute quiétude.

Méfions-nous cependant des vains empressements. Il est de mode, semble-t-il à cette heure, de vouloir tout sacrifier au développement de notre nouveau champ d'expériences du Nord africain. L'attrait de cette nouveauté entre, sans doute, pour une bonne

part dans un tel engouement. Encore un peu et l'on nous proposerait de renoncer demain à l'Indo-Chine. Des paroles, au moins inutiles, ont été, à ce propos, prononcées à la Chambre. On ne saurait trop le regretter. Je connais la théorie que d'aucuns soutiennent. Il n'en est pas, à mon sens, de plus dangereuse. Nous serions impardonnables si nous en étions dupes un instant.

*
* *

Comme il était facile de le prévoir, la participation des catholiques italiens au scrutin, en dépit du *non expedit,* a eu pour effet d'enlever un très grand nombre de sièges aux représentants des partis extrêmes.

On estime que dans la Chambre nouvelle M. Giolitti disposera d'une majorité réelle de près de trois cents voix.

Les grandes villes comme Gênes, Milan, Turin, Ancône, etc., leur échappent. M. Giolitti ne doit certes pas s'en montrer fâché. D'autre part, sa majorité revient à Montecitorio à peu près intacte. Elle n'est peut-être pas très homogène. Mais comptez-vous pour rien la grande autorité du président du Conseil ? Il a su gouverner, pendant de longs mois, avec une Chambre autrement émiettée que celle qui va entrer en fonction.

Ses adversaires du centre, les chefs de l'opposition constitutionnelle, ceux qui escomptaient déjà et préparaient peut-être sa succession, sortent désemparés de la lutte. Mais les partis avancés sont, en vérité, plus amoindris encore. C'est à leurs dépens, on peut dire, que M. Giolitti triomphe surtout. Quelques-uns de leurs meilleurs orateurs, de leurs plus intrépides champions figurent parmi les vaincus.

La participation effective des cléricaux au scrutin est certainement pour beaucoup dans ce résultat. Les radicaux leur ont en quelque sorte servi de cible. Partout où les catholiques se sont portés, partout l'extrême gauche a été littéralement écrasée. La fidélité du Midi est venue ensuite achever sa déroute. Cette constatation ressort de l'examen même des chiffres.

Fière de ses conquêtes passées, l'extrême gauche avait provoqué par son intransigeance un recours anticipé à l'opinion. On pouvait croire qu'elle se présenterait unie et disciplinée devant le corps électoral. Il n'en a rien été. Elle n'a su faire taire ni ses divisions, ni ses rivalités personnelles, ni ses disputes d'école. La décision subite de M. Giolitti l'a trouvée en pleine crise. Révolutionnaires et réformistes ont marché au scrutin en ennemis déclarés. Le pays, las de leurs discussions vaines, les a renvoyés dos à dos.

Le président du Conseil vient ainsi de justifier une fois de plus la réputation qu'il s'était acquise d'homme heureux et de ministre habile. Les élections de ces jours derniers constituent un des plus beaux succès de sa carrière politique. Ses ennemis avaient essayé de l'intimider par un déploiement inusité de candidatures. Il ne s'en est pas ému. La journée du 6 novembre prouve qu'à la confiance du Roi il joint aujourd'hui celle du pays. Il peut désormais se livrer, en toute tranquillité, à l'œuvre qu'il a entreprise. Rien ne lui interdit plus les longs espoirs.

*
* *

Aux États-Unis, M. Théodore Roosevelt triomphe avec une majorité écrasante. Son parti l'emporte également dans la Chambre des représentants. Ce résultat était escompté. Ce qui ne veut pas dire que M. Parker ne fût pas un concurrent redoutable. Mais, inconnu hier encore, il n'avait pour s'imposer à la grande masse et pour entraîner « les silencieux » rien de ce qui justifie et favorise une entreprise aussi hardie. Orateur médiocre, les ovations bruyantes de ses amis suppléaient mal à l'insuffisance de sa dialectique. Magistrat sans éclat, mais respecté, son honnêteté devenue proverbiale souffrait du concours corrupteur que lui apportait Tammany. Il semble même que les accusations auxquelles il s'est laissé aller, à la dernière heure, contre son heureux vainqueur, lui aient fait perdre les sympathies des hésitants et aliéné bien des suffrages. En vain s'était-il efforcé de s'assurer le concours de M. Bryan, le candidat des démocrates au précédent scrutin. Rien n'y a fait. Il succombe avec moins de 150 mandats contre plus de 300 que réunira le Président sortant sur les 476 dont se compose le collège présidentiel. Les démocrates restent désemparés désormais et pour longtemps vulnérables.

Au surplus, aucun courant bien caractéristique ne se dégage de cette élection, véritable steeple-chase dont Maison-Blanche était l'objet et l'enjeu. Sans doute, le parti républicain en acclamant la candidature Roosevelt a endossé sa politique extérieure, son interprétation, peut-être excessive, de la doctrine de Monroe, son fameux mot, dont le moindre défaut fut d'être inutile, sur l'océan Pacifique, lac américain, son attitude très mesurée à l'égard des trusts, après en avoir dénoncé jadis l'omnipotence et le danger, enfin ses théories protectionnistes savamment dosées. Les démocrate ont voulu opposer à l'impérialisme parfois tapageur de leurs adversaires les vieux principes traditionnels d'honnêteté et de réformes à l'intérieur, de prudence et de sang-froid dans le dévelop-

pement extérieur. Mais, nulle part, il faut bien le dire, on a osé adopter, sur les questions à l'ordre du jour dans l'Union, une attitude très nette, ni faire des déclarations catégoriques. Lisez attentivement le programme des deux organisations rivales. Vous n'y trouverez rien de radicalement contraire.

Dans ce grand pays d'opinion, le choix du chef de l'État ne se fait plus uniquement ni surtout et même ne se fait plus guère d'après les plates-formes des candidats. Ces affirmations de principes obligées ne trompent personne. Au demeurant, les professions de foi de M. Roosevelt et du juge Parker, après avoir débuté l'une et l'autre par de solennelles déclamations s'embarrassaient bientôt de mille réticences et lieux communs, sur l'administration des Philippines par exemple, qui en atténuaient singulièrement la valeur. La lutte une fois engagée, ces manifestes, en vérité, n'ont plus la moindre importance. C'est une affiche qu'on ne lit plus. Aujourd'hui, on en sourit.

Il fut un temps où les choses se passaient tout autrement. Sans remonter bien haut, lors de la dernière élection, M. Bryan fut battu sur une question économique d'une portée incomparable : la frappe libre de l'argent. Cette fois, à part quelques variantes, les deux champions s'étaient prononcés pour l'étalon d'or.

Il semble que le grand facteur de toute cette agitation politique soit moins la possession du pouvoir que l'usage. M. Roosevelt sort toutefois fortifié de cette épreuve. Au dehors, sa réputation s'en trouvera fortement accrue. Il avait déjà pour lui le prestige d'une présidence heureuse. Il semble qu'il veuille désormais gagner les sympathies des nations civilisées et s'assurer la reconnaissance de l'histoire. Il vient, en effet, de prendre une initiative qui l'honore. A l'heure où dans les plaines mandchoues une effroyable boucherie attristait le monde entier, il invitait l'Europe à une nouvelle conférence internationale de la paix à La Haye, afin de prévenir le retour de pareille catastrophe.

Je ne serais pas surpris que cette parole de paix, prononcée en un pareil moment, ait rassuré sur son jingoïsme ou plutôt sur celui de quelques-uns de ses amis et ait encore augmenté le nombre de ses partisans.

La bataille est maintenant finie. Le 4 mars prochain, en vertu de la Constitution, et lorsque toutes les formalités d'usage seront accomplies, M. Roosevelt, légalement investi de ses fonctions, prendra possession de la présidence pour une période de quatre ans.

*
* *

L'initiative prise par le président Roosevelt de réunir une nou-

velle conférence de la paix fait son chemin. Dès maintenant l'Angleterre, la France et l'Italie peuvent être considérées comme acquises, en principe, à cette proposition. Un télégramme de Pétersbourg, démentant certaines affirmations, annonce que le Tsar a souscrit, à son tour, à la pensée qui a dicté l'invitation du cabinet de Washington. Tout porte à croire que l'Allemagne ne sera pas la dernière à s'associer à ce mouvement.

Il convient pourtant de se garder de toute exagération. La diplomatie américaine semble s'être préoccupée avant tout de poser les bases d'une nouvelle conférence plutôt que d'en calculer les effets. Il serait peut-être prématuré, dans ces conditions, de vouloir envisager quant à présent, comme d'aucuns nous y convient, sa répercussion possible sur le conflit actuel. Outre que la conférence projetée n'aura pas lieu avant plusieurs mois, le chant très restreint de son ordre du jour, tel qu'il résulte du moins de la note américaine, en limite nécessairement la portée. Il s'agit, en somme, d'examiner les différents problèmes que soulève en cas de guerre l'interprétation encore controversée et parfois litigieuse de certaines règles de droit international. Mais, même réduite à une simple discussion juridique sur les questions touchant aux droits et aux devoirs des neutres, l'œuvre qui pourra sortir de ces grandes assises de la paix n'en aura pas moins, sur la marche générale des événements et sur les rapports des peuples entre eux, une influence salutaire. A cet égard, l'opinion se montre très confiante. Elle voit aussi dans l'accueil que les grandes puissances ont paru faire à la suggestion américaine une garantie de plus pour la paix du monde.

*
* *

Il semble que le comte Tisza, dont on commençait à railler la la longue mansuétude, ait voulu justifier sa réputation de ministre à poigne. Après avoir, durant des mois entiers, patienté, temporisé, négocié, il a pris brusquement l'offensive. L'opposition croyait à de vaines menaces. Il n'osera pas, pensait-elle. Cette attente a été déçue. Il a osé. Il a prouvé qu'il était homme d'action et de volonté.

Quiconque a observé d'un peu près les incidents qui ont troublé, ces temps derniers, la Chambre hongroise et les efforts du comte Tisza pour y mettre un terme, est obligé de reconnaître que l'obstruction technique de la minorité ne lui laissait guère le choix des moyens. Il devait briser l'opposition s'il ne voulait pas être débordé par elle. Un règlement suranné, en favorisant les entreprises des factions et en mettant une majorité esclave de vieux pré-

jugés à la merci d'une poignée de turbulents, paraissait être la cause de tout le mal. Le modifier, le corriger, l'amender devenait pour le premier ministre hongrois une question de vie ou de mort. Certes, la tentative était hardie, le pas glissant. C'était la rupture complète, la guerre ouverte, sans merci. On peut croire que le comte Tisza, fils et héritier du Guizot magyar, ne s'est déterminé que sous le coup d'une nécessité impérieuse, à restreindre, même pour un temps, les prérogatives du Parlement. On allait crier au sacrilège. Il laisserait dire, convaincu que rien n'est plus fatal à une nation que ce fétichisme qui lui fait placer son amour-propre ou son honneur dans la défense de certains mots. Au surplus, l'exemple de Gladstone dans sa lutte contre Parnell et Biggar avait de quoi l'encourager. Et cependant, on le sentait hésitant. Il se demandait, en effet, s'il serait suivi par ces vétérans des luttes de libéralisme qui, au plus fort des scènes de désordre, demeuraient tristes et silencieux à leur banc.

Devant la gravité sans cesse accrue de la crise, il a compris que l'existence du régime représentatif était en péril. Il fallait donc agir et surtout agir sans délai. Il s'est souvenu, sans doute lui aussi, qu'il n'y a de récompense en politique que pour ceux qui osent ; que le succès est un peu comme le bonheur et que pour l'obtenir il faut jouer gros jeu. Il a risqué sa popularité et son portefeuille. La fortune, devant tant d'audace, aussitôt lui a souri. La fidélité de ses amis, électrisés par sa mâle éloquence, l'imprévu de son attaque, ont dérouté les opposants. En vain, les chefs de l'obstruction, revenus de leur surprise, ont-ils voulu recourir à leur arme favorite : le boucan. Malgré la défection soudaine du groupe Andrassy et les apostrophes véhémentes du comte Apponyi, hier encore l'espoir du parti libéral, la majorité, cette fois, ne s'est pas laissée intimider. A la violence, elle a répondu par la violence. Ayant le nombre, elle l'a emporté. Le projet de revision du règlement a été voté, et tandis que les amis de M. Kossuth, aveuglés par la colère, se laissaient aller à des manifestations indignes, en vérité, d'un grand parti, le président de l'assemblée, admirable de sang-froid et de calme, au milieu du déchaînement tumultueux des passions, donnait lecture du rescrit de prorogation. L'acte était fini.

Il ne reste plus au comte Tisza qu'à en appeler au pays. C'est la conséquence nécessaire de son coup de force. C'est aussi le saut dans l'inconnu.

*
* *

Le séjour des souverains portugais en Angleterre s'est déroulé sans incident. Très populaires chez nos voisins, le roi Carlos et la reine

Amélie ont trouvé partout, à Windsor comme au Guildhall, un accueil particulièrement chaleureux. Il semble que la foule, qui, en dépit du mauvais temps, se pressait nombreuse sur leur passage et les acclamait longuement ait tenu à donner aux manifestations dont ils étaient l'objet un caractère populaire.

Il est à peine besoin d'indiquer que ce voyage n'a et ne saurait avoir, dans les circonstances présentes, aucune signification politique. Le roi de Portugal rend à Édouard VII la visite toute de courtoisie et d'amitié que celui-ci lui fit à Lisbonne aussitôt après son avènement. La présence du roi Carlos à Londres n'en est pas moins une preuve nouvelle de la solidité des liens historiques qui unissent les deux pays.

Ainsi que le rappelait Édouard VII au banquet de Windsor, les relations très étroites qui existent entre le Portugal et la Grande-Bretagne remontent à une date déjà bien éloignée. Le premier traité d'alliance fut, en effet, signé, voici sept cents ans bientôt, sous le règne d'Édouard Ier.

Il y a, en vérité, peu d'amitiés dans le monde qui aient pu résister à une aussi longue épreuve. Ces relations n'ont fait du reste que se fortifier et se resserrer avec le temps et hier encore une convention d'arbitrage venait ajouter une pierre de plus à ce solide édifice de paix.

Au cours des crises longues et parfois sanglantes que le Portugal a connues, au milieu du déchirement des factions et sous les menaces de la guerre civile, l'amitié anglaise a toujours été pour lui une garantie d'indépendance. Envisagée au point de vue de l'avenir, on peut dire qu'elle est encore sa meilleure sauvegarde.

IGNOTUS.



Critique Dramatique

Notre jeunesse. — Armide et Gildis. — Le Roi Lear.

Après quelques années d'attente, M. Alfred Capus vient de réaliser enfin sa plus haute ambition : il est entré à la Comédie-Française, et il faut convenir que son début n'y fut point maladroit. Certes, la représentation de *Notre jeunesse* ne sera pas, dans l'histoire du théâtre, une date révolutionnaire. L'auteur qui est un homme d'un esprit charmant et d'une bienveillance universelle, n'a pas le tempérament tumultueux. Les grandes audaces ne sont pas dans ses habitudes, et ce n'est pas lui qui risquera jamais de porter à la scène des sujets dans le genre de *Maman Colibri*. Il est vrai que M. Henri Bataille est un jeune. Mais M. Alfred Capus qui, sans le vouloir sans doute, est le plus brillant héritier de M. Scribe, rachète sa timidité par un charme infini. Un critique le comparaît l'autre jour à M. Brieux. Quelle erreur amusante ! M. Brieux soutient au théâtre des scènes courageuses et nouvelles, mais il les soutient souvent sans art et sans agrément ; M. Capus au contraire aime les thèses anciennes et faciles et les accommode à la plus savoureuse des sauces.

Tout le secret des succès de M. Capus est là : il n'invente rien, mais il rajeunit tout avec une grâce incomparable. La philosophie qu'il s'est faite lui interdit les sujets difficiles : elle nous apprend que tout s'arrange en ce monde, que tout arrive à point à qui sait attendre et même à qui n'attend pas, et que dès lors il est inutile de se donner du mal. Les personnages de M. Capus devraient tous figurer au Congrès de la Haye, ils sont tous pacifistes. Les conflits

d'intérêt ou de passion troublent rarement ou très peu leur immuable sérénité. Quels braves gens !

Voyez-les s'agiter dans *Notre jeunesse* : c'est le triomphe de l'honnête bourgeoisie. Mme Briant est une fort jolie et distinguée personne qui s'ennuie à mourir dans sa ville de Besançon. Son mari qui fut jadis au Quartier-Latin un étudiant d'assez joyeux caractère, est devenu, en revenant dans sa province, un homme insupportable. Son industrie, ses responsabilités de chef d'usine, ses soucis matériels, voilà ce qui préoccupe par-dessus tout M. Lucien Briant. Ajoutez à cela qu'il a une peur respectueusement terrible de son père, qu'il lui obéit au geste et à l'œil comme un petit garçon craintif. Et voilà l'homme en la compagnie duquel Mme Briant passe sa vie. Ce n'est vraiment pas la peine d'être une femme intelligente, d'avoir de l'esprit et de la beauté pour vivre ainsi de cette existence plate et morne. Il est loin, le rêve qu'elle avait caressé ! Le mariage ne lui a rien donné de ce qu'elle en attendait dans sa candeur de jeune fille : pas de joie, pas d'amour, pas d'enfant.

C'est ici que la philosophie de M. Capus apparaît, généreuse et souriante. S'il ne faut qu'un enfant à Mme Briant pour lui assurer son bonheur et la préserver des tentations qui la guettent, il en arrivera un au deuxième acte. Cet enfant qui sera une demoiselle de dix-sept ans, aura naturellement toutes les grâces et toutes les vertus. L'auteur n'a pas eu grand mal à l'imaginer. Nous apprenons un jour, dans une villégiature à Trouville où le ménage Briant est venu exceptionnellement se reposer, qu'il existe de par le monde une fille naturelle née jadis au Quartier-Latin des amours d'une papetière et d'un étudiant. Comme par hasard cette jeune personne est venue à Trouville demander l'appui d'un brave célibataire nommé Chartier qui fut l'ami de son père et comme par hasard, toujours, le père se trouve dans la pièce à côté. Comme tout s'arrange, n'est-ce pas ? Pas tout de suite, puisqu'il faut que nous ayons quatre actes ; mais combien la vie est simple et facile, quand on sait patienter un peu !

Pendant son séjour à Trouville, Mme Briant a bientôt vu rôder autour d'elle les adorateurs. Un certain M. de Clénord même l'a compromise par deux duels dont elle a été la cause. Et la jolie bourgeoise qui s'ennuyait à Besançon n'est pas loin d'écouter les hommages dont son séducteur la grise. Elle traverse la crise psychologique où succombent facilement les plus conjugales et les plus solides vertus. Entre l'existence maussade qui l'attend demain encore en province avec un vieux beau-père grognon et un mari sans volonté, et la vie facile faite d'amour et d'imprévu que lui promet

Clénord, Hélène hésite encore, mais on sent que son choix sera bientôt résolu. Et c'est alors que la Providence de M. Capus intervient avec la petite demoiselle. Mme Briant cherchait un sourire, une distraction, une consolation dans son ménage insipide? Voici Lucienne, une délicieuse enfant de l'amour, et de l'amour de son mari quand il était garçon. Vous pensez bien qu'autour de cet enfant naturel le père Briant qui est vieux jeu va nous servir des théories vieux jeu aussi. Nous entendons de belles phrases sonores sur la famille, sur les préjugés qui sont des vertus, sur les bâtards qui sont des usurpateurs, sur le respect des traditions qui s'en vont les unes après les autres. Tous ces vieux couplets, le rigide beau-père nous les sert avec éloquence et autorité. Mais ce qui doit arriver, arrivera à l'heure dite. Après deux ou trois scènes exquises d'ailleurs, où Lucien et Hélène se querellent à propos de la nouvelle venue, la femme réclamant la jeune étrangère et le mari voulant éloigner son enfant, le dénouement survient qui met du baume dans toutes ces âmes. Le vieux têtu s'en va attendre à Besançon l'heure du gâtisme qui ne doit plus être lointaine, et le ménage Briant, complété d'une charmante personne et débarrassé désormais de tout souci industriel, se décide enfin à être heureux.

Voilà la nouvelle comédie de M. Alfred Capus à laquelle la Comédie-Française a fait les honneurs d'une interprétation fastueuse et parfaite. *Notre jeunesse* est une œuvre doucement sentimentale, attendrissante à souhait, spirituelle sans excès, comme il sied dans un milieu d'honnêtes bourgeois. Elle a brillamment réussi auprès d'un public qui n'aime pas les fortes secousses et n'admet pas le trouble de ses digestions.

*
* *

Le grand succès d'*Armide et Gildis* à l'Odéon a été une joie pour tous ceux qui aiment les beaux sentiments sous une jolie forme poétique. M. Camille de Sainte-Croix qui est un des esprits les plus libres et les plus nobles que je connaisse a fait fi des banalités coutumières dont vit le théâtre, mais il s'est gardé aussi, en nous donnant une œuvre symbolique, de se perdre dans le nuage ou l'abstraction. Son drame est plein de souffle et de clarté : il nous apprend, en des vers qui sont parfois d'un grand poète, que la guerre est une chose haïssable, et que rien ne vaut au monde la paix universelle et l'amour.

On voit bien que les poètes planent dans les hauteurs sereines et se désintéressent des choses d'ici-bas. *Armide et Gildis* chantent à l'Odéon les triomphes pacifiques, tandis que l'Europe inquiète

tremble aux sinistres échos de l'Extrême-Orient. Mais du moins M. Camille de Sainte-Croix a mieux fait que les congressistes de La Haye : au lieu de promesses vaines et trompeuses, il nous a donné une œuvre qui par sa beauté consolante nous repose des sanglantes réalités.

C'est dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse que l'auteur a trouvé son sujet ; pouvait-il puiser à une source plus pure ? L'Islam défend contre les croisés sa capitale. Le siège en serait facile, si les guerriers n'avaient à redouter les sortilèges néfastes de la belle Armide, princesse de Damas. Cette enchanteresse réduit à néant les plus intrépides courages et amollit jusqu'à la lâcheté les plus fières volontés. Un seul a su jusqu'alors résister à la magie de cette ensorceleuse : c'est Renaud, le fiancé de Gildis. C'est lui qui se charge d'aller délivrer les preux que le charme d'Armide a emprisonnés. Il part, après avoir promis à sa chaste fiancée de revenir victorieux. Mais Renaud ne reviendra pas : lui aussi se laisse prendre à l'irrésistible piège qui retient ses compagnons d'armes. Il lui a suffi d'approcher Armide, de se pencher vers sa main et d'y déposer ses lèvres pour sentir sa raison capituler. Son énergie s'évanouit, ses sens s'engourdissent, il est vaincu. Mais voilà qu'à son tour Armide se trouve elle-même enchaînée par une force nouvelle. Jusqu'alors elle se jouait de ceux que sa beauté subjuguait ; cette fois, elle aime, elle aussi, et ne voudrait pas triompher de Renaud par son seul sortilège. Elle lui rend sa liberté, mais Renaud refuse de quitter celle qu'il aime éperdument et dont il se sent aimé. Et c'est alors que dans un élan passionné Armide lui crie :

... Cet amour, vous l'ignorez encore !
Pour le connaître et pour sentir sa grâce éclore,
Il faut ouvrir vos yeux aux vérités ! — Héros,
La terre autour de vous n'est qu'un âpre chaos
De ténèbre et d'erreur !... Sourde, aveugle et vulgaire,
L'humanité s'y fait elle-même la guerre
Dans l'orgueilleux conflit de ses stérilités...
La vertu que l'amour n'inspire pas est vaine !
La vertu sans amour ne fait qu'œuvre de haine !
Rien n'est vrai, rien n'est beau que l'amour n'ait élu !
Mais l'amour n'est l'amour que s'il règne absolu !
Il n'admet nul partage, il n'est le tributaire
D'aucun règne de force ou de gloire sur terre,
Et nul héros ne peut aimer que si l'amant
Dompte en lui le héros... Homme ! Aime uniquement !

Voilà la théorie pacifiste dans toute sa splendeur ! Renaud ne va

pas tarder à la mettre en pratique. Quand Gildis qui, elle, représente la guerre, viendra tout à l'heure le rappeler à son devoir, et sera, par Armide, condamnée au bûcher, nous verrons Renaud accepter la mort plutôt que de tirer l'épée. Mais il ne mourra pas, car Armide, pour sauver son héros, fera grâce à ses prisonniers, et les deux amants partiront vers l'amour dans une apothéose universelle.

Telle est l'œuvre très littéraire et très artistique que M. Paul Ginisty a encadrée d'une mise en scène magnifique. Avec *Armide et Gildis* l'Odéon va retrouver les belles soirées d'autrefois ; on y applaudira longtemps, j'espère, les beaux vers de M. Camille de Sainte-Croix, les chauds duos d'amour traversés de chants épiques. Et cela nous changera un peu des plaisanteries du sot vaudeville et des adultères monotones de la morne comédie.

Ch. Formentin.

*
* *

La Comédie-Française refusa l'œuvre de MM. Loti et Vedel parce qu'elle est en prose. M. A. Antoine l'accueillit comme la meilleure des traductions du *Roi Lear* ; et son théâtre y gagna un nouveau et considérable succès.

Cette traduction, fort brillante, littéraire, légitimement applaudie, n'est d'ailleurs pas parfaite. Il s'en faut. Elle comporte beaucoup d'omissions et d'inexactitudes. Le rôle du fou, par exemple, qui en contient le moins, en contient encore un certain nombre. Scène IV, Acte Ier, la plaisante tirade, si souvent citée, de l'œuf et des deux couronnes, est omise, comme, un peu plus loin, la réflexion célèbre aussi « *I am better than thou art now; I am a fool, thou art nothing*. Ce n'est là qu'un exemple. Dans chaque rôle les oublis de ce genre abondent ; et ils concernent parfois des phrases fameuses, légendaires ; ainsi le rideau tombe dès la mort de Lear et Kent n'a pas dit ses paroles qui sont en Angleterre aussi proverbiales qu'en France certains vers du *Cid* ou d'*Horace* :

« Vex not his ghost : O let him pass ! he hates him much
That would upon the rack of this tough world
Stretch him ont longer. »

Et beaucoup de véhémentes expressions shakespeariennes sont traduites avec une timidité nuisible. Un exemple, entre *beaucoup* : Lear dit (acte II scène 4) :

« A My heart, my rising heart ! But *down* ! »

C'est-à-dire : « Mon cœur, mon cœur se lève ! Mais *à bas* ! » Pourquoi MM. Loti et Vedel n'osèrent-ils pas laisser Lear dire à son cœur, comme à un chien trop familier cet « *à bas* » ! qui est la traduction exacte de « *down* ! » ? Faute plus grave, leur faible équivalence « mon pauvre cœur, si je pouvais le calmer » rend incompréhensible la plaisanterie du fou :

« Cry to it, nuncle, as the cockney did tho the eels when she put'em i'the paste alive ; she knapped 'em o' the coxcombs with a stick and cried « *Down* wantons, *down* ! » —

« Crie lui, n'oncle, comme la cuisinière aux anguilles qu'elle fourrait vivantes dans la friture ; elle leur tapait sur la caboche avec une baguette et criait ! *A bas,* petites folles, *à bas* ! »

Évidemment, si « *down* » ! de la phrase de *Lear* n'est pas traduit par « *à bas* ! », les « *à bas,* petites folles, *à bas* ! » de la réplique du bouffon demeurent incompréhensibles !... D'autant plus que MM. Loti et Vedel traduisirent *wantons* par « petites putes » ce qui est inexact ici, ce qui embrouille encore le sens général !

Et comment n'hésitèrent-ils pas à faire croire que dans la dernière scène le « And my poor fool is hang 'd » se rapporte au bouffon ? La question est depuis longtemps jugée ; *my poor fool* signifie *ma pauvre naïve* et s'adresse à Cordélia. Cette expression d'affectueuse familiarité est fréquente dans Shakespeare. Dans *Much ado about nothing* nous trouvons :

« I thank it, *poor fool,* it keeps on the windy side of care. »

et dans *Two Gentlemen of Verona* :

« Alas, *poor fool,* why dou I pity him
That with his very heart despiseth me. »

et, chaque fois, *poor fool* a le sens que nous venons d'indiquer.

Le *this feather stirs, she lives — cette plume remue, elle vit,* dont nous avons décrit le brillant effet (1), n'existait pas dans le texte français. M. Antoine l'y introduisit aux dernières répétitions.

On pourrait multiplier les exemples.

La traduction de MM. Loti et Vedel n'en reste pas moins la plus littéraire et, d'ensemble, la meilleure qui soit. Le sens général y est fidèlement suivi, certains passages atteignent au lyrisme, et ses imperfections nombreuses sont de détail. Elle a contribué, certes, au grand succès. Peut-être ne manqua-t-il aux auteurs, pour la parfaire, qu'un peu d'expérience scénique. Il est loin ce texte

(1) Voir la *Grande Revue* du 10 octobre.

extraordinaire qu'adopta l'Odéon pour Beauvalet et où Edgar épousait Cordélia sous la bénédiction de Lear rétabli dans ses états !

La mise en scène est purement admirable. Ailleurs nous aurions eu, comme en Angleterre, des décors d'Opéra et défilés de pantomine de cirque ! Antoine projeta, et Jusseaume fit, des décors d'une beauté originale et merveilleuse. Le château de Cornouailles, la salle du trône de Lear, la falaise de Douvres, furent accueillis avec enthousiasme. Et cet éclairage ! Nul ne sait, comme Antoine, distribuer, régler, colorer la lumière. Les régisseurs de l'Opéra devraient, pour apprendre comment on choisit un décor et comment on l'éclaire, comment on groupe les personnages, comment on assortit les costumes, etc., s'engager en qualité de figurants chez Antoine. Ensuite, nous pourrions entendre les chefs-d'œuvre de Wagner sans être contraints de fermer les yeux.

Excellente aussi, l'interprétation. Félicitons d'autant plus M. Antoine qu'il a eu des troupes plus expérimentées ! A force de ténacité violente, et grâce au prestige qu'il exerce sur elle, il a tiré de celle-ci tout l'effort qu'on en pouvait attendre et même bien davantage. Mieux entouré, il eût gagné plus brillamment encore la partie.

Le rôle de Lear, il le proclame, est un peu lourd pour lui. Je crois pourtant qu'il réserve une surprise à ceux qui l'entendront quand l'enrouement dont il souffre encore sera calmé. Ce rôle est réputé « tout en poumons ». Mais M. Antoine y mettait aux répétitions mieux que des poumons ! Dominé trop par le bruit de l'orage dans la scène fameuse de la lande il donne le reste du temps au personnage une profondeur inaccoutumée. Sa scène de folie sur la falaise, il la joue avec une vérité, une puissance concentrée, un calme logique dans la divagation, autrement angoissants que les grands éclats de voix et la mimique impétueuse qu'y apportent certains acteurs anglais et non des moindres. Je suis persuadé qu'à partir de la dixième, ce rôle, si peu fait pour lui, sera l'un de ses meilleurs. Qu'on songe qu'écrasé par le souci de faire répéter ses acteurs, de les reprendre, guider, améliorer, c'est à peine s'il put répéter lui-même, un peu, presque rien, que pour la mémoire ! Quand ces lignes paraîtront, il triomphera personnellement.

A peine critiquerons-nous deux points de son interprétation. Dans la scène du partage de ses états, au Ier acte, il n'a peut-être pas donné une impression suffisante de lassitude, de gâtisme commençant. On s'explique mal que ce roi âgé, mais si vert encore d'attitude, de regard, se méprenne aussi puérilement sur le compte de Cordélia. L'acteur doit indiquer, davantage que ne le fit M. Antoine, la dé-

bilité sénile du cerveau de Lear. Puis, si la scène capitale de la lande ne produit aucun effet, c'est qu'elle est réglée beaucoup trop à l'avant-scène. Les personnages ne semblent pas sous la pluie, quoiqu'ils grelottent et se courbent ; à cette distance, nous la verrions, cette pluie, comme nous entendons le tonnerre ! Toute vraisemblance est perdue. Et il ne paraît pas que les voix y gagnent ; le public exige plus de personnages si rapprochés de lui. Tel est, nous paraît-il, moins que l'enrouement et la relative faiblesse vocale de M. Antoine, la raison de l'insuccès de cette scène — insuccès qui surprit fort les habitués du théâtre anglais. Cette fois encore, malgré son mérite considérable d'acteur, admirons surtout comme metteur en scène M. Antoine. C'est un directeur de répétitions génial et infaillible. Tous le pensent, même ses ennemis. Quand, ainsi que la logique l'exige, un théâtre subventionné sera-t-il confié à ses soins ?

Chaque création de M. Signoret semble insurpassable et pourtant elle est surpassée par la suivante : Ce tout jeune homme, doué de moyens physiques ordinaires, est un des trois ou quatre grands acteurs de ce temps et, au point de vue de la « composition » le meilleur ; cette *gérontocratie* qui permet de conserver une renommée trente ans après avoir perdu tout talent défend aussi d'être mieux qu'un garçon d'avenir avant la quarantaine — eût-on fait indéniablement ses preuves ! La critique nous amuse à célébrer solennellement l'avenir de M. Signoret, comme si devant un tel présent il pouvait être question d'avenir !... Le rôle du bouffon de Lear est beaucoup moins facile qu'il ne semble. Il peut rester terne ou tomber dans la charge. Bien des acteurs anglais y furent quelconques. M. Signoret en a tiré grand parti. Il a mis en relief, exquisément, l'affection du plaisantin à gages pour son vieux roi et éclairci d'une diction étroite ses aphorismes parfois obscurs.

Mmes Brille et Jeanne Lion, l'une brune et vêtue d'or, l'autre rousse et vêtue d'argent, sont d'une merveilleuse beauté. Le tragique masque, la voix sauvage, la plastique brutale, de la première en font une brillante Régane. Dans la scène de l'aveuglement de Gloucester elle est d'une intensité affreuse. Voici vraiment une précieuse actrice de drame... L'autre offre, entre ses deux nattes couleur d'automne, une physionomie britannique curieusement exacte. Et elle a apporté dans son rôle de fille ingrate une logique fort adroite. Elle fait comprendre que, tout de même, ce vieillard maniaque, dont les cent chevaliers se conduisent sans décence, dont le fou est insolent et dont les soudaines fureurs sont terribles, ne doit pas être d'une société bien agréable. A d'abord « raisonner » son père, avant de le traiter mal, à presque mettre les premiers

torts de son côté à lui, elle acquiert plus de vraisemblance, de complexité, sans diminuer l'horreur nécessaire de son attitude d'ensuite. Et quelle fascinante grâce rousse !

M. Vargas, parfait en Edmond, tient ce « troisième rôle », qui risquerait d'être odieusement mélo, avec une violence sobre et continue. Ce traître déborde de tant de jeunesse, de vie, d'intelligence qu'il cesse presque d'inspirer l'antipathie ! Edmond est souvent joué en Angleterre comme Rodin ou Orsini au Théâtre-Montmartre. Ainsi tenu il vieillit atrocement la pièce. Les acteurs qui le jouèrent bien sont rares à Londres. Nous ne serions pas étonnés que les gazettes anglaises louangeassent extrêmement l'interprétation supérieure de M. Vargas.

M. Monnier est un Gloucester remarquable. Il a donné à la scène de l'aveuglement, qui porte plus que toute autre, une intensité effroyable.

Le rôle d'Edgar, tout de composition, qui comporte trois personnages différents, convient peu à M. Cappellani qui pourtant y fait preuve de talent. Il faut tenir compte à ce jeune et excellent comédien de son grand effort et attendre de lui beaucoup plus encore en des occasions meilleures.

En Kent M. Desfontaines manque profondément de noblesse — Don César de Bazan, sous ses haillons, reste gentilhomme — mais il est adroit, spirituel, amusant, surtout dans la scène « des ceps ». Et quelle « tête » heureuse !

On parle beaucoup plus de Cordélia qu'on ne la voit. M[lle] Méry, — voix pure, gracieuse silhouette — joue convenablement ce rôle célèbre qui, à vrai dire, est presque « une panne ». Dans les dernières scènes, son émotion, sa tendresse, sont superficielles. On l'accusa dans les journaux de « sécheresse ». Elle peut répondre que Cordelia « extériorise » mal ses sentiments et qu'il y aurait contradiction à la montrer d'abord froide puis émue. Je crois pourtant le reproche justifié. Glaciale devant la crédulité de son vieux père elle s'émeut devant son infortune.

M. Marquet parvient, en les disant bien, à faire applaudir les tirades quelconques d'Albany.

Saverne, tonitruant Cornouailles, Jehan Adès, amusant Oswald, complètent un excellent ensemble.

La musique de M. Missa est fort agréable.

J. Joseph-Renaud.



Vie Parisienne

Fin de novembre, — le mois de la Gifle. Je ne voudrais pas en parler, je voudrais l'oublier, mais des camelots me poursuivent de leurs glapissements qui montent jusqu'autour de ma table de travail ; ils crient la Gifle, — *illustrée*, avec de curieuses nouvelles ! — Et si je descends sur le boulevard c'est même chose : l'après-midi a été favorisée par une température extraordinairement douce, — il y avait des courses à Auteuil, où on lorgnait envieusement les premières fourrures... Vers le soir, est tombé un brouillard épais qui formait le plus bizarre contraste avec le quasi-printemps de l'après-midi. Les terrasses des cafés, cependant, sont remplies de consommateurs entassés, côte à côte ; cette intensité de la vie de Paris est un spectacle impressionnant, dont on ne saurait se lasser. On passe là, devant un bock à demi-vide, une heure exquise à voir défiler les « retours de courses », puis les étrangers, aux abords du Grand Hôtel et bientôt les camelots qui crient le résultat, *Paris-Sport* — et les dernières éditions des *canards*. On achète le numéro, distraitement : « Rien de Russie ; Port-Arthur tient toujours... Le général André ! la Gifle... Les Listes. » Ces phrases reviennent dans toutes les conversations dont le ronronnement est entrecoupé par les coins-coins des autos, innombrables. La circulation, à cette heure, est presque impossible : les gardiens de la paix préposés à l'arrêt des voitures se fâchent, interpellent les cochets qui se battent à coups de fouet... Le peuple, assis ou stationnant, rit, siffle, applaudit, — puis continue sa route vers les restaurants ou les théâtres dont les rampes de gaz s'allument tour à tour... Et là encore dans les plaisanteries et chansonnettes des cabots, c'est la Gifle qui résonne.

Aussi bien, la séance où elle fut lancée offrit par ailleurs, une coïncidence curieuse. Elle détermina dans le monde des journaux,

par contre-coup, un tohu-bohu extraordinaire... Sans doute, on s'attendait bien à « quelque chose », à des explications orageuses, mais jusqu'à neuf heures et demie, quoique les débats (c'est-à-dire le tumulte et le fracas des interruptions) se prolongeassent, on avait goûté une tranquillité relative. On enregistrait avec philosophie, aux plaques du téléphone, deux voix de majorité du ministère, quand tout à coup, là-bas, à l'autre bout du fil, les voix des nouvellistes se firent halelantes : « Le général André a reçu deux... On se bat dans l'hémicycle. »

Et, en effet, on se battait ; ce fut une mêlée presque générale. L'extrême-Sociale s'était ruée sur la Droite ; il y a, de ces deux côtés, des gaillards que leur force physique ou leur état d'agitation mentale destine à briller dans ces pugilats parlementaires : le marquis de Dion est un boxeur émérite, M. le Dr Chapuis, le Dr Meslier, dans l'autre camp, sont des colosses ; M. de Baudry-d'Asson est comme on sait, « atteint » d'une extrême mobilité de mouvements et M. Jules Coutant, l'ouvrier d'Ivry, possède un répertoire fourni d'injures, qu'il scande à coup de poings.

Tous ces champions, toutes ces « terreurs » — et combien de moins qualifiés — s'étaient attrappés au collet ; M. le Dr Chapuis avait eu raison, facilement, de M. de Baudry-d'Asson, mais ce dernier, traîtreusement, avait tiré une paire de ciseaux de sa poche et lui avait coupé une mèche de cheveux, qu'il porte très longs, par derrière. Ce dernier détail suffit, à donner une idée du déchaînement des colères...

Cependant, peu à peu, on apprenait que le calme se rétablissait, cahin-caha ; le général André recevait des soins dans un bureau ; il avait la figure ensanglantée. On avait attribué d'abord ce fait au choc d'une bague, mais M. Syveton n'en portait pas. On a raconté, depuis, que le général porte un râtelier et que cet utile engin se déplaçant sous le coup, l'a blessé à l'intérieur de la bouche. Il a dû, effectivement, garder la chambre, plus longtemps que ne paraissait le comporter le double heurt d'une paume, fût-elle très solide...

Enfin, au moment où, dans leurs bureaux surchauffés, les journalistes transcrivaient ces impressions désordonnées, une dépêche Havas annonçait la mort de M. Paul de Cassagnac, — mort imprévue, survenue à la campagne, au cours d'une partie de chasse qui était un temps de repos. L'appendicite faisait une nouvelle victime, qu'on n'avait pu opérer... Il fallait bâcler une nécrologie au galop ; la mémoire du brillant publiciste impérialiste en a quelque peu souffert et il n'a pas eu « la somme » de lignes qu'on lui eût consacrées en toute autre période, moins enfiévrée.

C'est vraiment une sorte d'ironie du Destin, cette fin subite, en pleine tempête parlementaire, de M. Paul de Cassagnac qui, lui-même, amena tant de violentes scènes, au Parlement, et fut le héros de tant d'incidents violents ! On a oublié cette phase de sa vie, mais celle-ci fut, au début, extrêmement mouvementée. Le Paul de Cassagnac d'il y a trente ans ne ressemblait nullement au Paul de Cassagnac de nos jours ; le « précédent », sous l'Empire, était un homme de haute taille, au teint mat d'un créole (ses ennemis le traitaient de nègre). Sous des yeux de feu, s'étalait une moustache de mousquetaire ; le poing était lourd, la taille cambrée, le regard provoquant, la parole claironnante, en dépit d'un léger zézaiement.

Ce champion de l'Empire intransigeant, ce chevalier-garde de l'impératrice, adversaire forcené du prince Napoléon-Plon-Plon, faisait un bruit de tous les diables dans le *Pays*, chaque soir ; il y malmenait la jeune opposition républicaine et il ne comptait plus les duels ; j'en citerai quelques-uns de mémoire ; avec Lissagaray, son cousin de Gascogne ; Lermina, Thomson, Andrieux, Rochefort (qui fut sauvé d'une balle par une médaille cousue dans sa ceinture), Ranc, etc., etc... Paul de Cassagnac tirait l'épée aussi facilement qu'il maniait la plume.

Puis ce fut la guerre : Paul de Cassagnac se mit à la tête des mobiles du Gers, et, fait prisonnier, il fut interné en Silésie, où il fomenta une révolte qui faillit lui coûter la vie ; enfin, vint la République, la Gueuse, comme il disait, la Gueuse contre laquelle il ne désarma jamais ; Paul de Cassagnac entra au Parlement ; il attaqua vigoureusement M. de Mac-Mahon, M. Thiers (il l'enterra, à sa façon, en un article d'une virulence répugnante). A la tribune, de sa place, en des interruptions si fréquentes qu'il accumulait les rappels à l'ordre, le député du Gers fit un « boucan » terrible. Cependant, les années vinrent et, lentement, M. Paul de Cassagnac se transforma : sans rien abandonner de sa crudité de polémiques, il déclara qu'il ne se battrait plus — il tint parole — et les jeunes journalistes d'aujourd'hui ne l'ont connu que sous les traits d'un homme légèrement voûté, visiblement fatigué déjà, qui montrait dans toutes les relations confraternelles une courtoisie et une aménité parfaites. Il présidait ainsi avec autant de bon sens que de distinction les séances du Comité des directeurs de journaux, parmi lesquels il n'avait guère que des amis, — mais, au sortir de ces séances, il improvisait pour son journal l'*Autorité* un de ces vigoureux pamphlets qu'étaient ses articles *quotidiens*. Il faut insister sur ce mot de *quotidiens*, parce qu'il complète la physionomie de M. Paul de Cassagnac : ce dernier a

surtout et uniquement aimé son journal, le *Pays* ou l'*Autorité*, et il n'a jamais manqué d'y faire figurer sa signature, durant quarante ans. Sa manière avait quelque chose de théâtral, de « grandiloquent », qui s'explique par ce détail : il n'écrivait pas, il *dictait* à un secrétaire et, où qu'il fût, à la chasse, à la mer, aux eaux, il trouvait toujours le temps d'accomplir cette besogne de tous les jours. Il est mort peu après avoir transmis son dernier article à l'*Autorité* dont sa collaboration était la principale fortune. On l'a nécrologié rapidement à Paris, parce qu'il mourait en ce jour même de la Gifle, — et les lignes qui lui ont été consacrées, copiées uniformément, dans le *Larousse,* où sa vie tient deux grandes pages, ont été empreintes d'une indifférence correcte et polie..... C'était, au contraire, sa spécialité, à lui, d'assommer les morts, on ne lui a pas rendu la pareille ; les gens de la « Gueuse » ne sont donc pas de si tristes sires, après tout ?

Quel contraste entre cette existence tourmentée et celle du propre père de « la Gueuse », le sénateur Wallon qui lui aussi vient de mourir ! Lauréat et membre de tous les Instituts du monde, professeur éminent, ministre de l'Instruction publique, politicien, fondateur de la Constitution, il a succombé, passé 90 ans, de la manière la plus douce qu'on puisse rêver : il s'est éteint au milieu d'une soixantaine d'enfants et arrière-petits-enfants qui l'entouraient, l'avant-veille, à un mariage ; il avait la libre disposition de toute son intelligence, une santé encore robuste à ce point qu'à près de 70 ans, il se jetait à l'eau pour faire un sauvetage ! En voilà un, l'heureux homme, dont la tranquillité n'a jamais été perturbée par les préoccupations de duels qui sont — suite de la Gifle — quotidiens aujourd'hui. La série a commencé par les affaires Syveton-de Gail, puis de la Rochetulon-André, fécondes en péripéties les plus bizarres, puis un temps d'arrêt, — et brusquement, au moment où quelques-uns de nous grommelaient, narquois : « Eh bien, on ne se bat donc plus ? » — il est tombé de tous les coins du ciel des provocations et des provocations encore. A 1 500 kilomètres de distance, MM. Jaurès et Déroulède font mine de se pourfendre, et, un à un, les officiers dénoncés vont sur le terrain, piquent leur adversaire au bras. La « galerie », au loin, sourit ; il lui faut plus de sang. Elle est féroce pour les duellistes. Elle semble d'ailleurs prendre assez gaiement tout ce fracas de pistolets et d'épées : la foule s'amasse, au coin de la rue de Richelieu, devant les caricatures, qui représentent M. Syveton et le général André ; — le premier, en marchand de marrons ! Et un camelot a failli faire fortune : il vend *la gifle*, — un joujou

figurant un bonhomme qui esquive ou reçoit un soufflet, quand on tire une ficelle. Ce commerce a constitué une sorte de baromètre politique : la police l'a interdit pendant 24 heures quand le général André était encore au pouvoir et entouré de sympathies — puis elle l'a permis de nouveau après sa chute et son lâchage ! Ce sont bien les grandes traditions de l'Administration !

On eut, ce mois, plusieurs excellentes occasions de la narguer, cette Administration détestée ; il y eut, notamment, une exquise histoire de chasse au Champ-de-Mars. Deux rédacteurs du *Matin* ont voulu faire une bonne blague aux Bureaux de la ville de Paris, laquelle, selon eux, laisse le Champ-de-Mars en l'état de forêt vierge. Ils y ont réellement chassé, — c'est-à-dire qu'armés de fusils Gras transformés, ils ont tiré des coups de fusil dans l'enceinte ; ils avaient apporté, sans doute, du gibier : perdreaux, faisans, lapins ; ils ont été arrêtés, ils ont refusé de révéler leur identité jusqu'au soir ; on les a enfermés au violon, avec forces semonces, sinon avec des bourrades, et le commissaire, non plus que ses agents, n'a compris qu'il était victime d'un haut fait de reportage ultra-moderne ! Le préfet de police a dû faire la grimace en lisant cette cocasse aventure : le *Matin* s'en gausse — et le public également : on aime toujours à voir rosser le guet en France. Et, après tout, on va peut-être nettoyer le Champ-de-Mars ! Ce ne serait pas « trop tôt » depuis 1900.

Et cette histoire de « bonne » encore — la gentille bonne aimée du « haut fonctionnaire » qui fut surprise volant dans un magasin de nouveautés et livrant, par force, au cours d'une perquisition, la correspondance du fonctionnaire. Et la perplexité de la police ! Et les pourparlers téléphoniques ! Enfin, la décision du commissaire qui a classé l'affaire... Qu'on le décore ! — Depuis ce temps, on dit qu'il n'est pas prudent de prononcer dans les couloirs du ministère de la place Beauveau ces mots si ordinaires : « Elle est bien bonne ! » Pas d'allusions !

Nous venons d'être brusquement reportés aux « beaux temps » de notre adolescence, à deux époques — le *monomisme* et le *boulangisme* : de nouveau, Paris, qui s'en était déshabitué, retentit de cris des manifestants et ceux-ci sont des potaches et des étudiants. Voilà qui nous rajeunit et nous remplit, au fond, de quelque indulgence pour des démonstrations que notre sévérité d'hommes politiques, déjà mûrs, condamne... Il s'agit, cette fois, de manifester en l'honneur de Jeanne d'Arc, dont un professeur du lycée Condorcet a malmené la mémoire devant ses élèves. Des parents, puis la totalité des élèves s'en sont indignés, surtout parce qu'ils voyaient là une bonne occasion de mener, enfin, un peu de « chahut ». Le chahut devient

si rare, ma parole ! On n'en « fait » plus pour ainsi dire ; naguère, les têtes de seize ans s'échauffaient à tout propos, hors de propos aussi ; nous descendions dans la rue, nous associant aux patronnets légendaires, aussi souvent que, d'une « boîte » à l'autre, le mot d'ordre en circulait, sans motif. On partait en bande, vers le Collège de France, vers la rue Montmartre... Si on passait les ponts, c'était une raison d'effectuer un sacrifice qui, fréquent, nous valut plus d'une semonce, voire plus d'une calotte : le monome entier, d'un même beau geste, jetait ses cahiers dans la Seine par-dessus le parapet. Et on se croyait, pour quelques minutes, libéré de toute contrainte. A la brasserie de femmes (que c'est loin !) où se terminaient ces équipées, les *monomistes* étaient vraiment tout glorieux.

Maintenant, il n'y a plus de brasseries de femmes, — et, on n'a pas retrouvé, pour Jeanne d'Arc, ces rythmes et ces cris populaires qui sont indispensables pour toute bonne manifestation. Ce fut une des forces de la Boulange. « C'est Boulange, lange, lange, qu'il nous faut » ; cela résonnait admirablement ; mais Jeanne d'Arc ! Thalamas ? Heu, heu ; pas d'euphonie ; aussi les monomes qui viennent de passer à travers la place de la Concorde, pourchassés par la police, assez doucement, manquaient-ils d'entrain et d'unité de ton : on n'entendait au-dessus d'eux, qu'une vague clameur, une succession de cris variés. On ne devrait organiser de démonstration sur les voies publiques qu'après avoir répété un chœur !

Un de ces derniers soirs, une « manchette » de journal sensationnel brusquement nous a ramené à deux ans en arrière : « *Thérèse Humbert est folle...* » Qu'est-ce encore ? Est-ce qu'on recommence ? Déjà, l'autre semaine, une petite nouvelle parlementaire nous avait transmis cette secousse de l'oubli ; la commission avait élu son rapporteur pour cette affaire ! Et chacun de s'esclaffer, puis de songer à autre chose. Mais ceci serait plus intéressant : le journal donne des détails copieux ; il paraît que dans sa prison de Rennes où elle est toujours détenue, la grande menteuse donne des signes d'aliénation mentale ; elle écrit des lettres absolument incohérentes où elle distribue à Pierre et à Paul sa fortune ; le médecin est inquiet. On parle d'un transfert dans un asile.

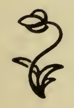
Quelle fin ce serait, — bien digne du début et de tout ce qui le suivit ! Justement ce soir, l'Opéra donnait une représentation de demi-gala de la *Walkyrie* — ne manquez pas de prononcer la *Walkure* pour avoir l'air d'y comprendre quelque chose. La salle, de très bonne heure, était absolument remplie d'élégances et de notabilités ; c'était bien le Tout-Paris d'hiver, endiamanté, orné

de parures précieuses, piaffant et potinant dans les couloirs... Dans la ceinture des loges, une de celles-ci attirait mon attention, la loge des Humbert, qui a pour nouveaux propriétaires des Parisiens vraiment richissimes, et je songeais à l'apparition, presque semblable, à cette même place, de la grande Thérèse, vulgaire, étalant un luxe criard, mais respectée, adulée par ce qu'elle était la belle-fille d'un ancien garde des sceaux, la femme d'un homme politique en vue. Elle feignait, elle aussi, d'adorer Wagner, elle applaudissait cette *Walkyrie* quand le troisième acte déroule, à travers la salle, le fracas alternatif des trompettes guerrières. Et elle est folle, — clament les camelots, en bas, sur le terre-plein de l'Opéra, — folle par ce que, précisément, elle a trouvé trop de complaisances mondaines autour d'elle ; elle a pénétré trop facilement dans cette société brillante que son audace zézayante a domptée. Sa folie, c'est « leur » œuvre, peut-être, pour un peu ?

Mais non : renseignement pris, le bruit est faux. Thérèse a conservé toute sa raison, du moins ce qu'on lui en a connu naguère. Mais elle est mauvaise pensionnaire, se plaint constamment de l'administration pénitentiaire, assaille le médecin de réclamations écrites, ose parler de ses millions, de sa « revanche ».

Une revanche ? Sur qui ? Sur nous tous encore ?... Plus le temps s'écoule, mieux on s'aperçoit que cette astucieuse aventurière fut de toutes façons un fléau public : voici, à cette heure, qu'elle va coûter quelques cent mille francs de plus, — soit à ses créanciers, soit aux contribuables en général. Le compte a été dressé des frais qu'ont entraînés les mille et un incidents et « impairs » des poursuites, du procès, etc... Ils s'élèvent à la somme de 135 000 francs ! Le fisc voudrait, pour les récupérer, les faire supporter au liquidateur qui a la charge de réaliser l'actif, — 10 pour 100 ! « Mes malheureux clients n'ont-ils pas assez payé, déjà, s'écrie le liquidateur ? » Et il résiste ; il déclare qu'il ne soldera pas cette note de télégrammes, de bombances et d'erreurs d'agents maladroits. Qu'en adviendra-t-il ? Il faudra, en dernier ressort, déposer à la Chambre un cahier de crédits supplémentaires pour faire face à cette dépense ! Ce sera un beau tapage, peut-être, mais nous paierons. Non, nous aurons beau faire, nous ne L'oublierons jamais...

Paul Bluysen.



La Vie Littéraire.

Les Bergeries, par Claude Anet (C. Lévy). — *La Demoiselle de Comédie,* par Ch.-Henry Hirsch (Fasquelle). — *Picrate et Siméon,* par André Beaunier (Fasquelle).

Avec « Petite Ville », M. Claude Anet avait éveillé l'attention. Son nouveau roman, « Les Bergeries », n'est pas pour l'endormir. Il justifie les espérances qu'un premier livre avait fait naître. Décidément M. Claude Anet est un conteur et un écrivain. Et, ce qui est à considérer parmi tant de redites, il ne donne jamais l'impression du « déjà lu ». Il se passe dans son histoire des choses effrayantes, mais M. Claude Anet n'a garde de les mélodramatiser. Toutefois, il se garde d'en sourire. Mme de Lussy est empoisonnée par son intendant, le pieux et mystérieux Lobre. Mais ce Lobre avait de la méthode. Il empoisonnait à sa façon. Il connaissait l'humeur et la complexion de sa maîtresse, lesquels étaient singuliers. Mme de Lussy avait des moments où d'inoffensives tisanes lui donnaient un état congestif. Lobre le savait ; il savait aussi les vertus nocives des simples sur certains tempéraments. La fille de Lobre aurait pu chercher à séduire le jeune avocat plein de ruses qui vint de Paris pour débrouiller la succession et le crime. Elle n'y pensa point et M. Claude Anet n'y songea point pour elle. Le jeune avocat qui s'appelait Moret avait à Paris pour amie une dame mûre et plantureuse. La petite fille de Mme de Lussy lui plut par le contraste que faisaient ses vingt ans avec l'automne avantageux de la vieille amie de Moret, — laquelle était aussi sa propriétaire. Jacqueline était romanesque et défiante ; son aventure avec un cousin officier lui avait donné une circonspection sournoise. Elle s'était jetée à la tête de ce jeune homme en qui elle avait cru voir un prétendant. Il l'avait dédaignée et respectée et Jacqueline avait souffert de ce respect. Elle avait confié sa peine à son institutrice qui n'était pas moins romanesque qu'elle. Cette institutrice ignorait le monde et la vie. En revanche, elle adressait à des éditeurs anglais des manuscrits dont ils ne mécon-

naissaient point la valeur. Ils publiaient les manuscrits et couvraient d'or l'institutrice qui s'obstinait à garder l'anonymat et préférait à une renommée bruyante une vie calme et subalterne auprès de son élève. Jacqueline considéra d'abord Moret avec quelque défiance; bientôt elle l'aima. Moret n'était pas une canaille, mais simplement un arriviste. Après inventaire, il se trouva que Jacqueline n'était point sans dot, et que M. de Lussy n'était pas sans relations. Moret se consola de n'avoir pu démasquer le vieux Lobre, en épousant la petite fille de sa victime. C'est dans le cabinet de l'avocat que l'amoureuse quinquagénaire qui jusque-là l'avait aidé à soutenir une existence plutôt aléatoire, rencontra Mlle Jacqueline. Elle apprit de celle-ci que son ami s'était fiancé. La vieille Mme de Lussy, l'intendant Lobre, l'avocat Moret — l'institutrice anglaise — la naïve, passionnée et aventureuse Jacqueline sont dans une certaine mesure des originaux.

Il me plaît aussi — je vous le dis tout bas — que M. Claude Anet ne soit point poussé par un souci abusif de moralité. Lobre triomphe sans trop de peine du fin et adroit Moret. M. Claude Anet lui assure l'impunité. Même sa fille épousera un magistrat. Le vice n'est point châtié : et la vie, et une morale relative s'en accommodent. N'était-il pas juste après tout que l'habileté de Lobre reçut sa récompense? Et puis s'il lui avait pris fantaisie d'arrêter chez la comtesse de Lussy le cours de l'existence par un astringent intempestif, quand l'heure eut exigé l'emploi d'un laxatif, — il avait prolongé en somme de vingt années la vie de cette personne désagréable. Ce n'est peut-être pas la justice immanente, — mais c'est tout de même la justice.

*
* *

Qui ne se souvient de cette « Eva Tumarche » par quoi Charles-Henry Hirsch s'est fait si promptement une place — que *la Demoiselle de comédie* (le titre déjà n'est point maladroit) n'est pas pour lui faire perdre. « A trente ans, avec de la beauté, des souvenirs et quelque fortune, Mme Estelle Maltaverne reste veuve du galant homme qui l'avait initiée à l'amour. C'est ce qu'il sut le mieux faire au monde. Il y appliqua toutes ses forces, pendant les douze années d'une union que sa famille avait blâmée et dont il éprouvait encore les joies vives — cinq minutes avant de rendre l'esprit... » Quand elle eut perdu M. Maltaverne, elle hésita peu de mois à lui donner un successeur, et, pour le lui donner, elle n'hésita point à abréger les délais d'usage, et à sauter à pieds disjoints sur quelques préjugés. C'est que dans l'intervalle, elle avait acquis de quel-

ques intérimaires la certitude de donner à M. Gonzague Portehaut, son second mari, une enfant à laquelle ce bel homme ne s'étonna point à l'excès de trouver des cheveux de grecque. Gilberte grandit, suivit les cours du Conservatoire et s'éprit d'un camarade, nommé Max de Bigeois, qui se croyait issu d'une ancienne famille de diplomates. L'élève tragédien Goufre lui ayant déclaré que ses grands airs dédaigneux de noble à vingt quartiers convenaient mal au fils de la grue chevronnée qu'était Mme de Bigeois, Max, — après vérification que le tragédien Goufre avait dit la vérité, se tua, non sans dédier à Gilberte sa pensée dernière.

« Il ferma les yeux... Alors, sous la pesée des deux mains unies, la lame alla, très profondément, toucher pour la délivrer, l'âme la plus candide, la plus héroïque — et la plus douloureuse. Et cette âme s'en fut, dans un grand cri, participer à la douceur d'une merveilleuse nuit de printemps, sous la palpitation des étoiles sereines..... »

Dissipée la mélancolie de ce suicide, Gilberte décida de s'accorder à M. de Ressac, que la Maison de Molière avait délégué au Conservatoire pour enseigner les grandes traditions à plusieurs générations de comédiens et de comédiennes.

« De Bigeois, s'était-il écrié, quelle perte pour l'Art... C'était moi-même à dix-huit ans... Je me voyais revivre en lui... Il m'eût dépassé peut-être... qui sait ? »

Comme Gilberte promenait des yeux gris plus lumineux et plus lointains à cause de la cerne violente des paupières, M. de Ressac fut attiré par ce regard de douceur et de tristesse et aussi par la pâleur de la jeune fille, la fièvre de son regard fixe, ses mains longues et ivoirines. Il se souvint que les êtres capables d'une extrême douleur sont les plus voluptueux. Il convoita Mlle de Portehaut, et offrit de lui donner des leçons. La première fut aussi complète qu'il était possible — Mme Portehaut ayant été prise, derrière un utile paravent, d'un sommeil intempestif et favorable.

Gilberte était depuis un mois la maîtresse du premier comédien du Théâtre-Français, lorsqu'elle imagina de le présenter à son grand-oncle, le président de Tarce, qui l'avait suppliée, tandis qu'elle avait dix ans, de se laisser baiser la bouche en échange d'une « toute petite boîte en or ». Gilberte ne lui en voulait pas de cette tentative — dont elle avait conservé un souvenir particulier. Elle lui amena l'amant bouffi qui s'entraînait au geste amoureux que conseille la nature par des mots usés comme les galets par la marée, et des tirades pathétiques qui étaient presque toujours des réminiscences.

M. de Tarce jouait aux échecs devant son miroir, aimait Made-

moiselle (sa levrette) pour sa douceur voluptueuse, prenait Napoléon (son domestique) à témoin de sa haine contre la République et s'intéressait à sa petite nièce depuis qu'il la savait dans les bras d'un comédien. Il conta à M. de Ressac ses débuts dans la magistrature. M. de Tarce s'enorgueillissait d'avoir fait condamner et guillotiner un innocent. Grâce à ce coup de maître — sans le 4 septembre, il eût « présidé en premier à Paris ». Il ne lui déplaisait pas que Gilberte eût pris le chemin du théâtre. Gilberte trompa bientôt M. de Ressac. Elle le trompa avec un diplomate étranger et M. de Ressac ne lui en sut pas mauvais gré. Elle le trompa encore au cours d'une tournée dramatique ; elle alla aussi s'asseoir sur le divan turc du critique Placide Ferulet.

« Placide Ferulet recevait les comédiennes chez lui à l'heure du déjeuner, sa tête chauve coiffée d'une calotte de velours, parce qu'il prétendait renouveler Sainte-Beuve en nos temps modestes. Sa vieille cuisinière lui préparait des plats d'Auvergne propres à le ragaillardir. Au lever de table, il introduisait l'invitée dans son cabinet de travail. La lumière y pénétrait par de basses fenêtres d'où l'on voyait le jardin du Palais-Royal... M. Placide Ferulet désignait à sa visiteuse un divan turc, et — la pipe en bouche, il la conseillait, l'interrogeait, sans laisser paraître que ses paroles étaient pour favoriser sa digestion, comme sa marche d'un bout à l'autre de la chambre. L'estomac de l'illustre critique décidait en dernier ressort si la débutante avait ou non du talent. »

Gilberte fut engagée au Théâtre-Français où régnait Mme Ancelle, qui depuis des jours anciens jouait les ingénues.

« Mme Ancelle était née d'une habilleuse et d'un coiffeur qui avaient accompli leur existence pleine de jours dans une loge spacieuse du boulevard Haussmann... Jusque vers 1880, elle racontait volontiers avoir, — dans un spectable coupé, au château de Compiègne, figuré la « petite Louison » du *Malade imaginaire*. L'Empereur l'avait prise dans ses bras et questionnée :

— Tu veux être comédienne, quand tu seras grande ?

— Quand je serai grande, Sire, je veux être belle pour vous plaire ! avait-elle répondu.

« Elle n'aima plus cette anecdote — ni d'autres qui la montraient mêlée aux récréations du prince impérial, où elle fut admise après sa réplique effrontée — quand elle en jugea l'époque assez lointaine pour dater son enfance. Ses biographes les supprimèrent de leurs récits, lorsqu'en faveur de certains partisans notoires du nouveau régime, Mme Ancelle daigna parjurer la promesse faite à César. Ces mariages intermittents, divulgués à demi mot, consacrèrent son autorité artistique. Elle les subordonna aux fluctuations

parlementaires, et son adresse lui valut de réserver toujours, en son lit, une place à un membre du Cabinet. On la prenait avec le portefeuille des cultes ou de l'agriculture... »

Gilberte avait de l'indépendance, elle refusa les palmes académiques. Le maître Rouilhès s'en étonna, vint lui faire visite, dénigra Mme Ancelle, et s'aperçut que la comédienne charmée se défendait assez mal contre ses entreprises équivoques.

Venu avant le dîner, il ne s'était point retirer encore lorsque, vers minuit, M. de Ressac se présenta. Le comédien ne fut point reçu, et quand il se trouva dehors :

« Décidément, fit-il, Gilberte devient trop grue... »

Cependant l'âme de Gilberte évoluait. « L'Art, disait-elle à Ressac, — l'Art! un manteau sur nos âmes sales. » M. de Tarce avait un secrétaire qui s'appelait Olivier Navailles. Il écrivait à Gilberte sous la dictée du président honoraire. M. de Tarce invitait sa petite nièce. Depuis qu'elle donnait dans la galanterie elle lui devenait de plus en plus nécessaire. Comme il s'était avisé de mourir subitement, elle fut appelée à Oiselsemblé où habitait le vieillard, y rencontra ses parents tout marris de voir que leur fille héritait du président honoraire à leur préjudice, devint amoureuse du secrétaire et signifia son congé à Ressac.

« Quelle femme je suis, demandais-tu ?... Une femme... Une femme qui aime! Une femme libre d'aimer maintenant selon son cœur !... Ah ! Ressac, grand amoureux sur la scène et à la ville, qu'il te surpasse, celui-là que j'aime sans le lui avoir dit encore, et qui m'aime secrètement... Il n'a ni ton génie ni tes richesses... Il n'est rien qu'un homme pauvre... et nous sommes jeunes... Et quant à moi, rien ne me fera plus recommencer mes fautes. Elles ne m'ont point donné le moindre bonheur, — et je guéris seulement de la honte que j'en avais. Mais je ne garde rancune à personne... L'amour a renouvelé mon âme. De là « de la « demoiselle de comédie » que je devenais à force de céder nonchalamment à mon désir, il fera la comédienne que j'ai rêvé d'être... Ainsi, je te paierai ma dette en gloire... »

Bientôt elle donna sa démission. Les baisers d'Olivier effaçaient le passé... peu à peu. Elle avait « cédé sans feinte au geste amoureux qu'il avait osé timidement ».

*
* *

La première rencontre de *Picrate et Siméon* fut orageuse. Picrate était rageur (et pour cause), Siméon qui ne manquait pas de culture provoquait volontiers l'ironie. Dans la suite ils devinrent

amis. Avant de commencer leur journée — tous deux exerçaient dans Paris des professions de plein air — ils se donnaient un matinal rendez-vous chez un troquet des fortifs et s'entraînaient par des boissons diverses au labeur quotidien. Parfois dans le milieu du jour, ou vers le soir, il leur arrivait de se rejoindre. Ils goûtaient aussi ensemble la mélancolie des soirs. Siméon contait à Picrate l'histoire de sa vie. Picrate était socialiste. Siméon assurait qu'il ne l'était point, étant, disait-il, dénué d'optimisme et de naïveté. Siméon nourrissait des opinions philosophiques : il estimait la pensée une maladie fâcheuse qui atteint quelques organismes. La conscience lui apparaissait comme un accident analogue à la rouille du seigle ou au phylloxera de la vigne. Elle résulte de la mémoire néfaste. Sans la mémoire la vie serait une succession d'instants sans lien. Et la faute originelle — c'est la vie consciente de l'individualité que la mémoire crée. Siméon avait trouvé l'apaisement dans la philologie. Il avait été semblable à ce latiniste, — doué d'une singulière faculté d'isolement, « qui empruntait à Catulle sa maîtresse, vivait avec l'un et l'autre en bonne intelligence et faisait un très curieux ménage à trois ». Les conversations de Siméon avec Picrate sont, on le voit, un prétexte à M. André Beaunier pour traiter avec une aisance spirituelle et une élégance avertie des problèmes de philosophie, de politique et de morale. Ces dissertations se mêlent à l'événement dans une mesure et avec un art qui les rend directes, opportunes et toujours intéressantes. L'amitié de Siméon et de Picrate allait en augmentant. Rien ne semblait en menacer la cordiale sécurité lorsqu'une poule survint. Marie Galande vendait du mouron pour les petits oiseaux. Comme elle s'approchait de la table où les deux amis prenaient leur café à la terrasse d'un petit bar de Levallois, Picrate l'invita. Des conjonctures très fâcheuse s'en suivirent. Marie Galande devint amoureuse de Siméon. Siméon s'éprit de Marie Galande. Ce fut un idylle... et voilà tout. Marie Galande aurait probablement cédé à Siméon, sans la jalousie de Picrate. Picrate n'aimait pas Marie Galande, mais il la désirait. Il la désirait avec une violence d'amour-propre et un appétit de volupté qui dépassaient toute limite. Il la désirait au point qu'il la tua — au moment qu'elle allait au rendez-vous que lui avait donné Siméon. M. André Beaunier qui a déjà fourni la mesure de son grand talent avec *Les trois Legrand,* se plaît à entre-croiser les fils du pathétique et de l'ironie. Le certain c'est qu'il nous émeut après nous avoir amusés. Peu à peu l'image de Marie Galande s'effaça et Siméon, après la hantise des premiers jours, sentit le besoin de revoir Picrate. Cependant il le détestait. Mais sa vue lui était nécessaire.

On s'expliqua. Siméon ne mâcha point à Picrate ses vérités. « Tu as, lui dit-il, le tempérament, le caractère et la fatuité de ce qu'on appelle « l'homme à femmes »... Mais faute de posséder tous les moyens de séduction dont a besoin l'homme à femmes, pour l'exercice de ses appétits, tu arrives à commettre des crimes... Va, tu es surtout ridicule ! »

Bientôt Picrate entrevit l'utilité du bagne. Il avait du chagrin. Il rêvait de règlements et de garde-chiourmes, devant quoi la volonté abdique. Il avait du chagrin. Enfin il aperçut le drapeau du commissariat, la lanterne rouge...

« Alors, adieu Picrate !

— Adieu Siméon ! »

Ils se donnèrent une brusque poignée de main. Siméon se détourna. Tandis qu'il s'éloignait le bruit des roues que faisait le chariot de Picrate l'émut péniblement...

Le chariot de Picrate... Je ne vous ai pas dit encore l'essentiel de ce roman. Il est contenu dans cette phrase :

« Entre toi et moi, Picrate, avait coutume de dire Siméon, entre tes opinions et les miennes, entre ta philosophie et la mienne, c'est-à-dire entre ta conception de la vie et la mienne il y a cette différence : moi, de mon siège élevé, je regarde les choses de haut en bas ; toi, tout proche du sol, tu les regardes de bas en haut. »

Siméon était cocher. Picrate était cul-de-jatte.

Paul Dupray.



Revue coloniale.

Nous avions annoncé dans notre dernière revue coloniale l'intention de reparler plus longuement du traité avec le Siam, et de l'ensemble des conditions de l'accord Franco-Anglais, envisagé uniquement au point de vue colonial. Il serait maintenant oiseux de se livrer à cet examen d'un intérêt purement rétrospectif, les Chambres ayant ratifié à une imposante majorité les conventions arrêtées par notre ministre des Affaires Étrangères. Il nous sera permis cependant de signaler le désir éprouvé par tous les coloniaux de France de voir M. Delcassé employer tous ses efforts, et les ressources de l'habileté diplomatique que ses adversaires eux-mêmes — et ils sont relativement peu nombreux — lui reconnaissent, pour obtenir certaines améliorations de détail, à Terre-Neuve ou ailleurs.

En tout cas — et nous tenons à le dire de suite, pour ne pas sembler attacher une importance exagérée à l'étendue des avantages que nous pourrons retirer de ces conventions ultérieures, — le point essentiel était de débarrasser le terrain de discussion entre la France et l'Angleterre des principales causes de suspicion, d'aigreur et de jalousie soigneusement envenimées et exploitées de chaque côté du détroit par les partisans à outrance du chauvinisme exacerbé, et de la politique casse-cou du tout ou rien. C'est là ce que voulut la majorité des Chambres Anglaises et Françaises, et l'on doit considérer aujourd'hui ce résultat comme atteint. La perfection n'étant pas de ce monde, il s'est forcément glissé dans le traité quelques lacunes, quelques imperfections. Mais envisagé dans son ensemble, il se tient debout, et nous pouvons être heureux de le voir passé à l'état de fait acquis. Nous attendrons maintenant ses résultats et ses effets pour porter sur son compte un jugement définitif, n'oubliant pas que les meilleures armes ne valent que selon la manière dont on les utilise, et dont on sait s'en servir.

* * *

Voyez par exemple nos colonies. Si nous le voulions, elles

pourraient être d'un merveilleux rendement, pour la mère patrie, et pour les capitaux que l'on devrait sagement y engager. En tirons-nous tout le parti possible? Pas encore, malgré les progrès accomplis depuis quelques années : le fait est malheureusement sûr.

Nous avons sous les yeux une très intéressante brochure due à la plume autorisée de M. Vossion, consul de France à Bombay, relatant le mouvement économique de ce grand port indien, pendant l'année 1902-1903, et indiquant quelle fut la part de la France dans ce mouvement, ainsi que la possibilité pour elle de prendre dans ce pays une importance plus considérable. Il y a, dans cet opuscule, résumés en quelques pages bourrées de faits et de chiffres, des renseignements précieux, et tout un programme dont nos concitoyens feraient bien de s'inspirer, soit pour développer diverses cultures dans la mère patrie elle-même, soit pour outiller nos colonies dans le but de les mettre à même de fournir rapidement certains produits pour lesquels nous restons tributaires de l'étranger, alors que nous devrions être dans la situation contraire.

Prenons par exemple le coton, et les graines oléagineuses :

Coton. — M. Vossion nous indique que dans l'année fiscale 1902-1903, le chiffre des exportations du port de Bombay, relatif aux produits naturels ou manufacturés de l'Inde, s'est élevé au total plus que respectable de 613 millions et demi de francs, dont les cinq articles suivants représentent à eux seuls 67 pour 100, savoir :

Coton brut. . . .	182	millions de francs.
Graines oléagineuses.	140	—
Fils et filés de coton.	55	—
Graines et céréales. .	22 1/2	—
Tissus de coton. . .	11 1/2	—

Le coton brut et ouvré représentant à lui seul par conséquent, les deux cinquièmes des exportations du port de Bombay.

Or, sur les 921 000 balles de coton qui ont été exportées par Bombay, 75 000 seulement ont été expédiées en Angleterre. Il est donc resté pour le marché européen 846 000 balles, réparties entre les différents ports d'Europe ; la spéculation des États-Unis ayant forcé les manufacturiers du vieux continent à s'approvisionner hors d'Amérique, les industriels européens ont été obligés de recourir au marché indien, malgré l'infériorité relative des cotons de ce pays, de sorte que les achats ont marqué une augmentation énorme de 1901-1902, à l'année 1902-1903.

Les tableaux suivants, empruntés à la brochure de M. le Consul de France à Bombay l'indiquent nettement :

NOMS DES PORTS	ACHATS FAITS A BOMBAY		AUGMENTATION d'une année à l'autre
	EN 1902-1903	EN 1901-1902	
	balles.	balles.	balles.
Hambourg	170 000	97 000	73 000
Anvers	150 000	85 000	65 000
Trieste	137 000	98 000	37 000
Venise	76 000	51 000	25 000
Gênes	91 000	72 000	19 000
Barcelone	46 000	20 000	26 000
Brême	21 751	10 763	10 988
Odessa	17 525	500	17 025
Fiume	10 849	7 097	3 752
Naples	8 310	4 050	4 260

Et la France a suivi la même progression :

PORTS	EXPORTATION DE COTON INDIEN		AUGMENTATION
	en 1902-1903	en 1901-1902	
	balles.	balles.	balles.
Dunkerque	68 360	46 171	22 189
Le Havre	38 539	18 920	19 619
Marseille	7 819	3 905	3 914
TOTAL pour la France	114 718	68 996	45 722

On voit par ces chiffres que notre pays a payé un tribut considérable à la grande colonie anglaise, et que nous avons contribué pour une somme respectable à la prospérité de l'Inde.

Si nous étions dans l'impossibilité de nous procurer chez nous du coton de qualité au moins égale, il n'y aurait pas grand mal, et ce n'est pas au lendemain de la conclusion de la fameuse « Entente cordiale » que nous ferions à nos manufacturiers un grand reproche d'aller chercher leur matière première chez nos voisins d'Outre-Manche plutôt que chez les Yankees. Mais tel n'est pas le cas.

On peut, sans être taxé d'exagération ni de parti pris, avancer que cette énorme quantité de coton a été abandonnée à l'Europe et à la France, parce que l'Angleterre n'en a pas voulu, la considérant comme impropre à être utilisée par les machines de Man-

chester et de ses autres grands centres manufacturiers. Nous en avons la preuve dans la même brochure.

M. Vossion qui s'est complu avec un souci de la précision et des renseignements exacts dont on ne saurait trop le féliciter, à réunir en quelques pages un grand nombre de documents précieux, nous rappelle que l'Inde, s'outillant peu à peu, et perfectionnant ses cultures cotonnières, est arrivée à une production locale telle, que les manufacturiers anglais sont d'ores et déjà forcés d'envisager avec appréhension le moment ou le vaste marché de l'Inde sera fermé aux produits de la mère patrie.

« Par exemple, dit-il, si l'on examine le détail des filés anglais importés à Bombay, on remarque que ces filés au-dessous du n° 26, ne sont plus importés à Bombay, ou sont en quantités insignifiantes. Il y a cinq ans la production annuelle des usines de Bombay en filés était de 368 millions de livres ; elle a été cette année de 419, soit plus de cinquante millions de livres d'augmentation. Et, ce qui est plus important encore, la qualité et la finesse des filés s'améliorent parallèlement. Ainsi les filés des n°s 26 à 30 ont passé en cinq ans de 10,7 à 20 millions de livres; ceux des n°s 31 et au-dessus, dont la production locale n'était, il y a cinq ans, que de 4 millions et demi de livres, ont rendu aux usines en 1902-1903, plus de 11 millions.

« Les importations de la métropole en filés ont suivi naturellement une marche inverse. Les filés des n°s 26 et au-dessus dont il était encore importé dans notre port il y a cinq ans 9,7 millions de livres sont tombés à 6 millions, et cette diminution ne fera que s'accentuer. Toute la question tourne autour de ce point : réussira-t-on, oui ou non, à améliorer la fibre du coton indien ? — Certains procédés d'hybridation des espèces, pratiqués à Goona, et à Cawnpore, permettent de l'espérer. En tout cas, *il n'y a pas en ce moment pour l'Inde de problème économique plus important*, et le jour n'est peut-être pas éloigné où les fabricants du Lancashire en seront réduits à se demander, *si l'avantage qu'ils trouveront à se débarrasser des spéculations et des soubresauts du marché américain, en important le coton indien amélioré, compensera pour eux les pertes qu'ils éprouveront du fait de la diminution de leur importation dans l'Inde, quand les Parsis et les Hindous des usines de Bombay seront arrivés à l'aide de ce même coton amélioré à fabriquer sur place des filés des n^{os} supérieurs et à fournir le marché indien des qualités de filés et de tissus pour lesquels il est encore tributaire de l'étranger*. Il y a là un dilemne dont il est impossible d'apercevoir quelle sera l'issue ; on ne peut comme nous l'avons fait qu'en poser les termes accompagnés de chiffres probants. »

De sorte qu'actuellement, la production des filés du n° 1 au n° 30 par les usines indiennes est 77 plus considérable que l'importation ; que pour les n°s 31 à 40, on peut être assuré que dans trois ou quatre ans la production égalera l'importation, l'Inde ne continuant à être tributaire de l'Égypte et des États-Unis, pour un temps indéterminé, que pour les filés n° 40 et au-dessus.

De ce qui précède, on peut être assez fondé à conclure ceci : l'Angleterre, voyant l'impossibilité pour elle, en tant que mère patrie, de conserver dans l'Inde un débouché pour les produits de qualité ordinaire, en filés ou en étoffes manufacturées, à moins de créer des tarifs spéciaux, réclamés d'ores et déjà par les fabricants du Lancashire, mais contre lesquels protestent énergiquement les filateurs indiens, limite volontairement à une très faible quantité, les achats de coton indien : elle porte ses préférences vers celui d'Égypte ou des États-Unis, qui, plus soyeux, plus beau, lui permet d'établir des tissus ou des filés pour lesquels elle n'a pas encore de concurrents locaux, et elle abandonne à ses rivaux européens une matière première, dont elle ne peut se servir avantageusement, son prix de revient en l'employant en Angleterre, étant forcément supérieur à celui des manufactures indiennes, et ne lui permettant pas de lutter avantageusement avec ces dernières. Les autres peuples d'Europe — la France y compris — manquant de matière première, n'ayant ni l'Égypte, ni les ressources anglaises, effrayés par les fluctuations du marché américain, sont forcés de se contenter de ce qui a été dédaigné par l'Angleterre, et de ce que l'Inde n'a pas employé.

La chose s'explique pour l'Autriche, l'Italie, et même à la rigueur pour l'Allemagne, celle-ci ayant jusqu'ici mal tiré parti de ses colonies africaines, dont plusieurs ne seront même pas en paix de sitôt. Mais pour nous, semblable situation ne devrait pas durer.

Nous avons également sous les yeux un rapport de MM. Ancel-Seitz, et Walter Seitz, les manufacturiers des Vosges qui occupent une place prépondérante dans l'industrie cotonnière française : ces messieurs se sont rendus acquéreurs il y a quelques mois de deux lots de coton *indigène,* — c'est-à-dire non soumis aux essais de perfectionnement multiples déjà tentés sur le coton indien, provenant de nos colonies de la côte occidentale française d'Afrique — avec cette matière première, ils ont fait des filés, et des étoffes, et cela, dans de si bonnes conditions qu'ils ont pu conclure leur rapport en disant :

« Afin de nous rendre compte aussi exactement que possible de la valeur marchande des filés produits avec ce coton, nous avons filé des numéros aussi fins que possible, mais l'expérience semble

démontrer qu'il ne faudrait pas demander à ce coton des numéros plus fins que 24, ou à la rigueur 28 en chaîne, et 30 en trame...

« Et au *tissage*. La chaîne 28 a été bobinée avec les mêmes résultats que la chaîne 28 amérique ordinaire, même production, sans plus ni moins de déchet, et ne donnant pas plus de casse ni de duvet.

« *Ourdissage*. — Un peu plus de casse à l'ourdissoir, par suite de quelques fils simples et coupures, que pour la chaîne 28 d'Amérique.

« *Encollage*. — L'encollage de la chaîne 28 s'est fait exactement de la même façon que pour la chaîne 28 amérique ordinaire, avec les mêmes résultats comme casse et duvet et empois en colle.

« *Tissage*. — La marche est excellente pour tous les duitages en général, sauf pour les croisés XIII cotes et les calicots 21/28 qui ont donné un peu plus de casse que pour une bonne marche ordinaire : mais le même effet se produit quelquefois pour ces cotes en Amérique...

« Le rapport constate que les *trames* 41 et 37 ont été un peu moins bonnes que celles de la trame amérique ordinaire, en revanche pour les trames 30, 28, 26, 18, la marche est excellente, sans casse, aussi avantageuse comme production et déchet que la trame de mêmes numéros en coton d'Amérique. »

Il est donc constant et bien établi que, *dès maintenant, sans même que l'on ait obtenu les résultats perfectionnés qui résulteront forcément d'une culture rationnelle, européenne ou autre, les cotons indigènes en provenance de nos colonies de la côte occidentale d'Afrique, fournissent une matière première au moins aussi utilisable que les cotons indiens.*

Ne sommes-nous pas dès lors tout à fait inexcusables de ne pas porter tous nos efforts vers l'extension et l'amélioration de la culture du coton dans nos colonies Ouest africaines, et surtout dans la vallée du Niger, puisque de son succès dépend l'avenir de toute notre industrie cotonnière, et puisque cette extension de culture, et cette amélioration des produits ne dépend que de nous ? Ne sommes-nous pas profondément coupables de rester tributaires de l'étranger quand nous pourrions, en quelques années, arriver à nous suffire à nous-mêmes ?

Il semble qu'insister sur pareille question est inutile, la conclusion étant forcée. Et cependant nous pourrions citer l'exemple récent de tel Français de nos amis, colonial d'expérience et d'une certaine autorité qui, ayant à mettre en valeur une concession de coton en terre française africaine, sur un terrain excellent de la vallée du Niger, à proximité de voies ferrées, et sur laquelle il a déjà obtenu de très beaux résultats, n'a pas pu réunir jusqu'à ce jour à grouper autour de lui les concours de filateurs ou d'industriels français qui

auraient dû être les premiers à l'encourager et à lui fournir les ressources dont il avait besoin.

Ces messieurs, dont beaucoup sont riches à millions, ayant fait le sacrifice de 500 à 1 000 francs à l'Association Cotonnière, estiment n'avoir plus qu'à attendre tranquillement le résultat d'essais qu'ils ne se donnent souvent même pas la peine de suivre : ils restent étrangers à tout effort intelligent, et un jour prochain seront très étonnés de n'avoir plus la possibilité d'écouler hors de France (si même le marché central leur reste en entier) des produits fabriqués par eux, à plus de frais que tous leurs concurrents, parce que, depuis la matière première jusqu'à la main-d'œuvre, ils auront dû payer tout, plus cher que les maisons rivales du monde entier. Tant pis pour eux : on ne saurait sauver un noyé qui s'obstine à nager la tête entre deux eaux et les pieds en l'air. Mais il ne faudra pas lorsque la catastrophe sera arrivée nous en prendre à l'insuffisance de nos colonies, et clamer que nous n'avons pas été avertis.

Il existe heureusement encore pas mal de gens convaincus pour crier casse-cou, et indiquer ce qu'il y aurait à faire. — Si tous n'ont pas la valeur et l'autorité de M. Vossion, et nous le regrettons, tous essayent dans la limite de leurs forces, de mener le bon combat, et notre concours leur sera toujours acquis, parce qu'ils sont dans le vrai...

Empruntons encore à l'intéressante brochure du consul de France à Bombay ce qui a trait aux graines oléagineuses.

Graines oléagineuses. « Si on laisse de côté, dit M. Vossion, les graines d'essence (ajwase, coriandre, fenouil, cumin, anis, etc.), voici le détail de l'exportation des graines oléagineuses pour l'Inde entière en 1902-1903.

PAR ORDRE	NATURE DE GRAINES	VALEUR EXPORTÉE en millions de francs
1	Graines de lin	96 747
2	— de sésame	49 460
3	— de colza	42 000
4	— de coton	17 194
5	— de ricin	15 650
6	— de pavot	14 000
7	— d'arachides	12 619
8	— de moura	2 564
9	— de moutarde	838
10	— diverses	la différence

« Soit un total de 253 millions dont la France a pris 80 millions et demi, à peu près le tiers. L'Allemagne et l'Angleterre sont les gros clients de l'Inde pour les graines de lin et de coton ; mais la France vient au premier rang pour les graines de ricin, de sésame, de pavot, les colzas et les arachides. »

Et M. Vossion conclut en disant : « Les considérations que j'ai fait valoir dans mon précédent rapport sur l'imposition possible et logique d'un droit *léger*, non sur toutes les graines oléagineuses, loin de là, mais sur celles qui sont susceptibles *de faire concurrence* aux graines dont le climat de la France admet la culture, acquerront je crois une nouvelle force de la lecture des chiffres ci-dessus. »

Rien de plus juste, — et nous allons même plus loin que l'honorable consul. Il faut favoriser et développer certaines cultures, celle du colza par exemple, en France, de façon à remplacer par d'autres produits ceux qui ne donnent plus d'aussi bons résultats que jadis, la betterave par exemple, mais il faut aussi encourager dans nos colonies françaises, celles d'Afrique notamment, certaines industries, telle la fabrication de l'huile de coton. Tout est à réaliser de ce côté ; rien n'a été encore tenté : il importe de faire comprendre à nos industriels et à nos colons, tout le bénéfice qu'ils pourront retirer de l'installation de moulins et de presses à huile, montés à côté des champs de culture cotonnière, dont le besoin se fait sentir dans ces régions, comme nous le disions tout à l'heure, et le jour où l'on aura commencé cette exploitation, il faudra la soutenir par tous les moyens possibles.

Nous ne devrions pas non plus être obligés d'acheter des arachides aux Anglais dans l'Inde. Cette culture a pris une importance et une extension énormes le long de la côte africaine. Il faut la développer encore ; l'espace et la main-d'œuvre ne manquent pas : il n'y a aucune raison pour que nous portions nos capitaux de ce chef à l'étranger, et si un droit *léger* comme le dit M. Vossion frappant les graines d'origine étrangère et s'ajoutant aux droits déjà payés est nécessaire, il n'y a pas de motif pour ne pas les imposer...

Il y aurait encore bien des choses intéressantes à glaner dans la brochure à laquelle nous avons déjà fait des extraits, et dont nous recommandons la lecture attentive à tous les Français exportateurs ou importateurs (1) mais il faut nous borner. Un dernier enseigne-

(1) Études sur l'Inde anglaise : *Le Port de Bombay*, mouvement commercial et économique en 1902-1903, par Louis Vossion, consul de France, membre de la Société d'économie politique de Paris. — Chez Challamel, éditeur, 17, rue Jacob, Paris.

ment avant de finir cependant. Il s'agit toujours de l'exportation du port de Bombay en France. Nous sommes, dit M. Vossion mieux placé que n'importe qui pour le savoir, le *premier client européen* de ce grand port indien. Or, savez-vous comment nous arrivent à Marseille, Dunkerque et le Havre, ces produits consommés par nous ? Lisez, c'est instructif.

« Sur 120 navires expédiés de ce consulat par le canal de Suez, 87 ont été à Marseille (72,4 pour 100), 21 à Dunkerque, et 12 au Havre. Sur ces 120 navires apportant tous des produits indiens à nos ports français, 98 *sont anglais,* 3 *allemands et seulement* 19 *français, dont* 14 *paquebots réguliers des Messageries...* »

Sans commentaires n'est-ce pas, ce serait un peu triste.

*
* *

L'étude de cet intéressant ouvrage nous a entraînés un peu loin : il nous reste peu de place pour parler des événements coloniaux du mois de novembre. Ceux-ci heureusement sont relativement peu importants, les faits saillants font défaut et l'attention est surtout appelée sur ce qui s'est dit et fait au Parlement.

Tous les ans, au moment où les Chambres discutent le budget des colonies, surgissent un certain nombre de projets plus ou moins bien étudiés. — La grosse question soulevée cette année a trait au rattachement préconisé par divers parlementaires, en tête desquels il faut placer MM. Le Hérissé, rapporteur au budget des colonies, Chautemps, ancien ministre, rapporteur du protectorat Tunisien et Étienne Flandin, du protectorat de Tunisie, et du gouvernement général de l'Algérie au ministère des Colonies. Il y a là en effet, matière à discussion.

M. Chautemps s'est montré très sévère à l'égard des résultats obtenus depuis quelques années en Tunisie avec le régime actuel. L'honorable rapporteur, qui n'oublie sans doute pas qu'il a été ministre des Colonies, a fait le procès, non des hommes (il rend pleine justice aux efforts et à la valeur de M. Delcassé et de M. Pichon), mais des institutions : il a constaté que l'importation de nos marchandises françaises décroît régulièrement, puisqu'elle était en 1899 de 61 pour 100 des importations et qu'elle est tombée en 1902 à 56 pour 100 pendant que les importations étrangères augmentaient. Les exportations de produits tunisiens en France font de même et descendent de 60 pour 100 en 1897 à 45 pour 100 en 1902. Cependant le rendement des impôts n'augmente pas, et le rapporteur en conclut qu'il y a dans la vie économique de la Tunisie un trouble profond.

Il estime d'ailleurs que le rattachement de la Tunisie au ministère des colonies apporterait un remède à cet état de choses, car il lui semble que :

« Le temps est venu d'avoir une politique musulmane qui soit la même sur toute l'étendue de notre Empire Africain ; et n'est-il pas logique que l'unification se fasse au profit du ministère des Colonies ? »

Encore une fois cette thèse peut se soutenir, car il est assez singulier de voir trois colonies musulmanes entièrement séparées comme direction effective, la Tunisie dépendant du ministère des Affaires Étrangères, l'Algérie, de l'Intérieur et le surplus de notre empire africain, des Colonies.

Enfin, les défenseurs du protectorat reconnaissent eux-mêmes que tout n'est pas parfait dans le régime actuel ; ils voudraient conserver l'indépendance de la Tunisie, pour tout ce qui a trait à son administration intérieure, car ils se méfient des lenteurs de notre parlement, et ne voudraient pas être obligés d'avoir recours à son intervention lorsqu'il s'agira d'obtenir une autorisation nécessaire pour engager telle ou telle dépense urgente : mais ils accepteraient assez volontiers, des conseils, des modifications ou même certains remaniements, tel le contrôle de la Cour des comptes, pour la comptabilité par exemple ; ils reconnaissent que pas mal de critiques sont fondées, notamment en ce qui concerne la petite colonisation...

On doit donc arriver à une entente et à un *modus vivendi* acceptable, et nous ne voyons pas pour notre compte en quoi le rattachement du protectorat de la Tunisie au ministère des Colonies rendait impossible de donner satisfaction aux désirs des citoyens français de Tunis dans ce que leurs désirs ont de juste. Les colonies n'ont-elles pas sous leur juridiction les protectorats du Cambodge, de l'Annam-Tonkin, d'autres encore qui sont aussi prospères, sinon plus que celui de Tunisie.

Nous ne voyons pas non plus ce qu'il y aurait de forcément impossible, à ce que l'Algérie échappât du ministère de l'Intérieur, qui même sans cette charge, n'en resterait pas moins un des ministères les plus lourds à gérer. M. Le Hérissé, qui a sur beaucoup d'autres rapporteurs passés du budget des colonies, cet avantage d'avoir visité plusieurs de nos possessions d'outre-mer, est, lui aussi, grand partisan du rattachement de ces deux pays au ministère des Colonies. Et voici dans quels termes il conclut son rapport à ce sujet :

« L'Algérie et la Tunisie ne sauraient être considérées aujourd'hui, ainsi qu'elles ont pu l'être sous l'empire romain, comme se

rattachant à une zone méditerranéenne, dépendance immédiate du continent européen, isolée du reste de l'Afrique. Au point de vue géographique, politique et religieux, elles font partie intégrante du continent africain et ne constituent pas, dans l'empire que nous y avons acquis, des fractions séparées et indépendantes. Il n'est même plus exact aujourd'hui de considérer le Sahara comme empêchant de se relier entre eux deux groupes de possessions françaises, d'une part l'Algérie et la Tunisie, d'autre part nos colonies de l'Afrique occidentale et centrale. Des communications sont possibles actuellement, et même relativement faciles, entre nos postes du Sud-Algérien, et ceux du Sénégal et du Niger, mais c'est alors qu'une direction commune est devenue absolument nécessaire à des possessions françaises qui dépendent actuellement de trois ministères différents, ceux des Colonies, des Affaires Étrangères et de l'Intérieur.

« Si cette direction commune n'est pas instituée, on doit s'attendre inévitablement à de graves malentendus. Les forces que nous maintenons dans le Sud-Algérien et celles que nous maintenons au Soudan pourront à tout instant être en désaccord — les incidents Théveniaut-Laperrine l'ont montré — sur les limites de leurs zones d'action respectives et l'opportunité même de leurs déplacements.

« Les gouvernements généraux de l'Algérie et de l'Afrique occidentale devront renoncer pour la détermination de leurs sphères d'influence saharienne et leurs relations avec les populations nomades du désert, à tout espoir d'une entente que, depuis trois ans à plusieurs reprises, ils se sont efforcés de réaliser et qui toujours échoue finalement.

« On ajournera indéfiniment l'établissement entre In Salah et Tombouctou d'une ligne télégraphique que tout le monde est aujourd'hui d'accord pour juger nécessaire comme devant doubler notre câble Brest-Dakar, dont peut-être même, si elle n'avait pas été constamment retardée, elle aurait évité la lourde dépense.

« On laissera la Turquie étendre presque indéfiniment et affirmer en fait ses prétentions sur l'hinterland de la Tripolitaine, en interceptant les routes des caravanes vers le Sud-Tunisien.

« On verra enfin les représentants de la France opposer à l'unité de l'islamisme une politique variable et contradictoire, sans qu'il leur soit même possible de réunir en un service central leurs éléments d'information, par une sorte d'assurance mutuelle contre les menées sourdes mais toujours actives de certaines confréries musulmanes.

« Nous ne voulons pas assombrir davantage ce tableau, mais

nous croyons qu'il est absolument urgent de donner à nos possessions africaines l'unité de direction qui leur manque en rattachant au ministère des Colonies, les services de l'Algérie et de la Tunisie.

« Ce n'est point un désir d'uniformité systématique, nous le répétons, qui nous fait réclamer ce rattachement, c'est seulement parce que nous voyons là le seul moyen d'imprimer une unité de direction sérieuse à l'organisation définitive de notre grand Empire africain ».

Tout cela semble assez juste. La question est posée en tout cas, et nous sommes de ceux qui estiment que tôt ou tard il faudra en arriver là.

* * *

Mais si nous ne sommes pas loin de nous rallier à l'avis de MM. Chautemps, Flandin et Le Hérissé, sur ce sujet, nous ne saurions approuver le rapporteur du budget des colonies, lorsqu'il propose de remanier de fond en comble l'administration de la Guadeloupe, de la Martinique et de la Réunion. En ce qui concerne ces trois malheureuses îles, son rapport est extrêmement dur :

« Alors que nos vieilles colonies devraient depuis longtemps se suffire à elles-mêmes, dit-il, c'est pour elles et pour elles seules (le Congo excepté) que nous sommes obligés de demander chaque année au pays, des sacrifices considérables. Alors que des colonies de formation nouvelle payent non seulement toutes leurs dépenses locales, toutes leurs dépenses de souveraineté, apportent même comme Madagascar, l'Indo-Chine et l'Afrique occidentale, une large part contributive aux dépenses militaires qu'elles occasionnent, on voit des colonies comme la Guadeloupe, déclarer qu'elles ne peuvent vivre si on ne leur accorde pas une subvention annuelle de 650 000 francs. »

Il y a malheureusement du vrai dans ces critiques, mais il ne faut pas oublier par quelles douloureuses épreuves ces pauvres pays ont dû passer depuis un certain temps. Les calamités, et les fléaux ont fondu sur deux d'entre elles, la Martinique et la Réunion : pour la troisième, la Guadeloupe, elle se trouve avec ses deux sœurs réduite à tâtonner et à chercher sa voie ; leur ancienne richesse, la canne à sucre a disparu, et n'a encore été remplacée par rien ou par bien peu de choses.

Il est évident que la situation actuelle est dure, et pour les colonies elles-mêmes, et pour la mère patrie obligée de s'imposer de lourds sacrifices. Mais nous ne croyons pas les mesures propo-

sées par M. Le Hérissé susceptibles d'être appliquées aisément. Lorsqu'il veut par exemple rattacher la Guadeloupe à la Martinique, de façon à n'avoir pour toutes deux qu'un gouverneur, une cour d'appel, des juges de paix à compétence étendue au lieu de tribunaux locaux, une seule trésorerie, un seul évêque et un seul lycée, les économies seraient plus apparentes que réelles. Les frais de déplacement des administrateurs et des contribuables ou justiciables viendraient compenser les économies réalisées d'autre part. Quant au rattachement de la Réunion à Madagascar, cela semble bien prématuré encore, en admettant qu'il soit jamais possible de joindre et d'unir sous un même gouvernement deux pays aussi dissemblables à tous les points de vue.

*
* *

Nous aurions voulu pour terminer mettre sous les yeux des lecteurs de la *Grande Revue* les pages infiniment plus louangeuses consacrées par le rapporteur du budget à l'Indo-Chine, à Madagascar, et aux colonies de la côte occidentale d'Afrique. La place nous manque cette fois tout à fait. Bornons-nous à constater que M. Le Hérissé qui a été dans ces pays, est loin de se montrer aussi sévère à leur égard que M. Dubief le fut l'an passé. Il apprécie au contraire les efforts accomplis, et augure bien de l'avenir, d'un avenir de demain, pour la plupart d'entre elles, surtout pour la Guinée, la Côte d'Ivoire et le Dahomey. Le résultat obtenu depuis dix ans est « prodigieux » dit-il : elles peuvent être avantageusement comparées avec les colonies voisines administrées par les Anglais, les Portugais ou les Allemands. Le fait est exact. Il ne nous déplaît pas, au contraire, de voir officiellement rendre justice au travail accompli dans ces régions. Mais nous voulons surtout espérer que cet encouragement officiel incitera tout le monde, administration et simples particuliers, à compléter l'œuvre entreprise.

Nous avons en Indo-Chine et à Madagascar à terminer au plus vite tout ce qui a trait à la défense du pays, pour le mettre à l'abri d'une invasion possible, — de la part des Japonais par exemple — car ceux-ci continuent leur propagande active, et leurs émissaires sont nombreux. Il nous faut, en Afrique, hâter l'ère féconde des exploitations rationnelles et raisonnées, des richesses naturelles. La besogne ne manque donc nulle part, et si l'on a beaucoup fait déjà il reste encore un gros coup de collier à donner. Ne l'oublions pas.

Louis Le Barbier.

La Vie pratique.

Pour les tout petits.

Le rôle attribué au père dans la protection de l'enfance est plus fictif que réel si l'on considère que, dans ce cas, le mot a une autre signification que celle qu'on lui donne habituellement. En effet, le nouveau-né n'a que faire du secours de la force masculine, bienveillante toujours mais quelquefois brutale, ce qui lui est nécessaire c'est une assistance éclairée et pleine de sollicitude. Il ne s'agit pas de le défendre contre de problématiques agressions, il faut tout simplement l'aider à vivre, le soigner dans la période critique qui suit sa naissance et, la crise étant franchie, faciliter son développement. Seule la mère possède les aptitudes nécessaires pour s'acquitter de ce devoir, elle est donc la véritable protectrice comme elle est l'éducatrice. A elle incombent les soins, les fatigues, les soucis multiples qui équivalent à une seconde maternité. Après avoir créé le petit être la mère doit assurer son existence, développer sa vitalité et former son esprit afin que, l'âge venu, il puisse tenir un rang utile dans la société. Ces fonctions dévolues à la femme de par la maternité sont-elles toujours bien remplies ? Il est permis d'en douter. Certes, on évoquera l'instinct admirable qui incite la mère aux ultimes sacrifices pour conserver la vie à son enfant mais, par contre, combien de fois l'existence de celui-ci n'est-elle pas compromise par négligence, ignorance ou veulerie. Aussi est-ce avec raison que M. Pierre Budin a pu écrire dans une étude sur la mortalité infantile que *la mère a droit de vie et de mort sur ce petit être fragile que rien ne protège.*

L'œuvre à laquelle M. Piot a attaché son nom est des plus séduisantes, mais elle pèche un peu par la base. S'il est vrai que l'on doit s'efforcer de relever les chiffres de la natalité en France, il est non moins vrai qu'il faut d'abord chercher à créer des sujets vigoureux et protéger l'existence des nouveaux-nés pendant la

période d'extrême faiblesse qui accompagne leur début dans la vie. C'est bien en cette circonstance qu'on peut dire que la qualité doit primer la quantité. Il est hors de doute qu'une armée nombreuse sera toujours la meilleure garantie d'indépendance pour le vieux sol gaulois ; toutefois, pour la défense du foyer, des légions moins nombreuses mais composées d'éléments vigoureux, disciplinés, doués d'une grande résistance physique et morale seront mieux utilisées qu'une cohue de soldats malingres qu'un premier revers déprimera et livrera à toutes les suggestions fâcheuses de l'affolement. Le but que doivent s'efforcer d'atteindre tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de la France est donc moins de viser à l'augmentation du nombre des naissances que de chercher à réduire les causes de mortalité afin de pouvoir conserver au moins la majeure partie du petit nombre d'enfants qui naissent dans notre pays.

La protection de l'enfance a déjà donné lieu à de nombreuses études, elle a aussi inspiré la création de plusieurs institutions charitables. La question est une des plus importantes dont puisse s'occuper une nation, aussi nos législateurs n'ont pas omis de l'inscrire dans leur programme. En 1874, une loi, due à l'initiative de M. Roussel, plaça sous la tutelle administrative, une certaine catégorie d'enfants. Parmi les dispositions de cette loi, il est surtout intéressant de connaître les deux articles ci-dessous qui énumèrent les conditions de protection et de surveillance des nouveaux-nés :

Article 1er. — « Tout enfant âgé de moins de deux ans, qui est placé, moyennant salaire, en nourrice, en sevrage ou en garde, hors du domicile de ses parents, devient, par ce fait, l'objet d'une surveillance de l'autorité publique, ayant pour but de protéger sa vie et sa santé. »

Article 6. — « Sont soumis à la surveillance instituée par la présente loi : toute personne ayant un nourrisson ou un ou plusieurs enfants en sevrage ou en garde, placés chez elle moyennant salaire ; les bureaux de placement et tous les intermédiaires qui s'emploient au placement des enfants en nourrice, en sevrage ou en garde. »

L'application de cette loi, encore que bien incomplète, a donné de bons résultats ; on est parvenu, en effet, à faire disparaître nombre d'abus, de coutumes dangereuses, aussi la mortalité des enfants du premier âge a sensiblement diminué. Les plus récentes statistiques indiquent une moyenne de décès de 17 pour 100 pour les enfants non protégés et de 10 pour 100 pour ceux qui sont soumis à la protection ; il est intéressant de rapprocher ces chiffres de ceux que fournissent les statistiques faites à l'étranger. En Prusse la

mortalité s'est élevée, en 1901, à 21 pour 100 ; en Angleterre on l'évalue de 8 à 10 pour 100 pour les enfants nourris au sein et de 17 ou 18 pour 100 pour les enfants confiés à des mercenaires. Les pays où la mortalité est le moins élevée sont la Suède, la Norvège, l'Irlande et le Danemark où la moyenne est seulement de 9 à 13 pour 100.

Les résultats pourraient être meilleurs encore si la surveillance médicale était plus complètement exercée et, corrélativement, si les soins du nourricier étaient plus attentifs. La preuve en est faite, du reste, puisque dans certaines communes du Pas-de-Calais où quelques médecins s'acquittent avec zèle de la mission qui leur est confiée, la mortalité des enfants du premier âge n'a pas été supérieure à 4 pour 100.

La loi Roussel est un peu ancienne, ses imperfections deviennent plus nombreuses, aussi faut-il la mettre à jour, la rajeunir ; différentes propositions ont été formulées dans ce but en ces dernières années, notamment par M. Paul Strauss. Le 15 février 1902, une loi sur la santé publique contenait dans son article 10 les éléments d'action administrative qui faisaient défaut jusqu'alors. Cet article prescrit que lorsque pendant trois années consécutives le nombre des décès des enfants d'un jour à un an dans une commune aura dépassé le chiffre de la mortalité moyenne, en France, le préfet sera tenu de faire procéder à une enquête sur les causes et les conditions de ces excès de mortalité, enquête dont les résultats ainsi que les mesures adoptées pour ramener la mortalité à une moyenne moins élevée seront communiqués à divers comités médicaux. Pour compléter cette mesure il a été décidé que *les enfants nés avant terme, dont les mères auront accouché à l'hôpital ou auront été secourues à domicile seront assimilés à des malades; ils recevront l'assistance médicale à domicile ou dans un établissement hospitalier, et notamment, en cas de besoin, au moyen d'une couveuse.*

Une des conditions primordiales pour aider l'enfant à résister aux maladies si fréquentes dans les premiers temps de sa naissance est de contraindre la mère à un repos prolongé avant et après sa délivrance. Il est inutile de rappeler la situation misérable de la femme employée dans les ateliers et les manufactures. La fatigue résultant de son dur labeur, aggravée par l'inconfortabilité des locaux, les veilles, l'insuffisance de l'alimentation et, trop souvent, l'omission des soins corporels, placent la future mère dans de mauvaises conditions. Ces causes de dépérissement provoquent des désordres d'autant plus graves que l'entrée à l'atelier, à titre d'apprentie, a lieu à un âge où le développement de l'enfant est loin d'être terminé, et que trop souvent ses facultés de résistance sont

encore amoindries par un fâcheux atavisme. La crainte de perdre son maigre salaire oblige l'ouvrière à occuper son emploi jusqu'à l'extrême limite de la gestation et à séjourner dans un milieu absolument nuisible, la future mère se trouve par conséquent exposée à de graves dangers par suite de la prolongation de son séjour à l'atelier. La proposition de loi de M. Paul Strauss ne pouvait manquer de prendre en considération cette situation fâcheuse, elle a cherché à y remédier en imposant l'exclusion de l'atelier dans la dernière quinzaine de la grossesse et dans les quatre semaines qui suivent l'accouchement.

Toutefois une semblable mesure ne portera son effet que le jour où les intéressées seront assurées de trouver sous une forme quelconque la compensation des salaires qu'elles perdent. Cette compensation peut s'établir déjà par l'admission dans les établissements hospitaliers, les maternités et les asiles-ouvroirs, mais elle serait insuffisante sous cette forme, et il a fallu prévoir l'assistance pécuniaire laquelle viendra s'ajouter à l'assistance médicale à domicile. L'indemnité accordée aux femmes en couches astreintes au repos représente une somme assez forte ; le calcul en a été fait en 1892 par M. Dron, mais il a été révisé récemment. En prenant pour base les chiffres du recensement de 1896, qui indiquent pour la population féminine de 16 à 45 ans le nombre 8 142 000 et celui des accouchements opérés pendant la même année qui s'élève à 908 227, l'auteur de ce travail estime que pour 844 000 ouvrières employées dans les établissements industriels et qui seraient admises au bénéfice de l'assistance, le nombre des accouchements à prévoir est de 65 000 à 70 000. Si l'on adopte comme quotité du secours journalier la somme de 1 fr. 25, on doit évaluer la dépense à 2 450 000 francs. Mais il faut ajouter à cette somme l'évaluation faite par M. Strauss pour les familles appelées à bénéficier des secours prévus par l'article 2 de son projet. Cette indemnité est moins forte, elle s'élèverait à 1 franc seulement et serait servie pendant 20 jours. De ce chef il faut prévoir une dépense de 1 620 000 francs qui, ajoutée à la somme précédente, forme un total de plus de 4 millions. Le sacrifice est important ; cette charge nouvelle venant, après tant d'autres, peser sur le contribuable, serait peut-être mal accueillie si l'on ne tenait compte qu'il ne s'agit en somme que d'une avance remboursable dans l'avenir par un excès de recettes provenant du travail de tous les êtres dont la répartition de ces indemnités aura permis d'assurer l'existence.

L'obligation du repos pendant quatre semaines est appelée à favoriser le développement au sein par la mère, au moins pendant les premiers jours de l'existence de l'enfant alors que tout menace

celle-ci. Différentes statistiques, entre autres celle que publia le Dr Bertillon en 1879 dans son dictionnaire encyclopédique et celle dressée par M. Maurel en 1895, fournissent sur ce point des renseignements éloquents. D'après ce dernier travail la mortalité infantile quotidienne pour la France s'établit ainsi pour l'année 1895 :

De 0 à 4 jours.	4341	enfants.
De 5 à 9 jours.	1738	—
De 10 à 14 jours. . . .	1249	—
De 15 à 30 jours. . . .	1210	—
Pendant le deuxième mois.	638	—
Pendant le troisième mois.	490	—
De 4 à 6 mois.	331	—
De 6 mois à 1 an. . . .	188	—

On voit d'après ce tableau combien est précaire la vie des nouveaux-nés et de quels soins ces fragiles petits êtres doivent être entourés non seulement pendant la première année, mais jusqu'au moment où ils sont libérés des épreuves que leur impose la dentition. Si l'on avait besoin d'un argument pour plaider en faveur de l'allaitement au sein, on ne pourrait en trouver de meilleur que d'invoquer la chétivité extrême du nouveau-né pour encourager sa mère à l'allaiter. Les soins mercenaires, si dévoués fussent-ils, ne sauraient, en effet, remplacer la vigilance active de la mère. Comment s'étonner au surplus que la mortalité des enfants mis en garde ou envoyés en nourrice soit si élevée lorsqu'on songe que ces délicats organismes sont expédiés en toutes saisons à des distances souvent très grandes du lieu de leur naissance. Il faut vraiment que les enfants qui résistent à un pareil traitement aient la vie chevillée dans le corps !

Dans le rapport déposé à l'appui de sa proposition de loi sur la protection et l'assistance des mères et des nourrissons, M. Paul Strauss révèle que la mortalité infantile est due, dans la proportion de 385 pour 100, aux affections gastro-intestinales en grande partie occasionnées par l'ingestion d'un lait impur, insalubre, altéré. C'est donc autant à une mauvaise alimentation qu'à un manque de soins que doit être attribuée la fréquence des décès dans la première enfance. L'aliment naturel de l'enfant étant et devant être exclusivement le lait, il est aisé d'exercer une surveillance très sérieuse sur la méthode d'alimentation de l'enfant et sur la qualité du lait qui lui est fourni. Il est nécessaire, en premier lieu, de réagir contre certaines coutumes, certains préjugés fort enracinés dans le peuple. Sous différents prétextes mais plus encore peut-être à cause du nonchaloir des nourrices, les enfants reçoivent

souvent une alimentation mixte dont la soupe, le pain et le vin constituent la base principale. Depuis longtemps les médecins ont montré le danger que présente un tel mode d'alimentation et tous les efforts doivent tendre à faire disparaître ces fâcheuses coutumes. Il est nécessaire également de réglementer la vente des appareils utilisés pour l'absorption du lait afin d'arriver à la suppression radicale du biberon à long tube qui a contribué pour une forte part à l'élévation du chiffre des décès. Un projet de loi a du reste été déposé, en juin 1903, par M. Lefas, député, pour interdire dans l'étendue du territoire français la fabrication et la vente des biberons à tube flexible ou plongeant.

Le principe de l'allaitement au sein, par la mère autant que possible, a reconquis une certaine faveur ; on commence à reconnaître que lui seul est rationnel. Cependant il faut admettre que ce mode d'alimentation n'est pas toujours applicable. L'attention du législateur doit donc être attirée sur ce point afin qu'on puisse assurer la distribution d'un lait pur et pourvu de tous ses éléments nutritifs, non pas seulement aux mères nécessiteuses, mais à toutes celles qui ont des enfants à élever.

A Paris et dans la plupart des grandes villes, la surveillance des laiteries et des étables est l'objet de toute la sollicitude de l'administration, mais il est loin d'en être ainsi dans les campagnes. Il serait donc à souhaiter que, partout, il soit possible de se procurer du lait dont les qualités nutritives fussent garanties et qui ait été soumis à un traitement destiné à détruire les microbes provenant soit des animaux eux-mêmes, soit des locaux où s'effectuent les manipulations, soit enfin des personnes chargées de ces manipulations. Le plus efficace de ces traitements est la stérilisation et, ainsi que l'a écrit M. Pierre Budin dans son remarquable rapport sur l'alimentation des nourrissons, présenté à la Commission des crèches de la ville de Paris : *stérilisé, le lait peut pénétrer de la bouteille qui le contient dans le tube digestif de l'enfant aussi pur que s'il passait du sein de la femme dans la bouche du nourrisson.*

Dans les petites localités où la vente de lait pur stérilisé ne pourrait pas être établie parce que le débit ne serait pas assez grand pour être rémunérateur et parce que la production locale est abondante et suffit largement à tous les besoins de la population, il est nécessaire de fournir aux autorités les moyens de surveillance dont elles sont dépourvues actuellement et d'obliger toute personne qui pratique l'allaitement artificiel à recourir aux appareils domestiques de stérilisation. Dans le paragraphe 5 de l'article 9 de son projet de loi, M. Paul Strauss indique ainsi le moyen de réglementer la vente du lait : *Les maires sont autorisés, en vertu*

des pouvoirs qu'ils tiennent de l'article 97 *de la loi du* 5 *avril* 1884 *à réglementer, de la manière la plus étroite, la vente du lait ; ils ont le droit d'interdire que le lait écrémé soit vendu au détail sans une étiquette portant la mention de lait écrémé ; ils pourront spécifier que la vente de lait écrémé ne pourra avoir lieu que dans des récipients spéciaux ; ils fixeront, s'ils le jugent convenable, la dimension minimum des étiquettes, celle des lettres, le type d'étiquettes et toutes dispositions de nature à assurer la fidélité du débit.* En ce qui concerne la stérilisation à domicile, on doit chercher à propager une méthode qui rendrait d'immenses services dans les petites localités, Afin de diminuer des frais qui pèseraient trop lourdement sur le petit budget des familles, on pourrait établir un service de location d'appareils stérilisateurs ou, ce qui vaudrait peut-être mieux, organiser un centre communal de stérilisation.

Depuis quelques années, sous le nom de *Gouttes de lait* et de *Consultations des nourrissons,* des institutions charitables se sont élevées à côté de celles qui sous le nom de *Crèches,* ont déjà répandu tant de bienfaits dans la classe ouvrière. Ces œuvres nouvelles viennent compléter utilement le service d'assistance organisé dans les crèches ; elles ne se font nullement concurrence ; dans maintes circonstances même, elles peuvent être fusionnées afin de fournir à la fois, d'une part, un service de garde pour les enfants dont les mères, retenues à l'atelier, ne peuvent s'occuper pendant la journée, et en second lieu un service d'assistance médicale et de distribution de lait pour les enfants entièrement élevés au domicile maternel. L'utilité de ces institutions est incontestable et, par la diversité de leurs attributions, elles sont destinées à étendre leur action sur tout le territoire. Les crèches, en raison de leur destination spéciale, ne peuvent guère être édifiées que dans les villes importantes ou dans les grands centres industriels, tandis que les Gouttes de lait, et surtout les Consultations des nourrissons dont l'organisation administrative est moins compliquée, sont mieux appropriées aux besoins ruraux. Par suite, elles peuvent être établies dans les moindres bourgades puisque, ainsi que l'écrivait M. Jonnart dans sa préface du remarquable traité de M. Pierre Budin, *Le Nourrisson,* trois choses suffisent pour créer une consultation de nourrissons : une balance, un appareil à stériliser le lait et le dévouement d'un médecin.

Pour apprécier toute l'importance que présente une telle simplicité de fonctionnement, il faut connaître la déclaration faite par les présentateurs de la proposition de loi ayant pour objet l'institution et l'organisation de l'assistance aux enfants des familles indigentes, déposée à la Chambre, en mars 1903, déclaration qui révèle que

sur 36 000 *communes on en compte environ* 20 000 *qui sont dépourvues de bureau de bienfaisance, d'hôpital ou d'hospice et dont les indigents sont par conséquent privés de toute espèce d'assistance*. La cause de ce défaut d'assistance provient non de la négligence des municipalités, mais de l'insuffisance des ressources communales. L'augmentation de l'impôt serait, du reste, sans efficacité en la circonstance puisque, toujours d'après l'exposé des motifs de la même proposition de loi, dans bon nombre de communes la valeur du centime additionnel est souvent inférieure à 10 ou 15 francs. Pour répandre les bienfaits de la loi sur la protection de l'enfance, il faut donc que l'initiative privée vienne associer ses efforts à ceux de l'État et fournisse son concours pour la réunion des fonds nécessaires à l'installation, dans toutes les communes, d'une œuvre d'assistance infantile.

L'idée a été émise d'établir des conférences où les mères viendraient apprendre l'hygiène infantile, chercher auprès de médecins, de sages-femmes ou plus simplement, de personnes expérimentées des conseils, des leçons et un appui. On a proposé également d'instituer dans les écoles, sous la dénomination d'*École des Mères*, des cours où les jeunes filles apprendraient les principes sommaires de l'art d'élever les enfants. Il est certain que ces cours et ces conférences pourraient rendre de grands services. Mais, en dehors de ceux qui seraient obligatoires pour les jeunes filles, puisqu'ils seraient pris sur les heures de classe, sur quoi s'appuie-t-on pour annoncer que les conférences seraient très fréquentées par les mères de famille ? Ces institutions éminemment populaires s'adressent à des personnes ayant de rares loisirs et qui, par conséquent, ne pourraient les suivre que d'une façon intermittente. Les cours dans l'école s'adresseraient à des enfants, puisque c'est vers la treizième année que, garçons et filles, sont retirés de l'école primaire pour être placés en apprentissage ; les jeunes auditrices de ces cours seraient sans doute très assidues, mais y trouveraient-elles autre chose que l'agrément de passer une heure à jouer à la poupée. Il semble bien préférable de faire de ces cours une œuvre post-scolaire, de créer sous la direction de personnes dévouées des sortes de patronages laïques où les jeunes filles apprendront tout ce qui pourra leur être nécessaire plus tard pour la parfaite conduite de leur ménage et l'éducation de leur petite famille. N'auraient-ils d'autres résultats que d'éloigner les jeunes filles des sollicitations des plaisirs de la rue que la création de ces patronages s'imposerait.

En ce qui concerne les conférences faites aux mères de famille, les âmes généreuses affirment qu'elles seraient accueillies avec joie et fréquentées assidûment ; plus sceptique nous craignons qu'elles

soient quelque peu délaissées au bout de quelques semaines. Ce serait en effet mal connaître l'ouvrière en général, et, en particulier, l'ouvrière parisienne, la paysanne et la petite commerçante, que d'espérer les voir déserter l'atelier, le champ ou la boutique pour aller apprendre à emmailloter un enfant ou écouter un conférencier. Il est à supposer, du reste, qu'il ne s'agit pas à proprement parler de conférences dont le sujet ou les termes dépasseraient les limites de leur compréhension. Cette heure qu'il s'agirait de prendre sur le travail représenterait en réalité l'abandon du gain d'une demi-journée à cause de la perte de temps qu'elle entraînerait. Mais, objectera-t-on, ces conférences seront faites le soir ou le dimanche. A cela nous ferons remarquer que, moins encore que pendant la journée, la femme disposera des loisirs nécessaires. La marmaille qui grouille autour d'elle, le mari revenu de son travail, le souper à préparer et, quand la femme est courageuse, l'entretien de la maison, les raccommodages fournissent à son activité assez d'aliment pour qu'elle se refuse à quitter son logis.

En dehors des divers moyens qui ont été énumérés précédemment et qui sous les noms de « Consultations de nourrissons » et de « Gouttes de lait » fournissent l'assistance sous toutes ses formes, la seule méthode efficace pour vaincre l'apathie de la mère est la visite à domicile. Ces visites devront être faites par des inspectrices dûment qualifiées, qui agiront à la fois comme surveillantes de la santé des enfants et comme conseillères des mères. On remplirait ainsi le vœu formulé à diverses reprises de parvenir à une protection efficace des enfants du premier âge, car la déclaration de naissance suffirait pour donner aux inspectrices le droit de visite. Maintes fautes seraient relevées au cours de ces visites. Logiquement la répression sévère des plus graves de ces faues s'imposerait ; le plus efficace des modes de répression serait l'amende, mais, pour ne pas rebuter les bonnes volontés, une grande indulgence doit être préconisée tant qu'il ne s'agit pas de fautes pouvant compromettre la santé de l'enfant ; il y aurait en outre une certaine cruauté à diminuer ainsi un salaire toujours péniblement gagné.

Nous émettions précédemment l'idée de créer des patronages pour les jeunes filles ; une semblable institution serait également fort utile pour retenir les jeunes gens sur la voie de dissipation et de débauche où ils s'engagent trop facilement à l'époque actuelle. En peu de temps, relativement, on arriverait ainsi à recruter dans le milieu ouvrier des propagandistes fervents des saines idées de mutualité et de protection de l'enfance. Agir sur l'ouvrier par l'ouvrier lui-même, l'amener à abandonner les meneurs qui flattent

ses passions au profit de leurs intérêts, le pousser à accorder sa confiance à quelques braves compagnons qui s'efforceront de relever son niveau moral, de lui inculquer un sentiment plus exact de sa dignité, de lui enseigner que, concurremment avec les droits qu'il revendique avec tant d'ardeur, il a, envers la société et la famille, des devoirs dont il ne doit pas chercher à s'affranchir ; lui faire connaître enfin les joies du labeur courageusement accompli et lui révéler les bienfaits de l'épargne, voilà ce qu'il faut chercher à obtenir.

C'est vers ce but que doivent converger tous nos efforts ; lorsqu'il sera atteint, les tenanciers de cabaret auront peut-être perdu leur clientèle, mais le foyer familial sera constitué chez l'ouvrier. Alors, avec l'aisance relative, viendra la sécurité du lendemain, les salaires du mari intégralement apportés à l'épouse, suffiront aux besoins de la famille et la femme, n'étant plus obligée d'aller à l'atelier, consacrera tout son temps à élever ses enfants. C'est à ce moment que l'on pourra créer l'École des mères. Pour l'instant nos vœux se bornent à demander l'extension des Consultations de nourrissons, des Gouttes de lait et surtout des Crèches, cette admirable institution qui offre sur ses rivales l'avantage d'enlever à la mère de famille tout souci à l'égard de son enfant pendant les longues heures qu'elle passe à la manufacture.

Albert Reyner.



Lettre[1] de Cyrille Besset

à un jeune artiste[2]

qui lui demandait des conseils (1896).

Oui, mon ami, je vous dirai ce que je pourrai afin de vous faire avancer dans cette peinture que nous aimons, à la conquête de laquelle vous me semblez aller avec tous les courages.

Le tout est de savoir que vous dire, car là-dessus tout a été dit, et je ne parle pas de ce qui fut écrit. Citons d'abord, pour en sortir, cette phrase de M. Ingres qui mérite pourtant beaucoup d'égards : « Il faut éclairer la nature avec le flambeau de l'antiquité », phrase qui aveugla plusieurs générations. Laissons donc Ingres, comme disait Delacroix, « dans le froid de la composition » et cet art noble aux cimes officielles, car si lui put nous exalter par la hauteur d'une austérité draconienne, et le despotisme de sa conscience, ceux qui en sont venus n'ont plus rien à nous dire que de ces propos dont on nous fatigue encore : soignez vos contours, peu importe ce qui tiendra dedans et autres choses dans le même goût. Propos qu'eût certainement désavoués le maître, car les continuateurs trahissent tous, ce qui met la formule en vie n'étant pas transmissible, ce qui fait la beauté n'étant pas imitable.

N'interrogeons donc que nous-mêmes. Libres de tout enseignement, penchons-nous joyeux sur les aspects de nature qui sollicitent le plus notre animation, qui précisent en nous le goût de

---

(1) Nous devons à la bonne grâce de Mme Cyrille Besset, veuve du délicat peintre du Midi, la faculté de publier la lettre suivante. L'artiste regretté exprime en un tour très frappant ses idées d'art et de technique, dont plus d'un de nos jeunes peintres pourra faire son profit au sortir de l'école.

(2) M. Robert Mortier.

vivre. Il n'y a qu'un flambeau qui doive éclairer la peinture, si tant est qu'il faille un flambeau, c'est celui de la sensibilité. J'ai vu chez vous votre dernière académie, un homme assis. Ce n'est vraiment pas d'un enfant de la peinture, mais ce serait autrement émouvant si vous vous étiez servi d'une palette un peu enflammée. Vous peignez avec des tons parfois morts et sourds qui se ressentent encore de votre vieux maître. Je vous demande plus de joie. Les atténuations, les assourdissements de la couleur doivent partir de votre volonté, vous n'y pouvez pas être condamné par des moyens qui tuent d'avance. Il ne faut pas écouter les sentences dont nous souffrons qui décrètent tels ou tels principes alors que ceux qui peignent avec passion se demandent toute leur vie s'ils sont bien dans le bon chemin.

Mais ce qu'il faut écouter de tout son être c'est ce que vous dit la nature. Les chairs vous disent : le sang sous la peau, la dorure sur le sang, et sur la dorure les nacrures. Il y a dans votre académie une tache qui veut être de l'ombre sous le maxillaire, et qui n'est qu'une impénétrable tache de brun rouge et d'un bleu quelconque. Pensez bien à *fouiller* vos ombres, à en exprimer l'essence spéciale et celle de vos fonds qui, eux aussi, *vivent*.

A ce propos vous avez une étude où les fonds sont charmants de gris, quoique ce soit toujours un peu froid. C'est d'un artiste malgré cela ; le mur, le porte-manteau et le chapeau sont bien au fond, juste à leur place, bien en valeur. Vous avez peint cela dans cet état sensible où je voudrais vous voir toujours devant la toile, et ainsi vous avez vu finement et fraîchement la surprise délicieuse du vrai et l'ayant eue vous nous l'avez donnée. « Il n'y a pas dans un bon tableau, de valeurs doubles » a dit notre cher grand Corot, et vous avez appliqué là, d'instinct, ce précepte riche d'indications.

« Mais qu'il faut être pur, me disait Jean Dolent, pour voir l'écart entre deux blancs si proches : un blanc de perle, un blanc ambré. » L'exquis penseur savait que pour garder le goût de plaisirs aussi fins que ceux de l'œil, il faut aussi la limpidité de la vie. Je voudrais ajouter pour vous : gardons-nous saufs de toute leçon et de tout souvenir, et neufs à chaque fois devant les spectacles de la lumière.

Chaque coup de pinceau doit avoir son esprit et par conséquent son dessin. Donc de même on doit, en chaque touche de couleur, dessiner, on doit en chaque coup de crayon, peindre et tout chercher dans les volumes. Il faudra donc tantôt affiner son contour jusqu'à le presque supprimer si l'atmosphère le ronge au point qu'il disparaisse, et ailleurs l'affirmer, le disséquer, le forcer, si l'effet ou sa valeur propre le précisent et le soulignent.

Vous êtes loin d'en être à croire, si j'en juge par vos études d'après nature, que le dessin est la forme en fil de fer ou le trait pur qu'on enseigne à l'école. J'ai débuté par un maître pour qui le contour était tout. Dieu vous en préserve ! Une fois pris dans ce fil de fer vous êtes perdu, et on pourrait à peu près dire à ceux qui s'y meuvent qu'ils n'iront pas plus loin.

Continuez donc à chercher une académie comme vous le faites, mais je vous le répète, aucune faiblesse pour la couleur, ce serait une petite lâcheté momentanée qui vous ferait pleurer plus tard. Quand vous aurez commencé à lire dans la couleur, vous n'en pourrez plus sortir et tout vous sera une joie. Et si vous devez être un fort, un hercule de l'art, vous en serez de plus un charmeur.

Si vous assumez tout le courage qu'il faut pour persister dans cette voie, vous en sortirez un monsieur plus armé que les autres.

Tout le secret de l'art est là : peindre voluptueusement, faire baigner dans l'atmosphère tout ce que l'on peint ; mais pour cela il faut une grande subtilité de l'œil, chose qui se conquiert ainsi que tous les dons. Vous me semblez au reste, poussé instinctivement vers ce genre de peinture qui est la seule peinture. C'est pourquoi puisque vous êtes déjà un amoureux de la forme, je vous demanderai aussi d'être un amant de la couleur qui seule donne à la forme tout son esprit et sa jouissance. Il n'y a du reste pas le dessin et la couleur, ce n'est qu'un. Et si je parais vous prier de scruter isolément la couleur c'est que vous l'avez négligée et que la poursuite de l'un entraîne en même temps la conquête de l'autre ; et qu'au bout il y a la forme née du mariage intime entre le dessin, armature flexible de la vie et son *animation spéciale* que j'appellerai la couleur. Non il n'y a pas le dessin et la couleur, mais la vie à travers ses phases de lumière qui en désignent les volumes. Vous pourriez nous donner tout l'hymne de la clarté en peignant avec du noir et du blanc, mais vous y ajoutez un stimulant divin en poursuivant l'unité d'harmonie au travers des variations du prisme.

Et ce n'est pas encore la forme, fût-elle exaltée par le plus puissant élan, qui est le seul mot de l'art, car on peut toujours parler après les plus grands. Et n'en déplaise à M. Ingres, qui disait aussi à Delacroix : « Le reflet est indigne de la majesté de l'art. » J'aimerais à lui répondre pour vous : Bien sobres ceux qui n'ont que l'ambition de planer ! L'art veut plus que de la majesté pour convaincre. Il appelle, il attire, il aime, il échange. Ah mon ami ! le reflet ! tant d'art est là-dedans, la peinture vit de reflets. Que ces prés soient bien sous le ciel, que cet arbre soit visiblement touché

d'air. C'est l'échange amoureux des choses entre elles qui impose à nos œuvres l'harmonie et la vie. Que tout envahisse tout, dans l'empressement de la joie, laissant pourtant chanter seules et plus haut, les grandes dominantes.

Je voudrais venir à votre palette. Je vous conseille de retrancher d'abord le noir, le brun Van Dyck, quant au vermillon, puisque vous l'employez avec du blanc d'argent il noircit très rapidement. Quant à la terre verte c'est une couleur innommable. Ne prenez jamais de ces tons tout faits, c'est mort d'avance. Remplacez cela par un vert malachite, préférable au vert véronèse, lequel noircit aussi affreusement. La très bonne couleur indispensable que vous ne me dites pas avoir, c'est le bleu de cobalt. Le noir n'existe pas dans la nature, bannissez à tout jamais ce fléau de votre palette. Vous ferez les noirs les plus noirs avec les couleurs suivantes : cadmium foncé, laque garance foncée, bleu de cobalt et vert émeraude. Vous voyez vous-même que l'on peut donner au noir le reflet que l'on veut, en insistant sur l'une ou l'autre de ces couleurs.

Maintenant, chose importante, il ne faut jamais *touiller* le ton. Il faut cueillir la couleur au bout du pinceau, la poser au centre de la palette : une, deux, trois couleurs selon le besoin, et une fois la touche posée, que l'on sente vivre chacune, qu'elles ne soient pas réduites en un seul ton. Quand vous avez devant les yeux un ton qui vous semble être un gris froid, tout d'une venue, examinez-le bien, et au bout de peu de temps, vous verrez la flamme qui est en ce ton vous sauter aux yeux. Il n'y a pas de ton qui n'ait sa flamme.

C'est quand on en est au point où vous êtes qu'il faut s'habituer à lire juste et profondément dans les tons. Je ne vous cacherai pas, et cela en toute sincérité, que vous vous déferez déjà difficilement de l'habitude que vous avez prise de peindre un peu noir ; c'est « casse-cou », que je vous crie. Évitez aussi les jus, les siccatifs, les essences. Une chose que je peux vous conseiller, c'est d'effleurer vos ombres par un léger frottis de cadmium mêlé de laque foncée ou rose selon l'intensité de l'ombre. Et dans la demi-pâte bleutée ou grise que vous mettrez ensuite par-dessus, cela chantera d'extraordinaire façon.

Il me faut donc bientôt terminer cette lettre déjà longue ; et il me faudrait vingt et cent pages pour vous écrire ce que je voudrais vous dire, et tout cela ne vaudra jamais une ou deux bonnes séances ensemble sur nature. Cependant, je veux ajouter ce que vous répètent vos camarades : « *Il y a des choses que l'on ne peut pas te dire.* » Et pourtant je crois et suis sûr qu'on peut vous les faire pressentir et vous indiquer les raccourcis qui diminuent la route si longue.

C'est en travaillant que vous découvrirez ces choses qu'ils ne veulent ou ne peuvent pas vous apprendre. Cela prouve qu'ils ne sont pas très riches ou pas prêteurs. Mais qu'importe! l'essentiel est que vous soyiez un Robert Mortier et non un Robert quelconque vivant sur le truc, fût-il supérieur, de l'un ou de l'autre, car cela ne va pas bien loin, et l'on en voit vite le bout.

Voici à mon avis des choses précieuses. Un grand poète de la couleur, Monet, dit ceci : « Il faut cligner des yeux pour voir les valeurs et les ouvrir pour voir le ton. » Deux ou trois avertissements comme ceux-là, du courage et de bonnes couleurs, et voilà la source aux chefs-d'œuvre.

Corot est devenu le peintre qu'il était, après des essais de toutes sortes, mais toujours dans la même voie. Il employait sa journée à faire passer un arbre dans le ciel et le ciel dans l'arbre. Vous voyez que le trait pur ne l'inquiétait pas beaucoup? Il faut qu'un peintre soit assez habile, assez grand artisan pour pouvoir *dévorer* sa forme, la reprendre et la reperdre. S'il en est à ne pas oser dépasser sa ligne pure c'est l'inquiétude affreuse continuelle qui fait les œuvres froides et sans avenir. Certes, il faut que de labeur en labeur nous devenions assez expérients pour n'avoir plus à songer aux moyens, de façon à ne garder qu'une angoisse, celle de traduire l'esprit de nos modèles. Quand vous calerez bien une académie au bout de la brosse, en peintre, et que vous distribuerez bien les grandes lumières, vos dessins s'en ressentiront et le moindre de vos croquis ou dessin au fusain aura de l'allure et de votre style, et donnera la sensation de la couleur.

Encore un mot très juste d'un ouvrier merveilleux comme pâte souple et manière d'envelopper les objets dans un fond. C'est de Vollon répondant à un élève qui lui demandait comment faire pour peindre ainsi que lui. « Peignez pendant un an tous les jours une heure n'importe quoi, et vous en saurez autant que moi. »

C'est là, sans en avoir l'air un grand secret, auquel il faut s'arrêter. Peindre n'importe quoi, vous entendez, et je dirai *surtout* n'importe quoi. Nous perdons des forces aux sélections de modèles. Il n'y a pas de tâche méprisable *quand on veut créer ce que l'on copie*. Il n'y a qu'à porter ses facultés et son grand effort pour prendre goût aux plus humbles sujets. C'est le plus piètre et nuisible préjugé celui de croire qu'il est de mauvais modèles non incitateurs. Le stimulant doit être en nous qui devons peupler de notre être les moindres sujets dont nous abordons l'étude. Peignez ce qui vous tombe sous la main. Saisissez-en le luisant ou le côté mort. Cherchez la torpeur ou le chant éclatant de la chose à peindre, l'aspect gras, souple ou dur. Des peintres vous diront :

une belle peinture est égale partout, c'est-à-dire également empâtée. Je vous demande de ne prendre nul avis dans un sens absolu. Cherchez au contraire d'une façon le plus possible différente, faisant toutefois présider à vos essais le souci de la belle couleur vivante et du caractère. C'est en plongeant tête baissée dans tous les procédés que vous découvririez votre facture, que vous la provoquerez. Une fois peignez en hachures, mosaïquez votre toile par touches les unes auprès des autres, selon le motif et l'instant. Avec un peu de force vous arriverez à peindre comme vous voudrez dans toute manière et votre facture échappera aux curieux parce qu'elle ne sera pas une obstination, mais une recherche éternelle. Peignez encore d'une façon grasse, large, en flochetant par endroits la pâte pour faire passer vos lumières dans les demi-teintes. Du terrible débat de la pâte, vous sortirez en progrès, même si c'est très mauvais. On fait des progrès *surtout* les jours où l'on fait mauvais ; car les jours de chance heureuse (vous en aurez), on n'apprend pas, *c'est venu seul.*

Lorsqu'on se voit enfin en possession de ses moyens, d'une facture sûre, peut-être aurait-on là le droit d'être content ; mais là comme toujours et partout, gare à nous, la quiétude n'est jamais permise, car la chute du peintre commence le jour où il est sûr de ce qu'il va faire. Il ne faut jamais peindre avec ce qu'on a dans le coude. Donc pas de précepte qui compte. Il faut refaire à chaque étude son expérience, et oublier à chaque fois ce que l'on sait pour atteindre au seul état productif, l'état « d'innocence conquise » selon le mot admirable de Jean Dolent.

Éreintez-vous sur certaines études. Vous serez plus près d'être fort quand vous pourrez rester longtemps sur une toile. Je le répète, il faut abîmer pour apprendre. D'autres fois emballez-vous si cela vient, peignez en pochades. Les choses enlevées donnent de la maîtrise, les choses peinées donnent de la science. Beaucoup d'élèves se trompent pendant longtemps avec trop rien que des pochades, escamotant ailleurs par un frottis les mains, les pieds de leurs académies. On a tous les désespoirs quand on veut se mettre à finir. Exaltez donc certaines études, et abandonnez-en d'autres aux rêves des songes.

Comment vous guider pour votre palette, puisqu'elle doit être individuelle ? Je peux vous dire la composition de la mienne qui ne porte pas à obstruer la couleur, bien que ce soit toujours facile cependant ! Ceci pour le plein air bien entendu : blanc argent, cadmium foncé moyen et clair, garance rose foncée et claire, bleu de cobalt et vert émeraude. Il me semble que pour l'académie vous aurez à prendre quelques couleurs de plus.

Partant si vous le voulez de cette palette, ajoutez-y ce que vous voudrez ou retranchez ce qui vous semble en trop, un cadmium, le moyen par exemple. Il y a une terre d'Italie excellente et très transparente et un vert olive étonnant de Blochx chez notre bon Chauvin. Évitez le plus possible les terres et les couleurs sourdes, sauf l'ocre jaune cependant.

Je ne vous dirai jamais d'adopter ceci ou cela. Nul ne peut vous éviter de chercher en vous-même ce qui convient le mieux à votre nature. Tout en art doit être de nous depuis les infimes moyens manuels. N'admettez rien d'immuable dans cette lettre. Elle ne vise qu'à vous épargner ceux des tâtonnements qui ne sont pas utiles, à vous laisser vos énergies pour la bonne ardente recherche. Elle tend seulement à écarter de vous ce qui barre la route, à vous laisser plus près du chemin de vous-même.

Pour un peu plus tard, je voudrais vous dire (mais cela nous entraînerait jusqu'où ?) qu'après avoir longtemps peint les choses en elles, et scruté la belle matière parmi toutes les surprises du jour, de poursuivre non les choses en elles, mais l'impression qu'elles vous communiquent, de peindre non plus seulement ce mur finement soleilleux avec ses beaux incidents de maçonnerie, mais la douce magie, mais l'allégresse qu'a mise en vous les ébats du soleil sur lui.

Je voudrais vous dire, oubliant toute parole : versons à ce qui nous attire. Ce mur, ces treilles, c'est nous. Le motif c'est nous seuls, c'est toujours nous. C'est dans la longue attention de les déchiffrer, dans l'attention émue et désireuse, qu'il nous font rencontrer le chiffre de notre être.

Et que rien n'est dit, hélas après tout cela ! Le peintre qui se parle est attaquable en chaque mot. Si on travaillait, voulez-vous ?

Cyrille Besset.



Revue des Revues

Revues étrangères.

On a beaucoup parlé de Jeanne d'Arc, à Paris, le mois dernier. Et par une coïncidence assez curieuse, le *Harper's* du 1er décembre publie sur Jeanne d'Arc une étude assez curieuse également. Elle est signée *Mark Twain*. Par quel avatar singulier l'extraordinaire écrivain des *Aventures d'Huckleberry Finn* et de la *Jumping Frog* est-il devenu l'historien de notre héroïne nationale ? C'est là un mystère que peut seule expliquer la merveilleuse souplesse de talent de l'humoriste américain.

« Jeanne, écrit-il, est la Merveille des Ages. Quand nous considérons son origine, son sexe ; quand nous songeons qu'elle réalisa les choses qui firent sa renommée alors qu'elle était encore une jeune fille, nous devons admettre que jusqu'à la fin de notre race, elle sera aussi l'*Énigme* des âges. Quand nous parlons d'un Napoléon, d'un Shakespeare, d'un Raphaël, d'un Wagner, d'un Edison ou de quelque autre humain extraordinaire, nous comprenons bien que la mesure de son talent n'expliquera point le résultat tout entier, ni même la plus grande partie ; non, c'est l'atmosphère dans laquelle a été bercé le talent qui l'explique ; c'est l'entraînement reçu en grandissant ; la nourriture qu'il a tirée de la lecture, de l'étude, de l'exemple ; l'encouragement qu'il a extrait de l'approbation personnelle et de l'approbation des autres à tous les stades de son développement ; quand nous connaissons tous ces détails, nous savons alors pourquoi l'homme était prêt quand vint son heure. Nous donnons une part très importante au *milieu* d'Edison, par exemple, qui lui permit de se découvrir à lui-même et au monde ; et nous imaginons qu'il pourrait vivre et mourir, à jamais ignoré, dans un pays où un inventeur ne devrait trouver ni camaraderie, ni sympathie, ni atmosphère d'encouragement — au Dahomey, par exemple. Le Dahomey ne pourrait découvrir un Edison ; au Dahomey, un Edison ne pourrait se découvrir lui-même,

« La Lorraine fut le Dahomey de Jeanne d'Arc.

« En résumé, conclut Mark Twain, si l'on tient compte de toutes les circonstances : son origine, sa jeunesse, son sexe, son ignorance, son premier milieu et les conditions difficiles dans lesquelles elle exploita ses hautes facultés et vainquit sur les champs de bataille et devant les tribunaux qui jugèrent sa vie, Jeanne d'Arc demeure la personnalité la plus extraordinaire que la race humaine ait jamais produite. »

*
* *

The International Journal of Ethics d'octobre contient un très curieux article de M. J.-E. Mc Taggart sur la pré-existence humaine. L'auteur, professeur à Trinity College, Cambridge, est un réincarnationiste dont les idées ne se réclament point de la théosophie. La réincarnation, pense-t-il, entraîne la perte permanente de la mémoire. Voici comment il définit le but et la portée de son étude:

« Je voudrais exposer quelques motifs de penser que la croyance dans la préexistence humaine est une doctrine infiniment plus probable que n'importe quelle autre forme de croyance à l'immortalité ; puis considérer quelle serait la valeur pratique de cette immortalité, telle qu'elle se présente à nous. Je ne vois pas comment l'existence dans le futur pourrait être démontrée *nécessaire* dans le cas de quelque être dont l'existence dans le passé est admise comme n'étant *pas nécessaire*. Nous avons des caractéristiques qui sont nées avec nous, qui ne sont pas acquises pendant notre vie présente et qui offrent une similitude frappante avec ces caractéristiques que, dans d'autres cas, nous savons dues aux résultats condensés de l'expérience. N'est-il pas probable que les caractéristiques innées sont également dues aux résultats condensés de l'expérience... dans une vie antérieure ? N'est-il pas probable que le processus du perfectionnement graduel peut continuer dans chacun de nous après la mort de nos corps actuels ?

« Si nous adoptons cette façon de voir, poursuit l'auteur, il semble tout juste raisonnable de faire un pas de plus et d'admettre que cette existence sera suivie par d'autres existences semblables, chacune séparée de la précédente et de la suivante par la mort et la re-naissance. Car, autrement, nous serions réduits à l'hypothèse qu'un processus commencé dans une brève et simple vie terrestre devrait être alors continuée dans une vie indéfiniment longue, nullement divisée par la mort et la naissance. Et il semble injustifiable de supposer, sans raison aucune, un tel changement soudain dans l'ordre de notre existence présente.

« Mais une fois accordée cette pluralité de vies terrestres, nous n'avons aucune raison d'imaginer que celle-ci fût la première de la longue chaîne. Et puisque le type le plus bas de l'espèce humaine est encore fort au-dessus de beaucoup d'êtres vivants, nous sommes fondés à croire que c'est au cours de vies antérieures que nous avons gagné cette supériorité relative. »

L'auteur combat ensuite cette théorie qui veut que l'immortalité sans la mémoire soit un don inutile. Il soutient que nous laissons derrière nous, à la mort, la mémoire, la vieillesse et la fatigue. La mémoire surtout importe, parce que nous répugnons à l'idée de perdre la mémoire de nos aimés. Mais il pense que si « deux personnes s'aiment l'une l'autre dans cette vie, nous avons, grâce à notre foi dans l'immortalité, de bonnes raisons de croire que leurs vies sont liées l'une à l'autre, non point pour une seule vie, mais pour toujours. Et si aucune séparation entre deux êtres ne doit intervenir, alors, sans doute, l'amour d'une vie n'est point perdu parce que la suivante n'en gardera pas la mémoire. »

*
* *

En face de cette théorie dont la base fragile est l'hypothèse et qui admet l'innéité, j'ai plaisir à placer celle du Dr L. Lefèvre relative au mode de transmission des idées. La *Revue de Belgique* termine, dans son numéro du 15 novembre, la publication de cette remarquable étude. Le Dr Lefèvre défend, à l'aide d'un raisonnement très serré, très précis, sa conception matérialiste de l'intelligence humaine.

« La théorie de la transmission des idées par suggestion, dit-il, n'est pas susceptible d'une démonstration directe, au moyen d'impressions sensitives ou sensorielles sur nos organes des sens. Nos procédés actuels d'investigation ne nous permettent pas de voir chaque sensation s'imprimer dans la substance nerveuse et de découvrir les modifications superficielles qu'elles y produisent. Les changements apportés dans les cellules par l'exercice de leur fonction ne sont pas encore perceptibles à un examen microscopique. Mais le raisonnement peut avoir, à lui seul, une valeur démonstrative suffisante pour entraîner la conviction. Du moment qu'il repose sur une base certaine et que la filiation logique des déductions est rigoureusement exacte, ses conclusions peuvent se passer de toute autre démonstration supplémentaire et les preuves directes qui, éventuellement, les corroborent, ne servent qu'à vérifier la justesse du point de départ et la rigueur des déductions. »

A défaut de preuves directes, il n'est pas indifférent de montrer

la forme de raisonnement apportée par l'auteur dans la défense de sa thèse.

« Les organes des sens, écrit-il, ne peuvent conduire que les sensations qui les touchent et le cerveau ne peut aller chercher en dehors de l'atmosphère qui l'entoure les pensées dont il s'enrichit successivement. Si donc les idées s'acquièrent par suggestion, l'homme ne peut pas, toutes choses égales, en avoir d'autres que celles qui évoluent dans le milieu où il s'est développé intellectuellement et, par conséquent, les mêmes idées doivent régner dans les mêmes groupements, puisqu'elles se propagent automatiquement.

« En effet, l'enfant ne devient pas ce qu'il a voulu être après délibération intérieure, il devient ce que le milieu le fait et, plus tard, lorsqu'il commence à raisonner, il est satisfait d'être ce qu'on a fait de lui, parce qu'il ne connaît rien d'autre. Il veut être ce qu'on a fait de lui, mais il ne choisit sa mentalité que lorsqu'elle est déjà constituée : il la choisit telle qu'elle est constituée et parce qu'elle est constituée. La nature des idées, la constitution mentale est déterminée par la nature des sensations, c'est-à-dire par des influences de milieu. Les enfants ont les mêmes pensées que leurs parents, leurs camarades ou leurs maîtres. La mentalité se laisse couler dans un moule. Et si les éducateurs nient en théorie ce mode de transmission des idées, ils se comportent, en pratique, comme s'ils lui reconnaissaient une valeur considérable, en réunissant leurs efforts pour inspirer aux enfants l'horreur du mal, l'amour du bien, et pour leur inculquer tous les principes qui doivent leur servir de guide dans la vie.

« Qu'il s'agisse d'instruction ou d'éducation, c'est-à-dire d'une invitation à la répétition d'actes déjà posés par d'autres, ou d'imitation pure et simple, l'action d'un esprit sur un autre ne pouvant se produire qu'à l'aide d'impressions faites sur les organes des sens, chacune des mentalités individuelles est le produit de suggestions plus ou moins conscientes, ou plutôt le fruit de la combinaison de suggestions plus ou moins variées, puisque l'assimilation des idées se fait, comme celle des aliments, en vertu des propriétés spécifiques de la matière organisée, sans aucune intervention de l'esprit critique, sauf exception que l'on peut rencontrer dans l'âge mûr et qui n'est pas extrêmement fréquente. »

L'auteur fait, d'autre part, remarquer que les partisans d'une même idée se répartissent en groupements d'autant plus étendus que le nombre en est plus élevé. Les croyances religieuses, les opinions politiques et même les théories scientifiques, toutes les idées en général, sont cantonnées dans certains milieux et les nou-

veaux adhérents ne se recrutent que dans ces groupements et jamais, spontanément, en dehors d'eux. Les idées se transmettant par suggestion, c'est-à-dire de proche en proche, possèdent, par la force même des choses, des centres d'activité d'où elles peuvent s'irradier dans tous les sens.

Mais cette théorie de la transmission des idées vient jeter une lumière nouvelle sur un certain nombre de phénomènes assez obscurs. Nous allons comprendre, grâce à elle, ce qui, sans elle, demeure à peu près inexplicable : la puissance de la tribune ou de la presse, la formation des opinions et des croyances religieuses ou politiques et la mentalité des foules. Citons, au hasard, de courts extraits :

Si les idées se transmettent par suggestion, elles doivent se propager d'autant plus rapidement qu'on les suggère davantage, c'est-à-dire qu'elles sont l'objet d'une propagande plus active. Toutes choses égales, elles prennent une extension d'autant plus grande et d'autant plus rapide qu'on multiplie davantage les points de diffusion. C'est parce que le public est si éminemment suggestible que le pouvoir de la presse est si estimé et si haut coté.

Si les idées se transmettent par suggestion, c'est-à-dire par impression pure et simple dans la substance nerveuse, sans intervention habituelle de la raison, il s'ensuit que l'on peut faire admettre des idées quelconques, les pires comme les meilleures, les plus folles comme les plus raisonnables. Si toutes les opinions qui se transmettent étaient marquées au coin de la raison, on pourrait contester l'influence de la suggestion, mais nous voyons les conceptions les plus chimériques meubler les cerveaux humains et des mentalités constituées chez des enfants qui, sans contestation possible, ne sont pas encore en possession de jugement.

Si les premières pensées prennent leur origine dans la suggestion, il semble que les arguments de raison ne doivent posséder qu'une efficacité à peu près nulle dans la lutte à soutenir, éventuellement, contre les idées dont l'acquisition a été aussi machinale. En effet, la mentalité est un roc sur lequel viennent s'émousser tous les raisonnements. Toute thèse qui n'a pas été admise, dans l'âge mûr, après examen approfondi des données qui l'étayent, n'est pas susceptible d'être combattue par la raison. Toutes les conceptions qui ont pris place dans les sombres profondeurs de l'inconscient ne peuvent être déracinées et remplacées que par contre-suggestion. Les idées acquises par simple réaction de la matière en présence des sensations ont une telle intensité de vie que la conscience éblouie est incapable d'en apercevoir les points faibles.

Si les idées se transmettent par suggestion et disparaissent par contre-suggestion, il s'ensuit qu'elles doivent être douées d'une fixité d'autant plus grande qu'elles sont moins discutées, ou plutôt moins dénigrées, puisque la part d'intervention de la raison dans les décisions est pratiquement nulle.

Si les idées se transmettent par suggestion, les premières acquisitions servent à interpréter les suivantes ; elles se combinent de façon à donner des compréhensions de plus en plus générales et, par conséquent, l'intellectualité doit suivre un développement progressif. Si les pensées étaient héréditaires, ou si elles procédaient d'elles-mêmes, c'est-à-dire de rien, opinion insoutenable scientifiquement, on ne voit pas pourquoi l'enfant n'entrerait pas immédiatement en jouissance d'idées générales, pour quel motif le jugement serait un don de l'âge mûr.

Le cerveau part du zéro en connaissance et les idées viennent successivement se greffer sur la matière cérébrale au fur et à mesure de son développement. L'enfant est, dès sa naissance, dans une atmosphère de sensations, et, à partir du moment où les cellules nerveuses ont achevé leur différenciation, elles commencent déjà à enregistrer passivement, alors que la conscience n'est pas encore éveillée. Bientôt celle-ci fait son apparition et l'enfant ébauche de vagues distinctions entre les objets. Sans s'en rendre compte, il finit par saisir un rapport entre les choses extérieures que ses sens reçoivent et les sensations internes qu'il éprouve.

Enfin, après de longues années et dans les conditions favorables seulement, il arrive un moment où les connaissances acquises passivement permettent à l'homme, par leur quantité et leur qualité, de se soustraire, partiellement au moins, à l'influence de la suggestion et de se dégager des liens qui le rivaient à son milieu. Alors seulement, il sait penser tout seul et quelquefois autrement que les autres. Alors les arguments commencent à prendre de la valeur et la conscience à acquérir un pouvoir de généralisation dont elle a été longtemps incapable. L'homme est devenu un être raisonnable qui ne subit plus d'une façon aussi étroite l'influence de ses sensations. La portée de son jugement est devenue telle qu'il peut embrasser à la fois un ensemble de faits et cette connaissance lui permet de refréner, avec assez de succès, ses impulsions réflexes, quoique conscientes, auxquelles les autres restent assujétis.

L'hypothèse de l'hérédité des idées et celle de la suggestion ne sont cependant pas séparées par un abîme absolument infranchissable. Les idées, c'est-à-dire les sensations, commandent aux organes, mais elles ne sauraient se manifester sans ceux-ci. Les cel-

lules nerveuses agencées pour produire un mouvement en relation avec une idée déterminée, existent donc dans le cerveau comme organe spécial et, dès lors, si pendant une très longue série de générations, cette idée très simple et, par conséquent, cet organe se répètent et se reproduisent sans interruption, je ne vois aucune impossibilité à ce que celui-ci finisse par être fixé par l'hérédité. L'homme n'aura jamais, originellement, l'idée spontanée de faire ce mouvement, mais s'il est placé dans les circonstances où celui-ci peut se produire, si la sensation qui doit le déterminer par action réflexe apparaît, il se réalisera automatiquement.

Prenons une comparaison. Le nouveau-né n'a pas l'idée d'opérer des mouvements de succion ; il suce sans le vouloir et même sans le savoir, puisque la conscience n'est pas encore ébauchée chez lui, mais les choses se passent comme s'il en avait l'idée. Pourquoi ? Parce que l'hérédité a fixé en lui un organe réflexe tel que si les lèvres viennent à être touchées (sensation), immédiatement les joues et la langue se contractent d'une façon spéciale. Il suce comme il éternue lorsqu'on introduit un corps étranger dans son conduit auditif, et la preuve, nous la trouvons dans ce fait que ces mouvements s'opèrent, non pas seulement à la sensation du mamelon, mais au contact du doigt, de la tetine ou de tout autre objet.

Je conçois donc parfaitement que l'idée de tisser, par exemple, ou, plus exactement, la série de mouvements compliqués qui la traduisent, puissent finir, après une très longue suite de générations, par devenir héréditaires, par suite de la transmission par voie du sang de l'organe qui y préside, de telle façon que les descendants, mis en présence d'un métier, se mettent à tisser automatiquement, sans éducation spéciale. Ils tisseront comme s'ils voulaient le faire sciemment, parce que l'organe qui traduit cette idée a été fixé en eux par l'hérédité. Ils tisseront comme l'enfant suçait, mais l'idée ne jaillira dans leur esprit qu'à la vue des mouvements, si, bien entendu, ils ne se sont pas trouvés antérieurement dans des conditions qui aient pu la développer en eux.

Mais, théorie de la propagation des idées par suggestion et théorie de leur transmission par hérédité s'accordent mal avec les hypothèses spiritualistes sur l'origine de l'homme. Et il serait assez curieux de connaître l'opinion du D[r] Lefèvre sur la préexistence humaine, par exemple, et la théorie de M. Mc Taggart qu'a publiée le *Journal of Ethics* et dont il est parlé plus haut. Cette opinion, d'ailleurs, le D[r] Lefèvre semble la résumer dans ces quelques lignes qui forment la conclusion de sa longue et remarquable étude : « les hypothèses spiritualistes ne peuvent que se borner à

affirmer, *a priori*, l'existence des esprits et de l'âme, comme le faisaient déjà, il y a cinquante siècles, certains philosophes grecs, dans le but d'expliquer ce qui, à cette époque reculée, n'était pas explicable sans ces conceptions rudimentaires et simplistes. Elles ne sont même pas discutables, puisqu'elles ne reposent sur rien de tangible ; elles restent en dehors du domaine scientifique. On peut y croire comme on croit aux fantômes, mais elles ne se démontrent pas. »

*
* *

Un membre du parlement britannique, le Dr Farquharson nous initie, dans un article du *Longman's Magazine,* aux petits mystères de la coulisse parlementaire à la Chambre des Communes. On exige aujourd'hui beaucoup plus des nouveaux députés qu'à l'époque où fut construite la Chambre, il y a une soixantaine d'années. « Le membre actuel du Parlement, dit-il, diffère beaucoup de ses prédécesseurs... l'effet des règlements nouveaux est parfois déplorable ; ils lui suppriment à peu près le temps du dîner, ils abolissent cette période autrefois bénie qui s'écoule de 8 heures et demie à 10 heures, alors que les humbles pouvaient parler devant un auditoire composé habituellement du Speaker et, quelquefois, de deux ou trois autres personnes... Les choses interdites sont nombreuses. C'est un sérieux crime parlementaire, que de passer entre un orateur et la tribune, et les cris de « A l'Ordre ! » intimident grandement le néophyte qui commet l'erreur pour la première fois. »

Autre cas : Un membre assis au premier rang peut se renverser en arrière et poser ses deux pieds sur la table sans observations, mais ses humbles satellites sont rigoureusement admonestés par le *Sergeant-at-Arms* quand ils se hasardent à suivre son exemple. Vous ne pouvez ostensiblement lire un livre ou un journal (M. Chamberlain se fit *attraper* une fois pour une annotation d'un article du *Times*). Vous ne pouvez ouvrir de lettres à la Chambre ni lire votre discours ; et si vous vous laissez aller à quelque répétition fastidieuse, vous pouvez être admonesté par le Speaker. Vous n'avez pas non plus le droit de manger quoi que ce soit à votre place sur les bancs des *nouveaux*.

« Je me rappelle, dit l'auteur, que, pendant l'une de ces séances qui durent toute la nuit, feu M. A.-M. Sullivan s'avisa, vers l'aurore, d'étaler un petit paquet et d'en tirer quelques friandises dont il commençait à se nourrir quand son attention fut attirée sur cette irrégularité par le *Chairman*. « M. Playfair, répliqua-t-il, je me « croyais à la Commission des vivres. »

Aux membres nouveaux, le D[r] Farquharson croit devoir donner quelques conseils.

« Soyez brefs et épigrammatiques, dit-il, et, par-dessus tout, évitez les citations bibliques ou classiques. Il n'est pas non plus malhabile de vous asseoir sur votre chapeau et de supporter de bonne grâce la catastrophe. Evitez à tout prix les airs de suffisance. Chamberlain raconte volontiers que, quand il entra à la Chambre, il demanda à un collègue expérimenté quelques bons « tuyaux ». « Eh bien ! répondit le mentor, vous entrez à la Chambre avec une « réputation venue du dehors, et l'on n'aime pas cela ; aussi, si « vous pouviez seulement « bafouiller » un peu dans votre discours « du début, la Chambre considérerait cela comme un hommage « et cela vous ferait le plus grand bien. »

* * *

A lire : *Pourquoi le Japon sera vainqueur,* par Alfred Stead (*Fortnigtly Review* de décembre) ; *la signification réelle du Hara-Kiri,* par le baron Suyematsu (*Nineteenth Century* de décembre) ; *Comment notre marine se prépare pour la guerre,* par Fred. T. Jane (*The World's Work* de décembre) ; *Positivisme et Libre-Pensée,* par G. Tarozzi, professeur à l'Université royale de Palerme (*Nuova Antologia* du 1[er] novembre) ; la fin du roman de Dmitry de Merejkowsky : la *Mort des Dieux* (*España Moderna* du 1[er] novembre) ; *le Dégoût croissant pour les formes élevées de la poésie,* par Alfred Austin, poète lauréat, avec *Réplique* par Bliss Carman (*The Critic* de novembre) ; les sélections hebdomadaires de *Minerva.*

A signaler l'apparition d'une importante revue hebdomadaire *Osterreichische Rundschau*, publiée à Vienne sous la direction des D[rs] Alfred Freiherrn von Berger et Karl Glossy.

Henri Chateau.



Revues françaises.

La *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) du 15 novembre contient la fin de l'étude remarquable que son directeur, M. Jean Finot, a consacrée au « Roman de la race française » : « Vouloir limiter, dit-il, ses origines de sang et de pensée à un seul élément ethnique ou intellectuel, serait méconnaître, avec la vérité des siècles écoulés, la véritable grandeur de la France. Ce serait peut-être aussi commettre un péché envers la vertu dominante de la formation de son peuple et de son génie. Car la multiplicité de ses origines ethniques et culturales, ayant comme conséquence logique la compréhension de l'âme du monde et la faculté de la diriger, lui ont précisément valu sa situation brillante et exceptionnelle... Grâce à son génie de sociabilité, elle a réussi à unifier tant d'éléments divers, rassemblés sur son sol. Le même génie qui l'a rendue si chère aux autres peuples, lui permettra, d'ailleurs, d'accomplir au dehors sa mission civilisatrice, de créer la grande famille humaine, de même qu'elle a déjà créé la grande famille française. »

Le numéro de la même *Revue* du 1er décembre comporte un article du professeur japonais Ozaki Goto sur « les Finances du Japon et la durée de la guerre : « Le gros des fonds — plus des deux tiers du budget de la guerre — provient des emprunts dont les Japonais d'aujourd'hui prétendent supporter les charges avec leurs descendants. Nous avons déjà parlé des 131 premiers millions dont disposait le gouvernement avant la guerre et pour lesquels l'émission d'un emprunt du Trésor à court terme de 100 millions de yen a été couverte plus de quatre fois et demie. Des 380 millions de yen qui constituent les véritables dépenses extraordinaires de la guerre, la première tranche de 100 millions de yen a été négociée sur le marché de Londres, il y a quelques mois. La seconde, de cent autres millions, a été émise à l'intérieur et, pour compléter le plan arrêté, on vient d'ouvrir la souscription

pour la troisième émission d'un emprunt intérieur de 80 millions de yen.

« Le patriotisme est poussé jusqu'au plus haut degré chez ces 46 millions d'âmes formant comme un seul corps en face du danger national : il va donc sans dire qu'elles sont prêtes à tout sacrifier pour l'empereur et la patrie. Or, « une misérable somme « de 167 000 francs était tout ce que possédait en numéraire le « Trésor public d'une nation de 30 millions d'hommes » quand Napoléon s'empara du pouvoir, et, cependant, la France, déjà éprouvée, a pu engager une campagne aussi prolongée. On ne sait vraiment pas combien d'années pourraient s'écouler avant que le Japon en arrivât au « dernier sou ».

* * *

Le Temps du 20 novembre donne un article excellent sur « l'alcoolisme ». Cette question est toute d'actualité, puisque la Chambre et le Sénat viennent de s'occuper simultanément de la répression des fraudes en matière de denrées et de boissons et de la réglementation des débits. On me permettra de signaler l'article que je consacre aux moyens (radicaux et autres) de combattre l'alcoolisme, dans la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*), et qui paraîtra en même temps que ces lignes.

* * *

« La transformation européenne du Japon » fait dans l'*Européen* du 19 novembre, l'objet d'une étude très attachante de M. Théodore Duret. L'auteur y recherche pour quelles raisons le Japon se montre si supérieur aux autres peuples asiatiques : c'est, dit-il, parce qu'il s'est trouvé dégagé d'entraves — surtout religieuses — lorsqu'il a été mis tout à coup en présence de la culture et de la science européennes.

« Quand on a parcouru l'Asie, ajoute-t-il, qu'on a vécu en contact avec ses habitants, on est étonné de la séparation que peuvent mettre entre les hommes, les croyances et les pratiques religieuses. Avec les Musulmans, les brahmanes de l'Inde et même les Chinois, pour une part, on se sent avec des hommes dont on est séparé par des abîmes, qni ont des croyances qui leur paraissent saintes, auxquelles ils tiennent comme à un bien suprême et qui, à vous, semblent monstrueuses, qui sont astreints à des rites, des pratiques, des observances qui rendent, entre eux et vous, les relations et les rapports intimes impossibles.

« Par exception, on se trouve tout à coup, en arrivant au Japon, au milieu d'hommes qui n'ont ni conceptions religieuses, ni pratiques de culte, ni rites, ni observances qui les séparent de vous. Avec eux, la vie commune et les rapports intimes deviennent possibles. Une communauté intellectuelle peut s'établir.

. . . .

« Il faudra remarquer que cette extraordinaire transformation accomplie par une nation asiatique se sera réalisée chez cette seule nation qui n'avait aucune forme religieuse dominatrice. La transformation n'aura en réalité été possible que parce que le peuple japonais s'est trouvé libre de ces liens mythologiques et théologiques qui tiennent le reste de l'Asie en enfance ou en servage. »

*
* *

M. A. de Pouvourville étudie, dans la *Nouvelle Revue* du 1er novembre, « Les Réformes de Saint-Cyr et l'Esprit moderne ». « Les tendances égalitaires et pacifiques de la démocratie, y est-il dit, s'accentuent tous les jours avec une progression irrésistible. Il faut que, comme tout le reste de nos institutions, nos écoles militaires s'y accommodent. Car si elles tentent d'y résister, elles seront emportées par le courant toujours plus fort et plus rapide. »

Dans le numéro du 15 novembre de la même revue, M. Léon Séché donne une étude, avec documents inédits, sur « Sainte-Beuve et Châteaubriand » ; M. Lefebvre Saint-Ogan continue la publication des « Dames de Sainte-Amaranthe ».

Enfin le fascicule du 1er décembre contient cinq lettres de Jules Ferry à Gambetta pendant la guerre. Il n'est pas indifférent d'en retenir quelques passages :

« Les meneurs du parti seront les grands coupables, les journalistes crevant d'envie, jaloux de la tribune, les politiciens édentés, toute la tourbe des impuissants et des intrigants, qui traitent la politique comme une échelle, tous les aboyeurs qui cherchent à tirer leur épingle du jeu, tous les faux braves qui nous ont refusé leur concours dans les heures de danger et qui s'applaudissent secrètement de leur incontestable prévoyance.

« Tu es fort exposé à te voir enguirlandé par ces gens-là. Que dis-je ? tu l'es en plein ; la douceur de tes dépêches en témoigne abondamment. Mais les dépêches passent et le bon sens reste, et tu en as beaucoup, et quand même tu n'en aurais plus, tu es trop aimé pour qu'on ne te crie pas : casse-cou. Et ne permets pas que l'on fasse de toi un simple Ledru-Rollin, quand tu es de la race de ceux qui agissent plus qu'ils ne parlent, et qui ne se laissent ni

empailler, ni embaumer, ni acoquiner, ni fasciner par moins bon, moins fort, moins droit et moins fécond qu'eux.

« Je t'envoie avec mes tendresses, et à travers toutes les disputes, ces confessions d'un homme qui n'a plus qu'un désir, c'est de rompre bellement avec la politique, qui nous est en vérité trop dure maîtresse pour que je me sente de force à la pourchasser plus longtemps. »

*
* *

Dans la *Quinzaine* du 1er novembre M. George Fonsegrive adresse aux lecteurs de ce périodique une lettre « préface pour la onzième année » qui constitue une très noble et très courageuse protestation contre les petites chapelles, quelles qu'elles soient, fussent-elles catholiques :

« Il existe, écrit-il, à travers la France, disséminées parmi les laïques et le clergé, une multitude d'intelligences catholiques, à la fois pleines d'ardeur et de découragement : elles aspirent à vivre, à agir, à penser, à servir, et elles sentent que les morales où la routine les voudrait enserrer les condamne à l'atrophie et à l'inaction, elles cherchent l'air et la lumière... Il faut avancer, se développer, s'agrandir et non pas se recroqueviller et se rétrécir. *Dilatamini et vos.* »

M. Fonsegrive a raison de stigmatiser la foule « d'âmes veules toujours prêtes à suivre ceux qui flattent leurs snobismes ou leurs vaines mondanités » ; son franc parler et son refus de se réfugier dans aucun « parti fermé » lui ont valu, dit-il, beaucoup d'ennemis ; il peut se consoler en pensant qu'il a acquis ainsi la sympathie et l'estime des honnêtes gens, fussent-ils ses adversaires.

*
* *

La *Femme contemporaine* ouvre son numéro de novembre sur une étude-réquisitoire de Mme Renée Pingrenon sur l'article 213 du Code civil. M. Max Turmann, après avoir dit que le père et la mère ne trouvent pas dans leur seul amour de leurs enfants les connaissances nécessaires à de réels éducateurs, parle de l'Union familiale fondée par Mlle Gahéry. Au cercle d'éducation familiale, le père et la mère apprennent le métier d'éducateurs, et perçoivent les inconvénients aussi bien de l'autoritarisme, que l'on a trop souvent vanté, que de la gâterie également lamentable. Enfin, dans son article sur « l'Éducation pratique », M. Saint-Elme constate que les jeunes filles d'aujourd'hui ne sont nullement élevées pour ce que la vie leur demande et pour ce qu'elles ont à lui demander.

L'éducation présente, concernant les jeunes filles de situation aisée ou supposée telle, ne peut préserver les unes de la nullité et de la vanité mondaine et ne facilite pas aux autres l'accès à un travail rémunérateur, si la modicité de leur fortune le rend nécessaire.

*
* *

L'*Europe nouvelle* rapporte une communication de M. d'Estournelles de Constant, au cours de laquelle il est dit qu'un rapprochement entre l'Allemagne et la France est inévitable, et qu'il n'est pas plus irréalisable que ne l'a été le rapprochement anglo-français auquel personne n'aurait cru il y a deux ou trois ans.

« Le rapprochement franco-allemand est le point nécessaire à la réalisation de ce projet. M. d'Estournelles dit que dernièrement, à Kiel, il a eu l'occasion de voir fréquemment l'empereur, qu'il a conversé souvent avec le chancelier, M. de Bülow, qui fut son collègue à l'Université et avec lequel il est lié d'amitié, et qu'il a rapporté de ses entretiens la conviction que la détente des relations entre les deux pays n'est pas une utopie.

« Étant donnés l'accord franco-anglais, l'alliance franco-russe, le récent accord anglo-allemand, la vieille amitié russo-allemande, M. d'Estournelles voit la possibilité d'une puissante union russo-franco-anglo-allemande. Il appuie son opinion sur l'esprit résolument pacifique du roi Édouard dont l'influence s'est puissamment exercée en faveur de l'entente cordiale de son pays avec l'Allemagne et la France.

« Si la raison, les intérêts bien compris sont plus forts que le sentiment et les rancunes inutiles, parce que impuissantes, peut-être verrons-nous bientôt se réaliser ce vaste projet qui étonnera le monde et rassurera l'Europe. »

*
* *

A lire :

Dans la *Renaissance latine*, du 15 novembre, « les Chroniques chantées du dix-septième siècle », par Fr. de Nion et E. Roca, et « La Demeure », pénétrante poésie de Paul-Hyacinthe Loyson.

Dans l'*Ermitage* de novembre, des notes d'André Gide, « De Biskra à Touggourt », et une tragédie en vers d'Édouard Ducoté, « La nouvelle épouse ».

Dans le *Musée social* (Supplément aux Annales), « La Corporation autrichienne », par M. Paul Louis.

Dans l'*Informateur des gens de lettres*, que dirige avec tant d'ac-

tivité Mme Camille Pert, une monographie et un portrait de Marcel Prévost.

Dans le *Mois littéraire et pittoresque,* de décembre, « Les Magasins de nouveauté », par le vicomte d'Avenel, « Souvenirs d'Algérie », par le comte de Mun.

Le commandant Lenfant continue, dans le *Tour du Monde,* la relation de sa mission « La Grande Route du Tchad » à laquelle *Les Lectures pour tous* de décembre consacrent également un article attachant.

Dans le *Journal de la Jeunesse,* outre le roman en cours, « mérites obscurs », le récit d'intéressantes « excursions de vacances » et nombre d'études récréatives.

Je ne veux point poser la plume sans signaler que des contes et nouvelles, d'abord épars dans les revues (et c'est pourquoi je me permets d'en parler sous ma rubrique) viennent d'être réunis en volume, avec une délicieuse couverture en couleur de Ch. Léandre; l'œuvre de M. Horace Valbel « Pour passer une heure » est illustrée, en outre, de compositions décoratives et de gravures hors texte, signées Morin, Grün, Auriol, Redon, Maurice de Lambert, Renefer, etc. L'ensemble fait honneur aux éditeurs, M. A. Bugniot et Cie, comme à l'auteur et aux illustrateurs.

STÉFANE-POL.



Chronique Financière



REVUE DU MARCHÉ



La hausse a continué sur l'ensemble des valeurs; mais, le comptant a souvent manqué d'entrain à l'égard des fonds d'États étrangers, dont plusieurs sont arrivés à des prix que les capitalistes prudents peuvent considérer comme excessifs.

Ainsi, les progrès de l'Extérieure espagnole manquent de justification. Le cabinet Mauro ne veut rien faire pour l'assainissement monétaire ; en revanche, il paraît enclin à engager de grosses dépenses militaires qui se concilieront difficilement avec une conception sérieuse de l'équilibre du budget. Les projets étudiés par le conseil de la Banque d'Espagne, en vue d'alléger son portefeuille de 4 pour 100 intérieur se résument ainsi : vente directe sur les marchés espagnols dont la cote serait affectée ; vente directe à un syndicat, qui écoulerait le stock à terme et au comptant ; opérations de crédit avec les établissements financiers étrangers pour se procurer de l'or ou des effets payables en or, qui serviraient à augmenter l'encaisse or garantissant la circulation fiduciaire. Le conseil aurait aussi songé à offrir aux actionnaires le paiement des dividendes en titres de la dette intérieure et enfin d'augmenter la proportion du numéraire argent dans les paiements aux guichets de la Banque. Le conseil préférerait, dit-on, se procurer de l'or à l'étranger.

Au 31 août dernier, la dette flottante du Portugal présentait une augmentation de 2 000 contos sur le 1er janvier.

On remarque une nuance de faiblesse sur les fonds roumains. Malgré les déclarations rassurantes du roi, à l'ouverture de la session parlementaire, la mauvaise récolte de l'année présente produit des conséquences de plus en plus fâcheuses sur la situation budgétaire. Pour le semestre écoulé du 1er avril au 31 octobre, les encaissements du Trésor ont à peine dépassé 33 millions, contre 37 millions pour la période correspondante de l'an dernier. La diminution n'est vraiment pas négligeable.

Les fonds russes sont bien tenus. Toutefois les Bons du Trésor 5 pour 100 ont donné lieu à quelques offres, à cause de l'émission prochaine de l'emprunt de 1 300 millions, sous forme de titres 5 pour 100 remboursables en cinq ou sept années. D'une statistique récemment publiée, il résulte que les fonds russes figurent pour 32 millions de francs dans le portefeuille de la Compagnie d'Assurances générales sur la vie.

Un iradé du sultan a, dit-on, chargé le ministre des finances de négocier un emprunt de 100 millions de francs. La Banque ottomane refuserait son concours, tant que la question du chemin de fer syrien ne serait pas réglée conformément à ses désirs.

Dans le groupe des institutions financières, il convient de noter la hausse du Crédit lyonnais, de la Banque de Paris et des Pays-Bas, du Comptoir national d'Escompte et de la Banque de l'Union parisienne. La *Banque des Pays Autrichiens* convoque ses actionnaires en Assemblée générale extraordinaire pour le 4 janvier, à l'effet de porter le capital de 80 à 100 millions de couronnes, la prime d'émission des actions nouvelles devant être affectée au fonds de prévoyance.

Malgré l'amélioration des recettes, l'exercice en cours ne s'achèvera pas dans de brillantes conditions pour les chemins de fer espagnols, et cela par suite de la perte au change. Tout ce que les actionnaires du Madrid-Saragosse sont en droit d'espérer, c'est le maintien du dividende à 8 pesetas. En ce qui touche le Nord de l'Espagne et aux Andalous, le retour des dividendes est subordonné à l'assainissement de la monnaie.

Le Conseil général de la Seine va être saisi du projet déjà soumis au ministre des Travaux publics, et tendant à réorganiser les transports en commun dans la banlieue parisienne.

Cette nouvelle a provoqué des achats sur la Thomson-Houston. Le dividende de l'exercice en cours ne dépassera pas 25 francs. Néanmoins, la hausse s'appuie sur un fondement très solide. Les capitalistes avisés n'apprécient pas la valeur d'un titre sur un dividende isolé, et l'avenir de la Thomson leur ouvre de larges perspectives. La réserve spéciale de 25 millions sera reconstituée, sinon au

31 décembre courant, du moins à la fin de l'année prochaine; la Compagnie pourra, dès lors, distribuer l'intégralité de ses bénéfices industriels.

Il est à supposer que les rachats des vendeurs contribuent, dans une forte mesure, à la bonne tenue du Métropolitain.

Le mouvement des valeurs de cuivres s'est accentué au delà des espérances d'un certain nombre d'acheteurs.

D'autre part, le groupe métallurgique russe est plus actif que jamais. On annonce qu'une somme de 10 millions de roubles, prélevée sur le chapitre des dépenses extraordinaires du budget russe de 1905, sera délivrée par le Trésor de l'Empire pour exécuter les travaux préparatoires nécessités par la pose d'une seconde voie sur certains secteurs du Transsibérien. La construction de cette seconde voie amènera évidemment d'importantes commandes à l'industrie sidérurgique russe, mais il y a lieu d'observer que celle-ci devra attendre non seulement la fin des travaux préparatoires ordonnés par l'empereur, mais encore le rétablissement de la paix en Extrême-Orient.

Une reprise générale s'est produite sur le marché des valeurs transvaaliennes.

En 1898, les mines ont payé 121 millions de francs de dividendes. Sans la guerre anglo-boer, on comptait que le rendement de 1899 aurait été de 4 600 000 onces. Le rendement est redevenu possible, et le nombre des ouvriers, qui est aujourd'hui de 93 000, va s'accroître de 20 000 avant six mois.

Ce n'est pas tout. Une découverte industrielle de grande portée vient de couronner les améliorations techniques de toutes sortes que les compagnies, profitant de l'inactivité forcée qui suivit leur réintégration, après l'entrée de l'armée anglaise à Johannesburg, apportèrent à leur machinerie et à leurs procédés d'exploitation. Cette découverte constitue une troisième étape dans la réduction de l'or que contient le conglomérat du Witwatersrand. D'abord on n'employa que les sables d'amalgamation, qui ne pouvaient pas extraire plus de 70 pour 100. Le traitement des résidus par le cyanure de potassium augmenta le rendement des mines riches et permit de s'attaquer au minerai plus pauvre, ce qui assurait en même temps une plus longue durée à toutes les compagnies. L'introduction toute nouvelle des *tubes-mills* est un événement qui peut être mis en parallèle avec la *cyanuration*.

Le minerai, broyé par les bocards, passe dans des cylindres animés d'un mouvement de rotation sur leur axe et aux deux tiers remplis de billes, qui tournent ainsi les unes sur les autres, triturant le sable en une poussière beaucoup plus fine, d'où le mercure

et le cyanure épuisent l'or presque totalement. Un des ingénieurs les plus réputés du Rand, *M. Schumacher*, estime que l'augmentation des bénéfices est de 2 sh. par tonne, augmentation qui correspondrait à 12 pour 100 pour les mines actuellement en marche. Un *tube-mill* suffisant pour 100 pilons, il n'y aurait à augmenter ni la force motrice, ni l'usine à cyanuration. Déjà treize compagnies ont commandé ces pièces nouvelles.

La Simmer and Jack possède 315 claims intacts, contenant chacun 40 000 tonnes de minerai, soit un total de 12 600 000 tonnes environ. Au début de l'année prochaine, et grâce à l'emploï d'un nombre suffisant de coolies, la batterie de 320 pilons sera en fonctionnement. L'adjonction des *tube-mills* doit permettre à chaque pilon de broyer au moins 9 tonnes par jour, soit pour la batterie entière environ 900 000 tonnes par an. Le minerai trié et traité au *tube-mills* peut fort bien donner 38 sb d'or par tonne, et il n'y a pas de raison pour que les frais soient plus élevés qu'à la Geldenhuis deep, où ils ne sont guère supérieurs à 18 sh. par tonne.

Plus une batterie est importante, plus les frais peuvent être réduits. L'arrivée en nombre suffisant d'ouvriers habiles comme les Chinois réalisera les conditions d'exploitation les plus satisfaisantes. On peut donc estimer que la Simmer and Jack verra ses bénéfices progresser rapidement, jusqu'au jour où le bénéfice plein de 20 sh. ou 1 liv. st. par tonne sera réalisé annuellement sur neuf cent mille tonnes traitées. Ainsi le bénéfice serait de 900 000 liv. st. par exercice, soit 30 pour 100 du capital ou 7 fr. 50 par action, permettant de répartir un dividende légèrement inférieur. Dans ces conditions, la faveur qui s'attache depuis quelques jours à ces actions est un signe non équivoque d'une plus-value importante, due plutôt aux achats des capitalistes qu'à l'intervention des spéculateurs.



Bibliographie.

LIVRES D'ÉTRENNES

C'est une œuvre unique en son genre que cette COLLECTION HETZEL de livres spéciaux à l'enfance, à la jeunesse, à la famille, si étonnamment variée et *une* pourtant dans son inspiration ! Qu'elle touche à la science ou aux lettres, à l'éducation ou à la récréation, le même esprit l'anime. Tous ces livres ont, pour ainsi dire, leurs diplômes ; il n'en est pas un qui ne puisse être soumis à l'examen le plus rigoureux sans sortir triomphant de l'épreuve. On peut dire d'eux qu'ils respirent la sincérité et qu'ils imposent la sécurité.

Cette année-ci encore, les livres nouveaux sont les dignes héritiers de leurs aînés. Passons-les rapidement en revue.

A tout seigneur tout honneur : Jules Verne se montre le premier, un volume sous chaque bras, *Maître du Monde* et *Un Drame en Livonie*, deux chefs-d'œuvre dans des genres bien différents.

Maître du Monde est comme une suite à ces livres merveilleux dont *20 000 Lieues sous les Mers*, *La Maison à vapeur*, *Robur-le-Conquérant*, sont les prototypes.

Un Drame en Livonie provoquera une émotion d'une intensité rare, qui ne fera que s'accroître du prologue au dénouement.

André Laurie — dont le nom est un des mieux accueillis par la jeunesse, — quittant pour une fois encore les *Romans d'Aventures*, est revenu à ses chères études sur la *Vie de Collège dans tous les temps et dans tous les pays*. Son nouveau Livre, *Un Semestre en Suisse*, qui intéressera autant les jeunes gens que les parents et les maîtres, nous montre, dans un récit des plus pittoresques et des plus captivants, les méthodes d'éducation appliquées en Suisse et leurs résultats.

La série des œuvres d'imagination proprement dite s'enrichit d'un nouveau roman qui y occupera une des premières places : c'est *Le joyeux Rajah de Ramador*, par Henri de Noussanne. A la suite de personnages français dont les aventures, appelant plus souvent le rire que les larmes — larmes plutôt douces que douloureuses, — passionneront le lecteur, celui-ci fera un émouvant voyage de Paris aux Indes.

J. de Coulomb nous offre *La Bague de Gaston Phœbus*, récit des plus attendrissants et qui charmera également filles et garçons.

E. Fornel, avec les *Cousins Korpanof*, fera passer d'agréables et rapides heures aux jeunes lecteurs de la *Petite Bibliothèque blanche* où les chefs-d'œuvre ne se comptent plus.

Voici maintenant de délicieux albums pour les tout petits : *Petites sœurs et petites mamans*, de L. Frœlich, et *Le premier Livre des Petits enfants*, de Th. Schuler.

Et, pour terminer, le *Magasin d'Éducation et de Récréation*, ce recueil, déjà âgé de quarante ans, l'œuvre de prédilection de P.-J. Stahl, son fondateur, et que toutes les familles soucieuses de l'éducation de la jeunesse collectionnent avec un soin jaloux.

Il y a là, on le voit, de la provende intellectuelle pour tous les âges, pour tous les goûts et aussi pour toutes les bourses. A ce point de vue, comme à bien d'autres, le Catalogue d'Étrennes de la Collection est des plus intéressants et des plus utiles à consulter.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-DEUXIÈME VOLUME

SOMMAIRE DU 15 OCTOBRE 1904

SOMMAIRE DU 15 NOVEMBRE 1904

SOMMAIRE DU 15 DÉCEMBRE 1904

L'Administrateur-Gérant : Villerelle.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

